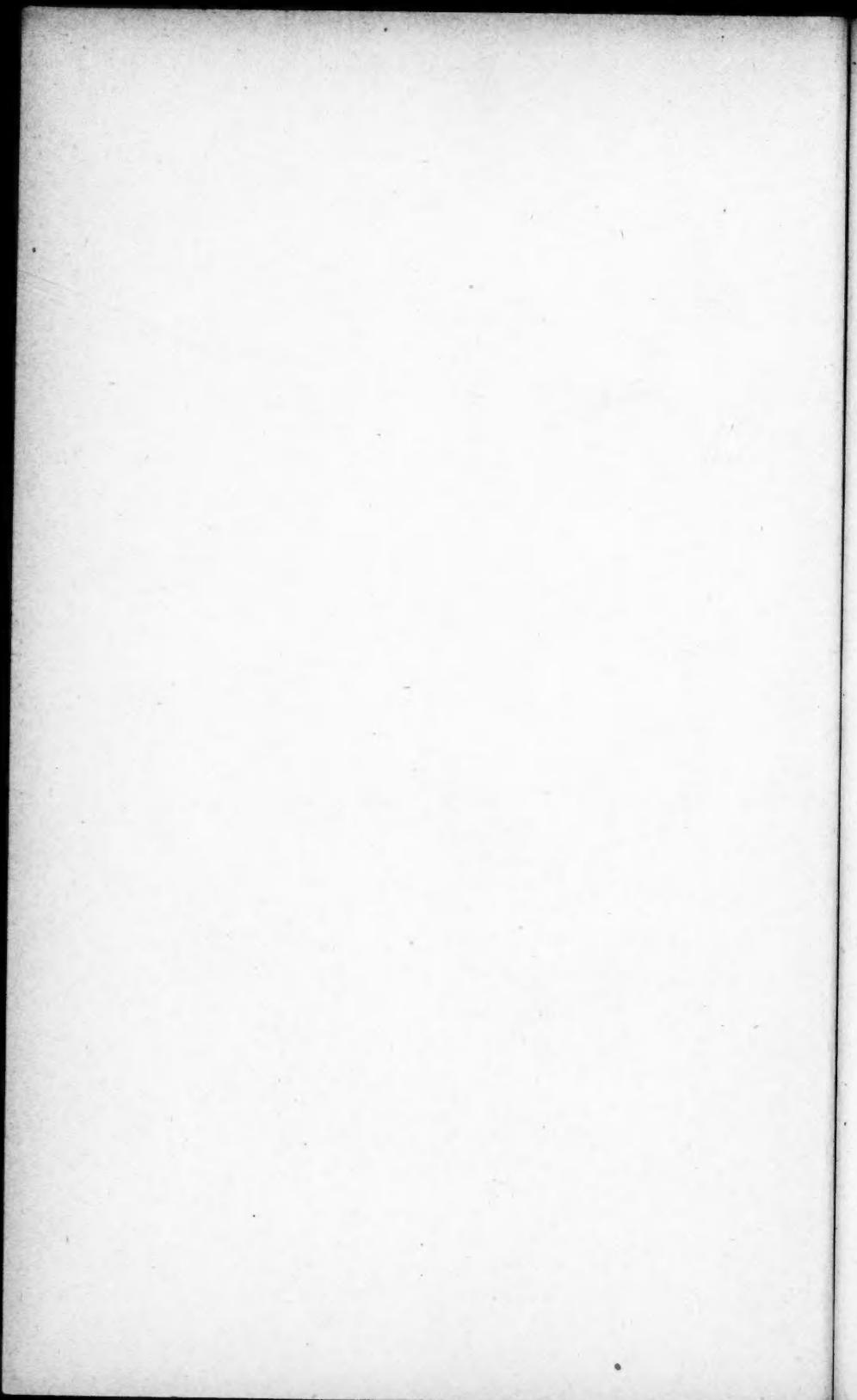


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET SÉBASTIEN CHARLÉTY

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
Cicéron, *de Orat.*, II, 15.

SOIXANTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

Année 1939

BULLETINS CRITIQUES



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e
PARIS

—
1939

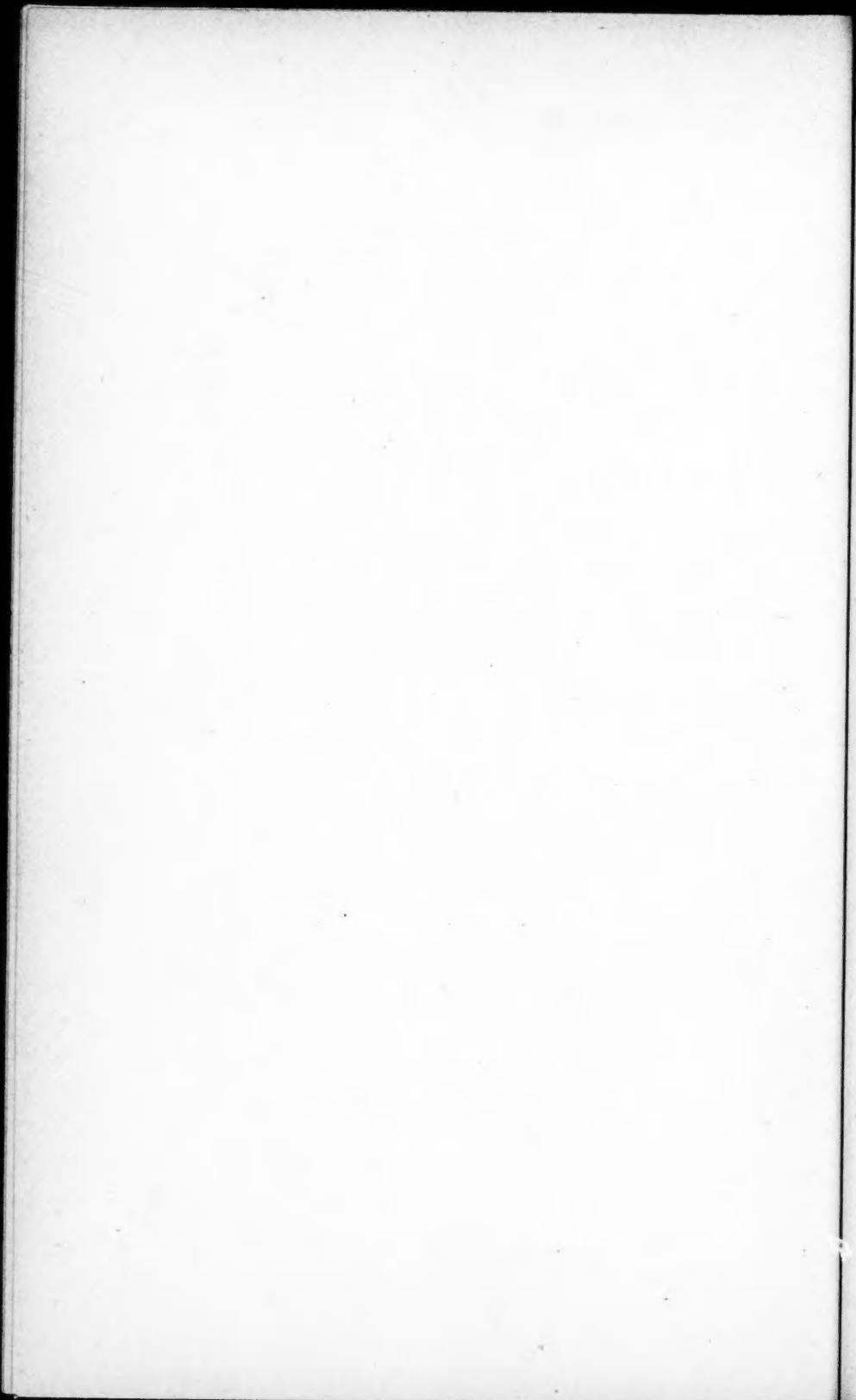


General
Harr, Paris

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ALLIOT (Maurice). Histoire de l'Égypte ancienne, 1936-1938.	345
AVEZOU (Robert). Histoire de Savoie, 1919-1937.	257
BORSCHAK (Élie). Histoire de l'Ukraine. Publications en langue ukrainienne parues en dehors du territoire de l'U. R. S. S.	1
HALPHEN (Louis). Histoire de France. Le Moyen Age, des origines à 1328. .	113
HANDELSMAN (Marcel). Cinquante ans de travail historique en Pologne .	325, 364
HAUSER (Henri). Histoire de France. Époque moderne, 1498-1660.	31
HAUTECŒUR (Louis). Histoire de l'art, du xv ^e siècle à nos jours.	146
KONOPCZYNKI (Ladislas). Voir HANDELSMAN (Marcel).	
LEFEBVRE (Georges). La Révolution et l'Empire	63, 184, 225
TYMIENIECKI (Casimir). Voir HANDELSMAN (Marcel).	
VAN WERVEKE (Hans). Histoire de Belgique, 1935-1937.	288
ZELLER (Gaston). Histoire d'Allemagne. Époque moderne (fin).	48
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	407

Le gérant : R. LISBONNE.



HISTOIRE DE L'UKRAINE
PUBLICATIONS EN LANGUE UKRAINIENNE
PARUES EN DEHORS DE L'U. R. S. S.

Dans la *Revue historique* des mois de septembre-octobre 1929 (t. CLII), M. Gautier, après avoir rédigé un excellent *Bulletin* sur les publications historiques ukrainiennes dans l'Ukraine soviétique, déclara : « Pour avoir une idée complète des publications historiques ukrainiennes, il aurait fallu prendre également en considération les publications paraissant en Galicie. Toutefois, étant donné la difficulté de les réunir toutes, il n'est tenu compte, dans le présent bulletin, que des principaux travaux historiques parus en U. R. S. S.¹. »

Nous nous proposons donc de compléter le *Bulletin* de M. Gautier pour les ouvrages imprimés en dehors de l'U. R. S. S., non seulement en Galicie, dont le foyer principal d'études historiques demeure la Société savante Ševčenko, fondée à Léopol il y a plus de cinquante ans, mais à Prague, à Berlin et en général dans tous les centres où s'est groupée l'émigration ukrainienne.

Nous n'avons pas l'intention de donner un *Bulletin* absolument complet, ce qui nous paraît inutile. Nous nous bornerons à analyser les ouvrages qui apportent vraiment des éléments nouveaux, soit par les faits qu'ils exposent, soit par les interprétations qu'ils suggèrent. Nous accueillerons également certains livres de vulgarisation scientifique dont les mérites nous semblent valoir d'être signalés.

I. INSTRUMENTS DE TRAVAIL. BIBLIOGRAPHIE-HISTORIOGRAPHIE

Les études historiques ont joué, un peu partout, un rôle primordial dans la renaissance des peuples slaves. Aussi l'historiographie ukrainienne, qui est en même temps, par certains côtés, l'histoire du mouvement national, a retenu depuis de longues années l'attention des érudits ukrainiens. Toutefois

1. Le *Bulletin* de M. Gautier est actuellement dépassé par le livre solidement documenté de Miron KORDUBA, *La littérature historique soviétique ukrainienne. Compte-rendu, 1917-1931*. Varsovie, 1938, in-8°, 273 p.

il n'existe pas encore d'exposé général, vraiment scientifique, de l'historiographie ukrainienne.

Les deux premiers fascicules : *Esquisses de l'historiographie ukrainienne*, de l'académicien BAHALIJ, parus dans un recueil de l'Académie des sciences de l'Ukraine (Kiev, 1923-1924), pour grande que soit leur valeur, s'arrêtent au début du XVIII^e siècle, tandis que l'époque la plus intéressante, à ce point de vue, est le XIX^e siècle.

On comprend dès lors avec quelle curiosité a été accueilli l'ouvrage de D. DOROSENKO, professeur à l'Université de Varsovie : *Aperçu de l'historiographie ukrainienne* [*Ohliad ukrajinsoj istoriografii*, in-8°, 221 p.], qui ne s'arrête, lui, qu'à la Révolution de 1917. Malheureusement, ce n'est qu'un simple manuel à l'usage des étudiants, où l'auteur se borne à énumérer ce qui a été fait par ses prédecesseurs dans les différentes branches de l'historiographie. On ne saurait comparer cette étude, où les idées originales sont absentes, à l'ouvrage de M. Miljukov sur les principaux courants de la pensée historique russe, ni même à celui d'Ikonnikov, si copieux et si consciencieux, sur l'historiographie russe. Nous ne trouvons ici, en dernière analyse, qu'une bibliographie historique nourrie d'abondantes citations d'historiens ukrainiens. La méthode chronologique, adoptée par l'auteur, l'oblige à revenir, parfois à plusieurs reprises, sur le même personnage. Enfin, la littérature étrangère manque. En attendant le grand ouvrage que réclame la science ukrainienne, cet aperçu rendra des services, puisqu'il guide le lecteur des origines de l'Ukraine à la renaissance de l'État ukrainien. Il existe d'autres travaux très utiles : Ivan KRIPIAKEVIČ a donné un aperçu bibliographique succinct des ouvrages consacrés, de 1924 à 1926, à l'histoire de la période hetmanienne des XVII^e et XVIII^e siècles dans les *Annales de la Société Ševčenko*, à Léopol¹.

Pavlo BOHAZKI a fait un relevé détaillé des *Ucrainica* parues dans la célèbre revue tchèque : *Časopis českého Museum*, depuis sa fondation, en 1827, jusqu'en 1925².

Simen NARIJNY s'est livré au même travail pour le *Český časopis historický*, organe du séminaire historique de l'Université Charles-IV, à Prague³. Ces deux répertoires fourniront des indications utiles sur l'histoire des relations ukraino-tchèques.

I. KRIPIAKEVIČ, enfin, a écrit une bibliographie raisonnée des mémoires ukrainiens parus du XVI^e au XVIII^e siècle⁴. Le même sujet a été traité, pour

1. *Zapiski Naukovoho Tovaristva imeni Ševčenka*, t. CXLIV-CXLV, p. 259-271. — Cf. aussi Élie BORSCHAK, *L'Ukraine dans la littérature de l'Europe occidentale*, Paris, Hartman, 1935, in-8°, p. 202. C'est une bibliographie critique des publications en langues occidentales relatives à l'Ukraine et aux Ukrainiens, depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours.

2. *Ibid.*, t. CXLVI, p. 203-214.

3. *Ibid.*, t. CL, p. 445-458.

4. *Stara Ukrajna*. Lviv, 1924, p. 126-132.

la période des XI^e et XII^e siècles, par I. KREVECKY, qui a fait suivre de larges extraits ses indications¹.

L'excellente revue *L'ancienne Ukraine*², qui paraissait à Léopol en 1924-1925, sous la direction de I. Krevecky, conservateur de la bibliothèque de la Société savante Ševčenko, et lui-même historien de la Galicie, a publié plusieurs articles consacrés aux nécropoles ukrainiennes : ce sont essentiellement des listes de sépultures, où sont mentionnés les tombeaux des princes, des hommes politiques, des savants ukrainiens, tant en Ukraine qu'à l'étranger. Des notices biographiques, très utiles, accompagnent les noms des personnages³. Dans un même ordre d'idées, Ivan NIMČUK a étudié les tombeaux ukrainiens de Vienne⁴.

Tout ce qui a été publié en Russie en langue ukrainienne, de 1798, date de la renaissance de la littérature ukrainienne, à 1897, a été rassemblé dans l'ouvrage de D. DOROŠENKO, sous forme d'index. Il a paru en tirage à part (100 pages) dans les *Recueils scientifiques de l'Université ukrainienne de Prague*, en 1924. Cette contribution est modeste, mais il ne faut pas oublier qu'en 1876 la langue ukrainienne était complètement interdite en Ukraine.

Le regretté Ivan KALINOVIC avait publié, en 1924, sous les auspices de la Commission bibliographique de la Société Ševčenko, une *Bibliographie des études ukrainiennes*, 1914-1923⁵. Avec une exactitude scrupuleuse, l'auteur a tout noté, même les articles historiques parus dans les journaux.

Enfin, depuis quelques années, les Ukrainiens possèdent un excellent instrument de travail, une *Encyclopédie ukrainienne*⁶, où, dans une forme concise et claire, ils trouveront toutes les références nécessaires, avec une rigoureuse impartialité. La présentation matérielle de cette première *Encyclopédie ukrainienne* donne entière satisfaction : la typographie est soignée, les illustrations abondantes et bien venues, comme les cartes et les diagrammes. La rédaction compte une soixantaine de collaborateurs, dont les noms sont tous connus dans les milieux intellectuels ukrainiens. Le comité directeur mérite d'être brièvement évoqué. Son président, le Dr Ivan Kakovsky, anthropologue et ethnographe, s'apparente à l'école française ; M. Volodimir Dorošenko, conservateur de la bibliothèque de la Société Ševčenko, à Léopol, est un bibliographe de la plus haute valeur ; M. Vassyl Simovič est un philologue de mérite ; enfin, le Dr Michel Rudnický est en même temps critique littéraire, philologue, écrivain et poète.

Publiée grâce à la générosité du peuple ukrainien de la Galicie orientale, l'*Encyclopédie ukrainienne* est donc aussi un acte de foi de tout un peuple.

1. *Stara Ukrajna*, p. 120-126.

2. *Ibid.*

3. 1924, VI ; 1925, VI.

4. *Ibid.*, 1925, XI-XII.

5. *Bibliografija Ukrainoznavstva*, 59 p.

6. *Ukrains'ka Zahal'na Encyclopedia* [Encyclopédie générale ukrainienne]. Léopol-Stanislav-Kolomjia, 1931-1934, gr. in-8^o, p. 1419.

en un avenir meilleur, dont, malgré toutes les difficultés de l'heure présente, il attend sans crainte la venue.

II. OUVRAGES GÉNÉRAUX

L'Histoire de l'Ukraine, du regretté professeur S. TOMAŠIVSKI¹, le plus grand historien de la Galicie, est un aperçu synthétique du développement politique de l'Ukraine ; c'est un ouvrage original et plein d'idées. L'auteur prend pour base de son système le sol et la situation du pays dans le système politique de l'Europe centrale et orientale : il en déduit le processus de la création de la nation ukrainienne. Trois idées essentielles la conditionnent, qui, quoique existant depuis les temps les plus reculés, n'ont pas agi avec la même puissance à toutes les époques.

La première vient du contraste éternel qui existe entre la zone des forêts (ou de culture) et celle des prairies (ou des steppes) de la terre de l'Ukraine. Il s'agit de défendre la terre contre les nomades des steppes et d'acquérir de nouvelles régions propres à la culture. La lutte avec la steppe passe par différentes phases. Jusqu'au XIV^e siècle, elle est, en général, défensive ; puis elle devient offensive et se termine, au XVIII^e siècle, par la défaite de la steppe. Mais la tragédie de l'histoire de l'Ukraine est que ce triomphe a été remporté au moment où l'État ukrainien avait déjà perdu son indépendance. Cette lutte dramatique emprunta deux formes, l'une militaire et l'autre colonisatrice. La première, surtout employée à l'époque où l'État ukrainien existait, échoua. Il fallut, pour que la civilisation l'emportât, que fût pratiquée une vaste colonisation de masses.

La seconde idée fondamentale est que l'histoire de l'Ukraine est conditionnée par l'opposition politique et culturelle de l'Orient et de l'Occident, du catholicisme et de l'orthodoxie. Nous trouvons l'expression politique de ce contraste dans la lutte nationale des peuples ukrainien et polonais. Le conflit occupe des périodes entières de l'histoire de l'Ukraine ; à certaines époques il renforça la communauté de civilisation de l'Ukraine et de l'Orient orthodoxe : la coexistence d'aspirations opposées, puis leur synthèse, donna naissance au caractère individuel, intellectuel et politique du peuple ukrainien, qui réunit en une même unité organique les éléments fondamentaux de l'Orient et de l'Occident.

La troisième idée historique est le contraste politique et économique, en Ukraine, entre le Nord et le Midi, contraste accusé par les différences de race et de civilisation. La steppe, la Pologne, la Moscovie, tels sont les trois sommets du triangle dans lequel l'auteur enferme tout le développement historique et politique de l'Ukraine.

1. *Ukrainska Istoria. Narys ; I : Starinni i seredni viki [Histoire de l'Ukraine. Essai ; I : Les siècles anciens et le Moyen Age]*. Léopol, in-8°, 154 p. L'auteur était privat-docent, avant la guerre, à l'Université de Léopol.

Enfin, l'Ukraine est surtout pour l'auteur une entité géographique. Il le déclare lui-même : « L'Ukraine de l'histoire n'est pas celle de l'ethnographie et encore moins celle de la géographie. Il n'y a qu'au point de vue géographique qu'on peut parler de l'Ukraine comme d'une notion individuelle qui reste invariable à travers toute l'histoire. »

Aussi les premiers chapitres de l'ouvrage portent-ils les titres suivants : L'époque gréco-iranienne (vi^e siècle avant notre ère) ; Le iii^e siècle après Jésus-Christ ; L'Ukraine à l'époque des migrations (iii^e-ix^e siècle). Le fait le plus important de ce temps est la dépendance de l'Ukraine à l'égard de la mer Noire, dépendance qui, dans l'histoire de ce pays, a joué un rôle décisif. « Par suite du caractère fermé de la mer Noire, tout dépendait de la force qui possédait les portes de cette mer, le Bosphore et l'Hellespont. Pour l'Ukraine, cette situation était très incommodé, car, en dehors des plaines du Bug et du San, elle était liée tout entière, par son système hydrographique, à la mer Noire et devait partager son sort. »

Le processus essentiel de l'histoire de l'Ukraine se résume dans la lutte des deux zones de la terre ukrainienne, la forêt, le sol arable avec la prairie et la steppe, la civilisation avec la barbarie nomade. Cette dernière, installée au centre du pays, domina longtemps les forces spirituelles venues du Nord-Ouest et du Midi. Quand cette dernière région eut été ruinée, tout le poids de la lutte retomba sur les provinces du Nord-Ouest qui constituèrent l'arène politique la plus ancienne de la vie de l'Ukraine. Plus tard, cette scène s'élargit et en vint, peu à peu, à envahir tous les territoires que nous connaissons aujourd'hui. « Le caractère ethnique de l'Ukraine », dit l'auteur, « se constitua seulement aux xviii^e et xix^e siècles. Jusqu'alors aucun pays de l'Europe ne connut autant de changements de races, de langues que l'Ukraine. Des peuples y affluaient de toutes parts, mais peu pouvaient s'y fixer. On trouvait en Ukraine des peuples iraniens, finnois, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, sort évidemment réservé aux émigrés celtes et germaniques ; les peuples turcs et turco-finnois ont laissé quelques petites traces en Crimée et dans les steppes de la mer Caspienne ; ont passé aussi les peuples de haute civilisation, grec et italien. Seul, le peuple ukrainien, qui progressait lentement en venant du Nord-Ouest, parvint, après bien des luttes et des pertes, à coloniser les côtes de la mer Noire et à donner peu à peu à l'Ukraine son caractère ethnique général, en cédant seulement légèrement, au Sud-Ouest aux Roumains et au Sud-Est aux Russes. »

On conçoit, dès lors, que l'arène historique de l'Ukraine n'ait pas été toujours la même. A l'origine elle se limite aux bords de la mer Noire. Au ix^e siècle, les peuplades ukrainiennes occupent la zone des forêts, entre les Carpates, le Pripet, le San et le Dniépr, avec Brest, Peremyšl, Kolomyia, Perejaslav, Černihiv. A l'intérieur de ce cercle apparaissent les centres politiques les plus anciens, Kiev, Volodimir (en Volhynie) et Halič. Plus tard ces deux villes s'unirent à Léopol, qui, dès le xiv^e siècle, est, avec Kiev, le centre principal du développement national de l'Ukraine. Le peuple ukrainien

nien fut longtemps contenu, sur ce territoire, par des nomades groupés à l'est et au midi de ces frontières, Petchenègues, Polovtzi, Tatares. Ce n'est qu'entre 1648 et 1775 que la vie politique gagne Batourine, Hadiac, Poltava, Ekaterinoslav et, au xix^e siècle, Kharkiv, Ekaterinodar (dans le Kouban), Odessa. Le groupe des Slaves de l'Est s'est divisé, aux ix^e et x^e siècles, en Ukrainiens, Russes et Blancs-Russes ; à cette époque, les différences de langues n'étaient pas encore très marquées, à l'encontre de celles de civilisation et de race. Le peuple ukrainien, à l'origine, se composait de trois peuplades établies entre le San et le Dnièpr, les Dulibes, les Drevlianes et les Polianes. Mais ce peuple se constitua en nation au moment où s'écroula le vieil État variago-russe qui était commun aux Ukrainiens, aux Russes et aux Blancs-Russes. On vit alors se constituer un État de Halicz-Volhynie qui n'englobait que des pays ukrainiens. M. Tomašivski voit en lui le premier État national ukrainien.

Kiev connut, en tant que centre politique, une véritable décadence parce qu'elle n'était pas en mesure de réaliser sa tâche principale, la conquête des steppes. C'est de Galicie et de Volhynie que partit l'offensive dirigée vers l'Est. Cet État de Galicie-Volhynie réunissait, au temps de son apogée, les trois quarts des territoires peuplés par les Ukrainiens ; il réussit à empêcher la Pologne de les assimiler, rompit, avec Moscou, les relations dynastiques et ecclésiastiques. Il ouvrit surtout à l'Ukraine les voies de la civilisation de l'Europe occidentale, appelée à y remplacer celle de Byzance, et il écarta l'influence mongole qui devait s'affirmer avec tant de puissance dans l'État moscovite.

Cette extrême importance accordée à l'État Galicie-Volhynie, dans l'histoire de l'Ukraine, est l'un des traits les plus originaux de cette théorie, qui a déjà eu un profond retentissement.

Il n'existe malheureusement pas d'histoire d'ensemble détaillée de l'Ukraine qui réponde à l'état actuel des recherches scientifiques. L'œuvre monumentale du regretté Michel Hruševskij¹, historien d'une rare universalité, qui représente dix forts volumes, s'arrête avec l'année 1659. Pour la période postérieure, nous n'avons que des monographies et études relatives à telle ou telle question. Pour combler cette lacune, M. Dimitro DOROCHENKO, professeur à l'Université de Varsovie, fit paraître en 1932 un manuel d'histoire de l'Ukraine, intitulé : *Esquisse de l'histoire de l'Ukraine* [*Narys istorii Ukrayny*. Varsovie, 2 vol. in-8°, p. 232, 370]. Ce premier essai d'histoire de l'Ukraine depuis l'époque la plus reculée jusqu'à la veille de la guerre mondiale est surtout une honnête compilation. M. Dorochenko possède à fond la littérature historique ukrainienne et son érudition est rarement en défaut.

Cependant, les spécialistes auront à faire de nombreuses réserves au sujet

1. Sur la vie et l'œuvre du grand historien de l'Ukraine, voir notre étude publiée dans le *Monde slave*, t. I, 1935.

de cet ouvrage. Tout d'abord ils voudraient connaître l'opinion de l'auteur sur tel ou tel problème qu'il traite. Quel est son point de vue, par exemple, sur l'origine de la Russie kiévienne, sur l'Union religieuse, sur le début de la cosaquerie, sur le caractère juridique du traité de 1654 entre l'Ukraine et le tsar de Moscou?... On l'ignore après avoir lu le manuel de M. Dorochenko, qui s'abrite toujours derrière les ouvrages antérieurs qu'il résume ou cite.

Dans sa préface, l'auteur se propose d'étudier « le développement politique, social, économique et culturel du peuple ukrainien sur tous ses territoires ». Mais, en réalité, c'est surtout une histoire politique que M. Dorochenko apporte à ses lecteurs. On voudrait également une distinction nette de l'État ukrainien et de la nation ukrainienne.

Le récit des événements tout analytique est exposé d'après le plan déjà classique de Hruševskij. Il est facile, clair et bien adapté au public qu'il vise. Les lecteurs curieux de pousser l'investigation trouveront à la fin de chaque chapitre une bibliographie riche et au courant. Nous la voudrions critique.

On pourrait certes relever des inexactitudes dans le détail, mais elles n'entament pas l'utilité de ce manuel qui est en somme un ouvrage de vulgarisation compétente. Il rendra de grands services aux étudiants et aux hommes cultivés.

III. L'ORIGINE DE L'UKRAINE

L'origine de l'Ukraine ou, pour mieux dire, celle de l'ancienne *Rouss* de Kiev, reste obscure, bien que, depuis des siècles, elle ait retenu l'attention des historiens. Les savants ignorent encore aujourd'hui ce que représentent les mots *Rouss* et *Varègues*. L'historien yougo-slave Stepan Srkuli le constatait, en 1917, dans son ouvrage : *Povijest srednjego vieka* (Zagreb, 177 p.). Šakhmatov, Hruševskij, en 1919 et en 1921, exprimaient la même opinion.

La théorie classique, dite des Normands, qui fixe à une date précise, 862, le début de la vie historique à Kiev, instaurée par l'arrivée des Normands venus de Scandinavie, est depuis longtemps abandonnée : on ne saurait mettre en doute que l'antique capitale de l'Ukraine ait eu une influence politique bien avant le ix^e siècle. Bien que cette thèse fût officielle, elle avait été combattue par des savants comme Evers, Vasil'ëv, Zabelin, Kostomarov, Hruševskij : tous ces critiques proposaient une explication du mot *Rouss* ; l'un d'eux, cependant, Rostovcev, finit par déclarer que cette question était, au fond, de second ordre et sans aucune importance.

Cependant, M. ŠELUKHIN, professeur à l'Université ukrainienne de Prague, a repris, avec une ardeur nouvelle, l'étude du problème¹.

A l'en croire, l'origine de la *Rouss* est celtique. Les Celtes sont venus en Ukraine par la Pannonie, en s'unissant, en cours de route, à certains Slaves.

1. S. ŠELUKHIN, *Quelle est l'origine de « Rouss »?* [Zvidkilia pokhodit Russ]. Prague, 1929, in-8°, 128 p. et une carte.

Une partie de ces envahisseurs se fixa dans l'île de Taman', près du Don et de la mer d'Azov ; l'autre remonta le Dnièpr jusqu'à Kiev et finit par se fondre avec les Slaves qui occupaient déjà cette région.

Cette conclusion est amenée par une longue discussion, dans laquelle interviennent de nombreux arguments historiques, géographiques, ethnographiques, juridiques.

L'auteur évoque tout d'abord la dénomination de « mer des Varègues » mentionnée par la Chronique de Nestor. La théorie commune identifie cette mer avec la Baltique ; M. Šelukhin la confond avec tout le système des mers de l'Europe occidentale, car les peuples énumérés par Nestor étaient établis non seulement sur les bords de la Baltique, mais sur ceux de la mer du Nord, de l'Océan et de la Méditerranée.

La Chronique kiévienne, parlant des différents peuples de l'Europe, cite les *Haličane* et les *Rouss*. M. Šelukhin, dénombrant les territoires occupés par les nations désignées par Nestor, assigne comme habitat aux *Rouss* et aux *Haličane* la France et la Belgique. Les *Haličane* de Nestor seraient les anciens Gaulois et les *Rouss* les *Rutheni* de César, qui vivaient près de la Méditerranée, dans la Gaule méridionale, où se trouvait donc la métropole de la future Russie kiévienne.

L'auteur s'efforce ensuite de démontrer longuement que la géographie de la Chronique kiévienne est exacte : c'est au v^e siècle, pendant les migrations des peuples, que les Celto-Ruthènes s'installèrent dans le Norique et en Panonie. On trouve ainsi, dans les catacombes de Salzburg, l'ancienne *Juvavum*, qui était jadis englobée dans la province romaine du Norique, une inscription ainsi conçue :

« Anno Domini CCCC LXXVII Odoacer, Rex Rhutenorum Geppidi Gothi Ungari et Heruli contra Ecclesiam Dei servientes Beatum Maximum cum sociis suis Quinquaginta in hoc Speleo latinantibus ob Confessionem Fidei Trucidatos praecipitarunt Noricorum quoque Provinciam ferro et igne Demoliti sunt. »

Donc, au v^e siècle, des Ruthènes se trouvaient dans le Norique. Au xvii^e siècle, l'annaliste cosaque de l'Ukraine, Veličko, considérait les Ruthènes d'Odoacre comme les ancêtres des Cosaques. Les Grecs connaissaient bien les Celto-Ruthènes, comme aussi le pays de Kiev, et M. Šelukhin cite plusieurs textes grecs où les deux noms sont identifiés. Certains témoignages arabes peuvent être invoqués dans le même sens, comme aussi une citation d'un historien français du xvii^e siècle, Jacques de Charron. Dans son *Histoire universelle de toutes les nations*, parlant de l'Ukraine, que les traités latins appellent Ruthénie, il dit : « Leur pays retint le nom de Ruthénie des peuples ruthéniens qui habitaient jadis ès environs du pays qu'on a depuis appelé Flandres ; ou bien de ceux du pays de Rouerge en Aquitaine (qu'on appelait aussi Ruthéniens), lesquels passèrent jadis en ce pays avec les Volces et Tectosages. »

Pour étayer sa thèse, M. Šelukhin consacre deux chapitres entiers aux

communautés ukraino-celtiques, reprend les traits communs relevés chez les Celtes venus dans la région de Kiev et les Polianes qui y étaient alors fixés, dans la langue, le genre de vie, le droit, la religion, les coutumes, la vie de famille. Cette partie est nourrie d'une information particulièrement riche et abondante. Enfin, l'auteur passe en revue les différents ouvrages parus, dans toutes les langues, sur la Russie kiévienne.

Tel est le résumé de cette théorie originale qui a déjà provoqué de vives controverses. A notre sens — bien que nous n'ayons point de lumières spéciales sur la question — le problème des origines de la *Rouss* kiévienne ne pourra jamais être définitivement tranché, faute de documents décisifs. Toutefois, M. Šelukhin a envisagé la difficulté sous un angle nouveau et, par là même, intéressant : mais, très justement aussi, il a limité avec prudence la portée de son effort : « Il est clair », écrit-il en guise de conclusion, « que notre sujet est nouveau et que notre travail est le premier qui ait vu le jour dans cet ordre d'idées ; c'est pourquoi il contient sûrement pas mal de fautes ; si nous nous sommes trompés, c'aura été « bona fide » et nous accueillerons avec grande reconnaissance les indications qui pourront nous être suggérées. C'est ainsi qu'on cherche la vérité. »

Dès que l'on aborde les problèmes de l'Ukraine, on se heurte aux difficultés onomastiques. L'origine du nom *Ukraine* et son sens à travers l'histoire est une question depuis longtemps débattue dans la littérature historique. L'étude scientifique de cette onomastique complexe *Rus'*, *Petite-Russie*, *Ukraine* reste à faire et ne sera pas chose facile, car la passion politique est intervenue pour troubler les éléments d'un problème fort complexe. Serge Šelukhine a réuni dans un volume de plus de 200 pages les principaux textes où l'on trouve le nom de l'Ukraine, en commençant par les Chroniques kiéviennes¹. Ce recueil, où l'auteur s'est montré plein d'érudition, est à retenir. Certains jugements de l'auteur ont plutôt le caractère d'une opinion personnelle que d'un jugement généralement reconnu. Cependant, le volume rendra service aux historiens et à ceux qui veulent pénétrer dans le fond des études ukrainiennes, mais il demande à n'être manié que par des mains expertes.

IV. L'ÉPOQUE COSAQUE

L'époque de Khmelnickij, époque si troublée dans l'histoire de l'Ukraine, continue à inspirer de grands travaux.

En 1922 a paru, à Vienne, le VIII^e volume de l'*Histoire de l'Ukraine* de Michel Hruševskij². Le premier volume avait vu le jour en 1898, date

1. *Ukraina-nazva našoi zemli z naidovnišykh časiv* [L'Ukraine, nom de notre pays depuis l'époque la plus reculée].

2. Michel Hruševskij, *Istoria Ukrainsi-Rusi* ; t. VIII, 1^{re} partie : 1626-1638, 335 p. ; 2^e partie : 1638-1650, 288 p.

importante non seulement pour la science ukrainienne, mais pour l'histoire du mouvement national ukrainien. L'édition de Vienne est une seconde édition ; la première, à tirage limité, imprimée pendant la guerre et la révolution, était devenue, dès 1919, quasi introuvable. Le professeur Hruševskij, déporté par le gouvernement tsariste dès le début des hostilités, avait été, en 1917, président de la République ukrainienne.

Le VIII^e volume de la présente publication porte sur une période particulièrement importante de l'histoire ukrainienne (1626-1650). Toutes les sources fournies par les archives de Léopol, Moscou et Pétersbourg ont été analysées et soumises à la plus rigoureuse critique. Signalons en particulier la bibliographie raisonnée de tous les ouvrages écrits sur l'époque de Khmelnickij jusqu'à 1914, les notes bibliographiques isolées, qui, à elles seules, constituent un travail admirable. Cet effort puissant de vérification continue donne à l'*Histoire* du professeur Hruševskij une valeur incomparable.

L'auteur écarte de nombreuses légendes : voici ce qu'on peut retenir des lignes essentielles définitivement établies.

En 1638, les Polonais crurent avoir réussi à mater les Cosaques et, pendant dix ans, de 1638 à 1648, régna, à les croire, « une tranquillité d'or » (*Zolotoj spokoj*). Ils croyaient en avoir fini à jamais avec les guerres cosaques. Mais ils se trompaient. Les Cosaques émigraient en grand nombre vers l'embouchure du Dnièpr, et aussi dans la direction de l'Est, pour s'établir dans des terres plus fertiles et moins exposées. C'est le début de l'Ukraine de Svoboda, dans la province actuelle de Kharkiv et dans une partie de celle de Kursk.

Cette émigration se donna des cadres solides qui prirent part, plus tard, à la révolution de 1648. Mais cette dispersion de forces, et ce fut là le côté négatif du mouvement, sur des territoires immenses, diminua la cohésion du peuple ukrainien. La cause de l'indépendance de l'Ukraine souffrit grandement de son expansion territoriale : cette émigration voisine de la dissociation eut pour conséquences les compromis acceptés par l'Ukraine avec la Moscovie ou la Pologne.

Il convient d'attirer l'attention du lecteur sur un chapitre d'une admirable richesse : l'opinion publique ukrainienne à la veille du soulèvement de Khmelnickij. Toutes les causes de cette révolution sont analysées, puis groupées et synthétisées en une large fresque. Les historiens de jadis avaient insisté sur les raisons d'ordre religieux, mais sans accorder assez d'attention au processus d'évolution sociale, dont les reports cachés apparaissent dès qu'on analyse en détail les chroniques contemporaines. Hruševskij fait justice, en passant, de la légende selon laquelle une entrevue aurait eu lieu entre Khmelnickij outragé et le roi Ladislas IV conseillant aux Cosaques de tirer le sabre contre les magnats.

La biographie de Khmelnickij, encombrée elle-même de traditions erro-

nées, peut se résumer ainsi. Il naquit en 1595 et fut élevé dans les collèges des Jésuites de Léopol et Jaroslavl, en Galicie. En 1630, il occupait déjà un poste important dans l'État cosaque. L'incident, selon lequel Khmelnickij aurait été insulté, à cause d'une femme, par une fonctionnaire polonais, est une légende qui s'est formée aux environs de 1651.

La troisième partie du volume a pour titre : « Le mouvement de Khmelnickij dans son plein épanouissement (1648-1650). » Après les premiers et éclatants succès remportés sur les Polonais, le peuple, ou pour mieux dire les paysans, voulaient continuer la lutte : mais Khmelnickij et les anciens Cosaques s'y opposèrent. La révolte gagna toute l'Ukraine et on put craindre que Khmelnickij ne fût débordé par des chefs plus intransigeants qui voulaient combattre les Polonais comme représentants de l'aristocratie. L'auteur prouve, ce qu'on savait déjà, que Khmelnickij eut un rôle décisif dans l'élection de Jean Casimir, avec lequel il comptait s'entendre.

Dès que le roi fut proclamé, Khmelnickij vint à Kiev, où il fut reçu avec un grand enthousiasme : le patriarche de Jérusalem, Paisi, s'y trouvait. De mystérieuses conférences eurent lieu, auxquelles Hruševskij accorde une grande importance : c'est le patriarche qui bénit les desseins de Khmelnickij, c'est lui qui lui suggéra de grandes idées et même des espoirs dynastiques. L'hetman était en même temps conseillé par l'*intelligenzia* ukrainienne, qui s'était réunie à Kiev. Il y prononçait, à l'adresse des ambassadeurs polonais, ces mots historiques : « Je libérerai tout le peuple ukrainien du joug polonais. J'ai lutté auparavant pour venger les outrages qu'on m'avait fait, je lutterai maintenant pour notre foi orthodoxe. »

La convention de Zborov, qui sauva la Pologne, n'était pas un traité, comme on l'a affirmé plus tard : elle a la forme d'un manifeste royal et Hruševskij en donne le texte exact d'après les documents conservés aux archives de Moscou. Cet arrangement eut des conséquences funestes. Il donnait au Khan des Tatares, allié de Khmelnickij, qu'il avait cependant trahi avant Zborov, le droit de prendre des esclaves en Ukraine. La noblesse polonaise revenant dans ses domaines y exerçait de cruelles représailles qui suscitaient de nouvelles Jacqueries. Tout était à recommencer.

Le IX^e volume de l'*Histoire de Hruševskij : L'Ukraine jusqu'à l'union avec la Moscovie*, ne rentre plus dans le cadre de ce bulletin, car il a paru, en 1929, à Kiev. Il est aussi riche de faits, de documents et d'idées que les précédents.

Un autre ouvrage sur l'époque de Khmelnickij a suscité un vif intérêt dans tous les pays ukrainiens, la monographie de Vjačeslav LIPINS'KIJ : *L'Ukraine à la croisée des chemins*¹. La personnalité de l'auteur (il est mort en 1931) vaut d'être brièvement caractérisée. Lipins'kij appartient à la fraction de la noblesse ukrainienne installée dans les régions de la rive droite

1. Vjačeslav LIPINS'KIJ, *Ukraïna na perelomi, 1657-1659*. Vienne, 1920, in-8°, 304 p.

du Dnièpr, qui accepta, jadis, l'influence polonaise sous la forme de la religion catholique romaine. Vers 1860, un retour offensif vigoureux du nationalisme ukrainien se manifesta dans ses régions sous l'influence du célèbre historien Antonovič¹. Lipins'kij appartient à une génération qui a subi fortement l'empreinte de ce redressement. Il fit de fortes études à l'Université de Cracovie où il subit l'influence, du moins en ce qui concerne la méthode, de l'école historique dite de Cracovie, dont le chef était le professeur Michel Bobrzyński. Avant la guerre, Lipins'kij avait publié, à Kiev, une étude intitulée : *Deux moments de la Révolution ukrainienne de Khmelnickij*, dans une revue qu'il dirigeait alors : *De l'histoire de l'Ukraine*². Ce recueil était édité en polonais dans le but avoué de réveiller la tradition nationale chez les Ukrainiens polonisés de la rive droite du Dnièpr. D'autres études suivirent, toujours sur l'époque de Khmelnickij, dans les publications de la Société savante Ševčenko, à Léopol. Tous ces travaux, profondément remaniés et complétés, se présentent, en ukrainien cette fois, dans une monographie consacrée au mouvement de Khmelnickij : *L'Ukraine à la croisée des chemins*. Ajoutons que V. Lipins'kij, après avoir été ambassadeur de l'Ukraine restaurée à Vienne, était encore le théoricien du mouvement monarchiste ukrainien dit hetmanien.

Le Khmelnickij de Lipins'kij n'est pas le politique qui, rompant avec la Pologne, devait nécessairement tomber sous l'emprise de Moscou : c'est, avant tout, un conscientieux artisan de l'État ukrainien.

Pourquoi Khmelnickij, après les éclatants succès remportés en 1648-1649, laissait-il traîner les pourparlers et la conclusion des accords avec la faible Pologne ?

Dans la première période de la Révolution, le rôle principal avait été tenu par les paysans et les Cosaques Zaporogues qui, sans aucune théorie politique, représentaient uniquement une force destructive. Par la suite, la noblesse ukrainienne, qui, au début, avait été loyale envers la Pologne, s'aperçut de la décomposition inévitable de cet État, et, pressentant le succès de la révolte, se mit à la tête du mouvement. Elle redoutait également les conséquences sociales d'un soulèvement organisé uniquement par le peuple. Cette noblesse avait son idéologie : elle tendait à organiser un État national ukrainien ; c'est elle qui fournit à Khmelnickij ses chefs militaires, ses diplomates, ses administrateurs.

En 1653, Khmelnickij et son entourage décidèrent de rompre avec la Pologne : ils se sentaient déjà assez forts pour organiser un État. Mais une grande partie de l'Ukraine restait sous la domination polonaise. Khmelnickij chercha donc un allié contre la Pologne.

1. Voir notre étude sur le *Mouvement national ukrainien au XIX^e siècle*, dans le *Monde slave*, 1930.

2. *Z dziejów Ukrainy*.

Il crut le découvrir dans la Turquie ; mais cette puissance se déroba et il ne put conclure une alliance qu'avec la Crimée. Celle-ci trahissait toujours les Cosaques : elle craignait que l'organisation d'un État cosaque fort ne mit pour toujours un terme aux incursions de ses pillards.

Il ne restait plus qu'une seule ressource : détruire la Pologne avec l'aide de Moscou et constituer un État cosaque sous la protection du tsar. Telle fut l'origine du traité de Péréjaslav de 1654, simple combinaison politique dont une légende intéressée modifia le sens. Au fond, le tsar remplaçait le sultan : il devait accorder à l'Ukraine une aide militaire contre la Pologne en échange d'un tribut analogue à celui que le Grand Seigneur recevait des principautés danubiennes. Moscou, il va sans dire, poursuivait d'autres desseins, et avant même que Khmelnickij fût mort un désaccord fondamental s'était manifesté entre les tsars et l'Ukraine.

En septembre 1656, la Moscovie traita, à Vilna, avec la Pologne, en dehors de l'Ukraine, et Khmelnickij, cherchant d'autres alliés, entra dans une coalition formée de la Suède, la Prusse, la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie, et la Lituanie, contre Moscou et Varsovie. A la veille de sa mort, Khmelnickij concluait un accord avec Charles X, d'après lequel la Suède reconnaissait à l'Ukraine les pays ukrainiens de Pologne, « partout où régnait la foi grecque, partout où on parlait la langue ukrainienne », c'est-à-dire jusqu'à la Vistule.

En politique intérieure, l'hetman s'efforça, non sans succès, d'affermir le pouvoir dynastique. En avril 1657 se réunit à Čigrin, alors capitale de l'Ukraine, un congrès des chefs cosaques, auquel assista l'ambassadeur de l'empereur auprès de Khmelnickij, l'évêque Parčevič, dont les relations ont été publiées dans *l'Archiv der öesterreichische Geschichte*¹. Ce congrès proclama unanimement comme héritier et successeur de l'hetman son fils Georges, âgé de seize ans.

Les Zaporogues, disions-nous, élément initial du soulèvement, étaient encore incapables d'organiser un État : ils ne songeaient qu'à leurs intérêts de classe. Aussi, après la première grande défaite des Polonais sous Korsun, refusèrent-ils de continuer la lutte. Il leur suffisait d'avoir anéanti la puissance des magnats et garanti, du moins le croyaient-ils, leurs libertés traditionnelles. Aussi, Khmelnickij fut-il obligé de les combattre pendant quatre ans. Il voulait, lui, émanciper toute la *Rouss*, avec son clergé, sa noblesse, sa bourgeoisie, libérer tous les territoires ethnographiquement ukrainiens, avec Léopol, Kholm, Halič. L'hetman rêvait de chasser les « Liakhs » (Polonais) au delà de la Vistule, tandis que les Zaporogues se bornaient à établir leur frontière sur le fleuve Sluč.

Les Zaporogues voulaient s'emparer des terres des magnats qui gênaient leur système communal de propriété. Dans l'Ukraine du Nord-Ouest, au

1. T. LIX. Vienne, 1880.

contraire, en Volhynie, en Podolie, en Galicie, on trouvait déjà la propriété privée des gentilhommeries, mode de propriété plus dangereux pour les Zaporogues que celui des magnats polonais. Ceux-ci, malgré l'arbitraire de leurs impôts et de leurs réquisitions, ne touchaient pas le système économique des Zaporogues. La victoire de l'Ukraine du Nord-Ouest, de l'agriculture rationnelle, le triomphe de la charrue menaçait la liberté des steppes, sa vie nomade, ses chasseurs et ses bergers.

Les succès de Khmelnickij sur la Pologne, la constitution en État autonome des palatinats de Kiev, Brazlaw, Černihiv, augmentèrent la puissance de l'élément paysan stable et fixé de la petite et de la moyenne noblesse fondée, grâce au droit romain, sur un système de propriété individuelle. L'Église orthodoxe recouvrant, elle aussi, les vastes domaines autrefois confisqués au profit du catholicisme : les terres des magnats polonais qui avaient quitté l'Ukraine, affermées à la noblesse orthodoxe, allaient contribuer à augmenter la puissance des éléments de progrès et de civilisation.

Les Zaporogues le sentirent et, se jugeant de plus en plus menacés, se révoltèrent, sans succès toutefois. La Sic' cessa de jouer un rôle politique, elle devint une sorte de marche militaire contre les Tatares.

Cette analyse, classique du point de vue de l'historiographie ukrainienne, appelle cependant certaines observations. Ainsi, Lipins'kij a bien vu et a été sans doute le premier à mettre en lumière le rôle joué par la noblesse ukrainienne dans la seconde phase du soulèvement de Khmelnickij. Mais il semble croire que la noblesse ukrainienne constituait une véritable classe, déjà homogène, ce qui est fort douteux. Les grands rôles ont été tenus par des individualités isolées.

L'auteur ne cache pas son idéologie particulière ; cependant, on ne saurait dire que son ouvrage est tendancieux. Mais, parmi les documents puisés dans les archives et les sources, il choisit de préférence ceux qui illustrent sa théorie.

Toutefois, le grand mérite de Lipins'kij aura été de poser nettement une série de questions qui, pour de multiples raisons, n'avaient pas été encore abordées franchement.

La conception de Lipins'kij s'oppose à celle de Hruševskij. Le premier place l'État au sommet de la vie nationale, et par État il entend l'aristocratie, c'est-à-dire, selon une très large et très comprehensive définition, « les meilleurs de la nation, sans distinction d'origine ni de situation sociale ; ceux qui, à un moment précis de l'histoire, sont à la tête des institutions politiques, économiques, culturelles ; qui, parmi les groupes de la nation aspirant au pouvoir, sont les meilleurs et les plus forts ».

Hruševskij, au contraire, a été nourri, comme historien, dans les traditions sévères et radicales de la confrérie de Cyrille et Méthode. Dans les conflits du peuple et du pouvoir, sa sympathie va au peuple.

Ainsi se combattent les idées de deux grands historiens : celles de Hru-

ševskij semblent triompher en Ukraine soviétique, celles de Lipins'kij ailleurs, pour des raisons indépendantes de l'histoire : elles restent plus théoriques, peut-être moins réelles, celles de Hruševskij se fondant sur une immense accumulation de faits et de documents.

S. TOMAŠIVSKI publie, en original, d'après les Archives Vaticanas, *Les dépêches des nonces de Varsovie sur l'Ukraine de 1648 à 1687*, du début de la révolte de Khmelnickij jusqu'à la mort de cet hetman¹. Ces textes montrent avec une parfaite clarté que la curie romaine empêche, par son intransigeance dans la question religieuse, le gouvernement polonais de s'entendre avec l'Ukraine. La diplomatie pontificale manqua de finesse en cette occasion, tout comme d'ailleurs, quarante ans auparavant, en Moscovie, quand elle s'était imprudemment mêlée de l'aventure du « faux Dimitri ».

Les *Annales* de l'Institut ukrainien de Berlin nous font connaître des documents nouveaux, conservés dans les archives de l'État prussien, sur *Les relations du Grand Électeur avec l'Ukraine* des hetmans Georges Khmelnickij (fils du héros national) et Wyhowski². Il s'agit d'une mission en Ukraine du Rittmeister Achilles en 1657-1658, ambassadeur du Grand Électeur Frédéric Guillaume, qui, outre ses talents militaires, était un écrivain estimé. La bibliothèque de l'État prussien à Berlin compte parmi ses manuscrits un ouvrage de lui particulièrement remarquable : *Grund-Ursachen der Erdebung oder gewaltigen Bewegungen der Erden und des Meeres*.

Frédéric Guillaume appartenait à la coalition composée de la Suède, de l'Ukraine et de la Transylvanie contre la Pologne. Mais, en 1657, les affaires de Charles-Gustave se gâtèrent et l'empereur se prononça, à son tour, contre la Suède. Le grand électeur se réconcilia donc avec la Pologne, qui, de son côté, renonça à tous ses droits sur le duché de Prusse. Toutefois, Frédéric-Guillaume, qui gardait certains doutes sur la sincérité de son ancien adversaire, résolut de faire sonder l'Ukraine, en vue d'une alliance éventuelle, par Achilles. Le gouvernement ukrainien accueillit avec faveur ces ouvertures et proposa même d'élargir cet accord par un groupement plus vaste de tous les États protestants. La coalition des Cosaques et des protestants serait dirigée à la fois contre la Pologne catholique et contre la Moscovie orthodoxe.

L'hetman Philippe Orlik, chef des Cosaques séparatistes et héritier des idées politiques de Mazepa, est mort, en exil, en 1742. Cependant, la *Grande Encyclopédie russe*, celle de Brockhaus et Efron, qui date de 1897, affirme froidement qu'Orlik était mort en 1728 (!) [vol. XLIII, p. 155]. Ce fait surprenant s'explique par des raisons politiques : on évitait dans l'an-

1. *Donesennia rimsikh nunziiv pro Ukrainu*. Édition de la Commission archéologique de la Société Ševčenko, t. XVI. Léopol, 1919, in-8°, IV-235 p.

2. OLJANÝN, *Abhandlungen des ukrainischen wissenschaftlichen Instituts in Berlin*, I, p. 118-138.

cienne Russie d'écrire sur l'implacable ennemi de l'État russe, sur celui qui, durant trente ans, incarna l'idée d'une Ukraine indépendante. Les chroniques dites cosaques du XVIII^e siècle passaient sous silence l'action politique d'Orlik ou, ce qui est pis, bon gré mal gré elles la présentaient d'une manière tendancieuse et erronée. Même au XIX^e siècle, quand des sources sur Orlik commencent à voir le jour, on se garda bien de les interpréter : Orlik était un sujet défendu.

Et cependant, depuis 1847, des documents de premier ordre étaient déjà à la disposition des historiens, comme ceux que BODIANSKY a publiés dans les *Čtenia v imperatorskom obščestve istoriï...* (Lectures de la Société d'histoire et d'archéologie russe de Moscou), sous le titre : *La correspondance et les papiers de Stanislas Leczinski, du Khan des Tatares, du Sultan et de Philippe Orlik*, rédigés en latin et en polonais. En 1871, le Père PETRUŠEVIC a publié, d'après les archives du Vatican, à Léopol en Galicie, un mémoire latin de haute importance adressé par l'hetman Orlik, en 1727, au Père Galifet, assistant général de la Société de Jésus. Dans la grande histoire de la Russie de Soloviov, *Istoria Rossii s drevneišikh vremen* [Histoire de la Russie depuis l'époque la plus reculée], parue dans les années 1870, on trouve de nombreux documents sur Orlik extraits des archives russes. La revue historique *Les antiquités de Kiev* [Kievskaia starina] apporta en 1882 un manifeste adressé en 1734 par Orlik aux Cosaques Zaporogues.

L'année 1909, celle du centenaire de Poltava, a vu paraître à Léopol un recueil de documents d'une richesse exceptionnelle, empruntés aux archives de Stockholm, sous le titre : *Les émigrants ukrainiens en Suède*. Alfred JENSEN, le regretté slavisant suédois, a publié les documents originaux en latin, français, allemand et suédois concernant les rapports du successeur de Mazeppa avec le gouvernement suédois. En pleine guerre mondiale, en 1916, à Kiev, parut, grâce au professeur Alexandrenko, une *Orlikiana* d'importance capitale empruntée aux archives de Dresde. Enfin, l'auteur de ce *Bulletin* a découvert en 1920, dans les archives des Affaires étrangères de Paris, le journal intime d'Orlik et ses papiers. Grâce à cette découverte et à des recherches dans les autres dépôts de France et d'Angleterre, il a pu publier la série d'études dont nous parlons ci-dessous.

Comme on le voit, bien que les archives étrangères gardent encore certainement de nombreux papiers sur Orlik, l'historiographie ukrainienne possède déjà un ensemble important de sources pour dresser un bilan de l'œuvre d'Orlik. Un premier essai vient d'être fait. L'année dernière, M. Boris KRUPNITS'KIJ, privat-docent de l'Institut ukrainien de Berlin, a publié une mise au point solide et sensée de ce que l'on connaît sur l'action de l'hetman Orlik¹. Disons tout de suite que nous sommes en présence d'un livre de

1. *Hetman Pylyp Orlik. Ohliad joho političnoi dialnosti* [L'hetman Philippe Orlik. Aperçu de son action politique]. Varsovie, 1937, gr. in-8°, p. 251.

haute tenue historique, écrit avec sérénité. M. Krupnits'kij a exploité de la manière la plus conscientieuse les sources et les ouvrages parus en ukrainien et en langues étrangères ; son érudition n'est jamais en défaut et très rares sont les omissions. Ce qui rehausse la documentation, ce sont les sources et les ouvrages suédois consacrés à Charles XII, que l'auteur a largement utilisés. M. Krupnits'kij a fait mieux : il a apporté une grande quantité de documents inédits empruntés aux archives de Dresde et de Stockholm. Les historiens sauront le plus grand gré à l'auteur d'avoir publié ces inédits *in extenso* (p. 182-251) et avec la plus rigoureuse méthode.

Quelles étaient donc la vie et l'action d'Orlik d'après le livre de M. Krupnits'kij ?

La famille de Philippe Orlik était issue de barons tchèques établis en Silésie au XI^e siècle et qui avaient émigré en Pologne pendant les guerres hussites. Philippe Orlik naquit, en 1672, en Lituanie, où sa famille possédait des biens. Très jeune, il quitta ce pays pour l'Ukraine et fit ses études à Kiev, au célèbre collège de Pierre Mohyla, dont l'éclat rayonnait alors sur toute l'Europe orientale. Orlik s'attache à la personne de Mazeppa, écrit en son honneur des panégyriques et devient chancelier de l'État cosaque. En cette qualité il prend une part active aux négociations de Charles XII avec Mazeppa. Cette période de la vie d'Orlik est trop brièvement évoquée par M. Krupnits'kij.

Après la défaite de Poltava et la mort de Mazeppa à Bender, Orlik fut élu par les Cosaques, qui avaient suivi Mazeppa, hetman d'Ukraine. Le 10 mai 1710 (d'après le style suédois), Charles XII, par un diplôme dont l'original latin se trouve dans les archives suédoises, déclara : « Nous n'admettons aucune condition de paix, à moins qu'en même temps l'illustre hetman et toute l'armée zaporogue, débarrassée du joug moscovite, ne soient complètement rétablis dans leur ancienne liberté et que la sécurité et l'intégrité de leur territoire ne soient solidement garanties par le futur traité de paix. »

Au début de 1711, Orlik, après avoir conclu une alliance avec le khan de Crimée, envahit, à la tête d'une armée cosaque, l'Ukraine occupée par les Russes. Il avait à côté de lui les Tatares et un corps polonais commandé par le palatin Potocki, partisan de Stanislas Leczinski, allié de Charles XII. La campagne s'annonçait bien. Les Moscovites, vaincus, évacuèrent la rive droite du Dnièpr, Kiev était menacé, quand la trahison des Tatares et les prétentions des Polonais sur l'Ukraine remirent tout en question. Il fallut faire retraite. Entre temps, Charles XII et la diplomatie française réussissaient à entraîner la Turquie dans la lutte contre le tsar. La guerre recommença et une puissante armée turque cerna les troupes russes, commandées par le tsar, sur les bords du Pruth. La ruine de Pierre le Grand était imminente et il n'aurait pu échapper au désastre, si la vénalité du grand vizir ne lui avait permis de se retirer. Un article du traité du Pruth obligeait bien le tsar à restituer l'Ukraine de la rive droite du Dnièpr aux Cosaques d'Orlik,

mais cette disposition avait été rédigée en termes si vagues que le tsar pouvait l'échapper à sa guise. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Charles XII, la diplomatie française et Orlik, par une ambassade cosaque à Constantinople, essayèrent à tout prix de rompre le traité du Pruth et de provoquer une nouvelle guerre russo-turque. L'hetman ukrainien se lança même dans une propagande curieuse pour attirer les sympathies de l'opinion publique européenne. Il publia un « manifeste » par lequel il « avait cru devoir informer les Rois, Princes, Républiques et autres États chrétiens des raisons qui m'ont porté à venir dans l'Empire ottoman et à prendre aujourd'hui les armes contre le tsar moscovite¹... »

En fin de compte, Charles XII et son allié échouèrent et, le 15 avril 1712, le traité du Pruth fut ratifié. La Russie garda l'Ukraine de la rive gauche du Dniépr avec Kiev, mais évacua la rive droite, dont le sultan assura à Orlik la possession. Ce dernier se trouva dans une situation embarrassante : la Porte se pressa d'entrer avec son armée sur le territoire que le tsar avait évacué. Charles XII, d'autre part, furieux de la politique pacifique de Constantinople, menaça de cesser sa protection aux Cosaques au cas où Orlik occuperait l'Ukraine sous la protection turque. Après avoir hésité un certain temps, Orlik resta avec Charles XII. Le 23 octobre 1714, Orlik, suivant Charles XII en qualité de « chef d'une nation alliée », se mit en route avec toute sa famille et une suite de vingt-quatre personnes, dans l'intention de poursuivre en Suède son action politique.

Nous avons particulièrement goûté les pages où M. Krupnits'kij expose, avec une grande richesse de détails et une analyse pénétrante des sources, l'action d'Orlik dans les années 1710-1714. C'est la partie la plus neuve et la plus réussie du livre. L'auteur excelle dans l'explication des intrigues et combinaisons qui se nouèrent et dénouèrent entre Bender, Constantinople et Varsovie.

Le 10 décembre 1718, une balle frappait Charles XII et cette fin prémature appela au trône de Suède la sœur du roi, Ulrique-Éléonore. Une nouvelle coalition antirusse se forma. La Suède continuait l'œuvre de Charles XII ; le roi d'Angleterre redoutait l'expansion maritime moscovite ; Auguste de Saxe, roi de Pologne, était joué par son allié, le tsar, qui, après lui avoir promis la Livonie, se l'était appropriée. La Turquie et la Crimée se tenaient prêtes à intervenir et l'armée zaporogue, organisée en territoire tatare, était résolue à mettre à profit l'occasion pour reprendre sa lutte contre la domination moscovite. L'hetman Orlik quitta pour toujours la Suède le 11/21 octobre 1720. Le mari d'Ulrique-Éléonore, Frédéric, devenu roi de Suède, lui avait donné des lettres pour l'empereur et le roi d'Angleterre². L'hetman voulait rejoindre les Zaporogues pour reprendre avec eux

1. Nous avons découvert ce document aux archives du Quai d'Orsay et nous l'avons publié en 1924 dans une étude : *L'hetman Philippe Orlik et la France*.

2. En ce qui concerne les rapports d'Orlik avec l'Angleterre, voir notre étude : *Relations of*

l'œuvre de Mazeppa. L'itinéraire choisi par Orlík passait par Rügen, Rosstock, Lünebourg, Brunswick, Breslau. Suivi par les espions russes et menacé sur le territoire de l'empereur, ainsi qu'en Pologne, Orlík franchit en mars 1722 la frontière polono-turque près de Khotine, traversa la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Macédoine, mais fut obligé de s'arrêter à Salonique. Il lui fut prescrit par le divan de demander une autorisation pour gagner la capitale de la Turquie et le firman du Grand Seigneur se fit attendre... douze ans.

Étant à Salonique, Orlík cherchait partout en Europe un soutien pour réaliser ses plans. Il réussit à se lier avec plusieurs délégués du congrès de Soissons (1728-1730), qui essayèrent une intervention diplomatique auprès de la Russie, mais sans aucun résultat. Nous avons jadis publié les documents relatifs aux rapports d'Orlík avec le congrès de Soissons. M. Krupnits'kij les résume consciencieusement, mais il ajoute un document fort intéressant : un mémoire adressé, en 1728, par Orlík à Hoeppken, secrétaire d'État suédois, où il énumère les *Puncta desideriorum Ducis Exercitus Zaporoviensis, olim ad Brunsvicensum, nunc ad Augustae Soessonum congressum tradita*.

Bientôt la situation d'Orlík à Salonique changea en mieux. Stanislas Leczinski, ancien allié de Charles XII et ami d'Orlík, devenu beau-père du roi de France, se préparait à poser sa candidature au trône des Jagellons. Dans ces conditions, en cas de conflit avec la Russie, l'aide des Cosaques d'Orlík n'était pas négligeable. Au début de novembre 1729, Antoine-Félix, marquis de Monti, ambassadeur de France à Varsovie, adressait au gouvernement français un mémoire où on lisait : « Le général des Cosaques Orlík, ayant servi sous le fameux Mazeppa, général en chef des Cosaques, comme commissaire général et secrétaire, ce qui est chez eux la première dignité après celle de général en chef, fut élu à la place dudit Mazeppa comme général en chef... » L'ambassadeur de France, après avoir évoqué les principales péripéties de la vie de Philippe Orlík, ajoutait : « Nous connaissons le général Orlík. C'est un homme de tête, de courage, fort aimé et estimé dans l'Ukraine des Cosaques, auxquels le tsar a ôté presque toutes leurs anciennes libertés, mais qui, dans la dure oppression et l'esclavage où ils sont tenus par 18,000 dragons russes, ne souhaitent que l'occasion de se révolter pour retourner à leur liberté. Si quelque circonstance favorable se présente, ils ne manqueront pas de choisir le général Orlík préférablement à tout autre pour leur chef, surtout quand ils le verront appuyé par les Alliés et estimé de la Porte ottomane¹. »

A la suite de ce mémoire, Chauvelin pria le marquis de Villeneuve, am-

England and Ukraine, publiée dans *The Slavonic and East European Review*. Londres, June 1931, p. 138-160.

1. Ce mémoire se trouve aux archives des Affaires étrangères. Nous l'avons publié en 1924 dans l'étude : *L'hetman Orlík et la France*.

bassadeur de France à Constantinople, d'entrer en relation avec l'hetman ukrainien. Grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France, l'hetman réussit enfin, en 1734, à quitter Salonique et arriva chez les Zaporogues pour prendre part à la guerre de Succession de Pologne, qui battait son plein. Cette guerre prit fin en 1735, mais en même temps éclata la guerre russe-turque qui touchait directement l'Ukraine. Durant toute cette guerre (1735-1739), Orlik voyagea entre la Crimée, la Moldavie et la Turquie, essayant de toutes ses forces de soulever le problème ukrainien. La paix de Belgrade, conclue sous les auspices du marquis de Villeneuve, se désintéressa de l'Ukraine, dont la cause fut pour longtemps enterrée. Au mois de mai 1742, l'hetman Orlik meurt à Jassy.

A la fin de son exposé, M. Krupnits'kij donne des conclusions sur l'œuvre d'Orlik. Si nous n'acceptons pas tout de ces conclusions dans leur détail, nous souscrivons du moins à leur ensemble. En résumé, ce livre constitue la contribution la plus neuve et la plus critique que nous ayons sur l'hetman Orlik. Il nous apporte maints renseignements de première main sur bien des points restés obscurs. C'est un livre qui restera.

V. LE MOUVEMENT UKRAINIEN AU XIX^E SIÈCLE

Le professeur Michel DRAGOMANOV, le plus grand théoricien de la conception nationale ukrainienne, était en même temps historien, philologue, folkloriste, homme de lettres et publiciste. Au mois de juillet 1876, un oukase d'Alexandre II le chassa de l'Université de Kiev. Il quitta pour toujours l'Ukraine et commença son apostolat ukrainien à travers l'Europe. Il mourut en 1895 à Sofia, professeur à l'Université¹.

Durant vingt ans, Dragomanov dirigea le mouvement national ukrainien. On comprend l'intérêt que présente sa correspondance, surtout celle qu'il échangea avec le *Cercle kiévier*, qui groupait à cette époque tout ce qu'il y avait d'important dans le mouvement national². Le volume en question est d'un intérêt capital pour l'histoire de l'évolution nationale de l'Ukraine. Tous les ukrainisants sauront le plus grand gré à M. Hlib LAZAREV'S'KIJ d'avoir publié ce volume et de l'avoir muni de notes substantielles qui portent la marque d'une érudition patiente, ainsi que d'un index étendu et soigné. On regrettera seulement l'absence d'une introduction où nous aurions voulu trouver l'historique et l'état actuel des archives de Dragomanov.

1. Sur la vie et l'œuvre de Dragomanov, voir le chapitre VII de notre étude : *Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle*, publié dans le *Monde slave*, 1930.

2. *Arkhiv Mikhaïla Dragomanova* ; t. I : *Lystuvannia Kíiv's'koi staroï hromady z M. Dragomanovym, 1870-1895* [Les archives de Michel Dragomanov ; vol. I : Correspondance avec les membres du Cercle kiévier, 1870-1895]. Varsovie, 1938, gr. in-8°, p. 442.

VI. HISTOIRE DE LA GALICIE UKRAINIENNE

L'antique capitale de la Galicie ukrainienne, Léopol (la ville du prince Leo), doit tout d'abord retenir notre attention, avec les études de V. KARPOVIČ, *L'ancienne Léopol*¹, et de I. KRIPIIAKEVIČ, *Sur les traces de la Léopol des princes*².

I. KREVECKIJ a donné un aperçu historique du royaume de *Galicie-Lodomerie*, depuis l'époque où cette région fut réunie à l'Empire des Habsbourg à la fin de la monarchie dualiste³. Ce travail mérite d'être retenu pour l'analyse de la littérature de propagande inspirée par la cour de Vienne pour justifier ses prétentions et ses démêlés avec Catherine II qui réussit à faire occuper Léopol par ses troupes. Ajoutons, pour compléter ces données, que la *Gazette de France* elle-même se fit, à l'occasion, l'écho de ces travaux inspirés par les intérêts de la politique autrichienne.

B. VAVRIK a étudié l'action et l'influence, dans la littérature de la Galicie, de Holovackij, qui fut le premier grand savant de ce pays. Il joua un rôle important dans la renaissance de l'Ukraine galicienne en 1848-1849. Ami de Šaffarik, il se vit plus tard obligé d'abandonner sa chaire à l'Université de Léopol pour émigrer en Russie, où il finit ses jours⁴.

L'année 1848, si importante dans l'histoire des nationalités de l'Empire des Habsbourg, a marqué, pour la Galicie ukrainienne, le début du renouveau national. Un comité national ukrainien, constitué à Léopol, se fit représenter au grand congrès tenu par les Slaves à Prague, en 1848 : le Dr Ivan BRIK a marqué l'importance de cette participation dans une utile monographie : *Le congrès slave de Prague, en 1848, et la question ukrainienne*⁵. Cette étude est nourrie de documents inédits empruntés au Musée national tchèque, aux archives de Léopol et de citations intéressantes de la presse ukrainienne du temps. L'antagonisme ukraino-polonais se manifesta avec évidence au cours de ce congrès, les Tchèques prenant plutôt le parti des Ukrainiens. Cette étude rendra des services à tous les historiens de l'Europe centrale, qu'ils soient Tchèques, Autrichiens ou Hongrois.

Le Dr Kost LEVICKIJ a donné, en 1926, à Léopol, une *Histoire des idées politiques des Ukrainiens de Galicie*⁶, d'après ses souvenirs. L'auteur, aujourd'hui le doyen des hommes politiques ukrainiens de Galicie, a été, pendant de longues années, député au Parlement de Vienne. Il a joué un rôle

1. *Stara Ukrayna*, 1925, I-III, V, VI.

2. *Ibid.*, VII-X.

3. *Ibid.*, 1925, I-II.

4. *Jakov Feodorovič Holovackij*. Léopol, 1925, in-8°, 168 p.

5. *Slavianski z' izd u Prazi 1848 i ukraїnska sprava*, dans les *Annales de la Société « Ševčenko »*, Léopol, t. CXXIX (1920), p. 141-217.

6. *Istoriya polityčnoi dumky Galyc' Kykh Ukrainscib*, in-8°, 736 p.

considérable dans l'histoire de la Galicie. Ses souvenirs auraient donc pu être très intéressants, mais il n'a guère révélé de secrets et sa méthode d'exposition, nécessairement personnelle par la forme adoptée, manque de rigueur scientifique. On trouve cependant dans ce livre une quantité de documents précieux, articles de journaux, de revues, textes de discours, etc., qui en font une source infiniment utile pour l'histoire de la Galicie entre 1848 et 1914. Il faudra s'y reporter souvent, mais il est certain qu'un ouvrage d'ensemble sur cette période reste à écrire. On regrette l'absence d'un index des noms propres. Nombreuses reproductions de portraits, dont beaucoup inédites.

Il faut signaler, comme autre contribution à l'histoire du mouvement national ukrainien en Galicie, une bibliographie des œuvres de Franko, qui fut à la fois le plus grand poète et le plus grand savant de la Galicie, par Volodimir DOROŠENKO, dans les éditions de la Commission bibliographique de la Société Ševčenko, à Léopol. C'est la seconde partie (nos 2045 à 3607) d'un travail dont le premier volume a paru il y a douze ans et qui reste encore inachevé. Quand il aura été mené à bonne fin, nous disposerons d'un répertoire incomparable pour l'histoire du mouvement national ukrainien à la fin du xixe siècle et au commencement du xx^e en Galicie.

VII. HISTOIRE DE L'UKRAINE CARPATHIQUE

V. ZALOZECKIJ a étudié la peinture dans l'Ukraine carpathique du xive au xix^e siècle : c'est un essai très documenté, auquel on devra constamment se référer¹.

L'académicien STUDINSKIJ, ancien président de la Société savante Ševčenko, précise dans un livre : *Alexandre Dukhnovič et la Galicie*², les relations d'un des hommes les plus marquants de l'Ukraine carpathique avec la Galicie, au xix^e siècle (1803-1865). Voilà encore une source importante pour l'histoire du mouvement national ukrainien dans ces contrées, Dukhnovič étant considéré comme l'un des patriarches de sa renaissance.

VIII. HISTOIRE DE LA CIVILISATION UKRAINIENNE

Il y a eu, en 1924, 350 ans que le maître imprimeur Ivan Fedorov achevait d'imprimer, à Léopol son *Apôtre* ; c'était le premier livre qui parut en pays ukrainien, (1574). Toutefois cinq incunables ukrainiens avaient vu le jour, en 1491, à Cracovie grâce à Schwaipolt Fiol. L'anniversaire du premier ouvrage édité en slavon sur terre ukrainienne a donc été célébré dans tous les pays peuplés d'Ukrainiens. Fedorov était un pur Russe, qui, d'abord

1. *Stara Ukrajna*, 1925, VII-X.

2. *Alexander Dukhnovič i Haličina*. Užhorod, édition Prosvita, 1924, 76 p.

établi à Moscou, avait vu saccager son imprimerie par la populace ignorante. S'étant réfugié à Léopol, il fut aidé, dans son œuvre, par le clergé et la petite bourgeoisie.

La revue *Stara Ukrayna* a consacré, en 1924 (II-V), un numéro magnifique à cet événement, cette livraison est illustrée de reproductions très réussies. On y trouvera une série d'articles de différents auteurs sur la vie et l'œuvre de Fedorov, la reproduction intégrale de la célèbre *Postface* ajoutée par Fedorov à son *Apôtre*, l'histoire de son imprimerie. L'*Apôtre* a été lui-même étudié au point de vue du bibliophile jusque dans son filigrane. Une bibliographie raisonnée et complète a enfin rassemblé toutes les études parues sur ce texte de 1704 à 1924. Étant donné l'importance de l'*Apôtre* pour tous les Slaves orthodoxes, ce numéro spécial de *Stare Ukraina* conservera une valeur particulière.

Le Musée national ukrainien de Léopol, fondé par ce mécène éclairé et instruit qui se nomme Mgr André Szepticky, métropolite catholique-grec de la Galicie orientale, est un foyer d'activité littéraire et scientifique. Son directeur, Ilarion SVENCIKCI, a fait paraître, en 1924, un ouvrage luxueusement édité, véritable monument d'érudition : *Les débuts de l'imprimerie dans les pays ukrainiens*¹, à l'occasion du tricentenaire de l'*Apôtre*. Le livre comporte trois parties, un historique de la question, la description de la technique typographique, enfin les annexes ou spécimens d'imprimés. En réalité, nous nous trouvons en présence d'un véritable album des imprimés slaves, depuis les incunables de Fiol, Skorina et des maîtres vénitiens, jusqu'aux productions ukrainiennes de la fin du XVIII^e siècle.

La partie historique évoque les incunables slaves, l'action d'Ivan Fedorov, les centres typographiques d'Ostrog (1580-1612), de Derman (1603-1605), l'imprimerie de la Confrérie de Léopol (1591), celles de Vilna, de la Russie Blanche, de Kiev et de Černihiv : elle n'est pas, à vrai dire, originale et ne révèle rien qu'on ne sût déjà. Sa principale valeur réside dans la perfection de l'album, où sont rassemblées 500 photographies des incunables ukrainiens.

La civilisation ukrainienne est l'une des plus anciennes de tous les peuples slaves. Elle s'était déjà très développée du IX^e au XIV^e siècle, comme on le voit si l'on étudie son architecture, sa peinture, son enluminure, ses productions littéraires, sans parler même de son art populaire.

Aussi est-il fort malaisé de réunir tous ces éléments en une synthèse complète et puissante, et le moment n'est peut-être pas encore venu d'entreprendre cette œuvre gigantesque.

En attendant, des essais limités méritent d'être signalés. Ivan OGUIENKO a publié, en 1918, à Kiev, un livre intitulé : *La civilisation ukrainienne. His-*

1. *Počatky Knyhopočatanja na Zemljakh Ukrayny.* Publications de l'ordre de Saint-Basile à Žovka, gr. in-4^o, xxii-85 p. CLII tableaux et 560 clichés d'imprimerie.

toire abrégée de la vie culturelle du peuple ukrainien (cours professé à l'Université ukrainienne)¹. La première édition ayant été vite épuisée, l'ouvrage a été réimprimé, sans changements, à Leipzig, en 1923.

Ivan Oguienko, ancien professeur à la Faculté de théologie orthodoxe de l'Université de Varsovie, est, avant tout, un linguiste. Il a fort bien développé, un peu trop même peut-être, ce qui relève de sa discipline favorite.

Par civilisation ukrainienne, Oguienko entend la civilisation des seuls éléments ukrainiens, à l'exclusion des Polonais, des Russes, des Juifs, des Turco-Tatares, qui ont laissé cependant des traces, parfois profondes, dans la civilisation et la vie intellectuelle de l'Ukraine. Au lieu de prendre ce dernier terme dans son acception géographique, l'auteur le limite à une définition ethnographique beaucoup trop étroite. Par contre, l'influence de la civilisation ukrainienne sur celle de Moscou fournit matière à amples développements, au fond étrangers au sujet.

La bibliographie de la question est abondante, mais confuse. Certains articles insignifiants sont signalés au détriment d'ouvrages essentiels, légèrement omis. Ainsi le VIII^e volume de *l'Histoire de l'art* de Hrabar, où l'on trouve tant d'indications sur l'Ukraine, n'a pas trouvé place. L'illustration iconographique, elle aussi très riche, est à la fois insuffisante pas ses omissions ou excessive.

Le plus grand événement de la vie littéraire de l'Ukraine a été la publication de *l'Histoire de la littérature ukrainienne* de Michel Hruševskij². Le grand historien avait été conduit, par l'étendue de ses études, à s'occuper des chefs-d'œuvre de l'esprit ; il s'est acquitté de cette tâche à l'émerveillement de ses admirateurs, dans une forme brillante qui ne le cède en rien à l'originalité des aperçus et à l'excellence du fond. Hruševskij a fait une large part à l'inspiration populaire, aux œuvres parlées transmises par la tradition orale. Le premier volume, qui s'arrête au xv^e siècle, définit les principes de la création populaire, le second illustre l'époque de Kiev avec le dit d'Igov, le troisième évoque, avec la littérature religieuse, l'époque du royaume de Galicie-Volhynie. Cette histoire de la littérature ukrainienne, déjà classique, semble destinée à une belle fortune.

Dans le bulletin historique de la Société Ševčenko, le meilleur bibliographe de l'Ukraine, Volodimir Dorošenko, présente un aperçu critique sur les ouvrages concernant Ševčenko, parus de 1914 à 1924³.

Alfred JENSEN, le regretté slavisant suédois mort en 1921, et sans aucun doute le meilleur ukrainisant de l'Europe occidentale, a publié, d'après les archives suédoises, d'inestimables documents sur *Le séjour des Mazeppistes en Suède*, puis, en 1916, un livre sur Ševčenko⁴, de si grande valeur qu'il a

1. *Ukrajnska Kultura. Korotka istorija Kulturnoho Žittja ukrajnskoho naroda*, in-8°, 272 p.

2. *Istoria ukrajnskoj literatury*. Léopol, 1923, in-8°, 3 vol., 360, 231 295 p.

3. *Les études sur Ševčenko de 1914 à 1924. Stara Ukrajna*, 1925, III-IV.

4. *Taras Schewtschenko, ein ukrainisches Dichterleben*, Wien, in-8°, xvii-157 p.

été déjà traduit en ukrainien¹. Malheureusement, cette version, très infidèle, a fait grand tort à la pensée et au style, si élégant, de Jensen.

En 1917, les *Annales de la Société savante Ševčenko* ont fait paraître une grande étude du Dr ŠČURAT, aujourd'hui membre de l'Académie ukrainienne : *Ševčenko et les Polonais. Leurs relations mutuelles*². Le travail souleva des polémiques passionnées, trop passionnées même, à notre avis. L'auteur avait essayé de prouver, avec une grande érudition, que l'idéologie politique de Ševčenko avait subi l'influence de la propagande révolutionnaire de l'émigration polonaise ; on avait, au contraire, auparavant, cherché à expliquer les théories révolutionnaires de Ševčenko par celles des Déca-bristes et des Slavophiles. La vérité nous semble entre ces deux extrêmes, à condition de ne pas oublier l'élément le plus important, peut-être, la tradition nationale et révolutionnaire de la Cosaquerie. L'ouvrage, en tout cas, mérite d'être retenu.

Comment l'opinion publique russe accueillit-elle, de Belinskij à Herzen, les œuvres de Ševčenko ? Ilarion SVENCIC'KIJ, directeur du Musée national ukrainien à Léopol, a voulu répondre à cette question par une étude : *Ševčenko, la critique et la réalité*³, qui reproduit de larges extraits d'anciennes revues russes depuis les célèbres *Annales de la patrie* [*Obečestvennija Zapiski*] jusqu'à la *Cloche* [*Kolokol*] d'Herzen.

L'histoire des idées revendique encore un ouvrage de Michel HRUŠEVSKIJ, *Les débuts du mouvement socialiste ukrainien. Michel Dragomanov et le cercle socialiste de Genève*⁴. Ce recueil de documents est précédé d'une magistrale introduction de 100 pages, où M. Hruševskij analyse l'action du groupe qui s'était constitué autour du grand leader ukrainien Dragomanov. Il donne de nouveaux détails biographiques sur les membres de ce cercle. Des études de Dragomanov et de son élève Podolinskij, parues dans des revues étrangères de 1870 à 1880, sont réimprimées. Édouard Bernstein a donné également ses mémoires sur Dragomanov et Podolinskij ; c'est un ouvrage indispensable.

IX. HISTOIRE DE L'ART

D. ANTONOVIČ, professeur à l'Université ukrainienne de Prague, a fait éditer par ses soins, en 1925, un volume intitulé : *300 ans de théâtre ukrainien*⁵. L'auteur est l'un des connaisseurs les plus avertis de l'histoire du théâtre, non seulement en Ukraine, mais dans toute l'Europe. C'est un tra-

1. Peremysl, 1921, in-8°, xiv-106 p.

2. Vol. 119-120. *Ševčenko i Poliaki. Osnovy vsaimnykh zviaziv.*

3. *Ševčenko o svitli Krytki i disnosti*. Leopol, 1922, in-4°, 91 p.

4. *S počinju ukrajinskoho sozialističnogo rukhu. M. Dragomanov i genevskij sozialističnij hurtok*. Vienne, 1922, in-8°, 212 p.

5. *Trista rokiv ukraїnskoho teatru, 1619-1919*, in-4°, 276 p.

vail de synthèse, unique en son genre, où sont indiquées, en particulier, les influences occidentales qui ont agi sur le théâtre ukrainien.

M. HOLUBEZ a rassemblé tout ce qu'on connaît de la peinture galicienne de 1804 à 1904¹. On peut reprocher à cet ouvrage un manque absolu de notes et de références, grave lacune en partie comblée par son *Essai sur l'histoire de l'art ukrainien*². En partie seulement, disons-nous, car ce manuel hésite entre l'ordre chronologique et le principe territorial. On souhaiterait plus d'unité et de méthode.

Les célèbres tapis d'Ukraine nommés *kilims* ont été étudiés, à l'aide de reproductions magnifiques, par V. PEŠČANSKIJ, dont l'exposé a été édité par le Musée national ukrainien de Léopol³.

V. SIČINAKIJ a fourni un aperçu bibliographique complet des publications sur l'art ukrainien de 1920 à 1925⁴.

X. HISTOIRE DU DROIT

Sous l'ancien régime, en Russie, la science de l'histoire du droit ukrainien n'existe pas officiellement : on enseignait, dans les Universités, une histoire du droit, commune à toute la Russie, en y distinguant trois périodes :

- 1) Le temps des princes jusqu'à l'invasion mongole.
- 2) La période moscovite.
- 3) La période impériale, après Pierre le Grand.

Ainsi le droit de l'État lituano-ukraino-blanc-ruthène était-il négligé comme celui du temps des hetmans dans l'État cosaque.

Un professeur à l'Université ukrainienne de Prague, P. LAŠČENKO, a publié, en 1923, son *Cours sur l'histoire du droit ukrainien*; 1^{re} partie : *Le temps des princes*⁵. Ce travail, qui est une harmonisation et un essai de synthèse d'éléments déjà connus, ne saurait être tenu pour original. La 2^e partie, parue à Prague en 1924, est consacrée à l'époque où les pays ukrainiens furent unis à la Lituanie, puis à la Pologne. Le premier fascicule dénombre les sources, le code de Casimir, les priviléges des rois, le statut lituanien, les normes du droit allemand encore en vigueur. L'auteur passe toutefois sous silence les éléments historiques où l'on retrouve les fondements du droit coutumier, telles que les chroniques ukrainiennes et polonaises, les mémoires des contemporains. C'est une lacune.

Le même auteur a étudié le statut lituanien, considéré comme un monu-

1. *Sto lit halickoho maliarstva*, dans *Stara Ukrajna*, 1925, VII-X.

2. *Načerk istorii ukraїnskoho mystetva*. Léopol, 1922, in-16, 262 p.

3. *Davni Kilimy Ukrayny*. Léopol, 1925, in-4^o, 14 p., 29 reproductions. Tiré à 300 exemplaires.

4. *Stara Ukrajna*, 1925, VII-X.

5. *Lekcii po istorii ukraїnskoho prava*, in-8^o, 146 p.

ment de droit ukrainien dans le recueil scientifique de l'Université ukrainienne de Prague¹.

Čubaty s'est attaché à définir la situation juridique, à la fin du XIV^e siècle, des pays ukrainiens dans la fédération ukraino-lituaniennes².

Il a donné également, dans la revue *Théologie*, un important essai, le seul qui existe dans cet ordre d'idées, sur *La situation juridique de l'Église dans l'État cosaque*³. Le sujet traité déborde le cadre tracé par le titre : il ne s'agit pas seulement, en effet, du droit canonique dans l'État cosaque établi sur la rive gauche du Dnièpr, mais dans l'Ukraine tout entière, de l'Église orthodoxe, mais aussi de l'Église gréco-catholique. Une analyse délicate, objective et pénétrante s'attaque à toutes les questions, alors si nombreuses, qui gravitaient autour de la toute-puissante Église. Le trait caractéristique du droit canonique dans l'État cosaque est, si nous en croyons Čubaty, la participation de l'opinion publique à la vie de l'Église. Il faut rechercher l'origine de ce fait dans l'existence de la Veče, régime très ancien d'assemblée populaire. Aussi les milieux démocratiques et laïques jouent-ils un grand rôle dans la vie de l'Église, surtout à la fin du XVI^e siècle. L'Union de Brest (1596) amena une scission dans l'Église ukrainienne. Les catholiques grecs de Galicie, en tombant sous l'influence de Rome, furent soustraits à l'influence démocratique, tandis que le processus inverse s'affirmait dans l'Église orthodoxe ukrainienne. Celle-ci devait bientôt entrer en conflit avec l'orthodoxie moscovite asservie au tsar et abdiquer, à son profit, ses libertés en 1721.

XI. LA FRANCE ET L'UKRAINE

Le signataire de ce *Bulletin* a consacré dix-huit ans d'études et de recherches à l'histoire des relations franco-ukrainiennes, vaste exposé général qui lui a fourni la matière de cinq volumes, dont deux sont parus et le troisième est sous presse. De nombreuses études et articles isolés ont été publiés. Pour nous conformer à la règle adoptée dans le présent *Bulletin*, nous ne signalerons que les travaux parus en dehors de l'Union soviétique.

Nous voudrions cependant faire une exception pour une étude étendue, d'un intérêt exceptionnel, recueillie par la revue de Kiev *Ukraïna*, organe de la section historique de l'Académie des sciences de l'Ukraine, présidée par le regretté Michel Hruševskij, sur *Voltaire et l'Ukraine*⁴. Les éléments de cette recherche ont été fournis par des inédits de la Bibliothèque nationale et du ministère français des Affaires étrangères ; ils ont permis d'établir les

1. Prague, 1923, in-8°, 242 p.

2. *Annales de la Société savante « Ševčenko »*, t. CXXXIV-CXXXV.

3. *Bohoslovia*, revue trimestrielle publiée par la Société savante de théologie. Léopol, 1925, n° 1, 2.

4. *Ukraïna*, 1926, n° 1.

sources et les informations utilisées par Voltaire dans les pages qu'il a consacrées à l'Ukraine au cours de son *Histoire de Charles XII*. C'est l'hetman Orlik, successeur de Mazeppa, qui, par l'intermédiaire de son fils alors à Paris, fournit à Voltaire toute sa documentation : on comprend dès lors pourquoi le mouvement ukrainien a été si bien défini par Voltaire.

Un autre essai, *La guerre du Nord en Ukraine et dans la diplomatie française*, publié dans le recueil, pour 1928, de la section historique de l'Académie des sciences de l'Ukraine, a utilisé les dépêches des ambassadeurs français dans les pays voisins de l'Ukraine, au temps où Charles XII se trouvait dans cet État¹.

La France des Capétiens a eu un premier contact avec la principauté de Kiev, berceau de l'Ukraine moderne, lors du mariage d'Henri I^{er} avec la princesse Anne, fille du prince de Kiev Jaroslav le Sage, connue en France sous le nom d' « Anne de Russie », dénomination inexacte, l'ancienne *Rouss* de Kiev n'ayant rien de commun avec la Moscovie. Louis Paris, en 1834, protestait déjà contre cette confusion. « Entre la vieille Russie de Jaroslav de Kiev, princièvre et chevaleresque, fort semblable au reste de l'Europe, et la Moscovie asiatique et despotique, à peine émancipée du joug mongol, il y avait un abîme. » M. BORSCHAK a consacré toute une étude à *Anne, fille de Jaroslav, reine de France*².

On constate, non sans étonnement, que les sources ukrainiennes contemporaines sont muettes sur le mariage de la princesse Anne. Ce silence s'expliquerait, selon l'auteur, par les luttes intérieures qui divisaient alors les Églises. Anne se convertit certainement au catholicisme et les annalistes orthodoxes kiéviens se refusèrent à mentionner cette apostasie. M. Borschak a recueilli tous les éléments rassemblés dans les vieilles chroniques françaises et les a soumis à la critique historique. Il a retrouvé les armoiries de la princesse Anne, devenue reine de France, dans un ouvrage de Claude Paradine, *Alliances généalogiques des rois de France* (Lyon, 1561). L'écu est divisé en deux : à gauche, les armes de la maison royale de France ; à droite, des portes dans lesquelles l'auteur se plaît à voir les célèbres « Portes d'or » de Kiev.

L'invasion mongole, dans la première partie du XIII^e siècle, interrompit les relations directes de l'Ukraine avec la France. Pourtant, le contact se rétablit, à la fin du XIV^e siècle, grâce aux étudiants ukrainiens qui fréquentèrent, les anciens registres en font foi, l'antique Sorbonne, du XIV^e au XVII^e siècle³.

Dans *Les Cosaques de Khmelnickij sous Dunkerque, en 1645*, M. BORSCHAK

1. *Švedčina i francuska diplomacia*. Ces dépêches proviennent du ministère français des Affaires étrangères.

2. *Stara Ukrajna*. Léopol, 1925, VI.

3. *Les Ukrainiens à la Sorbonne [Ukraïnci v Sorboni]*, dans *l'Ukraïnska Tribuna* de Varsovie, n° 22.

a éclairci un épisode peu connu de la vie de Khmelnickij : celui-ci servit, avec un corps de Cosaques, sous les ordres de Condé, au siège de Dunkerque¹.

L'époque de Khmelnickij a inspiré une autre étude : *Khmelnickij et la diplomatie française*². Les documents trouvés par l'auteur dans les archives du ministère des Affaires étrangères montrent avec quelle attention Mazarin suivait le développement des événements d'Ukraine. Un agent secret fut même dépêché à Khmelnickij et arriva quelque temps avant la mort du grand hetman, dont il a raconté les funérailles. Aussi la *Gazette de France* est-elle, pour cette époque, une source de documentation incomparable, trop négligée par les historiens, sur tout ce qui touche l'Europe orientale. M. Borschak a recueilli, pour la période de 1649 à 1654, toutes les informations concernant l'Ukraine parues dans la *Gazette de France*³.

Il ne pouvait, évidemment, délaisser l'attachante personnalité de Guillaume Levasseur de Beauplan, cet ingénieur français au service de la Pologne qui, à la veille de la Révolution de 1648, quitta l'Ukraine où il avait séjourné dix-sept ans. Sa *Description de l'Ukraine* est le premier livre, en Europe, qui ait été consacré à ce pays. On y trouve la première carte qui ait été dressée, en Occident, de l'État cosaque. Les inédits du ministère de la Guerre, de la Bibliothèque nationale, certains anciens livres aujourd'hui oubliés ont permis à M. Borschak d'élucider plusieurs points, restés obscurs, de la biographie de Beauplan⁴.

La vie et l'action de l'hetman Philippe Orlik a été étudiée par M. BORSCHEK dans les publications suivantes : *Orlikiana*⁵; *L'hetman Orlik et la France*⁶.

Nous avons publié, en 1932, une monographie ukrainienne consacrée à l'action diplomatique et militaire de Grigor Orlik, fils de l'hetman, Ukrainien au service de la France, où il devint lieutenant général et, pour ainsi dire, chef du service ukrainien dans le *Secret du roi*⁷. Cet ouvrage est écrit en grande partie d'après les pièces d'archives, notamment celles qui sont conservées aux Affaires étrangères, à la Guerre et dans le château de Dinteville, appartenant aux descendants d'Orlik. C'est une contribution importante à la politique ukrainienne de Louis XV.

1. *Ukrainska Tribuna* (Varsovie), 1922.

2. *Ukrainski Prapor* (Berlin), 1926.

3. *Litopys*. Berlin, 1924; *Dnipro*. Léopol, 1925.

4. *Ibid.*

5. *Khliborobs'ka Ukraina*, 1922-1923, VII-VIII. Vienne, p. 342-372.

6. *Annales de la Société savante « Ševchenko »*, vol. CXXXIV-CXXXV, p. 79-136. Une analyse a été donnée de ce travail par le *Prager Presse*, n° 288, 1924.

7. *Velykij Mazepinec. Grigor Orlik, general-poručnik Ludovika XV^{re} 1702-1759* [Un grand Mazepiste. Grigor Orlik, lieutenant général de Louis XV]. Léopol, in-8°, p. 206. Iconographie inédite.

Une étude de synthèse : *Mazepa, homme privé et homme politique* [*Ma-
zepa liudyna i istoryčnyj diac*]¹, a été publiée par l'auteur de ces lignes pour
commémorer l'anniversaire de la naissance de Mazeppa.

Sous le titre *Ševčenko en France*², nous avons recueilli les échos français
sur la vie et l'œuvre du poète national ukrainien.

Enfin, en 1937, est paru notre livre *Napoléon et l'Ukraine*³, analysé par
René Martel dans les revues *Affaires étrangères* (janvier-février 1938) et *Le
Monde slave* (mars 1938).

Élie BORSCHAK.

1. *Annales de la Société savante « Ševčenko »*, 1933.

2. *Ševčenko u Francii. Ibid.*, 1933, in-8°, p. 64.

3. *Napoleon i Ukraїna*. Léopol, in-8°, p. 127. Biblioteka Dila. Préface de M. Édouard
Driault. La Société ukrainienne des gens de lettres à Lwow a décerné son prix annuel à
« cette œuvre historique pour son exceptionnelle valeur littéraire ».

HISTOIRE DE FRANCE

ÉPOQUE MODERNE (1498-1660)

HISTOIRE GÉNÉRALE. — La Bibliothèque nationale met à notre disposition de très beaux échantillons d'impressions du XVI^e siècle, en quarante planches présentées sobrement par M. Robert BRUN¹. L'examen de ces caractères typographiques n'est pas indifférent à l'histoire ; il nous fait assister à la lutte entre la vieille gothique empruntée aux manuscrits et les caractères des humanistes, pour aboutir à la lettre de civilité. Elle nous permet d'assister à l'introduction et à l'évolution du grec, et aussi d'admirer le souci d'élégance et d'harmonie qui régit toutes les productions de l'esprit au temps de François I^r et de Henri II. Les noms de Gourmont, de Simon de Colines, de Garamond, d'Estienne, de Dolet voisinent avec ceux des écrivains (en Dolet et Tory, les deux aspects se confondent) pour qui ces lettres furent gravées et fondues, une Marguerite, un Paschal, un Paradin, un Ronsard, un Oronce Finé.

Avec le tome VIII s'achève l'œuvre monumentale dont M. Louis ANDRÉ avait seul assumé la charge après la mort d'Émile BOURGEOIS². Ce tome est consacré en première ligne à l'histoire locale. Il est naturellement impossible de distinguer ici les parties relatives à la période antérieure à 1660, le classement étant nécessairement alphabétique par noms de provinces et de pays. Nous ne pouvons que renvoyer à cet indispensable répertoire. Une autre partie du volume est un *Essai sur les sources étrangères*. Inévitabili-
ment, l'auteur s'expose au reproche de n'être pas complet, car il entre forcément de l'arbitraire, et du subjectif, dans la définition des sources « étran-
gères » utiles à l'histoire de France. Il s'agit forcément d'un choix, mais qui sera précieux. Comme il convient pour notre période, la Franche-Comté figure dans cette série.

1. *Recueils illustrés de la Bibliothèque nationale. Imprimés. La typographie en France au XVI^e siècle, présentée par Robert Brun...*, avec 40 planches. Paris, Éditions des Bibliothèques nationales, 1938, in-16, 22 p. de texte, le volume formant pochette.

2. *Les sources de l'Histoire de France : XVII^e siècle, 1610-1715*, t. VIII. Paris, Aug. Picard, 1935, in-8°, xx-412 + 181 p. Ce tome contient les Additions et corrections et la Table gé-
nérale.

M. Abel LEFRANC a semé, à travers les pages d'un charmant volume sur *La vie quotidienne au temps de la Renaissance*¹, quelques-uns des trésors de son érudition. Il nous promène dans tous les milieux sociaux, à la cour et dans les sphères administratives, dans la bourgeoisie comme chez les gentilshommes campagnards, chez les paysans et les compagnons de métier, sans oublier le petit monde des étudiants ; il nous fait assister aux lectures et aux conversations de nos pères, le tout assaisonné de textes admirablement choisis et habilement mis en place. Les juges difficiles reprochent à tout recueil de ce genre de présenter un peu trop sur le même plan des faits et même des états de civilisation qui s'échelonnent entre la jeunesse de François I^r et la vieillesse de Henri IV. On pourra aussi reprocher à celui-ci une vision un peu trop uniformément optimiste des choses. M. Lefranc est amoureux des temps qu'il raconte et son talent les rend aimables au lecteur.

M. Robert BURNAND présente lui-même sa *Cour des Valois*² comme « une promenade du côté de l'*histoire* ». Ne lui demandons pas autre chose. Sinon, nous serions souvent effarés en le lisant, en apprenant qu'en 1515 « la féodalité n'est plus qu'un lointain et archaïque souvenir », ou (p. 18) que Claude est fille « du premier lit » de Louis XII. Comment diable, alors, a-t-elle fait pour apporter à son fiancé la couronne ducale de Bretagne ? Nous apprenons aussi que Catherine professait (p. 56) pour Diane « le plus grand respect » et que Philippe II, en 1559, était « au soir de sa vie » — à trente-deux ans³ ! « De l'*histoire*... », lit-on au bas du titre.

Sur Calvin, nous avons analysé dans des comptes-rendus de cette *Revue*⁴ les plus importantes des publications suscitées par le quatrième centenaire de 1536. Nous n'y reviendrons pas.

Mme J. CHARTROU-CHARBONNEL a tenté une brève esquisse sur *La Réforme et les guerres de religion*⁵. Elle a conçu, comme il convenait, ce vaste sujet dans le cadre européen. Mais elle en a très nettement mis en lumière les côtés spécifiquement français, les premiers essais de réforme de nos « évangélisateurs », Calvin et le calvinisme, l'importance du champ de bataille français lors des luttes entre les deux conceptions religieuses, l'apport de la France à ce qu'on peut appeler le trésor littéraire de la Réforme. Sous une forme volontairement réduite et dégagée de tous détails secondaires, c'est une excellente mise au point qui rendra de réels services parce qu'elle s'ap-

1. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 253 p.

2. Paris, Hachette, 1938, in-12, 256 p. Une figure sur le titre.

3. Passe, p. 138, pour « le royaume » de Béarn. Mais, p. 142, comment un Béarnais pourra-t-il lire la barbare transcription de la chanson de Gaston Phébus ?

4. T. CLXXX, juillet-septembre 1937, p. 102, le précédent *Bulletin* (avril-juin 1937, p. 162-166), et t. CLXXXIII, juillet-septembre 1938, p. 94-97. Voir aussi l'article de M. J. PANNIER, *Calvin et les Turcs* (*Rev. histor.*, t. CLXXX, octobre-décembre 1937, p. 268), et les études en cours de M. Bohatoc.

5. Paris, Armand Colin, 1936, in-12 (n° 199 de la collection A. Colin), 222 p.

puie sur des recherches étendues et sérieuses, et qu'elle est au courant des travaux les plus récents¹.

HISTOIRE DES IDÉES ET HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Le grand ouvrage de M. Pierre MESNARD, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*², dépasse nécessairement de beaucoup le cadre français. Il y est question de Machiavel et d'Érasme, de Morus et de Luther, des anabaptistes, de « l'Unité des frères » et des sociniens, puis des Espagnols Vitoria, Mariana, Suarez, enfin d'Althusius. Mais, dans l'édification de la doctrine de la souveraineté et des limitations du pouvoir souverain, dans la tentative de fusion entre les souvenirs hérités de la Cité antique et de l'Empire romain, les tendances à la formation de l'État national, les exigences de la moralité chrétienne, une place d'honneur revient aux penseurs français. Ainsi s'affirme une fois de plus le caractère sérieux qu'a revêtu chez nous l'humanisme, considéré comme un moyen de régénération de l'humanité et non plus comme un exercice de la *virtù*, bref, comme une science mise au service de la conscience.

M. Mesnard a excellement retracé, en philosophe doublé d'un historien, l'évolution des théories françaises en les replaçant, mieux qu'on ne l'avait jamais fait avant lui, dans le cadre international et en les mettant en rapport avec les faits politiques dont elles veulent être l'expression et l'explication. Il n'y a guère de lacunes dans son exposé³. Il s'arrête avec raison devant la grande figure de Calvin, magnifique tentative de conciliation entre les impératifs bibliques et les nécessités sociologiques d'une « conjoncture » qui n'est plus celle d'Israël. Il aurait pu, en utilisant les données fournies par Cartier et par Borgeaud, affirmer plus fortement l'antériorité de Béze par rapport à Hotman dans la formation de la théorie du contrat, rechercher les origines de cette théorie dans la tradition médiévale et dans les voix (bourguignonnes, comme celle de Béze) des États généraux de 1484 et des protestataires contre le traité de Madrid en 1526, établir plus fortement le lien entre cette théorie et le renversement des valeurs éthico-politiques qui suivit la Saint-Barthélemy⁴. Mais il montre très bien le rapport entre les idées de nos calvinistes et celles des Néerlandais. Il me paraît réduire à sa juste mesure la portée du *Contr'un*, mais passer un peu vite sur Montaigne et ses sectateurs⁵. Par contre, il trace un portrait très suggestif

1. P. 216, une rédaction vicieuse risquerait d'attribuer à Bossuet la paternité d'une phrase où Gabriel Monod, parlant de l'*Histoire des Variations* à propos du livre de Rebelliau, donne une définition du protestantisme : « la série illimitée des formes religieuses de la libre pensée ».

2. Paris, Boivin et C^{ie}, 1936, in-8^o, VIII-711 p. Un curieux tableau chronologique.

3. Je regrette qu'aucune mention ne soit faite de la Popelinière, qui vulgarisa quelques-unes des idées bodinianes.

4. Il y a, p. 315 et suiv., un certain flottement dans sa chronologie : on parle de « 1575 », puis de « vers 1570 ».

5. Signalons ici, de M. Marc CITOULEUX, *Le vrai Montaigne, théologien et soldat* (Paris, Le-

de ce visionnaire que fut Guillaume Postel et de sa conception d'un empire français dominant le monde. Enfin, de cette véritable cité des nuées, il redescend sur la terre avec Bodin. Après M. Chauviré, mais avec plus d'exacte pénétration et de profondeur, il débrouille la complexité de la *République*, dégage du désordre apparent et de l'intempérante érudition les lignes maîtresses de cette construction majestueuse. Il montre comment cette conception est le point d'aboutissement d'un travail quasi séculaire, où la critique des « monarchomaques » est empruntée à Calvin, où la théorie de l'État s'appuie en large partie sur les expériences du temps, interprétées par un esprit qui applique aux phénomènes sociaux les méthodes d'observation esquissées par les sciences naissantes. Il y a là 130 pages qui, à elles seules, obligeraient les historiens de la France du xv^e siècle à lire et à méditer cet ouvrage.

M. Geoffroy ATKINSON publie un *Supplément au répertoire bibliographique se rapportant à la littérature géographique française de la Renaissance*¹, répertoire publié en 1927, et qu'il a contrôlé et complété. Une quarantaine d'ouvrages nouveaux figurent ici, contre quelques suppressions.

Le livre de J. CALVET sur *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon*² rentre dans notre domaine pour les trois ou quatre premiers chapitres au moins. Assurément, on ne retrouvera pas ici, à propos de saint François, de M^{me} Acarie, de Bérulle, de Condren, de Vincent, de Camus, des premiers jansénistes, les étincelantes analyses de feu Henri Brémond, auquel on a pris quelques formules, comme celle de l' « Invasion mystique ». C'est un conscientieux et estimable manuel d'histoire littéraire, tournée cette fois vers la littérature religieuse.

HISTOIRE DE LOUIS XII. — La bataille du Garigliano a déterminé le sort du royaume de Naples et assuré, « pour plus de deux siècles, son assujettissement à l'Espagne »³. C'est ce qui donne son intérêt à la brève mais pleine étude de M. Piero PIERI, étude technique de stratégie et de tactique, où s'affirment la maîtrise du grand Gonzalve et les molles hésitations du commandement français, étude politique également sur la réconciliation des Orsini et des Colonna, sur le rôle de l'Alviano, qui est alors dans le camp des ennemis de la France. En réalité, c'est une histoire de la campagne depuis la bataille de Cérignole (28 avril) jusqu'au 29 décembre et au delà. « Rarement l'histoire militaire enregistra une défaite plus complète et plus fou-

thielleux, 1937, in-8°), qui nous présente un Montaigne « éminemment catholique », théologien, presque « humaniste dévôt ». Il en fait aussi « un soldat catholique », et très militaire. Je laisse aux montaignistes à en décider.

1. Paris, Aug. Picard, 1936, in-4°, 88 p., 1 fig. Voir, sur *Les nouveaux horizons*, DU MÊME, *Rev. histor.*, *Bulletins critiques*, avril-juin 1937, p. 154.

2. Paris, J. de Gigord (t. V de l'*Histoire de la littérature française*), 1938, in-8°, 654 p., 24 pl.

3. *La Battaglia del Garigliano del 1503* (préface de P. Fedele). Rome, L. Proja, 1938-XVI, in-16, 96 p. (*Collana Minturnese*). Une carte (du xvii^e siècle), 2 fig. Notes critiques à la fin de chacune des trois parties. Une bibliographie.

droyante. » L'union qui s'esquisse entre l'Empereur et la Castille s'y est affirmée, la bataille ayant été menée grâce à la combinaison des piquiers allemands et des arquebusiers espagnols. Le carré suisse n'a pas encore achevé l'évolution qui le mènera à Ravenne, Novare et Marignan¹.

Y avait-il place pour une nouvelle vie de Bayard, après les travaux de Lettonnelier et Monnet? M. Paul BALLAGUY² n'a guère fait que paraphraser le récit de Jacques de Mailles, en y joignant quelques pièces d'archives, en découplant en dialogues les pages qui rappellent des conversations³ et en refaisant de façon peu utile l'histoire des guerres d'Italie. Son originalité, ce serait d'avoir découvert que la fille naturelle du chevalier, Jeanne Terrail, serait née de la duchesse douairière de Savoie, Blanche de Montferrat, veuve du duc Charles I^{er}. Il va jusqu'à imaginer l'hypothèse d'un mariage secret⁴. Mais les preuves qu'il donne de ces amours princières restent des plus vacillantes⁵.

ÉPOQUE DE FRANÇOIS I^{er}. — Le cinquième volume de l'histoire de France depuis la mort de Louis XI, de M. John S. C. BRIDGE, prend hardiment pour titre : la France en 1515⁶. C'est une très heureuse idée que d'avoir interrompu la narration pour exposer les conditions démographiques, politiques, économiques, sociales de la France au moment de l'avènement de François I^{er}. A l'exception des mouvements intellectuel, artistique et religieux, c'est un tableau complet du royaume à une date donnée, une date qui semble bien un point tournant. Dix pages d'une bibliographie bien classée montrent que l'étude a été poussée à fond. Unité nationale déjà avancée, système du gouvernement, conseils et officiers, législation et justice, fiscalité, moyens de communication, agriculture et industries extractives, métiers et industries proprement dites⁷, commerce intérieur et extérieur, commerce de l'argent, noblesse, tiers état, vie urbaine, maladies, enfin coutumes : on ne saurait guère relever de lacunes, et je ne vois pas que l'on puisse trouver en français quelque chose de comparable. L'ouvrage ayant été écrit pour des Anglais, il est parfois plus copieux qu'il ne conviendrait

1. P. 3 : « Namour » pour « Nemours ». Peu de mots sur le rôle de Bayard.

2. *Bayard, 1476-1524*. Préface de Jacques Bainville. Paris, Payot, 1935, in-8°, 374 p.

3. P. 232, Bayard, parlant à Henri VIII, l'appelle « roi de la Grande-Bretagne ».

4. P. 95 : « Loin de nous le noir dessein de ternir cette *pure* mémoire... En quoi le sentiment que l'*évidence* conduit à lui prêter... serait-il indigne d'elle?... Il *semble bien* qu'un mariage secret ait uni les parents de la petite Jeanne. »

5. P. 258-261 : « Cette pièce officielle ne dit pas tout. D'autres dispositions secrètes ont certainement été prises... Si, comme il est *infiniment probable*, il se rendit aux obsèques, il n'en souffla mot... Peut-être est-ce à la suite de ce trépas... qu'il alla faire le pèlerinage de Compostelle... Il dut profiter de la paix pour accomplir son vœu. » C'est nous qui soulignons.

6. *A History of France from the death of Louis XI; V : France in 1515*. Oxford, Clarendon Press, 1936, in-8°, xvi-366 p.

7. Une certaine incertitude de plan : les *handicrafts* sont au ch. xxxv (production), les *guilds* au ch. xxxvi (organisation industrielle).

s'il ne s'agissait que de l'an 1515 et même du seul règne de François Ier : c'est ainsi qu'il explique le mécanisme des États généraux et des assemblées des notables. Le chapitre sur les relations commerciales est d'une excellente venue ; il est rare de rencontrer tant de renseignements si habilement rassemblés. Dans l'ensemble, et malgré la difficulté que présente le groupement autour d'une date précise de documents qui ne sont pas tous strictement du même âge, la tentative de M. Bridge est des plus réussies¹.

M. Francis AMBRIÈRE s'est livré à de louables recherches d'archives et à des lectures judicieuses (surtout dans Brantôme) pour nous présenter la vie de *Bonnivet*². Compagnon de jeux de François d'Angoulême, type parfait du hobereau devenu homme de cour et grand profiteur, très brave soldat, mais médiocre stratège autant que maladroit diplomate, coureur de femmes qui ne craint ni la brutalité ni la grossière tromperie, le personnage est assez peu intéressant en dépit des grands événements auxquels il a participé : l'élection impériale, le Camp du Drap d'Or, la révolte de Bourbon, Pavie. Sachons gré à l'auteur de n'avoir pas romancé plus que d'autres cette romanesque vie et de n'avoir pas trop parsemé son récit de hautes considérations politiques³. Mais nous ne pouvons considérer ce volume comme une contribution à l'histoire. Et passons.

FRANÇOIS I^{er} ET HENRI II. — Sous ce titre *Paganisme et Réforme*, M. Pierre CHAMPION nous présente en réalité une série de promenades (peut-être fut-ce d'abord des promenades-conférences?) dans le Paris de François Ier et de Henri II⁴. Le guide est des plus avertis, et son portefeuille est bourré de

1. Un minimum d'erreurs ou d'omissions : p. 2, il ne faut pas dire que le roi de France ne possédait, en Bourgogne, rien au delà de la Saône ; c'est oublier l'importante tête de pont d'Auxonne. — P. 15 : l'expression « Alsace-Lorraine » n'a, en ce temps, aucun sens ; de la Lorraine même, il faut distinguer les Trois-Évêchés. — P. 143 : si les communications étaient généralement lentes (p. 156), il faut tenir compte de ce que nous pourrions appeler les « services rapides » ; il est frappant, par exemple, de voir à quelle allure circulaient, dès les premières guerres d'Italie, les nouvelles politiques et militaires. — P. 282 : la canne à sucre était connue en Sicile dès Frédéric II et elle prospéra aux Canaries avant la découverte du Nouveau Monde. — P. 311 : la transformation des châteaux est à peine commencée en 1515 ; Chambord est un anachronisme.

2. *Le favori de François I^{er} : Gouffier de Bonnivet, amiral de France. Chronique des années 1489-1525*. Paris, Hachette, s. d. (1936), pet. in-8°, 238 p., un portrait sur la couverture ; prix : 15 fr. La bibliographie, puisqu'il y en a une, pourrait être un peu plus fraîche et contenir, par exemple, les deux volumes de M. Doucet.

3. Sauf quand il s'agit de l'Angleterre, qui est dépeinte comme un pays semi-barbare, et de Henri VIII (le Henri VIII de 1520), traité de « lourdaud », d'« épais », de « balourd » (p. 148). Libertés prises avec les noms propres (p. 85) : San Giuliano (*ibid.* et *passim*), Pedro Novarro. — P. 116 : en quoi Charles d'Espagne aurait-il été moins « un roi latin » que François d'Angoulême? — P. 128 : il est appelé bizarrement : « l'ancien petit roi des Pays-Bas ». L'auteur admet la fable de l'amour de Louise de Savoie pour le connétable.

4. *Notre vieux Paris. Paris au temps de la Renaissance. Paganisme et Réforme. Fin du règne de François I^{er}; Henri II*. Paris, Calmann-Lévy, 1936, in-8°, 214 p., une grav. ; prix : 15 fr. — Nous recevons trop tard le *Marot* de M. J. PLATTARD et le *Jacques Cartier* de M. GASTON-MARTIN.

pièces d'archives, qu'il s'agisse de nous mener dans les collèges et « librairies », dans les hôpitaux, à l'Hôtel-de-Ville, de nous faire assister aux entrées de rois, aux émeutes contre les réformés, aux parties de campagne des poètes. Le ton, que l'on souhaiterait parfois plus châtié¹ et un peu moins teinté d'un chauvinisme anachronique², est des plus agréables³.

Il ne manque qu'une chose aux patientes et minutieuses études de M. Roger Doucet sur *Finances municipales et crédit public à Lyon au XVI^e siècle*⁴ : c'est un effort supplémentaire, plus pénétrant et moins modeste, pour dominer la masse des documents d'archives qu'il a si heureusement recueillis, pour mettre en lumière, au fur et à mesure des périodes, les résultats qu'il a d'ailleurs consignés dans ses conclusions finales⁵. C'est l'histoire de ce phénomène : comment et pourquoi, sous l'influence de quelles conditions générales et de quelles mesures royales ou communales, un des organismes de commerce et de crédit les plus puissants et les plus prospères du début de l'âge moderne a-t-il été peu à peu, mais assez rapidement, acculé à la ruine et à la liquidation ?

Prenant pour point de départ l'opération de 1536, M. Doucet montre comment l'extension du système parisien des rentes sur l'Hôtel-de-Ville à un milieu municipal plus favorable, à un grand réservoir de capitaux — ou plutôt à un marché actif de capitaux circulants — fournissait au crédit royal des facilités qui s'ajoutaient à celles qu'il tirait des banquiers étrangers établis à Lyon. Banquiers italiens, qui avaient financé dès le début et finançaient encore en 1552-1557 les guerres d'Italie, mais aussi banquiers d'autres origines, parmi lesquels il faut citer au premier rang les maisons strasbourgeoises, les Minckel et les Obrecht. Il y a là comme l'amorce d'une étude, qui serait sans doute fructueuse, sur les relations entre les deux places.

1. P. 3 : « Les fermiers, mis par les gouverneurs... » — P. 4 : « aux passions de leur temps qui les contraignaient ». — P. 76 : « Calvin intervenu... ». — P. 93 : la phrase est si peu soignée que François I^{er} a l'air d'être mort à Crépy.

2. P. 72 : « Mais un homme d'esprit ne saurait vivre qu'en France, et à Paris. » Qu'on mesure le tort que des phrases pareilles nous font en Angleterre, en Italie et ailleurs. De grâce, n'imitons pas ce que nous blâmons chez les autres.

3. P. 37 : « la première attaque de 1533,... après l'affaire des placards... ». — P. 75 : à propos des Psaumes de Marot : « Ce sont de vieilles chansons françaises... ». — P. 200 : lire « ouvrières » pour « ouvriers ». — P. 205 : « Cauwès » et non « Cawes ». — P. 200 : l'unité des poids et mesures étendue à toute la France !

4. Paris, Marcel Rivière (Bibliothèque d'histoire économique), 1937, in-8°, 130 p.

5. M. Doucet, tout à ses documents, continue à tenir peu de compte des sources narratives. P. 11, n. 3, il reproche durement à Claude de Rubys de n'avoir été que « très mal informé des affaires de la ville, à l'administration de laquelle il a pourtant longtemps collaboré », sous prétexte qu'il écrit que « les rentes de la ville étaient au taux de 8 % », tandis qu'en fait celles de 1536 devaient être constituées au taux de 10 %. Mais on voit (p. 49) qu'en 1556 on réduisit à 8 % toutes les dettes existantes. Par ailleurs (p. 16), n'est-ce pas chercher à Bodin une mauvaise querelle que d'interpréter son passage sur « la banque de Lyon » comme s'il avait cru à une fondation réelle de « banque royale » par Tournon ?

Le système recérait de grands dangers. D'abord, il constituait pour le fisc toujours besogneux une terrible tentation. L'histoire des guerres de François I^{er} et de Henri II a son envers financier : les appels constants au Consulat, c'est-à-dire en fin de compte aux commerçants lyonnais, dont les capitaux étaient dévorés par ces emprunts incessants et mal ou point remboursés. Ce système ne pouvait arithmétiquement fonctionner que tant que durait la prospérité lyonnaise, spécialement l'activité des foires. Or, tout concourt à contrarier cette activité : les banqueroutes royales, notamment celle du *Grand Parti* en 1557-1559, où la municipalité et ses contribuables laissèrent des plumes¹, puis celle du *Petit Parti*, qui atteignit plus directement encore le Consulat ; les guerres civiles, qui arrêtent les transactions et transforment la fiscalité communale en un instrument de spoliation, tantôt aux mains d'un Consulat catholique contre les huguenots, tantôt aux mains de l'autre parti ; l'inflation monétaire qui fait suite à l'inflation de crédit et qui se manifeste de plusieurs façons : l'inflation argentiste générale, surtout sensible après 1545 ; la hausse constante des prix-or et la fuite des monnaies jaunes, et même des fortes monnaies d'argent, que n'arrête pas la tentative de stabilisation de 1577 ; l'inflation proprement dite des basses monnaies, dont s'abaissent le poids et le titre et qui deviennent de pures monnaies fiduciaires. On devrait dire du papier-monnaie en métal. L'histoire la plus caractéristique est celle des « nesles », pièces d'argent pesant à l'origine 5 gr. 97, puis abaissées à 3 gr. 18, enfin à 2 gr. 86, avec le titre infime de 0,333. On prétendait payer les créances avec ces pièces, toujours évaluées à 2 sols 6 deniers. Le Consulat, ô scandale ! finit par fabriquer lui-même de ces pièces légères qu'on n'acceptait que pour 2 sols. Phénomène analogue à celui que M. Earl Hamilton a étudié pour le *vellon* espagnol après Philippe II².

La situation était aggravée par la mauvaise administration financière du Consulat, administration sans vues d'ensemble, sans vues d'avenir, tra-vailant au jour le jour et au plus pressé, pour donner satisfaction aux demandes royales en mécontentant le moins possible les contribuables ou les prêteurs, en concédant à certains d'entre eux des priviléges, voire des intérêts surérogatoires³. Tant d'incompétence étonne chez ces gens qui étaient, dans le privé, d'habiles négociants. M. Doucet l'explique par le régime consulaire lui-même, la faible durée des fonctions qui incite les titulaires à rejeter les difficultés sur les successeurs. Le coup d'État municipal de 1594 apparaît ainsi comme une liquidation.

1. Voir l'étude antérieure de M. Doucet sur ce sujet.

2. On voit combien il est difficile de dresser, pour cette période, des listes de prix, si l'on veut prendre pour unité le gramme d'argent fin.

3. On voit (p. 49-50), lors de la conversion de 1556, que Bodin a probablement raison lorsqu'il accuse Tournon, en termes voilés, d'avoir réalisé sur les opérations un gros bénéfice personnel. — P. 29, ne faut-il pas lire : « une certaine Aliénor Loyse » ? Il y a, parmi les prêteurs, plus de petites fortunes que M. Doucet ne semblait l'admettre dans son *Grand Parti*.

La crise, favorable aux débiteurs, entraîne ici les mêmes conséquences sociales qu'ailleurs, celles que M. Roupnel a étudiées pour Dijon, Lyon, qui n'a pas de Parlement, ne possède pas une classe judiciaire aussi forte qu'en Bourgogne. Mais il y a cependant des officiers, et surtout des financiers et des commerçants, qui acquièrent les biens ruraux des nobles ruinés : « immense transfert de propriétés¹ ».

GUERRES DE RELIGION. — Trois ouvrages anglais sur Catherine de Médicis. Celui de M. Francis WATSON, que nous recevons en traduction allemande², est une agréable biographie qui essaie de replacer Catherine dans son cadre historique. Elle intéressera les lecteurs étrangers et les mettra au courant de bien des faits de notre histoire du XVI^e siècle, présentés sous forme anecdotique. L'histoire intellectuelle et artistique n'est pas oubliée ; Palissy est là, comme Montaigne. Les titres de chapitres sont d'un roman, mais le récit lui-même est généralement exact, sans prétentions à la profondeur ni à la nouveauté. Aimable livre de vulgarisation.

« Catherine de Médicis et la révolution manquée », de M. Ralph ROEDER³, a d'autres prétentions. Il s'agit de démontrer que l'histoire des guerres de religion, Saint-Barthélemy comprise, traduit la lutte entre deux forces : la féodalité mourante, le capitalisme naissant. Cela s'est déjà dit, peut se plaider, comme toutes les causes, comme toute cause, si l'on donne comme préface à une biographie de Catherine un exposé du conflit des doctrines sur le prêt à intérêt, si on la plonge dans l'histoire des Indulgences et du *Bundschuh*. Une suffisante connaissance des ouvrages français et les conseils de M. Lucien Romier confèrent une réelle solidité à la peinture de la période. On notera des observations fines, comme celle-ci : « Les *fuorusciti* (p. 71) n'étaient pas un parti ; ils étaient un état d'esprit. » Son parti pris même sert l'auteur en lui montrant l'importance des faits économiques. On s'étonnera d'autant plus qu'il n'ait pas appuyé davantage sur la crise de crédit de 1557-1560 et qu'il enferme son récit dans les cadres traditionnels.

Par ailleurs, il nous donne des mystérieux entretiens de Bayonne un récit détaillé, dont la précision effraie. Dans l'ensemble, son gros livre est plutôt une histoire de France de 1533 à 1588 qu'une étude sur Catherine. Quant à la « révolution manquée », je ne vois pas qu'il en soit question⁴.

1. M. Doucet a repris ces idées au Congrès de Zurich dans une communication sur *La richesse en France au XVI^e siècle*.

2. *Katharina von Medici und das Zeitalter der Bartholomäusnacht*. Stuttgart, Strecker et Schröder, 1936, un vol. in-8° de 296 p., 16 planches. L'original, *The Life and Times of Catherine de' Medici*, a été traduit en allemand par le Dr Karl Blanck. — P. 85 : la graphie (erreur fréquente en Allemagne) *Waadländer* pour *Waldenser*. — Le goût des comparaisons historiques explicatives va parfois loin : p. 239, un parallèle entre Charles IX et Pierre III de Russie.

3. *Catherine de' Medici and the lost Revolution*. Londres, G. Harrap, s. d. (1937), in-8°, 629 p., 16 fig. ; prix : 15 s.

4. P. 25 : « der deutscher Mann ».

Avec M. Milton WALDMAN, le cadre s'élargit : au lieu d'une vie de Catherine, c'est la biographie d'une famille, comme en témoignent les six portraits qui ornent la couverture¹. Le livre appartient au genre dit psychologique : portraits physiques et moraux de la reine, de sa famille, de son entourage et, dans une certaine mesure, de la France après 1559². Le mode de présentation est ce qu'on appelle en anglais *fascinating* ; ce n'est pas absolument du romancé, mais une insistance sur les aspects romanesques de l'histoire, de quoi plaire à d'innombrables lectrices. Deux pages pour les conjurations magiques de la reine-mère inquiète sur la vie de son fils ainé ! Nostradamus tient beaucoup de place dans ce volume. Catherine, parce qu'elle cherche à mettre ses fils et filles sur tous les trônes, nous est dépeinte comme une sorte de « matriarche » qui rêve d'une Europe gouvernée par les Valois. Tout cela, d'ailleurs, est très vivant, notamment le duel de 1571-1572 entre Catherine et Coligny. Notons que l'auteur, qui a lu des ouvrages français, ignore ceux de Mariéjol. A quoi servent donc les instituts de coopération intellectuelle ?

Un jeune érudit américain, S. H. EHREMAN, enlevé en plein travail, nous a laissé deux volumes de lettres et documents, en tout 408 pièces, sur le premier maréchal de Biron, l'adversaire de Jeanne d'Albret et du Béarnais, le serviteur de Monsieur en Flandre, et finalement le compagnon du vainqueur d'Arques et d'Ivry³. Le professeur J. W. THOMPSON nous a rendu le service de mettre cette abondante et intéressante collection en état d'être publiée. Si elle n'apporte rien de tout nouveau, elle complète et éclaire nos connaissances, par exemple sur le siège de la Rochelle de 1573, sur la lamentable campagne de 1583 dans les Pays-Bas, sur la nonciature de Caetani. L'édition est soignée et, quand on pense qu'elle a été préparée par des étrangers et faite à l'étranger, suffisamment correcte⁴.

Après de nombreux travaux consacrés depuis 1910 à l'histoire de la Ligue en Bourgogne, M. Henri DROUOT nous donne une œuvre capitale, et qui marquera⁵. A ne considérer que le titre, on aurait affaire à une étude biogra-

1. *Biography of a Family : Catherine de Medici and her children*. Londres, Longmans, Green and Co., 1937, in-8°, xxi-302 p., 8 fig. ; prix : 16 s.

2. Il est un peu hardi de dire (p. xi) que les frontières de 1559 sont, à peu de chose près, celles d'aujourd'hui. Aux provinces énumérées ou indiquées, il faut joindre au moins l'Alsace.

3. *The Letters and Documents of Armand de Gontaut, baron de Biron, Marshal of France, 1524-1592, collected by the late Sidney Hellman Ehrman, edited, with an introduction, by James Westfall Thompson*. Berkeley, University of California Press, 1936, 2 vol. in-8° (pagination unique), lxxi-809 p., 6 fig.

4. Sauf en ce qui concerne les textes espagnols.

5. *Mayenne et la Bourgogne, étude sur la Ligue, 1587-1596*. Paris, Aug. Picard, 1937, 2 vol. in-8°, lxxix-454 et 525 p. — On trouvera une sorte d'introduction à ces problèmes dans une autre publication DU MÊME, *Notes sur la Bourgogne et son esprit public au début du règne de Henri III, 1574-1579* (Dijon, Bernigaud et Privat, 1937, in-8°, 194 p.), cinq études sur les débuts de la Ligue en Bourgogne et les rapports entre cette province et la royauté. Je me permets d'approuver M. Drouot d'avoir écrit « de Henri », comme Voltaire écrivait la Hen-

phique, doublée d'une étude d'histoire locale : s'agissant de Mayenne, d'un des personnages essentiels de la Ligue, et de la Bourgogne, c'est-à-dire d'une province « cardinale », dont la résistance a longtemps failli assurer le triomphe de la cause ligueuse et dont le ralliement en 1598 a déterminé l'échec de l'Espagne et la victoire de Henri IV, cela serait déjà un large sujet. Mais la thèse de M. Drouot dépasse de beaucoup le cadre biographique et le cadre provincial.

Une imposante bibliographie, des recherches menées durant des années dans les dépôts locaux et parisiens, un dépouillement (p. XLVI-LIV) minutieux de ces innombrables plaquettes qui jouent alors le rôle de notre presse — travail poursuivi avec une sévère méthode critique — donnent au lecteur un rare sentiment de sécurité. Des recherches sinon exhaustives, du moins suffisamment poussées à Simancas et à Rome, ont ajouté des éléments précieux d'information. Évidemment, comme il faut toujours se plaindre de quelque chose, on pourrait souhaiter que le travail de préparation, déjà si écrasant, eût encore été étendu à d'autres fonds, Florence, Turin, peut-être même Londres et Berne. Mais il fallait se borner, et aboutir.

La Bourgogne, comme le rappelle l'auteur, « fut pendant la Ligue le gouvernement et le domaine politique personnel de Mayenne » ; d'autre part, il fallait tenir compte de ce fait qu'entre 1589 et 1594 « le lieutenant général révolutionnaire de l'État restait gouverneur de Bourgogne », si bien que « l'ambition particulière d'un prince-gouverneur coexista avec les velléités monarchiques des Guise ». L'historien se heurtait ici à une difficulté particulière, à un dualisme compliqué : « Un gouverneur factieux enfermé dans sa province en 1588 qui devient brusquement chef d'un État monarchique de tendance centralisatrice et conserve cependant sur son gouvernement ses visées personnelles. » Dualisme qui fait l'intérêt de ce sujet, le haussant au premier plan de l'histoire générale, mais qui imposait à l'auteur une méthode dangereuse, l'obligeant à multiplier les détails de toute nature et de toute catégorie. Il l'a fait avec une rare générosité, qu'on trouvera parfois excessive. Il y a tant de choses dans ce livre ; les divers problèmes y sont exposés de si près, et souvent repris avec une telle précision chronologique qu'on en éprouve parfois une certaine fatigue, une sorte de papillotement.

Mais comme on est récompensé ! Ce n'est pas seulement le mayennisme dans ses rapports avec le mouvement guisard et parisien, le rôle des villes, de la noblesse, des oligarchies, le rôle des « intérêts » et des hommes dans des conflits où l'historiographie classique voit trop exclusivement des crises religieuses et de grandes questions politiques. Nous saisissons ici l'histoire vivante, « conditions économiques, sociales et spirituelles » des « groupes ou individus, et les réactions réciproques de ces éléments premiers » ; nous des-

riade. Je sais bien que notre Henri n'est pas aspiré comme le *Henry* anglais, mais il faut éviter la cacophonie.

cendons vraiment « dans les infrastructures de cette société pourachever l'examen critique des causes ». Que le lecteur pressé parcourre la remarquable introduction sur « Conditions et problèmes de 1587 », le chapitre v : « Conflits sociaux et Sainte-union », le xi^e sur « les griefs communs », le xv^e sur les États de la Ligue, et il se rendra compte qu'une étude d'histoire provinciale, ainsi conçue en profondeur, vous fait pénétrer dans les réalités ultimes de l'histoire de France ; par delà les épisodes et les noms, elle atteint la vie même des populations.

On comprend, après cette lecture, pourquoi des classes, des provinces, des institutions sont devenues ligueuses, et pourquoi la nation a cessé de l'être ; comment le mouvement gallican, dès 1590-1592, est venu appuyer celui des « politiques » — les « gallicans de province » devant les « bons Français » — ; comment les charges qui pesaient sur les villes, le désordre des monnaies, « la crise économique, la misère et les privations... ont condamné la Ligue ». Le mouvement de libération, auquel ne furent pas étrangers les actes de Henri IV, « ne fut réellement œuvre spontanée que du peuple », entendons du « vulgaire », urbain et paysan, contre les profiteurs, gentilshommes pillards, gros bourgeois et parlementaires attachés à leur situation. Il y a là un trait provincial d'une rare originalité : « Ce que la foule parisienne avait fait contre Henri III, les vignerons et artisans de Bourgogne le firent contre la Ligue. » Mais cette conclusion, s'ajoutant aux faiblesses de Mayenne et aux qualités du Béarnais, explique l'issue dernière : ces gens du commun, « une fois de plus, criaient : « Liberté », mais l'élan de la révolte, cette fois, menait au roi, et au roi légitime ».

Souhaitons à M. Drouot, après ce franc succès, la continuation de ses beaux travaux¹.

M. Fortunat STROWSKI, auquel doit tant notre connaissance de Montaigne élève un aimable monument à la gloire de celui qu'il appelle « son maître² ». Il essaie de replacer Michel Eyquem dans son temps et dans son cadre, et son volume est comme écrit en marge de l'histoire des guerres religieuses. Ne chicanons pas ce fin lettré sur sa conception un peu simpliste et anachronique des Parlements du xvi^e siècle (qui ne sont pas ceux de Louis XV), sur une opposition religieuse entre les Guise et « les » Montmorency (à moins d'y comprendre les Chastillon), sur un portrait du cardinal de Lorraine qui ressemble peu à celui de M. Evennet. Passons sur des noms propres écrits un peu vite³.

Cet « à la gloire de » nous peint, d'aventure, un Montaigne un peu plus beau que nature. Il transforme un peu trop facilement (l'auteur des *Essais* ne s'en plaindrait point) en un noble de race le gentilhomme issu d'une

1. Annoncés dès la p. xi du tome I.

2. *A la gloire... de Montaigne. Sa vie publique et privée*. Paris, « Nouvelle Revue critique », s. d. (1938), in-8°, 284 p., 29 pl.

3. « Legebaston » pour « Lagebaston », « Drest » en Brabant pour « Diest » (p. 90).

famille de richissimes marchands de pastel mués en gens de robe et d'Espagnols dont le sang n'était pas tout à fait *azul*. Il donne presque toujours raison à cet homme ondoyant et divers, et il manque, à son exposé des idées de Montaigne sur le mariage, le souvenir gênant de « quelques vers de Virgile ». Il ne fallait pas scandaliser les dames ! Je ne parle pas de la peste de Bordeaux, où il semble bien qu'on incrimine à tort Montaigne absent, tout près de sortir de charge, et que les règlements municipaux empêchaient de rentrer. Mais c'est aller loin que de faire de La Boétie l'auteur et de son ami le partisan¹ d'un plan original de réconciliation nationale : plan enfantin s'il en fut, puisqu'il écartait à la fois l'hypothèse de la contrainte et celle de la coexistence des religions, et qu'il confiait l'exécution de cette tâche impossible à l'autorité la plus disqualifiée par sa partialité, celle des Parlements.

HENRI IV. — Le lieutenant-colonel DE LANOUELLE ajoute un volume de plus à la série de ceux que l'on a consacrés à Gabrielle d'Estrées². Mais celui-ci, du moins, ne sacrifie pas aux grâces de l'histoire romancée. Il s'appuie sur une documentation sérieuse. Et puis, au lieu de se borner à nous conter, d'ailleurs avec agrément et non sans un louable souci d'exactitude, les amours de la quasi-reine et sa fin tragique, il a voulu retracer l'histoire de sa descendance, les Vendôme et surtout Beaufort. Il montre le roi des Halles pendant la Fronde et le suit dans sa vie d'homme de mer, jusqu'à sa disparition sur le champ de bataille cadiote. On ne peut être sévère pour cet ouvrage honnête, un peu trop uniformément louangeur, et on lui passe quelques allusions parfaitement inutiles au temps que nous vivons. Comment le jugera-t-on dans trois cents ans³ ?

On ne se sent pas le courage d'être sévère pour le « récit » que le grand écrivain allemand Heinrich MANN nous fait de la jeunesse de Henri IV⁴. La sympathie pour la France, les souvenirs pyrénéens, l'odeur d'ail et jusqu'à l'écho des mélodies béarnaises nous rendent indulgents pour ce roman, où réapparaissent toutes les anecdotes, celles du gamin de Coarraze, celle du meunier de Barbaste, la scène de séduction où la duchesse de Montpensier fait d'un pauvre moine un récidive, etc. Ce roman baigne dans une atmos-

1. Inutile de dire que M. Strowski est aussi loin que possible des thèses insoutenables du feu Dr Armaingaud.

2. *Gabrielle d'Estrées et les Bourbon-Vendôme*. Paris, Calmann-Lévy, 1936, in-8°, vii-219 p., une gravure sur le titre et un portrait ; prix : 18 fr. 75. L'auteur annonce un second volume : *Le grand Vendôme*.

3. D'Aubigné, p. 77, est qualifié de « farouche prédicant ». Farouche, oui... — P. 82, il est assez drôle de rappeler que « dans les veines des Bourbons depuis Louis XV et des Bragances depuis Jean V coule encore, de nos jours, le sang de Gabrielle d'Estrées ».

4. *La jeunesse d'Henri IV. Récit* (traduit par Danielle Semeur). Paris, Pierre Tisné, s. d. (1938), in-16, 446 p. — Henri II d'Albret porte « un beret basque ». Déjà ! — Jeanne s'est faite réformée parce qu'Antoine avait des maîtresses. — P. 57 : Saint-Quentin est mis « dans les Flandres ». — P. 425 : on dit à Henri III : « Les frontistes sont là ! »

phère de freudisme : Henri n'a pas quatre ans qu'il a déjà des aventures d'amour. Le livre s'arrête avec la victoire d'Arques. Passons.

Léonora, dit Henri IV à Marie de Médicis, ressemble à « une femme d'Acadie, de celles qu'on nomme Topinambou¹ ». Après cette envolée géographique², vous voudrez sans doute savoir ce qu'à Henriette d'Entraigues disait Concino, « tous deux enlacés sur le lit royal ». Puis vous orrez la conversation qu'après le drame du 24 avril tenaient « deux cavaliers chevauchant au trot de leurs montures descendant la rue Saint-Denis », c'est à savoir le Signor Angelico Gozzoli de Santa-Cruce (qu'à ce nom vous êtes prié de reconnaître pour un Italien) et le señor Alonso Bejar de Huesca. — L'histoire romancée nous avait habitués à de bien extraordinaires fantaisies. Mais celles de M. François PONCETTON dépassent la commune mesure.

Rappelons, dans une note sérieuse, le bon et utile travail de M^{le} A. LA VOUDÈS sur *Olivier de Serres*³.

LOUIS XIII ET RICHELIEU. — M^{le} Michèle BEAULIEU, dans son étude sur la mode au temps de Louis XIII, n'a pas prétendu rivaliser avec la science technique de M. Hippolyte Roy, mais simplement suivre les fluctuations de la mode, en se plaçant exclusivement à Paris et dans la haute société. Elle a fait un effort remarquable pour noter ces fluctuations année par année, ou par périodes très courtes, avec une précision qui n'est pas sans nous effrayer : « la mode en l'an 1633... la mode en l'an 1634... ». N'y avait-il pas des retardataires et des précurseurs ? Aux documents écrits, patiemment et curieusement utilisés, elle a joint des documents figurés, dont elle nous présente un bon lot — une cinquantaine — tirés de l'œuvre exquis d'Abraham Bosse, et d'ailleurs⁴.

M. Louis BATIFFOL, après avoir publié son *Richelieu et le roi Louis XIII*⁵, a eu l'excellente idée de donner quelques-unes de ses études préparatoires⁶.

1. *Galigai*. Paris, Gallimard, 1937, in-8°, 234 p.

2. Que dirait M. Poncetton si on lui disait : « Une femme de Picardie, de celles qu'on rencontre sur le Congo » ?

3. T. CLXXX, p. 369-370. — On prépare la célébration du quatrième centenaire du « Père de l'agriculture française ».

4. *Contribution à l'étude de la mode à Paris. Les transformations du Costume élégant sous le règne de Louis XIII, 1610-1643*. Paris, R. Munier, 1936, in-8°, 196 p., 15 pl. (chaque planche comportant parfois 4 à 5 petites figures, assez bien venues, malgré leur exiguité). — P. 33 et 47 : la manie du blanchissage en Flandre est déjà signalée par Bodin, avant d'Aubigné. — P. 91 : « avoir le talon court » a sans doute, comme dans certains parlers provinciaux d'aujourd'hui, un sens licencieux.

5. 1934. La *Revue* n'a pas reçu, en son temps, cet ouvrage.

6. *Autour de Richelieu*. Paris, Calmann-Lévy, 1937, in-16, 205 p., 2 pl. ; prix : 18 fr. 75. Nous avons rendu compte ici même (t. CLXXIX, avril-juin 1937) de *Richelieu et Corneille : la légende de la persécution de l'auteur du « Cid »* (1936). — Combien de temps mettra-t-on à s'apercevoir qu'en décembre 1942 il y aura 400 ans que le cardinal est mort. Pour obéir à certains écrivains étrangers qui nous somment de renoncer (voyez plus loin) à « l'esprit de

A la suite de Maximin Deloche, il a dressé une sorte d'inventaire historique de la fortune du cardinal, né presque « gueux » et qui parvint à une somptueuse fortune ; mais celle-ci n'eut d'autre cause que les libéralités royales, non sollicitées, voire parfois refusées, et l'habile ménagement de cette fortune par d'excellents serviteurs, car le maître ne s'y entendait point. M. Batiffol a moins que son prédécesseur mis l'accent sur les banquiers huguenots, les Rambouillet et les Tallement, qui rendirent tant de services — privés et d'État — au « cardinal de la Rochelle ». Après un piquant intermède sur les gardes de Richelieu et un exposé, bien plus complet que celui d'Octave Gréard, sur les travaux de la « nouvelle » Sorbonne (dont les hommes de mon âge regrettent encore le profil pittoresque), M. Batiffol nous fait assister à la lente création de ce splendide domaine de Richelieu qui tint tant de place dans la vie du cardinal-duc, et dont celui-ci ne devait jamais jouir. Il me semble qu'on aurait pu tirer encore davantage parti des descriptions de Vignier, ce consciencieux prédécesseur de tous les Joanne et Baedeker. Il ne faut pas oublier que ce Vignier était une manière de gardien-chef en rapport avec la famille des maîtres du lieu et que son éditeur huguenot de Saumur, Henry Desbordes, sera aussi, mais à Amsterdam, celui du *Testament politique*¹.

Nous avons signalé au passage l'important *Richelieu, der Aufstieg zur Macht*, de Carl J. BURCKHARDT².

Pour exposer à nouveau la politique allemande de Richelieu de 1631 à 1639, M. Bertold BAUSTAEDT³ a débouillé avec soin la littérature allemande et française⁴ du sujet. Ce travail dépasse le niveau des « dissertations » ordinaires. S'il n'apporte rien d'inédit, il nous conduit assez bien à travers les négociations compliquées, allemandes, suédoises ou autres, qui précédent, préparent et accompagnent l'entrée de la France dans la Grande Guerre. Dès l'introduction, on sent que l'auteur veut trouver dans le passé des arguments pour une thèse de politique actuelle. On comprend, en le lisant, pourquoi des journaux allemands sommaient dernièrement la France de renoncer à « l'esprit de Richelieu ». Cet « esprit », d'après M. Baustadt, nourrit trois ou quatre péchés : 1^o l'intervention de la France dans les affaires intérieures allemandes (c'est faire tort aux inventeurs premiers de cette politique, François I^r, Henri II et Henri IV) ; 2^o la conception de la « paix indi-

Richelieu », allons-nous laisser passer une des plus grandes dates de l'histoire de la France et de l'Europe ?

1. Signalons, p. 148, une superbe gravure représentant le château de Richelieu. Il y a de quoi rendre inconsolables même ceux qui admirent le château de Vaux.

2. T. CLXXX, p. 112.

3. *Richelieu und Deutschland, von der Schlacht bei Breitenfeld bis zum Tode Bernhards von Weimar*. Berlin, Ebering, cah. 295 des *Historische Studien*, 1936, in-8°, 180 p.

4. Les Mémoires (je ne parle pas de ceux du cardinal) sont cités d'après des éditions désuètes. Pour Lavisse, t. VII, écrire : Mariéjol. Citer le travail de Pange sur Charnacé et l'article de Weibull, *Gustave-Adolphe et Richelieu*. Au ch. 1, on peut dû consulter Tapié.

visible », considérée « comme un encerclement moral du Reich pour lui enlever sa liberté de mouvement en politique extérieure » ; 3^o (il nous semble que ce troisième grief se confond avec le second) une politique d'alliances dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe ; 4^o tendance à dépasser le Rhin et entente (voyez déjà le n^o 1) avec l'opposition allemande pour empêcher la création d'une puissance forte en Allemagne. Le tout corroboré par cette étrange déclaration que M. Baustaedt aurait reçue d'un Français (?) : « Ne nous querellons pas toujours sur la question de la responsabilité de la guerre, nous savons bien tous que le véritable coupable de la guerre (*Kriegschuldige*) est Richelieu¹. »

Laissons ces jeux qui brouillent les faits et les dates, confondent le 1^{er} Reich et le III^e, etc. Dans son exposé, M. Baustaedt est plus objectif. Cependant, bien que lui-même fournit des preuves surabondantes de la place tenue (p. 39, 157 et ailleurs) dans les préoccupations de Richelieu par la menace espagnole, il se refuse à voir que, si la France a cherché « une entrée en Allemagne », c'est parce qu'elle se heurtait dans la région rhénane aux forces espagnoles et que les Habsbourg de Vienne s'étaient rendus solidaires des Habsbourg de Madrid. Le soi-disant encerclement du Reich est une mesure de défense contre l'encerclement de la France par Olivarès. C'est abuser des faits que de dire que les premières opérations mènent dès Noël 1634 à l'assaut de Heidelberg, car la défaite des Suédois à Nordlingen (5 sept.) orientait la France de ce côté.

M. Baustaedt veut croire que la paix de Prague entre Saxe et Habsbourg a refait, en mai 1635, l'unité allemande (exception faite du landgraviat) et que, dès lors, « le Reich dans son ensemble a maintenant contre lui la France ». C'est oublier que, même après le ralliement du landgrave, rien n'est changé (p. 168) dans les tergiversations et les ambitions des princes et qu'à la Diète de 1636 Richelieu retrouve des alliés, dans la Bavière et les petits États, et peut reprendre le rôle traditionnel (retour à Henri II) de défenseur de la « *deutsche Libertät* ». Ajoutons (p. 133) une réelle injustice à propos de l'accord franco-hollandais du 8 février 1635, qui aurait « partagé comme un butin les Pays-Bas espagnols entre les deux partenaires ». Tout au contraire, le trait de génie de Richelieu est d'avoir écarté toute idée d'annexion et de partage, sachant bien et disant qu'une frontière commune entre les Provinces-Unies et la France marquerait la fin des bonnes relations entre les deux alliés, conseillant aux États généraux de favoriser dans les provinces catholiques la formation d'une république amie. Modération et sagesse dignes de ce grand homme, et qui s'oppose à l'ambition démesurée de ses successeurs.

1. L'auteur ne semble pas connaître de W. Mommsen la traduction allemande partielle du *Testament*, qui remonte à 1926. — Signalons (dans cette *Revue*, t. CLXXIX, p. 63-98) l'important article de M. Pagès, *Autour du grand orage : Richelieu et Marillac ; deux politiques*.

« Le patriotisme est une vertu ; l'histoire est une science : il ne faut pas les confondre. » Il semble que cette phrase de notre maître Fustel de Coulanges était absente de l'esprit de M. Edmond de VERNISY lorsque le tricentenaire du siège et de la délivrance de Saint-Jean-de-Losne l'incitait à raconter l'*Invasion de Gallas*¹. Aucun recours aux sources, d'archives ou imprimées. Très rares rappels des ouvrages antérieurs, pas même de celui de M. G. Roupnel². Seul Béguillet est suivi à peu près à la trace : « J'ai le plus possible respecté son texte... Ce n'est donc pas de l'inédit que je donne. Si l'on veut, c'est une nouvelle édition d'un ouvrage depuis longtemps épuisé... »

Une telle méconnaissance des exigences modernes du travail historique étonne et afflige. Mais comme cela permet d'écrire (p. 16) : « un ramassis de Hongrois, de Croates, de Polonais, de reitres allemands, tous *hérétiques huguenots* ou sans Dieu », en oubliant que les paysans bourguignons disaient, en parlant de leurs ennemis « Croates et Comtois » — lesquels n'étaient pas huguenots — en oubliant que nous luttions contre les troupes du Roi Catholique, et que Rantzau — le seul général, avec le prince de Condé, à qui M. de Vernisy reconnaît, à côté des Losnois, une part dans la victoire de Saint-Jean-Belle-Défense — ce Rantzau fut, jusqu'en 1645, aussi authentiquement un protestant que Bernard de Saxe-Weimar ! Pour ce dernier, l'auteur le soupçonne de trahison³. On aurait aimé, pour célébrer ce glorieux anniversaire, une œuvre plus étudiée et plus sereine.

MINORITÉ DE LOUIS XIV. — De l'histoire romancée, délivrez-nous, Seigneur ! On répétera cette prière en lisant la *Marie Mancini* de M. Paul RIVAL⁴. L'histoire de cette nièce de Mazarin qui rêva d'être reine de France est assez dramatique en soi pour se passer d'enjolivements suspects. On ne refait pas *Bérénice*.

Henri HAUSER,

Professeur honoraire à la Sorbonne.

Mars 1939.

1. *Tricentenaire de l'invasion allemande en Bourgogne en 1636. L'invasion de Gallas*. Paris, Desclée de Brouwer, s. d. (1936), in-8°, 135 p., un portrait, un plan et une carte.

2. On ne cite que Piépape, Noailles, Jules Thomas, Dhetel. L'auteur relève opportunément (p. 8) une erreur dans l'*Histoire générale*, qu'il appelle à tort « *Histoire générale de la France de Lavisse et Rambaud* », et une rédaction fautive à force d'être sommaire dans l'*Histoire de France* (Mariéjol, t. VI, II, p. 343).

3. Ce qui permet d'écrire (p. 127) : « Il y a longtemps qu'il faut se méfier de ses alliés. » P. 14-15 : une première incursion sur le terrain de la politique contemporaine : « Le gouvernement ne fuyait pas alors, lorsqu'il y avait du danger. » Comme si le gouvernement de 1914 ne méritait pas des éloges pour avoir eu le difficile courage de ne pas imiter la folie romantique de Jules Favre en 1870. Mais une telle phrase plaît à bien des lecteurs.

4. Paris, s. d. (1938), Gallimard, in-8°, 263 p., un portrait.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE (ÉPOQUE MODERNE)

(Fin¹.)

Deux érudits Capucins se sont successivement attachés à l'histoire de la province rhénane de l'ordre à l'époque de la Contre-Réforme. Le P. Arsène JACOBS a étudié d'ensemble la période 1611-1725². Le P. Raymond LINDEN a recherché ce qu'avait été l'observance de la règle pendant la première partie de cette période³. Ce sont, on peut le dire sans forcer le sens des mots, des années de crise. Les Franciscains, voués à la pauvreté, ont beaucoup de peine à vivre, tandis que la guerre ravage l'Allemagne et tarit les sources de la charité. Cependant, cette même guerre, qui est au premier chef une guerre de religion, les oblige à s'imposer plus que jamais une activité militante. Des tendances opposées se font jour au sein de l'ordre, les uns répugnant à se jeter dans la mêlée, souhaitant le retour à une existence plus contemplative, les autres ne concevant pas de plus bel idéal que d'être des apôtres. Des plans de réforme très différents sont proposés dans les années 1666 et 1667. Le procès n'est cependant pas tranché lorsque intervient le partage de la province rhénane. Il se poursuivra à partir de 1668, dans un autre cadre province du Rhin, d'une part, et, de l'autre, province de Cologne.

C'est un fait singulier, d'ailleurs bien connu des historiens de la pensée philosophique et théologique, que la métaphysique professée par les Jésuites a servi de base à l'enseignement des Universités protestantes d'Allemagne au XVII^e siècle. Les ouvrages de l'école espagnole, ceux de Suarez, en particulier, ont été très en faveur auprès des métaphysiciens allemands. On avait trop facilement admis que les adversaires des Jésuites, pour mieux les combattre, leur avaient emprunté leurs armes. L'explication ne vaut rien,

1. Voir *Rev. histor.*, t. CLXXXIV, p. 403.

2. P. A. JACOBS, *Die rheinischen Capuziner 1611-1725* (*Reformationsgeschichtliche Studien und Texte*, Heft 62). Münster, 1933. Le volume ne nous a pas été envoyé.

3. Raymund LINDEN, *Die Regelobservanz in der rheinischen Kapuzinerprovinz von der Gründung bis zur Teilung 1611-1668* (*Franziskanische Studien*, Beiheft 16). Münster, Aschen-dorff, s. d. [1936], in-8°, x-150 p. ; prix : 5 m. 65.

déclare E. LEWALTER¹. Et il expose magistralement comment deux courants de pensée, indépendants à l'origine, en sont venus à se rencontrer, sous l'influence grandissante de l'humanisme, dans une même soumission à Aristote.

Parmi les travaux relatifs aux institutions, celui de E. STROBEL sur le margraviat de Bade-Durlach dans la seconde moitié du XVII^e siècle apparaît le mieux construit et le plus utile². En peu de pages, il nous expose comment, dans le cadre d'une petite principauté, des institutions de type moderne se sont peu à peu substituées à l'organisation ancienne qui laissait aux assemblées d'États une large part d'autorité. Économiquement le pays se reconstitue lui-même, grâce à une période prolongée de paix. Mais les exigences fiscales accrues qu'entraînent la centralisation et l'absolutisme se traduisent par des augmentations de tarifs douaniers, désastreuses pour le commerce de transit. De quel modèle se sont inspirés les constructeurs de l'État badois, spécialement le margrave Frédéric VII, surnommé le Grand, la question n'est pas posée, et c'est dommage. On nous signale en passant de profondes différences de structure avec l'État autrichien. En revanche, le caractère purement collégial de l'administration centrale fait penser à l'État brandebourgeois prussien : c'est donc vraisemblablement de ce côté qu'il faudrait tourner les regards. Au reste, il n'est pas interdit de supposer que le margrave Frédéric VI, qui séjournait longuement à la cour de France, comme prince héritier, au temps de Mazarin, y puisa certains enseignements.

Ce problème d'influence est délicat, assurément. On est en droit d'attendre, cependant, que des études de ce genre, si elles veulent être de quelque utilité à l'histoire générale, tentent de le résoudre. Celle de F. FACIUS sur la Saxe-Gotha à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle ne l'effleure pas³. Dans la liste bibliographique inutilement longue qui l'accompagne, on cherche en vain les travaux qui eussent pu orienter les recherches dans cette direction, ceux notamment d'Otto Hintze sur l'histoire comparée des institutions administratives en Prusse et en Autriche. En constatant que le duc François II de Saxe-Gotha (1691-1732) applique à la réorganisation de son État les principes d'absolutisme et de mercantilisme à la mode, on ne peut s'empêcher de penser à tous ces « singes de Louis XIV » dont l'Allemagne de cette époque était remplie, au dire du grand Frédéric. Mais, si les réflexions

1. Ernst LEWALTER, *Spanisch-jesuitische und deutsch-lutherische Metaphysik des 17 Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des iberisch-deutschen Kulturbeziehungen und zur Vorgeschichte des deutschen Idealismus*. Hambourg, Ibero-amerikanisches Institut, 1935, in-8°, 85 p.

2. Engelbert STROBEL, *Neuaufbau der Verwaltung und Wirtschaft der Markgrafschaft Baden-Durlach nach dem dreissigjährigen Kriege bis zum Regierungsantritt Karl Wilhelms, 1648-1709* (Historische Studien, Heft 275). Berlin, Ebering, 1935, in-8°, 103 p.

3. Friedrich FACIUS, *Staat, Verwaltung und Wirtschaft in Sachsen-Gotha unter Herzog Friedrich II, 1691-1732. Eine Studie zur Geschichte des Barockfürstentums in Thüringen*. Gotha, Engelhard-Reyer, 1933, in-8°, 136 p.

du lecteur suivent cette pente, ce n'est pas à la suggestion de l'auteur. Nous ne lui reprocherons d'ailleurs pas, nous reprocherons plutôt à une conception très répandue de l'histoire locale, le manque d'horizon dont témoigne son travail. Il n'est d'ailleurs pas dénué d'autres mérites plus communs. Construit entièrement à l'aide de documents d'archives, il donne l'impression d'avoir épousé la matière. Il apporte même davantage que n'annonce son titre. Un chapitre sur la politique extérieure, qu'on ne s'attendait pas à trouver ici, nous apprend que la principauté entretint longtemps de bons rapports avec la France, et qu'un traité d'alliance fut même signé entre les deux pays en 1700.

XVIII^e SIÈCLE. — Depuis la chute d'Alberoni (1719) jusqu'à l'ouverture de la succession polonaise (1733), l'Europe traverse une ère de paix, au cours de laquelle l'activité de la diplomatie est intense. L'Espagne décidément hors de jeu, la France momentanément repliée sur elle-même, les deux seules puissances qui puissent rivaliser pour la domination du continent sont l'Angleterre et l'Autriche. C'est du point de vue anglais ou du point de vue autrichien que l'on dégage le mieux la portée des traités et des alliances dont l'écheveau embrouillé fait de ces quelques années une période assez confuse au premier abord. Le *Reich* est l'un des principaux terrains où la rivalité austro-anglaise se donne carrière. En face de la prétention traditionnelle des Habsbourg à y être les maîtres, la maison de Hanovre, récemment montée sur le trône d'Angleterre, dresse sa propre ambition, appuyée sur les sympathies des protestants allemands. Au début de la période, note M. NAUMANN dans l'étude dense et solide qu'il a consacrée à cet aspect de la question¹, la situation de Charles VI dans le *Reich* était mieux assurée que celle d'aucun de ses prédécesseurs depuis près d'un siècle ; à sa mort, la Prusse allait assaillir l'Autriche et porter à son prestige des coups dont elle ne se releva pas. Les résultats du règne à l'extérieur ont donc été sur toute la ligne (si l'on pense aux Turcs et au traité de Belgrade) pitoyables. Ce n'est pas à dire que le triomphe de l'Angleterre soit complet. Elle réussit à se débarrasser de la Compagnie d'Ostende. Mais en Allemagne elle rencontre d'autres rivaux en ses alliés français, vers lesquels incline de préférence la catholique Bavière. Et la jeune royauté prussienne, pour la satisfaction de ses ambitions territoriales, tend, elle aussi, à s'appuyer sur la France, sans intérêt direct au centre de l'Allemagne, plutôt que sur la puissance anglo-hanovrienne. Ce sont là quelques-unes seulement des idées qui ressortent de l'exposé de M. Naumann, celles qui touchent plus particulièrement aux affaires allemandes. Mais le livre est surtout conçu comme une contribution au règne de Charles VI. Et l'essentiel de ses conclusions est un réquisitoire, d'un ton parfaitement serein d'ailleurs, contre l'inspiration ultra-catholique de la politique autrichienne.

1. Martin NAUMANN, *Österreich, England und das Reich, 1719-1732* (Neue deutsche Forschungen, Band 88). Berlin, Junker et Dünnhaupt, 1936, in-8°, 190 p. ; prix : 8 m.

Auguste le Fort, premier des Électeurs de Saxe rois de Pologne, a été l'objet, il y a dix ans à peine, d'une excellente monographie¹. L'élégant petit volume dédié à sa mémoire à l'occasion du second centenaire de sa mort n'a d'autre ambition que de rappeler son rôle comme amateur d'art et comme mécène². Tout un lot de belles photographies font défiler sous nos yeux les bâtiments construits sous son règne, ainsi que les tableaux, les pièces d'orfèvrerie ou les porcelaines qui embellirent ses châteaux, et qui aujourd'hui sont la parure des musées de Dresde.

Frédéric II et son époque sont à la mode dans l'Allemagne du Troisième Reich³. Les travaux abondent, travaux de détail et travaux d'ensemble, ceux-ci plus nombreux que les autres : on se plaît à brosser des portraits en pied du grand homme, plutôt qu'à analyser à la loupe telle partie de son existence ou de son œuvre.

Les grandes publications de documents ajoutent cependant, d'année en année, à la masse des matériaux dont on dispose. La *Correspondance politique* sera bientôt complète. Les deux derniers volumes parus concernent la période janvier 1780-juin 1781⁴. A l'extérieur, la crise de l'alliance russe en fait le principal intérêt. C'est le moment où Joseph II s'entend, ou croit s'entendre, avec Catherine II sur le Projet grec. La mort de Marie-Thérèse accélère le rapprochement austro-russe, auquel la politique prussienne tente vainement de faire obstacle : des lettres s'échangent en mai et juin 1781, qui scellent l'alliance. Frédéric se console en pensant que l'Autriche et la Prusse, dont les appétits sont également démesurés, ne s'accorderont pas longtemps contre les Turcs. Rien qu'en parcourant les Index, extrêmement copieux, de ces deux volumes, on peut collectionner les jugements à l'emporte-pièce que le roi de Prusse porte sur ses partenaires ou ses adversaires dans le jeu diplomatique : sur l'Autriche, « l'ennemie héréditaire et implacable de la Prusse » ; sur la France : « Il n'est pas glorieux pour le ministère d'avoir une archiduchesse autrichienne pour gouvernante » ; sur l'Angleterre : « Les Anglais veulent s'ériger en dictateurs de la mer et de l'Europe. » Louons en passant l'excellence de la typographie. Ce n'est pas tout-à-fait superflu si l'on veut bien penser que tous les textes publiés sont en langue étrangère, je veux dire en français.

Les *Monuments de l'administration prussienne au XVIII^e siècle*, autre publication de l'Académie de Berlin, couvrent avec leur quinzième volume

1. P. HAAKE, *August der Starke*, 1927.

2. *August der Starke. Kunst und Kultur des Barocks*, von Erich HÄNEL. Text von Erna von WATZDORF, mit 56 Tafeln. Dresden, C. Heinrich, 1933, in-16 carré, 135 p.

3. Le Roi-Sergent n'est pas négligé non plus. Nous n'avons reçu ni von OPPELN-BRONICKOWSKI, *Der Baumeister der preussischen Staates. Friedrich-Wilhelm I*, 1934 ; ni C. HINRICHS, *Die Wollindustrie in Preussen unter Friedrich-Wilhelm I*, 1933.

4. *Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen*, hrsg. von der preussischen Akademie der Wissenschaften, bearb. von G. B. VOLZ. Berlin, G. Stalling, t. XLIV, 1935, in-8°, 609 p. ; t. XLV, 1937, in-8°, 620 p.

la période 1769-1772¹. Dans une brève introduction, Otto HINTZE signale les questions les plus importantes dont cet énorme matériel documentaire permettra de renouveler l'étude. C'est essentiellement la dissolution lente de l'organisation du *General Direktorium* : de plus en plus souvent des services en sont détachés pour être confiés à telle ou telle personnalité qui s'est acquis la confiance du roi, ainsi von Hagen, entre les mains duquel finiront par être réunies la plupart des attributions d'ordre économique, mais qui mourra prématurément. D'autre part, l'année 1772 est celle où l'administration de l'accise, des douanes et des péages est organisée en régie et confiée au français de Launay : tournant important de la politique financière de Frédéric. On ne saurait trop vanter, ici aussi, les mérites de l'*Index*, un *Index* qui ne compte pas moins d'une centaine de pages.

L'*Instruction pour les généraux*, que Frédéric rédigea comme une sorte de testament militaire, en 1747-1748, à un moment où sa santé lui donnait des inquiétudes, avait été publiée, mais en partie seulement, dès 1753, et dans sa traduction allemande. R. FESTER, pour le cent cinquantième anniversaire de la mort de Frédéric, a donné une édition intégrale du texte, original français et traduction, accompagnée de fac-similés du manuscrit et de croquis inédits de la main de Frédéric². Le document est utile à la connaissance des idées militaires de Frédéric, et aussi à celle de son armée, car — les premières pages le soulignent — il est spécialement destiné à la conduite des troupes prussiennes. Le roi de Prusse est de ceux qui ne se payent pas de mots. Aussi n'hésite-t-il pas à proclamer, et de la façon la plus nette, la primauté du problème des subsistances. « Sachez », écrit-il, « que le fondement d'une armée c'est le ventre. » Et, au besoin, il fonderait sur ce principe toute une doctrine stratégique : « Le plus grand secret de la guerre et le chef-d'œuvre d'un habile général, c'est d'affamer son ennemi. »

Peu scientifique apparaît la publication de la correspondance de Podewils, ambassadeur de Frédéric à Vienne de 1746 à 1751, qui a servi de prétexte à une maison d'édition pour une œuvre de magnificence destinée à célébrer le quatrième centenaire de sa fondation³. Un très beau papier, des marges démesurées, vingt-huit gravures sur cuivre dénoncent le souci primordial de plaire aux bibliophiles. Si l'on juge du volume autrement que sur la mine, il est loin de donner satisfaction. Les lettres et rapports de Podewils, au lieu

1. *Die Behördenorganisation und die allgemeine Staatsverwaltung Preussens im 18 Jahrhundert*, bearb. von Ernst POSNER (Acta Borussica. Denkmäler der preussischen Staatsverwaltung im 18 Jahrh., hrg. von der preuss. Akad. der Wissenschaften.), t. XV. Berlin, P. Parey, 1936, in-8°, x-770 p.

2. *Die Instruktion Friederichs des Grossen für seine Generale von 1747*, hrg. von Richard FESTER, mit einer Vorrede von Walter FRANK. Berlin, Mittler, 1936, in-8°, xvi-134 p.

3. *Friedrich der Grosse und Maria-Theresia. Diplomatische Berichte von Otto-Christoph Graf von Podewils*, hrg. von Carl HINRICH, übersetzt aus dem Französischen von Gertrud Gräfin von PODEWILS-DÜRNIZ, mit 28 Kupferstichdrucken. Berlin, G. Schenck, 1937, in-4°, 156 p.

d'être présentés chronologiquement, sont classés suivant un ordre arbitraire, de manière à fournir les éléments d'une série de tableaux, les audiences, la famille impériale, les ministres, etc... D'autre part, on ne nous donne que la traduction allemande de textes rédigés à l'original en français. Une première traduction avait été publiée en 1850. Celle-ci se justifie par l'adjonction d'un certain nombre de pièces retrouvées depuis lors. Une esquisse biographique est donnée par C. HINRICHs en guise d'introduction.

C'est pareillement dans une traduction allemande que l'on nous fait connaître une curieuse correspondance échangée entre Caroline de Hesse, femme du landgrave Frédéric, et Catherine II de Russie, pendant les années 1772 et 1774¹. La traductrice était tout à l'heure la comtesse Gertrude de Podewils-Dürniz. Ici c'est la comtesse Alexandrine Keyserling. Les grandes dames en prennent à leur aise avec les textes ! Toutes réserves faites, comme plus haut, sur cette façon de rendre les documents plus accessibles au public allemand, reconnaissons que l'espèce de roman par lettres qu'on nous présente, et qui sent si fort son XVIII^e siècle, ne manque pas d'intérêt, de par la qualité des personnages qu'il met en scène. L'objet principal de la correspondance est le mariage du fils et héritier de Catherine, le grand-duc Paul. Celle qu'on lui destine, une fille du landgrave de Hesse, a une sœur mariée à Frédéric-Guillaume de Prusse, neveu et héritier de Frédéric II. Frédéric favorise le projet de tout son pouvoir, à la fois par amitié pour la landgrave Caroline, une de ses admiratrices, et parce que, très attaché à l'alliance russe, il lui plairait de voir le futur czar devenir le frère du futur roi de Prusse. L'éditeur ne nous apprend ni en quel lieu ces lettres sont conservées ni si elles sont toutes inédites.

Sur la jeunesse de Frédéric il n'y a sans doute plus rien à apprendre. Du moins pourra-t-on dorénavant, grâce à la publication de C. HINRICHs, revivre jour par jour l'histoire du principal épisode, le procès contre le Kronprinz et son complice, Katte². Les documents se pressent, reproduits intégralement ou par extraits, depuis l'interrogatoire que Frédéric subit à Wesel, en présence de son père, jusqu'à la scène de novembre 1730, à Custrin, où le coupable, gracié, remis en possession de son épée, prête un nouveau serment de fidélité au roi.

Et voici la série des portraits. Celui de P. HAAKE, dans la petite collection populaire Coleman, est brossé à très larges traits, mais suffisamment ressemblant³. Il s'efforce de ne rien laisser d'essentiel dans l'ombre. Ce n'est pas un vulgaire panégyrique.

1. *Um eine deutsche Prinzessin. Ein Briefwechsel Friedrichs des Grossen, der Landgräfin Karolina von Hessen-Darmstadt und Katharinas II von Russland, 1772-1774. Uebersetzt und herausgegeben von Gräfin Alexandrine KEYSERLING.* Hamburg, H. Köhler, 1935, in-12, 197 p.

2. Carl HINRICHs, *Der Kronprinzenprozess. Friedrich und Katte.* Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1936, in-8°, 198 p.

3. Paul HAAKE, *Friedrich der Grosse.* Lübeck, Coleman, 1933, in-12, 54 p.

Celui de G. RITTER ne veut être qu'un « profil », ou plus exactement une esquisse psychologique¹. Né d'une série de leçons données à l'Université de Fribourg, il tend à reconstruire analytiquement la personnalité de Frédéric, en étudiant d'abord la formation de l'homme, puis sa conception du monde, celle de l'État et du gouvernement, celle de la guerre, etc...

Celui de W. ELZE se donne comme un *Gedenkschrift*, écrit à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la mort de Frédéric². Le but est de faire ressortir par où Frédéric peut et doit servir de modèle. Et c'est le capitaine surtout qu'on nous dépeint. L'auteur, qui enseigne l'histoire militaire à l'Université de Berlin, écrit très consciemment que, s'il donne dans son livre la place principale à la guerre, c'est parce que l'existence tout entière de Frédéric a été dominée par la guerre, sinon vouée à la guerre. Il est permis de douter que cette image de lui-même eût satisfait le roi-philosophe. Elle est caractéristique, en tout cas, des tendances de l'Allemagne d'aujourd'hui, où l'enseignement officiel s'emploie à revaloriser l'idée de guerre. Le récit des opérations militaires, illustré de nombreux croquis explicatifs, pourra rendre des services. Il n'est critique à aucun degré, et l'ouvrage ne comporte ni références ni bibliographie. Cependant la main de l'historien de métier se reconnaît à l'art de reconstituer autour des événements le cadre historique et psychologique dans lequel ils se sont déroulés. La statue du héros ne se dresse pas toute seule sur son socle. D'autres l'entourent, également taillées en pied, de moins grandes dimensions seulement : le Roi-Sergent, Marie-Thérèse, Voltaire, et ce neveu préféré de Frédéric qui, doué de très précieuses qualités, mourut en 1767, à dix-neuf ans, au grand chagrin du roi vieillissant.

Le gros travail d'Arnold BERNEY est le seul qui ne soit pas une œuvre de circonstances et mérite de rester³. Il n'embrasse qu'une moitié du règne, la première. Et il n'envisage en Frédéric que l'homme d'État. Mais dans ces limites il apporte une étude fouillée à l'extrême, admirablement informée de la littérature du sujet — on relève pourtant dans la Bibliographie l'oubli, sans doute volontaire, du livre hypercritique de W. HEGEMANN⁴ — une étude, enfin, qui est à la fois une excellente mise au point de la recherche érudite et une œuvre de synthèse, vigoureuse et originale. A la différence de tant d'autres biographies, A. Berney annonce dans son Introduction qu'il s'asservira dans toute la mesure du possible à la chronologie. Il répudie tout compartimentage arbitraire. L'homme sera étudié sous tous ses aspects,

1. Gerhard RITTER, *Friedrich der Grosse. Ein historisches Profil*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1936, in-8°, 272 p.

2. Walter ELZE, *Friedrich der Grosse. Geistige Welt. Schicksal. Taten*. Berlin, Mittler, 1936, in-8°, VIII-275 p. ; prix : 6 m.

3. Arnold BERNEY, *Friedrich der Grosse. Entwicklungsgeschichte eines Staatsmannes*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1934, gr. in-8°, v-363 p.

4. Werner HEGEMANN, *Le Grand Frédéric*. Traduit de l'allemand. Paris, 1934, in-16.

dans chacune des formes de son activité, à tous les moments successifs de sa carrière. Saine méthode, que l'on sent inspirée par la volonté d'exploiter méthodiquement les grands recueils de documents, tels que la *Correspondance politique*, tous établis suivant un ordre strictement chronologique. L'idée générale qui domine cette patiente et scrupuleuse étude est que Frédéric n'a atteint que tardivement sa véritable maturité comme homme d'État. Il y a fallu l'expérience de près de dix années de règne, de même que l'élosion de son génie militaire a été conditionnée par les dures épreuves de la première guerre de Silésie. L'histoire de ses débuts est donc celle d'une lente ascension. L'apprenti grand homme s'instruit à l'école des événements et acquiert peu à peu ses principes d'action. Comme cette première partie du règne est celle des grandes guerres, la politique extérieure y tient la plus large place. L'auteur a étudié avec un soin particulier l'évolution des relations avec la France. Il a travaillé à Paris, aux archives des Affaires étrangères. Il y a dépouillé la correspondance de nos ambassadeurs. Et il a constaté que Lavisse n'avait pas tout vu, ou n'avait pas toujours bien lu les rapports de La Chétardie, de telle sorte que sa version des faits demande à être rectifiée sur plus d'un point. Comme Kronprinz, Frédéric incline certainement du côté de la France, du moins jusque vers 1735. Puis l'évolution de la crise de succession polonaise lui fait apparaître la politique française moins désintéressée qu'il la croyait. De là la manière aigre-douce dont il la juge dans ses *Considérations* de 1737. Il n'en reviendra pas moins avec opiniâtreté à l'alliance française, parce que son hostilité contre l'Autriche lui en fera une nécessité. Mais il en voudra toujours, au fond, à des alliés qui lui refusent, avec l'acquisition de Berg, un agrandissement auquel de père en fils les Hohenzollern estiment avoir droit. Pour apprécier la politique prussienne au temps du Roi-Sergent et de Frédéric, il faut toujours avoir présente à l'esprit cette affaire de Berg-Juliers, dont l'importance est trop souvent méconnue par nos historiens. Avant 1740, c'était de ce côté que se tournaient les convoitises prussiennes. Rien n'annonçait une revendication de la Silésie. Personne ne prévoyait l'agression dont l'Autriche allait être victime après la mort de Charles VI. Ce ne fut pas seulement une surprise pour l'Europe. Il semble bien que, de la part de Frédéric, ç'a été une improvisation.

Les femmes ont tenu extrêmement peu de place dans l'existence de Frédéric, sa sœur la margrave de Bayreuth mise à part. Aussi peut-on passer rapidement sur un livre qui consacre plus de cinq cents pages à décrire son entourage féminin¹. A côté de Wilhelmine, les cinq autres sœurs de Frédéric nous sont présentées successivement. Puis c'est sa fiancée anglaise, sa femme, Élisabeth-Christine de Brunswick, dont il se détache dès après l'avènement, qui n'obtient même pas la permission de venir à Sans-Souci, avec laquelle,

1. Otto R. GERVAIS, *Die Frauen um Friedrich den Grossen. Versuch einer Deutung des Liebeslebens Friedrich II.* Vienne-Leipzig-Berlin, Das Bergland-Buch, s. d. [1933], in-8°, 568 p.

pourtant, il célébrera dans l'intimité, en 1783, leurs cinquante ans de mariage. Avec la sœur de sa femme, la reine Juliane de Danemark, il entretint dans les dernières années de sa vie un commerce épistolaire suivi. Parmi celles qu'il a aimées passagèrement, aucune dont il vaille la peine de retenir le nom, pas même la Barberina, un caprice seulement un peu plus durable que les autres et qui lui coûta beaucoup plus cher. Les portraits de Marie-Thérèse d'Autriche, de Catherine de Russie et de la Pompadour complètent la galerie. Assurément le rôle de celles-là a été considérable dans l'histoire du règne ; mais on ne parviendra pas à nous persuader que leurs sympathies ou leurs antipathies personnelles aient exercé une influence appréciable sur leur politique à l'égard de leur voisin prussien. Les illustrations de l'ouvrage reproduisent pour la plupart des tableaux de Pesne.

Rougissons d'avoir à signaler ici le divertissement d'un romancier de chez nous à propos de la margrave de Bayreuth et aux dépens de la cour du roi son père². On regrette qu'une maison d'édition sérieuse et appréciée puisse faire figurer pareille production sous la rubrique « Histoire » de son catalogue. Le titre, heureusement, ne doit pas permettre de se tromper sur ce que l'on y trouve. Pour la joie des historiens, enchaîsons cette perle : le voyage du Roi-Sergent à Dresde, en 1728, au cours duquel le jeune Frédéric fait ses premières expériences amoureuses, devient un voyage à Varsovie... Tout le monde ne peut pas savoir, évidemment, que le « roi de Pologne » Auguste II était en même temps Electeur de Saxe et qu'il résidait le plus souvent dans sa capitale saxonne.

Médiocre aussi, mais pour d'autres raisons, un travail sur les relations franco-prussiennes de 1758 à 1770³. Il ne met en œuvre que des documents imprimés, en particulier ceux de la *Correspondance politique* et la bibliographie démesurée dont il s'accompagne est remplie d'erreurs sur les noms ou de coquilles typographiques.

Otto BRANDT, professeur à l'Université d'Erlangen, a disparu prématurément peu après avoir publié un volume qui le classait parmi les meilleurs historiens de son pays⁴. Il avait débuté à l'Université de Kiel et s'était voué à l'histoire du Schleswig et du Holstein, sur laquelle il avait donné un travail d'ensemble en 1925. Intéressé par la figure d'Otto von Saldern, un Holsteinois emmené en Russie par le grand-duc Pierre, le futur tsar Pierre III, il s'était fait ouvrir les archives particulières de la famille de Saldern, à Schierensee. C'est là qu'il a recueilli les éléments du volume dont nous avons à parler. La carrière d'Otto von Saldern, au service de la maison de Gottorp

1. Michel DAVET, *La margrave de Bayreuth ou la Cour pétiaudière de Frédéric Ier (sic) de Prusse*. Paris, Plon, s. d. [1937], in-16, 247 p.

2. Heinz Wilhelm REINHERZ, *Die preussisch-französischen Beziehungen in den Jahren 1758-1770 (Inaug. Dissert.)*. Borna-Leipzig, Noske, 1936, in-8°, 57 p.

3. Otto BRANDT, *Caspar von Saldern und die nordeuropäische Politik im Zeitalter Katharinas II*. Erlangen, Palm et Enke, 1932, in-8°, 301 p. ; prix : 8 m.

d'abord, puis de Pierre de Holstein et du grand-due Paul, fils de Pierre et de Catherine II, cette carrière longue et mouvementée sert de centre à une étude de la politique des différentes puissances depuis la paix de 1720, qui a mis fin à l'hégémonie baltique de la Suède, jusqu'au premier partage de la Pologne. Danemark et Russie se trouvent constamment au premier plan. La question de Gottorp les divise, après avoir longtemps divisé la Suède et ses adversaires. Le Schleswig et le Holstein sont partagés depuis la fin du XVI^e siècle entre deux branches de cette maison, dont l'une accepte la suzeraineté danoise, tandis que l'autre, appuyée sur la Russie, revendique sa complète indépendance. Saldern ne cesse de travailler à la paix. Il y a quelque mérite pendant le règne éphémère de Pierre III en Russie ; car celui-ci, foncièrement antidanois, prend tout de suite une attitude belliqueuse. Catherine II montre de tout autres dispositions. Son fils, en sa qualité de duc de Holstein, se trouve pendant sa minorité sous la tutelle du roi de Danemark. Elle n'y fait pas obstacle, et elle s'en remet à Saldern d'élaborer, d'accord avec les Danois, un règlement définitif de la question de Gottorp. *Ruhe in Norden !* tel est le mot d'ordre de leur politique, à tous les deux. En dépit de bien des traverses, cette politique pacifique finira par atteindre son but : un compromis honorable pour les deux parties sera signé en 1773. Saldern, l'ouvrier principal, ne sera d'ailleurs pas récompensé de ses peines. Très influent à la cour de Russie, mais détesté par les favoris de Catherine, il se verra bientôt interdire l'accès de Pétersbourg. Cette étude approfondie, qui fait la pleine lumière sur toutes les négociations auxquelles Saldern fut mêlé, est assurément en premier lieu une contribution à l'histoire de la politique russe. Elle touche néanmoins de près et par plus d'un point à l'histoire d'Allemagne. Catherine rêvait d'un *Nordische Bund* qui aurait englobé tous les riverains de la Baltique. Elle chargea Saldern, en 1766, d'aller en parler à Berlin. Les rapports du diplomate sur ses conversations avec Frédéric ne manquent pas d'intérêt, d'autant qu'ils rendent un tout autre son que les pages écrites sur le même sujet par son royal interlocuteur.

Il n'existe dans la littérature historique française aucune étude d'ensemble sur la société allemande du XVIII^e siècle. Le livre qui nous manque, l'Angleterre vient d'en être dotée par la plume d'un professeur à l'Université d'Édimbourg, W. H. BRUFORD¹. Livre de seconde main, naturellement, et qui utilise largement l'œuvre, classique en Allemagne, de Biedermann, mais sans négliger les très nombreux travaux de détail parus postérieurement. On sent l'auteur tout à fait maître d'un sujet qu'il a sans doute exploré à fond dans son enseignement. Comme son but a été de faciliter aux étudiants l'étude de la pensée et de la littérature allemandes, il s'étend peu sur

1. W. H. BRUFORD, *Germany in the eighteenth century : the social background of the literary revival*. Cambridge, University Press, 1935, in-8°, x-354 p. ; prix : 15 s. — L'ouvrage a été traduit en allemand en 1936, sous le titre : *Die gesellschaftlichen Grundlagen der Gœthezeit*.

les problèmes politiques et économiques. Bonne description, néanmoins, de la *Kleinstaaterei* et du despotisme paternel des petits souverains. Dans l'évolution qui se manifeste au cours du siècle l'accent est mis avec raison sur l'influence prussienne, l'imitation générale de Frédéric. Les chapitres d'histoire économique sont inégaux ; le meilleur est celui qui traite de l'industrie et du commerce. A tout instant surgissent des rapprochements avec l'Angleterre de la même époque, ce qui ne peut qu'augmenter la valeur suggestive du travail auprès du public auquel il est destiné. On ne saurait trop louer, d'autre part, la préoccupation constante de caractériser l'Allemand moyen du XVIII^e siècle, de se représenter ce qu'il pensait, ce qu'il sentait et ce qu'il voulait. Sans doute est-il toujours délicat de se prononcer en pareille matière. Pour une époque aussi bien connue que celle-là on peut cependant s'y risquer sans trop de témérité. Le volume se termine par une abondante bibliographie, que suivent des Appendices consacrés aux principales monnaies allemandes de l'époque et à la situation financière des différents États d'Allemagne avant les guerres napoléoniennes.

On sait que Mirabeau, peu avant la Révolution, alla faire plusieurs séjours dans les États de Frédéric II, et, avec la collaboration de Mauvillon, y recueillit les matériaux, y traça le plan de son ouvrage sur *La monarchie prussienne*. Ce gros livre n'a pas encore fait l'objet de l'étude critique dont il serait digne. Quelques pages, publiées en 1928 par H. Reissner dans la *Revue d'histoire économique*, avaient indiqué la voie à suivre. On regrette qu'elles n'aient pas été connues de A. DAUPHIN-MEUNIER, lorsqu'il s'est attaqué à un chapitre particulièrement difficile, celui de l'économie ; sa bibliographie, au reste, comporte bien d'autres lacunes, en ce qui concerne surtout les travaux allemands¹. Mirabeau, partisan de toutes les libertés, était enclin à juger sévèrement la politique économique de Frédéric, fidèle dans l'ensemble au mercantilisme classique. Il constate avec étonnement le goût que l'on a en Prusse pour les priviléges, les monopoles. Il en disserte, et il conclut que les raisons en sont avant tout fiscales. Sans doute. Mais, si l'on veut bien se rappeler que le mercantilisme de cette époque porte un autre nom, le colbertisme, il ne faut pas hésiter à invoquer aussi l'imitation de la France. Mirabeau cite-t-il le nom de Colbert ? Son commentateur, en tout cas, ne le prononce pas une seule fois, sauf erreur, au cours de son travail. Juriste de formation, il semble avoir été assez mal préparé, lui aussi, à traiter d'ensemble un sujet aussi complexe. Il reste, en particulier, très superficiel sur la question agraire. Ses pages sur le système bancaire sont, en revanche, l'œuvre d'un spécialiste, on s'en aperçoit sans peine. Ce sont évidemment les meilleures du livre.

L'histoire agraire de la Silésie au XVIII^e siècle avait été déjà traitée par J. Ziekursch dans un ouvrage de fond. E. E. KLOTZ a repris l'enquête sur le

1. A. DAUPHIN-MEUNIER, *Mirabeau et l'économie prussienne de son temps*. Paris, Presses universitaires, 1933, in-8°, 163 p.

régime de la *Gutsherrschaft* à l'époque prussienne, et il apporte certains compléments, certaines rectifications aussi, au travail de Ziekursch¹. Sa source principale est l'*Urbare* établi par ordre de Frédéric en 1784. On y trouvera d'utiles précisions sur la nature de ce document, un document tout à fait précieux, car il n'enregistre pas seulement un état de fait, à la manière d'un quelconque cadastre ; il détermine, en nature et en quantité, les services qui peuvent être exigés des *Untertane*.

Au milieu du XVIII^e siècle, le grand-due Ernest-Auguste de Saxe-Weimar (1748-1758) dota sa principauté d'une minuscule armée permanente. Le conscientieux travailleur qui s'est appliqué à nous faire connaître les circonstances et les origines de cette importante réforme a oublié de se demander, comme ceux dont nous avons parlé plus haut, quel pays voisin — Autriche, Prusse, France ? — lui avait servi de modèle². L'historien des institutions ne pourra que déplorer pareille lacune. Si l'on consent à en faire abstraction, le travail a de quoi intéresser les amateurs d'histoire thuringienne. Ils y apprendront notamment que la pratique, courante dans tant de principautés allemandes, de vendre ou louer des soldats ne fut qu'exceptionnelle en Saxe-Weimar. On préférerait autoriser tel souverain, comme le roi de Prusse, à recruter des hommes dans le pays moyennant indemnité.

Deux villes de la région rhénane ont été étudiées dans leur organisation intérieure au XVIII^e siècle, Crefeld et Worms. Entre elles pas grand'chose de commun. Crefeld est en pleine période d'essor économique. L'industrie de la soie vient de s'y installer et s'y développe rapidement. Elle est l'objet de faveurs particulières de la part du souverain, surtout lorsque ce souverain s'appelle Frédéric II. Le travail de L. FRIESE sur Crefeld est une utile contribution à l'histoire de l'administration prussienne en matière municipale, pour une époque où les études de détail sont peu abondantes³. Worms vit davantage sur son passé. C'est une vieille ville libre, un peu déchue depuis les malheurs qui l'ont accablée au temps des guerres de Louis XIV. W. MÜLLER regarde fonctionner ses institutions municipales à la fin du XVIII^e siècle, à la veille de la nouvelle occupation française⁴. Mais il remonte assez haut dans le passé pour expliquer comment s'est créé peu à peu le mécanisme constitutionnel. La bourgeoisie y est solidement organisée comme classe dirigeante,

1. Ernst Emil KLOTZ, *Die schlesische Gutsherrschaft des ausgehenden 18 Jahrhunderts (Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte, hrsg. vom Verein für Gesch. Schlesiens, Bd. 33)*, Breslau, Trewendt et Granier, 1932, in-8°, xiv-120 p.

2. Hermann MÜLLER, *Das Heerwesen im Herzogtum Sachsen-Weimar von 1702-1775. Ein Beitrag zur thüringischen Geschichte des 18 Jahrhunderts*, Iena, W. Biedermann, 1936, in-8°, viii-100 p.

3. Ludwig FRIESE, *Die Verwaltung der Stadt Krefeld im 18 Jahrhundert (Krefelder Archiv, Band 4)*, Crefeld, Zelt, 1936, in-8°, viii-104 p.

4. Wilhelm MÜLLER, *Die Verfassung der freien Reichsstadt Worms am Ende des 18 Jahrhunderts, mit besonderer Berücksichtigung der Zeit unter französischen Besetzung bis zum Frieden von Luneville, 1801 (Der Wormsgau, Beiheft 5)*, Worms, Verlag Stadtbibliothek, 1937, in-8°, 165 p.

et son hostilité retardera en 1793 l'établissement d'un régime démocratique à la française. Touchant l'ère française, qui clôt le siècle, la documentation est abondante. On s'étonne, toutefois, que la bibliographie ne mentionne aucun des travaux qui ont été consacrés chez nous, depuis la guerre, à l'histoire de la Rhénanie pendant la Révolution.

Sur un sujet d'histoire intellectuelle et religieuse, voici un ouvrage considérable, par ses proportions, par l'abondance de la matière qui y est traitée et par la somme de travail qu'il représente, un ouvrage exhaustif selon toute vraisemblance¹. Il fait honneur à la Faculté de philosophie de l'Université de Munich, devant laquelle il a été présenté sous sa première forme, comme dissertation. Le problème du catéchisme, de son utilité, de sa composition, de son orientation, touche à trop de questions d'ordre théologique et pédagogique pour qu'il soit possible à un non-spécialiste d'en parler congrûment. Aussi nous excuserons-nous de ne consacrer que peu de lignes à l'étude que J. Schmitt nous donne de ce problème, à une époque où il s'est posé de façon particulièrement aiguë devant l'opinion allemande. Il l'étudie simultanément du point de vue catholique et du point de vue protestant, se plaçant résolument en dehors de tout esprit confessionnel. Les catéchismes en usage dans l'Allemagne du XVIII^e siècle dataient du XVI^e. Ils ne répondraient plus aux besoins spirituels et moraux de l'ère de l'*Aufklärung*. Ils n'avaient subi jusqu'au milieu du siècle que des attaques isolées et sans grande portée. Celles d'un piétiste fanatico, J. P. Frier, contre le catéchisme de Luther, dans les années 1747-1760, donneront le signal d'une bataille qui allait se prolonger jusqu'à 1780 et au-delà. L'influence de Rousseau, de son déisme individualiste et de sa pédagogie « naturelle », qui bannissait tout catéchisme, aggrava les dangers de l'hostilité manifestée au catéchisme traditionnel dans les milieux les plus divers. L'adversaire le plus acharné et le plus redoutable fut Basedow, apôtre d'une religion rationaliste, le « Christianisme universel », et champion d'une réforme radicale des méthodes pédagogiques. Ces quelques brèves indications sur le contenu du travail permettront du moins d'en saisir la portée. Dans un pays resté profondément religieux, où l'influence du piétisme n'a pas cessé de se faire sentir, la lutte dont le catéchisme est l'enjeu apparaît comme la manifestation principale du grand conflit engagé entre l'esprit de foi et les nouvelles tendances rationalistes du siècle des lumières. Ce n'est qu'un des aspects de l'*Aufklärung*, mouvement que les Allemands eux-mêmes éprouvent tant de peine à définir, comme l'auteur nous le rappelle dans son Introduction. C'est, en tout cas, l'aspect sous lequel il nous est le plus facilement intelligible, parce que c'est celui par lequel il s'apparente de plus près au mouvement « philosophique » français de la même époque.

La *Deutsche Geschichte* de Justus Möser, a dit Herder, est « la première his-

1. Johann SCHMITT, *Der Kampf um den Katechismus in der Aufklärungsperiode Deutschlands*. Munich, Oldenbourg, 1935, in-8°, xvi-546 p.

toire allemande composée avec une tête et un cœur allemands ». Muni de pareil brevet, on ne s'étonnera pas que Möser soit en odeur de sainteté auprès de tous les patriotes allemands, et spécialement auprès des fanatiques du Troisième Reich. On n'avait pas encore, paraît-il, consacré à la personnalité diverse et riche de ce « patriarche » l'étude d'ensemble dont elle est digne. On se faisait une idée inexacte de lui, et on ne lui rendait pas pleinement justice. Ainsi du moins s'exprime son récent biographe. A parcourir le livre de P. KLASSEN, on ne tarde pas à comprendre ce qu'il y a, en effet, d'actuel en Möser, et combien il mérite les hommages des idéologues nazis¹. Il a réagi de bonne heure contre l'idée traditionnelle que les Romains furent les véritables civilisateurs de l'Allemagne. Il a exalté l'essence « créatrice » des Germains, glorifié leur paganisme. Et il a déploré que le sens profond de l'humain ait été mutilé chez eux par les influences chrétiennes. C'en est assez, évidemment, pour que l'Allemagne officielle soit fondée à le sacrer très grand homme. Quels rapports son biographe entretient-il avec les maîtres de l'heure, nous ne chercherons pas à le savoir. Il nous suffit, pour le juger, de le voir à l'œuvre. Son travail relève de l'apologétique, ou, si l'on veut, de l'hagiographie, plutôt que de l'histoire. Möser, esprit curieux, publiciste de talent, a tout étudié, touché à tous les sujets, comme beaucoup d'écrivains de son temps. C'est par son universalisme qu'il est grand. Mais ce n'est pas ce qui en lui a séduit P. Klassen, c'est son germanisme intégral. Ses vues sur la civilisation des Barbares, l'identité du païen et du Germain, originales pour l'époque, et sans doute paradoxales à ses propres yeux, sont considérées comme touchant au tuf. C'est un découvreur, un de ces êtres uniques auxquels la critique historique ne saurait s'attacher comme au commun des mortels, parce que leur pensée est marquée du sceau du génie... Ajoutons que l'auteur est terriblement verbeux et fait un insupportable abus de l'abstraction, ce qui ne saurait le recommander aux lecteurs français.

La Correspondance du prince-abbé de Saint-Blaise (Forêt-Noire), Gerbert, dont nous avons parlé dans notre précédente chronique, compte un deuxième volume². Tous les grands noms de l'érudition continuent à défiler sur la liste des correspondants du Bénédictin badois, le « Mabillon de l'Allemagne », comme l'un d'eux l'appelle. Ils appartiennent à tous les pays d'Occident et se servent le plus souvent du latin. Le contenu de ce tome second ne nous fera pas changer d'avis sur le mince intérêt que présente la publication. Le principal de ce qu'elle peut apporter à l'histoire intellectuelle et à l'histoire religieuse de l'époque, on le trouvera dans les notes, précieux répertoire de renseignements biographiques et bibliographiques. On louera le soin

1. Peter KLASSEN, *Justus Möser (Studien zur Gesch. des Staats- und Nationalgedankens, Band 2)*. Francfort, V. Klostermann, 1936, in-8°, 449 p.

2. *Korrespondenz des Fürstabtes Martin II Gerbert von St. Blasien, hgg. von der badischen historischen Kommission, bearb. von G. PFEILSCHIFTER, Band II : 1774-1781*. Carlsruhe, C. F. Müller, 1934, in-8°, 670 p.

minutieux avec lequel les documents sont reproduits, tout en souriant de ces innombrables points d'exclamation qui, dans les textes français surtout, témoignent de l'étonnement un peu naïf de l'éditeur en présence de certaines singularités orthographiques.

* * *

Cette fois encore nous devons nous excuser de ce que cette chronique a de fragmentaire et d'incomplet. Trop souvent certaines maisons d'édition ne répondent pas à nos demandes. Et ce sont parfois les ouvrages les plus importants qui nous échappent. Aussi, malgré le grand nombre de pages parcourues, nous interdirons-nous de porter un jugement d'ensemble sur la production des quatre années écoulées depuis la « révolution » nationale-socialiste de 1933.

Au reste, parmi les ouvrages dont nous avons eu à parler, il en est beaucoup qui ont été composés avant 1933. Comment, dès lors, prétendre mesurer l'influence d'une idéologie qui ne s'est imposée qu'à cette date? Si nous en avions eu la tentation, cette seule considération aurait suffi à nous l'enlever. Restons-en donc sur des impressions, quitte à les reviser ultérieurement. Celle qui domine est que, somme toute, ce qui nous parvient de l'Allemagne savante n'est pas si différent de ce qu'elle nous a toujours envoyé. Telle conception hargneuse des rapports franco-allemands, que nous avons dénoncée au passage, relève d'un état d'esprit depuis longtemps répandu sur les bords du Rhin et dont les manifestations n'ont jamais cessé; il n'y a pas lieu de la mettre en rapport avec les enseignements de *Mein Kampf*. Une très faible partie de la littérature historique arbore ostensiblement la croix gammée. Sans doute il est des intelligences qui se sont laissé asservir; le contraire serait bien surprenant. Mais les bons travailleurs, les travailleurs indépendants, demeurent le très grand nombre. En refusant d'emboîter le pas à la petite troupe des énergumènes qui vont proclamant que l'histoire est une science de combat et ne saurait être impartiale, ils se montrent dignes de toute notre estime; nous ne la leur marchanderons pas. Seraient-ils les représentants d'une espèce condamnée, vouée à disparaître à plus ou moins longue échéance, le tragique de l'heure est que l'on soit en droit de se poser la question. Nous nous refusons, pour notre part, à le croire.

Gaston ZELLER,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

I

PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

INSTRUMENTS DE TRAVAIL ET DOCUMENTS. — On connaît la collection *Clio* qui, dans le cadre de l'histoire de France, s'est proposé de mettre à la disposition de l'étudiant des instruments de travail qui, s'intercalant entre les manuels scolaires et les grandes synthèses, comme *l'Histoire générale* de Lavisse et Rambaud ou *l'Histoire de France*, publiée sous la direction de Lavisse, leur présentent les indications bibliographiques essentielles, l'état de nos connaissances et l'indication des problèmes qui préoccupent actuellement les historiens. La période révolutionnaire a été confiée à M. Louis VILLAT¹. Son volume comprend une introduction où les progrès de l'historiographie se trouvent retracés et les grands instruments de travail énumérés ; viennent ensuite des chapitres consacrés aux différentes étapes du mouvement révolutionnaire ; chacun d'eux est divisé en trois parties : un court récit, une bibliographie critique et un « état des questions ».

Il n'est malheureusement pas certain qu'il rende aux étudiants tous les services souhaités. D'abord, il est bien gros et imprimé cependant, pour la plus grande partie, en caractères trop petits : je crains que les débutants n'utilisent guère que le récit, à titre de manuel. D'autre part, les bibliographies ne sont pas suffisamment critiques ; par exemple, dans le paragraphe consacré aux ouvrages généraux sur la Révolution, page LIV, on trouve juxtaposées la *Révolution* de Mathiez, celle de M. Gaxotte et celle de M. Gasc-Desfossés, sans que rien avertisse que les deux premières diffèrent quant à la préparation scientifique et à l'inspiration et que la troisième est négligeable. Le classement pourrait être aussi amélioré ; ainsi, au chapitre I, le paragraphe consacré à la *Régénération de l'État* ne dit rien de l'organisation judiciaire et de la réforme fiscale ; le chapitre II, sur la constitution de 1791, ne parle que de sa révision et de son acceptation par le roi ; c'est dans le

1. *La Révolution et l'Empire, 1789-1815* ; t. I : *Les assemblées révolutionnaires, 1789-1799*. Paris, Les Presses universitaires de France, in-8°, LXVIII-421 p.

paragraphe relatif à l'*Assemblée législative* qu'on découvre une partie des réformes de la Constituante¹. La distinction n'est pas nette non plus entre bibliographies et « états de questions » ; trop souvent ces derniers ne constituent que des bibliographies supplémentaires. Point plus important, ces « états de questions », partie essentielle du livre, sans laisser de passer en revue les problèmes qui ont été discutés, auraient dû constituer aussi une direction de recherches. Il n'en va pas ainsi ; l'importance des problèmes mentionnés est bien diverse ; certains, comme la question Louis XVII, ne peuvent être utilement repris dans l'état de la documentation : rien pourtant n'avertit l'étudiant. Et, surtout, les recherches qui n'ont tenté personne ou sont peu pratiquées ne sont pas indiquées ou ne retiennent guère l'attention. On constate notamment que l'aspect économique et social de l'histoire n'apparaît pas ici ; on cherche en vain un paragraphe sur l'abolition des droits féodaux et la vente des biens nationaux ; de cette histoire de la Révolution, les paysans restent absents. L'Europe aussi, et c'est comme une révolution en vase clos : elle a pourtant trouvé dans le monde une répercussion de quelque importance ! L'étudiant se trouvera confirmé dans la conviction qu'il manifeste trop souvent que l'économie, le mouvement social et celui même des idées ne sont pas de l'histoire, laquelle est ainsi réduite, dans son esprit, à une succession d'événements politiques et militaires. C'est une conception qu'on croyait dépassée.

La Bibliothèque nationale a mis à notre disposition un autre instrument de travail, de caractère bien différent, mais à vrai dire beaucoup plus précieux pour les érudits. Ce n'est rien de moins que le premier volume d'un Catalogue des imprimés relatifs à la Révolution, établi par les soins de MM. A. MARTIN et G. WALTER². Bien que tous les imprimés qui intéressent la période ne se trouvent pas à la Bibliothèque nationale, elle en possède pourtant la collection la plus riche. Les historiens trouvaient beaucoup d'entre eux, la majorité sans doute, dans le Catalogue de l'histoire de France, mais ils ne pouvaient oublier que ce dernier ne se réfère qu'à la série L et que, le cadre de classement étant bien antérieur au Second Empire, nombre d'ouvrages capables de les intéresser se trouvent dans les séries H (Religion) et Z (Polygraphes), sans parler des autres. Ils se trouvent repris ici.

Le classement alphabétique a été adopté, tandis que le Catalogue de l'histoire de France procède assemblée par assemblée. M. Julien CAIN, administrateur général de la Bibliothèque, explique ce changement par la raison qu'un ordre méthodique déçoit toujours plus de lecteurs qu'il n'en

1. Il faut ajouter que des omissions se constatent dans les bibliographies ; plus fâcheuses, d'ailleurs, sont les fautes typographiques assez nombreuses, qui déforment les noms d'auteurs.

2. *Bibliothèque nationale, département des Imprimés ; Catalogue de l'histoire de la Révolution française* ; t. I : *Écrits de la période révolutionnaire, Abassel-Derby*. Paris, Éditions des Bibliothèques nationales, 1936, in-8°, xiv-595 p.

satisfait. Un autre motif l'a d'ailleurs imposé : tous les ouvrages publiés, avant et après la Révolution, sur les origines de l'histoire de cette dernière, par des auteurs qui ont écrit aussi entre 1789 et 1799 et qui sont dénommés, pour cette raison, *Auteurs de la période révolutionnaire*, ont été retenus par le présent Catalogue ; dans ces conditions, l'ordre alphabétique était seul admissible.

L'ouvrage est ainsi divisé : *Auteurs, Anonymes, Périodiques, Écrits et travaux relatifs à la Révolution publiés depuis 1799* ; il comprendra cinq volumes, dont le premier est fort loin d'épuiser la liste des *Auteurs*. Les imprimés de chacun d'eux sont groupés de la manière suivante : 1^o *Écrits antérieurs à la Révolution*; 2^o *Écrits de la période révolutionnaire*, répartis en : a) *Écrits divers d'un caractère général*; b) *Interventions parlementaires*; c) *Arrêtés officiels*; d) *Ouvrages de caractère secondaire*; les premiers sont énumérés dans l'ordre alphabétique, les seconds par assemblée et par ordre de date ; les autres chronologiquement ; enfin, 3^o *Écrits de la période post-révolutionnaire*. Il faut toutefois observer que les productions des personnages actifs de la Révolution sont seules mentionnées intégralement ; « quand il a été question d'un personnage qui n'avait fait que traverser la Révolution sans y participer sous une forme quelconque », n'ont été retenues que les œuvres « qui reflétaient, au moins dans une certaine mesure, les courants précurseurs de la Révolution ». La discrimination s'est étendue à la période postrévolutionnaire ; elle comporte évidemment un aléa, mais on convient qu'elle s'imposait. Ajoutons, enfin, que des indications biographiques permettent d'identifier les auteurs. L'usage seul permettra d'apprécier les avantages et les inconvénients des solutions adoptées, mais il y a lieu de penser que la conclusion sera aussi favorable qu'on pouvait l'espérer. On peut regretter que les autres bibliothèques parisiennes, dont les richesses complètent parfois celles de la Nationale, par exemple en ce qui concerne les journaux, n'aient pas été associées à l'entreprise.

Quelques inventaires d'archives nous sont également parvenus. M. Vicente DAVILA, directeur des Archives nationales du Vénézuela, a terminé, avec le volume XIV, la section consacrée à la Révolution française dans son inventaire des papiers de Miranda¹. On sait que les documents y sont intégralement reproduits, en sorte qu'il s'agit d'une publication de textes plutôt que d'un inventaire proprement dit. Ce volume comprend de nouvelles lettres interceptées en Belgique de novembre 1792 à février 1793 : elles font suite à celles qui figurent au volume XIII. Viennent ensuite des *Mélanges* où se rencontrent les papiers qui concernent les « affaires économiques » de Miranda, des lettres et mémoires divers, des extraits de journaux et d'ouvrages imprimés. Les lettres interceptées contiennent quelques renseignements militaires, mais renseignent principalement sur la vie pénible et sur l'état d'esprit des émi-

1. *Archivo del general Miranda*, t. XIV. Caracas, Léon Hermanos, 1933, in-8°, 502 p.

grés. Dans les papiers mêmes de Miranda, on relève une intéressante lettre de Pétion, sur les projets de la Gironde contre l'Espagne et l'Amérique espagnole, et quelques autres de personnages moins notables.

Ce sont des états numériques que MM. Jacques DE FONT-RÉAUX, archiviste de la Drôme, et J.-A. PARÈS, archiviste de Toulon, ont consacrés le premier à la période révolutionnaire¹, le second à la Révolution et à l'Empire². Dans les papiers de la série L figurent, aux archives de la Drôme, le fonds des tribunaux, maintenant classé et répertorié ; M. de Font-Réaulx a pris soin de joindre un supplément au répertoire de la série Q, un autre consacré aux archives hospitalières, un répertoire des noms mentionnés dans les instruments de travail manuscrits conservés dans son dépôt pour les séries L et Q, et même l'indication des dossiers qui intéressent la Drôme révolutionnaire aux Archives nationales. Ce sont des initiatives qui méritent d'être imitées. Ajoutons que le Comité creusois d'histoire économique de la Révolution en a pris une autre, également louable : par les soins de M. L. LACROQ et J. DUTHEIL, il a publié une bibliographie de l'époque révolutionnaire qui rendra les plus grands services à l'histoire locale³.

Passons maintenant aux publications de textes. Sous le patronage de la Commission centrale, le Comité départemental de la Moselle pour la recherche et la publication des documents relatifs à l'histoire économique de la Révolution a mis au jour les cahiers de doléances des prévôtés bailliagères de Sarrebourg et de Phalsbourg et du bailliage de Lixheim, par les soins de MM. P. LESPRAND et L. BOUR⁴. Chacune des deux séries est précédée d'une introduction, et des notices, en tête des divers cahiers, fournissent quelques renseignements sur les paroisses. Sarrebourg et Phalsbourg étaient à la tête de vingt-quatre communautés ; avec les cahiers généraux des trois ordres, le total s'élève donc à vingt-neuf ; Lixheim régit vingt-deux villages ; les trois ordres ont ici rédigé un cahier commun ; total : vingt-quatre. Ces documents sont écrits en français, sauf un, mais dans un français évidemment peu pratiqué et imparfaitement possédé. La plupart s'inspirent du modèle répandu par Anthoine, lieutenant général au bailliage de Boulay, qui fut député du Tiers de Sarreguemines. Les éditeurs ont résumé, dans leurs introductions, l'histoire administrative de ces petites circonscriptions qui avaient d'abord été oubliées par le pouvoir central, lors de la publication du règlement du 24 janvier 1789, et qui firent l'objet d'une décision

1. *Archives départementales de la Drôme. Répertoire numérique de la série L, avec états complémentaires*. Valence, Archives départementales, 1936, in-4°, XII-206 p.

2. *Ville de Toulon. Inventaire numérique des Archives communales postérieures à 1789. Révolution et Empire, 1789-1815*. Toulon, Société nouvelle des Imprimeries toulonnaises, 1934, in-4°, XVI-178 p.

3. *Bibliographie de l'histoire de la Révolution dans la Creuse*. Guéret, Lecante, 1935, in-8°, 53 p.

4. *Cahiers de doléances des prévôtés bailliagères de Sarrebourg et de Phalsbourg et du bailliage de Lixheim pour les États généraux de 1789*. Metz, Paul Even, 1938, in-8°, 260 p.

particulière le 25 mars. Ils ont également énumérés les principales demandes des habitants. Ceux-ci se plaignent, comme toujours, de la lourdeur des impôts et surtout du caractère vexatoire des taxes indirectes, notamment de la gabelle et de la régie du tabac. Ils se plaignent aussi des juifs et même des anabaptistes. Mais, en lisant les cahiers, on constate que les droits seigneuriaux, la dime, la restriction des droits collectifs dans les forêts au profit des usines favorisées par les seigneurs, celle de la vaine pâture par la clôture qui n'a d'avantages que pour ces derniers, y tiennent une place plus considérable que le résumé ne le porterait à croire. Ces paysans de langue allemande avaient visiblement les mêmes préoccupations que ceux de la Lorraine française, dont les cahiers sont maintenant publiés pour une bonne partie.

Les habitants du Dauphiné, on le sait, ne furent pas appelés à s'expliquer de même, les États de Romans ayant pris sur eux de nommer directement les représentants et d'exprimer les voeux de la province, initiative que le roi ratifia. Toutefois, ils invitérent les communautés à leur envoyer des mémoires et la Commission intermédiaire renouvela cette démarche ; de surcroît, elle leur adressa un questionnaire, le 28 février. M. Gaston LETONNELIER, archiviste de l'Isère, a retracé la marche de ces événements et dressé le répertoire des réponses que reçurent les États, lesquelles tiennent lieu, jusqu'à un certain point, de cahiers de doléances¹. Malheureusement, les communautés n'ont pas fait preuve de zèle : l'appel des États, en date du 1^{er} janvier, n'a provoqué que dix-sept réponses, dont trois émanent de villes ; celui de la Commission intermédiaire, du 14 avril, a été moins favorisé encore : elle n'en a reçu que trois. Le questionnaire a eu plus de succès : M. l'abbé Guillaume a publié jadis les réponses venues du département des Hautes-Alpes et M. Estienne, archiviste de la Drôme, avait préparé de celles de la Drôme une édition qu'il n'a pas eu le temps de mener à bien. Mais on n'en a conservé que douze pour l'Isère. Quant au clergé, quelques-uns de ses mémoires nous sont parvenus ; de la noblesse, aucun. Il faut bien avouer que la récolte n'est pas abondante, et c'est d'autant plus regrettable que le Dauphiné a vu se déchaîner une formidable révolte agraire.

M. Maurice JUSSELIN, archiviste d'Eure-et-Loir, dont les remarquables recherches sur les cahiers des paroisses de son département ont été signalées dans les bulletins précédents, a fait la découverte aux archives de Brou d'une copie du cahier de Châteaudun, considéré jusqu'à présent comme perdu, et l'a publié dans le *Bulletin de la Société dunoise*². D'autres périodiques locaux continuent à publier de temps à autre des cahiers isolés. Mais une

1. *Les cahiers de doléances en Dauphiné*. Grenoble, B. Arthaud, 1935, in-8°, 57 p. (*Collection d'études sur Grenoble pendant la Révolution française*, publiées sous la direction de F. Vermale, fasc. 2).

2. *Le cahier du tiers état de Châteaudun pour les États généraux de 1789*. Châteaudun, Société Dunoise, 1936, in-8°, 22 p. (extrait du *Bulletin de la Société Dunoise*, t. XVII, n° 238).

découverte importante est survenue aux archives de la Seine-Inférieure : celle du cahier du grand bailliage de Rouen, qu'on croyait perdu, et de 154 cahiers de paroisses. M. Le Parquier, dont on déplore la mort, avait l'intention de les éditer et on espère que ce dessein ne sera pas abandonné¹.

L'estimable publication de Miss Beatrice Fry HYSLOP² est de caractère mixte : on y trouve à la fois une étude générale sur les cahiers de bailliage, un dénombrement de ceux qui subsistent et des indications bibliographiques, la rectification des textes publiés dans les *Archives parlementaires* et la reproduction de cahiers inédits. L'étude sur les modes de convocation et sur la valeur des cahiers de bailliage considérés comme source a sa valeur, mais on appréciera surtout les autres parties de l'ouvrage. L'auteur a dénombré 615 cahiers, dont 523 sont actuellement subsistants³ ; il s'y ajoute sept cahiers coloniaux, dont cinq nous restent. Une table aux indications bibliographiques minutieuses en reproduit la liste ; une autre liste, plus dépouillée, les groupe suivant les généralités (on ne comprend pas, soit dit en passant, pourquoi ces dernières n'ont pas été rangées par ordre alphabétique⁴) ; les renseignements extraits de ces listes ont d'ailleurs été reportés sur des cartes, au nombre de trois. Plus utiles encore, sans doute, sont, d'une part, la liste des rectifications qu'une comparaison avec les *Archives parlementaires* oblige à imposer à ces dernières et, de l'autre, la publication de trente-quatre cahiers inédits. Cinq autres cahiers inédits n'ont pas été reproduits parce que des publications locales prochaines ont été annoncées : ce sont ceux des trois ordres de Sarrebourg-Phalsbourg, que MM. Lesprand et Bour ont, en effet, édités depuis, comme on l'a vu plus haut, celui du tiers

1. E. LE PARQUIER, *Les cahiers du bailliage principal de Rouen*, dans *Bulletin de la Société des Études locales dans l'enseignement public*, groupe de la Seine-Inférieure, numéro de mai 1934-mai 1936 ; dans ce même numéro, M. Le Parquier a publié le cahier de Barentin et M. Eude celui de Deville-lez-Rouen. — On mentionnera aussi l'article de M. P. NICOLLE, *Les cahiers de doléances en 1789 dans la région ornaise* (*Bulletin du Comité de l'Orne pour l'histoire économique de la Révolution*, 1935), supplément aux observations relatives au recueil de Miss Hyslop, dont il a été parlé dans le dernier Bulletin. M. G. Porchet a publié, en 1934-1935, dans *Le pays bas-normand*, les cahiers des paroisses du bailliage de Caen qui ont été incorporées au département de l'Orne, par exemple Chênesse, Cramesnil, Bellon, Échalon. Le *Bulletin de la Société du Périgord*, 1936, a reproduit celui d'Auriac ; le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1934, contient le cahier de Bonneville en Haute-Marche. M. F. Évrard a publié les cahiers des corps et communautés de Versailles dans le volume cité plus loin, p. 96. Ces indications ne prétendent pas être complètes.

2. *A guide to the general Cahiers of 1789 with the texts of unedited Cahiers*. New-York : Morningside Heights, Columbia University Press, 1936, in-8°, xvi-474 p. (en vente aussi à Londres, Oxford University Press, Warwick Square ; 25 s.).

3. Le cahier du bailliage de Mouzon compte parmi les manquants. M. G. Hubrecht a néanmoins annoncé qu'un brouillon du cahier des trois ordres a été découvert aux archives des Ardennes (*Les vœux du clergé dans le bailliage de réunion de Sedan*, dans la *Nouvelle Revue de Champagne et de Brie*, 1934).

4. Dans la bibliographie, p. 453, les *Cahiers de la Flandre maritime*, publiés par MM. Sagnac et de Saint-Léger, ont été portés par erreur à la généralité d'Amiens : la Flandre maritime appartenait en totalité à la généralité de Lille.

du bailliage de Rouen, dont il a été fait également ci-dessus mention, et celui du clergé de Saint-Mihiel. Un sixième ne l'a pas été non plus à raison de sa longueur : celui de la Navarre. Les cahiers de bailliage diffèrent grandement des cahiers de paroisse ; leur intérêt n'est pas de même nature et ils ne nous mettent pas en contact direct avec les vœux populaires ; c'est l'opinion de la bourgeoisie qu'ils nous ont transmises et la comparaison avec les doléances des communautés rurales sont parfois bien instructives quant à ses vues propres. L'importance qu'on attache depuis trente ans aux cahiers de paroisses ne doit donc pas les faire oublier. D'ailleurs, en ce qui concerne la noblesse, c'est notre seule source, et pour le clergé il en va souvent de même. L'ouvrage de miss Hyslop est donc une acquisition utile ; il l'aurait été plus encore si les chapitres préliminaires avaient été comprimés de manière à permettre l'insertion des cahiers qui ont été éliminés, faute de place.

La Commission centrale d'histoire économique de la Révolution n'a publié directement aucun recueil de cahiers : ses nouveaux volumes concernent des domaines jusqu'à présent beaucoup moins exploités, sinon délaissés. M. Alexandre de SAINT-LÉGER a donné les deux premiers volumes d'un recueil sur les mines d'Anzin et d'Aniche pendant la Révolution¹ : ils n'intéressent qu'Aniche et constituent le tome II, le premier étant réservé à Anzin et à l'introduction générale. Le premier volume reproduit les délibérations du Conseil de la compagnie de 1773 à 1811 ; elles sont interrompues pendant l'invasion du 22 juillet 1793 au 8 vendémiaire an III. Le second contient la correspondance pendant la même période et avec la même lacune : elle est de peu d'étendue ; la plus grande partie du volume est occupée par des pièces annexes, dont certaines sont de grand intérêt. Ces documents permettront sans aucun doute d'écrire une histoire précise de la technique et des méthodes d'administration de la compagnie ; on se demande toutefois s'il était indispensable à cette fin de les reproduire intégralement, surtout par le temps qui court, où les frais d'impression rendent l'édition de plus en plus difficile. On se reprocherait de ne pas observer qu'ils proviennent, en grande partie, des archives mêmes de la compagnie qui les a libéralement communiqués. Le cas n'est pas fréquent et mérite la reconnaissance des historiens.

Ils apprendront avec plaisir, d'autre part, que la Commission a publié, enfin, la table des quatre volumes, où MM. F. GERBAUT et Ch. SCHMIDT ont reproduit et copieusement annoté les procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce des trois premières assemblées révolutionnaires, et dont l'emploi était jusqu'à présent malaisé, faute d'index².

1. *Les mines d'Anzin et d'Aniche pendant la Révolution* ; t. II : *Les mines d'Aniche*, 1^{re} partie. Paris, Leroux, 1935, in-8°, ix-555 p. ; *Les mines d'Aniche*, 2^e partie. Ibid., 1936, in-8°, 385 p.

2. *Procès-verbaux des comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législa-*

Elle s'est montrée également bien inspirée en accueillant le manuscrit de M. Jean BOUCHARY sur les changes à Paris à la fin de l'Ancien Régime et pendant la Révolution¹. Peu de sujets sont aussi épineux et en même temps importants. M. Bouchary a donné, dans la première partie de son introduction, toutes les explications techniques indispensables. Il a rassemblé plus loin, en forme de tableaux, les indications qu'on possède sur la cote des devises et les a traduites par des graphiques. Dans la seconde partie de l'introduction, il en a esquissé l'étude historique, c'est-à-dire qu'il a recherché l'explication des variations en les mettant en rapport avec les événements et la conjoncture. L'étude de la spéculation à l'intérieur et à l'extérieur, question difficile à élucider, et qui n'a jamais été abordée jusqu'à présent, celle des mouvements commerciaux pourront sans doute apporter à cet égard des lumières nouvelles. M. Bouchary conservera, en tout cas, le mérite d'avoir été l'initiateur et d'avoir fourni l'instrument de travail indispensable.

A l'histoire générale se rapporte d'abord le tome III du recueil relatif au gouvernement révolutionnaire, préparé par Auguste COCHIN et publié par M. Michel DE BOÜARD, sous les auspices de la Société de l'histoire de France ; il est conçu d'après la même méthode que les deux premiers, dont il a été précédemment rendu compte².

On citera ensuite les nouveaux volumes de la collection des *Classiques de la Révolution*, dus à l'inspiration d'Albert Mathiez et réalisés par plusieurs de ses amis. C'est même Mathiez qui avait personnellement entrepris la réédition du Vieux Cordelier ; l'œuvre était toutefois bien loin de l'achèvement au moment de sa mort ; elle a été terminée par M. Henri CALVET³, qui a utilisé non seulement les notes de Mathiez, mais des recherches personnelles, dont il a indiqué ici même quelques-uns des résultats⁴. Certains ont exprimé le regret qu'il n'eût pas écrit, à cette occasion, une biographie de Camille, estimant qu'elle l'aurait conduit à mitiger la sévérité dont ses notes font quelquefois preuve. Mais aucun témoignage n'indiquait que l'intention de Mathiez fût d'adopter un autre cadre que le Vieux Cordelier lui-même, et j'ai pensé que son collaborateur devait être laissé libre de la traduire le plus exactement possible. La même objection ne saurait être formulée à l'encontre de M. Alfred CHABAUD⁵, qui a donné une nouvelle édition

tive et de la Convention. Paris, Imprimerie nationale, 1937, in-8°, 205 p. (les publications de la Commission sont en vente à la librairie Leroux, 108, boulevard Saint-Germain).

1. *Le marché des changes de Paris à la fin du XVIII^e siècle, 1778-1800, avec des graphiques et le relevé des cours*. Paris, Hartmann, 1937, in-8°, 183 p.

2. *Les actes du gouvernement révolutionnaire, 23 août 1793-27 juillet 1794*. Paris, Champion, 1936, in-8°, 612 p.

3. *Camille Desmoulins, Le Vieux Cordelier*. Paris, A. Colin, 1936, in-8°, 314 p.

4. *Un plagiat de Camille Desmoulins : le n^o 3 du Vieux Cordelier*, t. CLXXII, nov.-déc. 1933.

5. *Mémoires de Barbaroux*. Paris, A. Colin, 1936, in-8°, 311 p. M. Chabaud a également publié des *Lettres de Barbaroux*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, nov. 1936 et mai-juin 1937.

des mémoires de Barbaroux d'après le manuscrit original retrouvé par lui au château de Saint-Point, dans les papiers de Lamartine, qui l'avait reçu du fils même du girondin ; M. Chabaud a, en effet, encadré les mémoires, qui vont seulement de mai 1790 à la fin de 1792, dans une série de chapitres consacrés à la période antérieure de la vie de Barbaroux, ainsi qu'à la période postérieure. Des appendices étendus sont consacrés, en outre, aux œuvres, aux biographes et à la famille de Barbaroux. D'un caractère différent sont les livres de MM. Maurice DOMMAGET¹ et Louis JACOB² : ce sont des pages choisies. Le premier s'est chargé de Babeuf ; aux extraits groupés suivant les principales périodes de la vie de son personnage, il a joint des notices relatant succinctement les événements marquants de son existence ainsi qu'une importante bibliographie. M. Jacob a rassemblé un certain nombre des appréciations portées sur Robespierre par ses contemporains, soit de son vivant, soit après sa mort ; par une exploration méthodique des archives artésiennes, il a, en outre, réussi à produire de nouveaux documents sur la jeunesse de Maximilien, encore si imparfaitement connue. Évidemment, des pages choisies de Babeuf ne peuvent dispenser ses futurs historiens de recourir à ses œuvres mêmes ; le recueil de M. Jacob, s'il ne prête pas à la même objection, ne dispensera pas non plus de rechercher les opinions que les dimensions imposées au volume par l'éditeur ne lui a pas permis de retenir. Mathiez avait entendu, par une formule de cette espèce, atteindre un public plus étendu que par les autres volumes de la collection consacrés à des reproductions intégrales. Cette ambition était naturelle de la part d'une collection qu'il avait dénommée *Les classiques de la Révolution*. On souhaite que l'expérience la justifie.

La Société des Études robespierristes a publié le tome IV des œuvres de Robespierre : consacré au *Défenseur de la Constitution*, il a été préparé par M. Gustave LAURENT³.

On ajoutera que M. Jacques GODECHOT a consacré sa thèse complémentaire à l'édition du fragment des mémoires d'Alexandre qui concerne sa mission aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse sous le Directoire⁴. Alexandre est connu particulièrement pour son rôle au 20 juin et au 10 août comme chef de la garde nationale du faubourg Saint-Marceau : il est souhaitable que le fragment relatif à ces journées soit publié sans tarder et on croit pouvoir assurer qu'il le sera, en effet, par les soins du même historien. Enfin, on mentionnera l'édition qu'on peut qualifier de définitive, en ce

1. *Pages choisies de Babeuf*. Paris, A. Colin, 1935, in-8°, 330 p.

2. *Robespierre vu par ses contemporains*. Paris, A. Colin, 1938, 225 p.

3. *Œuvres complètes de Robespierre* ; t. IV : *Les journaux. Le Défenseur de la Constitution*, édition complète et critique avec une introduction, des commentaires et des notes. Nancy, Thomas, 1938, in-8°, xxxviii-399 p. En vente chez le président de la Société, 86, boulevard Jean-Jaurès, Boulogne-sur-Seine. Prix : 40 francs.

4. *Fragment des mémoires de Charles-Alexis Alexandre sur sa mission aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse*. Paris, Fustier, 1937, in-8°, 224 p.

sens qu'elle repose, et c'est la première fois, sur l'examen du manuscrit original, des *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre, par MM. René JOHANNET et François VERMALE¹, bien préparés à cette tâche par leurs travaux sur le célèbre écrivain. L'introduction raconte sa vie jusqu'en 1797. Le manuscrit, conservé au château de Saint-Martin-le-Mesnil-Oury (Calvados), leur a été gracieusement communiqué par M. le comte R. de Maistre. Il porte la date de 1796 : la première édition remonte à 1797².

On est heureux aussi de signaler qu'en dépit des difficultés presque prohibitives que l'époque réserve aux publications d'érudition, M. F. BRAESCH a pu donner le fascicule VII de sa réédition du *Père Duchesne*, qui était en suspens depuis dix ans³.

En Angleterre, M. J. M. THOMPSON a rassemblé un lot important de témoignages émanés de ses compatriotes sur la Révolution française. Certains sont bien connus ; d'autres le sont moins et il en est qui ne le sont pas du tout, en France du moins. Il espère pouvoir dans l'avenir donner une suite à ce recueil, et nous l'espérons avec lui⁴.

En Italie, M. Raffaele CIAMPINI a fait paraître le premier volume des lettres de Mazzei au roi de Pologne Stanislas Poniatovski, qu'il représentait à Paris⁵. Quelques-unes avaient déjà été éditées par M. Ciampini, et le précédent bulletin en avait fait mention. Mazzei se montre favorable à la Révolution pendant la période dont il est ici question et qui va de 1788 à mars 1790 ; il est même fort animé contre l'aristocratie ; s'il a pleinement confiance en la bonne volonté de Louis XVI, il n'attend rien de bon de la reine. Bref, il vibre à l'unisson du sentiment révolutionnaire et, ça et là, le 14 juillet, par exemple, il est le témoin de la rue. Mais il ne faut pas attendre de lui

1. *Considérations sur la France, publiées d'après les éditions de 1797, 1821 et le manuscrit original*. Paris, Vrin, 1936, in-8°, xxxvi-184 p.

2. Les revues ont également publié quelques documents intéressants. On citera, par exemple : les fragments des souvenirs de Creuzé-Latouche, sur *Les grandes journées de juin et juillet 1789*, publiés par M. Marchand (*Revue des Questions historiques*, mars 1935) ; *Un document inédit sur la Gironde* (souvenir de Williams), par M. David Williams (*Annales historiques de la Révolution française*, septembre 1938) ; neuf lettres curieuses de Durand-Maillane, reproduites par M. Ed. Vellay, dans la même revue, janvier 1937 ; les lettres de Saint-Cyr-Nugues à Jullien de Paris, données par M. G. Bourgin, dans la même revue encore, septembre 1938 ; les extraits de la *Correspondance des agents diplomatiques de l'Espagne en France, de septembre à décembre 1791* (*Revue hispanique*, avril et juillet 1935) ; le journal de campagne d'un émigré anonyme en 1792 (siège de Thionville et Argonne), publié par M. J. M. Thompson, dans les *Annales historiques de la Révolution*, mars 1938.

3. *Le Père Duchesne d'Hébert ; réimpression avec notes et introduction*, fascicule VII (jusqu'au 30 septembre 1791). Paris, Société du Recueil Sirey, 1938, p. 588 à 839. Les six premiers fascicules avaient paru, de 1922 à 1928, par les soins de la Société de l'histoire de la Révolution française.

4. *English witnesses of the french Revolution*. Oxford, Blackwell, 1938, in-8°, xii-267 p.

5. *Lettere di Filippo Mazzei alla corte di Polonia, 1788-1792* ; t. I : *Juillet 1788-mars 1790*. Bologne, Zanichelli, 1937, xxviii-307 p. (Publication de l'Institut italien d'histoire moderne et contemporaine).

davantage. Il n'a pas assisté aux grands événements, par exemple à la prise de la Bastille ou aux journées d'Octobre ; du moins, il n'en dit rien. Malgré ses fonctions diplomatiques, on ne voit pas non plus qu'il ait eu des attaches à la cour. Ami, paraît-il, de La Fayette et de Condorcet, il ne rapporte pas de conversations qui nous apprennent du nouveau à leur égard. En somme, c'est Mazzei lui-même qui, par l'entraînement révolutionnaire dont il porte témoignage, fait l'intérêt principal, quoique non exclusif, de sa correspondance.

En Suisse, M. Gustave STEINER a terminé la publication de la correspondance de Pierre Ochs, dont nous avons précédemment annoncé l'apparition du tome I¹. La confection du second a été retardée par la mise en vente, entre temps, de lettres d'Ochs à Reubell et de Talleyrand, Rapinat et autres à Mengaud, chargé d'affaires de la République, ainsi que de rapports de ce dernier : M. Steiner a tenu à en faire son profit et à les faire entrer dans des annexes. Ce tome II comprend les années 1796 à 1799 : il concerne donc les origines de l'intervention française en Suisse, l'invasion et les troubles qu'elle a provoqués, la fondation de l'Helvétique, ses crises, et finalement la guerre de 1799. Il n'intéresse donc pas comme le premier, du moins au même point, l'histoire intérieure de la France, mais plutôt celle de la Suisse, ainsi que la politique extérieure du Directoire. Dans sa longue introduction, M. Steiner met au point nos connaissances sur le rôle de P. Ochs et maintient, d'une part, que c'était un révolutionnaire modéré, libéral et bourgeois, et, d'autre part, que son programme n'envisageait qu'une révolution nationale, bien que, tout de même, il comptât sur une démonstration militaire de la France pour briser la résistance de l'oligarchie. Le tome III est d'intérêt moins général : il suit Ochs de l'année 1800 à sa mort en 1821. Il ne cessa jamais de remplir des fonctions, plus ou moins importantes, dans le canton de Bâle et resta l'un des chefs du mouvement libéral jusqu'à la fin. Mais son rôle ne fut plus que secondaire et sa vie, en tout cas, n'intéresse plus dès lors que l'histoire de la Suisse.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — M. Louis-Philippe MAY² a retracé à grands traits, avec beaucoup de verve, l'histoire des tentatives de réformes financières de 1760 à 1788, de Bertin à Brienne, dont il regarde l'échec, avec raison, comme une des causes essentielles de la Révolution. En ce sens, on remonterait avantageusement jusqu'à Machault, au moins. Il a bien mis en lumière la résistance de ceux que d'aucuns appelaient déjà, en ce temps, « l'aristocratie des capitalistes » et des privilégiés de toutes sortes. Il est visible que son dessein lui a été inspiré par le désir de retrouver dans le passé des faits analogues à ceux qui lui paraissent caractériser l'époque contemporaine ; le

1. *Korrespondenz des Peter Ochs, 1752-1821*, t. II. Bâle, Birkhäuser, 1935, in-8°, ccxcviii-668 p. ; t. III, 1938, in-8°, lxxxiv-563 p.

2. *L'Ancien Régime devant le mur d'argent*. Paris, Alcan, 1935, in-16, 226 p.

récit porte la trace de cette préoccupation ; elle lui donne de la vie, mais elle n'est pas sans danger, puisqu'elle conduit à simplifier les conflits d'autrefois pour les rendre plus aisément comparables à ceux d'aujourd'hui en les dépouillant de leurs caractères spécifiques. Il m'a paru que, pour les besoins de la cause, M. May exagérait les mérites, d'ailleurs incontestables, du plan de Calonne ; d'autre part, il accable la noblesse de robe, persuadé apparemment que la noblesse d'épée était disposée, au contraire, à se dépouiller pour s'incorporer au reste de la nation : il n'en est rien. Les parlements ont bien exprimé l'opinion de l'aristocratie et, si la noblesse de robe s'est exposée aux véhémentes critiques de certains historiens, c'est que, grâce aux remontrances, elle pouvait parler, tandis que la noblesse d'épée n'avait pas d'interprète propre. Les nobles libéraux de 1789 n'ont constitué qu'une minorité et nombre d'entre eux, à commencer par La Fayette, n'étaient pas les interprètes fidèles de leurs commettants.

On lira aussi avec intérêt l'histoire générale de la Révolution récemment écrite par M. Jean PONS¹, car elle est pleine de chaleur et de mouvement. Sans produire de documents inédits, sans suggérer, à proprement parler, un point de vue nouveau, il a voulu, dit-il, résumer « le travail pratique » de ses quinze années de professorat pour « faire connaître et aimer le passé révolutionnaire de notre peuple ». Sa préoccupation dominante est de mettre en lumière le mouvement social que traduit le mouvement politique, dans la conviction que « la Révolution française est l'annonciatrice d'une révolution plus vaste ». M. Pons est au courant des travaux récents et, dans l'essentiel, je ne vois rien à objecter à l'interprétation qu'il donne du mouvement révolutionnaire. On s'accordera moins facilement sur la conception qu'il propose du récit historique. L'histoire est une chose, l'apologétique et la polémique en sont une autre, et, parce qu'il est difficile à l'historien de les séparer, ce n'est pas une raison de les confondre. Même du point de vue éducatif, il n'est pas certain qu'il soit sage de s'abandonner aux mouvements affectifs ; l'exposé y gagne en couleur, c'est incontestable, et il enthousiasme le lecteur sympathique ; mais je crains que celui qu'il s'agirait de convaincre ne ressente une impression différente.

Tout autre, comme on pense, est l'état d'esprit de M. KURT BORRIES qui a résumé en quelques pages ses vues sur le rôle de la Révolution dans la genèse du monde contemporain². Sans y découvrir rien de nouveau, on notera que l'auteur a consacré plusieurs pages à l'influence de la maçonnerie pour se ranger à l'avis de Barruel et de M. Gaston Martin. Il convient que les documents font défaut pour attester le « complot maçonnique », mais, réplique-t-il, les sociétés secrètes, par définition, n'en laissent pas et, d'ailleurs, l'his-

1. *La Révolution française et l'avènement de la bourgeoisie*. Se trouve à Paris, 164, rue Lafayette, in-12, 425 p.

2. *Die Bedeutung der französischen Revolution für die Entstehung der modernen Welt*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1938, in-8°, 47 p.

toire peut-elle se passer d'hypothèses? D'hypothèses, non, mais à titre de direction de recherches et à la condition qu'elles soient fondées sur un commencement de preuves documentaires. Une hypothèse n'est pas une preuve et les objections de M. Mornet me paraissent subsister.

Beaucoup plus étendu est l'ouvrage de M. Giuseppe MARANINI. Bien qu'il soit bien au courant des travaux relatifs à l'histoire de la Révolution, il ne s'est pas proposé de la raconter¹. Son dessein est de mettre en lumière la dissociation du tiers état et les prodromes de la moderne lutte de classes, comme un résultat naturel du libéralisme, ainsi que l'incapacité du nouvel État de leur servir d'arbitre. Il a bien vu que la Révolution, au cours de ses premières années, avait affaibli le pouvoir exécutif parce qu'il était aux mains d'un roi qui n'inspirait pas confiance. Mais il insiste de préférence sur la tendance de la bourgeoisie à réduire l'État aux fonctions de police et de défense nationale, ce qui donne au libéralisme la physionomie d'une doctrine de classe. Il a montré ensuite la reconstitution de l'autorité au profit du Comité de salut public sous l'influence du péril que courait la Révolution; parallèlement, il s'est appliqué à expliquer que l'apparition du quatrième État, favorable à la réglementation et de tendance anticapitaliste, a concouru à ce résultat, sans que pourtant l'accord fut parfait, car les Montagnards n'entendaient pas sacrifier la bourgeoisie. L'intention qu'on suppose aux robespierristes de créer, par les décrets de ventôse, une classe nouvelle de propriétaires attachés sans conditions à l'État nouveau n'a pas abouti parce qu'il fallait pour réussir « une volonté une » et qu'elle ne peut pratiquement exister, soutient l'auteur, que si l'État est entre les mains d'un seul homme. Après Thermidor, la bourgeoisie et son « libéralisme » ont triomphé, et la réaction progressive du prolétariat a engendré la lutte de classes. M. Maranini n'est pas, en principe, hostile à la Révolution; il apprécie les mérites de son œuvre et juge que l'évolution économique et sociale avait préparé l'avènement de la bourgeoisie. Mais c'est à ses yeux un vice fondamental que de ne pas avoir « organisé » le prolétariat et de ne pas avoir attribué à l'État une autorité médiatrice qui eût protégé ce dernier. Ce mélange de déterminisme historique et de vues normalisantes décale des préoccupations contemporaines, mais il est juste de reconnaître que l'auteur s'est abstenu de les faire intervenir dans son récit.

Il n'y a rien à tirer du bref et superficiel chapitre consacré par M. J. DURET à la prise de la Bastille dans l'histoire des révolutions de Cromwell à Franco, qui contient d'ailleurs de bons exposés de MM. Perreux et Crémieux sur 1830 et 1848 et des essais suggestifs de MM. Serge, Rossi, Lauret et Cassou sur les « révolutions » contemporaines². Quant au livre de M. Pierre Lu-

1. *Classe et Stato nella Rivoluzione francese*. Perugia, Regia Università degli Studi, 1935, in-8°, 590 p. (Facoltà fascista di scienze politiche. Collana di studi fascisti, n° 32-40).

2. *Histoire des révolutions de Cromwell à Franco*. Paris, Gallimard, s. d. (1938), in-8°, 247 p.

cius¹, il est destiné à montrer que le libéralisme de 1789 mène nécessairement au communisme, soit promptement, comme de 1789 à 1796, soit à pas comptés, comme de 1815 à 1848 ou de 1871 à nos jours ; l'auteur tient d'ailleurs ce glissement comme condamnable à priori et ne voit d'autre moyen de l'empêcher que de revenir sinon aux institutions de l'ancienne France, du moins à leur esprit qu'il promet de nous révéler ultérieurement.

Toujours bien accueillis par le grand public sont les ouvrages que M. Louis MADELIN présente sans discontinuer sur le ton de la causerie et avec l'entrain qui a tant contribué à sa célébrité. Leur caractère n'est toutefois pas uniforme, quant à la préparation. L'un, qui raconte l'histoire de la chute de la monarchie, du règne de Louis XV au 10 août², est un recueil de conférences, où les affirmations surprenantes ne manquent pas et qui ne représentent pas l'état actuel des connaissances, ou tout au moins de la discussion. Les pages relatives à la maçonnerie, à son « complot » et à sa complicité avec le duc d'Orléans, n'ont plus de quoi beaucoup étonner ! Mais on l'est davantage en apprenant que la déclaration des droits de 1789 a proclamé que l'insurrection était le plus saint des devoirs et que la Grande Peur s'explique par l'effroi du peuple français à la pensée que le pouvoir tutélaire du monarque allait lui manquer désormais, ou en constatant que l'appel de Louis XVI à l'étranger est pudiquement rejeté dans la pénombre.

Le livre consacré à la Contre-Révolution de 1789 à 1815, plus consistant, bien que dépourvu d'appareil critique, ne répond pas tout à fait au titre³. Il n'y est nullement question des tentatives de l'aristocratie pour étouffer la Révolution avec l'aide des puissances, mais des progrès de la restauration monarchique, en sorte que la plus grande partie du volume est consacrée à Bonaparte. Or, il y a eu des contre-révolutionnaires avant la chute de la royauté et il est manifestement inexact de soutenir que contre-révolution et royalisme sont identiques ou que la contre-révolution visait uniquement la forme républicaine du gouvernement. Pour les Français du temps, la contre-révolution était destinée à rétablir la domination de l'aristocratie : ainsi comprise, ils n'en ont jamais voulu et Bonaparte lui-même ne l'a pas faite. Le titre adopté par M. Madelin est donc fâcheusement ambigu. Mais, en réduisant la contre-révolution à la haine de la république, il a bien résumé sa thèse essentielle, à savoir que les Français de 1789, n'ayant nullement eu l'intention de détruire la monarchie (de quoi tout le monde est d'accord), n'ayant « jamais désiré qu'on fit table rase des institutions séculaires qui entouraient le trône, mais voulu (sic) qu'on les coordonnât mieux pour qu'ils (sic) ne gênassent plus l'État et pesassent moins sur le peuple », soupirèrent constamment pour le rétablissement de la royauté et trouvèrent dans le des-

1. *Un siècle et demi de révolution, 1789-1936*. Paris, librairie de l'Arc, s. d. (1938), in-12 209 p.

2. *Le crépuscule de la monarchie. Louis XVI et Marie-Antoinette*. Paris, Plon, s. d. (1936), in-8°, 327 p.

3. *La Contre-Révolution sous la Révolution*. Paris, Plon, 1935, in-8°, 367 p.

potisme de Bonaparte ce qu'il leur fallait. Il n'est pas aisément de discuter des affirmations souvent vagues. Tout en insistant à plusieurs reprises sur l'égalité civile que les Français désiraient avec force, M. Madelin s'abstient d'expliquer ce qu'elle signifiait pour l'aristocratie et d'indiquer que le roi, le conflit engagé, a pris parti pour cette dernière, mis à son service ce qui lui restait d'autorité et de force et, après son échec, fait appel à l'étranger dans la même intention. Il ne montre pas que la monarchie, ayant cessé de la sorte d'être nationale, s'est évanouie sans laisser de trace dans la masse, car c'est un fait que, sous l'Empire, celle-ci avait oublié les Bourbons. Or, l'esprit monarchique est une habitude, et elle avait si bien disparu que les Bourbons n'ont jamais pu se réenraciner et que la soi-disant monarchie de Napoléon n'a été qu'un décor de théâtre. M. Madelin crée donc entre le loyalisme monarchique du peuple de l'Ancien Régime et l'acceptation de la dictature césarienne une filiation entièrement fictive. La dictature date du Comité de salut public et, de toute évidence, résulte de la guerre ; la résignation, plus ou moins docile, qu'elle a trouvée s'explique par le désir d'épêcher le triomphe de l'aristocratie et de sauvegarder l'indépendance et l'intégrité de la nation. Des habitudes monarchiques ont aidé l'Empire dans son évolution, c'est bien sûr, mais on les rencontre surtout chez les ralliés. Et, si l'on allègue que la bourgeoisie, les notables, désiraient aussi la monarchie, ce n'était sûrement ni celle de l'Ancien Régime ni celle de Napoléon, mais une monarchie constitutionnelle et parlementaire, celle de Louis-Philippe, par la raison que, sous ce régime, lié au suffrage censitaire, la bourgeoisie a été maîtresse absolue de la France ; une fois le suffrage universel établi et le monopole politique des notables mis à mal, la bourgeoisie, pour la plus grande part, s'est désintéressée de la monarchie aussitôt qu'elle s'est aperçue que la forme républicaine laissait à son monopole économique de longues perspectives de survie et de prospérité.

On retrouve le même système à priori dans les deux premiers tomes de l'*histoire de Bonaparte*¹, où M. Madelin annonce l'ambition de reprendre l'œuvre de Thiers pour la mettre au courant des travaux parus depuis près d'un siècle. Ici l'information est plus étendue et, à la fin de chaque volume, on trouve un appareil critique assez copieux. La documentation est rarement originale et l'auteur s'en est expliqué dès le début en observant que le recours aux archives aurait rendu son dessein chimérique. On concède volontiers qu'il est possible de faire œuvre utile en réalisant la synthèse des connaissances acquises à un moment donné ; mieux : il suffit souvent de relire les documents imprimés pour être original ; enfin, si l'on a découvert des points de vue nouveaux par la méditation, on est justifié à reprendre l'exposé des faits acquis par d'autres. Cependant, quand il s'agit de remplacer Thiers, l'objection de M. Madelin perd un peu de sa force persuasive, car

1. *La jeunesse de Bonaparte*. Paris, Hachette, s. d. (1937), in-8°, 359 p. ; *L'ascension de Bonaparte*. Ibid., s. d. (1937), in-8°, 392 p.

il ne s'agit pas ici d'un « essai », d'une œuvre de détail ou d'un manuel éphémère : il ne se trouvera pas de sitôt un historien et un éditeur pour concevoir pareille entreprise. Or, les travaux relatifs à la période embrassée sont très inégalement poussés suivant les domaines, et l'on s'en aperçoit aisément en lisant M. Madelin. Sur la jeunesse de Bonaparte, il disposait de Masson et de Chuquet ; sur le premier Directoire, de Debidour, de Guyot et de Mathiez ; mais, sur l'histoire intérieure du second Directoire, pareils secours lui manquent jusqu'à ce qu'à la veille de Brumaire il rejoigne Vandal, qui, d'ailleurs, a vieilli sur certains points. Il semble donc qu'en s'assignant pareille tâche, M. Madelin eût été bien inspiré en consentant à s'adresser aux Archives pour enrichir un peu notre savoir sur les parties qui restent relativement dans l'ombre et, à mesure qu'il avancera, on ne peut guère douter que cette impression se confirme, car l'histoire administrative et économique de l'Empire présente des lacunes. Dès à présent, la thèse de M. Godechot, dont il sera question plus loin, prouve que l'exposé de M. Madelin sur la campagne d'Italie mérite d'être rectifié, et il saute aux yeux qu'il a, dans l'intérêt de sa thèse, noirci le Directoire en assurant que ce dernier a conçu, seul, l'expédition d'Égypte pour se débarrasser de Bonaparte, ce qui est au moins controversé, et en passant sous silence l'effort considérable manifesté après le 18 fructidor dans le domaine administratif et financier.

Car, M. Madelin a construit son ouvrage de manière très systématique. Le premier volume est un dyptique dont les deux volets ne se rejoignent solidement et totalement que dans son esprit. D'un côté, l'histoire de la Révolution racontée, comme dans sa *Contre-Révolution*, pour montrer que la France demandait un roi ; de l'autre, celle de Bonaparte, pour attester qu'il était le sauveur prédestiné. La perspective révolutionnaire est faussée et le rôle essentiel des notables, qui, par l'intermédiaire de Sieyès, ont livré le pouvoir à Bonaparte, persuadés qu'ils gouverneraient sous son nom, n'est pas mis en lumière. Le rôle du hasard dans l'ascension de Bonaparte ne l'est pas davantage. M. Madelin va jusqu'à admettre que Bonaparte était de souche « romaine » et devait descendre de sujets italiens des Césars, afin de mieux marquer sa prédestination impériale ! Le providentialisme bonapartiste a ainsi trouvé un brillant et aventureux héritier.

L'histoire de la Révolution que poursuit Dom H. LECLERCQ est plus analytique et se tient plus près des faits. Le volume que nous avons reçu va de juillet 1790 à avril 1791¹. En dépit de son titre, ce n'est pas uniquement d'histoire religieuse qu'il traite, mais c'est bien le schisme qui le domine. Malgré ses préventions dogmatiques, l'auteur montre de l'indépendance à l'égard de Bernis et de Pie VI. Il montre que le premier, agent occulte du comte d'Artois, se chargea, dès le 4 janvier 1791, de remettre à Zélada un

1. *L'Église constitutionnelle*. Paris, Letouzey, 1934, in-8°, 619 p. Entre les deux volumes sur la Fédération, dont il a été parlé dans le précédent bulletin, et celui-ci, s'intercale *La propagande révolutionnaire, juillet-décembre 1790*, que nous n'avons pas reçue.

mémoire d'Azara sur la croisade à organiser contre la Révolution, et que le second demanda, le 10 mars, l'appui des rois contre la France. Toutefois, il ne paraît pas qu'il ait attribué assez d'importance à l'affaire d'Avignon. Le chapitre 1, qui concerne la vente des biens nationaux, est bien superficiel, mais sur le serment, comme aussi sur les relations diplomatiques, l'auteur apporte le résultat de recherches originales dans les archives provinciales et aux Affaires étrangères. Des chapitres sont consacrés à la politique de Mirabeau et à la journée des Poignards. Comme beaucoup de ses prédécesseurs, il incline à croire que Mirabeau aurait pu endiguer la Révolution, mais il admet que la mort lui a épargné une désillusion suprême au jour de la fuite du roi ; on ne voit pas comment Mirabeau eût pu faire plus que Barnave et échapper à l'impopularité qui atteignit La Fayette. La politique du triumvirat et des Feuillants n'est pas abordée ici : ce sera sans doute pour le volume suivant¹.

En Angleterre, M. J. B. MORTON a écrit sur la Révolution jusqu'au 9 thermidor un volume épisodique², d'histoire purement politique ou biographique d'ailleurs, et où l'œuvre des assemblées ne tient aucune place (Charlotte Corday, à elle seule, occupe soixante-dix pages). Il a pris soin de se documenter convenablement et son chapitre sur les massacres de Septembre, qui tient compte du livre de M. Caron, le démontre particulièrement. Mais il n'apporte rien de neuf et ne le prétend d'ailleurs pas.

Le livre de M. Evarts S. SCUDDER sur les jacobins embrasse, lui aussi, l'histoire de la Révolution jusqu'à la chute de Robespierre, mais il donne un récit continu, beaucoup plus bref au surplus. Il est également dépourvu d'appareil critique et la connaissance de la période y est moins approfondie³. En dépit du titre, il contient peu de choses sur le fameux club et sur ses partisans.

L'ouvrage de M^{me} Nesta H. WEBSTER sur le roi et la reine est encore une histoire de la Révolution, mais racontée en marge de la biographie des deux personnages⁴. C'est une apologie. Aucun reproche ne paraît justifié à l'auteur quand il s'adresse à ses héros : l'appel à l'étranger lui paraît parfaitement légitime. Quant à la Révolution, elle-même, elle n'a eu d'autre

1. Page 163, Dom H. Leclercq estime que c'est par « une fantaisie déplacée » que Mathiez a considéré La Luzerne, évêque de Langres, comme l'auteur du « premier programme de laïcisation », attendu que ce prélat n'a demandé la laïcisation de l'état civil que comme un moindre mal. Mathiez l'entendait bien ainsi et n'a jamais pensé que l'évêque eût abandonné la prétention de l'Église au monopole. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a demandé la laïcisation de l'état civil. Cette constatation peut déplaire à certains, mais en quoi est-elle déplacée ?

2. *The Bastille falls and others studies of the french Revolution*. Londres, Longmans, Green et C^o, s. d. (1936), xi-311 p. ; prix : 12 s. 6 d.

3. *The Jacobins*. Londres, Barker, s. d., viii-311 p. Quelques erreurs typographiques : Champeaux Paslain, de Saint-Brieux (p. 11) ; Chondieu (p. 163).

4. *Louis XVI and Marie-Antoinette during the Revolution*. Londres, Constable, s. d. (1937), xvi-539 p. ; prix : 18 s.

cause que le complot maçonnique et orléaniste et un tableau idyllique de la France en 1789 le prouve surabondamment ; au surplus, on nous certifie que la noblesse consentait à abandonner ses « priviléges féodaux ». La question des rapports de la reine et de Fersen tient naturellement une place énorme dans ces pages. M. de Nolhac admettait du moins que Marie-Antoinette avait aimé Axel ; ce n'est pas sans peine que M^{me} Webster consent que l'hypothèse n'est pas absolument déraisonnable, bien qu'elle ne l'adopte pas. Elle conteste point par point les déductions que M^{me} Soederhjelm avait cru pouvoir tirer du journal de Fersen et des ratures qui avaient expurgé les originaux publiés par Klinckowström. Le témoignage de Saint-Priest ne trouve pas grâce non plus parce que Fersen a été l'amant de M^{me} de Saint-Priest ; elle ne mentionne pas cependant, sauf erreur, le passage où l'ancien ministre explique pourquoi l'une des portes des Tuilleries, celle qui permit l'évasion, n'était pas gardée¹. On accorde bien volontiers à M^{me} Webster qu'il n'est écrit, noir sur blanc, dans aucun document, que la reine ait eu Fersen pour amant, mais on est obligé d'observer qu'après avoir si légèrement présenté l'hypothèse du complot maçonnique comme une certitude, elle fait bien bon marché ici des vraisemblances. La documentation est très inégale et fort mêlée. On y rencontre pêle-mêle des mémoires, Montjoie et Soulavie, Burke et Lacretelle, Stryienski et Lenôtre, Copin-Albancelli et Barruel. P. 38, les *Archives parlementaires* sont confondues avec Buchez et Roux. P. 11, il est fait état de l'article sur le Pacte de famine *paru dans le Moniteur le 16 septembre 1789*, alors que, p. 37, il est reconnu que ce journal ne date que du mois de novembre.

Venons maintenant aux historiens qui ont envisagé des périodes moins étendues ou qui se sont bornés à des monographies.

M. Edmond SOREAU a repris l'histoire de la chute de l'Ancien Régime², qu'il fixe au 14 juillet, sans dire un mot de la révolte agraire et de la nuit du 4 août, on ne sait pourquoi ; en revanche, la recherche des origines remonte parfois jusqu'à Louis XIV et même plus haut. L'information provient surtout de l'imprimé : les lectures de l'auteur sont fort étendues, sans être complètes³, mais il les résume de manière assez discursive. Il semble qu'il ait beaucoup moins cherché, d'ailleurs, soit à établir l'état de nos connaissances par un exposé objectif des faits acquis, soit à indiquer les principales interprétations qu'on a donné de l'événement, les problèmes discutés

1. De même, l'auteur rejette le témoignage de M^{me} Campan sur la présence de Fersen au château de Versailles, le matin du 6 octobre, mais elle ne cite pas celui des deux gardes du corps mentionnés par le baron de Villiers.

2. *Chute de l'Ancien Régime*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1937, in-8°, 216 p.

3. Comment raconter la journée du 14 juillet, sans citer le livre de Flammermont ? Les études financières de Braesch ne sont pas mentionnées. Comme l'observation n'a rien de flatteur pour moi, on me pardonnera peut-être de dire que, sur les paysans en 1789, ma *Grande Peur* ne l'est pas non plus.

et les directions de recherches, qu'à utiliser ses notes et à nous faire part de ses réflexions personnelles.

C'est la fuite du roi¹ qu'a racontée, une fois encore, Mgr Charles AIMOND, et très utilement, car son petit livre, écrit avec simplicité et sans « ornements empruntés », se lit avec un intérêt sans défaillance et se recommande par la compétence, l'esprit critique et un sens bien rare de la mentalité populaire. Non content de rassembler ce qu'on sait de sûr, il apporte des éclaircissements de détail, grâce à la connaissance des lieux et aux traditions locales, étant originaire de Varennes ; il a découvert aussi des documents inédits. On regrette seulement, d'autant qu'il ne semble nourrir aucune illusion sur la reine et Fersen, que le témoignage de Saint-Priest, rappelé ci-dessus, lui ait échappé. Son principal mérite est d'avoir mis en lumière le rôle du peuple. Il a rappelé les peurs de 1789 et de 1790, les craintes qui tenaient les paysans en éveil et que leurs conflits avec les seigneurs ravivaient sans cesse, la surveillance soupçonneuse des municipalités, la rapidité des gardes nationaux à se mobiliser au premier appel, le dévouement des patriotes à la cause nationale dont Drouet n'a donné que l'exemple le plus célèbre, leur étroite solidarité. Mgr Aimond ne connaissant probablement pas mon livre sur la Grande Peur, il est d'autant plus satisfaisant de constater que ses observations, par un autre chemin, mènent à des conclusions au moins similaires. Je puis ajouter que, s'il avait étendu ses recherches au passé du comte de Dampierre, le meurtre dont ce dernier fut victime se serait encadré encore mieux dans l'ensemble.

M. Raffaelle CIAMPINI s'est attaqué aussi à un sujet souvent traité : l'histoire de la crise de 1792 et de la journée du 10 août². Son livre est le résultat d'investigations approfondies dans la littérature du sujet et profite aussi de recherches originales, car il a utilisé les rapports de l'ambassadeur de Toscane en France, conservés à Florence, et de l'ambassadeur de Sardaigne, conservés à Turin. Il en reproduit quelques-uns en appendice, notamment sur le 20 juin et le 10 août. Son livre prend ainsi place au nombre de nos sources.

Mlle Isabelle BOURDIN, dans sa thèse principale sur les sociétés populaires, n'a pas non plus dépassé le 10 août³. Il s'agit, comme on sait, des clubs fondés en marge des Jacobins et des Cordeliers. Le premier date de février 1790 : il fut fondé par Dansard, un maître d'école, qui, se faisant une haute idée de son rôle d'éducateur et d'ailleurs d'opinion modérée, se proposait de commenter aux pauvres gens la Déclaration des droits et les décrets de

1. *L'éénigme de Varennes. Le dernier voyage du roi Louis XVI, juin 1791.* Paris, de Gigord, 1936, in-16, 187 p.

2. *La caduta della monarchia.* Bologne, Cappelli, s. d. (1934), in-8°, 292 p.

3. *Les sociétés populaires à Paris pendant la Révolution française jusqu'à la chute de la royauté.* Paris, librairie du Recueil Sirey, 1937, in-8°, 454 p.

l'Assemblée nationale ; bientôt il vint tenir ses séances aux Jacobins-Saint-Honoré, ce qui leur donna du relief. Les chefs révolutionnaires aperçurent vite le parti qu'on pouvait tirer de telles réunions, et notamment Marat. De novembre 1790 au printemps de 1791, dix-sept sociétés populaires prirent naissance à leur instigation. Un moment interrompu par la réaction qui suivit l'affaire du Champ-de-Mars, le mouvement reprit en 1792. Composées de petites gens, ces sociétés différaient du club des Jacobins, bien qu'elles leur demandassent l'affiliation ; mais elles ressemblaient fort aux Cordeliers et, ordinairement, agirent d'accord avec eux. Elles jouèrent un rôle important, comme centres d'action, dans les journées de 1791 et de 1792, mais, sur la préparation du 20 juin et du 10 août, les documents font défaut. Ceux qui nous restent renseignent principalement sur la mentalité des patriotes et, à ce titre, sont très précieux. Sur ce point, d'ailleurs, le livre de M^{me} Bourdin ne peut être considéré comme définitif et l'appréciation qu'elle formule dans sa préface sur cette mentalité paraît contestable, parce qu'elle n'y tient pas compte de l'action contre-révolutionnaire et du contre-coup de la crainte du « complot aristocratique » dans la pensée populaire. On peut observer encore que les conditions dans lesquelles sont nées ces sociétés auraient pu être recherchées de plus près : il eût été bon de rappeler à ce propos la vie intense dont les districts parisiens avaient fait preuve et l'émotion produite par l'institution du cens. Les sociétés ont fourni aux citoyens passifs, qui ne pouvaient pas non plus payer la cotisation élevée que demandaient les Jacobins, le moyen de conserver une activité politique.

Il convient, enfin, de considérer que certaines de ces sociétés n'eurent de populaire que le nom. Tel est le cas de celle qui a fait l'objet de la thèse complémentaire de M^{me} BOURDIN¹. Même après avoir changé de principes théoriques, pendant la Terreur, la société de la section de la Bibliothèque ne modifia guère son recrutement : le peuple y fut surtout représenté par les laquais que leurs maîtres y appelaient pour se donner des airs de démocrates et cet exemple permet de comprendre que Robespierre ait nourri quelque méfiance à l'égard de ces sociétés.

Nous avons vu paraître avec satisfaction le grand ouvrage, depuis longtemps attendu, de M. Pierre CARON sur les massacres de Septembre². Il était grand temps qu'un historien compétent prit la peine de réunir les témoignages et les documents, nécessairement très dispersés, et les passât méthodiquement au crible. Tel est le service que M. Caron nous a rendu. D'ailleurs, explorant depuis trente ans et plus les fonds révolutionnaires et

1. *La Société de la section de la bibliothèque, 26 août 1790-25 floréal an II.* Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1937, in-8°, 105 p.

2. *Les massacres de Septembre.* Paris, La Maison du livre français, 1935, in-8°, LXIX-559 p. ; prix : 80 fr.

en ayant tiré nombre de faits nouveaux, son livre n'est pas uniquement une œuvre de critique. Tout au moins sur l'événement parisien, il sera la pierre angulaire de tous les travaux futurs.

Ce n'est pas une synthèse, mais une recherche analytique. Au début, la préoccupation a visé la question telle qu'on l'a longtemps posée, celle de l'organisation administrative des massacres, et des responsabilités. Après avoir formulé le problème, l'auteur, dans la seconde partie : *L'étude des faits*, en reprend un à un les éléments : a-t-on rempli systématiquement les prisons ? Que sait-on des tribunaux improvisés ? Quel est le nombre des massacreurs et à quelle catégorie sociale appartenaient-ils ? Combien y eut-il de victimes ? Quelle a été l'opinion des Français et des étrangers ? Vient ensuite, dans la troisième partie, la recherche des responsabilités : la thèse de l'organisation, qu'il s'agisse de Danton, de la Commune, de son Comité de surveillance ou de Marat, est condamnée comme ne reposant sur aucune preuve recevable.

A quelle cause faut-il donc attribuer les massacres ? La quatrième et la cinquième partie examinent un nouvel aspect du problème. Le catalogue de soixante-cinq faits de violences et de meurtres, commis de juillet à octobre dans les départements, et qui pourra être enrichi, aide à reconstituer l'atmosphère où l'événement parisien s'est produit ; l'étude de la mentalité populaire à Paris même, depuis le 10 août, montre aussi qu'on se trouve en présence d'un paroxysme de cette crainte du « complot aristocratique » qui avait déchainé la Grande Peur et provoqué les meurtres de juillet 1789, ainsi que les premières propositions de Tribunal révolutionnaire.

La méthode de M. Caron est irréprochable. Il n'admet pas le document unique et frappe de suspicion celui qui suppose l'intervention d'intermédiaires. C'est bien juger. Cependant, il y a des degrés dans la vraisemblance et, par exemple, quand les propos attribués à Danton se recoupent relativement si bien, je me sens moins disposé à écarter les témoignages qui les rapportent, bien que chacun d'eux, en bonne critique, ne mérite pas pleine confiance¹.

Un des épisodes provinciaux mentionnés par M. Caron, le massacre de Meaux (4 septembre 1792), a été raconté en détail, à l'aide de l'enquête judiciaire qu'il provoqua en l'an IV, par M. Jacques HÉRISSAY². Sept prêtres, mais aussi sept prisonniers de droit commun, y perdirent la vie. L'affaire paraît avoir été provoquée par l'arrivée, dans la nuit du 3 au 4, d'une division de gendarmerie, envoyée à la frontière ; plusieurs hommes se vantèrent d'avoir pris part aux massacres de Paris ; ils lièrent partie avec les sans-culottes de Meaux, dont les intentions ne devaient pas être incon-

1. J'ai indiqué quelques témoignages qui auraient pu prendre place dans l'ouvrage, dans *Annales historiques de la Révolution française*, 1936, p. 172.

2. *Les massacres de Meaux*. Paris, Perrin, 1935, in-8°, 180 p.

nues de la municipalité, car, le 3, elle avait voulu expédier les prêtres à Melun, ce qu'ils refusèrent malheureusement. M. Hérissay pense, contre M. Caron, que la fameuse circulaire du Comité de surveillance de la Commune de Paris, qui est du 3, dut être connue à Meaux dans la journée : rien ne démontre, et c'est peu vraisemblable. Tout au moins, juge-t-il qu'elle devait l'être des deux commissaires de la Commune ou de ceux du pouvoir exécutif. Mais ces derniers, Ronsin et Lacroix, sont arrivés le 31 août, ont passé la journée du 2 septembre à Fontainebleau et réapparaissent à Melun, le 5 seulement ; quant aux deux premiers, c'est aussi le 5 qu'on les voit dans la ville. Aucun témoignage n'atteste leur présence le 3 et le 4. Ce n'est pas qu'à leur égard l'hypothèse de M. Hérissay ne soit plausible en ce sens que ces personnages partageaient selon toute probabilité les dispositions des gendarmes, mais celles-ci suffisent à l'explication.

Un article de M. Pierre CARON mérite également une particulière mention¹ ; il aborde un domaine qui tente peu d'historiens : on connaît, en gros, l'organisation du pouvoir exécutif pendant la Révolution, mais, sur l'étendue réelle des attributions de ses divers éléments, l'ombre plane, sans parler du fonctionnement de leurs bureaux dont on sait encore moins. M. Caron a montré que, contrairement à l'opinion reçue, le Conseil exécutif, créé le 10 août, n'avait jamais possédé une activité collective bien intense ; que, telle quelle, il avait continué à l'exercer après la démission de Roland jusqu'au décret du 12 germinal an II qui le fit disparaître, bien qu'elle ait diminué à partir d'août 1793 et surtout après le décret du 14 frimaire. Il a également observé que le pouvoir ministériel était bien inférieur à ce que nous pourrions imaginer : le ministère de l'Intérieur n'était pas maître des fonctionnaires locaux, celui de la Justice ne nommait pas les juges ; on sait peu de choses du ministère des Contributions directes, mais, comme l'assiette et la perception des impôts appartenaient aux administrations élues, comme la Trésorerie n'avait rien à faire avec lui, son action ne peut sûrement pas se comparer à celle de notre ministre des Finances. Les Affaires extérieures, au contraire, souffriraient sans doute la comparaison et, les hostilités commencées, les ministères de la Guerre et de la Marine accroissent sensiblement leur importance. Ce sont eux qui, justement, pourraient bien expliquer le décret du 12 germinal et pour des raisons politiques : le ministère de la Guerre, c'est bien connu, était devenu une forteresse de l'hébertisme. Il n'est pas défendu non plus de penser qu'on a été heureux de se débarrasser du ministre de l'Intérieur qui était Paré, créature de Danton².

¹ 1. *Conseil exécutif provisoire et pouvoir ministériel, 1792-1794*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-février 1937.

² 2. Quelques autres articles sur la période postérieure au 10 août peuvent être utilement signalés aussi : général HERLAUT, *La querelle de Bouchotte et de Custine* (*Annales historiques de la Révolution française*, septembre-octobre 1936) ; *La républicanisation des états-majors et des cadres de l'armée pendant la Révolution* (*Ibid.*, septembre-octobre 1937) ;

Mentionnons en passant que M. Georges IZARD¹ a réuni nombre d'anecdotes et de faits pittoresques ou curieux sur les séances de la Convention, ses méthodes de travail et celles du Comité de salut public, la vie privée des députés, les moyens employés pour diriger l'opinion. Cette compilation est supérieure à la moyenne du genre et le début, contestable sur quelques points, ne manque pas d'attrait.

C'est une entreprise difficile qui a tenté M. Gérard WALTER : rien de moins que l'histoire de la Terreur². L'introduction est intitulée : « Naissance de la Terreur. » Il serait, en effet, essentiel de démêler les origines — fort complexes — du phénomène pour en expliquer les caractères, et il faudrait remonter loin — jusqu'au début de la Révolution, comme le faisait Mortimer-Ternaux, quoique dans un tout autre esprit que lui et avec d'autres méthodes. Mais il n'en est point question ici. Bien que parfois, à propos de la loi des suspects ou de l'emprunt forcé, l'auteur remonte sensiblement plus haut, c'est du 5 septembre 1793 qu'il date la Terreur. Le récit de la journée est intéressant et certaines remarques méritent l'attention ; il faut en conclure, semble-t-il, que les comités, en présence d'un mouvement provoqué par la rareté et la cherté du pain, se sont efforcés, et avec succès, de le faire avorter en satisfaisant les griefs politiques des sans-culottes par l'assurance que la Terreur serait désormais à l'ordre du jour. Mais on ne sait au juste à quoi s'en tenir, car point de conclusion. Quoi qu'il en soit, le péril de la Révolution à l'extérieur et à l'intérieur est à peine mentionné et l'on ne se douterait pas que Toulon venait justement d'être livré aux Anglais ; aucune allusion à la germination des idées terroristes depuis de longs mois ; aucune non plus à son apparition en province sur l'initiative des Jacobins locaux et des représentants en mission. Bref, rien sur les origines, si ce n'est un récit épisodique. La première partie, qui est la partie essentielle du livre, est intitulée : « La Terreur s'organise », mais est, en réalité, la seule qui réponde vraiment au titre ; on y trouve effectivement un chapitre sur le fonctionnement du régime et sur ses grandes lois, mais rien sur l'évolution de la Terreur non plus que sur ses caractères ; comment, de décentralisée et souvent anarchique qu'elle fut d'abord, elle devint peu à peu un instrument de gouvernement ; dans quelle mesure elle a aidé les comités, en leur assurant une autorité absolue, à organiser la défense de la Révolution ; comment, en se défendant contre les manœuvres parlementaires et l'indiscipline des sans-culottes, le Comité de salut public a été amené à la tourner contre les républicains ; pourquoi ce Comité, après avoir proscrit les hébertistes, a repris leur programme et, notamment, poussé, comme ils le voulaient, la

Les certificats de civisme (Ibid., novembre-décembre 1938) ; P. SAINTE-CLAIRES DEVILLE, La Commune de l'an II (Revue des Questions historiques, 1936) ; Michel EUDE, La Commune robespierriste (Annales historiques de la Révolution française, 1934 à 1936).

1. *Les coulisses de la Convention*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 252 p.

2. *Histoire de la Terreur*. Paris, Albin Michel, s. d. (1937), in-8°, 446 p.

Terreur à l'extrême par la loi de prairial ; comment et pourquoi la Terreur a pris fin : ce sont des questions, entre autres, qu'on se pose sans qu'il y soit même fait allusion. On se trouve en présence de six chapitres, d'intérêt inégal, mais qui se contentent en tout cas d'indiquer certains aspects de la période, sans embrasser l'ensemble. La seconde partie est destinée à montrer ce qu'a été la Terreur en province, le régime étant supposé décrit à Paris, à ce qu'on imagine, dans les chapitres précédents. Ce sont des épisodes, en grande majorité choisis dans les régions où la Terreur a été très sanglante, mais où on ne rencontre pourtant pas Arras et Cambrai au temps de Lebon, ni la mission si caractéristique de Fouché dans le Centre. Quel dessein a présidé au choix ? On ne sait. Quelles idées générales ressortent de ces récits ? On ne le sait pas davantage : le livre finit sans conclure. Bref, on a lu un certain nombre d'études et de récits fragmentaires sur l'époque, mais la synthèse qu'on attendait sur la foi du titre manque absolument.

Infiniment plus substantiel est le petit livre de M. Donald GREER que M. Walter ne paraît pas connaître et qui a entrepris de renouveler l'histoire de la Terreur par la méthode statistique¹. Ayant dépouillé les listes de condamnés qu'il a trouvées dans les ouvrages sur les tribunaux révolutionnaires, il a dressé des tables par juridictions et par département, d'après les motifs de condamnation, par catégories sociales, enfin chronologiques. Il les a ensuite commentées et en a tiré des conclusions. Certaines juridictions lui ont échappé et, quant aux motifs de condamnation et aux professions, il y a des lacunes que des recherches d'archives pourraient probablement combler. Mais les pourcentages sont tels que, je le pense comme lui, ces recherches n'en renverraient pas le sens. Il est arrivé à un total de 16,594 condamnations à mort, auxquelles il ajoute 10 à 12,000 individus exécutés sans jugement, dont le dénombrement exact est impossible, et les suspects morts en prison à propos desquels la même remarque s'impose. L'ensemble peut aller à 35 ou 40,000. Comme nombre de personnes ont été condamnées à des peines autres que la mort, comme il a pu y avoir au moins 100,000 suspects détenus, sans compter que tous avaient femmes, enfants et parents, on mesure ainsi l'influence de la Terreur sur l'opinion et la puissance des rancunes qu'elle a suscitées.

Les tables ne portent que sur les condamnations capitales qui ne constituent pas la moitié du nombre hypothétique des cas mortels. Elles montrent que 74 % relèvent de dix-sept départements de l'Ouest et de la vallée du Rhône ou du littoral provençal, c'est-à-dire des régions de guerre civile. En ajoutant les départements où se sont manifestées des insurrections graves et les départements frontières où la situation militaire était critique, la proportion monte à 81. Paris n'a vu que 2,539 exécutions, soit 16 % seule-

1. *The incidence of the Terror*. Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, 1935, in-8°, 196 p. ; prix : 1 d. 50.

ment ; encore beaucoup de ces victimes étaient-elles des provinciaux envoyés au tribunal révolutionnaire central et devraient-elles être reportées, en bonne règle, au compte de leur département d'origine. Il est donc clair que la Terreur fut essentiellement politique, une réaction contre la rébellion et la trahison. Cette conclusion est confirmée par les motifs d'accusation : la rébellion et la trahison comptent pour 78 %. Les délits d'opinion, même si on y ajoute le fédéralisme, la « conspiration » et les infractions à la déportation des prêtres, ne montent qu'à 19 %. Les délits économiques ne comptent que pour un peu plus de 1 % et concernent presque uniquement la falsification ou le refus des assignats et la concussion ; l'accaparement et le maximum n'ont justifié que quelques sentences isolées ; on en peut conclure que le fonctionnement du gouvernement économique n'a pas exigé d'exécutions : la peur a suffi.

L'« incidence » sociale ne concorde également qu'avec l'interprétation politique. La table concerne 85 % des cas. Le clergé compte pour 6 1/2, la noblesse pour 8 1/4 et le tiers état pour 84, dont 25 pour les bourgeois, 28 pour les paysans, 31 pour les ouvriers : la Terreur n'a donc pas eu pour objet d'atteindre une classe plutôt qu'une autre. Enfin, elle a sévi surtout à la fin de 1793, après l'écrasement des insurrections : son caractère de répression politique est de nouveau apparent. La conclusion finale est donc assez proche de celle d'Aulard, suivant laquelle la Terreur était un instrument de défense nationale et révolutionnaire : elle a été selon M. Greer un moyen de réprimer la rébellion et la conspiration contre-révolutionnaires.

Cependant, ses tables montrent que, pendant la Grande Terreur, le pourcentage des nobles et des bourgeois s'accroît. On ne voit pas bien pourquoi, parce que la loi de prairial et les amalgames ne permettent plus de préciser les motifs. L'auteur ne croit pourtant pas qu'on en doive déduire que la Terreur avait pris une allure sociale et visait désormais à exterminer les possédants. Dans tous les cas, il faut observer, et M. Greer le fait remarquer judicieusement, que la statistique ne révèle pas la complicité de la psychologie terroriste et, à la sonder, on constaterait, je crois, que la Terreur n'a pas été uniquement politique au sens que le voulait Aulard. Elle a été imposée par la foule et, parmi ses mobiles, les griefs économiques, la crainte du « complot aristocratique » et de ses complices recrutés dans le tiers état, la haine qu'ils inspiraient comptent pour beaucoup. Il faudrait donc, pour expliquer la Terreur, la rattacher à la Grande Peur, à certains épisodes qui suivirent la fuite du roi et aux massacres de Septembre : elle ne serait que le point culminant d'une excitation qui a duré jusqu'à la victoire incontestable de la Révolution, ce qui n'exclut pas, bien entendu, qu'en devenant, de plus en plus, un instrument de gouvernement, elle ait pris un caractère plus complexe encore.

A l'histoire de la Terreur se rattache la thèse de droit de M. René ROBLOT, qui s'est assigné pour tâche de décrire l'organisation des juridictions crimi-

nelles du gouvernement révolutionnaire, sans en excepter celles de droit commun, d'étudier leur fonctionnement dans toute la France et de dépasser les « responsabilités » entre les autorités centrales et les autorités locales, entre elles et le personnel judiciaire, entre les hommes aussi¹. Rien de moins. Qui trop embrasse mal étire et on ne peut guère s'étonner que l'auteur ait écrit un livre inutile. Au moins aurait-il pu établir une bibliographie moins insuffisante, ne négliger, par exemple, ni les livres relatifs à la Commission d'Orange, ni celui de M. Jacob sur Lebon, ni la thèse de M. Thomas sur le tribunal criminel de la Meurthe, ce qui lui aurait épargné d'écrire, p. 145, que, « sous la Terreur, les tribunaux de droit commun se trouvèrent en cette qualité fort peu occupés ». On ne peut que déplorer qu'un effort respectable, beaucoup de temps et aussi d'argent aient été ainsi gaspillés en pure perte.

A la même période encore se rattache pour l'essentiel l'étude que M. Crane Brinton a consacrée à une question de droit privé : la législation relative aux enfants naturels². Après avoir rappelé la condition fort dure que leur avait faite l'Ancien Régime, il en vient aux lois de 1793. Le 4 juin, la Convention décida en principe que les bâtards hériterait de leurs parents et, le 2 novembre (12 brumaire an II), elle régla, par mesure rétroactive, le sort des enfants naturels encore vivants dont les parents étaient morts antérieurement : ils furent admis à l'égalité avec les enfants légitimes à dater du 14 juillet 1789 et à réclamer un tiers de la part légitime dans les successions ouvertes avant cette date ; en outre, on les habilita dans l'avenir à la succession collatérale. Mais quelle était la portée exacte de ces lois ? Le 19 thermidor an III, Cambacérès expliqua qu'on avait entendu autoriser, pour la période antérieure au 12 brumaire, la recherche de la paternité, parce que c'était le seul moyen d'assurer aux enfants naturels la faculté d'exercer leurs droits sur la succession de leurs parents défunt, en suite de quoi on s'était risqué à déclarer qu'il n'y avait plus de bâtards en France, mais que, pour l'avenir, la libre reconnaissance du père avait seule pu leur ouvrir participation à sa succession. Telle semble avoir été, en effet, la jurisprudence des tribunaux et il faut reconnaître que l'interprétation de Cambacérès est conforme au projet de Code civil rapporté par Berlier le 9 août 1793. D'ailleurs, la loi du 12 brumaire stipule que, jusqu'à la proclamation du Code, l'enfant naturel verra sa filiation maternelle démontrée, au cas où la mère serait morte sans l'avoir reconnu, par la mention qu'en aurait faite le Code dans sa propre reconnaissance. Il paraît donc bien que cette loi, plus libérale que l'Ancien Régime en ce qu'elle accordait en prin-

1. *La justice criminelle en France sous la Terreur*. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1938, in-8°, iv-314 p.

2. *French revolutionary legislation on Illegitimacy*. Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, in-8°, xii-102 p. (*Harvard historical Monographs*, IX).

oipe aux enfants naturels, pourvu toutefois qu'ils ne fussent pas adultérins, les mêmes droits qu'aux légitimes, avait gravement restreint sa propre portée en interdisant la recherche de la paternité, en sorte que, dès ce moment, on se trouvait en deçà de l'Ancien Régime sans qu'il fût besoin d'attendre le Code civil de Bonaparte. On pouvait être sûr que le père ne reconnaîtrait plus son bâtard du moment que ce dernier, une fois reconnu, était autorisé à venir troubler la famille légitime. Tout ce que l'enfant naturel obtenait de certain, c'était la succession de sa mère qu'il a toujours eu le droit de rechercher avant comme après la Révolution ; encore la famille légale n'en devait-elle guère souffrir, car il n'était pas probable qu'une fille mère, au moins dans la bourgeoisie, pût souvent épouser un tiers ; en fait, le bâtard n'hériterait donc que de sa mère non mariée et des collatéraux de celle-ci. La portée de la loi était donc, en fait, assez limitée et les révolutionnaires de l'an II s'étaient arrangés pour que la famille régulière fût mise à l'abri. On objectera peut-être que l'ambiguité verbale entre cette loi et l'assertion qu'il n'y a plus de bâtards en France résulta de la conscience qu'avaient Berlier et Cambacérès d'être au fond en contradiction avec la pensée des sans-culottes. J'en doute, car ces derniers n'étaient pas moins attachés, semble-t-il, que la bourgeoisie riche à l'autorité paternelle et maritale. Ils défendaient l'individualisme dans leurs rapports avec les autres citoyens, mais ils n'ont manifesté aucune disposition à se dépouiller de leur pouvoir au sein de leur propre famille. On opposera néanmoins qu'il y avait contradiction entre cet attachement à la famille traditionnelle et la disposition à émanciper l'enfant naturel, et qu'elle n'a pu leur échapper. Vraisemblablement, ils ont évité de serrer de trop près le problème parce que justement il comportait deux tendances inconciliables.

En tout cas, j'estime que M. Brinton a établi une distinction trop tranchée entre les intentions des auteurs de la loi du 12 brumaire et celles des législateurs de l'an IV qui supprimèrent la rétroactivité et la recherche de la paternité qu'elle entraînait, en ce sens qu'en l'an II, on n'avait nullement perdu de vue les intérêts de la famille légale. Même en l'an XII, il n'est pas certain que la suppression de tout droit à la succession de leurs parents, pour les enfants naturels, établisse que Berlier et Cambacérès se soient contredits. Laissés à eux-mêmes, ils s'en seraient peut-être tenus à leur point de vue de l'an II. C'est Portalis, Maleville et Bonaparte qui imposèrent une solution plus conservatrice encore que la législation de l'Ancien Régime.

Sur la période thermidorienne, je ne cite que pour mémoire le petit volume que j'ai publié pour faire suite à *La Révolution française* de Mathiez, et dont il a été parlé dans cette *Revue*¹.

Le Directoire a inspiré plusieurs importants ouvrages qui, à la vérité, auraient pu être réservés pour le paragraphe consacré à l'histoire militaire

1. T. CLXXX, p. 125.

et diplomatique, mais qui touchent par tant de côtés à l'histoire générale qu'il est préférable de les citer ici. On a d'ailleurs fait mention plus haut des deux volumes de M. Madelin sur les débuts de Bonaparte où la période directoriale tient si grande place. Celui de M. Guglielmo FERRERO, sur la première campagne de Bonaparte en Italie¹, a été tant discuté déjà qu'on peut se permettre d'en parler brièvement². Ses thèses se résument comme suit. Les monarchies d'Ancien Régime avaient fini par se mettre d'accord pour ne faire que des guerres raisonnables, si l'on peut dire, c'est-à-dire pour réduire au minimum le recours à la force et ses désastreux effets, afin de ménager leurs forces et de proportionner les sacrifices au profit probable. La Révolution, au contraire, a « popularisé » la guerre, c'est-à-dire qu'elle en a fait un mouvement de masses, poussées par la passion aveugle, bref par ce que M. Ferrero appelle l'esprit *d'aventure*. Guibert, rêvant d'une guerre nationale, avait d'ailleurs antérieurement ébranlé la tradition, et c'est chez lui que Bonaparte a puisé ses idées directrices sur la guerre et ses méthodes. Aussi le rôle de sa personnalité est-il rabaisonné par l'auteur. Jusqu'à Leoben, toutes les initiatives sont venues du Directoire. Les victoires mêmes, il ne les a dues qu'à la chance et aux conseils de Guibert. D'un autre côté, à Leoben même, Bonaparte n'a fait que céder à la nécessité : c'est le Rhin qu'il voulait exiger, mais aventure au milieu des Alpes, ayant derrière lui l'Italie insurgée, il n'a pu que céder aux désirs de Thugut. La Révolution, en effet, a détruit les cadres de la vie italienne et, précipitant le pays dans le chaos, a provoqué des troubles qui ont ôté à Bonaparte la base d'opérations indispensable. La conclusion est que l'installation de la France en Lombardie est la clef de l'histoire jusqu'en 1815 : ayant cédé la Vénétie à l'Autriche, Napoléon voudra la reprendre et suscitera ainsi la première des coalitions qui finiront pas l'accabler.

Ces assertions vont à l'encontre des opinions défendues par Sorel et Guyot. Elles ne sauraient entraîner l'adhésion. L'élan révolutionnaire et le génie de Bonaparte ont sans doute imprimé à la campagne d'Italie un caractère original, mais les armées du XVIII^e siècle, contrairement aux théoriciens de droit public, ne traitaient pas les pays conquis avec la modération qu'imagine M. Ferrero, et il n'y a pas non plus entre le partage de l'Italie du Nord au profit de la France et de l'Autriche, d'une part, et les partages de la Pologne ou de la Turquie, de l'autre, une opposition si apparente : ce qui a perdu la Révolution, c'est bien plutôt d'être rentrée dans l'ornière de l'Ancien Régime.

1. *Aventure. Bonaparte en Italie*. Paris, Plon, 1936, in-16, vi-294 p.

2. Voir, notamment, l'article de M. Pierre Muret, dans *La Révolution française*, 1937, n° 3 ; la réponse de M. Ferrero et les nouvelles observations de M. Muret, *Ibid.*, 1938, n° 1 ; les remarques de M. Jacques Godechot, dans les *Annales historiques de la Révolution française*, 1937, p. 470-473, et sa mise au point sur la campagne d'Italie, dans *L'Information historique* (décembre 1938). M. Madelin, dans *L'ascension de Bonaparte*, ouvrage cité ci-dessus, n'adopte pas non plus les conclusions de M. Ferrero.

Que, d'autre part, Bonaparte ait lu Guibert, il n'importe pas tellement : la nouvelle méthode de guerre résultait des conditions dans lesquelles il engagait la campagne, sans approvisionnements et même sans canons : il fallait vivre sur le pays et on pouvait marcher vite. Quant au plan, il ne paraît pas permis de douter qu'il soit de Bonaparte, et prouverait-on par impossible le contraire que son génie militaire et l'originalité de son caractère ressortiraient toujours de l'habileté technique et de l'audace dans l'exécution. Sur la politique du Directoire et celle de Bonaparte à l'égard de la Lombardie, l'exposé de Guyot me semble conserver toute sa force, sous réserve des retouches que peut rendre nécessaire la thèse de M. Godechot : notamment, la lettre du 7 avril 1797, que M. Ferrero considère comme un document-clef, ne présente pas, à l'examen, une nouveauté si surprenante. Enfin, sans contester que la situation de Bonaparte en avril 1797 fut aventureuse, il ne paraît pas non plus que l'Italie menaçait tellement sa sécurité : la révolte vénitienne n'a pas été entièrement spontanée et Bonaparte y fut pour quelque chose. Encore moins incline-t-on à admettre que la question italienne soit la seule cause des coalitions européennes, bien qu'assurément, en ce qui concerne l'Autriche, elle ait constitué une des causes essentielles. Bref, l'ouvrage, séduisant et brillant, comme tous ceux de M. Ferrero, est dominé par des conceptions vigoureuses, mais à priori, auxquelles les faits ont été asservis, tandis qu'ils doivent être les inspirateurs de l'historien.

La thèse de M. Jacques GODECHOT sur les commissaires aux armées sous le Directoire¹ se tient, au contraire, en liaison étroite avec les documents qu'il a longuement recherchés dans les archives parisiennes et départementales, en Belgique, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Les commissaires étaient les successeurs des représentants en mission, mais leurs instructions leur conféraient des attributions infinitimement moins étendues : ils devaient se borner à observer afin d'informer le gouvernement ; tout au plus, jouissaient-ils d'un pouvoir consultatif dans les cas pressants par exemple lorsqu'il s'agissait de conclure un armistice ou une suspension d'armes. En fait, ils se mêlaient de tout, comme leurs devanciers : ils menèrent des négociations et organisèrent les pays conquis, ils levèrent des contributions, des réquisitions ; ils passèrent des marchés et contrôlèrent les fournisseurs ; ils surveillèrent les opinions politiques des soldats et de leurs généraux ; ils se firent les défenseurs des habitants contre les exactions des militaires. Aussi l'ouvrage abonde-t-il en renseignements sur la vie des armées, les services de l'arrière, le sort des pays conquis, l'argent qu'en tira le Directoire et que les précisions apportées ramènent à un total bien médiocre.

C'est sur l'Italie que l'attention se porte particulièrement. L'étude attentive de M. Godechot montre que les thèses extrêmes de M. Ferrero et de

1. *Les commissaires aux armées sous le Directoire. Contribution à l'étude des rapports entre les pouvoirs civils et militaires.* Paris, Fustier, 1937, 2 vol. in-8°, LI-675 et 438 p.

M. Madelin — la première faisant de Bonaparte l'instrument docile du Directoire, tandis que la seconde le montre émancipé dès le premier moment — ne répondent pas à la complexité des événements : en réalité, Bonaparte s'est progressivement rendu indépendant, et c'est parce que les commissaires aux armées ont souvent contrecarré son action qu'il a fini par se brouiller avec eux ; la suppression de ces importuns, seule, l'a rendu finalement maître de la situation à partir d'avril 1797. Que voulait-il faire de l'Italie quand il y entra ? Il est impossible de le dire. Mais M. Godechot montre qu'un groupe d'Italiens réfugiés avaient très nettement l'intention de créer une Italie unifiée et indépendante. Le Directoire était tenté de se servir d'eux, mais n'entendait pas les satisfaire puisque la Lombardie n'était pour lui qu'une monnaie d'échange. Bonaparte et Salicetti les employèrent pourtant à susciter des insurrections dans le Piémont, jusqu'ici peu connues ; puis ils les abandonnèrent à Cherasco, dès qu'ils eurent l'occasion de traiter avec le roi de Sardaigne. Mais, à Milan, ils les firent entrer, à côté de notables d'opinion modérée, dans le gouvernement provisoire et, dès lors, il y eut lutte ouverte entre les « anarchistes », c'est-à-dire les démocrates unitaires et les notables d'Ancien Régime ; les commissaires soutinrent les premiers et Bonaparte les seconds. La politique du général finit par l'emporter, mais faire gouverner l'Italie, arrachée aux Autrichiens, par les notables qui ne s'étaient ralliés que par nécessité ne pouvait se concevoir que si l'autorité militaire de la France continuait à leur en imposer ; c'est bien ainsi que l'entendait Bonaparte¹.

Le pouvoir qu'exercèrent en fait les commissaires les mit aux prises avec les généraux, et le Directoire, menacé en l'an V par les royalistes et résolu à ne pas recourir à la force populaire pour les dompter, n'avait d'autre recours que l'appel à l'armée. En avril 1797, il rappela donc les commissaires. Ce fut un des termes de l'accord qui permit d'exécuter le coup d'État du 18 fructidor ; mais, dès lors, les généraux eurent libre main et Bonaparte put traiter comme il lui plut à Leoben et à Campo-Formio.

Cependant, le second Directoire ne désespéra pas de rétablir son autorité. En 1798, il nomma des commissaires à Rome, puis en Suisse et, finalement, le 25 novembre, généralisa de nouveau l'institution. Bien qu'il eût limité leurs pouvoirs à l'administration financière, ils firent comme leurs prédécesseurs et les conflits recommencèrent. L'Italie encore une fois vit les plus dramatiques à Milan, avec Joubert, et surtout à Naples, avec Championnet. Le Directoire montra quelque énergie. Mais les généraux destitués et menacés de poursuites dénoncèrent les commissaires qui, en Italie, étaient cette fois des modérés, et les accusèrent, non sans vraisemblance, d'être hostiles à l'armée républicaine et partisans des anciennes limites. A Paris, les Jaco-

1. Sur la campagne d'Italie, on trouvera aussi des renseignements dans le livre de G. GABEL, *Le général Pascalis*. Grenoble, 1935, in-8°, 62 p.

bins, en lutte avec le Directoire, prêtèrent l'oreille à ces doléances et firent alliance avec les généraux ; la journée du 30 prairial apparait ainsi comme une revanche de la faction militaire, et, de fait, le nouveau gouvernement abandonna toute idée de sanction et finit même par supprimer définitivement les commissaires peu avant le 18 brumaire. M. Godechot, abondant trop aisément dans son sens, pense qu'en les maintenant et en les soutenant, on eût pu réussir à échapper à la dictature militaire. Mais il est difficile de le suivre jusque-là. Le Comité de salut public l'avait pu, oui, mais il disposait de moyens de répression qui manquaient au Directoire et que d'ailleurs ce dernier répudiait.

L'ouvrage est essentiellement analytique. On eût souhaité qu'un chapitre exposât plus amplement l'énorme différence que la disparition du gouvernement révolutionnaire introduisait entre la situation des représentants en mission et celle des commissaires du Directoire. D'un autre côté, on remarque que le rôle de ceux-ci a beaucoup varié suivant la tâche qui se proposait à eux et qui se diversifiait avec les pays et les armées, suivant le caractère des généraux à qui ils étaient adjoints, suivant leur tempérament et leurs opinions aussi : une vue d'ensemble des caractères généraux et des principales variétés du commissariat eût été la bienvenue. Enfin, on ne saurait oublier que l'armée disposait d'un appareil administratif — les commissaires des guerres et les fournisseurs — chargé d'approvisionner les troupes et qui était en mesure de lever contributions et réquisitions. Cette administration dépendait, en principe, du général, et, quand celui-ci entrait en conflit avec le commissaire, elle était naturellement disposée à obéir au premier plutôt qu'au second. On s'attendait donc que son organisation fit l'objet d'un exposé, au moins sommaire. Bref, comme l'indique le sous-titre, M. Godechot a considéré surtout le commissariat du point de vue des rapports entre le civil et le militaire, donc sous son aspect politique. Il eût été utile aussi de l'envisager comme une *institution*, au sens technique du terme.

A la période directoriale encore se rapporte essentiellement l'essai de M. Charles-Hunter VAN DUZER sur les Idéologues¹, bien qu'il traite aussi de leurs rapports avec le premier Consul. La plus grande partie du travail concerne les origines du courant idéologique (Condillac, Helvétius, Holbach), leurs vues sur la morale et la politique, leur pédagogie et leur influence sur la création et l'enseignement des écoles centrales. Il rendra surtout service aux historiens américains, mais les lecteurs français le trouveront intéressant et ne devront pas le négliger.

L'histoire des idées préoccupe également M. Harold T. PARKER, qui a recherché l'influence exercée par le culte de l'antiquité sur la pensée politique

1. *Contribution of the Ideologues to french revolutionary thought*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1935, in-8°, 176 p.

des révolutionnaires¹. Ont-ils trouvé dans les auteurs expliqués au collège ou lus dans la suite les éléments d'une critique de l'Ancien Régime et d'une organisation nouvelle? Parvenus au pouvoir, ont-ils emprunté aux démocraties antiques quelques-unes de leurs institutions? Pour élucider ces problèmes, l'auteur a recherché quels étaient les « auteurs du programme » de quelques collèges importants et il a relevé dans les discours et les écrits des révolutionnaires de quelle sorte les citations et les allusions qui témoignent de leur formation. Méthode louable qui lui permet d'éviter le verbiage qui est presque de rigueur en pareils cas. Il constate que l'antiquité grecque n'était guère connue que par Plutarque. Les auteurs latins d'où les révolutionnaires ont pu tirer des leçons de politique sont principalement le *Catilina* de Salluste, les trois premiers livres de Tite-Live et Tacite. Mais les professeurs prenaient soin de critiquer le républicanisme des héros anciens et ne louaient que leurs vertus privées. C'est peut-être par l'intermédiaire de Montesquieu, de Rousseau et de Mably que l'antiquité a exercé le plus d'influence, parce que ces écrivains l'invoquaient à l'appui de leurs doctrines politiques et sociales, en sorte que son exemple prenait ainsi tout son sens. Il est digne de remarque qu'on n'expliquait point César, car nous aurions incliné à voir dans le célèbre début de la Guerre des Gaules une des sources de la tradition des frontières naturelles.

Qu'ont tiré de l'antiquité Camille Desmoulins, particulièrement abondant en citations, Mercier, M^{me} Roland, Brissot, que M. Parker choisit comme exemples? Elle a pu nourrir leur romantisme, leur servir de refuge quand ils prenaient en dégoût la vie présente, leur inspirer aussi le désir de devenir des héros. Desmoulins et Brissot affirment qu'elle les a détachés de l'Ancien Régime, mais à une époque où les circonstances les avaient transformés en révolutionnaires. Nous ne savons rien de leur mentalité de collégiens et, en tout cas, jusqu'en 1789, l'effet pratique a été nul. L'exemple de l'Amérique a été sûrement beaucoup plus excitant. Tel révolutionnaire, comme Condorcet, n'a même jamais marqué d'admiration pour l'antiquité.

La Révolution commencée, on a invoqué l'antiquité pour et contre la démocratie. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'antiquité a pu encourager l'opinion républicaine : elle ne l'a certainement pas fait naître. Après le 10 août, quand il s'est agi d'organiser la république et l'éducation des citoyens, l'antiquité a fourni des précédents et une abondante terminologie, comme plus tard au Directoire et à Bonaparte. Mais il est impossible de voir en tout cela autre chose qu'un décor imposé par leur formation littéraire à des hommes qu'inspiraient en réalité les circonstances.

M. Parker n'a pas écrit de conclusion. Il semble résulter de son exposé que

1. *The cult of antiquity and the french revolutionaries. A study in the development of the revolutionary spirit.* Chicago, The University of Chicago Press, s. d. (1937), in-8°, ix-215 p.; prix : 2 d.

l'antiquité, connue d'ailleurs de manière conventionnelle, n'a rien fourni de substantiel à la pensée révolutionnaire ; elle a seulement contribué à constituer le moule où elle s'est coulée. Mais elle a exercé aussi une action émotive, excitatrice de dispositions préexistantes ou qui, en tout cas, en a coloré l'expression. Saint-Just serait Saint-Just, n'eût-il pas connu Sparte, mais sa physionomie semblerait probablement moins frappante si quelques-uns de ses traits ne se donnaient pas pour lacédémoniens.

Le champ de M. Pierre TRAHARD est plus étendu : ayant étudié longuement la « sensibilité française » au XVIII^e siècle, il a voulu examiner, du même point de vue, la période révolutionnaire¹. Il commence par analyser « l'esprit révolutionnaire », où il signale des tendances contradictoires : le réalisme et l'idéalisme, l'intellectualisme et la sentimentalité, l'individualisme et l'attachement à la communauté nationale. Chacun les a conciliées comme il a pu, selon son tempérament et les circonstances. Mais, alors même que ces dernières ont conduit une partie des révolutionnaires à se raidir contre la sensibilité, celle-ci n'a jamais perdu tout à fait ses droits, et M. Trahard en suit les manifestations dans la famille, le cercle de l'amitié, le culte de la nature, le domaine religieux, l'éloquence et l'esthétique. Bien que conçu sur le plan historique, l'ouvrage ne laisse pas de glisser souvent vers une généralisation à tendance sociologique par la comparaison avec les révolutionnaires de la Russie contemporaine.

Du volume de Jean ROBIQUET, il y a peu à dire, si ce n'est que l'auteur, connaissant parfaitement l'iconographie et la bibliographie de la Révolution, n'a eu que l'embarras du choix pour donner un aperçu de l'existence quotidienne des contemporains à cette époque². Ses chapitres, très éclectiques, mettent en scène la province comme Paris, les soldats comme les civils, le conventionnel, le prisonnier et le contre-révolutionnaire, « l'émigré à l'intérieur ». Il ne s'est pas appliqué, comme c'est l'ordinaire, à peindre les malheurs et les horreurs, mais plutôt à montrer l'extrême diversité des aspects de la vie suivant les personnes, les régions et les circonstances locales.

C'est à part qu'il faut ranger le recueil d'essais de M. le baron DELBEKE, car il touche à l'Ancien Régime comme à la Révolution³. On y trouve une étude sur Suard et sa femme, qu'il défend contre l'imputation d'avoir refusé asile à Condorcet fugitif, et des lettres inédites de d'Alembert. On y trouve également des recherches sur le manifeste de Brunswick et sur le projet proposé par Mallet du Pan qui a passé, montre l'auteur, dans le manifeste publié par les princes le 8 août 1792. Mais c'est le rôle de la maçonnerie dans la préparation directe et indirecte de la Révolution qui a principalement

1. *La sensibilité révolutionnaire, 1789-1794*. Paris, Boivin, s. d. (1936), in-8°, 283 p.

2. *La vie quotidienne au temps de la Révolution*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 256 p.

3. *La franc-maçonnerie et la Révolution française et autres essais sur le XVIII^e siècle*. Anvers, les Éditions « Lectura », 1938, in-8°, 163 p.

préoccupé M. Delbeke et qui a suggéré le titre de l'ouvrage. Il se range à l'opinion de M. Mornet : la maçonnerie a créé un milieu favorable à la propagande philosophique, sans qu'on doive en exagérer l'importance, mais elle n'a jamais eu de programme de réformes pratiques ; encore moins peut-on affirmer, comme on l'a fait si souvent, qu'elle ait eu un programme d'action.

L'histoire générale tirera aussi grand profit des deux volumes consacrés par M. Ferdinand BRUNOT aux transformations de la langue française pendant la Révolution et l'Empire¹. Le premier montre les progrès du français comme langue nationale ; le second étudie ses rapports avec les institutions et les événements : c'est ici l'histoire par les mots et, sans l'avoir lue, on ne saurait se représenter l'abondance des renseignements qu'elle procure, la nouveauté des points de vue et l'ingéniosité perspicace du maître. La langue a été changée par le grand bouleversement, non gâtée, et un troisième volume doit en témoigner. Mais une grande partie du vocabulaire s'est trouvée renouvelée ; nombre de mots, attachés aux institutions anciennes, ont été abandonnés ; beaucoup d'autres ont été créés au service des institutions nouvelles. D'autres encore ont pris une valeur qu'ils n'avaient jamais connue : le chapitre sur la « mystique » des mots est particulièrement révélateur. Les savants et les inventeurs ont continué à en créer aussi, de toutes pièces. La poussée populaire a fait affleurer dans l'imprimé des expressions jusque-là cantonnées dans le parler des petites gens : il faut lire notamment le chapitre sur le langage des soldats. Jamais peut-être n'avait apparu si nettement l'excellence du point de vue historique, au sens le plus large du terme, qui était devenu, de manière de plus en plus marquée, celui de M. Brunot, à mesure que s'avancait le grand ouvrage qu'il n'a pu malheureusement terminer.

HISTOIRE RÉGIONALE. — Le volume que M. F. ÉVRARD a consacré à l'administration et à l'activité économique de Versailles pendant les vingt dernières années de l'Ancien Régime² mérite d'être connu des historiens de la Révolution. Outre que les cahiers des corps et communautés s'y trouvent publiés, ils y trouveront un important chapitre sur la première municipalité, élue en 1787, et sur son histoire jusqu'en 1790, y compris les préparatifs qu'elle dut faire pour recevoir les notables et les députés aux États généraux. On retiendra aussi les parties relatives aux impôts, à l'approvisionnement, au commerce et à la mendicité. Il importe d'ailleurs de bien

1. *Histoire de la langue française des origines à 1900* ; t. IX : *La Révolution et l'Empire* ; 1^{re} partie : *Le français langue nationale* ; 2^e partie : *Les événements, les institutions et la langue*. Paris, Colin, 1937, 1,276 p. (pagination continue).

2. *Versailles, ville du roi, 1770-1789. Étude d'économie urbaine suivie du texte des cahiers des corps et communautés de métiers de Versailles, avec un plan hors texte*. Paris, Leroux, 1935, in-8°, 637 p. (Publication de la Commission d'histoire économique de la Révolution).

connaître les rouages administratifs, et notamment l'organisation de la police, à qui veut reconstituer le cadre des événements de mai à octobre 1789.

De la région du Nord nous vient une importante étude de M. Georges SANGNIER sur l'histoire de la Terreur dans le district de Saint-Pol¹. Bien qu'assez boisée dans sa partie septentrionale, c'était essentiellement une région de culture. L'auteur assure que les grandes fermes y étaient rares. La propriété des privilégiés n'y était toutefois pas négligeable. A l'aide des vingtièmes de 1760, il établit que celle du clergé dépassait 9 %, ce qui n'est toutefois pas la moitié de ce que Laude avait indiqué pour l'Artois d'après les terriers. Pour les nobles, il se contente d'insister sur leur petit nombre : Laude leur attribue 32 % du sol de la province ; il eût été bon d'examiner si elle partageait la faiblesse relative du clergé ou si, au contraire, elle en profitait pour accroître sa quote-part. Dans l'ensemble, on a l'impression, à lire M. Sangnier, que l'ascendant revenait à la bourgeoisie dans la ville de Saint-Pol, mais peut-on en conclure qu'elle dépassait, en richesse foncière, les classes privilégiées ? S'il n'en allait pas ainsi, il en résultera que la part des paysans était plus grande qu'ailleurs. La question est d'importance, puisque le régime de la propriété et de l'exploitation comme aussi le mode d'habitat exercent une influence marquée sur l'opinion. Il en va de même du régime seigneurial, dont l'auteur ne dit rien. Il était expirant sans doute au moment où commence son récit, mais il est impossible que le souvenir n'en fût pas présent à l'esprit des paysans : ceux de l'Artois ne passent pas pour avoir fait bon ménage avec leurs seigneurs et on aurait aimé savoir si la région de Saint-Pol faisait exception à cet égard. De l'exposé de M. Sangnier, il semble résulter que la Révolution fut bien accueillie, qu'on ne souhaitait pas la victoire de l'aristocratie et de ses alliés étrangers, mais que le schisme religieux, puis les exigences de la défense nationale rejetèrent une partie de la population dans l'opposition ou la mécontentèrent à tel point que des mouvements insurrectionnels devinrent possibles. Pourtant, il n'est pas apparent que telle soit la conclusion de l'auteur, car son livre donne plutôt l'impression que la Terreur fut l'œuvre d'une poignée d'excités qui infligèrent à leurs compatriotes d'odieuses brimades que rien ne justifiait. De la psychologie des terroristes, il ne parle qu'indirectement. Qu'ils se soient exagéré le péril, qu'ils aient attribué à tort la « petite Vendée » de Pernes aux menées de l'aristocratie, on peut l'admettre sans, pour autant, négliger de remarquer que la situation générale de la France leur donnait de bonnes raisons de se tromper. Et, d'autre part, s'ils ont recouru trop volontiers aux mesures de contrainte pour assurer l'exécution des prescriptions du pouvoir central destinées à assurer la défense, il est sans portée de leur opposer que l'union nationale aurait donné des résultats plus satisfaisants.

1. *La Terreur dans le district de Saint-Pol, 10 août 1792-9 thermidor an II.* Chez l'auteur, à Blangermont (Pas-de-Calais), 1938, 2 vol. in-8°, xvi-424 et 408 p.

sants du moment que les faits ne les justifiaient que trop à penser qu'elle était impossible.

Cela dit, M. Sangnier a très heureusement marqué l'importance de la lutte traditionnelle des clans locaux dans l'histoire de la Terreur : d'un côté, à Saint-Pol, celui des Thellier de Poncheville qui avaient fourni des intendants aux anciens comtes et des fonctionnaires à la royauté ; de l'autre, la bourgeoisie qui voulait saisir le pouvoir et dans les rangs de laquelle on trouve Lebas, Herman et Darthé. Il a également étudié de très près les arrestations de suspects et, à cet égard, le livre est une des meilleures études locales sur la Terreur. Ses listes de suspects et les courbes qu'il en a tirées montrent que les incarcérations présentent trois moments critiques : août 1793, les derniers mois de l'année, et ventôse-germinal an II ; le total en a été de 1,576 au moins, touchant 1,460 personnes seulement, car plusieurs ont été emprisonnées plusieurs fois ; 106 ont été exécutées. Les nobles et les prêtres ne forment qu'une minorité, comme partout. Il est caractéristique que certains cantons ne fournissent que quelques noms ; la violence de la Terreur a donc dépendu de l'action de certains individus ou du hasard des circonstances. On trouvera aussi dans l'ouvrage d'importants chapitres sur les subsistances, les fournitures de guerre, l'instruction publique et l'assistance, les prisons, la déchristianisation et le culte décadaire. La documentation est tirée presque entièrement des archives et elle est très conscientieuse, sans laisser de présenter quelques lacunes : le plébiscite de 1793, par exemple, n'est pas étudié et on ne sait pourquoi le recueil de M. Caron sur la Commission des subsistances n'a pas été cité.

Pour la même période, M. Joseph CHOT a consacré un petit volume aux sans-culottes de Givet¹. Il a fait des recherches à Givet même et aux archives des Ardennes. Elles sont restées incomplètes et malheureusement l'histoire générale de la Révolution n'est pas aussi familière à l'auteur qu'il eût été désirable. Comment parler des événements du mois d'août 1792 à Givet sans faire mention de la défection de La Fayette ? Et comment examiner le cas de Délecolle, chef des terroristes locaux, sans le mettre en rapport avec celui des terroristes ardennais en général et avec la réaction thermidienne dont les accusations ne peuvent être admises sans contrôle² ?

En Lorraine, M. André GAIN a terminé sa liste des émigrés, déportés et

1. *Sous la coupe des sans-culottes de Givet, 1792-1794*. Bruxelles, Vanderlinden, s. d. (1934), in-8°, 153 p.

2. Sur la région du Nord, on citera aussi les articles de M. Louis JACOB, *La Grande Peur en Artois (Annales historiques de la Révolution française*, mai-juin 1936) ; de M. G. AUBERT, sur *La Révolution à Douai* (*Ibid.*, de 1935 à 1938) ; de M. C. HOURIEZ, sur *La municipalité cantonale de La Bassée* (*Revue du Nord*, mai 1937). Pour la Champagne, on renverra à la thèse de M. RICOMARD, sur *La lieutenance de police à Troyes au XVIII^e siècle* (1934), où la crise pré-révolutionnaire et les événements de 1789 sont racontés. M. Peyre a aussi traité de la formation du département de l'Aube dans les *Mémoires de la Société de l'Aube*, 1928.

condamnés pour cause révolutionnaire dans la Moselle¹. Ce volume contient nombre d'additions et de corrections. La conclusion évalue le nombre des proscrits à 4,000, dont environ 700 déportés et 150 condamnés, ce qui laisserait 3,000 émigrés : un quart appartenait au clergé, 18 % à la noblesse, 57 % au tiers. Quelques centaines d'entre eux avaient d'ailleurs été inscrits à tort.

La même province aligne, en outre, les deux importantes thèses de MM. Albert TROUX et Hubert THOMAS. Le premier a étudié la vie politique dans la Meurthe du 10 août à brumaire an IV, à l'aide de recherches conduites avec une méthode et une patience dignes de tous les éloges². Il s'agit ici d'un département favorable à la Révolution, mais très modéré ; en même temps, très patriote parce qu'exposé à l'invasion. L'histoire du gouvernement révolutionnaire y est donc instructive : aucune résistance insurrectionnelle n'y a justifié des rigueurs excessives, et le régime aurait pris un caractère « institutionnel », si certaines personnes, en partie étrangères à la région, n'avaient essayé d'implanter l'extrémisme. La première Terreur, celle de 1792, laissa peu de traces et l'influence de Salle, député du département et girondin notable, contribua à pousser les autorités dans la voie du modérantisme qu'elles préféraient. Le pays se prêta aux mesures de défense nationale, mais ne réclama ni la terreur ni le maximum. Les administrations virent d'assez mauvais œil les représentants en mission, et le département esquissa une tentative de résistance après le 2 juin ; le district de Sarrebourg, dirigé par le Colmarien Wulliez, la fit échouer et elle n'eut aucune suite.

Ce fut un commissaire de Garat, Mauger, originaire de Valognes, dit Marat-Mauger, qui inaugura au cours de l'automne de 1793 une manière de dictature terroriste. Mais le représentant Faure ne tarda pas à la briser. Faure n'était pourtant pas un modéré : il créa un tribunal révolutionnaire à Nancy et déchristianisa résolument. Après lui, Bar, d'accord avec Lacoste et Baudot, inclina vers les sans-culottes, sans se montrer violent. Mais, au printemps de 1794, un nouvel hébertiste devint prépondérant : c'était cette fois un Bordelais, le sans-culotte Philipp. Il entra en conflit avec les autorités locales et, s'étant rendu à la Convention, fut arrêté le 2 juillet sur la proposition de Mallarmé. Trait vraiment curieux, Michaud, après Thermidor, fut mettre en liberté les amis de Philipp et les remit en fonctions. La réaction ne s'opéra vraiment qu'à la fin de l'année, et surtout au printemps de 1795. La Terreur a donc été dans ce département l'œuvre de représentants, de deux étrangers au pays et de quelques sans-culottes locaux. Les ouvriers et

1. *Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle* ; t. II : L-Z, suppléments. Metz, Les Arts graphiques, 1932, in-8°, p. 472-873.

2. *La vie politique dans le département de la Meurthe, d'août 1792 à octobre 1795* ; t. I : *La fin de la Législative et la Convention girondine* ; t. II : *La Convention montagnarde et la Convention thermidorienne*. Nancy, G. Thomas, 1936, 2 vol. in-8°, lxxix-483 p. et 973 p.

les paysans n'y ont pris aucune part. Elle a été oppressive, mais non sanglante. Elle n'a jamais pu s'organiser véritablement à cause des conflits qui ont mis les chefs aux prises et de la résistance des autorités de la région. Mais tous ont été d'accord pour assurer l'exécution des mesures de défense nationale, et, sur ce point essentiel, le gouvernement révolutionnaire est arrivé à ses fins. Quant à la réaction thermidorienne, elle ne fut marquée par aucun excès grave.

M. Troux s'est attaché principalement au récit des événements et à l'analyse des mesures administratives. On trouve chemin faisant nombre de renseignements sur les institutions, mais point d'exposé d'ensemble. Le dénombrement des suspects est déclaré impossible, mais, contrairement au cas du district de Saint-Pol, le problème n'est pas abordé de front. C'est essentiellement la vie politique, comme l'annonçait le titre, qui est le centre de l'ouvrage, et non le gouvernement révolutionnaire dans son ensemble. Aussi son œuvre positive n'est pas exposée en son intégralité : pourtant nombre de questions sont abordées qui n'ont rien de politique, subsistances, impôts, instruction publique ; d'autres, au contraire, les fabrications de guerre, par exemple, ne le sont pas. Il en résulte une réelle impression d'incertitude. Si l'on s'en tient à la vie politique, il est préférable de ne pas traiter en détail les parties de l'administration qui ne la concernent pas ; si, au contraire, on prétend embrasser toute l'histoire du gouvernement révolutionnaire, il faut n'en négliger aucune. Enfin, attaché à suivre le cours des événements, l'auteur n'a pu éviter les divisions chronologiques détaillées sans que, de l'une à l'autre, les mesures administratives qu'il retient manifestent rien de nouveau, en sorte que les répétitions ne font pas défaut et qu'on n'échappe pas à l'impression que ces deux gros volumes auraient pu être sensiblement réduits sans grand inconvénient.

M. Troux avait écrit une histoire de la Meurthe de 1789 à 1792 qui devait servir d'introduction au précédent récit ; il en a résumé la première partie sur l'état du pays à la fin de l'Ancien Régime dans une élégante brochure illustrée. Il y décrit la structure économique et sociale du pays, l'état de l'opinion, les élections aux États généraux et les vœux des trois ordres¹.

La thèse de droit de M. Hubert THOMAS² est consacrée au tribunal criminel de la Meurthe, considéré comme juridiction de droit commun, les procès politiques ayant été étudiés pas M. Troux. Après un exposé général de l'organisation répressive et de la législation pénale, l'auteur examine la composition du tribunal et les conditions de son fonctionnement. Il reprend avec raison les auteurs qui critiquent les résultats du système électif sans

1. *La région meurthoise à la veille de la Révolution*. Nancy, Berger-Levrault, 1938, in-4°, 52 p.

2. *Le tribunal criminel de la Meurthe sous la Révolution, 1792-1799*. Nancy, G. Thomas, 1937, in-8°, 588 p.

les avoir scrutés dans le détail. La Meurthe n'a désigné que des hommes universellement estimés pour leur savoir et leur intégrité. Régnier, futur Grand Juge de l'Empire, a été président du tribunal criminel ; et Boulay de la Meurthe accusateur public. Vient ensuite l'analyse des procès, à l'aide des dossiers qui ont été pour la plupart conservés, au nombre de 679, plus 248 appels correctionnels sous le Directoire. De la procédure, on prend une idée concrète grâce à la description d'un procès criminel et d'un procès d'appel correctionnel. Enfin sont produites des statistiques, analogues à celles de nos jours. C'est en l'an II et en l'an VI qu'on atteint le maximum des causes (120) ; le minimum (60) se rapporte à l'an III et à l'an IV. Le nombre des acquittements est considérable (40 %). Les attentats contre la propriété justifient la moitié des poursuites, avec un maximum en l'an III, époque de disette cruelle. Les violences contre les personnes ne cessent de croître, au contraire, de l'an IV à l'an VII et attestent les progrès du brigandage.

M. Thomas conclut à l'impartialité du tribunal et à sa compétence. Aucune trace d'influence politique dans les procès de droit commun. La répression révolutionnaire même n'a été exercée par lui qu'avec toute la modération possible : sur 39 cas d'émigration, il n'a prononcé que 6 condamnations à mort et 5 à la déportation ; de 22 accusés de propos séditieux, il a acquitté 12. Aucun procès pour la période de la terreur blanche.

De la Bourgogne nous vient l'histoire du club des Jacobins de Semur par M. M. HENRIOT¹. C'est un travail fondé sur le dépouillement méthodique des archives locales, mais les Archives nationales n'ont pas été mises à contribution parce qu'il s'agit d'un mémoire de diplôme d'études supérieures et qu'aucun moyen ne permet aux étudiants de province de venir compléter à Paris leur documentation, tandis que, d'un autre côté, ceux de Paris, pour la même raison, ne peuvent pas aborder aisément les recherches locales. C'est une sérieuse entrave aux progrès de la connaissance historique. M. Henriot a le grand mérite de replacer l'histoire du club dans celle de la ville et de la région dijonnaise ; sans prétendre présenter l'histoire de Semur pendant la Révolution, il en a écrit une part importante. Le trait caractéristique est que la ville n'a suivi le mouvement révolutionnaire qu'avec hésitation et réserves. C'est justement le sentiment de leur faiblesse qui poussa les révolutionnaires à se grouper. Pour la plupart boutiquiers et artisans, ils étaient tous citoyens actifs ; aucun ne paraît avoir été membre de la loge de Semur. Ils entrèrent vite en conflit avec la municipalité et le district, mais suivirent docilement l'évolution parisienne. Après le 10 août, ils se divisèrent, les avancés étant menés par l'avocat Ligeret. Après le 2 juin, Pruneau, employé au Domaine, prit la haute main et inclina le club dans le sens fédéraliste, si

1. *Le club des Jacobins de Semur, 1790-1795*. Dijon, Rebourseau, 1933, in-8°, 430 p. (*La Révolution en Côte-d'Or*, nouvelle série, fascicule 9).

bien qu'en brumaire, on lui retira à Paris l'affiliation. Mais déjà, en septembre, Bernard de Saintes avait assuré la victoire des Montagnards et fait de Ligeret le procureur-général-syndic de la Côte-d'Or. Une série d'épurationacheva d'assurer leur domination. A partir de ventôse, le club suit sans discussion le gouvernement, mais il perd peu à peu toute vitalité. En dehors d'une chasse, d'ailleurs très modérée, aux suspects, son activité s'est réduite à peu de choses. Il n'a organisé le culte de la raison qu'en ventôse et a mis peu de zèle à déchristianiser. Après Thermidor, il eut un sursaut en présence de la réaction menaçante et adhéra à la pétition votée en septembre par les frères de Dijon. Mais ce ne fut que feu de paille. Calès prit pourtant soin de le dissoudre le 11 nivôse. En conclusion, on retrouve à Semur, sous une forme très atténuée, l'initiative spontanée dont les révolutionnaires ont fait preuve pendant les années périlleuses : l'un des signes caractéristiques en est la réunion de plusieurs congrès des sociétés populaires du département. Le gouvernement révolutionnaire l'a vue avec méfiance parce que la rébellion fédéraliste lui avait montré que la contre-révolution pouvait tourner à ses fins les sociétés des sans-culottes. Il s'est donc appliqué à les domestiquer et il y a réussi ; mais, du même coup, il a étouffé l'action spontanée qui avait été, depuis 1788, le ressort de la Révolution.

En Franche-Comté, l'excellente étude de M. Pierre LIBOIS a analysé les circonstances du conflit des conventionnels en mission Prost et Lejeune, épisode notoire de l'histoire provinciale du gouvernement révolutionnaire¹. Il retrace d'abord la tentative fédéraliste du Jura que les sans-culottes du pays firent échouer. Prost, qui arriva en octobre, avait combattu les modérés au cours d'une mission du printemps. Était-il pourtant hostile à la rigueur par tempérament ? A-t-il été gagné à la clémence par ses relations personnelles ? Fut-il irrité de voir les sans-culottes, notamment le sellier Rigueur, évincer partiellement la bourgeoisie dans la Commission administrative substituée au département ? La dernière hypothèse pourrait bien être la meilleure. En tout cas, il mit les détenus en liberté, fit arrêter Rigueur et ne pardonna pas aux amis de ce dernier la vive résistance qu'ils lui opposèrent et le rappel qu'ils lui firent infliger le 8 pluviôse. Lejeune, qui le remplaça, n'était pas un violent, mais, étranger au pays (il était député de l'Indre), il n'avait pas les mêmes raisons de ménager la bourgeoisie locale, s'appuya systématiquement sur les sociétés populaires et déchristianisa avec entrain. A la fin de ventôse, Prost reparut à Dôle, sa ville natale, on ne sait pour quelle raison. Il fit bonne figure à Lejeune, mais celui-ci, parti pour Besançon, reprit sa première politique et fit arrêter les chefs sans-culottes. Lejeune accourut et le conflit éclata.

Lejeune l'emporta, avec l'appui de Dumas, un Jurassien, qui était prési-

1. *Les représentants du peuple Prost et Lejeune dans le Jura en l'an II ; les luttes politiques.* Lons-le-Saunier, Declume, 1936, in-8°, 174 p.

dent du Tribunal révolutionnaire. Le Comité de salut public rappela Prost et mit les terroristes en liberté. Mais Prost ne se tint pas pour battu. Un de ses amis était devenu secrétaire général du Comité de Sûreté générale et il était lié à Demaillot, Jurassien aussi, qui était un des informateurs de Robespierre. Celui-ci le couvrit et le fit recevoir par le Comité de salut public. A la veille du 9 thermidor, l'autorité de Lejeune et des terroristes était fort ébranlée dans le Jura. La question se pose de savoir si cet épisode doit être intégré dans la rivalité des deux Comités : impossible d'en décider. Il est instructif, d'autre part, de constater que Robespierre et Saint-Just s'en sont laissé conter par un adversaire des terroristes, puisqu'il est difficile de croire qu'ils eussent soutenu Prost s'ils l'avaient considéré comme un partisan systématique de la clémence. Il est instructif aussi de voir quel rôle a joué dans cette affaire la rivalité de Dôle et de Lons-le-Saunier, la première de ces villes ayant répudié le fédéralisme adopté par la seconde, et Prost ayant tenu le chef-lieu à l'écart. Il n'aurait été pas moins utile de porter la lumière sur les relations familiales et personnelles de ce député. Peut-être éclairciraient-elles mieux que tout le reste l'attitude qu'il adopta. Il est clair, en tout cas, que ces rivalités, où les principes n'avaient pas grand'chose à faire, ont grandement contribué à empêcher le gouvernement révolutionnaire de parvenir à la stabilité et ont tempéré aussi la rigueur qu'on lui attribue.

Sur Lyon, nous possédons maintenant les deux premiers volumes du grand ouvrage de M. Édouard HERRIOT¹, qui doit s'étendre de la proclamation de la République jusqu'à celle de l'état de siège par le Directoire le 14 pluviôse an VI. Le récit en est arrivé à la prise de la ville par les armées de la République. Bien que destiné au grand public, il est fondé sur des recherches d'érudition approfondies dans une foule de dépôts, non seulement à Lyon et Paris, mais à Chantilly et dans nombre de départements du Sud-Est et du Massif central. Beaucoup de pièces inédites voient aussi le jour. D'autre part, les historiens ne pourront que donner leur adhésion à l'avant-propos intitulé : *Plan et méthode*.

L'histoire de Lyon pendant la Terreur n'est classée comme régionale que conventionnellement. En fait, c'est un très important chapitre de l'histoire générale. Sans pouvoir résumer ici le récit de M. Herriot, on dira qu'au premier plan apparaît l'action d'une minorité jacobine audacieuse ; groupée dans le club, elle finit par s'emparer de l'autorité municipale, institue de son chef un Comité de salut public, réclame l'emprunt forcé, la taxation, la création d'une armée et d'un tribunal révolutionnaires. Non moins nette est la résistance des négociants ; appuyés, à ce qu'il semble, par la moyenne bourgeoisie commerçante, ils mènent le département et les sections à l'insurrection, en principe antijacobine et girondine, en réalité feuillantine. Aussi

1. *Lyon n'est plus* ; t. I : *Jacobins et modérés* ; t. II : *Le siège*. Paris, Hachette, s. d. (1937 et 1938), 2 vol. in-8°, 407 et 514 p.

l'auteur a-t-il le souci constant de montrer les causes essentiellement économiques et sociales du conflit. Ici, « le problème du travail et du pain dominent la pensée politique », est-il dit au tome I, page 123.

On ne saurait mieux dire. Mais, dès lors, on regrette de ne pas trouver au début un tableau de la vie économique et de la structure sociale à Lyon en 1789 et durant les premières années de la Révolution, une étude particulière ensuite des réactions propres de la classe ouvrière et de ses deux sections si originales en cette ville : l'artisanat des faonniers et le prolétariat proprement dit, sur lesquels les renseignements ne manquent pas, certes, mais se présentent en ordre dispersé. Aussi ne se rend-on pas bien compte si, dans le mouvement du 29 mai, les ouvriers ont soutenu les jacobins, comme on aurait pu le croire. Il semble que non, et l'attitude des faonniers serait non moins intéressante à connaître.

Le second volume décrit le mouvement fédéraliste dans l'Est et le Sud-Est pour y replacer l'insurrection lyonnaise. Le principal intérêt se porte sur les relations des rebelles avec les représentants de la Convention et la Convention elle-même. Kellermann s'est efforcé de provoquer un arrangement ; Dubois-Crancé et Gauthier n'y étaient peut-être pas hostiles au fond, mais ils exigeaient d'abord la soumission. La menace des Sardes contre la Savoie rendait le problème particulièrement angoissant. La Convention atermoya plus d'un mois, mais finit par voter les décrets des 12 et 14 juillet et, à partir de ce moment, les Lyonnais, qui avaient aussi envisagé un arrangement, en exigèrent le retrait préalable qu'on leur refusa naturellement. On en vint ainsi à la lutte armée. M. Herriot tient beaucoup à montrer que la catastrophe résulta d'un malentendu, les habitants de la ville étant, quant aux éléments populaires du moins, sincèrement républicains. On l'admet. Toutefois, puisqu'ils s'étaient soulevés contre les Montagnards, avant même les journées des 31 mai et du 2 juin, il semble que, s'ils ne contestaient pas la forme républicaine, ils n'entendaient pas du tout accepter le gouvernement révolutionnaire : en ce cas, il s'agissait d'un peu plus que d'un malentendu. D'un autre côté, tout en se portant garant du républicanisme et du patriottisme du peuple lyonnais, M. Herriot reconnaît que la direction du mouvement fut promptement accaparée par les royalistes, lesquels n'hésitèrent pas à faire appel à l'étranger. Il faut avouer que ces faits auraient pu être mis un peu plus en évidence et que, dès lors, il ne peut plus être question de « malentendu ». Sujet douloureux, sans doute ! Mais qu'y faire ? Le troisième volume, sur la répression, le sera davantage encore, mais il eût précisément importé de reconstituer la mentalité des assiégeants pour expliquer leurs rigueurs.

Il n'est que juste de rappeler que M. C. RIFFATERRE¹, dont le second

1. *Le mouvement antijacobin et antiparisien à Lyon et dans le Rhône-et-Loire en 1793 (29 mai-*

volume du grand ouvrage sur la révolution lyonnaise, annoncé en 1912, a paru en 1928 sans que l'attention ait été appelée sur lui, concluait semblablement que l'insurrection lyonnaise n'avait été ni antirépublicaine, ni réellement fédéraliste et que, ne sachant pas au juste ce qu'ils voulaient, les révoltés avaient été dupes, au fond, des girondins et surtout des royalistes.

C'est de Lyon aussi qu'était Willermoz, né en 1730, d'un marchand mercier, lui-même maître fabricant, si connu comme l'un des principaux représentants du courant mystique au XVIII^e siècle. Il était entré de bonne heure dans la maçonnerie, persuadé que, derrière ses symboles, elle lui révélerait les moyens d'accéder à des vérités métaphysiques inaccessibles au vulgaire. Déçu, il s'affilia aux Rose-Croix, puis s'enticha de Pasqually et des Élus Cohens de l'univers. Saint-Martin y étant aussi entré devint le principal correspondant de Willermoz. L'expérience ne fut pas plus concluante et Willermoz ne tarda pas à en essayer une autre : par l'intermédiaire des Strasbourgeois, il entra en relation avec la maçonnerie templière d'Allemagne. Il participa également au convent de Willemsbad en 1782. Finalement, il s'intéressa au somnambulisme mystique et à Mesmer. Mme Alice JOLY¹ l'a suivi pas à pas dans ses pérégrinations et dans ses aventures spirituelles, avec une patience et une ingéniosité dans la recherche, dignes de tous les éloges. On l'admire d'avoir, chemin faisant, dépouillé scrupuleusement le fatras indigeste et confus de tous ces esprits fumeux et bizarres. Abordant la période révolutionnaire, elle a montré que ces maçons mystiques ne jouèrent, en tant que tels, aucun rôle dans le mouvement. Ils se divisèrent, au contraire : on verra, p. 271, le chevalier de Rachais maintenir que la noblesse est la nation même et qu'elle périra plutôt que d'abandonner ses droits ; Périsse-Duluc, élu député du tiers, et Willermoz lui-même prirent, au contraire, parti pour la Révolution. La correspondance intime des deux amis ne fait aucune allusion à la maçonnerie, comme le cas n'aurait pas manqué si elle avait servi de lien entre Périsse et d'autres représentants du tiers. Venant au problème général, Mme Joly rejette la théorie du complot : l'homogénéité interne des loges est un mythe et le pouvoir de l'autorité centrale sur elles est très faible. L'aide que la maçonnerie a pu apporter à l'infiltration philosophique ne doit même pas être estimée bien haut. L'idéal maçonnique, Willermoz l'a cherché en vain ; ce qu'il y a de stable et de permanent chez les Frères, au point de vue doctrinal, est constitué par des notions banales qui se sont vulgarisées par bien d'autres voies ;

15 août), t. II. Lyon, Rey, et Paris, Picard, 1928, in-8°, 682 p. (*Annales de l'Université de Lyon*, nouvelle série, II : *Droit, Lettres*, fasc. 41).

1. *Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie, 1730-1824*. Mâcon, Protat, 1938, in-8°, 329 p.

quand certains ont cherché à y ajouter autre chose, le symbolisme mystique et l'occultisme, par exemple, ç'a été le chaos.

La Savoie, à laquelle M. Herriot consacre lui-même plusieurs chapitres, a inspiré à M. R. AVEZOU, archiviste de la Haute-Savoie, un petit volume très nourri sur les débuts de la Révolution¹. Il y passe en revue les diverses parties de la province pour y décrire les mouvements engendrés par l'exemple de la France et par les progrès de la propagande dont les loges affiliées au Grand Orient se seraient faites les instruments. Des documents inédits, comme les rapports de Verax, commandant à Carouges, donnent un prix particulier à cette publication.

Le Midi n'a pas vu naître d'aussi nombreux travaux. M. Émile APPOLIS a retracé l'histoire de la formation du département du Tarn² et suivi la rivalité de Castres et d'Albi³ qui se disputèrent la direction des administrations de 1789 à 1823. M. TH. DE HANSY a étudié⁴ l'insurrection de l'an VII dans l'Ariège ; elle a sévi surtout au nord, par contre-coup du mouvement de Haute-Garonne, mais beaucoup d'autres cantons ont montré peu de zèle pour la répression ou n'ont pas caché leur sympathie pour les rebelles. Le trait le plus important du travail est sans doute de mettre en lumière l'influence décisive de quelques-uns des administrateurs républicains et la longanimité du pouvoir central qui se refusa, sur l'intervention de la plupart des députés du département, à laisser appliquer la loi des otages et à permettre l'internement en masse des réfractaires⁵.

Il convient de signaler, en outre, qu'en recherchant les origines de Guizot, M. Charles POUTHAS a été amené à reprendre en partie l'histoire de la Révolution à Nîmes⁶ en complétant, à l'aide des documents parisiens, l'ouvrage de Rouvière ; il s'est appliqué à mettre en lumière l'influence du conflit social entre la bourgeoisie protestante, qui était à la tête de l'industrie et du négoce, et le menu peuple, artisans, ouvriers, boutiquiers, en grande majorité catholique. Sous la Convention, bourgeois protestants et bourgeois catholiques se réconcilièrent pour résister au mouvement démocratique ; le fédéralisme servit de manteau au feuillantisme ; on voit, page 130,

1. *La Savoie du Nord au début de la Révolution française*. Annecy, Hérisson, 1937, in-16, 141 p.

2. *La formation du département du Tarn*. S. l. n. d. (Bibliothèque de la *Revue du Tarn*), in-8°, 42 p.

3. *La rivalité administrative entre Castres et Albi, 1789-1823*. S. l. n. d. (Bibliothèque de la *Revue du Tarn*), in-8°, 105 p.

4. *Contribution à l'histoire de l'insurrection royaliste de thermidor an VII (août 1799) dans l'Ariège*. Foix, Gadrat aîné, 1936, in-8°, 90 p., plus des pièces justificatives paginées à part.

5. On signale aussi les publications de M. EDMOND POUPE, *Le département du Var, 1790-an VIII* (1934), et de M. GINSBURGER, sur *Le Comité de surveillance de Saint-Esprit-les-Bayonne* (1936), mais nous ne les avons pas reçues.

6. *Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon*. Paris, Félix Alcan, 1931, in-8°, 211 p.

le procureur-général-syndic Griolet professer un égal mépris pour les Girondins et pour les Montagnards. Les variations liées aux tendances particulières des successifs représentants en mission et l'histoire de la réaction thermidorienne sont également instructives. On notera que la famille de Guizot s'était divisée au cours de la tourmente : le père fut guillotiné comme fédéraliste, le grand-père maternel, Bonicel, était un montagnard.

A l'Ouest, le nouveau est moins rare. D'abord, une thèse de M. M. REINHARD sur la Sarthe au temps du Directoire¹. Tâche particulièrement méritoire, puisque l'histoire administrative et économique de la période reste à faire, mais ingrate, car la Sarthe, à cheval sur le bassin parisien et le massif armoricain, est un pays de chouannerie et par suite, les archives révolutionnaires y ont beaucoup souffert. M. Reinhard a dépouillé ce qui en reste ; mais, sur plusieurs points, il a dû invoquer l'exemple de départements voisins pour reconstituer par induction ce qui s'est passé dans celui-ci ; en outre, il est clair qu'une région si troublée ne peut donner une idée de ce que le Directoire a pu réaliser dans un département resté calme, la Côte-d'Or, par exemple. Ces observations ne concernent que la généralisation qu'on pourrait être tenté d'accorder à toutes les constatations de M. Reinhard. A ces constatations même, il n'y a rien à reprendre. Les chapitres relatifs à l'histoire politique et religieuse sont intéressants ; l'étude des élections est neuve ; tout au plus, l'étude de l'insurrection de 1799 eût-elle pu être poussée davantage en quelques points. La conclusion est que, dans un tel pays, la constitution de l'an III était prématuée. A condition de nuancer les considérants, je crois qu'on pourrait l'étendre au reste de la France. Les parties qui concernent le fonctionnement de l'Administration centrale et des municipalités cantonales, l'action des commissaires du Directoire, les tribunaux, l'instruction publique méritent aussi l'éloge, bien que les mentions relatives à la législation aient besoin de quelques retouches². Malheureusement, l'histoire économique et sociale est moins bien partagée : la perception des impôts est étudiée, non la répartition, faute de documents ; il en va de même pour les emprunts forcés. La question des subsistances est rapidement traitée. Sur l'industrie, on aurait pu utiliser l'enquête de François de Neufchâteau. La vente des biens nationaux est laissée de côté. Les pages consacrées au milieu social manquent donc de quelques-unes des assises nécessaires. En somme, ce livre, agréablement écrit, doit surtout être considéré comme une contribution précieuse à l'histoire politique et administrative du Directoire.

Autre thèse : celle de M. Eugène CORGNE sur le district de Pontivy ou,

1. *Le département de la Sarthe sous le régime directorial*. Saint-Brieuc, Les presses bretonnes, 1935, in-8°, xliv-657 p.

2. Par exemple, p. 48, l'analyse de la loi du 25 frimaire ; p. 104, la situation juridique des différentes catégories d'écclesiastiques. Le tableau de la p. 207 mentionne à tort deux jurys près du tribunal de district et près du tribunal criminel.

plus exactement, conformément au titre, sur Pontivy et son district, car les autres villes et bourgs, et surtout les villages, n'interviennent guère que dans la mesure où le district a eu à s'occuper d'eux¹. L'introduction et la première partie mènent jusqu'à l'installation du district et ont franchement le caractère d'une histoire municipale ; dans les trois autres parties, le district, sa politique et son administration attirent toute l'attention. En fait, le dessein de M. Corgne ne présente pas l'inconvénient qu'on ne manquerait pas d'apercevoir dans d'autres régions : à partir de 1793 au moins, Pontivy apparaît comme une forteresse, résolument fidèle à la Révolution, mais cernée et assiégée par une campagne hostile ; ce sont deux mondes : M. Corgne a choisi d'étudier l'un. Bien entendu, l'autre ne serait pas moins intéressant ; mais, à en juger par les indications que l'auteur fournit sur ses recherches qui ont été aussi consciencieuses qu'on pouvait souhaiter, les documents n'aborderaient pas : la chouannerie, en ce pays, a été plus puissante que dans la Sarthe et a fait le vide beaucoup mieux encore.

Jusqu'en 1793, rien ne donnait à prévoir de si grands maux. La ville est restée calme. Le 4 août 1789, la bourgeoisie, formant un comité permanent, dépossède la municipalité d'Ancien Régime ; elle se montre ensuite hostile au veto et d'allure démocratique, car elle désapprouve l'adoption du cens et fixe au plus bas, 12 sols, la journée de travail. C'est à Pontivy qu'on célèbre l'une des premières fédérations, celle des Bretons et des Angevins, le 15 janvier 1790. On suit docilement la capitale dans son évolution jusqu'au 10 août inclus. La campagne n'est guère plus troublée. Pas de révolte agraire en 1789 et en 1790. Un peu d'agitation seulement, mais sans violences, semble-t-il, à propos de la tenure convenancière ; quelques incidents à propos des subsistances. Entre les révolutionnaires et la masse rurale, c'est la Constitution civile du clergé qui provoque la rupture morale : sur cinquante-six prêtres, fonctionnaires publics, quatorze seulement prêtent serment ; encore dix l'ont-ils accompagné de restrictions et six se rétractent bientôt ; Guigan, curé de Pontivy, après avoir juré, refuse l'épiscopat et ne reconnaît pas l'évêque constitutionnel, en sorte qu'il est rejeté dans le camp des réfractaires. On ne parvient pas à recruter un nombre suffisant de constitutionnels : à la fin de 1793, on ne compte que huit curés en règle avec la loi. Les réfractaires restent en place jusqu'à la déportation : trente prennent alors leur passeport ; les autres sont demeurés dans le pays. Toutefois, la population ne se lève pas pour les défendre. C'est la levée des 300,000 hommes qui, comme en Vendée, provoque l'insurrection : les 13 et 14 mars, Pontivy est assiégé par les paysans. Ils sont repoussés et la répression est sévère : douze condamnations à mort presque aussitôt après et de nombreuses poursuites durant les mois suivants. Le calme se rétablit et le recrutement s'opère. Pontivy peut aller

1. *Pontivy et son district pendant la Révolution, 1789-germinal an V.* Rennes, Plihon, 1938, in-8°, xxx-727 p.

au secours de Nantes et participer de son mieux à la défense révolutionnaire.

Mais la bourgeoisie, pour avoir accepté la république, n'en était pas moins d'opinion rassise et modérée. Corbel, seul conventionnel originaire de Pontivy, vota la détention lors du procès du roi ; il se prononça pourtant contre le sursis ; il me semble que ces décisions contradictoires manifestent la résolution de ne pas se séparer des patriotes et le regret d'être obligé d'en venir aux extrémités. Quand les patriotes se divisèrent, Pontivy se prononça pour la Gironde. Le fédéralisme vaincu, on n'insista pas, mais les réserves qu'on formula en adoptant la constitution sont importantes et caractéristiques. Prieur de la Marne acheva d'établir l'autorité des Montagnards par quelques arrestations et destitutions.

La Terreur paraît, durant des mois, n'avoir pas fait grand ravage et s'est attachée surtout à la recherche des réfractaires. Mais, faute de documents, l'exposé n'a rien qui ressemble, quant à la précision des détails, à celui de M. Sangnier pour le district de Saint-Pol : impossible de suivre l'activité des comités de surveillance et des sociétés populaires, de dresser une liste des suspects, de décrire les prisons. Ce qui semble sûr, c'est que Lecarpentier, en déclenchant la déchristianisation, donna au régime une couleur inconnue jusqu'alors : ce fut seulement le 13 germinal qu'on ferma l'église ; peu après, Lecarpentier ordonna d'emprisonner les constitutionnels qui n'avaient pas abdiqué.

Il prenait bien mal son temps pour semer la zizanie entre les amis de la Révolution, car, en mars 1794, la chouannerie avait commencé ses exploits et bientôt Pontivy se retrouva dans la même situation qu'en mars 1793, mais pour longtemps cette fois. Après l'accalmie de l'an III, la chouannerie reprit de plus belle et s'éternisa. Il fut impossible d'organiser l'administration locale prévue par la constitution de l'an III, et la conclusion de M. Reinhard pour la Sarthe trouve ici une ample justification : on dut donc maintenir le district en fonction jusqu'au 1^{er} germinal an V, et c'est sans doute le trait le plus original de cette histoire. Encore, à cette date, deux cantons n'avaient-ils pas encore de municipalités ; il est probable que, si le district a disparu, c'est parce que la réaction triomphante dans les Conseils a obligé le Directoire à rentrer enfin dans le cadre constitutionnel, ce qui revenait à livrer l'administration locale aux chouans.

Dans un pays pareil, on devine que la vie administrative n'a rien de régulier et se réduit, en fait, à des mesures de circonstance. Comment lever les impôts ? Que faire pour l'assistance et l'instruction ? Que pouvait devenir l'assignat ? Qui pensait à observer le maximum ? M. Corgne reproduit la taxation des denrées de première nécessité par le district, mais il ne dit mot du second maximum, ni de celui des salaires, et on admet sans peine qu'il n'a pas dû en être beaucoup question. Cependant, on a vendu les biens nationaux et on trouve ici quelques renseignements sur les résultats de l'opération qui semble n'avoir profité qu'à la bourgeoisie. On ne voit pas

qu'on ait divisé les exploitations conformément aux lois montagnardes. La loi du 3 juin 1793 passa probablement inaperçue ; il ne se trouva personne pour réclamer le bénéfice du décret du 13 septembre et les décrets de vendôse n'eurent aucun retentissement. En somme, ce qui domine tout en ce pays comme dans la totalité de la région de l'Ouest, c'est la guerre civile. Les Bleus forment bloc contre les Blancs et ne pensent guère qu'à se défendre. Il faut, toutefois, observer que la révolte n'a été ici qu'un contre-coup de la Vendée. Ces caractères généraux qui ressortent clairement de l'analyse auraient pu être rassemblés et marqués avec plus de force synthétique. Il aurait été bon aussi d'affecter une troisième partie à la réaction thermidorienne et au Directoire, puisque c'est alors que la chouannerie rend toute vie normale impossible, alors que l'on ne trouve ici distinguées que deux périodes : celle de 1789 à 1792 et celle du gouvernement révolutionnaire. Dans la seconde, l'ordre adopté, qui est méthodique, présente des inconvénients : la révolte de 1793, racontée au chapitre sur la chouannerie, vient ainsi après la rébellion fédéraliste qu'elle précède chronologiquement, sans qu'on puisse dire pourtant qu'elle a été l'origine directe de la chouannerie même.

En Eure-et-Loir, M. Maurice JUSSELIN, archiviste départemental, a publié sur l'administration centrale du département une importante étude qui n'est rien de moins qu'une esquisse de l'histoire de l'opinion pendant la Révolution¹. Les archives ne sont pas intactes : les registres manquent du 22 septembre 1796 à 1800 ; une grande partie de la correspondance des représentants en mission a disparu. Le hasard n'est pas le principal coupable. L'introduction nous révèle qu'en 1840 le préfet constitua une commission pour expurger les archives des documents désagréables pour MM. les notables et que le gouvernement autorisa le député Chasles, neveu du conventionnel, de sympathies hébertistes si caractérisées, à visiter les dépôts pour en extraire les pièces « d'intérêt privé », c'est-à-dire celles qui compromettaient à ses yeux la respectabilité d'un fidèle sujet de Louis-Philippe. L'auteur a rassemblé tous les renseignements possibles sur les élections des membres du département, leur personnalité, leurs sessions, l'organisation de leur travail et de leurs bureaux ; un appendice énumère aussi les différentes missions envoyées en Eure-et-Loir. Mais il ne s'en tient pas là, car il étudie encore l'évolution politique du département et ses rapports avec les différents organes de l'opinion et avec les représentants. Outre qu'il servira d'instrument de recherche, ce livre fournit donc à l'histoire générale une utile contribution².

1. *L'administration du département d'Eure-et-Loir pendant la Révolution. La législation. Les hommes. Aperçus sur la politique, 4 juin 1790-21 mars 1800.* Chartres, Lester, 1935, in-8°, 241 p., un tableau hors texte.

2. Sur la Touraine : L. BOUCHERON, *Les origines du département d'Indre-et-Loire*, dans *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, 1932.

Sur la Normandie, en plus des importants articles de M. Paul NICOLLE sur le fédéralisme dans l'Orne¹, on doit citer les publications de MM. Frédéric LACHÈVRE² et G. HUBERT. Le premier a reconstitué la généalogie de la famille Bernart de Courménil (Orne) et les péripéties dont fut victime le dernier seigneur de cette paroisse, guillotiné à Paris le 6 messidor an II, avec sa gouvernante, pour propos contre-révolutionnaires qu'avaient attestés le maire Morard et le curé constitutionnel Delaville, dont l'église était d'ailleurs fermée, ce qui ne l'empêcha pas d'être emprisonné un moment pour être ultérieurement fusillé par les chouans le 22 nivôse an IV. M. Lachèvre attribue l'attitude de Morard et de Delaville aux procès qui les avaient mis aux prises, sous l'Ancien Régime, avec leur seigneur. Il convient, toutefois, d'observer que, si ce dernier s'était soumis aux lois, il servait à un cousin, curé émigré, une rente testamentaire. On paraît l'avoir ignoré, mais les propos contre-révolutionnaires en paraissent moins invraisemblables. L'hypothèse de M. Lachèvre est plausible et, en tout cas, les curieux documents qu'il produit sont à retenir par l'historien de la société rurale. Ceux qu'a édités M. G. HUBERT sont principalement relatifs à la chouannerie aux environs de Domfront³ : il s'agit du journal et des notes de Caillebotte aîné, négociant en toiles, patriote, anticlérical, mais point jacobin, prudent, au reste, au point qu'il n'osa pas acheter de biens nationaux, mais qui, voyageant constamment pour son commerce, a bien connu les événements locaux. Il note, par exemple, en l'an VI que les chouans font payer la dîme depuis trois ans. Dans ses notes, il rappelle ses souvenirs sur la Révolution depuis 1789 : il se souvient de la Grande Peur et raconte qu'un homme « de bon sens » lui vint dire que 30,000 Espagnols étaient à Mayenne ; il a connu l'affaire de Quincey, qu'il situe près de Senlis.

Dans les Mauges, M. l'abbé Louis TRICOIRE a retracé l'histoire du canton de Saint-André-de-la-Marche sous le Directoire⁴. Elle est édifiante, car on y voit que les Vendéens s'installèrent dans la municipalité cantonale ; le secrétaire fut un moment Pérère, ancien lieutenant de Stofflet, qu'on exécuta le 6 janvier 1799 pour avoir assassiné un patriote ! En l'an V, quand le commissaire fit appliquer la loi de brumaire an IV, l'épuration ne laissa presque

1. *Le mouvement fédéraliste dans l'Orne en 1793*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, janvier, juillet et septembre 1938. Citons encore : M. BOULOISEAU, *Le Comité de salut public du Havre-Marais* (Société libre d'Emulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure ; Rouen, Lanié, 1935, in-8°, 34 p.) ; G. DUROIS, *Les intrigues contre-révolutionnaires à Rouen de juin à août 1792 et le projet d'évasion de Louis XVI* (*Annales historiques de la Révolution française*, novembre 1937).

2. *L'assassinat juridique d'Eustache Bernart de Courménil*. Château de Courménil, 1934, in-8°, 125 p.

3. *Journal et notes du citoyen Caillebotte aîné*. Flers, Folloppe (Dron et Garnier, successeurs), 1938, in-8°, xv-113 p.

4. *Un canton des Mauges sous le Directoire : Saint-André-de-la-Marche*. Angers, Éditions de l'Ouest, 1937, in-8°, 28 p.

personne en place ; en l'an VII, plusieurs chouans furent de nouveau élus et, en juin 1799, le commissaire dut se réfugier à Cholet comme en 1796. Dans ces conditions, l'administration montra peu d'activité, comme on pense, et il est même douteux qu'elle ait perçu les impôts. Ces constatations rejoignent celles de MM. Reinhard et Corgne.

En Poitou, M. Henri CARRÉ a raconté nombre d'épisodes révolutionnaires¹. Ainsi a-t-il décrit les débuts à Poitiers de Guillot de Folleville, le faux évêque d'Agra, qui faisait alors le jacobin et destina ainsi à la guillotine cinq patriotes qu'il avait dupés. Il a mis en lumière la carrière de deux terroristes de marque : Fradin, qui devint professeur à la Faculté de droit sous l'Empire, puis député sous la Restauration, et le prêtre Planier ; chemin faisant, on assiste à la lutte du clan Thibaudeau et du clan Piorry, qui explique bien des péripéties. Une autre étude, sur le maximum, rapporte les tribulations de Tribert, négociant en grains, dont la fille avait épousé l'un des fils de Thibaudeau ce qui fut un motif de plus aux yeux de certains pour l'accabler comme accapareur. L'époque directoriale est également bien représentée dans les recherches de M. Carré².

Georges LEFEBVRE,
Professeur à la Sorbonne.

(Sera continué.)

1. *Le faux évêque des Vendéens et le procès des Cinq* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1934) ; *Essais sur les lois du maximum dans le département de la Vienne* (*Ibid.*, 1935) ; *Les déceptions d'un représentant en mission après le 9 thermidor* (*Ibid.*, 1936) ; *A la recherche de la liberté autour des fêtes révolutionnaires de Poitiers* (dans les *Mélanges Louis Arnould*, Poitiers, Société d'imprimerie et de librairie, 1935) ; *Recherches sur la Révolution en Poitou* (Poitiers, Société d'imprimerie et de librairie, 1936, in-8°, 163 p.) ; *Nouvelles recherches sur la Révolution en Poitou* (Poitiers, Société d'imprimerie et de librairie, 1937, in-8°, 149 p.).

2. Pour la région charentaise, on signale, de M. P. DU CHAMBON, *La formation du département de la Charente* (1934) ; ce livre ne nous est point parvenu.

Le gérant : R. LISBONNE.

HISTOIRE DE FRANCE

LE MOYEN AGE, DES ORIGINES A 1328

I. PUBLICATIONS DE TEXTES. — Le rythme des publications de textes concernant l'histoire générale du Moyen Age français pour la période antérieure à 1328 ne s'est pas accéléré depuis notre dernier Bulletin¹. Rien n'a paru dans la collection des *Documents inédits*, rien dans les collections de l'Académie des Inscriptions, peu de chose ailleurs. La raison de cette carence n'est, hélas ! que trop claire.

La Société de l'*histoire de France* a distribué le tome VIII des *Grandes chroniques de France*, dont M. Jules VIARD assure l'édition avec un zèle qui, lui, ne se ralentit pas². Zèle digne d'un meilleur sort, puisque le nouveau volume, qui embrasse les règnes de Philippe III, de Philippe IV, de Louis X et de Philippe V, n'est, cette fois encore, comme ses ainés, qu'une compilation de textes connus. De-ci de-là, pourtant, quelques détails originaux se glissent sous la plume des rédacteurs, au point que M. Viard, résigné à sa tâche ingrate, s'en montre le premier surpris : « On pourra même puiser » dans les passages relatifs au XIV^e siècle, écrit-il tout heureux, « des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. » Au bout de sept volumes et demi ! Décidément, la patience de M. Viard est inlassable. Disons que l'édition qu'il nous donne est, comme toujours, très soignée.

Dans la série des *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age* ont paru deux volumes : le tome II et dernier de l'*Histoire de France* de Richer (fasc. 17) et le tome I^{er} de *La conquête de Constantinople* de Villehardouin (fasc. 18), sans préjudice d'une réédition corrigée de la *Vie de Charlemagne* par Éginhard (fasc. 1). De cette réédition³, nous dirons seulement qu'elle

1. *Rev. hist.*, t. CLXXVII (1936), p. 375-414.

2. *Les Grandes chroniques de France*, publiées pour la Société de l'histoire de France par Jules VIARD ; t. VIII : *Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, Louis X le Huin, Philippe V le Long*. Paris, H. Champion, 1934 [paru en 1936], in-8^o, xvi-384 p. ; prix : 40 fr. — Le t. IX a paru en 1937. Voir *Rev. hist.*, t. CLXXXIV (1938), p. 374.

3. Éginhard, *Vie de Charlemagne*, éditée et traduite par Louis HALPHEN ; 2^e édition, revue et corrigée. Paris, Les Belles Lettres, 1938, in-16, xxiv-127 p., de la collection « Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age », publiés sous la direction de Louis Halphen et sous les auspices de l'Association Guillaume Budé ; prix : 15 fr.

est le résultat d'une révision attentive du texte et de la traduction publiés par nous en 1923 et depuis longtemps épuisés. Nous y avons tenu compte des études dont le règne de Charlemagne et l'œuvre d'Éginhard ont été l'objet depuis quinze ans.

M. LATOUCHE a, pour sa part, achevé son édition de Richer¹, en nous donnant, au tome II, la partie la plus personnelle et la plus instructive de toute l'œuvre. Sans doute, le moine de Reims n'est jamais un guide bien sûr ; il se laisse égarer par un goût immoderé pour le délayage, pour la rhétorique ; il compose de toutes pièces, à la mode antique, des discours qu'on aurait tort de prendre pour argent comptant ; il confond volontiers ses imaginations avec le réel ; mais, pour la fin du x^e siècle, c'est tout de même un témoin, confident et ami de Gerbert, dont il aide souvent à mieux comprendre et à compléter l'énigmatique correspondance. En publiant à nouveau son *Histoire*, en la traduisant, en l'annotant, en la dotant d'un index analytique, M. Latouche a, pensons-nous, rendu grand service à nos études.

L'édition de Villehardouin² dont M. FARAL a publié la première moitié marque un progrès considérable sur celles de ses devanciers. Non seulement l'établissement du texte procède enfin d'une étude méthodique et d'une collation attentive de toutes les copies et éditions anciennes, rationnellement classées, mais la version originale, habilement restituée, est accompagnée d'une traduction rigoureuse en français moderne, qui évitera aux historiens bien des faux pas, et d'un riche commentaire, qui repose sur un examen personnel de tous les documents concernant l'histoire de la quatrième croisade. Trois appendices critiques, trois cartes et une élégante introduction, où le caractère véritable de la chronique est mis en pleine lumière, donnent plus de prix encore à un volume qui se recommande de lui-même à l'attention des érudits.

La Société de l'*histoire de Normandie*, qui, dans son programme de publications, a toujours fait une large place aux textes intéressant l'histoire générale, a donné en 1936 une excellente édition critique des *Gesta abbatum Fontanellensis*³. Deux moines de cette même abbaye de Fontenelle, dom LOHIER, aujourd'hui décédé, et le Père J. LAPORTE, à qui est incomblé le soin d'achever le travail interrompu par la mort de son frère, se sont livrés à une nouvelle étude des manuscrits et à un examen très attentif de l'œuvre, pour laquelle ils ont adopté le titre de *Gesta sanctorum patrum Fontanellensis*.

1. Richer, *Histoire de France, 888-995*, éditée et traduite par Robert LATOUCHE ; t. II : 954-995. Paris, Ibid., 1937, in-16, 389 p., de la même collection ; prix : 35 fr.

2. Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éditée et traduite par Edmond FARAL ; t. I^{er} : 1199-1203. Paris, Ibid., 1938, in-8^e, LXVIII-233 p. et 3 cartes hors texte ; prix : 35 fr.

3. *Gesta sanctorum patrum Fontanellensis coenobii* (*Gesta abbatum Fontanellensis*), édition critique par dom F. LOHIER et le R. P. J. LAPORTE, moines de Fontenelle. Rouen, A. Lestringant, et Paris, Aug. Picard, 1936, in-8^e, XLII-145 p. (de la collection de la Société de l'*histoire de Normandie*) ; prix : 40 fr.

sis coenobii, plus anciennement attesté, pensent-ils, que le titre traditionnel. Leur édition, fondée sur un manuscrit du XVII^e siècle, le manuscrit latin 5426^a de la Bibliothèque nationale (ou manuscrit de Tournai), tient compte des leçons fournies par les autres copies et surtout par le manuscrit A 34 de la Bibliothèque du Havre, qui a pour lui le privilège de l'ancienneté, encore qu'ils se refusent à le dater du IX^e siècle, comme on le faisait jadis, et en reportent la transcription à la fin du XI^e. Ils se refusent d'ailleurs aussi à voir dans le texte du Havre, moins développé que celui de la Bibliothèque nationale, autre chose qu'un abrégé. Pour l'annotation, ils ont beaucoup emprunté aux précieuses *Études critiques sur l'abbaye de Saint-Wandrille* de M. Ferdinand Lot ; mais on doit louer le souci de clarté dont leur commentaire témoigne et leur très exacte information. Tels quels, les *Gesta abbatum Fontanellensium* pourront désormais être utilisés commodément et en pleine connaissance de cause pour l'histoire de la grande abbaye normande dans ses rapports avec la royauté franque aux VIII^e et IX^e siècles.

En attendant l'édition critique de Joinville que M. Mario Roques penseachever sous peu pour les *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, nous signalerons la jolie traduction en langue anglaise que M^{lle} EVANS vient d'en donner, d'après l'édition Natalis de Wailly, à l'usage des étudiants d'outre-Manche¹. Une brève annotation, quelques pages d'introduction, où l'œuvre de Joinville est sobrement mais finement caractérisée, un index, quelques illustrations choisies avec goût et dont plusieurs sortent de la banalité, font de la traduction de M^{lle} Evans un volume fort attrayant.

Tandis que s'impriment ou se préparent dans la série des *Charter et diplômes*, par les soins de l'Académie des Inscriptions, les volumes consacrés à l'édition des actes de Charles le Chauve ou de ses successeurs carolingiens et capétiens, saluons la remarquable suite de fac-similés dont MM. LOT et LAUER ont entrepris la publication sous le titre : *Diplomata Karolinorum*. Nous avons déjà souligné ici même² l'intérêt des fascicules parus (1, 3 et 4), et qui embrassent les règnes de Pépin le Bref, Carloman, Charlemagne et, pour partie, celui de Charles le Chauve. Nous avons aussi expliqué pourquoi le règne de Louis le Pieux avait été provisoirement réservé. Souhaitons le prompt achèvement d'un recueil aussi utile et qui, dès maintenant, met à notre disposition, en fac-similé, plus de cent vingt documents originaux empruntés à nos archives françaises.

C'est encore une pierre d'attente que le *Catalogue des actes de Robert II, roi de France*, — autrement dit Robert le Pieux — que publie un jeune érudit d'Amérique, M. W. M. NEWMAN³. Bien plus développé et plus complet

1. *The History of St. Louis by Jean sire de Joinville*, translated... by Joan EVANS. Oxford, University Press, 1938, in-8°, xxviii-281 p. et 8 planches ; prix : 8 s. 6 d.

2. *Rev. hist.*, t. LXXX (1937), p. 88-90 ; t. LXXXIII (1938), p. 84-85.

3. William Mendel NEWMAN, *Catalogue des actes de Robert II, roi de France*. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1937, in-8°, xxxiv-211 p. ; prix : 25 fr.

que le catalogue, volontairement sommaire, dressé jadis par M. Christian Pfister en tête de ses *Études sur le règne de Robert le Pieux* (1885), ce nouveau répertoire est le fruit de dépouillements considérables et d'un effort vraiment méritoire en vue de l'identification des noms propres cités dans les textes. Les analyses sont très développées ; elles paraissent, en général, fidèles¹, et, pour autant que nous avons pu vérifier, retiennent l'essentiel des actes. La critique des documents, encore qu'un peu rapide², semble faite avec soin. Mais on ne peut se défendre d'un sentiment de regret quand on constate la peine que s'est donnée l'auteur pour faire, ou plutôt refaire, pour son compte — non sans d'inévitables lacunes — des dépouillements que l'Académie des Inscriptions a exécutés depuis de longues années pour la publication intégrale qu'elle prépare.

La Société d'*histoire du droit*, qui groupe dans son sein à la fois des juristes et des historiens, a publié le deuxième volume du *Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France*³. Comme le précédent⁴, paru en 1935 et dont il forme la suite, ce volume, consacré tout entier à l'Artois, a pour éditeur M. Georges ESPINAS, que sa particulière compétence recommandait d'elle-même au choix de la Société. Il s'est, cette fois encore, acquitté de sa tâche avec le soin minutieux qu'il apporte à tous ses travaux, et riche est la moisson de textes inédits qu'il a su découvrir au cours de sa longue et patiente enquête. Le tome I^{er} comprenait les documents intéressants les huit localités artésiennes dont le nom commence par la lettre A ; le deuxième en vise vingt autres, dont le nom commence par les lettres B à H (notamment Bailleul, Bapaume, Béthune, Calais, Fauquembergue, Guines, Hénin-Liétard, Hesdin, etc.) ; le tome III achèvera la série. Il s'en faut que les 289 documents réunis au tome II appartiennent tous à la période sur laquelle porte notre Bulletin, mais celle-ci y est largement représentée à partir du règne de Philippe Auguste, et par des chartes dont quelques-unes éclairent d'un jour très vif l'histoire des institutions municipales de la France du Nord. Les textes sont bien établis ; il n'y a pas de notes, mais les courts avant-propos placés en tête de chaque groupe et les analyses sommaires qui précèdent chaque document aident à en dégager la portée. Sans doute ces analyses ne sont-elles pas toujours impeccables, et on pourrait chicaner leur rédacteur sur plusieurs d'entre elles qui pèchent soit par la forme, soit par l'interprétation qu'elles proposent ; quelques bavures aussi pourraient y être relevées, comme au tome I^{er} (si Charles Quint n'est plus, comme précédent

1. Pas toujours cependant. Voir, entre autres, le n° 121.

2. L'acte n° 121, déjà cité à la note précédente, est argué de faux sans preuves nouvelles. Un simple rappel des arguments produits par R. de Lasteyrie ne suffit pas.

3. *Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France des origines à la Révolution. Artois*, t. II, par Georges ESPINAS, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938, in-8°, xii-684 p. (publ. de la Société d'*histoire du droit*).

4. Cf. *Rev. hist.*, t. CLXXVII (1936), p. 394-395.

demment, qualifié « empereur d'Autriche », il est appelé « empereur d'Allemagne », p. 633) ; mais, par son incomparable richesse, par l'excellence de la méthode employée, le volume fait honneur à l'infatigable érudit qui en a si diligemment recueilli les éléments et assuré la publication.

A l'exemple de leurs émules de Paris, les sociétés savantes de province sont dans la nécessité de publier au ralenti. Nous avons pourtant reçu d'elles plusieurs volumes de documents, en dehors même des *Gesta abbatum Fontanellensium* signalés plus haut. Le tome XLIX des *Archives historiques du Poitou* est réservé aux plus anciennes chartes de l'abbaye de Nouaillé : deux cent trente et un documents publiés par le P. DE MONSABERT¹ pour la période 678-1200. Ils se décomposent comme suit : un de la fin du VII^e siècle ; sept de la fin du VIII^e ; dix-sept du IX^e ; une cinquantaine du X^e ; une centaine du XI^e ; une cinquantaine du XII^e. Le fonds est donc extrêmement riche en documents anciens, dont beaucoup conservés en original. L'édition du P. de Monsabert paraît fort soignée ; la recherche des copies semble avoir été faite avec diligence ; les noms de lieux sont bien identifiés ; les analyses sont claires et concises ; les dates déterminées avec précision ; l'annotation est sobre, mais suffisante ; l'index des noms propres est complété par un fort utile *index rerum*.

L'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand* publie un « essai de restitution » du *Grand cartulaire de Saint-Julien de Brioude* par Anne et Marcel BAUDOT², texte ou analyse de 454 documents des VIII^e-XI^e siècles, dont près d'une centaine rien que pour le IX^e siècle et quelque deux cents pour le X^e. Les documents inédits sont seuls reproduits in-extenso ; des autres, on donne l'analyse, avec renvoi aux manuscrits et aux éditions. Les recherches patientes de M. et M^{me} Baudot leur ont permis de retrouver, à treize chartes près, la totalité des 467 pièces qui figuraient dans le cartulaire primitif, compilé vers la fin du XI^e siècle et disparu au temps de la Révolution, non sans avoir été préalablement truffé de pièces fausses, sorties au XVII^e siècle de l'officine de Jean du Bouchet, un des généalogistes alors aux gages de la maison de La Tour d'Auvergne. Si l'on se rappelle que, dans sa tentative de restitution du même cartulaire, Doniol, en 1861, n'était parvenu à retrouver que 342 pièces et que son édition reposait sur une seule copie, alors que M. et M^{me} Baudot en ont collationné un grand nombre, on mesurera le chemin parcouru grâce à eux. Deux regrets pourtant : celui de n'avoir pas restitué le texte même de tous les documents, au

1. *Chartes de l'abbaye de Nouaillé de 678 à 1200*, publiées par dom P. DE MONSABERT. Poitiers, Société des Archives historiques du Poitou, 1936, in-8°, XL-403 p. (t. XLIX des *Archives historiques du Poitou*).

2. *Grand cartulaire du chapitre Saint-Julien de Brioude. Essai de restitution*, par Anne-Marcel et Marcel BAUDOT. Clermont-Ferrand, Impr. générale de Bussac, 1935, in-8°, LXIV-191 p. (t. XXXV des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*).

lieu de renvoyer à Doniol pour ceux qu'il a publiés ; celui aussi de présenter des documents « nus », sans notes, sans le moindre commentaire, alors que tant de textes curieux en appelaient un, de toute évidence. Il y aurait aussi quelques réserves à faire touchant les analyses ; mais, dans l'ensemble, le travail a été exécuté avec une diligence, une méthode, une précision dignes d'éloges.

Nous féliciterons de même M. l'abbé HUCHET d'être si heureusement parvenu à reconstituer, au moins sous forme d'analyses développées, l'ancien chartrier de l'abbaye cistercienne de Fontmorigny¹ pour les XIII^e et XIV^e siècles : au total, 758 documents, tous inventoriés avec soin, et parmi lesquels figurent un lot important de bulles pontificales et bien d'autres priviléges concédés à l'ordre cistercien tout entier, mais absents aujourd'hui de ses archives centrales. Pour la mise en valeur des textes, l'identification des noms de lieux et de personnes, M. Huchet a déployé un zèle infini. Raison de plus pour regretter son manque d'informations générales. Ni les *Annales Cistercienses* de Manrique, ni les *Regesta* de Jaffé-Wattenbach et de Potthast, ni les registres pontificaux publiés par notre École de Rome, ni les *Ordonnances des rois de France* ne semblent avoir été consultés. M. Huchet a été jusqu'à s'oublier lui-même, car il donne comme inédites des pièces qu'il a publiées dans les *Mémoires des Antiquaires du Centre*. Parfois, enfin, ses analyses pourraient être plus fidèles et les dates adoptées mieux justifiées. Mais, tel quel, son livre rendra de grands services. Quel dommage qu'il n'ait pu, au lieu d'un catalogue, publier les textes mêmes !

Il n'est pas donné, il est vrai, à toutes les anciennes provinces françaises de rencontrer d'aussi généreux mécènes que ceux auxquels nous devons le beau recueil des *Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle*. Les quatre premiers volumes de cette remarquable publication ont déjà été signalés ici, et nous en avons dit tout le prix². Trois nouveaux volumes nous ont été adressés³. Les textes y sont, comme précédemment, édités, analysés, datés, annotés par MM. Georges GUICHARD, DE NEUFBOURG, Édouard PERROY et J.-E. DUFOUR. Comme précédemment aussi, l'impression a été faite sur feuillets mobiles, de façon à permettre au lecteur un classement chronologique de tous les actes publiés depuis le début de l'entreprise au hasard des recherches. Les tomes V, VI et VII en renferment à eux seuls 304, qui s'échelonnent de 1211 à 1300 et méritent dans plus d'un cas de retenir l'attention. Nous signalerons surtout, au tome VII, un très curieux rôle des hommages

1. Albert HUCHET, *Le chartrier ancien de Fontmorigny, abbaye de l'ordre de Cîteaux. Étude générale et catalogue des actes antérieurs au XIV^e siècle, 1135-1300*. Bourges, impr. A. Tardy, 1936, in-4^o, LXVIII-451 p.

2. *Rev. hist.*, t. CLXXVII (1936), p. 391-392.

3. *Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle*, publ. sous la direction de Georges GUICHARD, comte DE NEUFBOURG, Édouard PERROY, J.-E. DUFOUR, t. V à VII. Mâcon, impr. Protat, 1936-1938, 3 vol. in-4^o, pièces 601 à 905, sous reliure mobile.

dus au comte de Forez vers 1260. Les notes très copieuses jointes aux textes et les analyses qui les précèdent résolvent la plupart des difficultés qu'ils présentent, encore que l'on y puisse trouver des détails à reprendre¹.

Un dernier recueil de documents, d'une tout autre nature d'ailleurs, doit être ici signalé, le « recueil de coutumes, conseils et jugements du tribunal de la Salle de Lille », que M. Raymond MONIER a édité pour la Société d'*histoire du droit des pays flamands, picards et wallons*, sous le titre : *Les lois, enquêtes et jugements des pairs du castel de Lille*². Recueil capital pour l'étude des coutumes juridiques de la châtellenie lilloise et qui vient compléter sur des points essentiels le coutumier dit *Livre Roisin* publié en 1932 par le même érudit. En plein fonctionnement dès la fin du XIII^e siècle, le tribunal de la Salle de Lille jugeait alors sous la présidence du bailli, et les textes publiés par M. Monier, quand il ne s'agit pas de simples extraits des coutumes locales, ne sont souvent que des jugements rendus à Lille par ce tribunal, soit dès ce moment, soit quelques années après, soit au cours du XIV^e siècle, dans toutes sortes d'affaires relevant du droit féodal, du droit criminel ou du droit privé. Beaucoup de ces jugements sont datés et constituent une source d'informations particulièrement rare et précieuse.

II. ÉPOQUES MÉROVINGIENNE ET CAROLINGIENNE. — Les ouvrages d'*histoire générale*, dont le nombre est allé croissant, permettent de se tenir commodément au courant des progrès de nos connaissances touchant les siècles les plus reculés du Moyen Age français. Depuis notre dernier Bulletin, M. CALMETTE a donné, dans la collection *Clio*, une nouvelle édition (1937), mise à jour, de son *Monde féodal*, où les périodes mérovingienne et carolingienne sont brièvement évoquées ; il y a joint un petit atlas et un choix de textes, méthodiquement classés, qui font de l'ensemble, pour un débutant, un excellent moyen d'initiation³. — Nous avons nous-même publié, dans la série *Peuples et Civilisations*, une troisième édition (1936), revue de près et complétée par diverses indications de fond ou d'ordre bibliographique, de notre volume *Les Barbares*⁴. — Parallèlement, *l'Histoire de l'Église* que

1. Nous ne comprenons pas, entre autres, pourquoi, dans leurs analyses, les éditeurs laissent partout sans le traduire le mot latin *domicellus* (damoiseau) — et ce n'est qu'un exemple.

2. *Les lois, enquêtes et jugements des pairs du castel de Lille. Recueil de coutumes, conseils et jugements du tribunal de la Salle de Lille, 1283-1406*, publ. par Raymond MONIER. Lille, E. Raoust, 1937, in-8°, IV-271 p. (*Documents et travaux publiés par la Société d'*histoire du droit des pays flamands, picards et wallons**, III).

3. Joseph CALMETTE, *Le monde féodal*, nouv. éd. Paris, Presses universitaires de France, 1937, petit in-8°, LVI-496 p. (*Clio*, IV) ; prix : 60 fr. — **Du même**, *Textes et documents d'*histoire* ; II : *Moyen Age*, avec la collaboration de J.-J. GRUBER. Ibid., 1937, petit in-8°, VIII-233 p. (*Clio*, XI) ; prix : 35 fr. — **Du même**, *Atlas historique* ; II : *Le Moyen Age*, avec la collaboration de R. GROUSSET et J.-J. GRUBER. Ibid., 1936, in-8°, 18 p. et XXIV cartes ; prix : 36 fr.*

4. Louis HALPHEN, *Les Barbares, des grandes invasions turques aux conquêtes du XI^e siècle*, 3^e éd., revue et augmentée. Paris, Alcan, 1936, in-8°, 447 p. et 2 cartes (*Peuples et civilisations*, V) ; prix : 50 fr.

dirigent MM. Fliche et Martin s'est enrichie de trois volumes fort importants pour l'histoire de la Gaule franque¹ : le tome IV (1937), où MM. DE LABRIOLLE et G. DE PLINVAL ont présenté un utile résumé des faits concernant la vie politique et l'activité doctrinale de l'Église des Gaules dans la seconde moitié du ve siècle et au début du vi^e; le tome V (1938), qui renferme des pages nourries de faits et très justes de ton de M. l'abbé AIGRAIN sur l'Église mérovingienne; le tome VI (1937), pour une forte part consacré, comme l'indique le titre : *L'époque carolingienne*, aux rapports de l'Église et des Carolingiens. M. l'abbé AMANN, qui en est l'auteur, y a condensé le fruit d'une longue expérience, et plusieurs de ses chapitres méritent d'être pris désormais pour base de toute étude nouvelle sur cette période capitale². Nous ajouterons que, dans chacun de ces trois volumes, les notes bibliographiques ont été l'objet de soins attentifs. Les omissions, les erreurs y sont rares. C'est une bonne fortune, aussi bien pour le novice que pour l'érudit.

De ces livres généraux, si nous passons aux ouvrages de détail, nous trouvons des volumes de nature et de qualité diverses.

M. Robert BARROUX a fait paraître une biographie du bon roi Dagobert³. On la souhaiterait écrite avec plus de simplicité parfois, un peu moins enflée de développements où l'histoire de Dagobert lui-même n'a rien à voir; mais le livre a été préparé avec sérieux, et même les développements adventices qui l'encombrent procèdent d'une excellente méthode. Encore que peu original, c'est un tableau bien fait et commode de la Gaule mérovingienne dans la première moitié du vii^e siècle, voire au cours du viii^e siècle tout entier, car M. Barroux n'a pas résisté à la tentation de tout dire à l'occasion de son héros.

Nous n'insisterons pas sur la version populaire et condensée que M. KLEINCLAUSZ a donnée de son récent ouvrage sur *Charlemagne*⁴. Ce mince livret paraît bien adapté au but qu'il se propose : intéresser un large public à l'histoire du grand empereur franc, qui est ici, comme il sied, présenté sous son aspect traditionnel.

Nous n'insisterons pas non plus sur les deux nouveaux tomes dont Mgr LESNE a enrichi récemment sa vaste *Histoire de la propriété ecclésias-*

1. *Histoire de l'Église, depuis les origines jusqu'à nos jours*, publ. sous la direction de A. FLICHE et V. MARTIN ; t. IV : *De la mort de Théodore à l'élection de Grégoire le Grand*, par P. DE LABRIOLLE, G. BARDY, L. BRÉHIER, G. DE PLINVAL. Paris, Bloud et Gay, 1937, in-8°, 612 p. ; prix : 60 fr. — T. V : *Grégoire le Grand, les États barbares et la conquête arabe*, 590-757, par Louis BRÉHIER et René AIGRAIN. Ibid., 1938, in-8°, 576 p. ; prix : 60 fr. — T. VI : *L'époque carolingienne*, par Émile AMANN. Ibid., 1937, in-8°, 511 p. ; prix : 60 fr.

2. Cf. notre article *L'Europe carolingienne et l'Église*, dans le *Journal des Savants*, 1938, p. 202-209.

3. R. BARROUX, *Dagobert, roi des Francs*. Paris, Payot, 1938, in-8°, 223 p. ; prix : 30 fr.

4. A. KLEINCLAUSZ, *Charlemagne*. Paris, Hachette, [1938], petit in-8°, 64 p. (de la collection *Les vies illustres*).

tants
e LA-
rnant
conde
e des
église
mme
t des
ruit
e pris
ale².
ogra-
sont
udit.
trou-
ert³.
nflée
mais
tices
ori-
dans
tier,
son
EIN-
vret
'his-
son
dont
sias-
le A.
par
n-89,
590-
VI :
938,
0 fr.
llec-

tique en France¹, le compte-rendu spécial que nous leur avons consacré² en ayant déjà souligné le très vif intérêt, tant pour l'histoire ecclésiastique proprement dite que pour celle de la culture intellectuelle à l'époque carolingienne.

L'étude de M. l'abbé Carlo DE CLERCQ sur *La législation religieuse* dans le royaume franc³ nous présente une analyse claire et méthodique des canons conciliaires, des capitulaires, des statuts diocésains et de quelques documents annexes visant la discipline ecclésiastique ou, plus largement, la vie des clercs séculiers et réguliers depuis le début du VI^e siècle jusqu'à la mort de Charlemagne. L'auteur a procédé avant toutes choses à une enquête rapide à travers les manuscrits ; il a soumis chaque document à la critique ; il en a recherché les sources, s'est appliqué à en préciser le sens et la portée. Sans doute, ses conclusions n'offrent-elles, en général, rien d'imprévu, et l'hypothèse n'est-elle pas exclue qu'une enquête plus poussée pourrait mener à des résultats assez différents quant à l'attribution de tel ou tel capitulaire ; mais, dans l'ensemble, les conclusions paraissent solides, et quelques textes mal édités jusqu'alors, comme le deuxième statut diocésain de l'évêque Théodulphe d'Orléans ou celui de Gerbald de Liège, font ici l'objet d'une édition nettement améliorée. L'ensemble est d'excellente qualité.

Le problème juif, si fortement posé au IX^e siècle par Agobard, est un peu rapidement traité dans le livre, d'ailleurs conscientieux et intéressant, de M. KATZ sur les Juifs d'Espagne et de Gaule, des premiers rois wisigothiques et francs jusqu'à la fin de l'époque carolingienne⁴. Aux détails depuis longtemps connus sur le prosélytisme des rois chrétiens d'Espagne, M. Katz en ajoute de moins courants sur la conversion des Juifs au catholicisme dans le royaume franc. Il rappelle ce que nous savions déjà sur la propagande

1. Émile LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France* ; t. III : *L'inventaire de la propriété ; églises et trésors des églises du commencement du VIII^e à la fin du XI^e siècle* ; t. IV : *Les livres. « Scriptoria » et bibliothèques, du commencement du VIII^e à la fin du XI^e siècle*. Lille, Facultés catholiques, 1936-1938, 2 vol. in-8°, VIII-286 et VIII-849 p. (fasc. 44 et 46 des *Mémoires et travaux publiés par les professeurs des Facultés catholiques de Lille*) ; prix : 45 et 120 fr.

2. *Rev. hist.*, t. CLXXXV (1939), p. 156.

3. Carlo DE CLERCQ, *La législation religieuse franque de Clovis à Charlemagne. Étude sur les actes de conciles et les capitulaires, les statuts diocésains et les règles monastiques, 507-814*. Louvain, Bibliothèque de l'Université, et Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1936, in-8°, XVI-400 p. (*Université de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, 2^e série, fasc. 38).

4. Solomon KATZ, *The Jews in the Visigothic and Frankish kingdoms of Spain and Gaul*. Cambridge (Mass.), The Mediaeval Academy of America, 1937, in-8°, XII-182 p. et 6 pl. (*Monographs of the Mediaeval Academy of America*, n° 12) ; prix : 3 doll. 50. — Cf. le très instructif article de Robert ANCHEL, *Les Juifs en Gaule à l'époque franque*, dans le *Journal des Savants*, année 1938, p. 255-265. A l'occasion du livre de M. Katz, l'auteur de cet article présente de fort utiles suggestions.

antisémitique aux temps carolingiens et réunit des faits instructifs sur le prosélytisme juif de part et d'autre des Pyrénées. Mais les pages les plus neuves de son livre ont trait au culte israélite, au statut des Juifs, à leur organisation et à leur rôle dans la vie économique du haut Moyen Age.

A tout prendre, rares sont les théologiens de cette période qui se sont préoccupés des Juifs et ont pris position contre eux avec l'ardeur d'un Agobard. Ce n'est, de toute façon, point le cas du pieux abbé de Corbie, Pascase Radbert, que M. l'abbé PELTIER a choisi comme sujet d'étude. Faute de documents, le livre qu'il lui consacre¹ est bref sur la vie du personnage, qu'il ne connaît guère qu'à travers ses écrits, et notamment l'*Epitaphium Arsenii*. Il traite donc surtout de l'activité intellectuelle de Pascase, des ouvrages sortis de sa plume, de la culture qu'ils attestent et de la position théologique adoptée par leur auteur. Nous eussions souhaité, quant à nous, une étude plus personnelle de l'*Epitaphium*; mais nous ne sommes pas surpris que la curiosité de M. Peltier ait été plutôt retenue par le *De corpore et sanguine Domini* et quelques autres écrits de caractère purement religieux. L'analyse et le commentaire qu'il en donne apportent des lumières nouvelles sur les problèmes théologiques les plus debattus au IX^e siècle : ceux de l'eucharistie, de la prédestination et de la grâce. On aura grand profit à s'y référer.

Nous revenons à l'histoire politique avec le livre posthume de M. Léonce AUZIAS sur *L'Aquitaine carolingienne*². Ce devait être une thèse de docto-
rat. Le jeune érudit, qui avait brillamment préladé par quelques articles d'une séduisante ingéniosité, s'était mis à l'œuvre avec une ardeur et un enthousiasme dont on pouvait beaucoup attendre, quand un mal impi-
toyable est venu soudain miner ses forces, puis l'enlever à ceux qui avaient fondé tant d'espoir en son avenir. Il n'a pu achever son livre ni même en mener les chapitres rédigés jusqu'au point de perfection rêvé ; mais des mains pieuses nous ont livré dans l'état où il l'avait laissé — avec la marque de ses hésitations et ses « *repentirs* » — le fruit de son rude labeur. Tel qu'il se présente à nous, ce livre comprend deux parties étroitement solidaires : 1^o l'histoire, relativement simple dans ses grandes lignes, mais fort obscure dans le détail, du royaume d'Aquitaine depuis sa « création » en 778 — ou plutôt depuis sa réapparition à cette date, au profit de Louis le Pieux — jusqu'à la mort de Charles le Chauve, qui en marque, en 877, la disparition définitive, réserve faite d'une éphémère tentative de restauration au bénéfice de Louis V, à la fin du X^e siècle ; 2^o l'histoire, à tous points de vue fort compliquée, de la formation du duché féodal, depuis la mort de Charles le

1. Henri PELTIER, *Pascase Radbert, abbé de Corbie. Contribution à l'étude de la vie monastique et de la pensée chrétienne aux temps carolingiens*. Amiens, L.-H. Duthoit, 1938, in-8°, 296 p. et 1 pl.

2. Léonce AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne, 778-987*. Toulouse, Édouard Privat, et Paris, Henri Didier, 1937, in-8°, XLVIII-587 p. et 1 portrait (Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse, 2^e série, t. XXVIII).

Chauve jusqu'à l'avènement de Hugues Capet. Dans l'un et l'autre cas, M. Auzias a su prouver qu'il était égal à la tâche qu'il s'était assignée. Si son exposé demeure souvent incomplet, parfois indécis, c'est qu'il n'a pu y mettre la dernière main ; mais les problèmes qu'il a abordés sont, sinon résolus — car beaucoup restent obscurs, — du moins largement débrouillés.

Pour l'histoire du royaume, la partie la mieux venue nous semble celle qui a trait à l'époque de Charles le Chauve, encore que nous hésitions plus d'une fois à admettre les vues de l'auteur, car il nous paraît s'être mépris sur la vraie nature de la royauté concédée à Pépin II, puis à Charles l'Enfant. S'agit-il vraiment, comme il le croit, d'une royauté indépendante ? La notion de « royauté en sous-ordre » (pour laquelle les Allemands usent du terme commode d'*Unterkönigtum*) ne lui était peut-être pas familière. Seule cependant elle permet, croyons-nous, de rendre compte des faits qu'il expose. Elle était, on le sait, courante chez les Carolingiens, comme déjà chez les Mérovingiens. M. Auzias ne semble pas y avoir prêté une suffisante attention. Pour l'histoire du duché, et jusqu'à un certain point pour celle du royaume lui-même, il n'a peut-être pas non plus été suffisamment attentif à un fait qui frappe à première vue : celui du déplacement fréquent du centre de gravité des pays aquitains suivant les nécessités du moment. Selon que les périls s'amoncellent au sud, à l'est ou à l'ouest, ce centre de gravité est en Languedoc, en Auvergne ou en Poitou, et le titre ducal se déplace avec lui. Son exposé minutieux eût certainement gagné à être conduit en fonction de quelques idées générales de ce type, car on se perd, à sa suite, dans le dédale de subtilités généalogiques dont il s'est pourtant lui-même parfois méfié.

Mais comment lui faire grief de défauts ou d'obscurités dont il débarrasse son œuvre à mesure qu'il la polissait ? Pas plus que ses références, souvent insuffisantes, ou son imparfaite utilisation des textes dans certaines pages de son livre, demeurent à l'état d'ébauches, ces défectuosités ne doivent en bonne justice être retenues à sa charge : s'il avait vécu, il y eût à coup sûr, remédié. Il appartiendra aux érudits de l'avenir de poursuivre la tâche interrompue. Quant à nous, nous ne pouvons que remercier avec une gratitude doublée d'une infinie tristesse ceux qui nous ont livré la pensée d'Auzias. Elle méritait à tous égards d'être sauvée de l'oubli et fera vivre parmi les érudits la mémoire d'un jeune historien dont nous attendions tant d'autres preuves de savoir et de pénétration.

Sur bien des points, et quoique visant une région toute différente, les recherches de M. Auzias rejoignaient celles de M. l'abbé CHAUME, ou tout au moins le tome I^{er} de son grand ouvrage sur les *Origines du duché de Bourgogne*, qui traitait, on se le rappelle, de l'histoire politique. Car l'ouvrage de M. Chaume, entamé il y aura bientôt quinze ans, compte maintenant quatre volumes, quoique les trois derniers, qui portent une pagination con-

tinue, ne soient à eux trois que les trois premiers quarts d'un tome II d'une exceptionnelle étendue : tout incomplet qu'il soit, il forme, en effet, dès maintenant un ensemble de plus de 1,250 pages in-octavo.

Nous avons dit ici même¹, en parlant du « fascicule 1^{er} », l'objet de ce tome II : la formation géographique du pays bourguignon depuis la plus haute antiquité, mais principalement au cours des périodes mérovingienne et carolingienne². Le fascicule 2, paru en 1937, traite de l'habitat rural, du domaine, des forêts et des terres incultes, des voies de communication, et amorce l'histoire des circonscriptions administratives (organisation générale, diocèses, paroisses, archidiaconés, archiprêtrés ou doyennés) en renvoyant le reste (c'est-à-dire, essentiellement, les *pagi* et les *vicariae* de l'époque carolingienne) au fascicule 3 paru en 1931. Nulle province française n'avait encore fait l'objet d'une enquête aussi poussée et menée avec un pareil souci de n'éluder aucun des problèmes, grands ou petits, posés par les documents à l'esprit d'un historien attentif. M. l'abbé Chaume, dont l'ingéniosité nous avait parfois un peu effrayé quand il se risquait, dans son tome I^{er}, à des reconstitutions généalogiques qu'un examen serré des textes ne semblait pas toujours confirmer, apparaît maintenant en pleine possession d'une méthode rigoureuse. Sans exclure le recours aux hypothèses en un domaine où l'hypothèse est indispensable pour féconder la recherche, il n'avance plus qu'en assurant solidement sa marche. C'est même ce qui explique le retard inusité avec lequel a vu le jour son fascicule 2, qui, prêt dès 1928, n'a finalement été mis en circulation qu'en 1937, après une refonte totale, qui a eu pour résultat de laisser pendant dix ans subsister dans le livre une lacune de plus de 400 pages. Voilà la marque d'un scrupule qui honore l'auteur. Et qui oserait s'en plaindre aujourd'hui, à la lecture de ces chapitres, tout à la fois si précis et si suggestifs, que le fascicule 2, ainsi refondu, nous apporte sur l'histoire de l'occupation du sol bourguignon par l'homme au cours des siècles auxquels l'ouvrage est consacré ? M. Chaume a eu l'heureuse idée de vérifier le bien-fondé des théories les plus récentes sur le domaine rural, l'exploitation du sol, le rôle de la forêt, le réseau routier, la toponymie, à la lumière des données locales — celles que fournissent aussi bien les documents anciens que le contact personnel et prolongé avec le terroir même — et de cette confrontation scrupuleuse il a su tirer soit des confirmations éclatantes, soit des correctifs importants, soit même des vues en partie neuves.

Il nous faut renoncer à le suivre dans le détail d'un exposé très riche, mais tout en nuances, et qu'un sec résumé risquerait de fausser. Qu'il suffise

1. *Rev. hist.*, t. CLV (1927), p. 386-387.

2. L'abbé M. CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne* ; 2^e partie : *Géographie historique*, fasc. 2. Dijon, E. Rebourseau, 1937, in-8°, xvi p. et p. 383 à 816 (publications de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon). — Fasc. 3. *Ibid.*, 1931, in-8°, xvi p. et p. 817 à 1250 (même collection).

de signaler, à titre d'exemple, l'ingénieux parti que M. l'abbé Chaume tire de l'examen comparatif de la carte ou de la nomenclature aux diverses époques et d'une lecture attentive de quelques textes, jusqu'alors passés inaperçus ou lus trop rapidement, pour esquisser une histoire du morcellement ou du regroupement, de l'occupation ou de l'abandon des parcelles du sol exploité aux époques romaine, mérovingienne, carolingienne. Il est dommage qu'il n'ait pu connaître à temps le beau livre de M. Ch.-Edmond Perrin sur *La seigneurie rurale en Lorraine* : il y aurait trouvé des suggestions complémentaires. Mais ce qu'il apporte est déjà remarquablement instructif. De-ci de-là, sans doute, son ingéniosité peut encore déconcerter : nous craignons qu'il ne fasse dire parfois aux textes un peu plus qu'il n'est prudent. Mais les principes qu'il établit ou les hypothèses qu'il propose méritent toujours considération. Son tracé du réseau routier, en particulier, rendra de signalés services. Il tient, on ne sait pourquoi, à restituer à Brunehaut le mérite d'avoir au moins remis en état les « chaussées » dont la tradition lui fait honneur : il serait difficile d'opposer aux raisons plutôt sentimentales qu'il invoque des objections sérieuses ; il ne serait pas moins difficile de confirmer ses dires en se fondant sur des arguments historiques ; mais il est de fait qu'une étude plus poussée encore du réseau routier attesté par les documents est, pour toute l'Europe médiévale et pour la France nommément, un des *desiderata* les plus pressants des historiens.

De ses développements sur les circonscriptions civiles et ecclésiastiques, nous ne dirons qu'une chose : grâce à un dépouillement méthodique de tous les textes connus pour l'époque dont il s'occupe et en recourant toujours aux meilleures éditions¹, souvent même, pour les compléter ou les corriger, aux originaux ou aux copies manuscrites, il a pu établir, avec dates et références à l'appui, un répertoire d'une richesse jusqu'alors inégalée de tous les *pagi*, de toutes les *vicariae* et de toutes les localités attestées dans les documents intéressant la Bourgogne depuis le début du VII^e siècle jusqu'au début du XI^e ; il a procédé à une nouvelle et attentive identification de tous les noms et dressé des cartes dont nous n'avions pas l'équivalent. Quand bien même les recherches auxquelles il faudra procéder dans les archives et les cartulaires pour les périodes ultérieures permettraient de préciser ces croquis et ces identifications, il y a là pour les érudits qui prendront la suite du travail un point de départ solide, comme on en voudrait posséder pour toutes les régions. Que M. l'abbé Chaume en soit chaleureusement félicité et remercié.

Entre le 3^e fascicule de son ouvrage et le livre de M. BOUDON-LASHERMES

1. Une critique tatillonne trouverait là et quelques manques sur ce point. Les éditions des *Monumenta Germaniae* (par exemple, pour les diplômes de Charlemagne) n'ont pas été toutes utilisées, ni les fac-similés publiés par MM. Lot et Lauer. Dans le même ordre d'idées, signalons que, p. 682, Beaumanoir aurait dû être lu dans l'édition Salmon. Mais ce sont là des broutilles.

sur les *vicariae carolingiennes* du Velay¹, le contraste est vif, malgré la similitude apparente des sujets traités. A la méthode de son prédecesseur bourguignon, dont il n'a pas plus connu le travail qu'il ne connaît les livres des autres historiens de notre temps, M. Boudon-Lashermes en préfère une autre, qui confond toutes les époques, et, après avoir annoncé une étude sur ce qu'il appelle les « *vigueries carolingiennes vellaves* », il nous ballotte, au gré de la plus incroyable fantaisie, du VIII^e au XVIII^e siècle, quand il ne nous invite pas à remonter jusqu'au temps de Vercingétorix et des « anciens rois celtiques du Velay » ou de l'Auvergne, ancêtres « indéniables », selon lui, des « deux familles de Chepteuil et de Mercœur », auxquelles, « dès qu'on aborde l'histoire » de son pays « à l'époque carolingienne, on constate, à l'en croire, que la province à peu près entière appartient » (p. 1). On apprend encore, entre autres vérités peu banales, et dès la première page de son livre, qu' « après l'édit de Quierzy-sur-Oise, les vigueries, devenues le fief (*sic*) des viguiers, se transformèrent bientôt en baronnies ». Après pareil exorde, on entend bien que l'auteur de ce livre se propose moins de parler des *vicarii carolingiensi* que d'écrire l'histoire des maisons seigneuriales du Velay, et avec une préférence particulière pour la maison qu'il appelle familièrement « les Chepteuil ». En voici donc, d'après lui, peu à peu dévoilée la merveilleuse histoire. Ce n'est pas assez dire que « les Chepteuil » descendent des viguiers de Charlemagne et qu'ils ont, au profit du pauvre peuple, dépensé sans compter, pour construire routes et ponts, « l'immense fortune » dont ils jouissaient dès le début du IX^e siècle (p. 9) : un de leurs plus authentiques ancêtres était, « au temps des Romains », *vir capitolinus* — d'où leur nom de Chepteuil, on conviendra que c'est l'évidence même ! — autrement dit *vir consularis*, ce qui nous permet, avec non moins d'évidence, de reconnaître en lui un « gouverneur » romain « de l'Aquitaine, de la Lyonnaise ou de la Narbonnaise » (p. 263). A « l'ère des vigueries », les voilà de nouveau rois du Velay, en fait sinon en droit, et « il faudrait vingt volumes pour recueillir les *Preuves* d'une aussi féconde lignée » (p. 265). Grâce à eux, ainsi qu'à leurs émules « les Mercœur », la population foisonne aux temps carolingiens sur tous les plateaux montagneux — et M. Boudon-Lashermes se fait fort de le prouver en recourant à... un dénombrement de l'année 1384 (p. 39). A quoi bon insister ? Textes et références sont de la même veine. Le volume (le croira-t-on ?) est cependant daté de 1935. Est-ce une mystification ? — Pour une mystification, 335 pages in-quarto, ce serait beaucoup.

Autrement sérieux, heureusement, est le livre de M. ALTHOFFER sur les *scabini* ou échevins des tribunaux carolingiens². Le problème auquel il s'at-

1. A. BOUDON-LASHERMES, *Histoire du Velay. Les vigueries carolingiennes vellaves*. Yssingeaux, impr. Paul Michel, 1935, in-4^e, 336 p.

2. Bernard ALTHOFFER, *Les scabins*. Nancy, Société d'impressions typographiques, et Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938, in-8^e, xvi-184 p. ; prix : 50 fr.

taque est triple : origine, caractère, disparition de l'institution. L'auteur a procédé à de soigneux dépouilements de textes, région par région ; il a confronté attentivement les théories et les faits, et est parvenu souvent à de sages et fermes conclusions. Il faut bien dire, pourtant, que sa méthode n'est pas toujours très sûre ; que son information manque parfois d'ampleur. Il ignore l'existence des histoires générales récentes, comme celle de Glotz ; il croit et écrit (p. 50) que, touchant les origines de l'institution, « la thèse romaniste... est l'œuvre d'un seul homme : Fustel de Coulanges », ce qui est tout de même simplifier à l'excès ; il pense (p. 56) que la distinction « curieuse » faite par maint historien allemand entre le « diseur de droit » et le juge (*Rechtsprecher* et *Richter*) est une découverte de Brunner ; il se montre mal informé des questions que posent la critique et la chronologie des capitulaires ; il tient pour établi qu'il y eut relation de cause à effet entre l'institution des rachimbourgs, puis celle des échevins — qu'il veut à toute force appeler « scabins », au mépris du français et du latin, — et le principe de la personnalité des lois, ce qui reste à démontrer ; il évoque bien longuement des théories périmées, mais passe en mainte occasion à côté des problèmes embarrassants, comme celui de la désignation des échevins, sans paraître se douter que ces problèmes ont été vivement débattus avant lui. Mais, ces réserves faites, convenons que les textes qu'il a su rassembler, tant sur la diffusion de l'échevinat que sur les transformations de la cour comtale aux IX^e et X^e siècles, notamment en Bourgogne et en Poitou, seront très utilement consultés et louons l'idée qui a présidé à l'enquête qu'il a entreprise dans le cadre de chaque province ou de chaque région, tant pour définir l'institution que pour en suivre les destinées à l'époque féodale.

Ne quittons pas l'époque carolingienne sans dire quelques mots du bref mais suggestif mémoire de M. SPROEMBERG sur les origines du comté de Flandre¹. Ce mémoire, qui nous a été adressé avec beaucoup de retard, a déjà fait couler beaucoup d'encre. L'auteur s'est proposé d'y réviser la thèse classique selon laquelle le comté de Flandre aurait été créé de toutes pièces au temps de Charles le Chauve pour constituer une sorte de grand commandement, une « marche » militaire destinée à tenir en respect les pirates scandinaves. Non seulement il a montré l'inanité de cette thèse, mais il nous paraît avoir prouvé que le premier comte de Flandre, Baudouin I^{er}, gendre de Charles le Chauve, n'avait d'abord occupé qu'un très petit territoire,

1. Heinrich SPROEMBERG, *Die Entstehung der Grafschaft Flandern* ; 1^{re} partie : *Die ursprüngliche Grafschaft Flandern, 864-892*. Berlin, Emil Ebering, 1935, in-8°, 55 p. (fasc. 282 des *Historische Studien*, publ. par E. Ebering) ; prix : 2 m. 80. — Sur cette étude, voir, entre autres, F. L. GANSHOF, *Les origines du comté de Flandre, à propos d'un ouvrage récent*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XVI (1937), p. 367-385, et *École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1938-1939* (Melun, 1938, in-8°), p. 37.

dans une région tout à fait déshéritée, sur une côte alors inhospitalière de la mer du Nord ; que la formation du grand comté, dont l'image nous est familière, fut tardive ; enfin que l'annexion des territoires les plus riches, englobant les abbayes de Gand, de Saint-Vaast d'Arras et de Saint-Bertin, se place à une époque beaucoup plus avancée — que, dans un article récent, M. Philip GRIERSON¹ reculerait même jusqu'au x^e siècle. L'argumentation de M. Sproenberg appelle plus d'une réserve, et toutes ses conclusions ne sont pas également assurées ; mais, grâce à lui, le mythe du grand comté flamand œuvre de Charles le Chauve a vécu.

III. ÉPOQUE DES CAPÉTIENS DIRECTS. — Dans les collections d'histoire générale, plusieurs volumes sont à signaler pour l'époque des Capétiens directs. Dans la collection Glotz, M. PETIT-DUTAILLIS² a repris, sous une forme quelque peu différente, une partie du sujet traité naguère par lui dans un volume de l'*Évolution de l'humanité*. Nous avons déjà dit³ l'intérêt de ce nouveau livre, où les principaux aspects de l'histoire de France du milieu du XII^e siècle à la mort de saint Louis sont évoqués en termes heureux. Dans *Peuples et Civilisations*, nous avons, pour notre part, publié, en une brochure indépendante, un *Supplément bibliographique* (1937) à notre *Essor de l'Europe*.

M. NEWMAN, ce jeune historien américain dont nous citions plus haut⁴ l'utile *Catalogue des actes de Robert II, roi de France*, a présenté, en 1937, comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de Strasbourg, un ouvrage intitulé *Le domaine royal sous les premiers Capétiens, 987-1180*.

Les principaux travaux consacrés à la période des Capétiens directs touchent, cette fois, soit à l'histoire des provinces, soit à l'histoire religieuse. Dans le premier groupe, nous citerons d'abord le livre de M. Jacques BOUSSARD, *Le comté d'Anjou sous Henri Plantagenêt et ses fils*⁵, qui, faisant suite au volume que nous avions publié jadis sur *Le comté d'Anjou au XI^e siècle* (1906) et à celui de M^{me} Chartrou (aujourd'hui M^{me} Chartrou-Charbonnel), *L'Anjou de 1109 à 1151* (1928), a pour objet d'expliquer comment les premiers Plantagenêts s'y sont pris pour vaincre l'esprit d'indépendance des petits seigneurs angevins et créer dans le comté une administration forte

1. Philip GRIERSON, *La maison d'Évrard de Frioul et les origines du comté de Flandre*, dans la *Revue du Nord*, t. XXIV (1938), p. 241-266.

2. *Histoire du Moyen Age*, t. IV, 2^e partie : *L'essor des États d'Occident (France, Angleterre, péninsule ibérique)*, par Ch. PETIT-DUTAILLIS et P. GUINARD. Paris, Presses universitaires de France, 1937, in-8°, VIII-403 p. (de l'*Histoire générale*, publ. sous la direction de G. Glotz) ; prix : 50 fr.

3. *Rev. hist.*, t. CLXXXV (1939), p. 160.

4. P. 115.

5. Jacques BOUSSARD, *Le comté d'Anjou sous Henri Plantagenêt et ses fils, 1151-1204*. Paris, H. Champion, 1938, in-8°, XVI-255 p. et 3 cartes (fasc. 271 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences historiques et philologiques*) ; prix : 70 fr.

et respectée. Cette évolution est retracée avec beaucoup de netteté par M. Boussard, qui n'hésite pas, pour ce faire, à remonter, quand il le juge indispensable, jusque dans la première moitié du XII^e siècle. Il a, notamment, suivi de près la transformation des institutions judiciaires, dont les contours, encore fort indécis à l'aube du XII^e siècle, tendent à se préciser à mesure qu'on avance dans l'histoire de cette période. D'excellentes cartes illustrent l'histoire des plus importantes seigneuries. M. Boussard y a joint un petit lot de pièces justificatives et une liste de prévôts comtaux.

Le livre de M. LEVRON sur Pierre de Dreux, dit Mauclerc¹, qui nous transporte dans la première moitié du XIII^e siècle, sans nous éloigner beaucoup de l'Anjou, nous est parvenu avec un grand retard. Mais ce retard n'est rien comparé à celui dont témoigne l'information de l'auteur. M. Levron en est encore, plus d'un demi-siècle après la démonstration péremptoire de M. Bémont, à parler de la condamnation de Jean Sans-Terre par les pairs de France à raison du meurtre d'Artur de Bretagne. Le reste est à l'avantage. Les textes sont interprétés de façon singulière ; les références, quand il y en a, donnent à rêver. De la part d'un ancien élève de l'École des chartes, de telles ignorances, un tel mépris des règles les plus élémentaires du travail historique déconcertent et afflignent.

On comprend, dans ces conditions, que M. PAINTER, qui, des États-Unis, préparait un travail sur le même sujet, n'ait pas renoncé à le mener à terme². Loin de le détourner de son dessein, le livre de M. Levron l'aurait plutôt poussé à en hâter la réalisation, comme il le laisse lui-même entendre de façon relativement discrète, en se bornant à donner un exemple (p. 145) des bêtises stupéfiantes commises par son collègue français. La biographie que nous devons à l'érudit américain est d'une tout autre veine : c'est un livre préparé avec soin, dont les éléments ont été puisés à bonne source et qui, par surcroit, replace le personnage en excellente lumière. Si M. Painter a peut-être un peu surfait son héros, il en a fort utilement précisé l'histoire et a doté la science d'un ouvrage qui manquait.

La Normandie constitue depuis Haskins un domaine d'études particulièrement cher aux érudits d'outre-Atlantique, à ceux surtout qui ont été formés dans le milieu de Harvard. L'élégant petit volume que l'un d'entre eux, M. GLEASON³, dont Haskins a pu encore guider les premiers pas, a eu l'heureuse idée de consacrer à l'évêché de Bayeux, en tant que « baronnie ecclésiale

1. Jacques LEVRON, *Pierre Mauclerc, duc de Bretagne*. Paris, Félix Alcan, 1935, in-8°, 231 p.

2. Sidney PAINTER, *The Scourge of the clergy, Peter of Dreux, duke of Brittany*. Baltimore, 1937, in-8°, VIII-155 p., 2 tableaux généalogiques et 1 carte (*The Johns Hopkins historical publications*).

3. Sarell Everett GLEASON, *An ecclesiastical barony of the Middle Ages. The bishopric of Bayeux, 1066-1204*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1936, in-16, VIII-123 p. (*Harvard historical monographs*, X) ; prix : 1 doll.

siastique », de 1066 à 1204, mérite de ne pas passer inaperçu. Il est de fait qu'on a plus souvent insisté sur les seigneuries laïques que sur les seigneuries d'Église et que des études bien conduites sur ces dernières seraient de nature à mieux nous faire comprendre le fonctionnement du régime féodal — d'autant mieux même, ajouterons-nous, que, pour certaines d'entre elles (nous pensons, par exemple, à la seigneurie épiscopale de Chartres, pour l'histoire de laquelle la correspondance de Fulbert est d'un prix inestimable), nous avons la bonne fortune de disposer d'une documentation infiniment plus riche et plus variée. Tel n'est pas tout à fait, à ce qu'il semble, le cas de l'évêché de Bayeux, pour lequel la documentation comporte d'assez fâcheuses lacunes. M. Gleason a su néanmoins préciser divers points importants dans son opuscule, encore qu'il insiste un peu trop, à notre gré, sur la personnalité des prélates eux-mêmes (chap. 1^{er}), sur leur administration domaniale et sur leur juridiction ecclésiastique, pour ne réserver qu'un développement bien court et assez décevant à leur rôle proprement féodal, soit du point de vue militaire, soit du point de vue judiciaire. C'est là, en tout cas, qu'on ira chercher les pages les plus neuves du livre, notamment celles qui ont trait soit à la substitution du rachat, ou *auxilium exercitus*, au service d'host effectif, soit au recours à la procédure d'enquête par les tribunaux de l'évêché. Mais il faut bien avouer que, sur ce point, la base de la recherche apparaît un peu étroite.

IV. HISTOIRE URBAINE ET ÉCONOMIQUE. — Avec M^{me} CHAPIN, jeune historienne d'Amérique, elle aussi, mais dont la formation scientifique s'est achevée à notre École des Hautes Études, nous voici en Champagne¹. Son livre sur les « villes de foires » de cette province, jusqu'au début du XIV^e siècle, a pour objet d'expliquer dans quelle mesure les villes de Troyes, Provins, Bar-sur-Aube et Lagny, sièges de ces fameuses foires qui furent pendant un temps l'organisme central et régulateur de tout le grand commerce européen, subirent dans leur développement urbain l'influence du mouvement d'affaires dont elles étaient, à elles quatre, par roulement, le théâtre presque permanent. Pour résoudre pareil problème, M^{me} Chapin n'a pas hésité à retracer parallèlement, depuis le haut Moyen Age jusqu'à la période de décadence des foires, l'histoire des quatre villes, de façon à bien marquer ce qui, dans leur développement, paraît plus ou moins en corrélation avec les foires. Cette étude, qui repose sur d'amples recherches dans les archives et les bibliothèques, confirme le jugement de Pirenne sur la nécessité d'une production locale comme stimulant du groupement urbain, mais elle y ajoute cet important complément que les foires ont exercé dans certains cas une influence décisive sur l'orientation et l'extension des villes.

1. Élisabeth CHAPIN, *Les villes de foires de Champagne, des origines au début du XIV^e siècle*. Paris, H. Champion, 1937, in-8°, xxviii-354 p. et 5 pl. (fasc. 268 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences historiques et philologiques) ; prix : 80 fr.

Une autre vérité nous paraît avoir été bien mise en lumière par M^{me} Chapin : les institutions urbaines n'ont pas pris dans les villes de foires tout à fait le même tour qu'ailleurs ; leur évolution y a été, en Champagne, sans cesse entravée par le désir même que l'autorité féodale éprouvait de garder la haute main sur les foires, sources principales de leur richesse. Même à Troyes et à Provins, où M^{me} Chapin a indiqué de façon heureuse à quel point de prospérité l'industrie et le commerce local parvinrent, les libertés municipales demeurèrent restreintes. Des plans de villes, des pièces justificatives, des tableaux statistiques, des listes de magistrats urbains et une ample bibliographie complètent cet excellent volume, qui fait grand honneur à son auteur.

Des villes de Champagne, nous passons facilement aux villes drapantes d'Artois et de Flandre. M. Georges ESPINAS nous y conduit à la suite de deux « patriciens » de Douai, l'un marchand drapier de la seconde moitié du XIII^e siècle, et l'autre rentier et gros propriétaire foncier durant la même période¹. Comme en un précédent volume sur Jean Boinebroke, il publie d'abord, pour chacun des deux personnages, un lot plus ou moins considérable de documents inédits, tirés en majeure partie des archives de Douai, puis il analyse le dossier ainsi constitué, l'éclaire à la lumière des autres documents relatifs à Douai déjà publiés et commentés ailleurs par lui et en dégage finalement des conclusions précieuses, tant pour l'histoire du grand commerce et de l'industrie douaisienne que pour celle de la propriété foncière dans la ville — qu'aide à préciser un très instructif registre des rentes perçues en 1291 par un des deux personnages étudiés, Jean de France, — pour celle aussi de la fortune privée des riches bourgeois de ce temps, enfin pour la topographie même de la cité. Un plan où sont distingués les quartiers dont la propriété avait été, dans une large mesure, accaparée par Jean de France dit mieux que de longs discours quel risque faisait courir à la collectivité l'accroissement de fortunes aussi étroitement liées à la propriété du sol urbain. Ce plan n'a d'ailleurs pu être établi qu'après des recherches si minutieuses que des volontés moins bien trempées que celle de M. Espinas eussent reculé devant l'entreprise. Remercions-le donc d'avoir une fois de plus non seulement révélé aux historiens des textes du plus haut prix, mais, sans se laisser rebuter par aucune difficulté, frayé la voie et préché d'exemple.

Ce serait ici le lieu de parler du livre si suggestif, quoique un peu touffu peut-être, de M. Henri LAURENT sur *La draperie des Pays-Bas en France et dans les pays méditerranéens*, du XIII^e au XIV^e siècle, si déjà la *Revue n'en*

1. Georges ESPINAS, *Les origines du capitalisme* ; 2 : *Sire Jean de France, patricien et rentier douaisien ; sire Jacques Le Blond, patricien et drapier douaisien (seconde moitié du XIII^e siècle)*. Lille, Émile Raoust, 1936, in-8°, xx-275 p. (Bibliothèque de la Société d'histoire du droit des pays flamands, picards et wallons, IX).

avait, par la plume de M. Coornaert¹ et celle de M. Espinas lui-même², entretenu à deux reprises ses lecteurs. Bornons-nous à nous associer aux éloges que le second d'entre eux a décernés au jeune historien belge, dont le livre ajoute beaucoup, en effet, à nos connaissances sur l'industrie et le commerce des draps en France et dans les pays en relations directes avec le nôtre au Moyen Age, en même temps que sur le système des grandes foires, principalement celles de Champagne.

Il est dommage qu'avant de rédiger les pages de son livre qui touchent au commerce des draps à Marseille, M. Laurent n'ait pu avoir connaissance de celui que M^{me} PERNOUUD venait d'achever alors sur le grand port méditerranéen³. Il y aurait beaucoup appris, bien que M^{me} Pernoud ait écrit un peu vite, souvent de seconde main et sans prendre le temps d'ouvrir les ouvrages les meilleurs ni d'opérer entre les documents utilisés le tri qui s'imposait. Schaube, qu'elle cite dans sa bibliographie, mais n'a guère pratiqué, aurait dû l'inciter à voir mieux et plus large. C'est dommage, car elle a la beaucoup de pièces, dont elle a su parfois tirer un excellent parti ; elle connaît bien Marseille et ses alentours ; l'histoire topographique du port et de ses aménagements jusqu'à la fin du XIII^e siècle a été convenablement mise en lumière, surtout à l'aide des anciens statuts, quoique sans tenir compte toujours suffisamment ni de la chronologie ni des données géographiques. Nous souhaitons que M^{me} Pernoud reprenne un jour ce beau sujet et nous apporte le livre que son premier essai ne fait que plus vivement désirer. Elle ne saurait mieux s'y préparer qu'en menant d'abord à bon terme l'édition critique des *Statuts de Marseille*, dont elle a donné un premier extrait sous forme de complément à son *Histoire du port*⁴. A vrai dire, cet extrait était lui-même le résultat d'un travail hâtif, que n'avait précédé aucune étude nouvelle de la tradition manuscrite et que n'accompagnait ni commentaire critique ni annotation suffisante. Mais nous sommes assuré que l'édition intégrale réparera ces défauts et nous nous réjouissons à la pensée qu'un texte aussi important pour l'histoire de la navigation et du commerce méditerranéens sera bientôt, grâce à M^{me} Pernoud, mis enfin dans des conditions satisfaisantes à la portée des historiens.

V. HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DES XII^e-XIV^e SIÈCLES. — De l'histoire économique, nous nous acheminons vers l'histoire ecclésiastique avec le livre de M^{me} LEBEL sur l'*Histoire administrative, économique et financière de l'abbaye de Saint-Denis*⁵. Livre solide et qui nous aide à comprendre ce qu'était

1. *Rev. hist.*, t. CLXXX (1937), p. 324-326.

2. *Ibid.*, t. CLXXXII (1938), p. 311-320.

3. Régine PERNOUUD, *Essai sur l'histoire du port de Marseille des origines à la fin du XIII^e siècle*. Marseille, impr. Ant. Ged, 1935, in-8°, 334 p. et 1 pl.

4. Régine PERNOUUD, *Le IV^e livre des Statuts de Marseille*. Marseille, impr. Ant. Ged, 1935, in-8°, XIV-54 p.

5. Germaine LEBEL, *Histoire administrative, économique et financière de l'abbaye de Saint-*

au vrai l'administration temporelle d'une grande abbaye au temps de sa prospérité. L'ouvrage est clairement composé, écrit avec quelque sécheresse, mais avec fermeté. Le plan est net : consistance du domaine, cadres administratifs, modes d'exploitation (faire-valoir direct, fief, censive, hôtise, champart, métayage, bail à vie, bail à rente), droits seigneuriaux et droits publics (droits sur les personnes, droits réels, droits de gîte et procuration, service militaire, droits de mutation, corvées, banalités, droits sur les eaux et droits de chasse, justice, dimes), mise en valeur des terres, monopoles commerciaux, moyens financiers, tout est méthodiquement passé en revue. De nombreux tableaux statistiques dressés avec soin, des pièces justificatives bien choisies et bien publiées complètent l'exposé. Il y aurait pourtant des réserves à faire. Le cadre chronologique adopté est déroutant : Suger et les précieux enseignements de son traité *De administratione* ont été exclus ; l'ouvrage s'arrête en principe à la guerre de Cent ans, à la veille du moment où se présentent les documents vraiment significatifs, comme le prouve M^{me} Lebel elle-même, qui invoque plus d'une fois le témoignage d'un texte de 1376, en dépit des limites qu'elle s'est fixées. Le cadre géographique est, lui aussi, trop étroit : en se refusant à considérer tous les domaines de Saint-Denis, M^{me} Lebel n'a, en fait, allégé que de peu sa besogne et s'est privée du moyen de nous offrir un tableau d'ensemble et un budget global qui eût été autrement décisif que celui qu'elle nous apporte. Une carte des domaines monastiques eût, en outre, été indispensable pour éclairer le texte. Peut-être enfin, dans le cadre choisi, les dépouilements n'ont-ils pas été exhaustifs : c'est ainsi que, sur la technique agricole, sur la spécialisation des cultures, sur le régime du travail rural ou artisanal, sur le commerce, sur le rôle propre de l'abbaye dans la vie économique du pays, on eût souhaité des détails que les archives pouvaient fournir. Ajouterons-nous que la vie tout court n'apparaît guère. Les faits sont étiquetés, rangés soigneusement par catégories, mais on ne sent ni l'évolution incessante des choses ni même le plan chronologique sur lequel les faits se situent. Mais ces faits ont été relevés avec une telle diligence que l'ouvrage restera comme un commode répertoire, dont M^{me} Lebel ne manquera sans doute pas de tirer elle-même parti pour retracer un jour avec plus d'ampleur les grandes lignes d'une histoire dont elle a si bien réuni et classé les matériaux.

Le riche *Catalogue d'actes*¹ qu'elle y a joint, et qui en forme l'indispensable complément, en double, au surplus, la valeur. Quel dommage que les ana-

Denis, étudiée spécialement dans la province ecclésiastique de Sens de 1151 à 1346. Paris, Impr. administrative centrale, 1935, in-8°, VIII-431 p.

1. Germaine LEBEL, *Catalogue des actes de l'abbaye de Saint-Denis relatifs à la province ecclésiastique de Sens de 1151 à 1346, précédé d'une introduction sur les sources de l'histoire san-dyonisienne, les priviléges spirituels de l'abbaye et la vie monastique.* Paris, Ibid., 1935, in-8°, XXXIV-471 p. — Peu de détails sur la vie intérieure du monastère dans la brève introduction, qui est surtout un relevé de cotes d'archives.

lyses de ce catalogue soient si sommaires et qu'on y relève, de temps à autre, des divergences un peu étonnantes d'avec l'*Histoire*, à laquelle, chose curieuse, il ne renvoie pas plus que celle-ci n'y renvoie.

L'étude de M. LEMARIGNIER¹ sur *Les priviléges d'exemption et de juridiction ecclésiastique des abbayes normandes depuis les origines jusqu'en 1140* apporte une explication ingénieuse du double privilège dont jouissaient depuis le XI^e siècle une partie des abbayes normandes, et dont l'un, fort répandu dans toute la chrétienté occidentale, avait pour résultat de les soustraire à la juridiction diocésaine, tandis que l'autre, beaucoup plus rare, leur conférait à elles-mêmes la juridiction spirituelle à l'intérieur du couvent et sur quelques-unes des paroisses qui en dépendaient. Ce deuxième privilège, d'abord usurpé, puis officiellement confirmé par les ducs de Normandie, valait aux abbayes qui en jouissaient d'importants pouvoirs de juridiction civile et de police, de sorte que, comme la plupart du temps à l'époque féodale, il est impossible d'établir une frontière nette entre l'aspect purement spirituel et l'aspect temporel des libertés qu'il procurait aux moines qui en étaient les bénéficiaires. M. Lemarignier a démêlé, non parfois sans quelque subtilité, mais toujours avec beaucoup d'intelligence et de savoir, les causes d'un régime qui, sans être propre à la Normandie, s'y est cependant de bonne heure, à ce qu'il semble, plus largement développé que partout ailleurs, par la volonté même des ducs dont on peut croire qu'elle servait les intérêts politiques non moins que les désirs de réforme religieuse. Ajoutons que, par les instructives comparaisons qu'il a instituées avec l'histoire monastique des régions voisines de la Normandie et celle des pays d'outre-Manche, M. Lemarignier se trouve avoir souvent, pour le plus grand profit du lecteur, dépassé le cadre de la province qu'évoque le titre de son livre.

C'est encore de la vie religieuse en Normandie qu'il est question dans le volume que M. l'abbé ANDRIEU-GUITRANCOURT a écrit sur Eudes Rigaud, archevêque de Rouen au temps de saint Louis². Volume très riche de substance, mais d'une substance tout entière puisée dans le fameux *Journal des visites pastorales* publié par Th. Bonnin en 1852. L'analyse méthodique que M. Andrieu-Guitrancourt nous offre de ce document, précieux entre tous, mais bien connu, eût été plus instructive encore s'il avait pris soin de se livrer à quelques recherches complémentaires dans les archives, au lieu de se contenter de l'unique témoignage d'Eudes Rigaud lui-même. Les enquêtes prescrites par l'archevêque ont-elles été suivies d'effet? Qu'ont-elles donné? On ne nous le dit pas. M. Andrieu n'a même pas poussé la curiosité jusqu'à

1. Jean-François LEMARIGNIER, *Étude sur les priviléges d'exemption et de juridiction ecclésiastique des abbayes normandes depuis les origines jusqu'en 1140*. Paris, A. Picard, 1937, in-8°, XXXIV-331 p., 2 pl. et 2 cartes (vol. XIV des *Archives de la France monastique*).

2. Pierre ANDRIEU-GUITRANCOURT, *L'archevêque Eudes Rigaud et la vie de l'Église au XIII^e siècle d'après le « Registrum visitationum »*; préface du cardinal BAUDRILLART. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938, in-8°, XII-463 p.; prix : 80 fr.

faire une étude personnelle du dossier relatif à l'archidiaconé de Pontoise, dont il évoque l'histoire en son chapitre XIII, sans s'être, semble-t-il, reporté en personne à l'acte original de Philippe Ier publié par Maurice Prou. Sur l'exemption monastique, sur le milieu universitaire, son information retarde ; il ignore aussi le livre de Strayer sur la Normandie de saint Louis, écorche les noms et les titres relevés dans sa bibliographie, renvoie (p. 17) au Larousse pour la biographie de son archevêque. Vraiment, on eût souhaité une information plus étendue et un élargissement du sujet. Tel quel, l'ouvrage se lit néanmoins avec intérêt, tant est significatif le document dont il procède et, ajoutons-le pour être juste, tant la méthode d'analyse de M. Andrieu est prudente et sagace. C'est, en tout état de cause, une claire et commode introduction à la lecture du *Journal*.

Le fonctionnement des tribunaux d'inquisition au XIII^e siècle : tel est le sujet auquel M. Jean GUIRAUD consacre le tome II de son grand ouvrage sur l'Inquisition médiévale¹. La France n'y est pas seule en cause : sur les vingt et un chapitres que compte le volume, huit sont réservés à l'Italie et un à l'Espagne ; mais c'est en France que l'institution a d'abord pris forme, c'est là qu'elle a eu, au XIII^e siècle, à se mesurer avec l'hérésie la plus tenace, c'est là que nous en saissons le mieux le mécanisme à cette époque. A vrai dire, M. Guiraud s'est moins appliqué à en démonter les rouages et à en expliquer la genèse, les perfectionnements ou les déformations, qu'à en suivre pas à pas l'histoire dans sa lutte contre les Cathares, si bien qu'à le lire on voit peut-être plus clairement encore se dessiner le milieu des hérétiques, le caractère de leur apostolat et leurs moyens de propagande que le milieu des inquisiteurs, l'organisation de leurs tribunaux et leurs méthodes d'action. Mais peut-être M. Guiraud se propose-t-il de changer les perspectives dans son troisième volume et n'a-t-il voulu ici que présenter la suite chronologique des faits qui ont marqué l'histoire des rapports entre hérétiques et inquisiteurs. De ce point de vue, son livre est un guide précieux. Sa documentation, puisée aux meilleures sources, est d'une grande richesse, et les interprétations qu'il propose des textes paraissent judicieuses. Tout au plus serait-on parfois tenté de lui reprocher de-ci de-là quelque négligence dans le choix des éditions auxquelles il a recouru : elles sont loin d'être toujours les plus récentes ou les plus sûres. Mais l'exposé, quoique un peu morcelé, est partout instructif, et les chapitres qui débordent le cadre de ce Bulletin, notamment ceux qui ont trait à l'Italie, fournissent, comme ceux qui concernent la France, une grande abondance de renseignements commodément classés. Il sera sans doute possible à l'auteur même d'en dégager des vues d'ensemble dans un volume ultérieur.

1. Jean GUIRAUD, *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*, t. II : *L'Inquisition au XIII^e siècle en France, en Espagne et en Italie*. Paris, Auguste Picard, 1938, in-8° VIII-601 p. et 15 pl.

Vaste sujet que celui auquel s'attaque M. SCHLEYER dans son mémoire sur *Les débuts du gallicanisme*¹; mais il est toujours dangereux de marquer une date trop précise à la naissance d'une grande idée. Pour lui, le gallicanisme s'est dégagé au cours des conflits qui, au XIII^e siècle, ont opposé le clergé des Gaules aux ordres mendiants, porte-parole de la papauté en Occident depuis le pontificat d'Innocent III. C'est retarder beaucoup l'apparition d'un fait attesté dès l'époque carolingienne. Ceci dit, reconnaissions que le travail de M. Schleyer apporte pour la fin du XIII^e siècle, spécialement pour le temps de Philippe le Bel, des données neuves et un lot très instructif de documents inédits sur l'opposition faite aux Mendians par les évêques de France. Il publie, entre autres, un curieux *Traité de la puissance usurpée par les frères contre les prélats et recteurs des paroisses de Gaule* adressé au pape Nicolas IV en 1289, dont le texte, soigneusement établi, mérite de retenir l'attention.

Pour cette même époque, on trouvera dans le livre posthume, depuis si longtemps attendu, de Georges DIGARD, *Philippe le Bel et le Saint-Siège de 1285 à 1304*, que M^{me} LÉHOUX a fort bien mis au point², un récit méthodique et sûr des relations diplomatiques entre Rome et Paris au cours de la période comprise entre les Vêpres siciliennes et l'avènement de Clément V. L'exposé a été fait textes en mains. Digard avait, tant en Italie qu'en France ou en Espagne, procédé à de longs et consciencieux dépouilements, et rien d'essentiel ne lui avait, semble-t-il, échappé des documents relatifs aux rapports des deux cours, capétienne et pontificale. Il ne s'était pas proposé d'étudier en elles-mêmes les doctrines formulées dans l'un ou l'autre camp; point davantage de percer à jour les dessous de l'attitude adoptée par le clergé des Gaules pendant le grand conflit: son dessein était, plus modestement, de retracer les vicissitudes de la politique suivie de part et d'autre, de bien préciser le sens de chaque épisode et de chacune des déclarations publiées par un Philippe le Bel ou un Boniface VIII. Il s'était acquitté de cette tâche ainsi limitée avec une netteté, une précision au-dessus de tout éloge et aussi avec une connaissance approfondie des moindres détails de la partie diplomatique alors engagée. Son livre, tel qu'il a été complété, avec autant de tact que de compétence, par M^{me} Lehoux, retrace excellemment les faits saillants dans l'ordre chronologique; il analyse de près les textes les plus importants, en traduit même souvent les passages essentiels ou les reproduit dans leur version originale parmi le volumineux dossier de «pièces justificatives» qui clôt le tome II. Un tel ouvrage ne se résume

1. Kurt SCHLEYER, *Anfänge des Gallikanismus im 13. Jahrhundert. Der Widerstand des französischen Klerus gegen die Privilegierung der Bettelorden*. Berlin, Ebering, 1937, in-8°, 205 p. (fasc. 314 des *Historische Studien*, publ. par E. Ebering); prix : 8 m. 40.

2. Georges DIGARD, *Philippe le Bel et le Saint-Siège de 1285 à 1304*, ouvrage posthume publié par Françoise LÉHOUX; préface du cardinal BAUDRILLART. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1936 [en réalité 1937], 2 vol. in-8°, XLIV-403 et 389 p.

pas : il suffit d'y renvoyer le lecteur, qui ne saurait trouver meilleur guide.

VI. ÉDITIONS DE TEXTES LITTÉRAIRES. — Les collections de textes littéraires progressent moins rapidement encore que celles des textes historiques. Chez nous, la « Collection latine du Moyen Age », inaugurée en 1931 sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, en est restée à ses deux volumes de début ; et, à l'étranger, il est peu de recueils ouverts à la publication des œuvres médiévales de langue latine.

Par bonheur, la *Mediaeval Academy of America* fait exception, puisqu'elle vient de donner coup sur coup une nouvelle édition du *Pseudo-Turpin* et le *De eruditione filiorum nobilium* de Vincent de Beauvais. L'édition du *Pseudo-Turpin* est due à M. SMYSER¹, qui en publie la « version courte » d'après le manuscrit latin 17656 de notre Bibliothèque nationale, le plus ancien peut-être qui nous ait été conservé de cette œuvre célèbre. L'édition, qu'accompagne un relevé des variantes fournies par les autres copies et une commode analyse de tout le récit, avec une riche annotation, rendra d'incontestables services, encore qu'elle ne puisse tenir lieu d'une édition critique fondée sur un examen complet de toute la tradition manuscrite.

Plus neuve pour le lecteur est, bien entendu, l'édition du *De eruditione filiorum nobilium* que publie M. Arpad STEINER², puisque l'ouvrage, qui compte parmi les plus curieux de l'encyclopédiste dominicain, n'avait pas été réimprimé depuis 1481. Autant avouer qu'il était inédit. Il n'a, certes, ni la fraîcheur ni l'originalité des pages consacrées au sujet par Guibert de Nogent, qui nous donne, pour sa part, le fruit d'une expérience personnelle ; ce n'est guère qu'un centon, et l'allure en est pesante ; mais, pour qui voudra reprendre sur des bases nouvelles l'histoire de la pédagogie au Moyen Age, il fournit une masse de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. M. Steiner a établi son texte avec soin ; il a de façon satisfaisante identifié les emprunts multiples faits par Vincent de Beauvais à ses devanciers. Il manque un commentaire. La brève introduction placée en tête du volume n'en tient lieu à aucun égard.

Pour notre littérature de langue française, les deux collections des *Anciens textes* et des *Classiques français du Moyen Age* ne se sont guère enrichies depuis notre dernier Bulletin. De la première, deux volumes seulement nous ont été adressés³ : les *Poésies du troubadour Aimeric de Belenoï*, publiées

1. *The Pseudo-Turpin, edited from Bibliothèque Nationale, fonds latin, ms. 17656, with an annotated synopsis*, par H. M. SMYSER. Cambridge (Mass.), The Mediaeval Academy of America, 1937, in-8°, x-125 p. et 1 carte (n° 30 des publications de *The Mediaeval Academy of America*) ; prix : 2 d. 75.

2. Vincent de Beauvais, *De eruditione filiorum nobilium*, publ. par Arpad STEINER. Ibid., 1938, in-8°, xxxii-236 p. (n° 32 de la même série).

3. De trois autres au moins concernant notre période et afférents aux exercices 1934, 1935 et 1937, nous ne manquerons pas de parler dès que la *Revue* les aura reçus.

par Mlle DUMITRESCU¹, et le *Roman du castelain de Couci et de la dame de Fayel*, publié par J.-E. MATZKE et M. DELBOUILLE². L'un représente la France du Midi et l'autre celle du Nord.

Le troubadour Aimeric de Belenoï, qu'on croit originaire de la Gascogne, était un clerc en rupture de ban. Ses poèmes d'amour datent de la première moitié du XIII^e siècle et, en dépit des éloges que Dante leur a décernés, aucun ne sort de la banalité. Mlle Dumitrescu s'est fort bien acquittée de son rôle d'éditeur. Sa traduction se ressent de temps à autre du fait que la langue française n'est pas sa langue maternelle, mais cette traduction est généralement fidèle et élégante.

Le *Roman du castelain de Couci*, roman d'amour de plus de 8,200 vers, composé au temps de Philippe le Bel, est aussi une œuvre assez banale, quoique vivante et plaisante. Elle est entrecoupée de gentilles pièces lyriques adressées par le chevalier à sa dame et aussi d'amusantes scènes de tournois où, comme on peut le deviner, le héros se distingue par sa vaillance. C'est, par surcroit, un des romans où est exploité le thème classique du cœur de l'amant servi en nourriture par le mari trompé à la femme infidèle. L'édition que M. DELBOUILLE a mise au point et fort bien préfacée en facilitera la lecture à tous ceux que notre vieille littérature ne laisse pas indifférents, entre autres aux historiens, qui feraient bien de ne pas négliger pareille source de renseignements sur la vie privée du XIII^e siècle.

Deux fascicules nouveaux seulement dans les *Classiques français du Moyen Age* : les n°s 76 et 77. Le fascicule 76 renferme la première édition satisfaisante de l'*Atre périlleux*, roman arthurien du milieu du XIII^e siècle³. Cette édition, due à M. WOLEDGE, a été établie d'après les trois manuscrits aujourd'hui connus et présentée avec la sobriété qui est de règle dans la collection où elle paraît. Comme l'observe justement l'éditeur dans son avant-propos, le poète anonyme à qui nous devons l'œuvre n'a pas fait grand effort pour s'affranchir d'une tradition déjà formée, mais son roman « a de l'unité et du charme ». Nous ajouterons qu'on y trouve des scènes qui sortent un peu du conventionnel et donnent le sentiment de la vie.

Le fascicule 77 est une édition du poème de Guernes de Pont-Sainte-Maxence, *La vie de saint Thomas Becket*⁴. M. WALBERG y a reproduit le

1. *Poésies du troubadour Aimeric de Belenoï*, publ. par Maria DUMITRESCU. Paris, Société des anciens textes français, 1935, in-8°, 271 p. ; prix 36 fr. relié.

2. *Le roman du castelain de Couci et de la dame de Fayel*, par Jakemes. Édition établie à l'aide des notes de John E. MATZKE par Maurice DELBOUILLE. Ibid., 1936, in-8°, xcvi-309 p. ; prix : 40 fr. relié.

3. *L'atre périlleux, roman de la Table ronde*, éd. par Brian WOLEDGE. Paris, Champion, 1936, in-16, x-301 p. (fasc. 76 des *Classiques français du Moyen Age*, publ. par Mario Roques) ; prix : 24 fr.

4. Guernes de Pont-Sainte-Maxence, *La vie de saint Thomas Becket*, éd. par Emmanuel WALBERG. Paris, Champion, 1936, in-16, xxiv-265 p. (fasc. 77 de la même collection) ; prix : 24 fr.

texte établi par lui, avec toutes justifications à l'appui, dans la grande édition critique qu'il a publiée à Lund en 1922 et dont nous avons rendu compte ici en son temps¹. De cette réimpression, la large préface de l'édition primitive, les notes historiques, la majeure partie du glossaire ont disparu ; mais le texte et les variantes sont précédés d'une courte préface où figure l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour lire le poème. Précieux service rendu à ceux qui ne possèdent pas l'*editio major*.

Outre ces deux fascicules, signalons la réédition des *Chansons de Colin Muset* publiée par M. Joseph BÉDIER², peu de semaines avant sa mort, avec une introduction de 42 pages entièrement neuve. L'édition elle-même a été refaite de fond en comble. M. Bédier avait fini par allonger de six unités la liste des poésies qu'il attribuait à Colin Muset, et ses arguments sont de poids. Son commentaire avait également été l'objet d'un renouvellement complet. Le glossaire même avait été refondu, un index des noms propres joint au volume, et, si les mélodies jadis transcrives par Jean Beck ont disparu, quelle joie pour les admirateurs de notre vieux poète du XIII^e siècle que de pouvoir, dans ce volume ainsi enrichi d'éléments nouveaux, goûter pleinement désormais le charme de ces menus vers si délicatement, si joliment mis en pleine valeur !

Dans les *Frankfurter Quellen und Forschungen zur germanischen und romanischen Philologie*, M^{me} WIRTZ a fait paraître une nouvelle édition de *Flore et Blancheflor* d'après le manuscrit 375 du fonds français de notre Bibliothèque nationale³. Le texte qu'elle imprime est celui de la version dite « aristocratique », la plus ancienne et la plus pure, qu'on s'accorde à dater des environs de 1170. L'idylle y est contée avec une grâce infinie. En attendant l'édition critique qu'annonce M. Delbouille, le texte que donne M^{me} Wirtz, avec collation des autres manuscrits et un bon glossaire, rendra grand service.

Voici maintenant deux éditions critiques qui sont deux « thèses complémentaires » de doctorat ès lettres : la *Bible au seigneur de Berzé*, publiée par M. LECOY, et *La mort le roi Artu*, publiée par M. FRAPPIER. Le premier texte⁴ est bien connu des historiens, ne serait-ce que par la jolie analyse qu'en a présentée Ch.-V. Langlois au tome II de sa *Vie en France au Moyen Age*. On sait que le petit seigneur de Berzé-le-Châtel, près de Cluny, a, dans la première moitié du XIII^e siècle, exprimé, en des vers d'un tour relative-

1. *Rev. hist.*, t. CXLIII (1923), p. 242-243.

2. *Les chansons de Colin Muset*, éd. par Joseph BÉDIER ; 2^e édition corrigée et complétée. Paris, Champion, 1938, in-16, XLII-75 p. (fasc. 7^e de la même collection) ; prix : 15 fr.

3. *Flore et Blancheflor nach der Pariser Handschrift 375...*, publ. par Wilhelmine WIRTZ. Francfort, 1937, petit in-8°, IV-190 p. (fasc. 15 des *Frankfurter Quellen und Forschungen zur germanischen und romanischen Philologie*, publ. par E. Lommatsch, H. Naumann, F. Schultz) ; prix : 6 m.

4. *La « Bible » au seigneur de Berzé*, éd. par Félix LECOY. Paris, E. Droz, 1938, in-8°, 69 p.

ment facile, des vues assez banales sur la vanité des choses humaines, la brièveté de la vie, la corruption des mœurs chez ceux-là même qui ne devraient penser qu'à se préparer à la mort. M. Lecoy nous donne de ce texte, qui ne compte qu'un millier de vers, la première édition critique d'après les quatre manuscrits conservés. Il y a joint quelques notes qui forment un utile commentaire.

C'est aussi une première édition critique que M. FRAPPIER publie de *La mort le roi Artu*¹, ultime partie de cette vaste composition qu'on nomme le *Roman de Lancelot en prose*. M. Frappier a pris pour base de son édition un manuscrit du XIII^e siècle de la Bibliothèque de l'Arsenal, tenu pour négligeable par ses devanciers, et il a proposé de l'ensemble des copies un classement, à la vérité fort compliqué, mais dont seul un examen approfondi permettrait de mesurer la valeur. Son texte, accompagné d'un copieux « *apparat critique* », offre, en tout état de cause, des garanties autrement sérieuses que ceux de ses devanciers. Le glossaire est, semble-t-il, concis à l'excès, et l'absence de notes n'est que partiellement compensée par l'étude d'ensemble que M. Frappier a consacrée, d'autre part — nous allons y revenir — au roman dont il s'est fait l'éditeur ; mais qui hésiterait à le remercier d'avoir, au prix d'un dur labeur, comblé une déplorable lacune de nos collections de textes médiévaux ?

Les « adaptations » des œuvres littéraires du Moyen Age se succèdent à une cadence moins rapide que naguère, sans qu'on puisse dire cependant que la faveur du public se lasse. M. Gustave COHEN, animateur des « théophiliens », a « transposé » pour cette troupe enthousiaste le *Jeu d'Adam et d'Ève*², avec « *adaptation musicale* » de M. Jacques CHAILLEY, et, cette fois encore, le succès a répondu à ses efforts. La preuve est donc faite qu'on peut redonner vie à ces œuvres qui passaient pour mortes.

Avec M. André MARY, il ne s'agit plus de théâtre, mais de roman, et de quel roman ! Son *Tristan*³ ne fera pas oublier le « renouvellement » de Bédier, si simple et si beau dans sa grandeur tragique ; mais son habile amalgame des diverses rédactions et son essai pour en tirer les éléments d'une composition personnelle, si peu recommandable qu'il soit sous le rapport de la vérité historique et même littéraire, pourra séduire plus d'un lecteur.

VII. ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Peu d'études à signaler sur la

1. *La mort le roi Artu, roman du XIII^e siècle*, éd. par Jean FRAPPIER. Paris, E. Droz, 1936, in-8^o, LXVIII-255 p.

2. *Le Jeu d'Adam et Ève, mystère du XII^e siècle*, transposition littéraire de Gustave COHEN ; adaptation musicale de Jacques CHAILLEY. Paris, Delagrave, 1936, in-16, 92 p. et 5 pl.

3. André MARY, *Tristan. La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut, de leurs folles amours et de leur fin tragique, avec toutes les aventures s'y rapportant, restituée en son entier et nouvellement écrite dans l'esprit des grands conteurs d'autrefois, selon la droite poésie et rhétorique galli-cane*. Paris, Philippe Gonin, 1937, in-8^o, 232 p.

littérature latine du Moyen Age français. Il est vraiment regrettable que ce domaine de recherches, où l'on avait tout lieu d'espérer qu'à la suite de M. Faral de nombreux savants seraient chez nous tentés de se lancer, paraîsse momentanément négligé. Le livre de M. BAR sur *Raoul le Tourtier*¹ suffirait cependant à prouver qu'il est loin d'avoir été exploré en tous sens et qu'une enquête méthodique n'y est jamais sans profit, ne serait-ce que pour l'histoire même des origines de notre littérature de langue romane. Le but que l'auteur s'est proposé est de « mettre en lumière les sources qui ont été utilisées par le poète dans ses Épîtres ». Résultat pleinement atteint. M. Bar a décelé de multiples emprunts faits par Raoul le Tourtier aux grands classiques latins ; il a prouvé que, chez cet auteur du début du XII^e siècle, l'influence d'Ovide, contrairement aux assertions trop absolues de certains historiens de la littérature, n'était nullement prépondérante et que c'était, d'ailleurs, l'Ovide des *Métamorphoses*, et non celui de l'*Art d'aimer*, qui avait surtout été mis à contribution, et qu'au surplus, les principaux inspirateurs de Raoul avaient été Lucain, Juvénal, Stace et, plus que tous les autres, Virgile et Horace. Raoul a su s'assimiler leur langue, leur tour et, si son talent est modeste, ce n'est pourtant pas un plagiaire ni un servile imitateur. — La partie la plus intéressante du livre de M. Bar a trait à la légende d'Ami et Amile, dont on sait qu'elle occupe deux cents vers de la deuxième épître. Des comparaisons auxquelles il s'est attentivement livré (p. 58-108), M. Bar tire cette conclusion que Raoul le Tourtier a dû s'inspirer d'une première rédaction perdue de la *Chanson française*, qu'il faudrait ainsi faire remonter au début même du XI^e siècle. Et l'on voit que cette hypothèse, si elle est fondée, peut mener loin.

Est-ce ici qu'il convient de parler du joli volume² de M. GILSON, *Héloïse et Abélard*? Les problèmes qu'il agite sont plus d'ordre psychologique que d'ordre littéraire ; mais l'étonnante *Correspondance* dont il a entrepris la réhabilitation n'est-elle pas une de ces œuvres merveilleuses où le génie littéraire, devançant le temps, se charge de donner les plus éclatants démentis aux doctes théories édifiées par certains défenseurs patentés de l'humanisme et de la Renaissance? M. Gilson ne nous a pas seulement fourni des raisons sérieuses de mettre en doute la valeur des arguments opposés par la critique à la thèse de l'authenticité des lettres ; avec un art consommé, il a su dégager de ces textes émouvants l'admirable contenu, humain et mystique. L'Héloïse qu'il nous présente, tour à tour innocente victime et amante passionnée, pour qui, même au Paraclet, rien n'existe plus que l'amour de l'homme auquel elle s'est donnée, et qui en même temps ne songe qu'à l'empêcher de déchoir et de sacrifier sa gloire à l'amour, n'est peut-

1. Francis BAR, *Les épîtres latines de Raoul le Tourtier, 1065?-1114?*. Étude de sources. *La légende d'Ami et Amile*. Paris, E. Droz, 1937, in-8°, 289 p.

2. Étienne GILSON, *Héloïse et Abélard*. Paris, Vrin, 1938, in-16, 253 p. (de la collection *Essais d'art et de philosophie*).

être pas tout à fait l'Héloïse authentique ; mais on la voudrait telle, avec ses faiblesses et ses grandeurs, et M. Gilson ne pouvait mieux la défendre, tout en la condamnant. S'il lui arrive de forcer parfois la note et, par une sorte de galanterie rétrospective, de se montrer envers Abélard plus dur que de raison, on lui accordera tout au moins qu'avec les lettres échangées entre les deux illustres amants, nous sommes décidément à cent lieues de ce Moyen Age conventionnel dont l'image hante volontiers l'esprit de ceux qui ne connaissent pas le vrai Moyen Age.

Livres et articles continuent de foisonner sur notre littérature médiévale de langue française, encore que la *Revue* n'en reçoive qu'une faible partie. A peine Joseph Bédier disparu et sans que nous puissions maintenant jamais espérer la publication du nouvel ouvrage qu'il méditait sur nos chansons de geste, voici que M. WILMOTTE prend position dans un livre sur l'*Épopée française*¹ qui fait suite, à vingt-deux ans de distance, à cet ingénieux essai qu'il avait intitulé *Le Français à la tête épique*. M. Wilmotte, on le sait, a toujours refusé son adhésion aux théories de M. Bédier, et les réserves qu'il présente aujourd'hui ne sont pas entièrement nouvelles sous sa plume ; mais peut-être, cette fois, se montre-t-il bien injuste envers cette grande mémoire et ne dit-il pas assez haut ni assez nettement l'extraordinaire élan qu'ont donné à nos études — sans en excepter celles des historiens purs — les quatre étonnantes volumes de Bédier, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : de sa puissance dialectique, de sa finesse psychologique, de son incomparable talent, toujours égal aux œuvres qu'il évoque. La part de l'erreur, la part de l'exagération, due à l'entrainement d'un système qui se construisait comme malgré son auteur et s'imposait de lui-même à sa pensée avec une force irrésistible, Bédier était le premier à savoir qu'elle pouvait être grande, et il l'a dit et écrit plus d'une fois ; car peu de savants ont eu à un pareil degré, et d'une façon aussi exquise et presque touchante, le sentiment de notre impuissance à éviter les pièges que l'esprit de système tend aux historiens. Et, s'il est vrai qu'à l'heure présente certaines positions prises par Bédier paraissent devoir être abandonnées, les gains réalisés par lui sont-ils vraiment aussi négligeables que M. Wilmotte le laisse entendre ? Quant à savoir si Bédier a eu, en plus d'un cas, des précurseurs, la question ne se pose même pas. Il en a eu et ne s'en cachait pas. Mais n'est-ce point le propre du génie de savoir tout d'un coup repenser et lier en un faisceau des vérités éparses, leur donner la cohésion et le relief qui les transfigurent ?

Hâtons-nous, au surplus, de dire que M. Wilmotte ne critique les théories de M. Bédier que pour mieux asseoir sa propre démonstration, laquelle, comme toujours, se présente à nous sous des dehors très séduisants. A l'encontre de Bédier, dont, au fond, la thèse essentielle était que la pensée créa-

1. Maurice WILMOTTE, *L'épopée française. Origine et élaboration*, Paris, Boivin, [1939], in-8°, x-217 p. ; prix : 40 fr.

trice d'un poète de génie était bien près d'expliquer à elle seule la naissance de l'épopée française, M. Wilmette croit qu'elle est le fruit d'une lente maturation. Il rappelle la longue survie de l'épopée virgilienne, les preuves irréfutables du goût manifesté dans les écoles et les milieux de clercs, de siècle en siècle, pour des créations épiques en langue latine, dont quelques-unes, comme le *Waltharius* ou le *Fragment de la Haye*, nous rapprochent singulièrement des grandes œuvres de notre plus ancienne littérature épique de langue française. Il insiste sur des analogies de forme et d'expression, parfois trompeuses, mais souvent significatives, et qui donnent, en effet, à penser qu'entre l'épopée latine et l'épopée française l'écart est moindre qu'on ne le dit d'ordinaire et qu'en tout cas ceci a sans aucun doute préparé cela. Il y a là de fines remarques, à côté d'autres que nous jugeons forcées ou tout au moins sujettes à discussion, mais dont on devra tenir compte lorsqu'on voudra reprendre d'ensemble, sans esprit de polémique comme sans préjugé, les grands problèmes que soulève, non pas même seulement l'apparition de notre épopée, mais celle de toute notre littérature française et la coexistence en plein XIII^e siècle des deux littératures : la littérature d'école et la littérature populaire ou de cour. La diversité des publics suppose-t-elle toujours la diversité des milieux d'où les œuvres sont issues et la diversité de culture des auteurs ? Puissent les recherches des érudits s'orienter plus franchement dans cette direction : notre histoire littéraire y gagnerait sans doute beaucoup. M. Wilmette n'aurait certes pas perdu son temps s'il avait pu, par son petit livre, déclencher en ce sens un mouvement d'études qui promet d'être fécond.

Outre l'excellente édition de *La mort le roi Artu* dont il a été question plus haut, M. FRAPPIER a publié tout un volume où les problèmes que soulève ce beau roman sont étudiés avec sagacité¹. M. Frappier fixe la composition de l'œuvre vers 1230 et, à la suite de M. Ferdinand Lot, croit l'auteur originaire de la Brie ou de la Champagne ; mais c'est pour se séparer aussitôt de ce dernier savant sur la question de l'unité de conception et surtout d'auteur des trois romans dont la réunion forme ce qu'on a pris l'habitude aujourd'hui de nommer, rappelons-le, le *Lancelot en prose*. La position adoptée par M. Frappier se rapproche, somme toute, pour l'essentiel, de celle qu'avait choisie avant lui M. Pauphilet, puisqu'il admet, à son exemple, un plan général exécuté par des auteurs distincts. L'étude des sources a été poussée très loin, mais surtout avec le dessein de mieux faire ressortir le travail créateur du romancier, dont M. Frappier s'emploie ensuite avec finesse à caractériser l'esprit, très différent, à l'entendre, de celui qui anime l'auteur de la *Queste del saint Graal*. Mais, observe avec raison M. Frappier (p. 228), « si la grande flamme mystique de la *Queste* s'est presque éteinte », la *Mort Artu* « n'est nullement une réhabilitation de l'idéal

1. Jean FRAPPIER, *Étude sur La mort le roi Artu, roman du XIII^e siècle, dernière partie du Lancelot en prose*. Paris, E. Droz, 1936, in-8°, 425 p.

courtois ». Il y voit, pour sa part, tout autre chose : un drame sublime où, dans une atmosphère de merveilleux et de mystère, le thème antique du *Fatum* apparaît renouvelé sous le souffle du christianisme et comme nuancé par un souci de vérité psychologique et sentimentale, qui n'est tout de même pas sans rappeler, par certains côtés, les romans courtois d'un Chrétien de Troyes ou de ses émules. Tout cela est fort habile, fort ingénieux, un peu longuement déduit parfois. Si les conclusions de M. Frappier peuvent se discuter, elles ne paraissent jamais négligeables.

VIII. HISTOIRE ARTISTIQUE. — Le livre capital d'Henri FOCILLON, *Art d'Occident*¹, n'intéresse pas la France seule ; mais on ne nous pardonnerait pas de le passer ici sous silence, tant il est riche de substance et s'impose à l'attention de tous les historiens du Moyen Age. A dire vrai, sous son vêtement nouveau et avec l'instructive et abondante illustration qui lui donne son plein sens, ce livre n'est, à quelques passages près, qu'une réédition, discrètement retouchée, de l'essai d'abord paru dans *l'Histoire générale* de G. Glotz sous un titre un peu différent. Mais comment ne pas redire, puisque l'occasion s'en offre, l'étonnant pouvoir de suggestion de ces pages si pleines, si belles aussi ? L'art n'est point pour H. Focillon chose morte ; il ne croit pas qu'il suffise d'analyser froidement, de démontrer un monument, d'en expliquer la structure, comme on ferait d'une mécanique ; pour lui, l'art est vie, transformation incessante de conceptions, voire de formes en perpétuelle évolution, suivant les exigences d'une sorte de poussée interne dont les lois viennent se conjuguer et se corriger au gré des influences du dehors. C'est de ce point de vue surtout qu'il étudie les œuvres médiévales, qu'il en suit la genèse, qu'il en retrace les destinées, en montrant, par exemple, comment, dans l'art roman, formes architecturales et formes sculpturales viennent à tout moment s'accorder et se commander les unes les autres. Et c'est pourquoi son livre ne ressemble à aucun autre. S'il est d'accès moins aisé que beaucoup d'autres, parce qu'il évite de séparer arbitrairement des formes d'art qui ont participé de la même vie, il force l'attention du lecteur, après l'avoir d'abord un peu étourdi, puis emporté dans un courant d'idées neuves, contre lesquelles parfois il s'insurge, mais qui toujours l'incitent à reviser bien des notions qu'il tenait pour acquises. De l'art préroman à l'art du xv^e siècle, en passant par l'art roman, le « premier art gothique », l'« humanisme gothique » et le gothique qu'on pourrait appeler triomphant, puis finalement le « baroque gothique », M. Focillon nous conduit d'une main sûre jusqu'au bout du Moyen Age. On sort de cette promenade ébloui et instruit.

Après ce grand livre, la brève *Introduction* de M. Arthur GARDNER à

1. Henri FOCILLON, *Art d'Occident. Le Moyen Age roman et gothique*. Paris, Armand Colin, 1938, in-8°, vi-361 p., 86 fig. dans le texte et 63 pl. hors texte.

l'étude des églises médiévales de France¹ paraîtra un peu pâle et maigre. C'est surtout un recueil de vues bien choisies, avec dates et commentaires, s'échelonnant du baptistère de Poitiers aux églises flamboyantes de la fin du xv^e siècle ou du début du xvi^e. A cet égard, le livre de M. Gardner peut rendre grand service. Le texte qui précède les planches ne donne pourtant pas toujours le dernier mot de la science.

On ne pourra que louer, tout au contraire, si l'on en juge par ses débuts, le nouveau répertoire descriptif des *Églises de France*, publié sous la direction de MM. Marcel Aubert et Jean Verrier, dont nous avons reçu un premier volume consacré à l'*Allier* par MM. GÉNERMONT et PRADEL². Après un avant-propos, où l'art du Bourbonnais est sommairement caractérisé, le volume renferme, dans l'ordre alphabétique des communes du département, une série de monographies rapides, d'ordinaire, mais très soignées, suivies d'indications bibliographiques détaillées et précises, et illustrées de plans et de reproductions photographiques fort bien venues, voire, quand il le faut, d'excellentes reproductions en couleur, comme c'est le cas pour le Saint Georges terrassant le dragon peint sur les murs d'Ébreuil. Les églises les plus importantes, telles celles de Moulins, d'Ébreuil, de Souvigny, font l'objet de monographies plus poussées, qui rendront le recueil indispensable non seulement aux archéologues, mais à tous les historiens.

Autre répertoire : celui de M. le chanoine SAUTEL, *Les chapelles de campagne de l'archidiocèse d'Avignon*, dont nous avons reçu aussi le tome I^{er}³. A la différence du grand recueil précédent, celui-ci classe les monuments non dans l'ordre alphabétique des communes, mais par périodes chronologiques, et le tome I^{er} est réservé tout entier aux chapelles préromanes et romanes, sans, bien entendu, s'interdire d'en suivre les transformations au cours des périodes suivantes. Les monographies ne sont pas seulement descriptives : elles comportent un historique, souvent assez développé, et une illustration copieuse, quoique de qualité assez médiocre. L'auteur connaît mieux que quiconque ces modestes chapelles, dont le décor est parfois fort beau, et il les fait valoir avec amour. Son livre, qui s'ouvre par de claires vues d'ensemble et est accompagné de cartes, sera d'un précieux secours.

Louis HALPHEN,
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

20 mars 1939.

1. Arthur GARDNER, *An introduction to French church architecture*. Cambridge, University Press, 1938, in-8^o, VIII-354 p. (dont 258 de planches) ; prix : 18 s.

2. *Les églises de France. Allier*, par Marcel GÉNERMONT et Pierre PRADEL. Paris, Letouzey et Ané, 1938, in-4^o, xx-319 p., 2 cartes (dont une des églises romanes du département) et nombreuses illustrations dans le texte et hors texte.

3. Chanoine Joseph SAUTEL, *Les chapelles de campagne de l'archidiocèse d'Avignon et de ses anciens diocèses*, t. I^{er}. Avignon, impr. Rullière, et Lyon, impr. A. Rey, [1938], petit in-8^o, 271 p.

HISTOIRE DE L'ART

DU XV^e SIÈCLE A NOS JOURS

Les deux années qui se sont écoulées depuis notre dernier bulletin n'ont pas apporté une sensible amélioration à l'état de l'édition. Il est triste d'être obligé de commencer chacune de nos chroniques par ce « lamento », qui est, en même temps, une manière de précaution. On pourrait nous accuser d'avoir ignoré certains volumes publiés en France ou à l'étranger ; nous pourrons répondre — et nous ne mentirons pas — que les éditeurs ont invoqué la crise pour ne pas envoyer les livres. D'autres n'ont rien invoqué.

Les livres d'érudition ont été rares. Les volumes publiés sont ou bien des recueils de planches généralement assez coûteux, précédés d'une courte préface, qui ne prétend pas renouveler les questions, ou bien des petits volumes, où l'auteur dut condenser les idées et les faits, pour permettre à l'édition de ne pas dépasser un prix assez bas. Les conditions économiques ont le plus souvent déterminé le caractère des volumes.

Elles ont même souvent dicté le choix des sujets. On a vu paraître de multiples volumes sur un même thème, sur un même artiste, lorsqu'un événement prévu, anniversaire, exposition, laissait escompté une vente facile.

On est d'autant plus reconnaissant aux auteurs qui n'ont pas craint de traiter des questions générales ou d'élucider un problème historique. M. Lionello VENTURI a publié un livre¹ qui pourrait servir de préface aux études d'histoire de l'art. Il a remarqué les progrès de cette science, mais constaté aussi la diversité des manières dont elle est conçue. Il attribue ce fait à la méfiance qu'éprouvent les historiens pour l'esthétique. Or, affirme M. Venturi, tout jugement suppose un critérium ; l'histoire de l'art doit s'identifier avec la critique d'art. Il importe donc à l'historien de ne pas ignorer l'histoire de la critique. M. Venturi part des conceptions de Platon et d'Aristote et suit l'évolution des idées esthétiques à travers le Moyen Age et les temps modernes. Son volume repose sur des bases solides ; très bien informé, il a le grand mérite d'être clair. On ne peut que former les mêmes vœux que

1. Lionello VENTURI, *Histoire de la critique d'art* ; traduit de l'italien par Juliette BERTRAND. Bruxelles, Éditions de la Connaissance, s. d. (1938), in-8°.

M. Venturi et demander aux historiens de ne pas se contenter de collectionner les faits, mais de se préoccuper aussi des conceptions qu'ils manifestent. On ne saurait oublier qu'une œuvre d'art est un symbole de l'esprit.

Ce souci des idées esthétiques animait M^{lle} Laure MORGESTERN¹. Polonoise par la naissance, cette jeune fille avait fait ses études en Suisse, avant de se fixer en France, où elle devint attachée au Musée Guimet. Sa curiosité l'entraîna de l'Italie à la Perse, des Indes au Mexique. Dans sa courte vie, elle n'avait pu étudier à fond tous les arts ; aussi note-t-on ici et là, dans les articles recueillis, une défaillance, mais on ne peut qu'admirer les dons de l'auteur et l'ingéniosité de certaines idées. Pour M^{lle} Morgenstern, l'histoire de l'art est caractérisée par une perpétuelle oscillation entre le style plastique et le style dynamique, entre les formes vides et les formes expressives. L'interprétation des faits est souvent, chez elle, toute littéraire : elle croit, par exemple, que les édifices égyptiens opposent au visiteur des murs fermés à cause d'une conception psychologique de l'espace ; il s'agit tout simplement d'une nécessité matérielle ; les murs épais défendent les habitants contre la chaleur. On est souvent arrêté par des objections de ce genre.

Les collectionneurs trahissent les idées que se font de l'art une époque ou un groupe d'hommes. M. Léo LARGUIER² nous présente les portraits de quelques amateurs fameux. Il ne dresse pas des effigies en pied, comme l'avait fait Dumesnil en son histoire des plus célèbres collectionneurs ; il nous apporte un aimable médaillon, un croquis prestement enlevé. M. Larguier romane l'histoire ; mais il la respecte. Nicolas Fouquet, en sa prison, se remémore sa vie ; le bon M. de Marolles, abbé de Villeloin, que La Bruyère a peint sous les traits de Damocède, nous dit pourquoi il réunit ses cent vingt mille gravures ; nous pénétrons dans l'hôtel où l'ancienne maîtresse du duc de Savoie, la comtesse de Verrue, habite parmi ses cinq cents tableaux, ses sept mille cinq cents onze pierres gravées, ses vases chinois ; puis passent devant nous M. de Julianne et Gersaint, les amis de Watteau, M. Rochebilière, qui découvrit sur les quais le Molière de 1682 ; M. Chauchard et sa collection de grand marchand, et l'ami de M. Larguier, Charles Martine, qui fut aussi mon ami, qui passa toute sa vie à fouiller dans les arrière-boutiques de la rue de Seine à la rue de Tournon, déjeunant d'un café pris aux « Deux-Magots », dinant d'un croissant, mais rapportant en son cinquième étage de tels trésors que leur amas finit par lui interdire l'accès de son bureau, puis de sa chambre à coucher et qu'il mourut, loin d'eux, seul, à l'hôtel.

Avec moins de fantaisie et plus de méthode, M. BRIMO a dénombré les collections des États-Unis et montré comment leur formation nous renseigne

1. Laure MORGESTERN, *Esthétiques d'Orient et d'Occident*. Paris, librairie Ernest Leroux, 1937, in-4°.

2. Léo LARGUIER, *Les trésors de Palmyre*. Paris, Plon, 1938, in-8°.

sur l'évolution du goût¹. Il déclare lui-même son dessein : « Nous avons cherché à saisir quels rapports unissent l'art en général et la formation des collections et s'il n'existe pas quelque jeu d'influences réciproques où l'initiative revient quelquefois aux collectionneurs. » M. Brimo a tenté une psychologie du collectionneur ; peut-être a-t-il un peu exagéré lorsqu'il soutient (p. 7) que celui-ci est plus artiste que l'artiste. Il n'a voulu tenir aucun compte des collectionneurs qui spéculent, car ils n'expriment, dit-il, « aucune tendance de goût », de goût personnel, peut-être, mais de goût collectif, certainement si. Ils nous renseignent sur les snobismes, sur les modes, sans lesquelles on ne pourrait comprendre, à certaines époques, les mouvements de l'opinion et les réactions des artistes. Grâce à M. Brimo, nous suivons l'évolution des idées aux États-Unis. Nous constatons l'influence qu'exercent sur les goûts artistiques le puritanisme des premiers émigrants, puis le « scientisme » des Encyclopédistes : le premier musée fut le Musée des Sciences et Arts de Philadelphie. Les Américains purent acheter des œuvres d'art en Europe au moment de la Révolution française et de la révolte de Don Carlos en Espagne. Au début du xix^e siècle régnèrent la mode antiquisante et le goût des scènes nationales ; les galeries apparaissent en même temps que les sociétés et les écoles des beaux-arts. L'opinion publique réclame un art national. Au milieu du xix^e siècle, l'école réaliste est la plus appréciée. Dans toutes les collections figure Meissonnier et l'on y rencontre Detaille, Gérôme, Ed. Frère, Rosa Bonheur, tandis qu'un ami de Millet, William Morris Hunt, fait campagne auprès des amateurs plus éclairés pour les peintres de Barbizon. Vers 1870-1880, les États-Unis se passionnent pour les préraphaélites. Après cette date se forment les grandes collections qui réunissent les œuvres des grands maîtres, les œuvres d'Extrême-Orient et celles des peintres modernes. Le livre de M. Brimo, très riche en documents, peut-être même trop riche, car le détail fait perdre de vue l'idée, a le mérite de prouver sa thèse : l'influence des collectionneurs sur le développement du goût — l'on pourrait ajouter : et réciproquement.

Plusieurs auteurs ont essayé d'étudier, non plus les conditions parmi lesquelles naît l'œuvre d'art, mais les caractères mêmes de cette œuvre. Mme WAHL analyse le mouvement dans la peinture². A vrai dire, elle a plutôt essayé de déterminer comment les peintres représentent le mouvement. Il eût été, cependant, curieux de chercher comment cette rupture d'équilibre a été signifiée au moyen d'une graphie immobile, extérieure au temps. Bien des efforts différents ont été tentés pour aboutir à ce résultat. Mme Wahl ne s'est pas préoccupée de ce problème. Elle a voulu seulement indiquer comment le rythme intérieur provoqué soit par des excitations, soit

1. René BRIMO, *L'évolution du goût aux États-Unis*. Paris, chez James Fortune, 58, rue Jouffroy, 1938, 1 vol. in-8°.

2. Marcelle WAHL, *Le mouvement dans la peinture*. Paris, Félix Alcan, 1936, in-8°.

par l'imagination même de l'artiste se traduit dans l'œuvre par une arabesque ou par des lignes de force. Les analyses qu'elle présente sont ingénieuses ; elles ne sont pas toujours probantes. M^{me} Wahl ne paraît pas s'être doutée que beaucoup de peintres ont obéi à des schémas géométriques et que souvent les arabesques sont le résultat de ces trames délibérément choisies.

L'analyse du rythme a été poussée avec une singulière acuité par M. Matila Ghyka¹. Dans ses précédents ouvrages sur les *Proportions* et le *Nombre d'or*, il avait étudié l'application des mathématiques à l'architecture. M. Ghyka, dans son dernier livre, reprend au début les notions qu'il avait exposées sur le rôle de la géométrie, sur le nombre φ , sur la symétrie dynamique. Il aborde alors les notions de rythme et de cadence et les suit dans les arts de la durée (musique, poésie, danse) ou dans les arts de l'espace. Il critique les diverses définitions du rythme fournies par les esthéticiens. Il en dégage certains éléments du rythme : telle la périodicité, et il distingue le rythme homogène, statique, régulier, qui est la cadence ou mètre, et le rythme dynamique, asymétrique, souffle même de la vie, qui est le rythme proprement dit. Il indique comment cette distinction s'applique aux arts de l'espace et fournit les partitions isotropes ou cadences uniformes, équilatérales ou cadences uniformément variées, les agencements dynamiques gouvernés par des proportions géométriques et des rapports irrationnels, des combinaisons de cadences et de rythmes.

Les derniers chapitres sont consacrés au rythme dans la musique et dans le langage. M. Ghyka termine en appliquant aux arts de l'espace, en particulier à l'architecture, les notions de cadence et de rythme et aux arts de la durée les notions de proportion et de symétrie, et il conclut : « Mais le rythme est partout. »

D'autres auteurs se sont préoccupés de la technique des œuvres. M. P. GRIEUD, qui est peintre, a publié les causeries sur la fresque qu'il fit à l'École des Beaux-Arts du Caire². Il a très clairement expliqué la manière dont peignaient les anciens ; il estime que la peinture sur mortier frais n'est pas la véritable fresque, que celle-ci exige plus de matière, et il s'appuie sur l'ouvrage célèbre de Cennino Cennini et sur les exemples de l'Italie médiévale pour exposer sa méthode.

André LHOTE, qui est aussi un peintre, a réuni en volume plusieurs de ses articles de la *Nouvelle Revue française*³. On y retrouve toutes les qualités que ses amis goûtaient en lui et que ses lecteurs avaient déjà appréciées dans son livre *La peinture, le cœur et l'esprit*, sa spontanéité, sa culture, sa fran-

1. Matila C. Ghyka, *Essai sur le rythme*. Paris, librairie Gallimard, 1938, in-4°.

2. P. GRIEUD, *Causeries sur la technique de la peinture à la fresque*. Le Caire, imprimerie nationale Boulac, 1936, in-8°.

3. A. LHOTE, *Parlons peinture. Essais*. Paris, les éditions Denoël et Steele, 1936, in-8°.

chise, son désir de n'être dupe de personne, son amour de la belle peinture. Il se refuse à voir dans l'art une copie fidèle de la réalité, mais aussi une abstraction qui lui soit totalement étrangère ; il aime les compositions très écrites et ne répugne pas même aux constructions schématiques. Pour lui, l'œuvre plastique « est constituée par des éléments nés des arrêts successifs de quelques motifs générateurs puisés dans la réalité sensible et déplacés selon un rythme emprunté à la vie universelle » (p. 9). Les rapports de l'artiste et du réel sont un des thèmes qu'il traite le plus volontiers. Il insiste, d'ailleurs, sur le rôle de la technique dans l'art. Son livre contient d'excellentes pages sur les écoles anciennes ou modernes ; et, pourtant, on doit constater que Lhote n'est pas historien ; il avance parfois des affirmations contestables : pour lui, la sculpture a précédé la peinture (p. 1) — ce qui n'est pas sûr — « les pyramides d'Égypte ne sont que la transposition lapidaire de l'astrologie », ce que n'acceptent pas tous les égyptologues ; lorsqu'il parle de Renoir, de Delacroix, d'Ensor, on peut n'être pas d'accord sur tous les points ; on ne cesse jamais d'être intéressé.

M. ARNOLD est un sculpteur ; il a, dans un petit volume¹, exposé comment il comprenait son art. Il expose à ses lecteurs les procédés matériels qu'emploie le sculpteur, la manière dont il imite ou interprète grâce aux profils, aux valeurs, à ce qu'il appelle les « cheminements de la lumière », comment il dégage les caractères principaux pour arriver à une synthèse. Il analyse le rôle de l'intelligence dans l'œuvre sculpturale ; il énumère les divers genres de sculpture, sculpture monumentale, décorative, buste, etc., puis les diverses conceptions que l'artiste peut se faire de la sculpture et que les différentes époques nous présentent.

Dans la même collection, M. GROMORT² a écrit une *Initiation à l'architecture*, qui est un résumé de son expérience d'architecte et de professeur. En ce court volume, il a indiqué les qualités qui sont requises de l'architecte. C'est également une théorie générale de l'architecture qu'a voulu donner M. CLOZIER³. M. Clozier, qui est également architecte, parle avec amabilité de son art ; il se refuse à un exposé trop scientifique ; il s'adresse au grand public. On ne peut approuver toutes ses affirmations historiques : il certifie que, chez les Grecs, les proportions furent arithmétiques (p. 63). Or, les Grecs ont connu les proportions géométriques et harmoniques. Il suffit d'avoir lu Platon et Aristote et de se rappeler le pythagorisme pour en être certain. Il estime que, « sous Henri IV, l'italianisme l'emporta sur les traditions locales » (p. 164). S'il est vrai que l'influence italienne s'exerça sous Henri IV, beaucoup des motifs ultramontains nous vinrent par l'intermédiaire de l'architecte italien.

1. Henri ARNOLD, *Initiation à la sculpture*. Paris, Librairie d'art Ducher, [1936], in-8°, 128 p., 16 pl.

2. GROMORT, *Initiation à l'architecture*. Paris, Librairie d'art Ducher, 1937, in-8°.

3. R. CLOZIER, *L'architecture, éternel livre d'images*. Paris, Librairie de France, 1936, in-8°.

diaire des Flandres, et comment oublier les caractères particuliers que conservent à cette époque les provinces septentrionales, l'Alsace, la Franche-Comté, la Bretagne. Il croit (p. 170) que les minarets musulmans sont une imitation des clochers chrétiens, alors que les uns et les autres semblent des imitations des tours de guet du « limes » oriental.

On nous permettra de citer l'ouvrage que nous avons publié sous le titre *De l'architecture*¹. Nous avons essayé de montrer comment tous les esthéticiens qui se sont succédé, qu'ils fussent philosophes ou architectes, avaient donné de l'architecture des idées fausses ou incomplètes, parce qu'ils avaient cherché uniquement à définir la beauté architecturale. Nous avons cru que, pour comprendre un art, il faut suivre la création de l'œuvre d'art, c'est-à-dire analyser le travail mental de l'artiste créateur ; nous avons donc successivement indiqué les conditions qui s'imposent à l'architecte : conditions matérielles — le climat, le sol, les matériaux — conditions sociales et économiques — le programme, la main-d'œuvre, les prix — conditions artistiques — les formes, qui sont en nombre limité, qui naissent, émigrent, vieillissent, meurent, parfois se survivent, qui expriment des idées, des croyances ; le plan, la composition dans l'espace, l'élévation, où se manifestent des successions, des symétries, des rythmes, où s'opposent des pleins et des vides ; les rapports, qui sont l'échelle, les proportions arithmétiques, géométriques, harmoniques ; les corrections optiques et les effets de perspective, les motifs décoratifs.

M. Lech NIEMOJEWSKI² s'est posé à propos de l'architecture un certain nombre de questions : quels sont les rapports de l'art et de la science ? Pourquoi certains édifices, constitués d'éléments dépourvus d'originalité, comme les maisons de la place des Vosges, constituent-ils par leur réunion un ensemble parfait ? Comment déterminer ce qui fait la beauté d'un édifice ? M. Niemojewski a décidé de choisir pour chaque époque, depuis le Moyen Age jusqu'au XVIII^e siècle, un monument que tous les hommes admirent et d'en analyser les caractères. Il a désigné sept monuments qu'il appelle les sept merveilles du monde : Sainte-Sophie de Constantinople, Notre-Dame de Paris, le palais des Doges à Venise, le palais Strozzi à Florence, la Villa Capra à Vicence, l'Escurial, la porte Saint-Denis. Il constate que tous ces édifices expriment la technique et la mentalité de leur temps. Notre époque est caractérisée par l'industrie. Doit-il donc y avoir divorce entre l'industrie et l'art ? M. Niemojewski remarque justement : « L'architecture est un des arts les plus difficiles à exercer, parce qu'elle relève à la fois des sciences techniques, obligée sans cesse à suivre leurs progrès, et des sciences plastiques, contrainte à puiser dans l'expérience des grands maîtres du passé.

1. L. HAUTECŒUR, *De l'architecture*. Paris, éditions Morancé, 1938, in-4°.

2. Lech NIEMOJEWSKI, *Siedem Cudów świata* (*Les sept merveilles du monde*). Varsovie, librairie Hoesick, 1938, in-8°.

Et c'est là, précisément, que réside toute la difficulté d'un art, condamné à rester conservateur dans ses innovations. » Il importe donc d'adapter l'architecture aux besoins de notre époque, mais aussi de respecter les lois dictées à l'art par l'expérience. M. Niemojewski étudie, à cet effet, ce qu'il appelle les mesures réelles et les grandeurs relatives, l'échelle, le module, et il conclut qu'une architecture universelle ne lui semble pas possible, mais qu'il croit au développement des principes de l'architecture.

A côté de ces ouvrages de théorie, où l'esthétique s'appuie sur l'histoire, des volumes sont consacrés soit à l'étude de grandes périodes, soit à des artistes particuliers.

M. Louis Hourticq¹, dans la collection *Ars Una*, où avait paru un volume sur l'*Italie du Nord* de M. Corrado Ricci, publie le volume symétrique sur l'*Italie du Sud*. Nous comprenons fort bien à quels principes ont obéi les directeurs de la collection ; l'histoire de l'art italien leur a semblé dépasser les limites d'un seul volume ; ils n'ont pas voulu établir une division chronologique, qui eût modifié le caractère de cette histoire, et ils ont réparti la matière topographiquement. Il est bien difficile, pourtant, d'oublier les liens étroits qui ont uni à presque toutes les époques la Lombardie et la Toscane, par exemple, les pérégrinations incessantes des artistes ; Bramante n'a-t-il pas travaillé à Milan comme à Rome ? Dans ces deux cents petites pages qu'illustrent de multiples photographies, M. Hourticq ne pouvait donner des détails et citer les innombrables artistes de l'Italie méridionale. Il a donc indiqué l'évolution générale de l'art, tracé une courbe qui rejoint les grands sommets. Fort agréable à lire et fort solide, ce petit livre sera très utile aux étudiants qui débutent et qui sont un peu perdus dans l'océan de l'art italien.

C'est un véritable résumé de l'art espagnol — parfois un peu simple — que constitue le manuel publié par la Société hispanique d'Amérique d'après les collections du Musée de New-York². Fondée en 1904, cette société a déjà réuni un nombre d'œuvres important dont ce manuel est la description commentée, peintures dont les premières datent du Moyen Age, sculptures dont la plus ancienne est une tablette d'ivoire phénicienne, céramiques dont la série commence avec la préhistoire, verreries, objets d'or, d'argent, de fer, meubles, textiles, dentelles, broderies, manuscrits, imprimés. Un groupe de collaboratrices féminines assura la rédaction de ces chapitres.

M. H. VAN HALL, aidé par M^{me} Berthe WOLTERSON, a eu la patience de dresser la bibliographie des ouvrages et articles concernant la gravure et la

1. Louis Hourticq, *Ars Una. Histoire générale de l'art. Italie du Sud*. Paris, Hachette, 1938, in-8°.

2. *The Hispanic Society of America. Handbook Museum and library collections*, printed by order of the trustees. New-York, 1938, in-8°.

peinture dans les Pays-Bas depuis le XII^e siècle jusqu'en 1932¹. M. Van Hall prend le terme Pays-Bas dans son acception la plus étendue : il parle, par exemple, de Bellegambe, qui est originaire de Douai, parce qu'à cette époque Douai était attaché aux Pays-Bas et que Bellegambe peut être considéré comme un maître de l'école flamande ; mais on ne trouvera pas les artistes des Flandres espagnoles au XVII^e siècle, parce que la scission était faite. La bibliographie de M. Van Hall embrasse donc, pour le Moyen Age et le XVI^e siècle, un vaste domaine qui se restreint au XVII^e. Les historiens des primitifs français y pourront recourir. L'ouvrage est très nettement divisé ; il étudie les ouvrages généraux sur les villes, les musées, le commerce artistique, l'iconographie, puis les œuvres relatives à la peinture (peinture proprement dite, miniature, peinture murale, vitraux, tapisserie), aux dessins, à la parure, enfin les monographies ou les articles consacrés à chaque artiste. Un index commode permet de trouver facilement le renseignement cherché.

C'est une véritable histoire de l'art français que constitue le catalogue de la rétrospective qui fut organisée lors de l'Exposition de 1937 au Palais national des Arts. La description de chaque œuvre est accompagnée d'une bibliographie².

M. A. LEROY a publié une *Histoire de la peinture française au Moyen Age et à la Renaissance*³. Par une singulière méthode, M. Leroy a remonté le cours des âges. Après avoir commencé par les temps modernes, il arrive aux primitifs. Nous ne parlerons pas de son style, à la fois ampoulé, impropre et banal, mais du contenu du volume. M. Leroy a fait un gros effort. Nous n'avons pas parlé des volumes précédents, car il est inutile de signaler des ouvrages où les erreurs abondent, même s'ils sont lancés à grand renfort de publicité. On sent que la science de M. Leroy est toute fraîche et que sa documentation est mal assimilée. Les grands tableaux panoramiques, comme il les appelle, sont le plus souvent trop généraux et trop vagues pour être pertinents. Ailleurs, il énumère plus qu'il ne classe. Les erreurs sont encore nombreuses. Nous n'en relèverons que quelques-unes à titre d'exemples ; erreurs de noms : Godencal pour Godescale (p. 83) ; erreurs de faits : les ressemblances entre le décor des miniatures et le décor musulman ne sont pas dues aux croisades ; les influences accusées sont plus antérieures. Il affirme (p. 43) que Sixte, Mégève et d'autres villes de la Savoie ont eu une influence considérable sur l'art français. Quel que soit notre attachement personnel à cette région, nous ne pensons pas qu'elle ait jamais joué un tel rôle. Nous

1. H. VAN HALL, *Repertorium voor de Geschiedenis der Nederlandsche Schilder- en Groeve-kunst*. La Haye, Martinus Nijhof, 1936, 1 vol. in-8°, 716 p.

2. *Chefs-d'œuvre de l'art français*. Palais national des Arts. Paris, 1937. Catalogue rédigé par MM. STERLING, SEYMOUR DE RICCI, DACIER, P.-A. LEMOISNE, VITRY, LANTIER, DREY-FUS, etc.

3. Alfred LEROY, *Histoire de la peinture française au Moyen Age et à la Renaissance. Son évolution et ses maîtres*. Éditions Albin-Michel, 1937, in-8°.

serions heureux de connaître les raisons de M. Leroy. Il prétend (p. 132) que le XIV^e siècle ne subit pas l'influence italienne et (p. 135) que le *retable de Thouzon* déclèle l'influence sienne. Sienne ne serait-elle pas en Italie? On trouve (p. 135) un éreintement fort injuste de Simone Martini, que M. Leroy ne semble, d'ailleurs, pas connaître; p. 296, il parle de l'influence de Fra Giocondo et du Boccador sur l'architecture du début du XVI^e siècle. Or, M. Lesueur a prouvé le contraire. Dans le même passage, les traditions sont qualifiées d'« ogivales » et l'aspect d'Amboise de « moyenâgeux »! P. 297, il écrit que Blois fut construit sous la direction de Fra Giocondo, ce qui est faux; il cite comme exemple des persistances gothiques, pèle-mêle, la tour Saint-Jacques, Carnavalet et le Louvre de Pierre Lescot! Il ignore que le jubé de Pagny est à Philadelphie, etc. Il serait cruel d'insister.

Le livre de M. Ch. STERLING¹ est d'une tout autre qualité. Avec son érudition habituelle, cet auteur a résumé les connaissances que nous possédons actuellement sur les primitifs français. Il a très bien indiqué les caractères des diverses époques; il a groupé les œuvres d'après leurs affinités; il s'est gardé des attributions hasardeuses si fréquentes chez les historiens de cette époque, et n'a caché aucune des incertitudes qui subsistent. Il a justement rapproché les œuvres françaises des œuvres étrangères de la même époque. Il a adopté l'attitude la plus raisonnable et la plus juste en ce qui concerne le problème de la peinture appelée franco-flamande. On pourrait lui signaler un ou deux lapsus: il a, par exemple, fait de Valentine Visconti une reine de France.

M. MARIGNANE² a étudié tout le groupe de tableaux provenant d'Avignon ou des environs, l'*Annonciation* d'Aix-en-Provence, dont M. Demonts a rapproché le *Saint Jérôme* du Musée de Naples et le portrait d'homme du Musée de Cleveland, le *retable des Cadart*, commandé en 1452 à Enguerrand Charonton et Pierre Villate, le *Couronnement de la Vierge* de 1453, dû à Enguerrand Charonton, la *Pietà de Villeneuve*, le *retable de Boulbon*. M. Marignane apporte des précisions nouvelles sur plusieurs de ces tableaux; il a découvert des armes et suggère le nom des donateurs et en tire des conclusions. Pour lui, toutes ces œuvres doivent être données à Enguerrand Charonton. Colantonio, à qui plusieurs érudits ont attribué l'*Annonciation* d'Aix et le *Saint Jérôme*, ne serait que Charonton, transcrit à l'italienne. Ne le voit-on pas appelé dans un texte Charontoni? M. Marignane établit des rapprochements ingénieux avec les œuvres de Conrad Witz; il croit même que ce peintre suisse put collaborer à l'*Annonciation*; mais — et là notre incompétence ne nous permet pas de le suivre — il affirme que toutes

1. Ch. STERLING, *La peinture française. Les Primitifs*. Paris, librairie Flouzy, 1938, in-8°, 160 p., 194 ill.

2. M. MARIGNANE, *Le maître de la « Pietà » de Villeneuve, de l'« Annonciation » d'Aix... révélé; Enguerrand Charonton*. Paris, chez Jacques Povolozki, in-4°.

ses attributions sont confirmées par la radiesthésie. Il ne nous révèle pas son procédé. Comme nous voudrions voir appliquer un moyen aussi scientifique à la solution de tous les problèmes encore posés !

L'école française du xve siècle, à ses débuts, était étroitement liée à l'école flamande. L'art français avait même exercé une influence jusque dans les Pays-Bas septentrionaux. M. BYWANCK¹, professeur à l'Université de Leyde, avait publié en 1925, avec M. HOOGEWERFF, un savant volume sur la miniature hollandaise. Il nous donne aujourd'hui, avec une expérience enrichie, un tableau d'histoire qui paraît dans la série des beaux volumes consacrés à la miniature par les Éditions d'art et d'histoire. On ne connaît que trois manuscrits antérieurs au xiii^e siècle qui soient originaires de la Hollande ; puis, durant cent cinquante ans, nous ne possédons aucun monument. L'histoire de la miniature hollandaise commence réellement vers 1530. Elle subit alors l'influence de la prospère école française, qu'elle connaît par l'intermédiaire de Bruges, et elle n'ignore pas l'art de la Rhénanie. Le xv^e siècle est marqué surtout par l'activité de l'école d'Utrecht. Le maître de Marie de Gueldre, qui est originaire de Cologne, admire les miniatures parisiennes exécutées à la cour de Charles V et du duc de Berry. De nombreux manuscrits sont dus au maître de Otto de Moerdrecht et à l'atelier des Chartreux et au maître de Zweder de Culemborg. Dans les manuscrits de ce dernier artiste, la Bible de Cambridge ou le Missel de l'évêque d'Utrecht, on constate le souvenir des couleurs rhénanes. On trouve dans les manuscrits d'Utrecht des illustrations en grisaille, qui semblent avoir été fort en vogue vers 1440 ; elles seraient imitées des grisailles exécutées par les maîtres franco-flamands de l'école parisienne. M. Bywanck étudie les maîtres d'Utrecht au milieu du xv^e siècle, le maître d'Évrard de Souldenbach et le maître de Gisbert de Brederode. Nous sommes moins bien renseignés sur les autres contrées, la Gueldre et Oversticht. Nous avons quelques données sur l'atelier du couvent de Sainte-Agnès à Delft. A la fin du xv^e siècle, le nombre des manuscrits diminue et l'influence ganto-brugeoise augmente ; le centre de production n'est plus Utrecht, mais Leyde et Delft.

M. P. FIERENS² nous présente un tableau ramassé de l'histoire de la peinture flamande, de ses origines jusqu'à Metzys. Il écrit que la peinture murale en Belgique au xiv^e siècle est d'inspiration française et que, pour découvrir l'art flamand, il faut suivre en France, de Paris à Dijon, l'activité de Hennequin de Bruges, de Beauneveau de Valenciennes, de Broederlam, de Malouel, de Bellechose. La miniature française exerça son influence sur la peinture des Pays-Bas méridionaux, comme sur la miniature des Pays-Bas septen-

1. A. W. BYWANCK, *La miniature dans les Pays-Bas septentrionaux*. Paris, les Éditions d'art et d'histoire, 1937, in-4°.

2. P. FIERENS, *La peinture flamande, des origines à Quentin Metzys* (Collection de précis d'histoire de l'art). Paris, les Éditions d'art et d'histoire, 1938, in-8°.

trionaux. J. Van Eyck est le véritable créateur de la peinture flamande, M. Paul Fierens adopte la thèse de M. Renders sur Jean Van Eyck, seul auteur réel des œuvres attribuées jadis aux deux frères, et la thèse de M. Hulin de Loo sur les *Heures de Turin*. Avec M. Renders, il confond le maître de Flemalle et Campin avec le jeune Van der Weyden. Il étudie ensuite les successeurs de Van Eyck et de Van der Weyden, Petrus Christus, Dieric Bouts, les écoles de Gand et de Bruges, Joos Van Wassenhove, Van der Goes, Memling, Gérard David et termine son livre sur deux chapitres consacrés à Jérôme Bosch et Quentin Metsys.

Sur plusieurs de ces peintres, des monographies ont été en même temps publiées. M. Ch. DE TOLNAY¹ consacre un album au retable de l'Agneau mystique : dans la préface, il tient pour exacte l'attribution traditionnelle aux deux frères Van Eyck. Il nous annonce qu'il démontrera sa thèse dans un prochain ouvrage. M. Robert REY² a développé une conférence qu'il avait faite sur Hugo Van der Goes et où il résume très clairement les conclusions auxquelles sont arrivés les historiens. M. Jacques LAVALLEYE³ étudie, à propos de Joos Van Wassenhove, dit Juste de Gand, les relations artistiques entre les Flandres et l'Italie au xv^e siècle. Nombreux étaient les Flamands qui vivaient dans la péninsule ; actif était le commerce des œuvres d'art flamandes. Les mécènes achètent des œuvres à Hugo Van der Goes, Roger Van der Weyden. L'influence de la peinture flamande sur la peinture napolitaine et sicilienne fut grande. Joos Van Wassenhove quitte Gand en 1469 pour l'Italie ; il est à Urbino en 1473 ; on perd sa trace en 1475. M. Lavalleye étudie d'abord l'œuvre certaine de Joos, la *Communion des apôtres* de 1472-1474, où il fait preuve à la fois de réalisme et d'idéalisme, où il mêle les détails flamands et italiens. L'analyse de ce tableau lui permet d'attribuer à Joos Van Wassenhove toute une série d'œuvres qu'il critique, des œuvres de jeunesse où se révèle l'influence de Dieric Bouts, le décorateur du studio de Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbino, qui comprenait la série des portraits dont une partie est au Louvre, que M. Lavalleye donne, comme nous l'avons fait dans le catalogue de ce musée, au seul Joos Van Wassenhove. M. Lavalleye ajoute à cette liste les portraits de Frédéric, les allégories de la Bibliothèque d'Urbino. Il montre, en terminant, la place que Joos Van Wassenhove tint dans l'histoire de la peinture italienne et l'influence qu'il exerça sur Melozzo da Forli et Antoniuzzo Romano.

M. Guy DE TERVARENT⁴, en présence de certains tableaux de musées hon-

1. Ch. DE TOLNAY, *Le retable de l'Agneau mystique des frères Van Eyck*. Bruxelles, Éditions de la Connaissance S. A., 1938, in-8°.

2. R. REY, *Hugo Van der Goes*. Paris-Fontainebleau, 1936, in-8°.

3. J. LAVALLEYE, *Juste de Gand, peintre de Frédéric de Montefeltre*. Louvain, 1936, in-8°, 208 p., XV pl. (Bibliothèque de l'Université de Louvain, 2^e série, fasc. 37).

4. Guy DE TERVARENT, *Les énigmes de l'art du Moyen Age*, 1^{re} série. Paris, les Éditions d'art et d'histoire, 1938, in-4°.

grois, espagnols ou autrichiens, s'est demandé quel sujet l'auteur avait voulu représenter. Grâce à sa connaissance des textes hagiographiques et littéraires du Moyen Age, il a résolu plusieurs énigmes à quoi ses prédecesseurs n'avaient pu répondre. Il nous raconte la légende de sainte Catherine, celle des saints Félix, Regula et Exuperantius, de saint Amadour, de saint André. Toutes ses démonstrations sont élégantes et persuasives.

L'art italien a été l'objet de nombreuses études. Mais les éditeurs de la péninsule répondent rarement aux demandes. Sur l'histoire du portrait italien, on pourra consulter le catalogue de l'exposition de propagande qui a été faite à Belgrade en 1938¹. On regrette que l'édition française n'ait pas été rédigée par un Français ; il eût évité des phrases qui prêtent à rire et des expressions cocasses : « une tête acéphale » (à propos de la statue de Frédéric II).

M. Jacques MESNIL, dont on connaît les travaux sur le Quattrocento, vient de nous donner un excellent volume sur Botticelli². Ce n'est pas, nous dit-il, le livre complet qu'il eût rêvé. Tel qu'il est, il lui fait honneur. M. Mesnil raconte l'enfance maladive de Botticelli, son apprentissage chez Filippo Lippi, montre ce qu'il doit à cet artiste, étudie les tableaux qu'on peut attribuer au jeune Botticelli, nous révèle, à propos de l'*Adoration des Mages*, les procédés de perspective employés par Botticelli, définit l'influence très limitée qu'exerça l'antiquité sur l'artiste, qui lui emprunta seulement quelques sujets et quelques détails ornementaux, compare avec les arabesques des œuvres orientales celles que décrivent les figures du maître, indique très justement les souvenirs des tapisseries franco-flamandes, évoque les recherches de Léonard sur le mouvement, dissipe les légendes sur Botticelli disciple de Savonarole, sans nier le rôle que joua le moine. On voit combien de problèmes importants sont traités, fort heureusement, par M. J. Mesnil.

C'est à une œuvre de Botticelli, le *Printemps*, qu'est consacré le premier album d'une série que publie la librairie Alpina. M. Charles TERRASSE a été chargé de présenter ces planches, où sont reproduits les détails de cette composition. M. VITRY a écrit la préface du second volume, dédié à la *Danse de Carpeaux*³.

M. Fréd. BERENCE a donné successivement deux volumes sur Raphaël et sur Léonard de Vinci⁴. A vrai dire, est-ce seulement l'image de ces deux grands maîtres que nous trouvons en ces in-octavo compacts ? L'auteur a voulu brosser un tableau de l'Italie au temps de la Renaissance. L'histoire

1. *La Mostra del Ritratto italiano nei Secoli*. Belgrade, Museo del Principe Paolo-Primavera, 1938, in-8°.

2. J. MESNIL, *Botticelli*. Paris, Albin-Michel, éditeur, 1 vol. in-4°, 1938 (collection « Les maîtres du Moyen Age et de la Renaissance »).

3. Ch. TERRASSE, *Le « Printemps » de Botticelli* ; Paul VITRY, *La « Danse » de Carpeaux*, 1938, 2 vol. in-4° (Documents d'art).

4. Fréd. BERENCE, *Raphaël ou la puissance de l'esprit* ; *Léonard de Vinci, ouvrier de l'intelligence*. Paris, Payot, 1936-1938, 2 vol. in-8°.

des événements politiques occupe la moitié des pages. On comprendrait, par exemple, l'utilité de ces récits de conspirations, d'expéditions militaires, si ces faits avaient eu une influence directe sur l'activité ou le talent de Raphaël. Le livre consacré à cet artiste est plein de digressions sur les jeux de carte (p. 35), sur Giotto (p. 81), sur le génie grec (p. 105), sur Masaccio et ses contemporains (p. 117). Bien des passages relèvent du genre de la vie romancée. L'auteur suppose les sentiments de Raphaël à son arrivée à Pérouse, durant l'attaque de cette ville ; il imagine ses promenades. Bien des affirmations devraient être prouvées : l'auteur retire à Mantegna pour les donner à Montagna les tableaux du Louvre qui proviennent du studio d'Isabelle d'Este ; il aurait fallu nous dire pourquoi tous les documents publiés sur ces tableaux — et ils sont nombreux — n'ont aucune valeur. L'auteur consacre d'intéressants passages à l'interprétation des œuvres de Raphaël, mais il ne s'intéresse qu'au sujet ; rien sur le dessin, rien sur la couleur, rien sur la composition ; en un mot, un commentaire littéraire et non pas technique. Les historiens de l'art oublient trop souvent l'art.

On constate la même méthode dans l'ouvrage du même auteur sur Léonard de Vinci. Sans cesse interviennent des digressions sur les Médicis, sur les artistes contemporains, sur la philosophie platonicienne, sur Hermès Trismégiste, sur la politique de Ludovic le More et sur l'intervention française. Certes, beaucoup de ces passages ne sont pas inutiles ; mais l'auteur oublie le principal pour l'accessoire. Ce livre, qui a, par ailleurs, beaucoup de mérites, qui nous donne de Léonard une idée très nette, eût gagné à être élagué. Là encore, il eût été facile de supprimer toutes les hypothèses, tous les couplets littéraires, qui feront peut-être le succès du livre auprès du grand public, mais qui ne laissent pas d'inquiéter les historiens. M. Berence est sévère pour ses prédécesseurs ; il les accuse, par exemple, d'avoir ignoré la relation du voyage de Antonio de Beatis ; or, la plupart des historiens modernes l'ont citée. Il pourrait indiquer ses sources : p. 358, il écrit : « d'où *l'on* conclut... ». Ce *on*, c'est l'auteur du catalogue des peintures du Louvre, que nous avons quelque raison de connaître. Ces livres touffus, dépourvus trop souvent de simplicité, ne cessent pourtant jamais d'exciter l'intérêt.

Dans une préface importante qui précède d'excellentes reproductions des sculptures, des peintures et des dessins de Michel-Ange, M. DELOGU¹ analyse la personnalité et le génie de ce grand artiste. Il étend souvent, lui aussi, les problèmes posés et traite des questions générales d'esthétique. Il se plaît à des antinomies qui se résolvent, à la manière hégélienne, en l'œuvre de Michel-Ange, imagination et raison, unité et variété, plastique et pittoresque, pessimisme et humanité, etc. M. Delogu a très clairement résumé l'évolution du style et des conceptions de Michel-Ange.

MM. GORIS et Georges MARLIER nous donnent une très utile traduction

1. G. DELOGU, *Michelangels Plastik, Gemälde und Handzeichnungen*. Zürich-Leipzig, Fretz und Wasmuth Verlag, 1938, 1 vol. in-4°.

du *Journal de voyage* de Dürer dans les Pays-Bas¹. Une savante introduction précède le texte. Les auteurs montrent le rôle que joua Dürer dans les Flandres comme initiateur de la Renaissance, sans oublier la part qui était déjà dévolue à l'art italien. Ils recherchent ce que doivent à Dürer des artistes comme Metzys, Marius Van Roymerswaele, Patenier ; ils indiquent ses rapports avec Van Orley, Provost, avec le peintre verrier Vellert, avec le sculpteur Conrad Meyt et avec Jean Monet de Metz. Ils déterminent ce que Dürer put voir et admirer, ce qu'il pensa de Van Eyck, de Van der Weyden, de Hugo van der Goes, de Gossaert ; ils énumèrent les œuvres qu'il a lui-même exécutées aux Pays-Bas. Ils ont ainsi dégagé l'essentiel de ce journal, qui est surtout un registre de comptes, assez fastidieux, où Dürer note ce qu'il a payé à chaque étape et les bénéfices que lui rapporta la vente de ses estampes.

L'exposition des œuvres de Rubens à l'Orangerie détermina la publication de trois volumes sur ce grand maître². Celui qu'écrivit M. Henri VERNE est une biographie sérieuse où, chemin faisant, sont indiqués les principaux tableaux. Celui qui est dû à M. VANZYPE, fort rapide, est une étude générale de l'art de Rubens. M. JAMOT, comme M. Vanzype, voit en Rubens un homme à la fois fidèle à la tradition flamande et un humaniste, un peintre et un grand seigneur, un chrétien convaincu et un artiste épris des beautés de la chair.

Rubens fut un des représentants les plus illustres du baroque, dont M. Eugène d'Ors s'est fait le théoricien et le héraut³. Il a réuni en un volume consacré à ce sujet des articles déjà anciens, des aphorismes, des considérations, des essais. M. E. d'Ors ne donne pas une, mais vingt définitions du baroque. Le baroque, pour lui, c'est le contraire du classicisme ; il est contradiction ; il est un art de réminiscence et de prophétie ; il est nostalgie ; il est romantisme ; il est avant tout un état d'esprit, une constante de culture, qui existe depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Le baroque s'oppose à la construction : il a le sentiment de la profondeur ; il est panthéisme, dynamisme ; il est... bien des choses encore, qu'on trouvera dans le livre de M. d'Ors et qui permettent à chacun d'avoir du baroque une conception assez élastique. Cet essai contient des pages qu'on pourrait discuter, en particulier sur Poussin, qui est qualifié de statique (et l'*Enlèvement des Sabines*? et le *Massacre des Innocents*?), sur le baroque de Palladio.

Gréco et Vélezquez ont inspiré à E. DABIT, mort l'an dernier, un petit volume⁴. Dans une préface manifeste, l'auteur commence par placer l'art

1. Albert DÜRER, *Journal de voyage dans les Pays-Bas*. Bruxelles, Éditions de la Connaissance, [1937], 1 vol. in-4°.

2. Henri VERNE, *Rubens*. Paris, Flammarion, 1936, 1 vol. in-4°. — Gustave VANZYPE, *Rubens*. Paris, librairie Plon, 1936, in-8° (Éditions d'histoire et d'art). — P. JAMOT, *Rubens*. Paris, librairie Flouzy, 1936, 1 vol. in-8° (collection « Anciens et modernes »).

3. E. d'ORS, *Du baroque*. Paris, N. R. F., 1936, 1 vol. in-12.

4. E. DABIT, *Les maîtres de la peinture espagnole. Le Greco, Velazquez*. Paris, Gallimard, 1937, in-12.

espagnol, ou plutôt l'art des seuls Gréco et Vélasquez, au-dessus de tous les autres arts ; puis, il « condamne les professeurs, conservateurs, archivistes, qui parlent d'art », pour la raison qu'ils n'ont jamais tenu un pinceau. M. Dabit, dont on connaît le talent de romancier, avait, en effet, commencé par être peintre. L'exposition qu'on a faite de ses tableaux montre qu'il eut raison de se convertir à la littérature ; mais il avait tort d'imaginer que tous les historiens d'art ne savent pas peindre. Ces exclusives jetées d'un ton préremptoire dès le début du livre sont le fait de la jeunesse. Il écrit (p. 34) : « Je ne transporte pas avec moi les matériaux dont usent souvent les historiens d'art ; mes seuls documents, ce sont des notes prises au Musée du Prado ou à Tolède à la suite de plusieurs séjours. » Certes, il convient de regarder les œuvres, mais les documents d'archives ne nous renseignent pas seulement sur les faits extérieurs à l'art ; les lettres de l'artiste, ses confidences sur la technique n'auraient-elles aucun intérêt pour la compréhension de l'œuvre ? Il faut une grande confiance en soi pour prétendre que les notes prises dans un musée, c'est-à-dire des opinions personnelles, sont supérieures à tous les autres documents et dispensent de les consulter. Mais voici mieux : M. Dabit, qui se flatte d'étudier les œuvres en elles-mêmes, écrit (p. 37) : « Comme il arrive souvent, c'est en s'aïdant de photographies qu'on pourra l'étudier (*el expolio*), se rendre compte de sa matière, sinon de sa couleur. » M. Dabit procéderait-il donc comme un simple archiviste en chambre ?

La ville de Metz a voulu célébrer dignement le troisième centenaire de la naissance de Sébastien Le Clerc¹, en organisant au Musée municipal une exposition de ses œuvres. On souhaiterait que toutes les villes de province montrassent le même zèle pour leurs grands artistes et fissent également appel, pour rédiger le catalogue, à des érudits comme les auteurs des notices consacrées à Le Clerc. M. P. CHENUT nous conte l'histoire de cet enfant prodige qui devint ingénieur, puis graveur et que protégea Le Brun. M. WEIGERT suit Le Clerc aux Gobelins et indique les gravures qu'il consacra à cet établissement. M. A. BLUM montre en ce graveur le créateur, vers 1669, de la vignette. M. Émile DACIER indique ce que Gillot, illustrateur des fables de La Motte (1714), doit à Callot ; ce fut Le Clerc qui servit d'intermédiaire. M^{me} LEJEAX suit la descendance de Le Clerc, qui compta plusieurs artistes. Un catalogue des œuvres termine cet excellent volume, édité sur le modèle du *Jacques Callot* publié auparavant par le Musée historique lorrain à l'occasion du troisième centenaire de cet artiste.

Le Clerc était aux Gobelins le compagnon de Berain. Le regretté Tissier avait consacré à ce décorateur une thèse de l'École du Louvre qui comptait plus de mille pages et que nous fûmes chargé de corriger. Son travail était si important qu'il ne trouva pas d'éditeur qui voulut le publier sous cette

1. Musée de Metz, *Sébastien Le Clerc, 1637-1714 ; Guide et catalogue de l'Exposition organisée à l'occasion du III^e centenaire de sa naissance*. Nancy, Édition du « Pays lorrain », 1937, 1 vol. in-4° (Arts graphiques modernes).

forme. Tissier s'était surtout intéressé aux rapports de Berain et du théâtre, mais sa curiosité s'était étendue à toutes les manifestations artistiques de cette époque. M. WEIGERT¹ a donné sur Jean I^{er} Berain une étude générale qui est un modèle de conscience. Il a suivi la carrière de Jean I^{er} Berain ; il nous le montre dessinateur de la Chambre et du Cabinet du Roi, chargé de préparer les fêtes, les décors de théâtre, les costumes, les mascarades, les illuminations, les feux d'artifice, auteur de meubles, de tapisseries, de deniers d'orfèvrerie et même de vaisseaux. Le style Louis XIV, de 1670 à 1700, subit l'influence de cet homme. Dans un second volume, M. Weigert a dressé le catalogue des gravures de Berain. Ces ouvrages sont essentiels pour l'histoire de la décoration sous Louis XIV.

Parmi les multiples collections qui paraissent, en voici une nouvelle, où quatre pages de préface sont chargées de présenter l'artiste et précédent de bonnes reproductions en couleur. M. J.-L. VAUDOYER a commenté les œuvres de Watteau, M. FLORISOON celles de Chardin, M. L. RÉAU celles de Fragonard. Nous retrouverons cette collection quand nous parlerons des artistes du XIX^e siècle².

C'est l'histoire d'un aimable peintre bordelais que nous raconte M. MESURET³. Pierre Lacour fut un de ces disciples de Vien qui voyaient en leur maître le restaurateur de la bonne peinture. Lacour visita l'Italie en 1772 et revint épris de l'antiquité. Il décorea les églises de sa ville natale, peignit des tableaux mythologiques, des portraits, dont le meilleur est celui du comédien Romainville en Crispin ; il forma des élèves ; il fut un personnage dans sa cité.

Mme HUMBERT intitule sa biographie de David « essai de critique marxiste⁴ ». M. Raphaël nous avait déjà gratifiés, à propos de Proudhon, de Marx et de Picasso, d'un volume qui portait ce titre. La critique marxiste consiste à expliquer tous les phénomènes par des causes sociales et économiques. C'est la théorie de Taine mise à la portée des comptables. Loin de nous la pensée de diminuer l'importance de ces facteurs, lorsqu'il s'agit d'un art essentiellement social, comme l'architecture ; mais il nous semble quelque peu hasardeux de prétendre donner à cette méthode une valeur universelle. Mme Humbert raille un conférencier de l'École du Louvre qui insérait l'œuvre de David entre ces deux dates : Fontenoy-Navarin, ce qui ne l'empêche pas d'évoquer (p. 82) la prise de Longwy et l'investissement de Verdun, car il existe une grande différence, comme chacun sait, entre des batailles

1. Roger-Armand WEIGERT, *Jean I^{er} Berain, dessinateur de la Chambre et du Cabinet du roi, 1640-1711*, Paris, les Éditions d'art et d'histoire, 1937, 2 vol. in-4°.

2. Collection « *Les trésors de la peinture française* », XVIII^e siècle. Paris, Albert Skira, éditeur, 3 vol. in-fol.

3. R. MESURET, *Pierre Lacour, 1745-1814*, Bordeaux, Éditions Delmas, 1937, in-8°.

4. Agnès HUMBERT, *Louis David, peintre et conventionnel*. Paris, Éditions sociales internationales, 1936, in-8° (collection « Problèmes »).

royalistes et des batailles révolutionnaires. M^{me} Humbert veut donc à l'histoire bataille substituer l'histoire économique. Il y a belle lurette que les historiens se sont avisés de ce changement ; mais, lorsque notre maître Guiraud exposait les transformations de la propriété privée en Grèce, par exemple, il ne prétendait pas, grâce à elles, expliquer tous les aspects de la vie morale et surtout artistique. Si nous insistons sur le livre de M^{me} Humbert, c'est qu'il est un exemple singulier de l'esprit de parti ; l'auteur applique aux faits du XVIII^e siècle non seulement le style, mais la mentalité d'un certain groupe. Elle parle sans cesse (p. 15, 18, 54) des intérêts de classe, des sous-entendus petits-bourgeois (p. 126), prétend que « le retour à l'antique découle de l'économie sociale » (p. 42), alors que ce sont bien plutôt les formes politiques qui subirent, à cette époque, l'influence de l'art et de la littérature ; elle affirme que le romantisme est né d'un désordre économique (p. 161), comme si ce phénomène n'était pas autrement complexe. Le style est approprié à cette conception simpliste ; on croirait parfois lire un roman-feuilleton de 1848. A propos du *Paris et Hélène* commandé par le comte d'Artois : « Il fallait bien un lit ; monseigneur l'a sans doute demandé. » Nous ne relèverons pas les erreurs, fort nombreuses. L'une d'elles seule montre la manière dont fut préparé ce livre : p. 144, M^{me} Humbert croit que le bonnet phrygien de Paris est un symbole de républicanisme : elle ignore les statues antiques de Paris. Tout cela témoigne d'une singulière conception de l'histoire.

La Révolution a supprimé l'ancienne Académie dont la Société de l'Art français avait publié les procès-verbaux. Cette compagnie entreprend maintenant l'impression des actes de l'Académie des Beaux-Arts¹. Le premier volume nous conduit de la création, en l'an IV, jusqu'à l'an VIII. Ce volume est précédé d'études de MM. HOURTIQUE et BONNAIRE.

Le *Bulletin* de cette société pour l'année 1936 contient un répertoire des peintures transportées d'Italie en France de 1796 à 1814, dressé par M^{le} BLUMER.

M. RIPERT² a voulu faire revivre la figure de son compatriote le peintre provençal François-Marius Granet, né à Aix en 1775. Élève de ce Constantin dont le talent a été remis en lumière durant ces dernières années, Granet, après quelques aventures durant la période révolutionnaire, arrive à Paris. Il travaille chez David, où il fait connaissance d'Ingres, de Girodet, de Bartolini. En 1802, Auguste de Forbin, son ami et protecteur, qui deviendra directeur des Musées, l'emmène en Italie. Granet y demeurera trente ans.

1. *Procès-verbaux de l'Académie des Beaux-Arts*, publiés par la Société de l'Histoire de l'Art français, sous le patronage de l'Académie des Beaux-Arts, par Marcel BONNAIRE, avec une préface de Louis HOURTIQUE. T. I : *La classe de littérature et beaux-arts de l'Institut national. An IV-an VIII*. Paris, librairie Armand Colin, 1937, in-8°.

2. Émile RIPERT, *François-Marius Granet, 1775-1849, peintre d'Aix et d'Assise*. Paris, Plon, 1937, 1 vol. in-8°.

L'Italie qu'il aime, ce n'est pas l'Italie des bas-reliefs, des sarcophages ; c'est l'Italie vivante, l'Italie des couvents, des cloîtres, des « popolani », c'est l'Italie qu'après lui représenteront Schnetz, M^{me} Haudebourg-Lescot, Léopold-Robert, et M. Ripert, qui consacre un dernier chapitre à l'influence de Granet, aurait pu montrer cet aspect de son talent. Il a insisté avec finesse sur le rôle que joua la lumière dans l'œuvre de Granet, sur son sentiment religieux, sur son caractère personnel. Grâce à Forbin, Granet fut conservateur des peintures, organisa le Musée de Versailles, mais sa pensée se tournait toujours vers le domaine qu'il avait acquis aux portes de sa ville natale.

Bartolini, l'ami de Granet, a trouvé un biographe en M. TINTI¹. Né en Toscane d'un modeste forgeron, Bartolini se forma dans l'atelier de David, où il se lia avec Ingres, qui fit deux fois son portrait en Italie. Voilà ce que savaient tous les historiens de l'art. M. Tinti a recherché les documents relatifs à cet artiste ; il a montré comment son enseignement et son œuvre se réclamaient de la nature et s'opposaient à l'académisme de Canova. Il a reproduit de nombreuses statues, dont certaines prouvent que ce livre n'était pas inutile. Les historiens de l'art français y trouveront des notes curieuses sur Ingres et ses amis.

Paris attirait alors les artistes de tous les pays de l'Empire. Il continua à exercer son attraction après 1815. Le paysagiste suisse Almeras vint en 1824 visiter le Salon et se pousser dans le monde. M. G. DOLT a publié son journal². Almeras fréquente les artistes, est reçu chez les Fauchigny-Lucinge et les Pasquier, dont les filles, M^{mes} de Malartic et d'Audiffret, avaient, à Genève, pris des leçons auprès d'Almeras et de sa femme. Nous trouvons quelques renseignements sur Sigalon, Paulin Guérin, M^{me} Haudebourg-Lescot et les autres peintres de cette époque. Almeras présenta des dessins à la duchesse de Berry et nous a laissé un amusant tableau de l'antichambre des Tuilleries ; il visite Paris et Versailles et, chemin faisant, nous renseigne sur le prix de la vie et les mœurs du temps. L'éditeur a fait un effort pour identifier toutes les personnes citées ; pourtant (p. 113), il n'a pas, sous le nom de Clairac, reconnu le comte de Clarac.

C'est encore d'un étranger francisé que M^{me} Marthe KOLB nous a conté la vie³. Ary Scheffer méritait une biographie. Ce Hollandais, issu d'une famille d'Allemands installés à Paris, comme tant de Rhénans nés sous la domination française, est un romantique, épris d'Ossian, du Moyen Age, de la Grèce qui lutte pour son indépendance, de la littérature anglaise et de la littérature allemande, de Dante. Il aime les théories, défend le libéralisme,

1. Mario TINTI, *Lorenzo Bartolini*. Roma, Reale Accademia d'Italia, 1936, 2 vol. in-4°.

2. Gustave DOLT, *Journal d'un artiste à Paris écrit par Maurice-A. Almeras, 1824*. Genève, A. Jullien, 1938, in-12.

3. Marthe KOLB, *Ary Scheffer et son temps, 1795-1858*. Paris, Boivin et C^{ie}, 1937, in-8°.

se mêle des affaires publiques, prend part à la Révolution de 1830 ; idéaliste en politique, spiritualiste en religion, il abhorre le réalisme. Mme Kolb, en une thèse abondante, analyse tous les aspects de ce talent ; elle en a marqué les limites.

La vie passionnée de Goya, son œuvre où se mêlent le drame, la tragédie, la satire, son caractère qui oscille entre l'enthousiasme et le désespoir, tout cela est évoqué avec talent par G. GRAPPE¹.

M. SITWELL a étudié le rôle de la littérature dans la peinture anglaise ; il a montré le goût de ses compatriotes pour l'anecdote ; il a écrit des pages amusantes sur Hogarth, qu'il considère comme un « cokney » ; il a énuméré tous les peintres du XVIII^e siècle qui traitèrent le genre : Joseph Wright, Van Aken, G. Morland, Wheatley et bien d'autres. On remarquera que le sentimentalisme, si répandu en France à cette époque, est remplacé en Angleterre par l'humour et la satire. Le romantisme apparaît déjà chez Füssli, qui, d'ailleurs, est un Suisse anglicisé. Au début du XIX^e siècle, M. Sitwell range parmi les scènes de genre des tableaux qui sont plutôt des paysages anciens, tels ceux de Turner, ou des études de nus en plein air comme ceux de Etty. On trouve encore l'esprit satirique chez Cruickshank, le goût de l'anecdote chez Sir David Wilkie. Les préraphaélites entrent à juste titre dans cette catégorie des peintres littérateurs. M. Sitwell a eu raison d'annexer James Tissot, qui fut vite pénétré par l'esprit anglais².

M. JOUBIN a terminé la publication de la *Correspondance générale* d'Eugène Delacroix³. Les tomes III, IV et V ont paru depuis notre dernier bulletin. Le tome III nous mène de 1850 à 1857. Les soucis de santé accablent de plus en plus Delacroix, qui se déclare las de tout (p. 124). Il travaille néanmoins à ses grandes décos, au plafond de la Galerie d'Apollon, à la chapelle des Anges de Saint-Sulpice, au Salon de la Paix de l'hôtel de ville ; il manifeste son admiration pour Rubens, pour Prudhon, nous fait connaître ses idées esthétiques (p. 265). Nous fréquentons avec lui George Sand, sa cousine et amie Mme Forgeot, Bruyas. Au cours du tome V, il rappelle les peintres anglais qu'il a connus et aimés, Lawrence, Fielding, Wilkie, Etty, Constable, fournit des renseignements à Thoré sur Bonaparte, proclame son estime pour Charlet, « un homme énorme » ; il vitupère la peinture de son temps, sa « petite vérité étroite », ne cache pas le peu d'estime qu'il éprouve pour Ingres, proteste contre la manière dont sont attribués les prix de Rome ; il nous fournit des renseignements sur sa technique, sur la manière dont il emploie l'essence et le siccatif de Courtrai ; il se passionne pour les événements artistiques, proteste contre la dispersion de la collection Cam-

1. G. GRAPPE, *Goya*. Paris, librairie Plon, 1937, in-8°.

2. Sacheverell SITWELL, *Narrative pictures. A Survey of english genre and its Painters*. Londres, Batsford, 1937, in-8°.

3. Eugène DELACROIX, *Correspondance générale*, publiée par André JOUBIN. T. III : 1850-1857 ; t. IV : 1858-1863 ; t. V : Supplément et tables. Paris, Plon, 1937-1938, 3 vol. in-8°.

pana. Il projette d'aller en Italie, mais, pour rester chez lui, prétexte la chaleur et les « excentricités » de Garibaldi ; il s'irrite des critiques et remercie Dumas, Gautier, Baudelaire, Saint-Victor, Astruc, Chesneau des aimables articles qu'ils lui consacrent. Le volume se termine sur l'émouvante lettre par laquelle la fidèle Jenny annonça la mort de son maître. A peine avait-il imprimé ce tome IV que M. Joubin découvrait les lettres adressées par Delacroix à sa sœur Henriette de Verninac, de 1819 à 1822. On y découvre les difficultés financières de cette famille, la gêne qu'éprouva Delacroix au moment où il fit ses études chez Guérin. Un essai chronologique de la vie et de l'œuvre de Delacroix et les tables complètent cette utile publication de ces lettres écrites par un des plus grands esprits du xix^e siècle.

M. LAMBERT a élucidé les détails d'un épisode de la vie de Delacroix¹. Confrontant les textes parvenus jusqu'à nous et les croquis de ce maître, il prouve qu'il a bien visité à Alger, en 1832, le harem d'un ancien reis du dey devenu chaouich du port, grâce à l'ingénieur de ce port, M. Poirel. Nous connaissons les noms des femmes qu'il vit et qui étaient sans doute d'origine turque. Delacroix utilisa ses croquis pour les *Femmes d'Alger* qu'il exposa au Salon de 1834 et qui sont d'une telle exactitude que M. Marçais a pu déterminer l'espèce des tapis et des costumes. Delacroix se servit également de ces croquis pour d'autres tableaux et aquarelles. M. Lambert analyse les procédés de Delacroix : des études multiples et conscientieuses, puis un travail d'élimination, un choix et, enfin, la création. Mais souvent Delacroix reprend le sujet, le modifie et donne une nouvelle version de l'œuvre.

La peinture française du xix^e siècle a fait l'objet de plusieurs volumes d'ensemble. M. ROCHEBLAVE² a nettement discerné les courants qui traverseront ces cent années. Ses notices sur chaque grand peintre précèdent la reproduction de quatre-vingt-seize tableaux. Ce volume est un recueil utile de documents. On regrette que les indications de l'éditeur soient souvent erronées : la plupart des tableaux indiqués comme figurant au Luxembourg ont quitté le musée, et quelques-uns depuis fort longtemps. Quelques choix ne semblent pas heureux : à quoi bon l'*Incroyable* de Meissonnier qui se détache sur un fond d'affiches calligraphiées ? A quoi bon les *Cervaroles* de Hébert ? Si l'on voulait reproduire des œuvres de ces artistes, pourquoi ne pas choisir la *Barricade* du premier, qui est un beau tableau, ou la *Malaria* du second, qui vaut tout de même mieux que les *Cervaroles* ?

MM. Frantz CALLOT, Louis-Marie MICHON et M^{me} Charlotte CHARRIER ont écrit une histoire de l'art aux xix^e et xx^e siècles à l'usage des débutants³. Ils ont donc donné des vues d'ensemble et des biographies. Peut-être les

1. Élie LAMBERT, *Delacroix et les femmes d'Alger*. Paris, H. Laurens, 1937, in-8°.

2. S. ROCHEBLAVE, *La peinture française au XIX^e siècle*. Paris, Éditions Hyperion, 1937, in-8°.

3. Frantz CALLOT, Louis-Marie MICHON, Charlotte CHARRIER, *L'art et les artistes, XIX^e et XX^e siècles*. Paris, Hatier, 1937, in-8°.

auteurs n'étaient-ils pas très familiers avec cette époque, car on rencontre des erreurs matérielles. Ils choisissent, parmi les tableaux de David qu'ils reproduisent, la *Maraîchère* du Musée de Lyon, qui est contestée ; mais il y a plus : la légende se trouve placée non pas sous une photographie de la *Maraîchère*, mais sous une reproduction de la *Folle de Géricault*. Ils écrivent que Janniot a sculpté le Musée des Colonies « dans le ciment », alors qu'il s'agit de pierre. Ils veulent bien — sans nous citer — emprunter des phrases au chapitre sur l'architecture du xix^e siècle que nous avons publié dans l'histoire de l'art d'André Michel, mais, si nous avons parlé de l'électicisme du xix^e siècle, nous n'avons pas conclu que les architectes n'étaient que des copistes. Certes, ils s'inspiraient des monuments du passé, mais un Duc, un Baltard, un Labrouste, un Garnier ont possédé un style personnel. On pourrait aussi discuter bien des affirmations relatives à la peinture ; les auteurs, par exemple, ne voient pas les liens qui unissent le naturalisme et l'impressionnisme. Ils annoncent qu'ils parleront de l'art au xx^e siècle ; or, nous ne trouvons rien sur les Fauves, le cubisme, le surréalisme. Les bibliographies sont bigarrées ; des ouvrages médiocres sont cités, des ouvrages importants sont oubliés. Les chapitres relatifs à l'art étranger se réduisent souvent à l'énonciation d'un ou deux noms. Pas un mot sur la peinture belge au xix^e siècle, rien sur la Hollande, rien sur la Suisse.

Le volume de M. LAVER, qui est intitulé *La peinture française au XIX^e siècle*, a pour objet de faire revivre l'exposition qui eut lieu à Londres en octobre 1936¹. Il contient le catalogue des œuvres présentées, avec une courte notice sur chaque peintre. Les renseignements sont précédés de considérations générales intitulées : « la vertu républicaine », « l'évasion dans le temps et l'espace », « l'évasion hors de la ville », « le réalisme », « le triomphe de la science ». On pourrait présenter des objections, mais on ne saurait que remercier l'auteur de ces pages et de la sympathie qu'il témoigne à notre art. L'ouvrage se termine par une « postface » du regretté A. FLECHTHEIM, qui montre comment la peinture du xix^e siècle français fut peu à peu appréciée en Europe.

M. FRANCSTEL² a voulu définir ce qu'était vraiment l'impressionnisme. On n'a vu, dit-il justement, dans l'impressionnisme qu'une transformation de la technique, mais il a été aussi « une modification des valeurs sentimentales et poétiques ». Limiter l'impressionnisme à la recherche de la lumière ou au divisionnisme, c'est le rappeler singulièrement. M. Francastel a donc prétendu montrer le lien qui unit entre eux tous les artistes indépendants

1. James LAVER, *French painting and the nineteenth century*. Londres, Batsford, 1937, in-4°.

2. P. FRANCSTEL, *L'impressionnisme ; les origines de la peinture moderne. De Manet à Gauguin*, 2^e série, vol. XVI. Paris, en dépôt à la librairie « Les Belles-Lettres », 1937, in-8° (Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg).

et novateurs à la fin du XIX^e siècle, de Manet à Gauguin. Nous avons retrouvé dans cet intéressant ouvrage beaucoup des idées que nous avons nous-même défendues en notre cours de l'École du Louvre. Toutefois, il est des points sur lesquels nous pourrions établir une discussion avec M. Francastel. Il estime, par exemple, que « cubisme, fauvisme, futurisme, expressionnisme, surréalisme n'ont été que des vues abstraites tirées d'interprétations plus ou moins sommaires de l'impressionnisme ». Nous croyons que le cubisme et le surréalisme ont été, au contraire, directement opposés à l'impressionnisme.

Cézanne devient le héros éponyme de la peinture moderne. Les livres paraissent nombreux à l'approche de son centenaire. La biographie de M. Gerstle MACK¹ avait paru en anglais en 1935. La traduction est, en fait, une nouvelle édition augmentée, où l'auteur tient compte du catalogue de M. Lionello VENTURI et de l'ouvrage de M. John REWALD consacré aux relations de Cézanne et de Zola², que nous avions nous-même racontées en notre cours de l'École du Louvre. M. Mack donne un excellent résumé de tout ce que nous savons sur Cézanne. Il a interprété avec beaucoup de bon sens certains faits, par exemple la brouille avec Zola au sujet de l'*œuvre*. Il a montré comment Zola s'était servi de certains traits de Cézanne sans vouloir l'identifier complètement avec Lantier.

Cézanne revit dans les souvenirs de M. VOLLARD, qui vient de publier deux volumes de mémoires³. Le premier, intitulé *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*, est une réimpression d'ouvrages antérieurs. Certains critiques ont reproché à M. Vollard d'avoir exagéré certains traits de ses modèles, mais ce sont ces portraits si vivants qui ont fixé la physionomie de ces trois grands peintres. Peut-être M. Vollard est-il injuste pour certains de leurs amis ; il laisse de Zola une image peu flattée. On ne saurait nier que ces touches parfois heurtées ne servent au tableau. Nous suivons avec M. Vollard la passion de Cézanne, toujours à la quête de l'œuvre parfaite ; nous comprenons la tristesse de Degas et sa prétendue insociabilité, le caractère à la fois aristocrate et bourgeois de ce grand artiste, à qui M. G. GRAPPE a consacré une étude perspicace⁴ ; nous assistons au spectacle harmonieux que constitue la vie de Renoir et nous sommes d'accord avec eux et avec M. Vollard, lorsqu'il dénonce le mal que les critiques d'art, le plus souvent ignorants des questions de métier, ont pu faire aux artistes. Dans les *Souvenirs d'un marchand de tableaux*, nous retrouvons Cézanne, Degas, Renoir,

1. Gerstle MACK, *La vie de Paul Cézanne*, traduit de l'anglais par Nancy BOUWENS. Paris, Gallimard, 1938, 1 vol., 362 p.

2. John REWALD, *Cézanne et Zola*. Paris, Éditions Sedrowski, in-8°.

3. Ambroise VOLLARD, *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*. Paris, Grasset, 1938, in-8° ; *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. Paris, Éditions Albin-Michel, [1937], in-8°.

4. G. GRAPPE, *Degas*. Paris, Plon, [1936], in-8°.

mais aussi les Nabis, Vuillard, Roussel, Maurice Denis, Bonnard ; nous nous promenons dans le Montmartre de 1890, le long de la rue Laffitte.

Ce sont aussi des souvenirs que nous apporte M. Maurice BÉRARD¹. Renoir se lia en 1879 avec Paul Bérard, secrétaire d'ambassade, et, durant plusieurs années, passa ses vacances, dans la propriété de cet amateur, à Wargemont, près de Dieppe. Il peignit là toute une série de tableaux, portraits de la famille Bérard, natures mortes sur les panneaux de la salle à manger, fleurs dans le salon et la bibliothèque.

Van Gogh, à la suite de diverses expositions, a été l'objet de plusieurs monographies. Le livre de M. Irving STONE, traduit en français², n'a rien ajouté à la connaissance que nous avons de l'artiste. C'est un film de la vie de Van Gogh, adapté à l'usage du grand public. Certaine scène de café où prennent la parole la plupart des grands artistes de l'époque nous rappelle le premier acte de la *Femme nue* de Bataille. C'est une biographie rapide qu'a publiée en danois M. Benni GOLF³. La véritable biographie de Van Gogh nous est fournie par ses lettres. Le choix que nous donne M. PHILIPPART⁴, précédé d'une excellente préface de M. Ch. TERRASSE, nous renseigne sur ses idées, sa psychologie ; nous assistons à ses crises de conscience ; nous ressentons les tourments qu'il éprouve à vivre aux dépens de son père ; nous entendons ses exclamations d'enthousiasme en l'honneur de Delacroix, de Monticelli, de Daumier, des Japonais, ses dissertations sur le contraste simultané, sur les rapports de couleurs, sur le dessin.

Dans la collection « Les trésors de la peinture française », composée d'une étude suivie de planches en couleurs, ont paru un *Daumier* de M. Paul VALÉRY, un *Toulouse-Lautrec* de M. Gilles DE LA TOURETTE et un *Gauguin* par nous-même⁵. Mme Jeanne DINET-ROLLINCE a raconté la vie de son frère le peintre Dinet, qui aimait l'Orient au point de se convertir à l'islamisme⁶.

Les sculpteurs Rodin, Bourdelle, Maillol ont été l'objet de plusieurs livres en ces dernières années. Mme Judith CLADEL⁷, qui a fait partie du petit groupe des amis fidèles de Rodin, nous raconte sa vie. On trouvera en ce volume bien des renseignements sur les circonstances dans lesquelles ce

1. Maurice BÉRARD, *Renoir à Wargemont*. Paris, Larose, éditeur, [1938], in-4°.

2. Irving STONE, *La vie passionnée de Van Gogh*, adaptation française de Paul-Jean HUGHES. Paris, Flammarion, [1938], in-8°.

3. Benni GOLF, *Van Gogh*. København, Verdenkunstens Mestre-Arthur Jensens Forlag, 1938.

4. *Lettres de Vincent Van Gogh* à son père Théo, comprenant un choix de lettres françaises originales et de lettres traduites du hollandais par Georges PHILIPPART et précédées d'une notice biographique par Charles TERRASSE. Paris, Éditions B. Grasset, [1937], in-12.

5. P. VALÉRY, *Daumier* ; Gilles DE LA TOURETTE, *Toulouse-Lautrec* ; L. HAUTECŒUR, *Gauguin*. Skira, éditeur, 1938, 3 vol. in-fol.

6. J. DINET-ROLLINCE, *La vie de E. Dinet*. Paris, librairie orientale et américaine G.-P. Maisonneuve, 1938, in-8°.

7. Judith CLADEL, *Rodin, sa vie glorieuse et inconnue*. Paris, B. Grasset, 1936, in-8°.

maitre exécuta ses œuvres, plutôt qu'une étude des œuvres elles-mêmes. A vrai dire, le désir d'apologie est parfois un peu sensible. L'auteur éprouve le besoin d'attaquer tous ceux qu'elle juge antipathiques ; elle exécute successivement la duchesse de Ch..., la Loïe Fuller, M. Bénédite. On peut donner des faits des interprétations diverses ; pourquoi choisir précisément ceux qui semblent défavorables ? A quoi bon nous conter certains épisodes qui intéressent plus l'histoire de M^{me} Cladel que celle de Rodin ? A quoi bon nous montrer la déchéance de ce grand artiste dans les dernières années, dépeindre son fils et sa bru et tout un monde indigne de lui ? Ce qui nous intéressait, c'était la formation et le développement de son génie. A cet égard, tout ce que dit M^{me} Cladel de la jeunesse de Rodin, de son séjour à Bruxelles, de l'exécution des *Bourgeois de Calais*, du *Victor Hugo* de Balzac est fort intéressant.

M. Gaston VARENNE a pu consulter les manuscrits de Bourdelle¹. Il a pu commenter la vie et les œuvres de cet artiste avec ses propres écrits. Ces pages contiennent des renseignements essentiels sur la pensée de Bourdelle, sur la manière dont il concevait à la fois l'archaïsme et la vie (p. 47), sur son admiration pour l'art roman et gothique, « art qui est de l'esprit ». Bourdelle faisait des réserves sur l'art de la Renaissance ; à la fois, il goûtait Puget et Ingres ; il cherchait dans l'art la pensée, le rythme ; il comparait la sculpture avec la musique ; les commentaires qu'il a laissés de sa décoration du théâtre des Champs-Élysées, de son monument de Mickiewicz nous permettent de connaître ses intentions.

Après Mirbeau et Maurice Denis, M. Paul SENTENAC consacre une étude à Maillol² ; il y raconte les débuts du peintre et du décorateur, les premiers essais du sculpteur, étudie ses statues, ses bustes, ses terres cuites, sans oublier ses bois. Il a fortement caractérisé l'art de Maillol, à la fois antique et moderne.

C'est à une vue d'ensemble sur l'histoire de l'art français que nous invite M. Louis GILLET. Il a réuni en volume les études qu'il a publiées dans la *Revue des Deux Mondes* sur l'Exposition de 1937³. Au sortir de la rétrospective, M. Gillet insiste sur la continuité de notre art, qui se développe sans arrêt du Moyen Age à nos jours, mais aussi sur sa discontinuité, car nous ne possédons pas d'écoles, mais des maîtres, des individus. Au Petit-Palais, M. Gillet étudie l'art des cinquante dernières années ; il montre la même clairvoyance dans ses jugements sur les artistes d'aujourd'hui. Il termine son ouvrage par un tableau de l'architecture à l'Exposition. Il se félicite que les artistes aient collaboré à cette manifestation ; il semble oublier qu'une direction des travaux d'art avait été créée précisément pour orches-

1. Gaston VARENNE, *Bourdelle par lui-même*. Paris, Fasquelle, [1937], in-12.

2. Paul SENTENAC, *Aristide Maillol*. Paris, Payot, 1936, in-8°.

3. Louis GILLET, *Essais sur l'Art français*. Paris, Flammarion, 1938, in-8°.

trer leurs efforts et que leur présence et leurs tentatives ne furent pas l'effet d'un hasard.

M. GLEIZES reprend et précise en un nouveau volume¹ quelques-unes des idées qu'il avait exposées dans son gros ouvrage sur la *Forme et l'histoire*. Un des auteurs du cubisme et l'un de ses théoriciens, M. Gleizes justifie l'effort qu'il accomplit avec ses amis. Il déclare qu'ils cherchèrent d'abord à ressusciter le volume, brisé par l'impressionnisme, puis qu'ils s'intéressèrent à ce qu'il appelle « l'image-sujet ». Ils multiplierent les points de vue perspectifs, introduisant ainsi le temps dans l'espace et soumettant les arts plastiques aux modulations de la cadence. La nature n'était plus pour eux la somme des sensations extérieures, la tranche de vie des naturalistes ; elle était « une création, une poésie éternelle, qui s'opérait en se centrant sur l'homme ». D'où le titre du volume. Il y avait donc changement de l'attitude de l'artiste, changement de la notion du sujet. « L'homme, qui est mesure d'espace et période de temps, se réalise par la mesure et la cadence. » La peinture n'est plus la peinture pour la peinture, mais la peinture pour l'homme. M. Gleizes distingue, dans son *Essai sur le rythme*, qui explique, en fait, tout le livre, la mesure, « qui fait l'espace », la cadence, « qui fait le temps », le rythme, « qui fait l'unité ». La sensation correspond à la mesure, la mémoire à la cadence. M. Gleizes soumet à cette analyse une forme, le carré, qui est statique, mesure, mais dont on peut multiplier les côtés, de telle manière qu'il tend vers le cercle, qui est cadence. Il analyse, de même, la couleur bleue, qu'on peut faire évoluer vers le vert, le jaune, l'orange. Dès lors, le cercle chromatique est cadence. Le rythme, c'est la lumière. M. Gleizes tire de ces faits des conclusions : d'après lui, depuis la Renaissance, on a commis une erreur en voulant chercher l'art en des rapports géométriques. On a oublié la cadence ; la technique de l'œuvre d'art a été uniquement spatiale, fondée sur la nature dans ses effets. Il faut revenir à la conception médiévale, dominée par le temps, fondée sur « la nature dans ses opérations ». Il faut ressusciter l'esprit et lui soumettre la matière. Le Moyen Age chrétien était homocentriste ; il faisait de l'homme la mesure de toute chose et le rythme provoquait « l'ascension religieuse de l'homme charnel ». L'humanisme et la Renaissance ont été hostiles à de telles conceptions.

Il y aurait — historiquement — bien des objections à opposer à cette thèse. L'humanisme n'a pas été ce que pense M. Gleizes ; il s'est, au contraire, très souvent targué d'être le libérateur de l'homme emprisonné dans les formules fossilisées et le mécanisme de la scolastique. La Renaissance a été épribe de rythme, d'un rythme, en apparence, différent de celui du Moyen Age, mais qui, en fait, le continuait. Le Moyen Age n'a jamais tenté les

1. Albert GLEIZES, *Homocentrisme ou le retour de l'homme chrétien, suivi du rythme dans les arts plastiques*. Sablons (Isère), Moly-Sabata, 1937, in-8°.

grandes compositions rythmées du XVI^e siècle. On pourrait se laisser entraîner à de longues discussions : c'est le mérite de M. Gleizes de les susciter.

M. Gino SEVERINI résume en un petit livre¹ très dense toute son expérience de peintre. Il indique les gains de la peinture moderne, mais il ne cache pas aussi ses défauts : l'oubli du métier, la formation d'un académisme nouveau. Il cherche à voir clair et il analyse les notions de dessin de valeur, de ton, de clair-obscur, de couleur, d'imitation, de représentation, de peinture décorative et de peinture de chevalet, d'idéalisme et de réalisme, de classicisme, de sensibilité. Il conte sa propre histoire, dit pourquoi il adhéra au futurisme, pourquoi il s'en détacha ; il étudie quelques artistes modernes, Manet, Picasso, Cézanne, Matisse, Renoir, et termine par un rappel à l'ordre. Ce petit livre, écrit par un bon artiste, est fort suggestif.

M. NEBELSKY cherche la place de l'art moderne tchécoslovaque dans l'art moderne européen². Il commence par affirmer un certain nombre de thèses dont beaucoup nous paraissent contestables : il croit que l'art moderne n'est pas le « prolongement » de l'art passé, que Seurat, Gauguin et Van Gogh n'ont rien de commun avec l'esprit de leur époque. Nous avons essayé, dans notre cours de l'École du Louvre, de démontrer exactement le contraire et de prouver que leurs œuvres reflétaient toutes les préoccupations de leur temps. M. Nebelsky étudie l'histoire de l'art tchèque depuis le début de ce siècle. Il dit l'influence exercée par le Norvégien Munch, le Hollandais Van Gogh, les Français Daumier et Cézanne et l'Espagnol Picasso. Il indique toutes les tendances qu'on peut suivre en son pays et consacre quelques pages aux peintres les plus célèbres de son pays.

La maison d'édition Jensens a publié, depuis quelques années, toute une série de volumes consacrés aux peintres danois³. Elle vient de donner un petit volume de M. V. BJRKE-PETERSEN sur le surréalisme international⁴, qui groupe des Espagnols comme Picasso et Salvador Dali, des Allemands comme Klee et Ernst, des Anglais comme Paul Nash, des Américains comme Man Ray, des Français comme Tanguy. C'est, au contraire, à un peintre américain, fidèle à la tradition de l'impressionnisme, à M. Will. H. Singer, qui fit ses études en France et aux Pays-Bas et travailla en Norvège, que M. L. MAUCLAIR consacre une monographie⁵.

1. Gino SEVERINI, *Ragionamenti sulle arti figurative*. Milan, Hoepli, in-12.

2. W. NEBELSKY, *L'art moderne tchécoslovaque*. Paris, Félix Alcan, in-4^o, 1937.

3. Collection *Dansk Kunst*, 8 vol. in-8^o parus sur Dalsgaard, Michael Ancher, Hans Smidh, Ring, Kai Nielsen, Georg Jensen, Axel P. Jensen, Jais Nielsen, Kraesten Iversen, E. Hansen. — Collection *Danske Kunstnere*, 26 vol. pet. in-8^o parus.

4. V. BJRKE-PETERSEN, *Surrealismus*. Kobenhavn, A. Jensens Forlag, 1937, in-8^o.

5. Camille MAUCLAIR, *Le peintre américain Will. Henry Singer*, N. A. Amsterdam, Franz. Buffa en Zonen, s. d., in-4^o.

* * *

L'architecture moderne intéresse de plus en plus les érudits. Rares étaient jadis les historiens qui osaient dépasser la Renaissance. La Société française d'Archéologie, qui défendait les bonnes doctrines de l'École des chartes, commence à inscrire au programme de ses visites et de ses congrès les édifices du XVII^e et du XVIII^e siècle. Néanmoins, certains auteurs soutiennent encore que l'architecture française décline après le Moyen Age. On trouve cette idée, par exemple, dans l'histoire de l'architecture française qu'a voulu donner M^{me} Marie DORMOY¹. On souhaiterait, lorsqu'on écrit le compte-rendu d'un livre dû à un auteur sympathique et laborieux, n'avoir que des compliments à adresser ; malheureusement, on ne peut taire, en présence de ce volume, les nombreuses erreurs qu'il contient sur l'origine de l'architecture de pierre, sur l'orientation primitive des églises, sur la croisée d'ogives, sur l'emploi de la brique au XVI^e siècle, sur le rôle de Philibert Delorme, de Bullant, de Salomon de Brosse, sur le château neuf de Saint-Germain-en-Laye, qui ne date pas de 1518-1610, mais qui fut commencé seulement au milieu du XVI^e siècle, sur l'auteur de l'hôpital Saint-Louis, qui ne s'appelait pas Chatellin, mais Chastillon, et qui ne fut peut-être pas l'architecte, sur la fondation de Marly, qui ne date pas de 1670, sur la cathédrale de Versailles, qui n'est pas de J.-H. Mansard, mais de son petit-fils, etc., etc. Il est regrettable que ce livre soit constellé d'erreurs. La conception en était heureuse : la page de gauche du volume est consacrée au texte et aux croquis, la page de droite aux reproductions.

Sir Reginald BLOMFIELD² avait publié, il y a une vingtaine d'années, quatre gros volumes, très sérieusement préparés, sur l'architecture française de la Renaissance à nos jours. Il les résume en un petit livre très bien présenté et illustré. Il a très nettement indiqué les caractères de chaque époque ; il a montré comment l'apport italien n'avait pas changé la tradition française, mais seulement la décoration. Peut-être aurait-il pu se mettre au courant des derniers travaux de l'érudition française ; il continue — comme M^{me} Dormoy — à attribuer à Salomon de Brosse la façade de Saint-Gervais, qui semble plutôt être l'œuvre de Métezeau, à Lemercier l'Oratoire qui fut commencé par le même Métezeau. Il semble ignorer les livres récents sur le Louvre, sur le rôle de Le Vau, de Le Brun et de Perrault ; il rapproche le dôme des Invalides de Saint-Paul de Londres, alors que, nous l'avons démontré, Wren et J.-H. Mansart se sont inspirés tous les deux d'un projet de Fr. Mansart. Il est toujours aussi sévère pour J.-H. Mansart. Ce livre,

1. Marie DORMOY, *L'architecture française*. Paris, Éditions de l'« Architecture d'aujourd'hui », [1938], in-4°.

2. Sir Reginald BLOMFIELD, *Three hundred years of French Architecture, 1494-1794*. London, Alexander Maclehose and C°, 1936, 1 vol. in-8°.

peut-être même à cause des partis pris de l'auteur, est très vivant et se lit avec profit.

M. Arthur STRATTON¹ publie la troisième édition de sa petite *Introduction à l'étude des styles de l'architecture anglaise*. Des diagrammes, où sont reproduites les principales formes d'une époque, sont commentés en une ou deux pages. De tels manuels sont fort pratiques pour les débutants. Ils rappellent ceux, plus développés, que M. H. Martin a publiés en France.

Le docteur LARRIEU² prétend modifier toute la chronologie architecturale à quoi nous sommes habitués. Il reproche aux archéologues de tenir pour anciens des édifices qui ont été cent fois réparés. Il a parfaitement raison de prêcher la prudence, mais il montre quelque hardiesse lorsque, constatant les restaurations de monuments romans, il écrit : « Loin, donc, de remonter à une époque aussi reculée que le veut l'opinion commune, l'architecture romane ne vient pas, d'une manière générale, avant l'architecture gothique, mais plutôt après la Renaissance, et suit même de loin la Renaissance, en ce qui concerne le style roman fleuri. » M. le docteur Larrieu a raison d'intituler son livre « *Paradoxes archéologiques* ». On eût souhaité que ce redresseur des ignorances vérifiât mieux ses propres connaissances : il attribue, par exemple, la chapelle des Valois à Saint-Denis au début du xvi^e siècle ; or, elle fut commencée, sur les ordres de Catherine de Médicis, après 1560. Il affirme que les Romains n'ont pas construit de voûtes sphériques ; la coupole du Panthéon serait l'œuvre d'Alberti et daterait du xv^e siècle. Il cite sur cette coupole les travaux de M. Cozzo que M. Terenzio a critiqués.

On trouvera des monographies des églises du xvi^e siècle à nos jours dans les excellents volumes qui, sous le titre *Les églises de France*, paraissent depuis quelques années sous la direction d'un comité d'érudits. MM. GÉNÉRMONT et PRADEL³ viennent de nous donner le tome relatif à l'Allier ; la Renaissance est représentée dans ce département par un portail (Ainay-le-Château), un bas-relief (Souvigny), des tombes (Treignat et Lapalisse), des plaques funéraires et des vitraux (Moulins). Le xvii^e siècle a vu s'élever les chapelles des Jésuites et des Visitandines à Moulins. Au xix^e siècle, les architectes du Bourbonnais se plurent à commettre des pastiches romans ou gothiques.

M. l'abbé BROCHARD, curé de Saint-Gervais, a élucidé l'histoire de la belle église qui lui est confiée⁴. Il a dépouillé les archives notariales et découvert d'importants documents. Deux campagnes de construction se sont succédé,

1. Arthur STRATTON, *The styles of English Architecture*. Part I : *The Middle Ages* ; Part II : *Tudor and Renaissance*. London, Batsford, s. d. [1938], 2 vol. in-8°.

2. Dr J.-F. LARRIEU, *Paradoxes archéologiques sur l'évolution de l'architecture religieuse, du Moyen Age au XVII^e siècle*. Paris, Picard et Schmit, 1938, in-8°.

3. M. GÉNÉRMONT et P. PRADEL, *Les églises de France. Allier*. Paris, Letouzey et Ané, 1938, in-4°.

4. L. BROCHARD, *Saint-Gervais. Histoire du monument d'après de nombreux documents inédits*. Paris, Desclée de Brouwer, 1938, in-4°.

avec un intervalle de trente ans, qui correspond à la période difficile de la fin du règne de Henri III et du début du règne de Henri IV. L'édifice remplaçait de précédents sanctuaires, dont le premier existait déjà au vi^e siècle. L'église actuelle fut commencée en 1494. M. Brochard croit que le plan eut pour auteur Martin Chambiges, qui était paroissien de Saint-Gervais. On commença par les chapelles du chœur, qui furent élevées de 1494 à 1540 ; le chœur était terminé en 1540, le transept achevé en 1578, lorsque les travaux furent suspendus. Ils furent repris en 1606. Il fallut quatorze ans pour construire la nef. La façade fut ensuite dressée ; elle n'est pas l'œuvre de Salomon de Brosse, comme on le disait jusqu'ici, mais semble bien due à Clément Métezeau d'après le marché découvert par M. Brochard. Les étages supérieurs du clocher datent du milieu du xvii^e siècle. M. Brochard a suivi l'histoire des vitraux, qui comptent parmi les plus beaux des xvi^e et xvii^e siècles ; il décrit les chapelles, en particulier la chapelle dorée, qu'on avait coutume de nommer chapelle Scarron et dont M. Brochard a indiqué les véritables fondateurs. Il nous fournit des détails sur le mobilier de l'église. Cet excellent ouvrage montre une fois de plus la persistance des traditions françaises à l'époque classique.

M. MARTINOT¹ imprime un répertoire des cloches des églises de Troyes. Il énumère, dans sa préface, les renseignements que peut fournir une telle étude. Il passe en revue toutes les églises de cette ville, indique pour chaque cloche les dimensions, la note donnée, les inscriptions, les marques et fournit tous les détails puisés dans les archives.

Une partie du volume très vivant et très clair de M. Pierre d'ESPEZEL sur le *Palais de justice de Paris*² relève de ce bulletin. Si le récit porte avant tout sur les événements historiques qui s'y sont déroulés, M. d'Espezel indique les transformations des bâtiments sous Henri IV, qui fit aménager la place Dauphine, construire la Grande Salle par Salomon de Brosse, sous Louis XIV, qui éleva des bâtiments neufs sur l'hôtel du Bailliage, sous Louis XV, qui fit réparer par Gabriel les bâtiments de la Chambre des comptes, brûlés en 1737, et refaire par Germain Boffrand la Grand'Chambre, sous Louis XVI, qui confia à Couture et Antoine le soin de reconstruire le Palais et qui lui donna l'aspect actuel, sauf du côté de la rue de Harlay, où Duc élèvera, au xix^e siècle, le grand vestibule.

Le château de Berlin n'a pas changé de destination comme celui de Paris. M. Albert GEYER a publié le premier tome d'un ouvrage consacré à son histoire³. La première pierre fut posée en 1443 par l'électeur Frédéric II de

1. Ed. MARTINOT, *Les cloches des églises de Troyes. Étude descriptive et historique*. Troyes, chez l'auteur, 1936, in-4°.

2. Pierre d'ESPEZEL, *Le palais de justice de Paris, château royal*. Paris, Nouvelle collection historique Calmann-Lévy, 1938, in-8° (collection « Châteaux, décors de l'histoire »).

3. Albert GEYER, *Geschichte des Schlosses zu Berlin (Histoire du château de Berlin. T. I : L'époque des Electeurs jusqu'en 1698)*. Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1936, 2 vol. in-fol. (1 vol. de texte, 1 vol. de planches).

Hohenzollern, à Cöln-sur-Sprée. Le château allait devenir le noyau de la future capitale, qui empruntera son nom au quartier de Berlin. Nous ignorons la disposition exacte des lieux à cette époque. Grâce aux fouilles et aux documents, M. Geyer peut nous en donner une idée ; il suit les murs de la vieille cité, reconstitue sur la place du château le couvent des Dominicains, installés depuis le XIII^e siècle. Ce château n'était pas un château fort ; la tour appelée « Grüne Hut » n'en faisait pas partie. Le château fut rebâti par l'électeur Joachim II, à partir de 1536. Il avait, en cette année, fondé la cathédrale sur l'emplacement du couvent des Dominicains. M. Geyer compare ce château aux châteaux contemporains ; il analyse son architecture, celle de la chapelle, celle de la grande salle.

L'électeur Johann Georg, puis son fils Joachim Frédéric continuèrent la construction de 1578 à 1608. Nous voyons peu à peu grandir le château, comme s'est développé à la même époque le Louvre des Valois, puis des Bourbons. Le grand électeur étendit le château, construisit une orangerie, une bibliothèque dans le jardin, un casino, dont le plan était quasi baroque et qui contenait une grotte, une salle de bal, des annexes diverses. Il ouvrit une avenue (Unter den Linden). Il fit appel à des artistes allemands, hollandais, flamands, piémontais. La décoration des pièces, dont M. Geyer donne des relevés très précis, montre l'influence conjuguée de la France et de l'Italie.

Des monographies ont été consacrées à des édifices moins importants. M. G. BOURGEOIS a fait l'histoire de la Motte-Josserand¹, de cette demeure fortifiée qui existait déjà au XIV^e siècle, qui fut transformée en 1426 par Perrinet Gressard, puis par Guillaume Jouvenel des Ursins trente ans plus tard, enfin sous Louis XIII. M. Bourgeois a décrit le système défensif de ce château, qui est un excellent exemple des demeures françaises à la veille de la Renaissance. Le château de Sury-le-Comtal, que M. BRASSART nous décrit², après avoir appartenu aux comtes de Forez, passa dans la demeure royale. Henri IV l'échangea contre des terres à Fontainebleau. Pierre Desdoubleau de Sourdis fit aménager de très beaux appartements qu'un incendie détruisit partiellement en janvier 1937. L'abbé P.-M. Relave avait raconté l'histoire de ce tableau dans un volume paru à Montrison en 1907. M. Thiollier, dont on connaît l'érudition pour tout ce qui concerne cette région, a publié, dans le *Nouvelliste de Lyon* du 7 février 1937, une excellente étude sur cette demeure. M. Brassart réunit en un beau volume des photographies des lambris, des plafonds, des cheminées de ce château, qui fut décoré entre 1641 et 1661 et qui est un des exemples les plus accomplis du style de cette époque.

Les châteaux de l'Île-de-France ont fait l'objet de deux publications. La

1. G. BOURGEOIS, *La Motte-Josserand*, monographie. Paris, Éditions de la « Revue du Centre », 1938, in-12.

2. E. BRASSART, *Le château de Sury-le-Comtal*. Montbrison, E. Brassart, 1937, in-fol.

première est celle de M. Jean VINCENT¹, chargé par la Société de la Demeure historique de photographier les plus belles résidences de la région : Maintenon, Anet, Lagrange-Biéneau, Farcheville, Courances, Vaux-le-Vicomte, Grosbois, Ormesson, Méry, Dampierre, les Mesnuls. On eût souhaité plus de précision dans les notices. A lire, par exemple, celle qui concerne Courances, on croirait que le château actuel est l'œuvre de Gilles le Breton. On ne nous dit rien des travaux du XVII^e siècle et de la restauration de Questel, qui transforma complètement l'aspect. Par contre, les planches sont dignes de tout éloge. M. E. DE GANAY² a essayé, au contraire, de préciser l'histoire des châteaux dont il nous parle. Le caractère de la collection interdisait à M. de Ganay tout appareil critique ; on pourrait néanmoins citer les documents auxquels il fait allusion.

M^{lle} M. CHARAGEAT³, qui a écrit sur l'histoire des jardins un ouvrage dont nous avons précédemment rendu compte, nous montre, dans une plaquette fort bien présentée, les beaux parcs de la Normandie, du Perche, de la Bretagne, de la banlieue occidentale de Paris. De bonnes photographies sont accompagnées d'un texte court qui donne les renseignements essentiels sur ces ensembles, dont la plupart datent du XVII^e et du XVIII^e siècle.

M. CORPECHOT⁴ publie une seconde édition de son livre paru en 1911. Il oppose les jardins de Perse, d'Espagne, d'Italie, qu'il appelle des jardins de la sensibilité, aux jardins français, qu'il nomme les jardins de l'Intelligence. Il aperçoit dès le Moyen Age le souci de l'ordonnance dans nos jardins. Il montre comment un besoin d'ordre grandit et aboutit chez Le Nôtre. La plus grande partie de son volume est consacrée à ce grand architecte des jardins, dont M. Corpechot analyse avec finesse les travaux.

Par la diversité de ses connaissances et de ses fonctions, François Blondel est un des hommes les plus curieux du règne de Louis XIV. Grâce à des recherches minutieuses dans les archives, le professeur MAUCLAIRE et M. C. VIGOUREUX⁵ ont pu déterminer ses ascendants, le suivre en ses campagnes de 1635 à 1652, montrer son activité d'ingénieur militaire, de maréchal de camp. Blondel accompagna Louis-Henry de Loménie, fils du ministre des Affaires étrangères, à travers l'Europe. En 1656, il fut nommé professeur de mathématiques au Collège de France, mais reprit bientôt ses voyages, en qualité d'ambassadeur auprès de l'électeur de Brandebourg, puis à Cons-

1. J. VINCENT, *Les châteaux de l'Ile-de-France*. Archives photographiques de la Demeure historique, s. d., in-fol.

2. E. DE GANAY, *Châteaux et manoirs de France. Ile-de-France*, I. Paris, Éditions Vincent-Préal et C^{ie}, 1938, in-8°.

3. Marguerite CHARAGEAT, *Jardins de France. I : En pays d'Ouest*. Paris, Éditions Mayeux, s. d., in-4°.

4. L. CORPECHOT, *Les jardins de l'intelligence. Parcs et jardins de France*. Paris, Plon, 1937, in-4° (Éditions d'histoire et d'art).

5. Le professeur MAUCLAIRE et C. VIGOUREUX, *Nicolas-François de Blondel, ingénieur et architecte du roi, 1618-1686*. Paris, Éditions A. Picard, 1938, in-4°.

tantinople. En 1664, il passe dans les cadres des ingénieurs de la Marine, établit les plans de Rochefort, va fortifier les Antilles. En 1671, il est le premier directeur de l'Académie d'architecture ; il transforme les portes Saint-Antoine et Saint-Bernard, construit la porte Saint-Denis, donne sans doute les dessins de la porte Saint-Martin. Contrôleur général des travaux de Paris depuis 1671, il aménage les boulevards de la porte Saint-Denis à la Bastille. Il a laissé des ouvrages très divers. Tous les architectes connaissent son *Traité d'architecture*, qui eût mérité une analyse. L'ouvrage de MM. Mauclaire et Vigoureux est donc fort précieux pour l'histoire de notre architecture militaire et civile, de notre urbanisme, de notre diplomatie. Quelques erreurs se sont glissées en ce beau volume : p. 160, le Grand Dauphin est mort en 1711, non en 1691 ; p. 165, 1733 n'est pas la date où écrit Sauval, mort depuis longtemps, mais la date de publication de son ouvrage ; p. 208, le père de Pierre Bullet ne peut avoir travaillé en 1563 aux Tuileries, avec Philibert Delorme. Pierre Bullet est né seulement en 1639. Or, on connaît un Bullet qui travailla aux Tuileries en 1605 et dont Blanchet, en son *Dictionnaire des architectes*, suppose seulement qu'il put être le père de Bullet.

M. P. DE NOLHAC¹, qui, pendant plus de trente ans, a conservé Versailles et qui a écrit l'histoire de cette résidence royale, évoque en un livre charmant ses souvenirs anciens. On y entend l'écho de ses querelles avec les architectes, de ses conversations avec d'illustres visiteurs.

L'influence de Versailles s'est exercée sur toute l'Europe. On en trouverait la preuve en Italie, bien que les historiens de ce pays, animés par des sentiments qui sont plus ceux de polémistes que d'historiens, se refusent à l'admettre. M. FICHERA² a étudié les œuvres de Vanvitelli, le fils du peintre hollandais Van Wittel, qui s'était fixé en Italie. Il faut atteindre la fin du volume pour trouver la biographie de cet architecte. On eût préféré un ordre plus rigoureux. On eût souhaité également que M. Fichera fût mieux informé des questions relatives à la France. S'il n'avait pas ignoré nos études sur le Louvre, il y eût trouvé un exposé impartial des relations de Bernin et de Louis XIV. Le grand architecte italien ne vit pas ses projets adoptés, parce qu'ils ne convenaient pas à notre climat et à nos usages. Nous avons fait justice de toutes les histoires qu'un nationalisme étroit inspira à tant d'auteurs italiens : il y avait beaucoup d'étrangers à la cour de Louis XIV et ils y étaient fort bien traités. L'ouvrage de M. Fichera contient d'excellentes reproductions d'œuvres de Vanvitelli, où l'on discerne l'influence de Borromini, de Juvara et de la France.

Le deuxième centenaire de la naissance de Basil Ivanovitch Bajenov a déterminé l'Académie d'architecture à publier sur cet artiste un ouvrage

1. P. DE NOLHAC, *La résurrection de Versailles. Souvenirs d'un conservateur, 1887-1920.* Paris, Plon, 1937, in-8°.

2. Francesco FICHERA, *Luigi Vanvitelli.* Roma, Reale Accademia d'Italia, 1937, in-4°.

de M. SNEGUIREV¹. Cet auteur a très bien indiqué les conditions dans lesquelles s'était formé Bajenov ; il a même un peu étendu le sujet en abordant l'histoire de Moscou et de Saint-Pétersbourg au XVIII^e siècle et la formation de l'Académie. Bajenov fut envoyé à Paris, où il travailla chez de Wailly, qui l'initia aux idées nouvelles. M. Sneguirev suit sa carrière en Russie, reproduit ses projets pour l'Institut Smolny, pour le vieil arsenal à Saint-Pétersbourg, pour l'aménagement du Kremlin à Moscou. Les maquettes conservées au Musée d'architecture révèlent la double influence française et italienne qui s'est exercée sur lui. On doit aussi noter le goût naissant du gothique, qui est d'origine anglaise et qui se manifeste dans les fabriques élevées par Bajenov à Tsaritsin, gothique qui se mêle en Russie à des éléments turcs. L'œuvre la plus complète de Bajenov est le palais Pachkov à Moscou. Il donna, en collaboration avec Brenna, les plans du palais Michailovski.

M. J.-C.-N. Forestier avait publié il y a quelques années un aimable volume sur Bagatelle et ses jardins. M. PASCAL² reprend le sujet. Il nous rappelle la petite maison où le maréchal d'Estrées donnait à souper au Régent et qui avait été bâtie en 1720 sur les dépendances du château de Madrid, où, plus tard, Louis XV allait voir Mme de Rosbecq. Il décrit la Folie du comte d'Artois, élevée par Bélanger en 1777 ; le frère du roi avait parié avec Marie-Antoinette que la maison serait achevée avant son retour de Fontainebleau ; en soixante-quatre jours, Bélanger dressa ce petit château et le décore. Le célèbre jardinier Blaikie, durant ce temps, aménageait le parc. Sous la Révolution, Bagatelle devint un bal-musette. Napoléon Ier l'acheta ; le comte d'Artois le récupéra à son retour et en fit cadeau à son fils, le duc de Berry. Louis-Philippe le vendit à Lord Hertford, qui le légua en 1870 à Sir Richard Wallace. Celui-ci y réunit sa fameuse collection, mais modifia la physionomie du château. En 1904, la ville de Paris décida l'acquisition du domaine.

Les hôtels du faubourg Saint-Germain ont été étudiés par M. François BOUCHER en un petit volume consacré au VII^e arrondissement³, où Mme PAILLERON énumère les couvents du quartier, où M. LAULAN étudie l'École militaire de Gabriel et le Champ-de-Mars, le commandant SEGUIN les Invalides, M. DEMOGET le Palais-Bourbon ; M. JARRY raconte l'histoire de cet arrondissement et M. LELARGE celle de ses habitants célèbres, Mme de la Sablière, la protectrice de La Fontaine, Chateaubriand, Barbey d'Auréville, Bourget, Coppée.

1. V. SNEGUIREV, *Architektor V. J. Bajenov. Otscherk jisni i tvorchesstva k' dvoukhsoleteniu codniia rojdenia* (L'architecte V. J. Bajenov. Esquisse de sa vie et de ses travaux à l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance). Moscou, Éditions de l'Académie d'architecture, 1937, 1 vol. in-4°.

2. Georges PASCAL, *Histoire du château de Bagatelle*. Paris, Les Beaux-Arts, 1938, in-16.

3. Le VII^e arrondissement. *Pages d'histoire*. Librairie de Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, [1937], in-8°.

L'abbé KRIEGER¹, vicaire à la Madeleine, avait consacré les dernières années de sa vie à réunir les documents sur la Madeleine et commencé à en écrire l'histoire. M. RAFFIN, curé de cette paroisse, publie aujourd'hui cet ouvrage, qu'il a mis au point. La première partie comprend une biographie des curés qui se sont succédé en cette église. La deuxième seule nous concerne. Une paroisse existait à la Ville-l'Évêque dès le XIII^e siècle. En 1491, Charles VIII créa la confrérie de la Madeleine. En 1659, l'église fut reconstruite, mais, dès le début du XVIII^e siècle, elle fut jugée trop petite. Après l'ouverture de la place Louis XV, en 1759, le roi, à l'instigation de M^{me} de Pompadour, a-t-on dit, ordonna de bâtir une église qui faisait point de vue. Contant d'Ivry traça les plans et commença la construction en 1764 ; il s'était inspiré de Sainte-Geneviève, que bâtissait Soufflot. En 1777, lorsqu'il mourut, Couture lui succéda et modifia le plan : à la croix latine il substitua la croix grecque, transforma le dôme et les chapelles. La Révolution arrêta les travaux. En 1805, Napoléon I^{er} décida d'affecter le bâtiment à la Bourse, puis de le consacrer à la Grande Armée. Un concours fut ouvert. Vignon, qui n'avait eu que le second prix, fut néanmoins choisi par l'Empereur. La royauté voulut rendre l'édifice au culte. Vignon mourut en 1828. Huvé termina la Madeleine, qui fut consacrée en 1842. M. Raffin décrit, en terminant, tous les ornements que reçut cette église.

Wyatt est le contemporain de Vignon. M. Antony DALE publie le travail qu'il présenta pour obtenir le titre de « Bachelor of letters » et qu'il consacra à cet architecte². Il confesse lui-même qu'il s'est intéressé davantage à sa vie qu'à ses œuvres. Wyatt appartenait à une famille qui, de 1770 à 1880, fournit à l'Angleterre treize architectes. Né en 1746, il voyagea en Italie et revint chez lui en 1768. Il bâtit un établissement de plaisir, où l'on donnait des concerts, le Panthéon. Il fut accusé d'avoir pastiché les Adams. Il est certain que, dans ses œuvres classiques, il se révèle à la fois un admirateur de Palladio et un décorateur épris, comme les Adams, des stucs et des motifs antiquisants. Ce contemporain d'Horace Walpole aime le gothique et, pour ce curieux personnage que fut William Beckford, bâtit Fonthill Abbey, dans ce style à quoi l'avaient préparé ses restaurations d'églises. Wyatt est un des exemples typiques de ces architectes anglais qui répandirent à la fois le goût de l'antique et du gothique.

Ce goût du gothique incita les érudits du XIX^e siècle commençant à s'occuper des monuments anciens. Des sociétés furent fondées, comme la Société française d'archéologie, des organismes officiels furent institués, comme la Commission des Monuments historiques. En 1934 fut célébré à Paris le double centenaire de cette société et de cette commission. Deux importants volumes furent rédigés à cette occasion ; le tome II parut le premier et nous

1. Antoine KRIEGER, *La Madeleine, histoire...*, publiée par L. RAFFIN, curé de la Madeleine. Paris, Desclee de Brouwer, in-4°.

2. Antony DALE, *James Wyatt architect*. Oxford, Basil Blackwell, in-8°.

pûmes en rendre compte dans notre dernier bulletin (p. 559-560). Il présentait un tableau des études archéologiques en France au XIX^e siècle. Le tome I est consacré au Service des Monuments historiques. M. Paul Léon qui, durant tant d'années, fut l'animateur de ce Service, a indiqué les principes de la conservation des monuments historiques. Il avait déjà résumé au Congrès d'Athènes l'évolution des doctrines. M. P. VERDIER a retracé l'histoire du Service ; M. RATOIS DE LIMAY celle des Archives photographiques, MM. PERRAULT-DABOT et PLANCHENAUT celle des archives du Service. M. l'abbé BREUIL parle de la conservation des grottes et gisements préhistoriques ; M. GRENIER des œuvres d'art ; M. P. PAQUET étudie la technique de la restauration et M. DESCHAMPS expose l'effort accompli au Musée de sculpture comparée¹.

Les initiateurs de ce mouvement d'origine romantique crurent trouver dans les édifices gothiques des principes rationnels qu'ils reprochaient à l'architecture classique d'avoir abandonnés ; les disciples des « constructeurs » comme Durand, sans partager leur passion exclusive pour le gothique, soutenaient les mêmes thèses. Viollet-le-Duc, Vaudoyer, Labrouste, Duc et Duban furent les véritables ancêtres de l'architecture moderne, sans, d'ailleurs, éviter toujours de tomber en ce style éclectique artificiel dont M. Nello TARCHIANI² a suivi le développement en Italie au XIX^e siècle. M. M. SCHMITZ n'hésite pas à reconnaître le rôle de ces initiateurs dans le volume qu'il consacre à la récente architecture belge³. Il indique le rôle que joua le « modern styl » en Belgique, avec Horta, Hankar, Van Rysselberghe, Van de Velde et Serrurier-Bovy. Il suit les progrès de cette architecture avant et après la guerre, insiste sur l'importance des habitations à bon marché, sur la renaissance de la brique, sur le goût des Belges pour l'habitation individuelle, sur l'architecture métallique. Il cherche à définir le style moderne et note comme caractère principal la prédominance de la ligne horizontale. Il oppose les architectures belge et française, qui sont surtout des architectures de la ligne, aux architectures hollandaise, italienne, autrichienne, qui sont des architectures de la masse.

Nous avions déjà noté dans notre dernier bulletin les critiques adressées en certains pays à l'architecture internationale. L'exaspération du nationalisme dans les pays totalitaires détermiña un changement d'attitude. En Allemagne, les architectes israélites, qui furent expulsés ou qui fuirent les persécutions, les Mendelsohn, les Gropius et les autres, furent accusés d'être les suppôts de l'internationalisme. La doctrine esthétique du III^e Reich

1. Congrès archéologique de France. XCVII^e session tenue à Paris en 1934, t. I. Paris, A. Picard, 1936, in-8°.

2. Nello TARCHIANI, *L'architettura Italiana dell'ottocento*. Firenze, Nemi, 1937, in-8°.

3. Marcel SCHMITZ, *L'architecture moderne en Belgique*. Bruxelles, Éditions de la Connaissance, 1937, in-8°.

vient d'être très nettement résumée par M. WERNERT¹. Cette doctrine est d'abord négative : elle critique le libéralisme, l'intellectualisme, l'analyse, l'abstraction, la stylisation, la recherche de la nouveauté, qu'elle estime être des caractères de l'esprit sémité. A cette dégénérescence, elle oppose sa « Weltanschauung », ses théories sociales. L'art doit aider à confirmer les liens nationaux ; il doit unir l'homme qui crée à l'homme pour lequel il crée ; il doit élever des monuments pour les héros. L'État a donc le droit de diriger le mouvement artistique. Aussi le parti nazi a-t-il constitué une organisation hiérarchisée, que décrit M. Wernert : ministère de la Propagande, Chambres nationales de culture, Sénat de culture. Il énumère les résultats obtenus dans la presse, le cinéma, la littérature. En ce qui concerne les beaux-arts, nul ne peut travailler et exposer, s'il ne possède une autorisation de la Chambre de culture dont il relève. L'architecture réagit contre les formes cubiques. M. Hitler, qui s'occupe personnellement des grands chantiers du Reich, préconise l'inspiration antique, la sobriété.

Ce retour aux formes nationales n'est pas préconisé seulement en Allemagne. Dans presque tous les pays, nous assistons à un mouvement en faveur du régionalisme. Certes, les grands édifices, musées, usines, gares, voire même les églises et les maisons urbaines restent encore fidèles aux habitudes contractées depuis trente ans et imposées par les programmes nouveaux et par les matériaux. Il suffit de parcourir le volume publié récemment sur l'*Architecture hollandaise d'aujourd'hui*² pour en être convaincu. Mais, même aux Pays-Bas, les petites maisons rurales affectent souvent des types traditionnels, se couvrent même de chaume³, alors que d'autres, pour des raisons d'économie, même en Allemagne⁴, restent des cellules cubiques ou conservent les terrasses.

Ces préoccupations ont provoqué de nouvelles études sur les maisons rurales des divers pays et sur le folklore des provinces. Le premier Congrès international du Folklore nous a laissé un volume de communications. M. DEMANGEON y décrit avec sa grande autorité les différents types de maisons rurales (maison élémentaire, maison-bloc à éléments transversaux ou à éléments longitudinaux, maison-bloc en hauteur, maison à cour fermée ou à cour ouverte). M. SCHRÖDER étudie les maisons dans le sud-ouest de l'Espagne. M. Marc BLOCH montre les relations qui existent entre le type des maisons et la structure sociale. M. PACON se demande s'il faut maintenir

1. E. WERNERT, *L'art dans le III^e Reich. Une tentative d'esthétique dirigée*. Paris, P. Hartmann, 1937, in-8° (Centre d'études de politique étrangère).

2. *Hedendaasche Architectuur in Nederland* (*L'architecture hollandaise d'aujourd'hui*). Amsterdam, Éditions Kosmos, in-4°.

3. F. HAUSBRAND, *Kleine Landhuizen in Holland* (*Petites maisons de campagne en Hollande*). Amsterdam, N. V. Uitgevers Maatschappij Kosmos, in-4°.

4. Herbert HOFFMANN, *Ferienhäuser für Garten, Gebirge und See*. Stuttgart, Verlag J. Hoffmann, 1937, in-4°.

à la maison des caractères folkloriques ; il insiste sur les nécessités qui s'imposent à l'architecte. M. LE MÊME, qui a bâti de si jolies maisons en Haute-Savoie, donne un avis très nuancé sur cette question à quoi répondent également MM. MOREUX et J. MARTEL¹.

M. GAUTHIER² s'est efforcé, dans un livre bien illustré, de décrire à son tour les types de maisons de nos diverses provinces et d'indiquer les conditions qui les ont modelées. M. VITAL-MAREILLE³ a, pour sa part, décrit les habitations rurales de l'Aquitaine. MM. H. BATSFORD et Ch. FRY⁴ ont décrit les « cottages » anglais ; ils ont voulu répondre aux questions suivantes : Qu'est-ce qu'un cottage ? Avec quoi est-il bâti ? Comment est-il bâti ? Pour qui est-il bâti ? Comment est-il occupé ? Comment a-t-il été modifié ou agrandi ? Ils ont étudié des types très curieux ; telles ces maisons bâties sur des sortes d'aisselliers (*crucks*) allant jusqu'à terre, croisés au sommet sous une poutre faîtière, reliés à mi-hauteur par un entrat qui reçoit l'extrémité des chevrons et que soutiennent des poteaux verticaux ; ils ont reproduit un mode fort pittoresque de remplage des maisons de bois, qui dérive de la fascine ; ils ont fait voir le squelette des maisons de bois, comme le regretté Quenedey l'avait fait pour la Normandie ; ils ont étudié la construction en pierre, la couverture en chaume, les types de portes et de fenêtres. C'est un livre très intelligemment conçu et joliment présenté.

Les conditions locales ne modèlent pas seulement les maisons rurales, mais encore les villes. M. LAVEDAN⁵, dont on connaît la belle histoire de l'urbanisme, le fait bien voir dans sa *Géographie des villes*. Il rappelle comment naissent les villes, qu'elles soient spontanées ou créées ; il étudie leur structure, leur plan, que détermine un élément générateur, route, fleuve ou mer, colline ou montagne, leurs éléments, la rue, la place publique, les jardins, les cours d'eau ; il énumère les caractères généraux de la maison urbaine, qui s'affranchit des matériaux, des conditions locales, qui est soumise à des servitudes et à des règlements ; il analyse la composition de la population, sa répartition. Après avoir ainsi montré l'anatomie de la ville, il en fait voir la physiologie ; il écrit plusieurs chapitres sur les plans d'extension et d'aménagement, sur la circulation, sur l'équipement urbain. D'excellentes photographies démonstratives, œuvres pour la plupart de l'auteur, accompagnent ce texte, dont la densité ne nuit jamais à la clarté.

Les villes ne sont pas simplement un corps qui naît et qui croît ; elles ont

1. *Travaux du premier Congrès international de folklore*. Tours, Arrault, 1938, in-4° (Publications du Département et du Musée national des Arts populaires).

2. Joseph GAUTHIER, *Vieilles maisons du terroir*. Paris, Plon, 1937, in-8° (Éditions d'histoire et d'art).

3. VITAL-MAREILLE, *Arts populaires de l'Aquitaine*. Bordeaux, les Éditions d'Aquitaine, 1937, in-12.

4. Harry BATSFORD and Ch. FRY, *The english Cottage*. London, B. T. Batsford, 1938, in-8°.

5. Pierre LAVEDAN, *Géographie des villes*. Paris, Gallimard, 1936, in-8°.

aussi un esprit, Durckheim aurait dit une âme collective. M. Henry BIDOU¹ a voulu faire revivre l'âme de Paris aux diverses époques de son existence ; il nous promène à travers les quartiers et les siècles ; il nous conduit dans les faubourgs et dans les salons, à la Comédie, à l'Opéra. Nous assistons avec lui aux grandes journées révolutionnaires, aux émeutes de la Seconde République, à la Commune. Ce livre est le journal d'un badaud géologue, historien, critique littéraire et dramatique, voire stratège. Quand ce badaud est M. Henry Bidou, comment ses promenades ne seraient-elles pas instructives ?

Une ville, c'est encore une administration. M. Raymond LAURENT², ancien président du Conseil municipal, a réuni en un volume les leçons qu'il fit au Collège des sciences sociales sur la vie municipale de Paris. Comment comprendre l'architecture d'aujourd'hui, si nous ignorions à la fois la mentalité des Parisiens et les règlements qu'ils se sont donnés ?

Rome, son histoire, ses aspects ont été décrits en une préface à la fois savante et poétique donnée par M. Émile MÂLE³ à un album de belles photographies.

Nous aurions pu allonger la liste de ces volumes, si nous avions énuméré tous les recueils de planches qu'ont publiés certains éditeurs et que leur prix empêche d'adresser aux revues. Le public commence déjà à être saturé de ce genre de volumes, d'autant plus que les mêmes reproductions se trouvent souvent en des volumes analogues publiés, à la suite d'accords entre éditeurs, en des pays étrangers. Le conservateur d'une bibliothèque suisse me disait récemment la difficulté qu'il éprouvait à distinguer dans ces publications celles qu'il importait d'acquérir dans l'intérêt des étudiants. L'histoire de l'art, depuis vingt ans, attire un nombre sans cesse grandissant d'élèves. En 1939, l'École du Louvre compte mille sept cents inscrits. Les éditeurs finiront pas lasser cette clientèle, s'ils croient pouvoir satisfaire sa curiosité en offrant seulement des reproductions et une préface littéraire. Ce régime de facilité qu'expliquait la crise de prospérité traversée au lendemain de la guerre ne saurait durer. Peut-être certains éditeurs se plaindraient-ils moins de la mévente s'ils ne se contentaient pas d'imprimer les livres qu'ils croient destinés à appâter le grand public et qui finissent tous par se répéter. Nous n'avons pas rendu compte de cette production, qui est uniquement commerciale et qui ne saurait trouver place dans le bulletin d'une revue historique.

Louis HAUTECŒUR,
Professeur à l'École du Louvre.

1. Henry BIDOU, *Paris*. Paris, Gallimard, 1937, in-8°.

2. R. LAURENT, *Paris, sa vie municipale. Vers le plus grand Paris*. Paris, Société française de librairie et d'édition, 1937, in-4°.

3. Émile MÂLE, *Rome, la campagne romaine et l'Ombrie*. Paris, P. Hartmann, éditeur, in-4°.

LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

(Suite^{1.}.)

BIOGRAPHIES. — C'est un rayon qui, comme toujours, est très chargé. Sur la famille royale, si l'on excepte le livre de M^{me} Webster, déjà cité parce qu'il n'est pas strictement biographique, on ne peut mentionner que le récit de M. J. B. MORTON sur Louis XVII². Il résume avec soin ce qu'on sait sans prétendre rien produire de neuf. Il rejette la responsabilité du scabreux incident sur les révolutionnaires, comme c'est l'habitude, mais il ne croit pas à l'enlèvement. Ajoutons que M. J. GIRARDOT a consacré une brochure à Desault, le médecin du dauphin³. La vie privée de Louis XVIII par M. Jean FRANÇOIS-PRIMO⁴ n'intéresse la Révolution que pour une assez faible part. L'auteur a trouvé quelques documents inédits et pense avoir identifié la femme qui entra en relations avec le comte de Provence à Vérone : ce serait Barbara Barrett-Lennard, arrière-petite-fille de Charles II, qui se faisait appeler Lady Dacre. A l'entourage royal se rapporte le volume de M^{me} Giulia Dalta DE ALBERTIS sur la princesse de Lamballe, née Savoie-Carignan, récit agréable et en partie romancé⁵. Deux ministres de Louis XVI figurent aussi à ce répertoire : Malesherbes et Necker. Le premier n'intéresse l'histoire de la Révolution que par son intervention dans le procès du roi et par son exécution ; mentionnons cependant la biographie de M. John M. S. ALLISON⁶ : il a recherché ce qui reste des papiers de Malesherbes et a pu en examiner une partie chez les héritiers de Tocqueville et de Sèze ; il y a trouvé, entre autres, un commentaire inédit de Montesquieu et de nombreuses lettres. La vie privée et les idées de Malesherbes sont décrites de

1. Voir *supra*, p. 63.

2. *The Dauphin*. Londres, Longmans, Green et C^o, s. d. (1937), XII-297 p.

3. *Le chirurgien Pierre-Joseph Desault*. Vesoul, Bon, 1935, in-8^o, 37 p.

4. *La vie privée de Louis XVIII*. Paris, Éditions Montaigne, s. d. (1938), 269 p.

5. *La Principessa di Lamballe, 1749-1792*. Milan, Corticelli, s. d. (1935), in-8^o, 340 p. Ajoutons que M. E. Craufurd a publié un article sur *Quentin Craufurd, gentilhomme écossais, l'ami de Fersen*, dans *La Révolution française*, 1938, n^o 2.

6. *Malesherbes defender and reformer of the french monarchy, 1721-1794*. New-Haven, Yale University Press, 1938, in-8^o, vi-177 p.

manière assez précise. Idées libérales, projets de réformes plus limités qu'on ne croit quelquefois. Les pages consacrées à l'action administrative et gouvernementale ne présentent rien de neuf ; l'histoire de la Direction de la librairie était pourtant à reprendre. La vie de Necker, par M. Édouard CHAPUISAT¹, est la contre-partie de l'ouvrage de M. Lavaquerry, précédemment signalé². L'auteur convient que Necker était « plus homme de finance qu'homme d'État » (p. 285), mais il le tient pour une belle âme et s'est donc appliqué à mettre en lumière ses bonnes intentions dans toutes les circonstances. Dans la vie publique de son compatriote, la documentation qu'il a réunie l'a conduit à insister principalement sur ce qui concerne les affaires de Genève que Necker représenta près de la cour de France à partir de 1768. On aurait été plus curieux d'informations neuves sur les origines de la richesse de Necker et sur ses talents de banquier et de spéculateur. M. Chapuisat n'en parle malheureusement que très brièvement et pour assurer que ses gains furent toujours légitimes. Mais c'est le rôle de Necker au début de la Révolution qu'on s'attendait surtout à voir étudier de près. On est déçu. Sur la politique financière, M. Chapuisat n'a même pas tiré parti des études de M. Braesch ; le ravitaillement en grains et les longs démêlés qu'il a provoqués ne le retiennent pas longtemps ; des péripéties politiques, il dit fort peu de choses : par exemple, les rapports avec Malouet et Mirabeau sont passés sous silence ; de même, la préparation de la séance royale et le rôle de Necker aux journées d'Octobre ; presque rien non plus sur les débats financiers à la fin de 1789. On ne voit pas quelle idée M. Chapuisat se fait de la politique de Necker pendant cette période ; on ne peut douter qu'il se la représente tout autrement que M. Lavaquerry, mais il n'ouvre pas son dossier. On retiendra qu'il a eu accès aux archives de Coppet et que, ailleurs encore, il a recueilli de nombreux inédits, dont plusieurs sont reproduits dans les annexes, notamment des lettres de Tronchin, qui vont du 13 juin au 8 août 1789, sur les États généraux et les événements parisiens.

Aux serviteurs du roi, on peut rattacher Raymond de Sèze (d'après son biographe, telle est l'orthographe originelle), qui le défendit devant la Convention. La thèse de M. André SEVIN, qui a raconté sa vie, est pleine d'intérêt³. Le procès du roi occupe deux chapitres sur dix-huit : ils sont très détaillés et précis sans pouvoir ajouter rien d'essentiel à ce qu'on sait, et on ne peut s'en étonner. L'intérêt principal résulte de la description des années de jeunesse d'un bourgeois de robe, de la carrière de l'avocat et de son évolution politique. Car de Sèze prit ardemment parti pour le tiers ; ses lettres sur les journées de Juillet pendant lesquelles il participa de tout cœur à l'action de la bourgeoisie parisienne constituent un témoignage précieux et il se

1. *Necker, 1732-1804*. Paris, Librairie du Recueil Sirey, s. d. (1938), in-8°, 331 p.

2. T. CLXXVI, p. 234.

3. *Le défenseur du roi Raymond de Seze, 1748-1828*. Paris, Esnault, 1936, in-8°, 413 p.

réjouit de la chute de la Bastille. Il est probable que son zèle révolutionnaire décrut avec le temps ; mais, même après le procès, il ne manifesta pas d'hostilité contre le régime et obtint de sa section un certificat de civisme élogieux. Il n'en fut pas moins arrêté et, à partir du 9 thermidor, sans se livrer à aucune action politique, il attend « sans espérance » le retour du roi. Napoléon lui inspire une répulsion invincible. Lors de la Restauration, il partage les haines des ultras qui le comblent de faveurs et le font nommer comte. Il ne manque pas de points obscurs dans cette existence, notamment au temps de la formation : le père était traditionnaliste et attaché aux Jésuites ; les documents ne permettent pas de savoir comment le fils a changé de camp. L'évolution pendant la Révolution et l'Empire reste également dans l'ombre, mais il ne dépendait pas du biographe de suppléer aux lacunes des archives. A titre de thèse complémentaire, M. Sevin a produit une édition critique de la « *Défense de Louis*¹ ».

Venons maintenant aux révolutionnaires. Sur la vie de La Fayette, M. Louis GOTTSCHALK, professeur à l'Université de Chicago, a déjà donné deux volumes qui mènent jusqu'au premier retour d'Amérique en 1779². Il a rassemblé les témoignages, très dispersés, et les a soumis à la critique dans les notes bibliographiques qui suivent chacun des chapitres, ainsi que dans les appendices où sont discutés les points particulièrement controversés. Mais la sûre érudition de l'auteur n'épuise pas l'intérêt : il soutient une thèse qui intéresse l'histoire générale. La Fayette, et la tradition a adopté sa version, s'est représenté comme s'embarquant pour l'Amérique par enthousiasme pour la cause de la liberté. M. Gottschalk estime le cas plus complexe. Dans l'équipée du héros, il voit l'effet d'un romantisme de jeune homme, mal adapté à la vie de cour et tourmenté par l'appel de la gloire, de la haine de l'Angleterre aussi, naturelle chez un officier dont le père avait été tué à Minden et qui avait servi sous les ordres du comte de Broglie. C'est seulement en Amérique qu'il aurait commencé à s'attacher aux principes libéraux sans pourtant qu'à son retour ceux-ci occupassent encore grande place dans son esprit ou même s'y fussent formulés de manière bien claire. L'argument essentiel est que, dans la correspondance du marquis, la liberté et les philosophes ne tiennent pas grande place. Quant à l'essentiel, le point de vue de M. Gottschalk semble juste. La Fayette, et l'opinion avec lui, a fait de sa vie un bloc et projeté dans son passé l'image de ce qu'il est devenu plus tard ; il était bon de montrer si brillamment que sa vocation a été suscitée par des mobiles divers et nés de la complexité de l'existence. Toutefois, j'hésite à me rallier à la thèse sous sa forme radicale. On sait peu de

1. « *Défense de Louis* », prononcée à la barre de la Convention. Paris, Esnault, 1936, in-8°, 95 p.

2. *La Fayette comes to America*. Chicago, The University of Chicago Press, s. d. (1935), in-8°, XIII-184 p. ; *La Fayette joins the american army*. Ibid., s. d. (1937), 364 p.

choses de la formation intellectuelle du personnage. Il avait vingt ans ; la philosophie n'avait jamais été le centre de ses préoccupations et il est possible que ses lectures n'eussent pas été fort étendues. Mais il reste à savoir si l'atmosphère du temps lui était demeurée tout à fait étrangère. Six jours après son arrivée aux États-Unis, écrivant à sa femme, il se donne comme « républicain » et parle de « son amour pour la gloire et pour la liberté ». Ce n'était pas outre-mer qu'il avait pu déjà apprendre ce langage. Si importante qu'ait été l'influence des États-Unis, je penche à croire que La Fayette y est venu avec des dispositions favorables à la liberté ; si considérable qu'ait été le rôle de l'esprit d'aventure et du patriotisme dans sa détermination, il ne me semble pas exclu que la « philosophie » y ait été pour quelque chose. L'ouvrage de M. André LEBEY¹ embrasse toute la carrière du général et ne présente aucune garantie critique, étant fondé sur les *Mémoires* du personnage que l'auteur assure avoir contrôlés, mais qu'il ne contredit guère. Le livre, encombré de digressions politiques, ne paraît d'ailleurs pas avoir été inspiré par une préoccupation historique. Il défend aussi une thèse : La Fayette est le militant franc-maçon et, par suite, un révolutionnaire modéré. Rien ne démontre ici cette affirmation. M. Gottschalk atteste qu'aucune preuve n'existe de l'affiliation de La Fayette avant 1782 et que l'influence de la maçonnerie sur sa conduite n'a laissé aucune trace avant cette date. Il appartenait à M. Lebey de démontrer qu'elle explique seule sa politique ultérieure, mais il ne discute même pas la question. M. Andreas LATZKO a montré moins d'ambition² : il a écrit un simple récit, d'allure littéraire, bien qu'attentif aux faits et pourvu d'amples citations, de lecture attachante, mais qui n'apporte rien de neuf.

D'autres nobles libéraux ont retenu l'attention. M. le comte R. DE GONTAUT-BIRON, en retracant la vie de Lauzun, duc de Biron³, décapité le 31 décembre 1793, s'est appliqué à retoucher l'image que la tradition nous a transmise : voici un Lauzun romanesque et qui aime ses maîtresses, un séducteur séduit ; est mise en lumière, d'autre part, l'origine de son orléanisme, c'est-à-dire les relations personnelles, l'influence de M^{me} de Coigny, du duc de Chartres, de M^{me} de Buffon. Sur la vie politique de Biron, aucune révélation. Quant aux fameux mémoires, l'auteur les estime authentiques, mais interpolés et remaniés : une étude critique aurait rendu sur ce point un grand service. De Mirabeau, M. Claude FERVAL n'a retenu que les années de jeunesse, sans prétendre renouveler le sujet ; du moins aurait-il été bon d'insister sur le pamphlétaire, dont la vénalité, plus encore que les frasques

1. *La Fayette ou le militant franc-maçon*. Paris, Librairie Mercure, s. d. (1937), 2 vol. in-8°, 268 et 268 p.

2. *Le général La Fayette*. Paris, Grasset, s. d. (1935), in-8°, 432 p. Traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte.

3. *Le duc de Lauzun, 1747-1793*. Paris, Plon, s. d. (1937), in-8°, vi-375 p.

amoureuses et les dettes, explique la méfiance qu'il inspira à ses collègues de la Constituante¹.

De ces derniers sont Barnave et Rabaut-Saint-Étienne. Le premier a inspiré le livre de M. Jean-Jacques CHEVALLIER², qui a eu en mains des documents inédits, a exploré les archives dauphinoises et connaît bien les travaux antérieurs. Le récit, destiné au grand public, plaira par son entrain et son brillant. Mais convenait-il d'aborder le sujet une fois de plus sans donner au préalable une nouvelle édition des manuscrits de Barnave ou, tout au moins, sans leur consacrer une étude critique³? Et, d'autre part, plus d'une question se pose à l'égard de Barnave qu'on ne voit pas effleurée ici, par exemple son rôle en Dauphiné, les raisons précises de sa rupture avec Mounier, et aussi l'origine de ses ressources⁴. Dépourvu d'ailleurs d'appareil critique (à part une bibliographie), le livre ne suit que de haut l'activité du triumvir. Quant aux « deux faces de la Révolution », il s'agit apparemment de l'aspect ardent et même violent de juillet 1789 et de l'aspect conservateur qui lui a succédé en 1791 dans l'esprit de l'intéressé. Mais il y en a quelques autres.

Rabaut a été distingué par un jeune érudit allemand, M. Martin GOEHRING, qui s'est consciencieusement documenté à Nîmes et à Paris⁵. C'est moins une biographie qu'une étude de l'évolution politique du pasteur. La formation remplit un chapitre ; mais la vie privée n'en a pas et la carrière politique n'est pas suivie pas à pas. Telle quelle, l'étude caractérise bien l'enseignement de Rabaut, rigoureusement chrétien, mais principalement tourné vers la morale. Mis en bonne lumière aussi est le rôle de Rabaut dans la préparation de l'édit sur les protestants qui fut pour lui une grande déception. Dès qu'il fut question des États généraux, sa pensée se tourna de ce côté. Ses idées politiques étaient restées jusqu'alors traditionnelles : il n'a pas devancé l'opinion, mais l'a suivie, et à pas comptés, comme le montrent ses publications. M. Goehring attribue en grande partie sa transformation à l'agitation que le doublement et le vote par tête susciterent en Languedoc.

1. *La jeunesse de Mirabeau*. Paris, Fayard, s. d. (1936), in-8°, 333 p.

2. *Barnave ou les deux faces de la Révolution*. Paris, Payot, 1936, in-8°, 359 p.

3. Voir, là-dessus, F. VERMALE, *Manuscrits et éditions de Barnave*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-février 1938.

4. Voir F. VERMALE, *Barnave et les banquiers Laborde*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-février 1937.

5. *Rabaut-Saint-Étienne, ein Kaempfer an der Wende zweier Epochen*. Berlin, Ebering, 1935, in-8°, 261 p. (*Forschungen zur Geschichte des Ancien Régime und der grossen Revolution*, publiées sous la direction d'Otto Becker, n° 7). Voir *Annales historiques de la Révolution française*, 1936, p. 559. Dans la même collection (n° 3) a paru de M. Siegfried Riemer une étude sur d'Antraigues (*Die Staatsanschauung des Grafen d'Antraigues in seiner Denkschrift ueber die Generalstände*, 1934, in-8°, 131 p.). Elle n'apporte rien de nouveau et son commentaire des écrits du comte n'est pas suffisamment pertinent, faute d'être mis en rapport avec la littérature aristocratique du XVIII^e siècle (la thèse de M. Carcassonne n'est pas citée).

Il faudrait sans doute compléter son exposé en rangeant derrière Rabaut la bourgeoisie protestante de Nîmes, ce qui donnerait au tableau un caractère plus concret et expliquerait le caractère très conservateur de la pensée de Rabaut à la fin de 1788, car il repousse à cette date non seulement l'égalité des fortunes, ce qui va de soi, mais l'égalité des rangs. A Versailles, son rôle a été important jusqu'en août 1789 ; il a pâli ensuite. Aussi M. Goehring concentre-t-il son attention sur le théoricien constitutionnel, sur le pédagogue et sur l'historien de la Constituante. Les vues sociales sont négligées, et c'est à tort, car elles montrent que Rabaut n'était pas un pur girondin. Continuant d'évoluer, il aurait pu devenir un montagnard, s'il n'avait voté contre la mort du roi et en faveur de l'appel au peuple¹.

A la première génération révolutionnaire appartenient aussi Moreau de Saint-Méry et, jusqu'à un certain point, le père de Casimir-Périer. M. Anthony Louis ELICONA nous a parlé du premier². Ce Martiniquais installé à Saint-Domingue est bien connu parce qu'étant à Paris en 1789, il fut président de l'Assemblée des électeurs, en juillet, et joua un rôle important durant les mois qui suivirent. Le 14 octobre, il fut admis à la Constituante comme député de la Martinique et s'enrôla dans le club Massiac pour défendre l'aristocratie coloniale et l'esclavage des noirs. Feuillant notable, il quitta Paris le 8 août 1792 et se cacha au Havre jusqu'à ce que, le 9 novembre 1793, il réussit à s'embarquer pour les États-Unis, où il resta jusqu'en 1798. Sous Bonaparte, il fut résident à Parme, mais fut disgracié après l'annexion et ne rentra plus dans la vie politique. Il a laissé de nombreux ouvrages et des manuscrits considérables, dont M. Elicona donne une bibliographie. Le livre rend service en rassemblant tout ce qu'on sait du personnage, mais sans y ajouter beaucoup. On attendait davantage sur la mission de Parme et surtout en ce qui concerne la politique coloniale ; l'auteur ne semble même pas au courant des vues séparatistes des colons. La partie de beaucoup la plus intéressante a trait au séjour de Moreau en Amérique et à la vie des émigrés qui furent en rapport avec lui.

M. François VERMALE a très heureusement décrit la carrière de Claude Périer³, père du célèbre ministre, et le progrès de ses entreprises qui le rendirent fort riche (on l'avait surnommé Périer-Milord). Il avait acheté une charge de secrétaire du roi qui lui valut la noblesse personnelle. Lié à l'aristocratie dauphinoise, il se fit un point d'honneur de participer au mouve-

1. Quelques articles ont été consacrés à d'autres députés : E. DUBERN, *Boislandry, député aux États généraux de 1789* (*Annales historiques de la Révolution française*, juillet-août 1938) ; F. VERMALE, *L'Égérie de Mounier* (c'est M^{me} de Tessé) (*Ibid.*, mai-juin 1936). M. H. Cosson a publié des lettres de Grégoire dans *La Révolution française* de 1935.

2. *Un colonial sous la Révolution : Moreau de Saint-Méry*. Paris, Jouve, 1934, in-8°, 271 p.

3. *Le père de Casimir-Périer, 1743-1801*. Grenoble, Arthaud, 1935, in-8°, 67 p. (*Collection d'études sur Grenoble pendant la Révolution française*, publiée sous la direction de F. Vermale, n° 1).

ment qui aboutit à la restauration des États provinciaux et mit à leur disposition le château de Vizille, qu'il avait acheté en 1780. Quand le tiers état eut triomphé, il ne le bouda point, acquit une grande influence sur l'administration locale en engageant son crédit au profit de l'approvisionnement en grains et, d'autre part, spécula heureusement au moyen de l'assignat. En 1793, étant à Lyon, il se montre, dans ses lettres, favorable au fédéralisme, mais, ayant réussi à faire libérer deux Grenoblois arrêtés par les rebelles, il put se tirer d'affaire et vécut en bons termes avec les sans-culottes. Le maximum rembrunit la situation, mais il sut se retourner et se mit aux fabrications de guerre. Après le 9 thermidor, une nouvelle période s'ouvrit pour lui : il devint un des financiers les plus puissants de Paris et, sous le Consulat, fut un des fondateurs de la Banque de France. N'ayant pas eu à se plaindre de l'Ancien Régime, n'ayant rien risqué non plus pour la cause de la Révolution, Périer a passé d'une société à l'autre sans autre souci que d'exploiter toutes les occasions de profit qui s'offraient. C'est un type social qui n'est pas rare, mais l'exemplaire est remarquable.

A la Législative, on peut rattacher le mémoire de M. Jean RICHERATEAU sur Koch¹, mais ce qui en fait l'intérêt, c'est beaucoup moins le rôle de ce dernier au Comité diplomatique de l'Assemblée que la mission dont il fut chargé par les protestants d'Alsace auprès de la Constituante. En 1789, Koch était professeur d'histoire et de diplomatie à l'Université de Strasbourg, et professeur illustre ; il était aussi membre du chapitre protestant de Saint-Thomas, où sont conservés ses papiers qu'a utilisés M. Richerateau.

Ce sont les intérêts protestants qui ont amené Koch à la politique : il s'agissait d'obtenir que leurs biens ne fussent pas nationalisés comme ceux de l'Église catholique, et notamment ceux de l'Université et du chapitre. A Paris, Koch eut tout de suite pour lui les aristocrates qui l'encourageaient à invoquer les traités de Westphalie, afin de créer un précédent qu'ils invoqueraient ensuite. Mais il se rendit compte que, de la sorte, il perdrat tout et entreprit de gagner les patriotes en leur représentant qu'en Alsace les protestants étaient les meilleurs appuis de la Révolution. Le décret du 17 août 1790 lui donna satisfaction, sous prétexte que les biens de l'Église protestante étaient des biens déjà sécularisés au temps de la Réforme. M. Richerateau a fourni également des renseignements suggestifs sur l'état des églises alsaciennes à la fin de l'Ancien Régime, sur les efforts qu'on tenta pour les réorganiser, en vain d'ailleurs, parce que les ecclésiastiques influents, d'accord avec Koch, sans souci des pauvres pasteurs de campagne, ne voulurent pas, en sollicitant une loi et un budget d'État, compromettre les prébendes qu'ils venaient de sauver.

1. *Le rôle politique du professeur Koch*. Strasbourg, impr. Alsacienne, 1936, in-8°, 11-147 p. (*Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace*, 2^e série, fascicule 5 ; en vente aux archives départementales du Bas-Rhin).

Les Conventionnels ont de beaucoup la plus large part. Aux Girondins ne se rapporte que la publication, ci-dessus mentionnée, de M. A. Chabaud. Mais deux Conventionnels aussi obscurs que Battelier et Boursault-Malherbe ont trouvé leurs biographes : le premier, M. Albert VAST¹ ; le second, M. G. LEBÈGUE². Le premier, fils d'un boulanger de Vitry-le-François, chafournier, puis horloger, et marié à la fille d'un manouvrier, est d'une origine plus modeste que la plupart de ses collègues : tels n'auraient pas manqué de dire qu'il était né sans-culotte. Il vota la mort du roi et fut compris dans la grande mission du 9 mars, mais on trouve ici peu de choses sur cette partie de sa vie. C'est sur son activité en l'an II comme chargé de fonctions à la manufacture de Sèvres, puis à Meudon, où il surveilla les expériences, que M. Vast insiste surtout. Pour organiser ou inspecter les forges, il se rendit en Haute-Marne et finit par recevoir « pleins pouvoirs » du Comité de salut public en date du 8 thermidor ; mais il ne les avait pas attendus pour s'autoriser à se rendre à Vitry, où il épura les autorités, ordonna des arrestations et tint des propos violents. Il se disait l'ami de Robespierre et de Saint-Just. Cependant, la réaction thermidorienne ne le toucha pas et ses compatriotes le dénoncèrent sans succès le 1^{er} thermidor an III. Il est vrai qu'il avait changé son fusil d'épaule, fait partie du Comité des vingt et un, chargé d'examiner le cas des membres des anciens Comités, et stigmatisé les journées de germinal et de prairial. Il ne fut pas réélu, mais le Directoire le nomma commissaire auprès du tribunal correctionnel de Vitry. D'après Kuscinski, il mourut en 1808 procureur au tribunal de la même ville. Les archives contiennent aujourd'hui assez peu de choses sur l'histoire révolutionnaire de la région, selon l'auteur, mais il a eu à sa disposition des papiers de famille. Boursault est un personnage d'une autre espèce. Fils d'un bourrelier du faubourg Saint-Antoine, né en 1752 (et non en 1750, comme l'indique Kuscinski), il s'était fait acteur et avait erré en France et à l'étranger sous le nom de guerre de Malherbe. Se trouvant à Marseille en 1789, il embrassa la cause de la Révolution et se hâta vers Paris, où il fonda un théâtre, se poussa dans la garde nationale et se fit élire suppléant à la Convention ; il vint y remplacer Manuel en janvier 1793. Il ne s'y distingua aucunement, mais, envoyé en mission à Rennes pour la levée des chevaux, se montra bon révolutionnaire. Il avait été le protégé de Roland, qui lui avait accordé un subside lors de la déconfiture de son théâtre et l'avait nommé commissaire pour la conservation du mobilier des Tuilleries et de la liquidation des chevaux de la liste civile : intéressé dans la compagnie Winter, il échangea les chevaux du roi contre les bêtes fourbues de ses associés. Connu comme rolandiste et tripoteur, il était suspect à Robespierre

1. *Le conventionnel Battelier, 1757-1808*. Vitry-le-François, impr. du « Messager de la Marne », 1938, in-8°, 278 p.

2. *Boursault-Malherbe, comédien, conventionnel, spéculateur, 1752-1842*. Paris, Félix Alcan, 1935, in-8°, 277 p.

et prit naturellement parti contre lui. La période thermidorienne fut la grande époque de sa vie politique : au cours de sa seconde mission à Rennes, il participa à la préparation des pacifications de l'Ouest. Il déchanta cependant plus vite que beaucoup d'autres et n'en approuva pas les termes. La Convention s'étant séparée, il rentra pour toujours dans la vie privée et se mit de plus belle à spéculer, acheta des biens nationaux, exploita des théâtres, prit en adjudication le nettoiemnt de Paris, puis, sous la Restauration, la ferme des jeux, et finalement dirigea l'Opéra-Comique. Son exemple, entre cent autres, montre qu'une révolution apparaît comme une carrière à certaines gens qui en cherchent une, sans qu'il faille toutefois leur dénier toute sincérité. D'ailleurs, honnêteté à part, Boursault représente assez bien le bourgeois « moyen » : abaisser l'aristocratie, c'était ouvrir la voie aux habiles qui aspiraient à prendre sa place.

Guyton-Morveau est d'un rang plus élevé. Dans le livre qu'il lui a consacré¹, M. Georges BOUCHARD signifie nettement aux historiens professionnels qu'il n'est pas des leurs, peut-être pour donner plus librement carrière à son humour, mais il a pratiqué leurs méthodes et on ne lui reprochera certes pas de manquer d'esprit critique. La carrière politique de Guyton n'est toutefois pas telle qu'à en scruter les détails, M. Bouchard ait découvert beaucoup de faits qui intéressent l'histoire générale : le passage le plus neuf établit, contre Aulard, qu'à la Législative, Guyton vota d'abord avec la droite et ne passa dans les rangs de la Gironde qu'après le mois de mars 1792. Mais tout ce qui touche à l'activité du savant est à retenir et notamment celle qui fut associée, pendant la Terreur, à la défense nationale.

Sur Cambon, personnage politique plus considérable, et sur son père, M. G. SAUMADE² a rassemblé une foule de documents, en grande partie inédits, qui pourront fournir les éléments d'une biographie proprement dite. On signale notamment les précisions minutieuses produites sur la fortune de la famille et sur ses acquisitions de biens nationaux, particulièrement celle du domaine du Terral, dont l'administration et le morcellement sont ici reconstitués (p. 200).

Il n'y a rien à retenir du roman de M. Jean MARTET sur Camille Desmoulins³. De Danton, contrairement à l'habitude, personne n'a parlé. La vie de Marat, à partir de 1789, a été succinctement résumée par M. GASTON-MARTIN⁴, dont les suggestions sur l'origine des fonds qui ont permis la publication des journaux de l'Ami du peuple sont à retenir. M. Hugo ROZBROJ⁵,

1. *Guyton-Morveau, chimiste et conventionnel, 1737-1816*. Paris, Perrin, 1938, in-8°, 365 p.

2. *Le conventionnel Cambon et sa famille, 1785-1830*. Nîmes, Languier, 1935, in-8°, 299 p. (*Cahiers d'histoire et d'archéologie*, t. X).

3. *Le procureur de la lanterne (Camille Desmoulins)*. Paris, Albin Michel, s. d. (1935), in-8°, 318 p.

4. *Marat, l'œil et l'ami du peuple*. Paris, Rieder, 1938, in-8°, 257 p.

5. *Jean-Paul Marat (1743-1793), ein Naturforscher und Revolutionär; sein Zusammen-*

lui, a fait grande place à la carrière prérévolutionnaire de l'homme, et spécialement à ses recherches physiques et médicales. Il a montré qu'elles lui avaient valu l'estime de Goethe et de Lamarck, entre autres, et il proteste avec raison contre le dédain que les historiens, d'ailleurs incomptétents en l'espèce, manifestent traditionnellement à leur égard. Dans une seconde partie, il a exposé, dans un ordre méthodique, les idées politiques et économiques de Marat. Elle est moins neuve et moins satisfaisante aussi en ce qu'elle ne tient pas compte de l'influence des circonstances historiques et confond les données qu'elle tire des ouvrages antérieurs à la Révolution avec celles que fournissent les journaux¹.

Mais c'est incontestablement Robespierre et Saint-Just qui sont, en ce moment, à la mode ; certains tiennent absolument à les comparer, explicitement ou non, aux modernes dictateurs, et il faut croire que cette préoccupation est aussi celle du grand public.

Ce serait faire tort à M. J. THOMPSON que de lui attribuer pareil dessein de circonstance² ; ses deux volumes sont évidemment le fruit de longues recherches et de mûres réflexions. Robespierre y est suivi pas à pas, l'histoire de la Révolution étant supposée connue ; ses interventions, ses discours, sa correspondance active et passive, les traits marquants de sa personnalité et de sa vie privée, la composition de son entourage sont étudiés, période par période, et mis en rapport avec sa conduite politique. Sans être exempt d'erreurs typographiques et d'interprétations contestables, ce répertoire est actuellement le meilleur et servira sûrement d'instrument de travail aux futurs historiens de Robespierre. Mais c'est aussi une biographie et, par conséquent, il faut également considérer la conception d'ensemble. Aux yeux de M. Thompson, la grandeur historique de Robespierre, c'est qu'il représente la Révolution dans sa totalité : il ne l'a pas faite, mais il l'a constamment suivi ou précédée. En second lieu, il ne lui échappe point que Robespierre, s'il a nourri des conceptions philosophiques et politiques, n'en est pas moins un réaliste qui a su se plier aux circonstances. C'est donc à celles-ci beaucoup plus qu'à des considérations idéologiques et abstraites qu'il faut se reporter pour comprendre telle ou telle de ses attitudes. C'est là une remarque qu'Adalbert Wahl a faite, il y a longtemps. Malheureusement, M. Thompson n'a pas tout à fait réussi à dépouiller l'opinion traditionnelle accréditée par les thermidoriens et que tous ceux qui répugnent aux sacrifices qu'impose parfois le salut public cultivent avec zèle, à savoir

treffen in der Geisteswelt mit Goethe, Lamarck, Rousseau u. a. Berlin, Ebering, 1937, in-8°, 136 p. (*Historische Studien*, Heft 135).

1. On se reportera utilement à la revue critique de M. Louis GOTTSCHALK, *Quelques études récentes sur Marat* (*Annales historiques de la Révolution française*, mars-avril 1936). Voir aussi Louis JACOB, *Marat physicien* (*Ibid.*, janvier-février 1936).

2. *Robespierre*. Oxford, Blackwell, 1935, 2 vol. in-8°, LV-312 et 300 p. ; prix : 24 s. Voir *Annales historiques de la Révolution française*, 1936, p. 468.

que Robespierre n'est qu'un « fanatique » qui a voulu rendre les hommes vertueux, à quoi, paraît-il, ils ne tiennent pas du tout, et aussi un « dictateur » qui, par ambition et par « fanatisme », a imposé son autorité personnelle en se débarrassant de ses rivaux. Jusqu'aux chapitres qui concernent la Terreur, l'impression d'ensemble est assez bien d'accord avec la première conception, bien que, de temps à autre, elle devienne incertaine. Mais, quand on en arrive aux chapitres xv et xvi, Robespierre devient « l'Inquisiteur », « le Dictateur ». Sur la « vertu », point d'étude d'ensemble et même des vues contradictoires, car tantôt M. Thompson observe qu'il s'agit d'une vertu civique et tantôt, l'opposant à la Terreur, il la regarde comme morale et même chrétienne. La vertu robespierriste tient peut-être des deux caractères, mais par quelle voie ? En définitive, on peut présumer que M. Thompson est troublé en présence de la Grande Terreur qui, politiquement et humainement, semble inexplicable si on ne se décide pas à reconnaître que Robespierre a participé de la mentalité collective qui explique la Grande Peur et les massacres de Septembre et dont la Grande Terreur devient ainsi la manifestation dernière. Cette mentalité collective, Aulard l'ignorait et, ne pouvant imputer la Grande Terreur aux nécessités de la défense nationale, en rejettait la responsabilité sur Robespierre seul, comme l'avaient fait les thermidoriens. Mathiez, qui voulait que Robespierre fût un homme d'État, n'aurait pas volontiers admis qu'il eût partagé, au moins jusqu'à un certain point, les passions des sans-culottes et se montrer aussi « hébertiste » qu'eux : il avait donc essayé d'expliquer la loi de prairial par les décrets de ventôse. Il me semble que M. Thompson aurait donné plus d'unité à son œuvre en adoptant l'explication collective : Robespierre serait ainsi resté jusqu'au bout l'homme de la Révolution.

Le premier des trois volumes que nous promet M. Gérard WALTER sur le même personnage a seul paru jusqu'à présent¹, mais il permet de dire que le dessein en est moins ample que celui de M. Thompson. M. Walter déclare n'avoir pas voulu écrire une biographie et, en effet, aucun des problèmes d'ensemble ne se trouve ici posé ; aucune idée claire de la politique de Robespierre ne ressort de la lecture ; c'est particulièrement le cas pour les deux derniers chapitres où la succession des événements est intervertis. Ce que s'est proposé l'auteur, c'est « dégager... la part de vérité dans cet amas de renseignements contradictoires, d'allégations fantaisistes, d'informations incertaines qu'on a accumulées, depuis plus d'un siècle, autour de la mémoire de Robespierre » ; bref, semble-t-il, un travail analytique et critique, celui qui, pour tout historien, s'impose comme préliminaire, et auquel M. Thompson s'est livré de son mieux avant de passer à la synthèse. Tous ceux qui savent la difficulté d'une recherche de ce genre ne trouveront pas l'entreprise si « modeste » que l'avance M. Walter et, du même coup, seront

1. *Robespierre* ; t. I : *La montée vers le pouvoir*. Paris, Gallimard, s. d. (1936), in-8°, 317 p.

moins disposés à se montrer aussi sévères que lui pour ses prédécesseurs. Très heureux seraient-ils aussi, pour la même raison, de n'avoir aucune objection à formuler à l'égard du répertoire de faits mis à leur disposition. Il faut cependant constater que les omissions y sont nombreuses. Comme les interventions de Robespierre n'y sont classées rigoureusement ni dans l'ordre chronologique ni dans l'ordre méthodique, on est exposé, en attendant l'index, à se tromper sur leur compte, mais je ne crois pas qu'il soit parlé du rôle de Robespierre dans les discussions sur les Juifs et les comédiens, sur le jury et les conseils de guerre, sur le droit de paix et de guerre, sur l'égalité successorale, sur l'affaire de Nancy, sur la révision. L'appareil critique, essentiel en pareil cas, n'a pas non plus l'ampleur et la précision souhaitables. Enfin, il est étrange que le *Moniteur* soit cité comme une source pour la période antérieure au 24 novembre 1789, ainsi qu'un passage de la page 137 l'atteste, alors que Le Hodey ne semble guère utilisé.

Le livre de M. Ralph KORN GOLD¹ semble consciencieusement préparé, mais il diffère profondément de celui de M. Walter en ce qu'il se propose uniquement de présenter au grand public une biographie du type courant, et de celui de M. Thompson en ce qu'il élimine tout appareil critique. En outre, la préoccupation contemporaine apparaît dès le titre, Robespierre se voyant adjuger la dénomination de « premier des dictateurs modernes ». Bien que l'auteur reconnaîsse que son personnage n'a pas été dictateur en titre, il assure que, pourtant, il a toujours fait prévaloir ses vues. C'est contestable, et particulièrement pour les derniers mois de sa vie où, précisément, on place spécialement sa dictature. En remontant plus haut, M. Korn gold exagère en maintes circonstances son influence : il aurait été, après le 10 août, le maire officieux de Paris, et, à la suite du 2 juin, le maître de la France. L'autre idée directrice tend à faire de Robespierre le chef du « quatrième État » et le précurseur du socialisme. Il est naturel que M. Korngold, qui a été secrétaire général du parti socialiste américain, regarde les robespierristes, qui, jusqu'à Babeuf du moins, ont été à l'extrême pointe de la Révolution, au point de vue social, grâce aux décrets de ventôse, comme occupant une position équivalente à celle que ses amis occupent aujourd'hui. Mais il faut avoir grand soin, si l'on ne veut pas déformer la réalité historique, de bien spécifier que leur but était de généraliser la propriété individuelle, non d'instituer une propriété collective des moyens de production, et qu'ils étaient donc, l'étatisme mis à part, plus proches de Proudhon que de Marx.

Le petit volume de M. P.-J. RENIER² ne se propose pas de raconter dans le détail la vie de Robespierre, bien qu'il soit pourvu d'une bibliographie et

1. *Robespierre, le premier des dictateurs modernes* ; traduction française de Jacques Marty. Paris, Payot, 1936, in-8°, 349 p.

2. *Robespierre*. Londres, Peter Davies, 1936, in-8°, 177 p.

au courant des faits. C'est plutôt un « essai ». Avec lui, nous entrons dans la série des publications — les plus nombreuses — où Robespierre apparaît comme un mystique et un fanatique de la vertu, « une abstraction », « la tragédie de la certitude ». Ce n'est ni un réaliste ni un homme d'action. Au pôle opposé de M. Korngold, M. Renier tient même que son rôle a été insignifiant et que, lui absent, tout serait allé de même. Tout au plus, son rôle serait-il négatif, je veux dire que, sans lui, la Terreur eût peut-être été pire. C'est faire bien bon marché des individus et M. Renier semble avoir considéré les faits de si haut que l'ascendant de son personnage lui a échappé tout autant que son habileté politique. Il y aurait à reprendre aussi sur l'idée qu'il s'est faite des Jacobins et, avant de voir dans les sans-culottes des socialistes, il aurait été bon de définir exactement ce qu'on entend par là.

M. Peter Richard ROHDEN a conçu son ouvrage d'une autre manière encore¹. Ce n'est pas non plus une biographie à proprement parler. Comme M. Renier, il estime que Robespierre, n'étant ni homme d'Etat ni homme d'action, ne mène pas l'histoire ; c'est la Révolution qui le mène et on ne peut le comprendre qu'en la racontant. M. Rohden la connaît bien, mais cette méthode le conduit à d'interminables digressions, où le personnage n'apparaît pas. Même quand il raconte la jeunesse de celui-ci, il juge nécessaire de raconter l'histoire de l'Artois depuis Jules César. Il y a, en sens contraire, des lacunes dans cette histoire, et enfin on ne voit pas si l'auteur regarde la Révolution comme née d'un conflit social ou d'une idéologie, bien que le sous-titre donne à penser que c'est la seconde hypothèse qui est exacte. Quant aux problèmes examinés, il s'en faut qu'on tombe toujours d'accord avec l'auteur sur la manière de les poser. Par exemple, il conteste que la Terreur s'explique, comme le voulait Aulard, par le souci de la défense nationale. Si l'on entend par là que c'est un phénomène plus complexe, d'accord. Mais ce n'est pas une raison pour nier, comme Taine, ou pour atténuer systématiquement, comme M. Rohden, le péril que courrait la Révolution. Encore moins faut-il faire abstraction de l'idée que les patriotes se faisaient de ce péril et dont il n'est rien dit. La tendance est bien caractérisée par un parallèle entre l'an II et la fin du règne de Louis XIV : la France était alors envahie aussi et les Camisards insurgés ; cependant, il n'a pas été recouru à la Terreur. On voudrait savoir, soit dit en passant, ce qu'en pensaient les protestants. Mais il est bien évident que, pour instituer pareille comparaison, il faut que M. Rohden fasse abstraction totale du conflit social qui est l'essence même de la Révolution. Pour ce qui est de Robespierre, il semble résulter de nombreuses remarques sur sa politique qu'elle a été déterminée en plus d'un cas par les circonstances et qu'on ne peut déterminer avec précision sa part de responsabilité dans l'application de la Terreur ;

1. Robespierre. *Die Tragödie des politischen Ideologen*. Berlin, Holle, s. d. (1935), in-8°, 519 p. ; prix : 6 m. 80.

cependant, M. Rohden ne laisse pas d'affirmer qu'il n'est qu'un idéologue, un fanatique, un mystique, tout en s'abstenant de définir ces expressions qui tiennent lieu d'explication. On en trouve encore bien moins dans la dissertation de M^{me} Charlotte SEMPELL¹, dont il n'y a rien à retenir, et dans le brillant essai de M. F. SIEBURG². Ce sont des ouvrages qui pèchent justement par où ils prétendent que Robespierre a péché : construits *a priori*, sinon dans une intention de polémique ou de propagande politique, ils sont l'œuvre d'« idéologues » et non d'historiens.

A M. Emil MÜLLER est venue l'idée judicieuse d'étudier en eux-mêmes l'aptitude oratoire de Robespierre, ses discours et ses articles de journaux, afin de découvrir quelques-unes des causes de son influence et d'apporter, d'autre part, une contribution à la *Publizistik*, c'est-à-dire à la science de la propagande³. Il observe avec raison (p. 58, note 21) que les historiens abandonnent trop volontiers cet examen aux philologues et s'en tiennent presque toujours à l'analyse des idées sans rechercher le « comment », c'est-à-dire les moyens techniques qui ont servi à les exprimer de manière persuasive. Une première partie est consacrée à l'orateur lui-même, à ses origines, au prestige de son surnom, à son physique et à sa voix ; une seconde aux discours, aux mots d'ordre qu'ils lancent, à leur composition, au style ; une troisième aux journaux ; finalement, l'opinion et le club des Jacobins sont également incorporés à l'exposé. Il appelle trois objections. En premier lieu, contrairement à ce que le dessein paraissait promettre, il est encombré de jugements sur les idées et la personne de Robespierre et sur la Révolution elle-même ; à chaque instant, on perd donc de vue le but, c'est-à-dire la recherche objective des qualités, des défauts et des procédés de l'orateur ou de l'écrivain. En second lieu, la substance, pour cette raison même, se réduit à fort peu de choses : ce n'est pas un seul discours qu'il aurait fallu étudier ; il manque un lexique de Robespierre et un répertoire des expressions caractéristiques. Enfin, et c'est ici une réflexion à laquelle M. Müller aurait aisément évité de se prêter, on voit continuellement assurer que le « mot » mène le monde, assertion métaphysique qui provoque immédiatement une question, bien positive celle-là : c'est de savoir si l'orateur ou le journaliste, plus généralement ce qu'on appelle le « meneur », est en état d'imposer des vues arbitrairement choisies ou s'il ne séduit la foule qu'en exprimant ce qu'elle entrevoit confusément ou ce qui répond à ses besoins et à ses passions. Je tiens pour l'affirmative ; en ce cas, puisque le problème était posé, il aurait fallu examiner si les discours de Robespierre ont agi seulement de manière en quelque sorte mécanique, par la suggestion

1. *Maximilian Robespierre als doktrinärer Revolutionär*. Berlin, Ebering, 1935, in-8°, 58 p. (*Historische Studien*, Heft 264).

2. *Robespierre*, traduction française. Paris, Flammarion, 1936, in-8°, 332 p. Nous n'avons pas reçu l'édition allemande.

3. *Robespierre Revolutionär und Redner*. Würzburg, K. Triltsch, 1937, in-8°, 95 p.

mentale, comme avait accoutumé de dire G. Lebon, ou aussi parce qu'ils répondaient aux préoccupations d'une partie des Français. Rien n'obligeait M. Müller à cette recherche qui n'était pas incluse dans le problème tel qu'il l'avait défini au début, mais il fallait dès lors s'en tenir strictement aux limites stipulées. Je ne saurais d'ailleurs cacher qu'à mon avis il eût été bon de les élargir dans le sens que je viens de dire.

Il est bien connu, tout au moins depuis le célèbre ouvrage de Mathiez sur la Révolution et les étrangers, qu'en voyant les peuples suivre docilement leurs « tyrans » dans la croisade contre la France, les révolutionnaires, cruellement déçus, comme Robespierre le leur avait prédit, et d'ailleurs obligés par les circonstances à se préoccuper avant tout de leur propre salut, se sont résolus à traiter désormais les peuples « esclaves » en ennemis à l'égal de leurs princes, et ont regardé avec méfiance désormais les étrangers réfugiés. Le gouvernement révolutionnaire fit de son mieux pour exploiter ces sentiments, pour « populariser » et nationaliser la guerre, pour tourner au profit de la défense révolutionnaire la solidarité et aussi l'égoïsme national qu'une longue histoire avait enseignés aux Français. On écrirait un livre très utile en recherchant les procédés par lesquels il a essayé de réaliser son dessein. Le titre choisi par M. James Michael EAGAN ne lui conviendrait pas bien ; cependant, la première idée qu'il suggère, c'est que tel était le but qu'il se proposait¹. On est très déçu. Non qu'on ne trouve ici quelques-unes des observations auxquelles on s'attendait. Mais la recherche s'est éparpillée parce que l'auteur, en réalité, a voulu, lui aussi, écrire, à sa manière, une histoire de Robespierre. En dépit des différences de plan, les mêmes problèmes réapparaissent donc, et aussi les mêmes incertitudes. Il est difficile de croire que Robespierre voulût être dictateur, est-il observé p. 149, et, en effet, le chapitre xi parle d'une « dictature jacobine », c'est-à-dire collective, je suppose ; mais alors que dire du titre ? Il n'est qu'un des Jacobins nationalistes, lit-on p. 12 ; Barère et Carnot sont des guides aussi fermes, mais, sans doute parce qu'ils lui confient la mission de porte-parole (Barère a pourtant parlé en l'an II ?), ce n'en est pas moins lui qui semble ici avoir tout fait. Au vrai, M. Eagan a voulu décrire non le passage de la Révolution du stade universitaire ou cosmopolite à l'égoïsme national, mais l'érection d'un État « totalitaire » par le gouvernement révolutionnaire. Ce n'était pas un sujet très neuf, et il est vraiment surprenant que, de ce point de vue, aucun chapitre ne soit consacré à l'économie. On en est d'autant plus étonné que M. Eagan, bien qu'il nous promette le contraire dans sa préface, institue à maintes reprises une comparaison entre l'État jacobin et celui des dictateurs modernes, nommément désignés. Or, s'il est une comparaison objectivement instructive, c'est bien celle des moyens matériels dont disposaient les

1. *Maximilien Robespierre nationalist dictator*. New-York, Columbia University Press, 1938, in-8°, 242 p.

hommes de l'an II et les autres. D'un autre côté, Robespierre étant supposé avoir tout fait, on voit reparaître l'opposition entre la conception idéologique (l'État totalitaire dérive logiquement des pensées de Robespierre) et la conception historique (il est né des circonstances), sans qu'on sache nettement à quoi s'en tenir, surtout si l'on tient compte des passages où le Comité et les Jacobins sont mis en cause. Enfin, on ne sait où M. Eagan a connu les buts de guerre de Robespierre : d'après lui, il voulait une Europe gouvernée par la France (p. 219). Et, nonobstant, il reproduit le fameux passage : « Il faut aller au Rhin ; non pour y rester : c'est la guerre éternelle, mais pour faire la paix, paix sans conquêtes. » Mathiez a montré qu'il n'était pas de Robespierre¹. Mais comment M. Eagan, qui le prend pour tel, le met-il d'accord avec l'assertion rapportée plus haut ?

Rien ne permet d'affirmer qu'il voulût prolonger la guerre, une fois la France évacuée et la République reconnue. On pourrait tout au moins faire valoir en faveur de l'opinion contraire l'opposition déterminée qu'il avait opposée aux Girondins, au cours de leur campagne belliqueuse. M. Georges MICHON, reprenant ce sujet, a étendu ses anciennes recherches². C'est un des épisodes les plus remarquables de la carrière de Robespierre et il y a montré un réalisme et une sagacité admirables. Toutefois, je me suis demandé si certains « pacifistes » contemporains, en lisant M. Michon, ne concluraient pas que Robespierre était, comme eux, partisan de la paix à tout prix : rien n'était plus loin de sa pensée. Il ne faudrait pas non plus se dissimuler à quelles difficultés sa politique aurait pu se heurter : il était persuadé que, si le roi restait sur le trône, il continuerait d'appeler l'étranger et que, si la guerre éclatait, il ferait tout pour préparer les voies à l'invasion. Il conseillait donc de maintenir la paix aussi longtemps qu'il se pourrait et de profiter du répit pour renverser Louis XVI. Aurait-il persuadé les Français ? C'est bien douteux. Le 10 août est une journée faite « à chaud », sous la pression du manifeste de Brunswick et de l'invasion imminente. On mentionnera pour finir le petit volume de M. Bernard NABONNE sur la vie privée de Robespierre³.

Saint-Just a inspiré à M. Eugene Newton CURTIS un livre soigneusement préparé⁴, où le fruit de recherches personnelles ne manque pas, mais où pourraient se trouver utilisés, entre autres, les ouvrages publiés par l'état-major sur les armées de la Révolution, la thèse de M. Jacob sur Lebon, les *Souvenirs de Duval*. L'étude du milieu où grandit Saint-Just est peu poussée, moins que dans d'autres biographies du même conventionnel. Pas plus qu'eux, il ne renouvelle l'histoire des missions qu'il décrit toutefois en dé-

1. *Annales historiques de la Révolution française*, 1925, p. 486.

2. *Robespierre et la guerre révolutionnaire, 1791-1792*, Paris, Rivière, 1937, in-8°, 138 p.

3. *La vie privée de Robespierre*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-16, 254 p.

4. *Saint-Just, colleague of Robespierre*. New-York, Columbia University Press, 1935, in-8°, 403 p. Voir *Annales historiques de la Révolution française*, 1936, p. 553.

tail : il faudrait aller la faire sur place, dans les archives départementales et communales. Sans elle, il est probable que les auteurs ne feront que se répéter. L'ouvrage de M. Curtis, attentivement annoté, leur sera indispensable comme instrument de travail. Il faudra retenir d'ailleurs pour l'histoire générale les chapitres consacrés à la constitution de 1793 et à la contribution que Saint-Just y apporta, à l'organisation et au fonctionnement du Comité de Salut public et de la répression terroriste, aux rapports de Saint-Just avec Robespierre. M. Curtis est animé d'une sympathie discrète, mais indéniable, pour celui qu'il appelle le Shelley de la Révolution, marquant ainsi le caractère incontestablement romantique de cette figure qui, par certains côtés, s'apparente à Bonaparte. On objectera que la politique sociale de Saint-Just aurait mérité plus d'attention. Dans ses *Institutions républiques*, on rencontre des réflexions saisissantes qu'il eût été nécessaire de mettre en évidence, et je ne crois pas que, pour lui, les décrets de ventôse aient été exclusivement des mesures de circonstance. Il mérite le juste hommage que lui rend M. Curtis comme défenseur de la nation révolutionnaire. A mon avis, il n'est pas moins éminent pour avoir conçu, ou tout au moins défendu, la mesure sociale la plus hardie qu'on ait jamais votée dans une assemblée française.

Après avoir écrit un livre sur Robespierre, M. Ralph KORNGOLD en a consacré un autre à son ami¹. Il est assez succinct et, pas plus que l'autre, n'est pourvu de notes. Elles importeraient pourtant à l'appui de certaines assertions de détail, par exemple que Saint-Just est reparti avant le 20 prairial et qu'il a désapprouvé la loi du 22. M. Korngold est plein d'admiration pour Saint-Just et, du coup, très hostile à tel de ses adversaires comme Schneider, sur lequel il aurait bien fait de consulter l'étude de R. JAQUEL². M. Pierre DEROCLES s'est borné à rassembler dans un ordre méthodique les idées de Saint-Just³. L'exposé en est clair et fidèle. Mais il n'est pas suffisamment mis en rapport avec les circonstances et fait appel à des écrits de dates différentes, en sorte que l'unité, qu'aperçoit l'auteur, est moins apparente à l'historien. Par exemple, il n'insiste pas assez sur l'indifférence manifestée pour la réglementation dans le discours de novembre 1792 sur les subsistances, non plus que sur les motifs de circonstance qui ont recommandé les décrets de ventôse, à côté des raisons de principe⁴.

Après avoir lu ces nombreux ouvrages sur les chefs de la démocratie mon-

1. *Saint-Just*, traduit de l'anglais par Albert Lehmann. Paris, Grasset, s. d. (1937), in-8°, 255 p.

2. *Annales historiques de la Révolution française*, 1932 et 1933.

3. *Saint-Just, ses idées politiques et sociales*. Paris, Éditions sociales internationales, 1937, in-16, 173 p.

4. Il a paru aussi sur Saint-Just un volume de M. Centore-Bineau, que nous n'avons pas reçu. On lira également l'article de M. J. BERTRAND, *Un commensal de Saint-Just*, dans *Annales historiques de la Révolution française*, novembre 1937.

tagnarde, il est une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de formuler, il faut bien l'avouer : ils ne sont pas sans mérite ; quelques-uns sont à retenir comme base des travaux futurs ; mais beaucoup nous renseignent sur les familles d'esprits au travers desquels la physionomie de Robespierre et de Saint-Just, le premier surtout, prend toutes les couleurs, plutôt qu'ils ne nous font avancer dans la connaissance de leur histoire.

Des membres du tribunal révolutionnaire ont aussi les honneurs de l'impression. Mais on ne saurait dire que M. Jacques CASTELNAU ait enrichi l'histoire de Fouquier-Tinville¹. Pour Vilate, M. Maurice FAVONE² produit deux actes de catholicité qui démontrent qu'il a bien été prêtre, car il les signe comme vicaire d'Argenton-sur-Creuse ; en outre, M. Favone a retrouvé un certificat de serment constitutionnel du 3 janvier 1792. Il tient son personnage pour robespierriste : son arrestation, le 2 thermidor, est attribuée par lui-même à Billaud-Varenne, et c'est un fait que la Commune l'a fait mettre en liberté le 9. Il n'en désavoua pas moins le « tyran » avec éclat, ce qui, d'ailleurs, ne le sauva pas, et il semble que l'auteur se fait une trop haute idée des talents et des vertus de ce jeune homme.

M. le baron LE MENUET DE LA JUGANNIÈRE a rappelé le souvenir de son ancêtre³, terroriste aussi, mais de moindre envergure, qui, ancien conseiller au bailliage de Saint-Lô, devint, en 1792, accusateur au tribunal criminel de la Manche et, en 1793, assuma aussi la présidence du Comité de défense de Coutances contre les Vendéens. Après Thermidor, il ouvrit d'ailleurs une enquête contre les terroristes. Président du tribunal criminel en 1796, membre des Anciens en l'an VI, il resta républicain et refusa de s'associer au complot bonapartiste. On le nomma pourtant président de la Cour de Caen, et on le fit baron en 1810. La Restauration le vit de mauvais œil : il prit sa retraite en 1823. Louis-Philippe le réintégra. On lira avec curiosité la lettre où il vitupère, en 1831, contre les saint-simoniens.

Réal, jacobin, s'est tenu dans la pénombre à partir du 2 juin 1793, pour jouer de nouveau un rôle qui n'a pas été négligeable au cours de la réaction thermidorienne. M. Louis BIGARD nous procure sur lui une biographie, où ses origines sont exposées en des pages pleines d'intérêt, à cause de leurs détails concrets⁴. La carrière politique pendant la Révolution et l'Empire, avec moins de faits nouveaux, est retracée d'assez près. On sait que Réal devint l'un des policiers de Bonaparte et fut fait comte de l'Empire. M. Bigard n'a pas rapporté son mot de 1812 : « Cette populace n'a jamais été bien matée. »

1. *Fouquier-Tinville, le pourvoyeur de l'échafaud*. Paris, Hachette, s. d. (1937), in-8°, 251 p.

2. *Dans le sillage de Maximilien Robespierre. Joachim Vilate*. Paris, M. Rivière, 1938, in-8°, 117 p.

3. *Le baron Le Menuet de la Jugannière, législateur et magistrat normand, 1746-1835*. Caen, Jouan et Bigot, 1938, in-8°, 59 p.

4. *Le comte Réal, ancien jacobin*. Versailles, Bernard (Mercier, successeur), 1937, in-8°, 209 p.

Il aurait achevé de peindre le personnage. Il a écrit des mémoires, dont on ne sait malheureusement s'ils existent encore. M. Bigard reproduit du moins en appendice un lot important de documents inédits qui le concernent.

Sur Babeuf, la publication la plus importante est celle de M. Dommange, les *Pages choisies* dont nous avons déjà parlé. M. Gérard WALTER a aussi abordé le sujet dans un livre qui est principalement constitué par des articles de revues, ici rassemblés¹. Il est dépourvu d'appareil critique : c'est un « simple récit » qui n'est même pas une mise au point des connaissances. Sylvain Maréchal a, de son côté, attiré l'attention de M. C.-A. FUSIL² ; c'est un homme dont la carrière et les idées intéressent à la fois le mouvement littéraire, la philosophie, l'histoire de la Révolution et les origines du socialisme, puisqu'il fut compromis dans le complot babouviste. Il mériterait un ouvrage étendu, dont il ne serait pas facile de réunir les éléments qui sont très dispersés. On ne saurait dire que M. Fusil ait satisfait à toutes les exigences. Son livre est de lecture aisée, mais n'est sûrement pas définitif.

Le Directoire est moins bien partagé que la Convention. Miss Georgia ROBISON a recommencé la biographie de Larevelliére-Lépeaux, déjà écrite par M. Meynier, qui s'était arrêté à 1795, et l'a continuée³. La partie la meilleure de l'ouvrage est, à coup sûr, celle qui raconte la jeunesse du futur directeur. Sur son rôle à la Convention, peu de choses : le rôle de Larevelliére dans l'élaboration de la Constitution de l'an III n'est pas élucidé. Au Directoire est attribuée la majeure partie de l'ouvrage. L'histoire politique et les affaires extérieures sont exposées assez brièvement et sans nouveautés. Peut-être aurait-on pu utiliser les papiers de Trouvé qui sont dans le fonds F. Masson à la bibliothèque Thiers. On notera un passage intéressant sur l'organisation du travail du premier Directoire et la nomination des commissaires. L'attention portée par Larevelliére à l'instruction publique, à l'Institut, aux théâtres et aux arts, à la théophilanthropie, est tout particulièrement retenue. La journée de prairial est sommairement traitée. L'avant-dernier chapitre suit Larevelliére durant les vingt-cinq années qu'il vécut après le 18 Brumaire. Un intéressant appendice établit que le nom primitif s'écrivait Revelliére. Lépeaux était un nom de terre. La particule fut adoptée par le père du directeur. La bibliographie rendra service.

Barras, aussi, a inspiré une nouvelle biographie, œuvre de M. Jacques VIVENT⁴. Il utilise quelques documents inédits et connaît bien l'imprimé. Il met en lumière l'importance capitale de l'esprit de décision que Barras, ancien officier, manifesta au 9 thermidor et au 13 vendémiaire. En maints endroits, le récit porte la marque personnelle de l'auteur, par exemple à

1. *Babeuf et la conjuration des Égaux*. Paris, Payot, 1937, in-8°, 262 p.

2. *Sylvain Maréchal ou l'Homme sans Dieu*. Paris, Plon, 1936, in-8°, 276 p.

3. *Revelliére-Lépeaux, citizen Director, 1753-1824*. New-York, Columbia University Press, 1938, in-8°, 307 p. (*Studies in history, economics and public law*, n° 438).

4. *Barras, le « roi » de la république*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 250 p.

propos de Louis XVII, dont il penche à admettre l'évasion sous les auspices de Barras. Mais le Directoire ne tient pas grande place dans ce volume, d'ailleurs intéressant¹.

Quelques « héroïnes » doivent également prendre place ici. M^{me} Roland est absente, mais Charlotte Corday tient son rang. M. E. ALBERT-CLÉMENT raconte une fois de plus sa courte existence² pour démontrer qu'elle n'a jamais été républicaine et que c'est une aristocrate et une royaliste qui a tué Marat. Il est vrai qu'elle a manifesté plusieurs fois son peu d'estime pour Louis XVI et les contre-révolutionnaires, mais c'est parce qu'elle les jugeait pusillanimes et incapables. La mort du roi ne la plongea pas moins dans le désespoir. Au fort de la guerre civile, elle a frappé Marat comme un soldat frappe un ennemi. L'auteur convient d'ailleurs qu'elle n'avait plus aucune conviction religieuse. Avec beaucoup de chaleur, il dénie toute réalité aux amourettes qui lui ont été attribuées pour humaniser sa figure. Il importe assez peu : sur le fond, je pense que M. Albert-Clément a raison.

A M^{me} Tallien se rapportent deux esquisses de M^{me} la princesse de CHIMAY³ et de M. Jacques CASTELNAU⁴. La première est intéressante par les documents inédits qu'elle présente sur le troisième ménage de la Cabarrus ; elle aurait pu l'être bien plus encore, car M^{me} la princesse de Chimay, niant que Thérésa ait été vénale et assurant que la spéculation lui procura de grandes ressources, annonce que ses ordres de bourse à son banquier Beerenbroock subsistent aux archives de Chimay (p. 193-194) : on regrette de ne pas les voir reproduits.

M. le comte Pierre de ZURICH a écrit un agréable volume sur M^{me} de la Brûche en utilisant les mémoires et la correspondance de cette dame, dont il a extrait de nombreux passages⁵. C'était la fille d'un receveur des finances, qui, élevée par un oncle maternel fort riche qui la fit son héritière, épousa le fils d'un fermier général. Elle resta promptement veuve, avec une fille qu'elle maria à Molé ; elle fut aussi comme la mère adoptive de Césarine d'Houdetot, qu'elle joignit à Prosper de Barante. Les amies et les amoureux ne lui manquèrent pas. Le comte de Crillon et le marquis de Bonnay contribuèrent à l'attacher au clan de la noblesse libérale et elle resta toujours fidèle à la monarchie constitutionnelle. Sous la Restauration, son château de Marais devint un point de ralliement pour les adversaires des ultras. Malheureusement, ses mémoires s'interrompent en 1788 et, s'ils reprennent en 1792, pour se terminer d'ailleurs en 1796, ils ne disent rien de la politique.

1. Sur Saint-Simon pendant la Révolution, il y aura lieu de consulter le tome II de l'ouvrage de M. H. GOUIER sur *La jeunesse d'Auguste Comte* (1936). Nous ne l'avons pas reçu.

2. *La vraie figure de Charlotte Corday*. Paris, Émile-Paul, 1936, in-8°, 316 p.

3. *M^{me} Tallien royaliste et révolutionnaire*. Paris, Plon, s. d. (1936), in-8°, 310 p.

4. *M^{me} Tallien, révolutionnaire, favorite, princesse*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 253 p.

5. *Une femme heureuse, M^{me} de la Brûche, 1755-1844*. Paris, de Boccard, 1934, in-8°, 588 p.

On le regrette, car elle aurait sûrement pu nous rapporter bien des choses sur les débuts de la Révolution.

HISTOIRE MILITAIRE. — De l'histoire diplomatique de la Révolution, nous n'avons rien à dire, et l'histoire militaire, sans être pareillement abandonnée, n'a pourtant pas beaucoup de partisans. A paru le dernier volume de feu M. le colonel Ramsay Weston PHIPPS sur les armées de la République¹ : il traite principalement de la période directoriale jusqu'au 18 fructidor ; deux chapitres sur l'armée de l'intérieur remontent toutefois plus haut. Les trois quarts des pages sont consacrées à Bonaparte. La seule étude importante à signaler est celle de M. Robert WARSCHAUER sur l'évolution de la conception de la guerre chez Lazare Carnot². Après avoir rappelé l'origine et la carrière de l'organisateur de la victoire, ainsi que les maximes de la guerre traditionnelle et les nouveautés préconisées par les écrivains militaires de la fin de l'Ancien Régime, surtout par Guibert, M. Warschauer analyse les deux écrits où Carnot, avant la Révolution, a exposé ses propres idées à cet égard : l'Éloge de Vauban, présenté à l'Académie de Dijon, en 1784, et le Mémoire au comte de Brienne, ministre de la Guerre, qui est de 1788. Il n'y admet la guerre qu'en réponse à l'agression. De ce point de vue, il est convaincu que l'élément essentiel de la défense est un solide réseau de forteresses. Il se représente donc les opérations de la manière la plus traditionnelle : une guerre de sièges, l'armée de campagne manœuvrant pour obliger l'assiégeant à abandonner son entreprise, autant que possible sans livrer bataille. L'organisation de l'armée, telle qu'il l'envisage, ne comporte d'ailleurs pas le service obligatoire. Rien n'annonce donc la stratégie révolutionnaire. M. Warschauer étudie ensuite en détail, en s'appuyant sur l'imprimé et aussi sur des recherches d'archives, les avis donnés par Carnot durant ses missions et ses instructions après son entrée au Comité de Salut public, jusqu'à la délivrance de Dunkerque ; il ne néglige pas les lettres des représentants à l'armée du Nord, ni surtout les plans proposés par les militaires, par exemple Houchard et son chef d'état-major Berthélemy. De tout cela, il ressort que le sort des forteresses, pendant cette période, a été la préoccupation dominante et que les opérations ont été envisagées en fonction du secours à leur apporter. Encore était-ce par une diversion sur Ostende, non par attaque directe, que Carnot songea à sauver Valenciennes. C'est Berthélemy qui, le premier, mit en avant un plan précurseur de la stratégie nouvelle : quand Cobourg et York se furent séparés, il proposa de se concentrer pour les accabler séparément. Pour la première fois aussi, l'idée apparaît dans une lettre de Carnot, en date du 28 août : il l'avait empruntée à Berthélemy. Toutefois, ses vues demeurent moins claires que celles de ce

1. *The armies of the first french republic and the rise of the marshals of Napoleon I.* Oxford, University Press, 1935, in-8°, 325 p.

2. *Studien zur Entwicklung der Gedanken Lazare Carnots über Kriegsführung, 1784-1793.* Berlin, Ebering, 1937, in-8°, 155 p. (*Historische Abhandlungen*, Heft 7).

dernier : il poussa Houchard à attaquer sur la Lys, en vue d'envelopper l'armée anglo-hanovrienne, mais sans envisager, à ce qu'il semble, de la détruire et en mettant surtout en avant la nécessité de sauver Dunkerque. M. Warschauer termine en souhaitant que d'autres entreprennent de rechercher comment les idées de Carnot ont continué de se préciser ultérieurement. On le souhaite avec lui. J'ai émis l'opinion qu'en 1794 encore, il n'était point parvenu à la conception que Bonaparte réalisera avec tant de maîtrise et que la grande opération stratégique de l'armée de Sambre-et-Meuse n'avait été montée qu'à tâtons, et trop tard pour donner tous les résultats qu'elle aurait pu procurer. Une étude comme celle de M. Warschauer pourrait, seule, la vérifier dans le détail.

D'une analyse faite en l'an VIII, par un commis français à Turin, de la correspondance du gouvernement sarde avec Londres, M. Louis CAPPATTI a tiré quelques renseignements sur le siège de Toulon¹. M. Franck DELAGE a publié trois lettres de soldats limousins, l'une de Vendée, 1793, la seconde d'Égypte, la troisième de Francfort-sur-Oder en 1812². MM. G. d'OSTOYA et S. WŁOCEWSKI ont rappelé, avec indications bibliographiques, le rôle joué par tant de leurs compatriotes dans les armées françaises de l'Ancien Régime et de la Révolution³.

Quelques biographies aussi. M. Paul RIVAL a romancé celle de Marceau⁴. M. Maurice GARÇOT a écrit celle de Kléber d'après les récits antérieurs⁵. M. Étienne AUBRÉE s'est contenté de rassembler nombre de renseignements sur les origines de Lescure, son portrait, sa mort, le lieu supposé de sa sépulture, et sur divers personnages ou événements qui se rattachent de plus ou moins près à la fin de son existence lorsque, blessé mortellement près de Cholet, il suivait l'armée vendéenne vers la Manche. On retiendra la curieuse figure du chirurgien Putod, ainsi que le récit de l'attaque et de la prise de Fougères, le 3 novembre 1793⁶.

HISTOIRE RELIGIEUSE. — Comme toujours, elle est, après la biographie, le genre le plus pratiqué. Au lecteur français, la dissertation de M^{me} Katharina HEINRICH, qui résume les travaux français et allemands sur la politique du clergé au début de la Révolution, n'apprendra sans doute que peu de choses, mais c'est un bon travail⁷.

1. *Quelques notes sur l'attaque de Gillette et la prise de Toulon.* Rome, Macry, 1938, in-8°, 5 p. (extrait de la revue *Fert*).

2. *Trois lettres de soldats limousins.* Limoges, Rivet, 1935, in-8°, 8 p.

3. *Les militaires polonais dans les armées françaises. L'Ancien Régime et la Révolution.* Paris, Picart, 1936, in-8°, 131 p.

4. *Marceau.* Paris, Gallimard, s. d. (1938), in-8°, 276 p.

5. *Kléber.* Paris, Berger-Levrault, 1936, in-8°, 319 p.

6. *Le général de Lescure.* Paris, Perrin, 1936, in-8°, 254 p.

7. *Die politische Ideologie des französischen Klerus bei Beginn der grossen Revolution.* Berlin, Ebering, 1934, in-8°, 172 p. (*Historische Studien*, Heft 253).

Deux très gros ouvrages ont commencé à paraître sur la Lorraine, incontestablement favorisée. M. l'abbé C. CONSTANTIN, aumônier du lycée de Nancy, s'occupe du département de la Meurthe¹. La bibliographie tient en quelques lignes ; du moins, les notes étendues démontrent-elles que les recherches ont été aussi étendues que minutieuses. A titre d'introduction, l'auteur remonte à l'année 1789. Les prêtres meurtheois ne firent aucune opposition à la Révolution et il fallut la constitution civile pour les diviser. Quand vint l'heure du serment, nombre de curés jurèrent avec restrictions et les hésitations des autorités à leur égard sont intéressantes. La plupart des municipalités acceptèrent ces serments restrictifs que la Constituante rejeta. Le Département se prononça dans le même sens : si le restrictionnaire acceptait d'entrer en communion avec l'évêque constitutionnel, il fallait se tenir pour satisfait. « Nous ne devons pas nous hâter », écrivait-il aux Districts le 9 mars 1791, « de condamner les restrictions dont le vrai sens ne peut être parfaitement connu que par la conduite de celui qui les a faites. » Sa politique fut justifiée par l'expérience. Après l'élection de Lalande, certains réfractaires se soumirent et M. Constantin constate que le schisme parut en régression.

L'établissement des listes nécessite donc les précisions les plus minutieuses, puisque beaucoup de prêtres ont varié. M. Constantin a dressé une table circonstanciée des prêtres astreints au serment comme fonctionnaires. Malheureusement, il n'a pas jugé à propos de traduire son énorme travail par une statistique et il n'est pas facile de l'établir parce qu'il semble avoir compté comme réfractaires des prêtres rétractés et des restrictionnaires. J'ai essayé de faire le décompte et, sans en garantir l'exactitude, il m'a donné 344 jureurs, 245 restrictionnaires, 152 réfractaires et 3 douteux. J'ai insisté antérieurement sur l'importance que présente la distinction entre ces deux dernières catégories, puisque le serment restrictif indique une disposition à la conciliation qui nuance sensiblement l'attitude du prêtre². Ultérieurement, le nombre des réfractaires proprement dits augmenta bien entendu, des restrictionnaires s'étant prononcés pour la résistance et des constitutionnels s'étant rétractés.

L'évêque constitutionnel Lalande constitua son conseil épiscopal et réorganisa son séminaire. On réussit à pourvoir le plus grand nombre des cures. M. Constantin ne donne pas le tableau du clergé constitutionnel, le réservant sans doute pour son second volume. Un chapitre spécial est consacré à la dispersion des religieux : pour chaque maison, leurs réponses sont indiquées. Mais la statistique d'ensemble n'est pas faite non plus. Pour les religieuses,

1. *L'évêché du département de la Meurthe de 1791 à 1802. Du serment constitutionnel au Concordat ; I : De 1791 à 1794. Du serment constitutionnel à la déchristianisation ; t. I : La fin de l'Église d'Ancien Régime et l'établissement de l'Église constitutionnelle.* Nancy, Humblot, 1935, in-8°, 846 p.

2. T. CLXXVI, p. 256.

les indications sont partielles, mais celles qui demandèrent à quitter furent sûrement rares.

Le monumental ouvrage de M. le chanoine P. LESPRAND sur le clergé de la Moselle n'en est encore, avec le tome III, qu'au serment constitutionnel¹. On se rendra compte par là de la masse de renseignements qu'il réunit et du soin extrême qui a présidé à sa préparation, bien que la bibliographie soit réservée pour plus tard. Les conclusions également. Cependant, il importe d'indiquer dès maintenant le contenu des volumes parus et les réflexions qu'il appelle. Le tome I décrit la situation générale du clergé en 1789. L'évêque de Metz était Mgr de Montmorency ; aussi, grand aumônier de France depuis la disgrâce du cardinal de Rohan en 1786, il laissait l'administration de son diocèse à l'évêque *in partibus* d'Orope, Henri de Chambre d'Urgons, et il n'était pas populaire. Aux États généraux, les curés envoyèrent deux des leurs. La sécularisation des biens d'église détermina l'évêque d'Orope à provoquer une réunion du clergé de Metz, malgré la municipalité, et à faire rédiger un mémoire qui ne paraît pas avoir obtenu beaucoup d'adhésions. L'auteur étudie ensuite en détail le clergé régulier, puis la suppression des couvents, maison par maison ; cette partie ne se termine qu'au tome II. Il y avait dans le diocèse 700 religieux et plus de 650 religieuses (I, 65) ; un certain nombre de ces dernières demandèrent à sortir ; ce ne fut, toutefois, qu'une faible minorité ; comme toujours, les religieux se sécularisèrent plus volontiers. Mais M. Lesprand ne donne pas de statistique, en sorte que ce long travail n'aboutit pas à une conclusion précise, au moins sous forme numérique. La suppression des chapitres termine le tome II. Le troisième commence par un chapitre sur le clergé paroissial ; les autres concernent le serment. Le clergé de Metz compta 6 asservementés et le collège 9, en tout 15, dont 10 religieux, sur 47. Les 12 professeurs du séminaire refusèrent de jurer. Pour le reste, il est procédé par district et par canton. Cinq districts seulement défilent ici : les autres figureront au tome IV ; il est à présumer que le résultat d'ensemble suivra. Mais, d'ores et déjà, une récapitulation se présente à la fin du paragraphe consacré à chaque canton : le total m'a donné 173 asservementés et 244 réfractaires ; les districts de Briey et de Longwy ont une majorité d'asservementés (39 contre 21 et 47 contre 43). Comparée aux notices établies minutieusement pour chaque prêtre, cette récapitulation permet de constater que M. Lesprand compte comme réfractaires tous ceux qui le sont devenus tôt ou tard. Les notices contiennent, pour chaque prêtre, l'histoire de ses démêlés avec les autorités et les fidèles ; elles indiquent également sa destinée ultérieure.

L'étude de M. l'abbé P. TAVERNIER sur le diocèse du Puy², préparée avec

1. *Le clergé de la Moselle pendant la Révolution*. Chez l'auteur, à Montigny-lès-Metz, in-8° ; t. I, 1933, xv-467 p. ; t. II, 1935, 487 p. ; t. III, 423 p.

2. *Le diocèse du Puy pendant la Révolution*. Le Puy, impr. Jeanne-d'Arc, 1938, in-8°, xv-279 p.

soin, ne prétend pourtant pas à l'érudition. Il s'efforce de replacer les faits religieux dans l'histoire de la Révolution et l'un des meilleurs passages a trait au rôle du clergé dans les élections aux États généraux ; mais, du clergé constitutionnel, il parle assez peu et c'est au martyrologe des réfractaires qu'il consacre le plus grand nombre de ses pages. Il y aurait eu 75 à 80 % d'insérés. 80 environ quittèrent la France ; quelques prêtres furent exécutés qui n'étaient pas tous du même bord ; 150 ecclésiastiques furent reclus, 53 désignés pour la déportation furent expédiés à Rochefort et 3 furent effectivement embarqués.

M. le chanoine Jean CONTRASTY¹ a réuni en un volume huit études, dont les trois quarts sont relatives à l'histoire religieuse de la Haute-Garonne de 1789 à 1815. On remarquera que l'auteur n'exagère pas le rôle de la maçonnerie. Il produit (p. 86) des chiffres, d'où il résultera que, sur 558 curés 191 auraient prêté serment, ainsi que 42 vicaires ; on nomma 119 curés constitutionnels et 27 vicaires ; 102 curés et 160 vicaires réfractaires restèrent en place ; en 1790 et 1791 au moins, on continua d'ordonner secrètement des prêtres romains. Le clergé concordataire paraît s'être recruté assez mal : il n'y eut que 71 ordinations de 1804 à 1814. Ce nombre fut porté à 233 entre 1815 et 1825. Instructive aussi est la statistique sommaire des ordinations pour les trois périodes qui suivent : de 1826 à 1850, 640, alors qu'il meurt 457 prêtres ; de 1851 à 1875, 494 contre 391 décès ; de 1876 à 1900, 495 contre 588.

M. Daniel BERNARD, dans le Finistère, s'est cantonné dans la période directoriale². Il a étudié l'application des lois du 3 brumaire an IV et du 19 fructidor an V, ainsi que le culte clandestin. Les recherches ont été minutieuses ; nombre de documents sont reproduits *in extenso*. Chaque déporté ou reclus se voit attribuer une notice détaillée. Un résumé statistique eût été utile. La population apparaît, comme on pense, tout à fait opposée aux lois répressives.

Trois biographies sont consacrées à des évêques. M. J. MÉRITAN, archiprêtre d'Orange, s'est intéressé au dernier évêque de cette ville, Mgr du Tillet³, qui, le siège supprimé, se retira en Seine-et-Marne, dans le petit domaine de sa famille, fut interné à Melun en octobre 1793 et ne fut libéré un an après que pour mourir bientôt, le 22 décembre 1794. La vie religieuse ne paraît avoir été bien active dans ce diocèse à la fin de l'Ancien Régime. M. Méritan y compte trois couvents d'hommes avec seulement quatre religieux. Il donne quelques renseignements sur les États de la principauté qui

1. *Pages d'histoire toulousaine*. Toulouse, Berthoumieu, 1935 ; chez l'auteur, à Lortet, par La Barthe (Hautes-Pyrénées), in-8°, 225 p. ; prix : 15 fr., port en sus.

2. *Documents et notes sur l'histoire religieuse du Finistère sous le Directoire*. Quimper, Le Goaziou, 1936, in-8°, 271 p.

3. *Louis-Guillaume du Tillet, dernier évêque d'Orange, 1730-1794*. Vaison-la-Romaine, Éditions de la Bonne Presse du Midi, 1936, in-8°, 175 p.

sont peu connus. Un appendice concerne l'abbé d'Astros, que son rôle sous l'Empire a rendu notable, et qui, nommé évêque d'Orange en 1817, lors du concordat manqué, ne fut pas installé parce qu'en définitive le siège ne fut pas rétabli.

C'est un évêque constitutionnel qui a retenu l'attention de M. l'abbé Jean BINDET¹. Il s'agit de Bécherel, évêque de la Manche, fils d'un marchand, frère d'un médecin et d'un homme politique qui fut maire et membre du district de Mortain. Curé de Saint-Loup près d'Avranches, il joua son rôle lors des élections aux États généraux qui furent agitées, et on l'élu député. Il ne joua aucun rôle à l'Assemblée, prêta le serment et fut choisi comme évêque de son département. 783 prêtres fonctionnaires avaient refusé le serment, mais 762 l'avaient prêté ; Bécherel reconstitua son séminaire et, au prix de nombreuses dispenses, procéda à de multiples ordinations. Presque toutes les cures purent être pourvues. La déchristianisation semble avoir été assez lente : le culte de la Raison ne fut institué à Coutances que le 11 janvier 1794. Comme dans le Morbihan, ce fut Lecarpentier qui porta le coup définitif en ordonnant, le 1^{er} floréal, d'arrêter les constitutionnels qui n'avaient pas abdiqué. Bécherel refusa de se soumettre et fut emprisonné. Après les lois de l'an III, il rétablit de son mieux le culte et tint des synodes à Coutances en 1799 et 1800 : 131 prêtres adhérèrent à l'organisation qu'on y adopta. Avant la Terreur, Bécherel avait disposé de 8 à 900 prêtres, selon M. Bindet. Le déchet avait-il été si considérable ? Il est probable que ces adhérents ne représentent pas la totalité de ce qui restait du clergé assermenté. Après le Concordat, Bécherel devint évêque de Valence, et c'est à ce moment que M. Bindet l'abandonne. Il paraît avoir été un des membres distingués de l'épiscopat constitutionnel.

De Gausserand, évêque du Tarn, M. Émile APPOLIS parle moins longuement². Pareillement député aux États, Gausserand, curé de Rivières près de Gaillac, fut élu évêque contre le P. Lermet qui, peu après, fut élevé au siège de Toulouse. C'était un prêtre instruit, charitable, de mœurs irréprochables et de belle prestance. Il eut pourtant moins de succès que Bécherel : les insermentés étaient en majorité sensible dans le Tarn et le conflit religieux agita passablement la population. On ne parvint pas à pourvoir toutes les cures et une quarantaine de réfractaires demeurèrent en place. Le séminaire ne put se recruter et fut supprimé en 1792. Lors de la déchristianisation, Gausserand refusa d'abdiquer et, en l'an III, rétablit le culte. Il ne fut pas retenu, après le Concordat, parmi les nouveaux évêques, probablement parce qu'on le savait moins souple qu'un Bécherel : il refusa toujours de faire acte de soumission et, sous l'Empire, on finit par l'éloigner du

1. *L'évêque constitutionnel de la Manche, François Bécherel, 1732-1802.* Mortain, Letellier, 1935, in-8°, 260 p.

2. *J.-J. Gausserand, évêque constitutionnel du Tarn.* S. l. n. d. (Bibliothèque de la *Revue du Tarn*), in-8°, 101 p.

diocèse. Les indications de M. Appolis sont assez fragmentaires ; l'activité épiscopale de Gausserand n'est pas décrite, sans doute faute de documents.

M. Jacques HÉRISSAY a réuni en un petit livre¹, qui fourmille d'anecdotes tragiques, des notices sur les prêtres, la plupart réfractaires, qui s'ingénierent à prêter leur ministère aux condamnés de la Terreur ; le plus notable est Magnin, qui aurait réussi à pénétrer à la Conciergerie, dans le cachot de la reine. Le même écrivain a raconté la vie de Cormaux, recteur à Plaintel, près de Saint-Brieuc, actif prédicateur des missions de Haute-Bretagne, étroitement lié au P. de Clorivière, jésuite célèbre à divers titres, et aussi à Mlle de Cicé. Cormaux ne se montra pas hostile en principe à la Révolution : il fut nommé membre du premier district de Saint-Brieuc et en devint président. Mais il donna peu après sa démission à raison sans doute du vote de la constitution civile. Il refusa le serment et, recherché, à cause de l'agitation qui régnait dans sa paroisse, qui fut occupée militairement après un combat, le 17 juillet 1791, il se réfugia à Paris, où il exerça le culte en secret. En août 1793, il fut arrêté ; on le garda prisonnier à Versailles pendant des mois, on ne sait pas pourquoi. Le 14 floréal an II, il comparut enfin devant le tribunal criminel de Seine-et-Oise qui le renvoya au tribunal révolutionnaire. Son cas était clair, et il fut exécuté le 21 prairial. On retiendra que Clorivière n'avait même pas voulu prêter le serment civique, en février 1790, et aussi qu'il fonda, à cette époque, une société du Cœur de Jésus et une autre du Cœur de Marie ; la première fut définitivement constituée à Paris le 2 février 1791.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE. — On appellera d'abord que la Révolution tient naturellement sa place dans l'histoire économique de la France, publiée par M. Henri SÉE, pour la collection Brodnitz, et dont nous ne tarderons pas à posséder une édition française². Il y a peu d'observations à faire quant aux faits : la question du prolétariat agricole n'est mentionnée qu'en note ; la politique agraire des montagnards l'est sommairement et le décret du 3 juin 1793, par exemple, n'est pas mis en lumière. L'objection principale vise le procédé d'exposition qui est méthodique : il en résulte que le gouvernement économique du Comité de Salut public, l'un des traits les plus originaux de la période, le premier essai d'économie dirigée et fermée de notre époque, n'est pas reconstitué dans son ensemble. Sur l'évolution générale de l'économie, d'autre part, l'auteur n'a guère attaché d'importance aux travaux si neufs de Simiand.

On ne peut mentionner aussi que pour mémoire le grand ouvrage de

1. *Les aumôniers de la guillotine*. Paris, Bloud et Gay, s. d. (1935), in-8°, 191 p.

2. *M. Cormaux, saint de Bretagne*. Paris, Bloud et Gay, s. d. (1937), in-8°, 248 p.

3. *Französische Wirtschaftsgeschichte*, t. II. Iéna, G. Fischer, 1936, in-8°, 633 p. (*Handbuch der Wirtschaftsgeschichte*, publié sous la direction de G. Brodnitz) ; prix : broché, 28 m. ; relié, 30 m.

M. C.-E. LABROUSSE sur l'histoire des prix au XVIII^e siècle¹. La Révolution y tient une place, mais c'est principalement la période antérieure à 1789 qui s'y trouve étudiée. Les origines de la Révolution y sont pourtant grandement intéressées et les causes financières économiques et sociales de la crise finale de l'Ancien Régime y apparaissent sous un jour entièrement nouveau².

On peut ranger parmi les études d'ordre général, bien que d'objet plus restreint et borné à la période qui va de 1789 à 1792, le travail de M. Edmond SOREAU sur les ouvriers et les paysans³. C'est le fruit de recherches d'archives étendues et de lectures considérables. Une bibliographie méthodique en eût été utile ; l'ouvrage de M. Labrousse aurait pu être mis davantage à contribution. De nombreuses observations de détail seraient à formuler sur un sujet qui embrasse tant de problèmes à la fois. On se contentera d'observer qu'au point où en sont nos connaissances, il est trop vaste. Il nous faudrait maintenant des investigations poussées à fond et par conséquent limitées dans l'espace.

Bien que les indications économiques et sociales, autant qu'historiques, y soient nombreuses, ce n'est pas une histoire de la bourgeoisie, qu'en dépit du titre choisi, M. Joseph AYNARD a voulu écrire ; il s'en défend d'ailleurs. Il a voulu seulement en dégager la physionomie morale et en suivre d'âge en âge les transformations. Les quatre derniers chapitres seuls concernent le XVIII^e siècle et la Révolution. L'idée essentielle est que la bourgeoisie, née d'un effort pour se dégager du peuple, a cherché à acquérir la sécurité et le bien-être par le privilège, qu'elle était donc mal venue à contester ceux de la noblesse et du clergé, qu'elle a commis une grande imprudence en réclamant l'égalité, car celle-ci s'est retournée contre elle. L'auteur est fort sévère pour les bourgeois des XVII^e et XVIII^e siècles, qu'il ne voit que sous les aspects de l'officier de vénalité et du rentier vivant « noblement » et sans rien faire ; il a trop négligé la bourgeoisie d'affaires qui présidait à la gestation du capitalisme, trop oublié ce qu'il y avait de vigueur dans la petite bourgeoisie provinciale. Les membres des assemblées révolutionnaires ont témoigné d'une énergie et d'une capacité qui ne sont pas d'une classe en décadence⁴.

Sur l'histoire financière, on citera d'abord le nouveau fascicule de M. Fritz BRAESCH, qui concerne les exercices de 1788 et de 1789⁵. L'assemblée des

1. *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*. Paris, Dalloz, 1933, 2 vol. in-8°, 695 p. (numérotation continue).

2. Voir G. LEFEBVRE, *Le mouvement des prix et les origines de la Révolution française*, dans *Annales d'histoire économique et sociale*, mars 1937, et dans *Annales historiques de la Révolution française*, juillet-août 1937.

3. *Ouvriers et paysans de 1789 à 1792*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1936, in-8°, 398 p.

4. *La bourgeoisie française*. Paris, Perrin, 1934, in-8°, 517 p.

5. *Finances et monnaie révolutionnaires*. Deuxième fascicule : *Les recettes et les dépenses du Trésor pendant l'année 1789 ; le compte-rendu au roi de mars 1788 ; le dernier budget de l'An-*

notables ayant réclamé des comptes, un arrêt du Conseil du 16 février 1788 nomma quatre commissaires pour dresser l'état des recettes présumées et chargea les ordonnateurs d'établir une liste des dépenses prévues pour l'année courante ; leur travail fut présenté au roi en mars et n'a jamais été réimprimé : c'est le premier et le dernier budget de l'Ancien Régime. A vrai dire, il ne répond pas aux règles classiques ; l'annualité n'y est pas observée : il incorpore des recettes des exercices antérieurs et des dépenses arriérées. L'universalité l'est encore moins : nombre d'administrations possédaient leurs caisses propres, effectuaient beaucoup de paiements et ne versaient au Trésor que le reliquat ; c'étaient non seulement les pays d'États, mais les fermes et les régies. Comme, pourtant, le compte de 1788 énumère leurs recettes et leurs dépenses, M. Braesch, au moyen d'un reclassement, a pu reconstituer le budget général. C'était une question de travail, comme il le dit modestement, mais personne n'avait encore eu la patience de l'entreprendre. Au total, les dépenses prévues étaient d'un peu plus de 629 millions 1/2, les recettes d'un peu plus de 503 millions 1/2, soit un déficit de près de 123 millions, 20 % environ des dépenses. Les recettes ne représentent pas la totalité de la charge du pays : les frais et les bénéfices des fermes n'y figurent pas, non plus que les taxes prélevées par les États provinciaux pour assurer ses services d'intérêt général. Pour combler le déficit, le compte prévoit 136,900,000 l. d'emprunts. Nous n'avons malheureusement pas le compte effectif de l'exercice, mais on sait que le recours au crédit ne donna pas ce qu'on attendait et qu'en août 1788 le trésor était à sec.

L'examen des dépenses montre que cette crise ne pouvait être résolue par les moyens ordinaires. Les dépenses civiles emportent 23 % du total, dont 35 millions pour la Cour ; la guerre, la marine et la diplomatie, 26 % ; la dette, 50, 55 %, soit 318 millions. C'est donc elle qui accablait le budget. Si l'on renonçait à la diminuer par une banqueroute, ou par l'inflation qui en est une aussi, il fallait en venir à une réforme fiscale. Techniquement, elle n'était pas difficile à réaliser ; l'Ancien Régime avait la partie belle : il n'avait qu'à faire payer les privilégiés au même taux que les autres. Il n'y réussit pas.

En attendant que la réforme fût réalisée par les États généraux, Necker eut à faire vivre l'État, au moyen d'expédients. On n'a pas de budget pour 1789, mais, en revanche, on possède sur cet exercice un compte d'exécution pour la période qui va du 1^{er} mai 1789 au 30 avril 1790 ; comme il en existe un autre pour les quatre premiers mois de 1790, on peut déterminer les recettes et les dépenses pour les huit derniers mois de 1789 et, par hypothèse, pour l'année entière en les majorant de moitié. On arrive ainsi à 813 millions pour les premières et 731 pour les secondes. 62 % des recettes pro-

cien Régime. Paris, La Maison du livre français, 1936, in-8°, 253 p. Sur le premier fascicule, voir t. CLXXVI, p. 260.

viennent d'expédients : 325 millions d'anticipations sur les recettes des années futures déléguées aux financiers, 22 millions des emprunts d'août 1789, 7 de la contribution patriotique, 100 millions du compte d'avances de la Caisse d'escompte. Necker avait déjà usé des anticipations en 1788, car il en a remboursé en 1789 pour 150 à 200 millions, ce qui explique le gonflement subit du budget. Les embarras furent pourtant considérables et il dut ajourner bien des paiements ; les rentiers, notamment, ne se virent verser le montant des coupons qu'avec une lenteur calculée, des derniers mois de 1788 à l'été de 1790.

Un autre aspect de la question financière, d'intérêt permanent celui-là, a été abordé par M. Robert SCHNERB¹, qui l'avait déjà envisagé, dans sa thèse, pour le département du Puy-de-Dôme². Quand on parle de péréquation fiscale sous la Constituante, on pense tout de suite à l'abolition des priviléges, et c'est, en effet, ce qui tenait le plus à cœur aux Français. Mais on voit bien, à parcourir les cahiers, qu'ils se plaignaient amèrement aussi de la répartition entre les provinces et entre les paroisses, et, comme l'impôt frappait surtout le revenu foncier, ils réclamaient la confection d'un cadastre. La difficulté était beaucoup plus grande quant au revenu mobilier. L'importance du problème ne peut être exagérée : chacun espérait que la masse des impôts diminuerait, ou tout au moins que sa cote propre le serait, puisque les privilégiés paieraient maintenant exactement leur part ; chacun aussi était disposé à croire que sa paroisse était surchargée et que la péréquation rejeterait une part du fardeau sur les autres.

Mais l'établissement du cadastre suppose beaucoup de temps et d'argent ; c'est seulement sous Napoléon qu'on a pu l'entreprendre et il n'a été terminé que sous Louis-Philippe. Quant à l'impôt mobilier, on cherche toujours le moyen d'empêcher l'évasion. La leçon est instructive : il ne suffit pas qu'une réforme emporte l'adhésion générale ; encore faut-il que les conditions techniques s'y prêtent. M. Schnerb aurait bien fait d'écrire une introduction pour définir le problème et en montrer l'importance. Il est à craindre que beaucoup de lecteurs, précipités sans préambule dans le débat, n'aperçoivent pas clairement la portée de ses recherches.

Quand, en 1791, la Constituante dut répartir l'impôt entre les départements, elle ne disposait d'aucune base rationnelle. Elle avait commandé aux municipalités d'établir des états de sections et une matrice par commune ; mais quand ces documents seraient-ils prêts ? D'ailleurs, on n'avait pas osé exiger un arpentage et une vérification des estimations du produit net. Il fallut donc s'en rapporter aux impôts d'Ancien Régime. On aurait sans doute bien fait de prendre les vingtièmes pour base ; on y renonça,

1. *La péréquation fiscale de l'Assemblée constituante, 1790-1791.* Clermont-Ferrand, de Bussac, 1936, in-8°, 115 p., 14 cartes (Publication du Comité départemental du Puy-de-Dôme pour l'histoire économique de la Révolution).

2. Voir t. CLXXVI, p. 262.

parce que beaucoup de généralités étaient abonnées. On fit donc une masse des impôts directs et indirects en admettant qu'ils se compensaient. Le tout fut réparti à tâtons. Pour apprécier le résultat, M. Schnerb a recherché la charge que constituaient les impôts de l'Ancien Régime par tête d'habitant en s'aidant du recensement de l'an II ; il a calculé la moyenne pour l'ensemble du royaume et la moyenne par département, la première étant prise pour indice 100, successivement pour les vingtièmes, pour l'ensemble des impôts directs, pour la gabelle, pour les indirectes particulières à chaque région, pour le total des indirectes, et finalement pour la foncière. On constate que les impôts directs et indirects ne se compensaient nullement comme la Constituante l'avait admis : les pays d'État étaient ménagés pour les uns comme pour les autres. On constate aussi que la taille et la capitulation n'étaient pas sensiblement plus mal réparties que les vingtièmes. Enfin, la carte de la foncière ressemble beaucoup à celle des anciens impôts directs, mais quarante-sept départements ont vu leur charge accrue, tandis que trente seulement l'ont vu diminuer. M. Schnerb a tenu, en outre, à comparer l'impôt au revenu foncier. Où prendre ce dernier ? Il a admis qu'on pouvait sans témérité accepter comme point de comparaison l'estimation de 1821. De ce point de vue, la conclusion n'est pas beaucoup modifiée : quarante-quatre départements sont augmentés, trente sont dégrevés. Les contemporains n'avaient pas de calculs semblables à leur disposition, mais leurs critiques, comme on pense, n'en ont pas été atténuées, tout au contraire. Quant à la charge réelle de l'impôt avant et après 1791, nous ne pourrons jamais en apprécier la valeur absolue de manière satisfaisante, parce qu'il faudrait prendre en considération le nombre des propriétaires, ou mieux la superficie cultivée, renseignements qui nous manqueront toujours.

La répartition de la mobilière a suscité des protestations mieux fondées encore. La carte diffère peu de celle de la foncière ; la mobilière n'a donc pas compensé cette dernière, comme on s'y serait attendu, si l'on suppose du moins que certaines régions agricoles le cédaient à d'autres en richesse mobilière. Aucun contrôle n'est possible ici parce que le premier relevé du revenu date de 1851 ; encore ne concerne-t-il que celui de la propriété bâtie. M. Schnerb a pris comme point de comparaison la contribution des portes et fenêtres : elle fait ressortir que les anciens pays d'État ne furent pas avantagés comme pour la foncière, mais qu'une quinzaine de départements ne supportèrent pas en 1791 leur juste part de la mobilière.

La répartition entre les districts et entre les communes est ensuite étudiée à l'aide d'exemples. Comme l'Assemblée nationale n'avait pas donné de directives, les autorités locales adoptèrent des bases assez différentes les unes des autres. Les indications de M. Schnerb montrent que la péréquation ne fut réalisée ni entre les districts d'un même département ni entre les cantons d'un même district ; le progrès est plus satisfaisant entre communes d'un même canton, mais les inégalités déconcertantes ne manquent

pourtant pas. C'est seulement dans la commune que la Révolution a marqué une amélioration incontestable. Pour le reste, elle avait évidemment déblayé le terrain en abolissant les priviléges des provinces et des villes, mais elle n'a pu faire œuvre constructive durable, faute de temps et de moyens.

Le problème du poids de l'impôt avait été précédemment abordé par M. Louis de Cardenal, mais, comme il n'avait pu tenir compte des recherches de M. Braesch, non plus que de celles de M. Schnerb, sa conscientieuse étude se trouve maintenant dépassée¹. Une autre, du même auteur, est consacrée à la contribution patriotique². Elle joint à l'imprimé le résultat de recherches personnelles dans certains dépôts d'archives. L'établissement de la taxe est étudié en détail à l'aide d'exemples locaux. La conclusion d'ensemble est que Necker s'est montré exagérément optimiste en s'imaginant que cet impôt pourrait apporter une aide efficace au Trésor : au 31 décembre 1790, 34,374 municipalités n'avaient pas fourni leurs rôles ; 13,454 seulement les avaient remis ; au 1^{er} février 1793, 12,228 des premières ne s'étaient pas encore exécutées ; à cette date, il avait été perçu un peu plus de 111 millions et demi sur un total de 160 que portaient les rôles.

Quelques publications intéressent l'état des campagnes. M. Eugène CORGNE, dans sa thèse complémentaire, a résumé les doléances des paroisses rurales de la sénéchaussée de Ploermel, d'après leurs cahiers de 1789³. Beaucoup de ceux-ci montrent, par leur désordre et le caractère de leur rédaction, que les paysans ont été laissés à eux-mêmes, mais en certains endroits se révèle l'influence de juges seigneuriaux (huit sénéchaux et sept procureurs fiscaux, au moins, ont été députés au bailliage), d'avocats et de curés ; une soixantaine de cahiers adhèrent aux délibérations du tiers état breton, adoptées à Rennes en décembre 1788. En analysant ces documents, il eût été bon de tenir compte de ces constatations et de signaler ceux qu'on a de bonnes raisons de ne pas considérer comme purement paysans ; c'était particulièrement nécessaire pour le chapitre qui concernait le gouvernement du royaume. Le résumé des doléances procède, en effet, méthodiquement. On se plaint principalement des impôts, du domaine congéable, des usurpations de communaux, du domaine congéable et des droits féodaux : c'est le rachat de ces derniers qu'on propose ; pourtant cinq cahiers demandent la suppression des rentes en argent ; d'autres, celle de certains droits personnels et des justices.

1. *Le « citoyen » de 1791 payait-il plus ou moins d'impôts que le « sujet » de 1790 ?* Dans *Notes, inventaires et documents*, publiés par le Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'histoire moderne (depuis 1715) et d'histoire contemporaine, t. XXII, *Études et documents divers*.

2. *La contribution patriotique du quart du revenu*, dans *Mémoires et documents*, publiés par la Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution, t. VII (1937).

3. *Les revendications des paysans de la sénéchaussée de Ploërmel d'après les cahiers de doléances de 1789*. Rennes, Plihon, 1938, in-8°, XVI-267 p.

La thèse de M. R. H. ANDREWS sur les paysans des Mauges a plus d'ampleur¹. La première partie examine la répartition de la propriété, l'exploitation, le régime seigneurial ; la seconde, l'administration et les impôts ; la dernière, la vie matérielle et morale. Les recherches ont été bornées aux archives de Maine-et-Loire : sur la propriété, l'auteur n'y a trouvé que des terriers. Voici les proportions : clergé, 5 % ; noblesse, 60 ; bourgeoisie, 16 1/2 ; paysans, 18 1/2 (dont 1,08 pour les artisans ruraux). La prépondérance de l'aristocratie laïque est donc écrasante, mais peut-être d'autres documents avantageaient-ils un peu plus l'Église : un seul terrier ecclésiastique est ici dépouillé ; il aurait fallu utiliser la série Q, c'est-à-dire celle des biens nationaux. 78 % des propriétaires possédaient moins de 10 boisselées ou 66 ares ; près de 97 %, moins de 50 boisselées ou 3 hectares 30. Probablement, peut-on admettre que 85 à 90 % avaient moins d'un hectare, ce qui est peu dans ce pays peu fertile. Il aurait été sage d'établir la statistique en partant des mesures décimales : on y arrive facilement en se construisant un barème. Sur les paysans non propriétaires, aucune indication. Pour vivre, les paysans devaient recourir à l'élevage extensif, grâce aux communaux et aux droits d'usage. Probablement, beaucoup ne profitait-ils pas de la location des terres des autres propriétaires, car les Mauges étaient pays de fermage, ce qui ne s'expliquerait guère dans un pays arriéré et misérable. Mais il resterait à savoir si le fermier ne donnait pas en métayage une partie des terres baillées. Les seigneurs louaient, en effet, ordinairement leur domaine à des fermiers généraux, le plus souvent aux procureurs fiscaux des justices. L'autorité seigneuriale devait donc être considérable. Mais, sur les charges féodales, sur la réaction seigneuriale au XVIII^e siècle, l'auteur ne donne guère de renseignements. Probablement, aurait-on pu tirer parti des documents de la série L. Travailleur seul, à l'aide d'une bibliographie incomplète (elle ne nomme pas le livre fondamental de M. Marc Bloch, non plus d'ailleurs que les miens), M. Andrews n'a pas aperçu tous les problèmes qui se posaient et, si méritoire que soit son effort, il est de l'intérêt général d'exprimer le vœu que ses successeurs se préoccupent davantage de l'initiation préalable.

Ajoutons que M. le chanoine Eugène SOL a rassemblé dans une étude assez étendue les renseignements divers qu'il possède sur les paysans du Quercy². On retiendra notamment les proportions suivantes qu'il donne à propos de la propriété foncière sans dire d'où il les a tirées : clergé, 4 % ; noblesse, 15 ; bourgeoisie, 31 ; paysans, 50. M. Oscar FESTY a rassemblé les indications fournies par l'enquête de l'an II sur les engrais, à laquelle

1. *Les paysans des Mauges au XVIII^e siècle. Étude sur la vie rurale dans une région de l'Anjou*. Tours, Arrault, 1935, in-8°, 274 p. Deux importantes études sur les paysans ont paru en articles. Ce sont celles de M. G. HUBRECHT, *La région sedanaise à la veille de la Révolution* (*Annales historiques de la Révolution française*, 1936 et 1937), et de M. A. BAHU, *Les paysans de la région de Clermont de l'Oise à la fin de l'Ancien Régime* (*Ibid.*, mai-juin 1937).

2. *Les paysans*. Paris, Rivière, 1938, in-8°, 66 p.

200 districts sur 558 ont répondu : il les a classées par espèces d'engrais. L'engrais vert n'est pas aussi rare qu'on l'imaginait. Mais, de manière générale, ce qui ressort de l'enquête, c'est l'insuffisance de la fumure¹. Sur les droits féodaux on doit signaler la thèse de droit de M. Jean MILLOT pour la Franche-Comté². Une partie des archives du Doubs a été explorée ; des sondages ont été effectués dans celles de la Haute-Saône et du Jura. D'autre part, le régime du fief a été écarté ; enfin, certains droits seigneuriaux comme les banalités ne sont pas retenus, tandis que la dîme l'a été. Essentiellement, ce sont les mainmortables dont la condition est ici décrite. La méthode est excellente, car l'auteur ne s'en est pas tenu à leur situation juridique : il a recherché l'application des règles coutumières dans les actes judiciaires et notariés. A la fin de l'Ancien Régime, la mainmort est principalement caractérisée par l'impossibilité de disposer des biens sans l'assentiment du seigneur ; seuls succèdent de droit les descendants qui vivaient en communauté avec le défunt. Le roi avait aboli le droit de suite, en 1779, mais le Parlement de Besançon n'enregistra l'édit qu'en 1788. Quant à savoir si les seigneurs ont cherché à augmenter les redevances, les documents ne permettent pas de conclusion générale. Des seigneurs se montraient débonnaires, d'autres avides ; en outre, ils affermaient de plus en plus fréquemment leurs seigneuries et il est probable que les agissements de leurs fermiers expliquent, au moins en partie, les récriminations des paysans. Le chapitre VII produit bon nombre d'exemples de la résistance, souvent malheureuse, mais obstinée, qu'ils opposèrent aux seigneurs. Aux paysans se rapporte, en fait, dans l'essentiel, le livre de M. Marcel MARION sur le brigandage pendant la Révolution, puisque ce dernier a principalement sévi dans les campagnes³. La partie la meilleure est consacrée au Directoire et au Consulat. Le début de la Révolution est traité de manière superficielle et vague. On est surpris surtout par l'intégration au brigandage du « brigandage gouvernemental », entendez les mesures de sûreté générale et le gouvernement économique de la Convention : arrestations et visites domiciliaires de la Commune du 10 août, opérations des commissaires aux accaparements, application du maximum. On l'est davantage encore de voir imputer, sans discrimination, aux terroristes la responsabilité de la Terreur blanche. En tout cas, il est fâcheux de confondre les termes et de présenter du gouvernement économique de l'an II une image déformée.

Les biens nationaux ont été l'objet de deux publications importantes.

1. *L'enquête de l'an II sur les engrais*, dans *Mémoires et documents*, publiés par la Commission d'histoire économique de la Révolution, déjà cités, t. VII (1937).

2. *Le régime féodal en Franche-Comté au XVIII^e siècle*. Besançon, Millot, 1937, in-8°, 236 p.

3. *Le brigandage pendant la Révolution*. Paris, Plon, 1934, in-8°, XIII-253 p. Ajoutons : J. GAUTHIER, *Les brigands dans le Centre à la fin de la Révolution* (1934), ouvrage que nous n'avons pas reçu.

M. M. BOULOISEAU a écrit une thèse sur le séquestre et la vente des biens des émigrés dans le district de Rouen¹ et l'a complétée par une liste des émigrés, déportés et condamnés². Cette région, comparée à celles où l'opération a déjà été étudiée, ne se montre pas comme en ayant fait particulièrement profiter les paysans. Les autorités ne divisèrent les terres qu'à regret, et seulement de germinal à thermidor an II ; les décrets du 3 juin et du 13 septembre 1793 restèrent lettre morte. Au total, jusqu'à l'an IV, on a vendu 3,800 hectares en 686 lots à 523 acquéreurs, dont 84 % étaient déjà propriétaires. Les acheteurs citadins se sont adjugés la totalité des immeubles de Rouen et 2,344 hectares. De l'an IV à l'an X, on aliéna encore 394 hectares. Les émigrés en rachetèrent 1,254 : ils furent appauvris, non ruinés. C'étaient surtout des nobles de robe.

Les chapitres consacrés au séquestre sont entièrement neufs. Sa portée n'est pas seulement administrative et financière : il n'est pas indifférent de rechercher combien ont été nombreux ceux qu'il a privés momentanément de leurs moyens d'existence et menacés d'expropriation avant le 9 thermidor. La coutume de Normandie donne une particulière importance à la question, parce que, d'après ses dispositions, les épouses, mères et sœurs d'émigrés avaient souvent un droit de reprises à exercer sur les biens confisqués ; or, le décret du 28 mars 1793 les en dépouilla. Il importe, en outre, de remarquer que, grâce aux indications du séquestre, M. Bouloiseau a pu esquisser une description de la fortune des nobles normands : la richesse mobilière y tenait peu de place. Ce fut un trait de la réaction thermidorienne, jusqu'à présent peu connu, que de faire des concessions considérables aux parents d'émigrés. Les mères et les sœurs, puis les épouses et les enfants, enfin les descendants se virent restituer la jouissance des biens sur lesquels ils avaient des droits, en sorte qu'une quantité vraiment énorme de propriétés sortit des mains de la nation. Il serait intéressant de savoir s'il en fut de même dans les autres régions. Les résultats du séquestre apparaissent néanmoins plus satisfaisants qu'on ne l'imaginait. Il a produit 1,383,260 l., alors que la vente des immeubles est montée à 2,863,718 et celle des mobiliers à 429,500. Enfin, ajoutons que M. Bouloiseau, étudiant les origines du séquestre, a été amené à examiner comment s'est constituée peu à peu la notion juridique d'émigrés. Le district de Rouen fit d'abord dresser un état des biens dont les propriétaires étaient « absents », c'est-à-dire ne résidaient pas dans la commune où ces biens étaient situés ; la liste en fut affichée en septembre 1792. Mais, dès le 27 juillet, il publia aussi une liste d'émigrés, laquelle contenait les noms de tous ceux qui étaient réputés sortis du royaume ; c'était

1. *Le séquestre et la vente des biens des émigrés dans le district de Rouen, 1792-an X.* Paris, Novathèse, 1937, in-8°, 454 p.

2. *Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire dans le district de Rouen.* Paris, Novathèse, in-8°, 1938, 121 p.

donc une liste « personnelle » et non plus « réelle ». Comment est-il passé d'une notion à l'autre et quels rapports y a-t-il entre ces notions et la législation, ainsi qu'avec les instructions de l'autorité centrale ? M. Bouloiseau ne l'a pas précisé, faute de documents, et la question pourrait être utilement reprise.

M. P.-A. VERLAGUET a publié, de son côté, en trois énormes volumes, les actes de vente des biens nationaux de l'Aveyron¹ sans faire mention des inventaires. La manière dont on a estimé les biens immobiliers, les soumissionnaires, les enchérisseurs ne sont pas non plus retenus ; ces indications auraient été plus utiles que les abouts et tenants des maisons et des terres qu'on pouvait sacrifier sans grand inconveniencet : il eût suffi de vérifier si l'acquéreur possédait un bien jouxté de son achat. L'auteur ne dit pas si les décomptes subsistent ; en tout cas, il ne donne pas de renseignements sur les paiements. Il n'a pas cherché non plus à suivre les biens après l'acquisition et notamment si les émigrés avaient racheté : il ne fait pas mention des documents de l'enregistrement qui ont dû être réintégrés aux archives de l'Aveyron. La répartition des biens vendus entre les différentes catégories sociales est, bien entendu, le point capital. Malheureusement, la profession manque souvent dans les procès-verbaux et aucune tentative ne paraît avoir été faite pour combler cette lacune. Parmi les acquéreurs qu'on peut classer, les paysans sont les plus nombreux, mais combien ont-ils acquis ? L'auteur n'a pas non plus fait le compte, bien que la superficie soit ordinairement portée dans les actes. Bref, il n'est pas possible de se faire une idée précise, même par approximation, des résultats de l'opération au point de vue social et au point de vue financier. La vraisemblance est que les résultats sont analogues à ceux qui ont été constatés dans le plus grand nombre des départements étudiés, mais pareille conclusion correspond-elle aux frais considérables d'une pareille publication ? Pourquoi elle n'est pas plus satisfaisante, l'introduction (qui figure au tome III) en rend compte : l'auteur déclare s'être inspiré, pour la rédiger, des livres de MM. Anglade et Lecarpentier, comme si d'autres n'avaient pas été publiés depuis ! M. Marion, lui-même, n'est pas cité, ni le recueil de M. Caron, ni aucune des publications de la Commission d'histoire économique que les archives départementales possèdent pourtant. Aussi la législation est-elle incomplètement connue et, comme on vient de le voir, beaucoup des questions qui se posent ne paraissent pas soupçonnées. Il est vraiment regrettable que pareil effort soit déployé sans aucune initiation préalable, et qu'une publication si imposante apporte à l'histoire générale une si faible contribution.

Sur les subsistances, rien que de brèves études de MM. Pierre LIBOIS

1. *Vente des biens nationaux du département de l'Aveyron*. Millau, Artières et Maury, 1931, 1932 et 1933, 3 vol. in-8°, 693, 767 et cxxxiii-624 p. (*Archives historiques du Rouergue*, t. VIII, IX et X).

pour le Jura en 1790¹, de G. DUBOIS pour la Seine-Inférieure de 1793 à 1795², ainsi que de M. H. CARRÉ pour le maximum dans la Vienne³.

A l'industrie se rapporte celle de M. Jean GIRARDOT, consacrée à la métallurgie en Haute-Saône au début de la Révolution⁴ : en 1790, la région possédait cinquante usines à fer, au lieu de vingt-huit en 1774 ; elles pouvaient donner du travail à 5 ou 6,000 ouvriers, dont les meilleurs gagnaient une trentaine de sous par jour. Presque toutes appartenaient à des nobles et leur multiplication, qui a entraîné le renchérissement exorbitant du bois, la restriction croissante des droits d'usage dans les forêts, la création sur les rivières, pour permettre le lavage du minerai, de retenues qui ont provoqué des inondations, constitue une des formes de ce qu'on appelle la réaction seigneuriale du XVIII^e siècle. Les cahiers s'en plaignent amèrement et la révolte paysanne de juillet 1789 les a quelquefois visées. L'histoire de la salpêtrerie, créée, comme partout en l'an II, à Bonneuil-Matours, dans la Vienne, et racontée par M. Pierre MASSÉ⁵, ne contient guère de détails sur son fonctionnement ; elle révèle surtout un de ces drames locaux qui montrent comment, dans les temps troublés, la tragédie nationale sert des passions tout à fait indifférentes à l'intérêt général. On y voit le régisseur de la marquise d'Hargicourt, devenu maître du village en 1790 et maître absolu en fait après le départ des nobles, s'empresser d'acheter pour son fils les biens des émigrés de la Tousche et y installer précisément la salpêtrerie. Mme de la Tousche le dénonce comme complice de l'émigration de ses fils et il est arrêté en germinal. Mis en liberté, il accuse l'agent national de la commune d'avoir déformé des dépositions pour le perdre et le fait condamner à vingt ans de fer. La société populaire de Châtellerault intervient en faveur du condamné qui, finalement, est acquitté. C'est instructif.

Un curieux épisode des rapports commerciaux de la France avec les États-Unis en l'an II et en l'an III est la mission de James Swan : il a été élucidé par M. Howard C. RICE. Swan était venu s'installer en France à la veille de la Révolution pour s'y livrer au commerce. La Commission des subsistances le consulta et l'employa ; celle de commerce et approvisionnements lui confia, le 29 messidor an II, les relations avec l'Amérique du Nord et, à la fin de l'automne, il s'y rendit pour acheter des grains ; le 6 pluviôse an III, il fut, en outre, autorisé à négocier la liquidation de la dette américaine⁶. M. Rice

1. *Les subsistances dans le département du Jura en 1790*. Lons-le-Saunier, Declume, 1935, in-8°, 28 p.

2. *Les subsistances dans la Seine-Inférieure de 1793 à 1795*. Rouen, Laine, 1936, in-8°, 68 p.

3. Cité ci-dessus, p. 112.

4. *L'industrie sidérurgique en Haute-Saône au début de la Révolution*. Extrait du *Bulletin de la Société d'agriculture du département de la Haute-Saône*, 1937, in-8°, 26 p.

5. *La salpêtrerie de Bonneuil-Matours*. Niort, Les éditions poitevines, 1937, in-8°, 83 p.

6. James Swan, agent of the french republic, 1794-1796, dans *The New England Quarterly*, septembre 1937.

a découvert, au cours de ses recherches, plusieurs arrêtés du Comité de Salut public qui étaient restés inconnus à Aulard.

Le conflit révolutionnaire à la Martinique a été décrit par M. Henry LÉMERY¹. Comme à Saint-Domingue, il ne ressemble pas à celui qui déchirait la métropole, la noblesse ayant peu de représentants dans les îles. L'aristocratie est figurée ici par les planteurs dont l'objet principal était de saisir le gouvernement, de supprimer le pacte colonial et de réduire à rien l'autorité de la France. Contre eux se dressèrent les négociants ; l'auteur n'explique pas clairement pourquoi : ils n'étaient pas moins intéressés, semble-t-il, à l'autonomie et à la liberté du commerce ; il est probable qu'ils représentaient la bourgeoisie en face de planteurs qui, pour une part au moins, étaient d'origine noble, en sorte qu'un des éléments du trouble rappellerait tout de même ce qui se passait en France. Le gouverneur Vioménil, d'autre part, semble s'être appuyé sur les mulâtres, et la question des hommes de couleur compliqua la situation. En 1792, après l'insurrection des noirs à Saint-Domingue, les planteurs érigèrent l'Assemblée coloniale en Constituante et, quand l'escadre de Rochambeau parut en septembre, ils s'insurgèrent et reprirent le drapeau blanc. Du Buc, leur chef, s'en alla à Londres chercher du secours. Les planteurs avaient reconnu les droits civiques aux mulâtres et aux noirs libres, mais n'en furent pas moins abandonnés par eux et durent capituler. Le régime révolutionnaire ne dura qu'un an. Le 20 mars 1794, les Anglais occupèrent l'île et installèrent Du Buc comme administrateur général. Il est clair que l'intérêt de classe l'a emporté, chez les planteurs, sur tout autre sentiment. Aussi eût-il été bon de décrire au début, avec plus de détails, la structure économique et sociale du pays.

A l'histoire sociale, on peut rattacher encore l'ouvrage de M. Raoul MERCIER sur les médecins de Touraine pendant la Révolution². Peu d'entre eux se prononcèrent en faveur de cette dernière, du moins au point de jouer un rôle politique. L'intérêt principal se porte donc sur l'enseignement médical de l'époque auquel la Révolution fit faire, en principe, de grands progrès, en l'associant étroitement aux études cliniques.

L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE PENDANT LA RÉVOLUTION. — M. John T. STOKER a jugé utile de reprendre l'examen de la politique de Pitt à l'égard de la France révolutionnaire jusqu'à la déclaration de guerre à l'Angleterre par la Convention³. Cette opinion pouvait se soutenir. M. Stoker, sur le fond, avait visiblement son siège fait et on est d'accord que Pitt a été con-

1. *La Révolution française à la Martinique*. Paris, Larose, s. d. (1936), in-8°, 335 p. A l'histoire coloniale se rattache aussi l'article de M. L. LECLERC sur *La politique et l'influence du club de l'Hôtel Massiac (Annales historiques de la Révolution française, juillet-août 1937)*.

2. *Le monde médical de Touraine sous la Révolution*. Tours, Arrault, 1936, in-8°, 400 p.

3. *William Pitt et la Révolution française, 1789-1793*. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1935, in-8°, 222 p.

duit à accepter la guerre par l'occupation de la Belgique et l'attaque dirigée contre la Hollande, son alliée. Il y avait pourtant quelques problèmes subsidiaires à élucider : l'influence des intérêts favorables à la guerre, celle de la cour et des tories, violemment hostiles à la Révolution. Le dépouillement méthodique des journaux anglais et des correspondances diplomatiques permettrait sans doute de reconstituer l'atmosphère où l'attitude belliqueuse s'est dessinée. Mais rien de tout cela n'a préoccupé l'auteur. Il est d'ailleurs médiocrement informé tant sur la politique extérieure de la Révolution que sur son histoire générale.

Pour la Belgique, on citera l'étude de M. F. MACOURS, relative à l'enseignement primaire dans le département de l'Ourthe¹, à partir de la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), qui ne fut d'ailleurs promulguée, ici, que le 7 pluviôse an V (26 janvier 1797). L'administration centrale du département constitua des jurys, mais les municipalités, consultées sur le nombre et l'emplacement des écoles, s'abstinrent de répondre, et ce fut seulement le 11 germinal an VI (31 mars 1798) qu'on décida d'ouvrir 271 écoles pour les 385 communes. Mais les candidats furent rares. En l'an VII, une douzaine de communes en tout ont un instituteur public ; Liège même en a trois au lieu des dix prévus. Il n'en faut naturellement pas conclure que les enfants étaient abandonnés à eux-mêmes ; les municipalités avaient simplement protégé de leur mieux l'école privée, c'est-à-dire confessionnelle. Mais il eût convenu d'observer que la loi du 3 brumaire an IV avait abandonné aux communes et aux parents le soin de payer les instituteurs. Comment susciter des vocations dans ces conditions, surtout dans un pays récemment réuni ? Et, sans instituteurs, comment essayer d'acclimater l'école « laïque » ? On consultera particulièrement avec fruit la dernière section du livre, qui est consacrée aux livres que l'on employait dans les écoles publiques.

M. le chanoine Floris PRIMS a, d'autre part, publié les lettres adressées au doyen Werbrouck, du chapitre d'Anvers, principalement par son frère Jean, membre du Conseil des Anciens, pendant l'été de 1797². On avait entrepris d'exiger des prêtres belges la promesse de soumission aux lois de la République, prévue par la loi du 7 vendémiaire an IV, et le doyen Werbrouck était un des chefs de la résistance. Ces lettres sont très instructives non seulement pour l'histoire des départements réunis, mais pour celle des Conseils et de la préparation de la loi du 7 fructidor an V qui abrogea toutes les me-

1. *L'enseignement primaire dans le département de l'Ourthe pendant la Révolution, 1789-1802*. Tongres, G. Michiels, in-8°, 134 p. (extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. LIX). Sur la Belgique, signalons aussi l'article de M. J. BOUCHARY sur *Les aventures du banquier Ed. de Walckiers à partir de 1791* (*Annales historiques de la Révolution française*, mars 1938).

2. *Brieven aan Deken Werbrouck (1797) over « De Zack van de Clergé »*. Anvers, Bijdragen tot de Geschiedenis, 26, Marnixstraat, 1936, in-8°, 296 p. Les lettres sont écrites en flamand.

sures qui visaient les prêtres et les dispensa de toute déclaration. La correspondance s'arrête peu après le coup d'État du 18 fructidor.

Importante étude de M. W. J. GOSLINGA sur la déclaration des droits, ses partisans dans les Pays-Bas et les imitations qu'elle inspira¹. Mirabeau avait préparé son expansion par sa Lettre aux Bataves. Marck, professeur à l'Université de Groningue, et le « patriote » Pieter Paulus se firent ses propagateurs. Le second, devenu le principal chef de la République batave, détermina le gouvernement provisoire à promulguer, le 31 janvier 1795, la première déclaration qu'ait connue la Hollande ; elle a subi l'influence de celle de 1793. L'opinion paraît avoir été surtout inquiétée par la laïcisation de l'État. La première Assemblée nationale, en 1796, le sépara totalement des Églises, mais sans prendre une attitude hostile à leur égard et en se montrant même déiste. L'influence de la déclaration de l'an III est alors manifeste sur la conception des droits et devoirs du citoyen. La constitution de 1798 qui fut élaborée en France comprend également une déclaration ; elle a le même caractère prudent à l'égard de la question religieuse. Les droits vont s'estompant dans les constitutions de 1801, de 1805 et de 1806. Celles de 1814 et de 1815 n'y font plus que des allusions, mais la Révolution n'en a pas moins eu pour résultat durable de les incorporer au droit public.

En Allemagne, on citera d'abord l'histoire diplomatique du duché de Saxe-Gotha-Altenburg par M. Julius FRANKENSTEIN². Le duc Ernest II et sa femme, Charlotte de Meiningen, d'esprit libéral, sont connus à raison de la sympathie qu'ils affichèrent pour la Révolution à ses débuts. Le ministre, Frankenberg, était attaché à l'Aufklaerung, tandis que Gemmingen, l'envoyé à la Diète, lui était hostile. Le duc se montra réticent dans l'affaire des princes possessionnés d'Alsace et, en 1792, refusa son concours contre la France. Après l'invasion de Custine, il se montra pourtant fidèle à l'Empire, mais il se serait volontiers contenté de verser un subside ; en 1794, il fournit néanmoins son contingent à l'armée d'Empire. Il exerçait sur les branches collatérales un certain ascendant. La direction lui échappa lorsque les Français s'avancèrent en Franconie en 1796 : Cobourg-Saalfeld, Meiningen et Hildburghausen, Weimar se rapprochèrent de la Prusse qui offrait sa médiation. Tous les duchés finirent par accepter, avec le cercle de Haute-Saxe, la neutralité dont, dès 1795, la Prusse avait fait profiter l'Allemagne du Nord.

Bien différente a été la direction de recherche de M. Wilhelm WÜHR. Il a rassemblé avec un soin extrême les indications fournies par les archives locales sur les émigrés français qui ont trouvé asile en Bavière et en Franconie pour un temps plus ou moins long³. La liste générale comprend 4,616 noms.

1. *De Rechten van den Mensch en Burger*. La Haye, Oranje, 1936, in-8°, xi-186 p.

2. *Die auswärtige Politik Sachsen-Gotha-Altenburgs und der Reichskrieg gegen Frankreich bis zum Ausscheiden des Herzogtums, 1790-1797*. Berlin, Ebering, 1935, in-8°, 236 p.

3. *Die Emigranten der französischen Revolution im bayerischen und fränkischen Kreise*.

D'autres énumèrent les évêques et vicaires généraux, les Condéens restés en Bavière, les émigrés qui sont morts dans ce pays, ceux qui ont trouvé un emploi de précepteur ou de chapelain. Mais M. Wühr a fait plus : l'attitude des différents princes du cercle à l'égard des émigrés et l'effort du clergé allemand pour venir en aide aux ecclésiastiques français sont également décrits. Par mesure de police et principalement sans doute pour ne pas créer de difficultés matérielles, on prit ordinairement des dispositions pour disséminer les arrivants. La Bavière interdit en principe l'entrée de nouveaux émigrés, le 17 avril 1794. Les évêques paraissent avoir été particulièrement récalcitrants : à Passau, défense d'héberger les émigrés sans permission ; d'Erthal, de Mayence, n'en souffrit aucun. En 1796, l'invasion française en fit d'ailleurs fuir beaucoup. Les collectes ecclésiastiques ne semblent pas avoir été fructueuses. Dans les listes de M. Wühr, les historiens du clergé français et les généalogistes feront sûrement maintes découvertes.

C'est un sujet analogue qui a occupé M. Tobie DE RAEMY dans le canton de Fribourg¹. Il a, lui aussi, exploré avec zèle les archives locales et notamment les minutes de 182 études notariales. On y trouve donc également d'innombrables indications biographiques que de copieux index permettent de trouver facilement. Ici encore, les autorités, inquiètes des fâcheuses conséquences de l'afflux des fugitifs pour le ravitaillement et le prix de la vie, essayèrent plusieurs fois de l'arrêter. Ce fut pourtant en 1798 seulement que les instances du Directoire provoquèrent le départ des émigrés. M. de Raemy s'est plu à décrire les secours que l'initiative privée s'ingénia à procurer aux hôtes malheureux et, sur ce point, il procure des renseignements plus circonstanciés que M. Wühr. En outre, il consacre des chapitres particuliers aux différents aspects de la vie des réfugiés. Son livre est une intéressante contribution à l'histoire de l'émigration, du point de vue spécialement humain comme du point de vue statistique et biographique.

Georges LEFÈVRE,
Professeur à la Sorbonne.

(*Sera continué.*)

Munich, Beck, 1938, in-8°, 597 p. (*Schriftenreihe zur bayerische Landesgeschichte, herausgegeben von der Kommission für bayerische Landesgeschichte bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Band VII*).

1. *L'émigration française dans le canton de Fribourg, 1789-1798*. Fribourg, Fragnières frères, 1935, in-8°, 526 p.

Le gérant : R. LISBONNE.

LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

(Fin^{1.}.)

L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE PENDANT LA RÉVOLUTION (*suite*). — C'est à l'histoire proprement dite de la Suisse qu'a trait la dissertation de M. Hans A. Viss sur Alois Reding², où il a utilisé les archives des Affaires étrangères de France, les archives fédérales et celles de Schwyz, celles d'Einsiedeln aussi et enfin les archives d'État de Vienne. Malheureusement, les mémoires de Reding et les protocoles du canton de Schwyz sont perdus. Le livre comprend deux parties : l'une est consacrée à la résistance du canton de Schwyz à l'invasion française. Elle met très curieusement en lumière l'opposition entre les dirigeants disposés à un arrangement ou à la capitulation et le peuple qui impose la guerre par attachement à la religion, par souci de maintenir son autonomie et par un sentiment de révolte contre un régime imposé par la force, sans qu'on puisse dire si le motif religieux ou le motif politique a prédominé. L'auteur décrit aussi le rôle du clergé : une partie inclinait à l'accord, mais ce sont deux prêtres belliqueux qui ont joué le rôle principal dans l'insurrection. La défaite fut suivie de paniques, mêlées à des manifestations religieuses vraiment curieuses. La seconde partie traite du rôle de Reding comme premier landamman de l'Helvétique. On y voit mis en lumière la vénalité de Talleyrand, et probablement aussi de Verninac et de Dolder, dans l'affaire des créances sur l'Angleterre qui faisaient partie du trésor de Berne séquestré par la République. C'est encore un épisode fort pittoresque.

Sur l'Italie, on ne peut que mentionner de nouveau les publications de MM. Madelin, Ferrero et Godechot sur le Directoire ; les actes des assemblées de la Cisalpine et de la Consulte de Lyon sont en cours de publication, mais n'ont pas été reçus par la *Revue historique*³.

La répercussion de la Révolution dans la péninsule balkanique est, en

1. Cf. *supra*, *Rev. histor.*, t. CLXXXVII, p. 63 et 184.

2. Alois Reding, *Landeshauptmann von Schwyz und erster Landamman der Helvetik, 1765-1818*. Stans, Paul von Matt, 1936, in-8°, 142 p.

3. En 1938 a paru le tome VII des *Assemblées de la Cisalpine* et la partie I du tome III de la *Consulte*.

partie, décrite dans les thèses de M. Ap. DASCALAKIS sur Rhigas¹. L'auteur a rassemblé ce qu'on sait de la vie du héros grec : on doit avouer qu'elle reste bien mal connue. Il ne paraît pourtant pas douteux qu'il ait été en rapport avec des agents français et il est sûr qu'il a fondé à Bucarest une loge et à Vienne une confrérie des Bons-Cousins, ce qui laisserait supposer que, parmi ses amis français, il y aurait eu des Comtois. Il est également certain qu'il ourdit une conspiration, probablement après avoir organisé une hétairie et avec des fonds qui provenaient de Bonaparte, bien que rien ne prouve qu'il ait jamais rencontré celui-ci. Il est possible que Pasvan Oglou, le pacha de Viddin, ait été au courant. Arrêté à Trieste, comme il allait partir pour le Magne, il fut livré aux Turcs et exécuté le 24 juin 1798 avec sept de ses compagnons. Son rôle historique résulte principalement de ses œuvres auxquelles M. Dascalakis a consacré sa thèse complémentaire. On notera son projet de constitution balkanique, son catéchisme républicain et surtout le fameux *Thourios*, sorte de Marseillaise hellénique, écrite en langue vulgaire, qui se répandit dans toute la Grèce et que chantèrent les combattants de la guerre de l'Indépendance.

En Argentine, M. Ricardo CAILLET-BOIS a repris, en se plaçant au point de vue de son pays, l'examen du conflit de Nootka Sound qui, en 1790, faillit provoquer la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne ; il a donné quelques exemples des entreprises britanniques dans la région et décrit les mesures prises par les autorités locales pour prévenir un coup de main². Il a recherché aussi les tentatives anglaises à partir de l'alliance du Directoire avec Charles IV jusqu'en 1807 et montré les répercussions de la guerre sur l'activité économique de la vice-royauté³. Dans un ouvrage plus étendu, il a montré quelle inquiétude éveilla en Argentine la Révolution et quelles précautions furent prises pour empêcher que les idées subversives se répandissent au sein de la population⁴. En 1794, les biens des Français non domiciliés furent séquestrés et finalement plusieurs d'entre eux furent arrêtés et mis en jugement. Les documents saisis témoignent qu'en effet les idées révolutionnaires avaient gagné quelques têtes, mais l'agitation ne dépassa jamais un cercle très restreint. Ajoutons que le cinquième fascicule des *Cahiers de la Révolution française* a été consacré à l'aperçu de M. H. D. BARBAGILATA sur

1. *Rhigas Velestinlis. La Révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique*. Paris, sans nom d'éditeur, 1937, in-8°, 230 p. — *Les œuvres de Rhigas Velestinlis. Étude bibliographique suivie d'une réédition critique avec traduction française de la brochure révolutionnaire confisquée à Vienne en 1797*. Paris, 1937, in-8°, 125 p.

2. *La controversia del « Nootka Sound » y el río de la Plata*, dans *De Humanidades*, t. XV, p. 371-374. A part : Buenos-Aires, Casa editora « Coni », 1929, in-8°, 36 p.

3. *Los Ingleses y el Río de la Plata, 1780-1806*, dans *De Humanidades*, t. XXIII, 1933. A part : Buenos-Aires, Lopez, in-8°, 39 p.

4. *Essayos sobre el río de la Plata y la Revolución francesa*. Buenos-Aires, impr. de l'Université, 1929, in-4°, 124 p. et cxxxii p. de documents.

la Révolution française et l'Amérique latine, lequel est muni d'une bibliographie.

II

PÉRIODE IMPÉRIALE

DOCUMENTS. — La bibliographie napoléonienne s'est enrichie d'un recueil de valeur inestimable, celui des lettres écrites par l'Empereur à Marie-Louise, de 1810 à 1814, que Frédéric Masson avait cherchées en vain et qu'on croyait disparues. Mises en vente, en 1934, par un descendant de l'impératrice, elles ont été acquises par le gouvernement français et sont maintenant à la Bibliothèque nationale, *Nouvelles acquisitions françaises*, n° 12487. Elles ont été publiées aussitôt avec huit reproductions. M. L. MABELIN les a présentées et annotées¹. Au nombre de 318, elles ont été réparties par lui en huit séries qui ne forment, en réalité, que six groupes chronologiques : le premier précède l'arrivée de Marie-Louise, le second correspond au voyage de 1811 dans les Pays-Bas ; ce sont les trois suivants qui retiennent surtout l'attention : 110 lettres qui datent de la campagne de Russie, 106 écrites pendant la campagne d'Allemagne, 53 qui s'échelonnent du 18 janvier au 31 mars 1814, au cours de la campagne de France ; les vingt-quatre dernières sont parties de l'île d'Elbe. On sait que les lettres autographes de Napoléon étaient jusqu'à présent très peu nombreuses : de ce point de vue, le lot est donc un trésor. Inutile d'ajouter que la lecture n'est pas un jeu d'enfant.

L'histoire des événements ne tirera pas grand parti de ces documents. Au premier abord, leur intérêt semble uniquement d'ordre psychologique. L'inquiétude éveillée en 1813 par l'attitude de l'Autriche dans l'esprit de Napoléon, ses cruelles angoisses de 1814, ses tourments de l'île d'Elbe transparaissent à plusieurs reprises ; mais c'est naturellement sur ses sentiments à l'égard de sa nouvelle épouse que nous sommes éclairés. On savait qu'elle lui avait inspiré un goût très vif, une passion d'automne, certaines inquiétudes aussi d'un homme longuement édifié sur les infortunes que le mariage peut lui attirer. On voit clairement aujourd'hui que Marie-Louise avait su le rendre doux et soumis, attentif à ses malaises, à ses plaintes, à ses larmes. C'est réellement un Napoléon qu'on ne connaît pas. Du coup, la politique réapparaît : tout est justifié, et au delà, de ce qu'on a dit de l'influence fatale du mariage autrichien sur l'activité du conquérant qu'il a empêché d'aller terminer la guerre d'Espagne avant de risquer en Russie la partie décisive.

On a réuni en un gros volume un nombre important de lettres, discours,

1. *Lettres inédites de Napoléon I^{er} à Marie-Louise, écrites de 1810 à 1814*. Éditions des Bibliothèques nationales de France, 1935, in-8^o, xxxix-270 p.

proclamations, ordres et messages de Napoléon que présente M. J.-G. PROD'HOMME¹. Il y a été joint beaucoup de documents et surtout de témoignages contemporains. C'est un instrument de travail qui peut rendre des services, et non pas seulement au grand public, mais à l'érudit, car on y trouve des extraits de catalogues d'autographes devenus peu accessibles ; mais un index l'eût rendu plus utile encore ; la bibliographie qui termine l'ouvrage est un peu mêlée et aurait pu être améliorée.

M. Henry BORJANE, qui a déjà publié les souvenirs du capitaine Maitland et de l'aspirant Howe sur Napoléon à bord du *Bellérophon*, réunit maintenant quelques témoignages sur le voyage du *Northumberland*². Ce sont les notes de Lyttleton, membre des Communes, qui assista à l'embarquement et s'entretint avec l'Empereur ; le journal de bord de Glover, secrétaire de l'amiral Cockburn, avec des extraits du journal de ce dernier qui a été rédigé par le même Glover ; une lettre de Ross, commandant, et plusieurs de Ward en, chirurgien du navire. Autant Napoléon avait été traité avec respect par les officiers du *Bellérophon*, autant ceux du *Northumberland* se montrèrent froids et distants. Les intentions du gouvernement anglais qui n'allaient que trop bien se manifester à Sainte-Hélène transparaissent dès ce moment, car l'attitude des officiers du *Northumberland* résultait, au moins pour une part, des instructions qu'ils avaient reçues³.

On mentionnera ensuite le travail de M^{me} Ursula LÜCKE sur les mémoires de M^{me} de Rémusat⁴. Elle en a recherché les sources et, par un certain nombre d'exemples, montré qu'ils contiennent beaucoup d'erreurs de détail et n'apprennent rien sur les faits dont l'auteur n'a pas été témoin. C'est sur l'opinion qu'ils renseignent, bien qu'en somme M^{me} de Rémusat expose surtout la sienne ; elle est notamment favorable à Fouché et à Talleyrand, qu'elle cherche à disculper à propos de l'affaire du duc d'Enghien ; elle l'est davantage encore à Hortense, « la plus pure comme la plus infortunée des femmes ». La valeur principale de l'ouvrage résulte de la peinture de la cour et de la société, de quoi on était déjà d'accord. Mais cette étude critique n'était pas inutile.

Sont reportés à l'histoire militaire les souvenirs du colonel Vergnaud, publiés par M. A.-M. Gossez, et les lettres de grognards, réunies par MM. E.

1. *Napoléon*. Paris, Mercure de France, 1938, in-8°, 651 p.

2. *Napoléon à bord du « Northumberland »*. Paris, Plon, 1936, in-8°, xvi-254 p. (Collection « Les témoins de l'épopée », n° 6).

3. Ont paru encore dans la *Revue des Deux Mondes* : en 1935, des lettres de Talleyrand à Caulaincourt, publiées par M. J. Hanoteau ; en 1936, M. le duc de la Force a donné dans la même revue un article sur *Metternich intime*, d'après des lettres. La *Revue de Paris* a publié des lettres et mémoires de Metternich, datant de son ambassade à Paris (1937), et des lettres de Koutouzov à ses filles, allant de 1810 à 1813 (1935).

4. *Die Memoiren der Frau von Rémusat als Quelle der napoleonischen Zeit*. Iéna, Biedermann, 1935, in-8°, 104 p.

Faïron et H. Heuse, et, au paragraphe sur la politique napoléonienne et l'Europe, le grand recueil de documents relatifs à la restauration de l'armée prussienne après Tilsit, publié par les Archives de Prusse.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — Le précédent bulletin a signalé la publication magnifiquement illustrée de MM. Ph. Sagnac et J. Robiquet sur la Révolution jusqu'à la séparation de la Convention. M. Jean BOURGUIGNON a poursuivi l'entreprise pour la période directoriale et napoléonienne en l'envisageant du point de vue de l'homme qui la domine¹. La méthode est restée la même : un récit, composé, pour une part considérable, d'extraits tirés de nombreux auteurs, encadre une profusion d'images. Le premier volume comprend quatre livres sur la jeunesse de Bonaparte, le Directoire, le Consulat, l'Empire jusqu'à Tilsit ; le second, quatre autres : la domination napoléonienne (Erfurt et Wagram, Napoléon intime, la vie sous l'Empire), le déclin et la chute (le blocus, le conflit avec le pape, les campagnes de 1812 à 1815), Sainte-Hélène, la légende napoléonienne. De M. Bourguignon, conservateur des musées nationaux, spécialement chargé des musées napoléoniens, et dont le nom est attaché notamment à La Malmaison, on devait attendre un remarquable choix iconographique, et l'on n'est pas déçu. Les collections privées ont généreusement contribué, d'ailleurs, à compléter les richesses qu'offrent les musées. Au premier rang, on doit citer les portraits et les batailles, celles-ci d'après les tableaux ou dessins du temps, comme la rentrée de la Garde après Tilsit, qui figura au Salon de 1810, ou, mieux encore, les œuvres du général baron Lejeune, qui était artiste peintre quand il s'engagea en 1792 ; on remarquera aussi les reproductions d'images populaires qui ont joué un grand rôle dans la gestation de la légende. Les caricatures sont fort nombreuses et très curieuses. Enfin, le costume, le mobilier, les ensembles intérieurs, les fêtes et cérémonies sont abondamment représentés.

Plusieurs autres synthèses, d'un caractère différent, ont aussi vu le jour. Le *Napoléon* de M. Eugène TARLÉ est moins une biographie qu'une grande fresque de l'histoire de l'Europe considérée du point de vue de l'Empereur, mais replacée dans la perspective de l'évolution². La compétence et l'information de M. Tarlé sont universellement appréciées : l'éloge en serait donc superflu. Comme à l'égard de toute entreprise de ce genre, les opinions divergeront sans doute quant aux proportions accordées à tel ou tel développement ou quant à la profondeur de l'analyse dans tel ou tel chapitre. Les considérations sur le Directoire pourront sembler un peu rapides, et le rôle de Sieyès, fondé de pouvoir, en l'espèce, de la bourgeoisie révolutionnaire, dans l'avènement de Bonaparte, ne paraît pas devoir frapper le lec-

1. *Napoléon Bonaparte*. Paris, Les Éditions nationales, 1936, 2 vol. in-4°, 410 et 392 p.

2. *Napoléon*. Traduit du russe par Ch. STEBER. Paris, Payot, 1937, in-8°, 489 p.

teur, comme il se devrait ; en fait, cette bourgeoisie a livré le pouvoir au général et, sans sa complicité, il n'aurait pas pu s'en emparer. Sur la rupture de la paix d'Amiens, assez peu de chose aussi. Au contraire, on prendra vif intérêt aux pages relatives à l'influence des considérations économiques dans les origines de la guerre d'Espagne et, plus encore, à celles qui concernent l'attitude de Napoléon en présence des serfs de Russie (p. 322). Mais ce sont les thèses d'ensemble qui feront la réputation du livre.

Aux yeux de l'auteur, Napoléon est bien le fils de la Révolution, puisque, sans elle, son ascension est inconcevable ; c'est d'elle aussi qu'il a reçu l'armée et les éléments de la méthode de guerre dont il a fait un incomparable usage (sur ce point, voir notamment la conclusion) ; c'est la Révolution, c'est-à-dire la destruction de l'ordre féodal et aristocratique, qu'il a portée à travers l'Europe ; en France, il en est le liquidateur, en ce sens qu'elle aurait pu devenir démocratique, tandis qu'il l'a ramenée aux conceptions que la bourgeoisie nourrissait à la fin de l'Ancien Régime et que, dans l'état de la petite bourgeoisie de l'artisanat et, à plus forte raison, du prolétariat, elle ne pouvait guère dépasser de manière durable, point que M. Tarlé accorde sans doute, mais sur lequel il conviendrait d'insister davantage. De l'œuvre de Napoléon, ce qui a subsisté, c'est ce qui était d'accord avec l'évolution de l'Europe et assurait le triomphe de l'ordre bourgeois. Accessoirement, la conquête a présenté des côtés séduisants pour la bourgeoisie impériale, parce qu'elle lui livrait les marchés continentaux et en écartait la bourgeoisie anglaise. Les bases de sa puissance étant ainsi conçues, Napoléon les a minées lui-même. Par les conséquences de la conquête, d'abord : elle n'a pu manquer de provoquer des réactions qu'on a l'habitude d'appeler nationales, et non sans raison, mais dont le caractère est complexe et qui ont surtout profité au vieux monde aristocratique, à cause de la faiblesse de la bourgeoisie dans le centre et le midi de l'Europe. Mais l'évolution propre de Napoléon doit aussi être prise en considération : en restaurant progressivement tout ce qu'il pouvait de l'Ancien Régime — hommes et choses — en s'efforçant, par le sacre et le mariage autrichien, d'effacer les origines de son autorité, il en a peu à peu sapé les fondements. C'est visible en Russie, où il s'est refusé à promettre la liberté aux serfs ; c'est visible aussi en France en 1815, où il n'a pas voulu que l'Empire restauré devint une dictature révolutionnaire. Logiquement, on peut dire ainsi que l'Empire était devenu un non-sens.

Ayant montré l'action des forces qui dépassent l'individu, M. Tarlé ne nie pourtant pas le rôle personnel de Napoléon qui tient à son génie militaire et à sa passion du pouvoir. D'où il faut conclure que, sans Bonaparte, l'histoire aurait tourné autrement. Mais il faut avouer que cela se verrait mieux si, aux principales étapes de son destin, M. Tarlé avait examiné les alternatives qui s'offraient et consenti à se placer parfois au point de vue français. Le problème des « frontières naturelles », tel qu'il se posait dans l'opinion,

ne tient guère de place dans le livre ; il eût été bon aussi d'entrer plus avant dans l'esprit de la bourgeoisie : elle a accepté les profits de la conquête sans doute et il est évident qu'elle eût vu de bon œil la ruine du commerce britannique ; mais elle était sûrement plus modérée et plus réaliste que Bonaparte : une politique protectionniste, mais défensive, lui eût mieux convenu et elle n'a jamais cru à la durée de l'Empire ; puis, elle ne s'est pas résignée au despotisme que la guerre rendait inévitable et elle n'a jamais pardonné à celui qu'elle avait porté au pouvoir de l'avoir accaparé. Dans la volonté de puissance de Napoléon, il y avait un élément romantique qui ne se conciliait pas avec l'esprit positif du capitalisme et avec la tradition bourgeoise de la France qui avait fini, sous Louis XVI, par pénétrer dans la diplomatie elle-même.

Le troisième volume de l'histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Louis MADELIN, va de Brumaire à Marengo¹. Comme dans le second, dont nous avons déjà parlé, l'auteur suit Vandal. Il paraît aussi adopter les vues de Sorel sur la politique extérieure ; mais, pas plus que lui, il ne démontre que la possession de l'Italie fût indispensable à la défense des « frontières naturelles » ; c'est à la nation elle-même, d'ailleurs, qu'il attribue la responsabilité de la politique de Bonaparte dans ce pays : elle en eût désavoué l'abandon, assure-t-il, sans en donner d'autre preuve que l'attachement de l'armée et de la plupart des républicains aux frontières naturelles, ce qui est tout autre chose. D'ailleurs, il concède que les plans de remaniement de l'Europe, conçus par Bonaparte, dépassaient sûrement le vœu de la nation : à la bonne heure ! Mais une certaine incertitude subsiste. L'histoire de la campagne est racontée d'après Cugnac ; l'assurance que la défaite n'aurait pas gravement compromis le destin de Bonaparte paraît bien optimiste. La partie la moins approfondie est celle qui concerne l'administration et surtout la préparation de la campagne. Rien n'avertira le lecteur du caractère d'improvisation qui la marque si fort. M. Madelin croit que l'armée était bien pourvue. Il assure aussi que le contingent de l'an VIII a été levé dès les premiers jours de nivôse et que l'enrôlement s'en est fait à souhait dans l'hiver de 1800. En réalité, comme M. Vallée l'a montré de nouveau, la campagne du printemps s'est faite avec l'armée du Directoire ; c'est le 8 mars 1800 que le contingent de l'an VIII a été mis à la disposition du gouvernement et il n'a pu être utilisé avant l'hiver. Ajoutons qu'un petit volume de M. Madelin a été aussi consacré à la « vie illustre » de Napoléon².

Je ne mentionne que pour mémoire le tome XIV de la collection Halphen et Sagnac, consacré par mes soins à la période napoléonienne et qui a déjà été signalé dans la *Revue*³.

1. *De Brumaire à Marengo*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 350 p. Sur les deux premiers volumes, voir plus haut, p. 77.

2. *Napoléon*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 62 p. (Collection « Les Vies illustres »).

3. T. CXXXIII, p. 108.

Un jeune Canadien de quinze ans, M. J. B. BOULANGER, nous a fait part de ses vues sur Napoléon¹ : elles sont très favorables et ne comportent guère de réserves. On aurait mauvaise grâce à présenter des objections à l'expression d'un enthousiasme juvénile et on se bornera à féliciter M. Boulanger qui, en dépit de sa jeunesse, s'est affirmé comme un ardent défenseur de la culture française en Alberta, de la précoce maturité dont il a fait preuve, non seulement en écrivant avec une pureté et une élégance enviables, mais en menant son récit et son argumentation avec verve et clarté.

C'est l'opinion des historiens anglais sur l'Empereur que M. Wolfgang MAILAHN a décrite, de l'origine jusqu'au xx^e siècle². Quarante-trois pages sur cent quarante sont consacrées aux contemporains des événements. La seconde partie est réservée aux historiens : on les voit s'acheminer peu à peu vers une appréciation objective. La dernière section résume les jugements portés par les plus récents sur les divers aspects de l'activité de Napoléon. Il faut avouer qu'il eût été beaucoup plus intéressant d'étudier comment le peuple anglais s'est représenté son adversaire avant et aussi après sa chute. C'est de ce côté que la première partie semblait orientée et même la seconde, puisque, du vivant de Napoléon et longtemps encore après sa mort, il ne pouvait guère être question d'histoire proprement dite, en sorte qu'on ne peut méconnaître qu'un peu d'ambiguité subsiste dans le dessin.

La bibliographie de l'histoire intérieure ne s'est pas beaucoup allongée, du moins en ce qui concerne les événements. On ne s'étonnera guère que M. Marcel DUPONT n'ait pu apporter du nouveau sur l'affaire du duc d'Enghien³. Sur celle du général Malet, M. Louis GARROS a produit quelques rectifications de détail et quelques indications inédites sur les exécutions. Il présente le conspirateur comme un aigri dont le caractère difficile a sans cesse compromis la carrière ; c'est à tort qu'on en a fait un républicain ou un royaliste : les considérations politiques n'ont pas été le ressort de la conspiration ; à moins qu'on ne regarde l'abbé Lafon comme l'instigateur véritable, ce qui est vraisemblable assurément, mais sans preuve⁴. L'épisode des Cent-Jours dans le Var a été fort bien raconté par M. Charles ALLEAUME⁵. On y constate le désaccord des populations, celui des autorités (Masséna s'est montré correct, mais peu zélé), la mollesse des commissaires impériaux qui laissent en place nombre de royalistes. Le Var apparaît comme beaucoup moins napoléonien qu'on n'aurait cru, mais une minorité jacobine, sous la direction de Brune, était disposée à l'action et, le 6 juin, une com-

1. *Napoléon vu par un Canadien*. S. l., Éditions Delmas, s. d. (1937), LII-139 p.

2. *Napoleon in der englischen Geschichtsschreibung, von den Zeitgenossen bis zur Gegenwart*. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1937, in-8°, 156 p. (*Kriegsgeschichtliche Abteilung im historischen Seminar der Friedrich-Wilhelms-Universität*).

3. *Le tragique destin du duc d'Enghien*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 253 p.

4. *Le général Malet, conspirateur*. Paris, Plon, s. d. (1936), in-8°, 306 p.

5. *Les Cent-Jours dans le Var*. Draguignan, Olivier-Joulian, 1938, in-8°, 205 p. (*Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan ; Mémoires*, t. XLIX).

mission de haute police fut instituée. Presque aussitôt après, ce fut la Terreur blanche. Ce mémoire fait honneur à l'active Société de Draguignan comme à son auteur.

De plus grande portée néanmoins est l'ouvrage considérable de M. Octave AUBRY sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène¹. Il est le fruit d'une vaste enquête ; non content de reprendre toutes les sources connues (M. Aubry réhabilite, par exemple, O'Meara), l'auteur a dépouillé les papiers d'Hudson Lowe et de ses auxiliaires au British Museum, restés en grand partie inexplorés jusqu'à lui, le fonds Masson à la bibliothèque Thiers, sans parler des archives publiques. Il a aussi visité l'île et recouru aux archives locales. Un copieux appareil critique témoigne de son labeur. Sur la figure de l'Empereur vieillissant, sur son entourage, sur l'attitude du gouvernement anglais et de ses représentants, il apporte maintes rectifications au récit traditionnel. L'ouvrage doit prendre place au premier rang dans la bibliographie napoléonienne.

L'histoire administrative est représentée par l'excellente étude de M. Ch. DURAND : il s'agit des auditeurs au Conseil d'État². Crées en l'an XI, au nombre de seize, ils se multiplièrent peu à peu. En 1809, le nombre des auditeurs en service ordinaire est fixé à cent soixante, dont une partie attachée d'ailleurs à des administrations et non pas nécessairement au Conseil ; en même temps apparaissent les auditeurs en service extraordinaire dans les préfectures. En 1811, le service ordinaire est porté à trois cent cinquante en trois classes. L'avancement est réglé ; en 1809, un quart de sous-préfectures a été réservé aux auditeurs. Il est visible que Napoléon a voulu faire de cette fonction l'école des administrateurs. Dès le début, il avait confié à certains auditeurs des missions variées : Tournon fut intendant dans le margraviat de Baireuth. Leur traitement avait été fixé à 2,000 francs seulement en 1803 : c'est qu'on comptait les prendre parmi les fils de hauts fonctionnaires ; de jeunes aristocrates ralliés, comme Molé, ne tardèrent pas aussi à se mettre sur les rangs ; en 1809, on exigea d'eux un revenu de 6,000 francs. Ainsi, l'institution, à mesure qu'elle se développa, inclina dans le même sens que toute l'administration : elle tendit à devenir un monopole des notables parmi lesquels les hommes d'Ancien Régime eurent de plus en plus la préférence. Ces jeunes gens, dont on n'exigeait d'ailleurs aucun grade universitaire, firent plus d'une fois la preuve de leur inexpérience et ceux qui reçurent des missions aux armées entrèrent aussi ça et là en conflit avec les chefs militaires. Mais, en soi, l'institution paraît avoir été bien conçue. On aurait été heureux de trouver ici une liste des auditeurs, fût-elle incomplète, avec tous les renseignements sur leur carrière, qu'il eût été possible de réu-

1. *Sainte-Hélène* ; I : *La captivité de Napoléon* ; II : *La mort de l'Empereur*. Paris, Flammarion, 1935, 2 vol. in-8°, 315 et 335 p.

2. *Les auditeurs au Conseil d'État sous le Consulat et le Premier Empire*. Aix, Fourcine, 1937, in-8°, 208 p. (extrait des *Annales de la Faculté de droit d'Aix*).

nir. L'évolution de l'administration impériale ne sera bien connue qu'au prix du dénombrement de ses membres.

L'histoire religieuse, ici encore, a été avantageée. Les deux thèses de M. André LATREILLE, la principale sur les relations de l'Empire et du Saint-Siège de 1801 à 1808 et l'ambassade du cardinal Fesch, la complémentaire sur le catéchisme impérial, comptaient parmi les plus importantes qui soient à signaler. Mais elles ont déjà été présentées aux lecteurs de cette *Revue*¹. Les thèses de M. l'abbé Jean LEFLON, curé de Saint-Nicaise de Reims, sur Bernier méritent également une mention particulière. La première partie de la thèse principale² retrace le rôle du curé de Saint-Laud d'Angers dans la guerre de Vendée et dans la négociation du Concordat. Sans être très originale, elle met au point la question et en bonne lumière l'adresse, plus d'une fois excessive, du personnage. C'est à l'évêque d'Orléans que M. Leflon a consacré le principal de ses recherches, et par conséquent à l'application du Concordat. En ce qui concerne l'histoire générale, il a complété, par la découverte aux archives du Vatican des notes des secrétaires du légat Caprara, nos connaissances relatives à la réconciliation des évêques constitutionnels. Il n'y a pas de doute que, pour sauver le Concordat, Bernier trompa le légat à la veille du *Te Deum* du 18 avril 1802. Dans le procès canonique qui pré-céda l'institution des évêques réconciliés, il laissa, au contraire, suffisamment transparaître la vérité pour que Caprara eût pu lire entre les lignes s'il l'avait voulu. L'affaire du Sacre est aussi abordée. C'est Bernier qui a composé le Pontifical dont le pape accepta de faire usage : M. Leflon l'a retrouvé, de la main du secrétaire de Bernier, avec une correction de ce dernier, aux Archives vaticanes. Il a rédigé aussi une partie des Représentations du pape à l'Empereur. Plus importante encore peut-être est la contribution que l'auteur apporte aux négociations relatives au Concordat allemand. Son travail est donc, sur certains points, principalement sur le dernier, un complément du livre de M. Latreille. L'administration du diocèse, où Bernier rencontra une vive résistance de la part de la Petite Église de Vendôme et beaucoup de difficultés matérielles, est aussi un très utile apport à l'histoire de la réorganisation de l'Église, sans avoir toutefois la portée du livre de M. Lévy-Schneider sur Champion de Cicé, parce que Bernier, mort en 1806, n'a pu que commencer l'œuvre. La thèse complémentaire³ produit des documents caractéristiques émanés de Bernier.

1. T. CLXXIX, p. 407. J'ai consigné mes observations dans les *Annales historiques de la Révolution française*, 1936, p. 78-84. M. Latreille a, en outre, publié un article sur *Le cardinal Fesch et l'administration du diocèse de Lyon, de 1803 à 1806*, dans *La Révolution française*, 1937, n° 4.

2. *Étienne-Alexandre Bernier, évêque d'Orléans, et l'application du Concordat*. Paris, Plon, 1938, 2 vol. in-8°, xi-320 p. et 410 p.

3. *Étienne Bernier, évêque d'Orléans. Lettres, Notes diplomatiques, Mémoires, Rapports inédits*. Reims, impr. du Nord-Est, 1938, in-8°, xxiii-139 p.

M. John CHARPENTIER a examiné une fois encore l'attitude de Napoléon à l'égard des gens de lettres¹. Mais il n'ajoute rien à ce qu'on en savait, n'ayant fait aucune recherche originale. En fait, il s'agit plutôt d'un essai sur le rôle de l'Empereur en général. Il n'était peut-être pas indispensable de nous avertir qu'il n'a pas été « le champion de la cause républicaine » (p. 203). Il est possible qu'il n'ait pas répandu « les idées généreuses de la France du XVIII^e siècle », le « véritable esprit de la Révolution... celui qui précède 1789 et dont la France monarchique sait si heureusement trouver l'expression... » (comment contester des assertions si vagues?) ; mais, dans la Révolution de 1789, il y a un certain nombre de principes et de nouveautés auxquels Napoléon est resté fidèle et qu'il a transportés à travers l'Europe.

A l'histoire des idées se rattache le volume que M. Charles-H. POUTHAS a écrit pour analyser la formation de Guizot et raconter ses débuts². En 1798, Genève étant devenue française, M^{me} Guizot alla s'y installer pour y faire éduquer ses fils au collège et à l'Académie que Napoléon lui-même laissa tels quels. Il est curieux de constater que Guizot y grandit dans un milieu, religieux assurément, mais rationaliste et plus moraliste que dogmatique, où on ne le prépara nullement à résister à la pensée philosophique du siècle. C'est au point de vue politique et social que l'esprit patricien de Genève, bourgeois, anglophile, très hostile à la France de Napoléon, agit surtout pour renforcer l'antipathie que les malheurs de sa famille avaient inculquée à Guizot contre la démocratie autoritaire. La seconde influence qu'il subit pendant cette période fut celle de Stapfer et de ses amis à Montfort-l'Amaury où il avait accepté un préceptorat. C'est encore un groupe libéral et anti-démocrate. Enfin, à Paris, en 1810, devenu journaliste, lié à Pauline de Meulan, que, finalement, il épouse, il entre en contact avec les idéologues et s'initie dans une certaine mesure à la méthode critique et relativiste, sans laquelle on ne conçoit guère qu'il fût devenu un si grand historien. Marié, besogneux, il demanda une place et entra à la Sorbonne. Il est intéressant d'assister ainsi, au cours des années de la chevauchée impériale, à la formation d'un des hommes les plus représentatifs de la bourgeoisie libérale qui allait substituer le régime de ses rêves au despotisme militaire.

Mentionnons encore la thèse consacrée par M. Henri GOUGELOT à la romance sous la Révolution et l'Empire³. La Révolution, à la vérité, n'apporte rien de neuf dans ce domaine, si l'on fait abstraction des chansons patriotiques ou historiques. Mais, à partir de 1795, le genre troubadour renait et il domine l'époque impériale. M. Gougelot distingue d'ailleurs les romances

1. *Napoléon et les hommes de lettres de son temps*. Paris, Mercure de France, 1935, in-8°, 251 p. M. Charpentier croit pouvoir assurer que Robespierre était franc-maçon. C'est possible, mais c'était le cas ou jamais de fournir la preuve.

2. *La jeunesse de Guizot, 1797-1814*. Paris, Félix Alcan, 1936, in-8°, xi-414 p.

3. *La romance française sous la Révolution et l'Empire*. Melun, Legrand, 1937, in-4°, 369 p.

pastorales, sentimentales, dramatiques et lyriques. Il passe en revue les auteurs de romances, parmi lesquels les grands musiciens, et même Méhul, ne dédaignent pas de s'inscrire. La mélodie et l'accompagnement tiennent naturellement une grande place dans cet ouvrage. Cette partie technique n'est pas de notre compétence. Mais l'histoire des mœurs et des salons trouvera à glaner dans tout ce qui concerne l'aspect littéraire de la romance.

L'histoire économique peut revendiquer le livre de M. F. BRAESCH sur la réforme monétaire de l'an XI et le « franc de germinal¹ ». Il commence par rechercher la valeur réelle de la livre de l'Ancien Régime. Comme monnaie de compte, son poids légal était de 4 grammes 505 d'argent fin. Mais, dans la frappe, on admettait une tolérance ou *remède* et pour le poids et pour le titre ou *aloi*, laquelle, d'ailleurs, jouait toujours en faveur du terme inférieur ; il est donc impossible de déterminer exactement la valeur réelle de la livre qui restait variable ; elle devait être d'environ 99 centimes 16 et pouvait descendre à 98,25.

La Convention avait décidé de mettre la monnaie en harmonie avec le système décimal dont l'avantage, comme le remarque M. Braesch, est de reposer, non sur une unité *naturelle*, comme on le disait à l'époque, attendu qu'il n'en existe point, mais sur une base mathématique. Le décret du 1^{er} août 1793 définit le franc comme égal à 10 grammes d'argent. Ce franc fut abandonné le 28 thermidor an III pour celui de 5 grammes : il était approximativement égal à la livre. On a cherché visiblement à perpétuer ainsi la monnaie nationale traditionnelle ; l'inconvénient fut que l'unité monétaire ne cadra plus avec le système décimal. C'est elle qui fut consacrée par la réforme de l'an XI. Celle-ci affermit, en outre, la monnaie en fixant légalement le poids de l'étalement monétaire, en sorte que la monnaie de compte et la monnaie réelle se trouvèrent identifiées, immense progrès par rapport à l'Ancien Régime dont les édits monétaires n'indiquaient jamais que les procédés de la frappe, sans jamais définir la livre. Le bimétallisme, toutefois, resta une cause de faiblesse. Néanmoins, dans l'esprit des contemporains, la monnaie d'argent devait demeurer immuable : c'est la monnaie d'or qui leur paraissait susceptible de varier éventuellement et c'est par cette considération que M. Braesch explique l'article 1895 du Code qui ouvre une brèche dans l'édifice en validant le remboursement d'une créance stipulée en monnaie de compte par la monnaie légale, même modifiée par l'État. Toute une part de l'ouvrage est consacrée à la recherche d'un système monétaire qui exclurait pareille fissure et mettrait définitivement à l'abri le créancier et, par conséquent, l'épargne.

Après cela, on ne trouve à signaler que l'étude de M. Roger BERLAND sur

1. *Finances et monnaie révolutionnaires*. Cinquième fascicule : *La livre tournois et le franc de germinal (essai sur la monnaie métallique)*. Paris, La Maison du livre français, 1936, in-8°, 264 p.

l'agriculture et les paysans dans la Vienne¹; la culture n'a fait que de lents progrès : c'est le XVIII^e siècle qui se prolonge ; la condition des paysans s'est un peu améliorée, mais elle est éprouvée, comme précédemment, par des crises ; il manque des investigations sur la répartition de la propriété et des exploitations, comme aussi sur la démographie. Il n'est pas sans intérêt de signaler l'article de M. Roger BLAIS qui fait connaître le manuel forestier publié en l'an X par Bernard Lorentz, premier directeur de l'École forestière².

BIOGRAPHIES. — L'une des plus substantielles est due à M. Jean HANTEAU³ ; grâce aux lettres d'Alexandre de Beauharnais provenant de la famille du prince Eugène et du fonds Masson et à d'autres émanées des archives des Tascher, il a pu raconter à nouveau la première vie conjugale de Joséphine qu'il tient pour irréprochable. Il vaudrait peut-être mieux dire que les accusations du mari restent pour nous sans preuves et qu'en tout cas, il a donné le mauvais exemple. Ce petit livre est d'ailleurs de lectures très attachante. On ne contestera pas le même mérite aux deux volumes de M. Octave AUBRY, intitulés : *Le roman de Napoléon* ; mais, ici, nous sommes, effectivement en plein « roman » ; non que l'auteur soit mal informé, mais il a cru devoir adopter purement et simplement la forme romancée⁴. M. le baron DE BOURGOING, à propos de Marie-Louise, s'en est tenu strictement à l'histoire⁵. Il verse au dossier le résultat de recherches d'archives à Vienne, où il a consulté les rapports de police, négligés par Helfert et aujourd'hui détruits, ainsi que des notes inédites de Wessenberg, ainsi que chez un descendant d'un personnage non nommé de la cour de Parme, où il a trouvé des lettres de Marie-Louise à l'Empereur qui datent de 1810 et de 1811. L'Impératrice se montre éprise de son mari, mais assez peu satisfaite du milieu où elle est obligée de vivre. Jusqu'au séjour à Dresde, elle paraît cependant heureuse. Bientôt après, l'anxiété naît et grandit à la pensée d'une nouvelle guerre contre l'Autriche ; pourtant, elle a servi de son mieux l'Empereur auprès des son père ; au cours de la campagne de France, M. de Bourgoing est persuadé que l'Autriche acceptait d'ailleurs de traiter. C'est à la capitulation de Paris qu'il s'arrête aujourd'hui. Mais il ne s'en tiendra pas là et nous promet un

1. *Les cultures et la vie paysanne dans la Vienne à l'époque napoléonienne*, dans *Mémoires et documents*, publiés par la Commission d'histoire économique de la Révolution, fascicule VII (1937).

2. *Un manuel forestier de l'an X*, dans *Annales de l'École nationale des eaux et forêts*, 1933. A part : Paris, Berger-Levrault, in-8°, 114 p.

3. *Le ménage Beauharnais*. Paris, Plon, s. d. (1935), in-8°, 251 p.

4. *Le roman de Napoléon* ; I : *Brumaire* ; II : *Bonaparte et Joséphine*. Paris, Éditions Tallandier, s. d. (1938), 2 vol. in-8°, 248 et 250 p.

5. *Marie-Louise, impératrice des Français, 1810-1814*. Paris, Calmann-Lévy, 1938, in-8°, 230 p.

second ouvrage sur l'évolution ultérieure des sentiments de Marie-Louise. On savait qu'elle continua d'écrire à Napoléon durant le séjour à l'île d'Elbe, bien qu'elle fût devenue la maîtresse de Neipperg. Ces lettres sont aux mains de particuliers qui ont refusé jusqu'à présent de les communiquer. Espérons que M. de Bourgoing en pourra au moins indiquer la substance. Intéressante aussi est l'étude de M. le comte D'ORNANO sur M^{me} Walewska, parce qu'il y a utilisé les lettres et les notes de l'intéressée qui sont conservées dans les archives de la famille, au château de la Branochoire, en Touraine. M^{me} Walewska épousa, en effet, en 1816, le lieutenant général d'Ornano, en eut un fils et mourut peu après en décembre 1817. L'ouvrage est toutefois romancé en d'assez nombreux passages¹. M. Pierre de LACRETELLE n'a pas produit de documents inédits dans sa biographie de la reine Hortense², mais il y a manifesté le sens critique le plus avisé et, s'il n'a pu éclaircir les mystères de cette existence, il paraît incontestable qu'il l'a dépouillée des prestiges de la vertu. Sur Pauline, M. Joachim KÜHN a rassemblé les indications fournies par les publications antérieures, notamment les italiennes, et publié en appendice quelques documents inédits³. Il a identifié l'un des amants de la princesse, que l'on trouve appelé Kouloukoff, Kouloukovff ou Kabloukoff : c'est un colonel russe et la dernière orthographe est la bonne. M^{me} Teresa Luzzotto GUERRINI a consacré un joli volume à Napoléon, à Marie-Louise et au Roi de Rome, « prisonniers » ; elle a consulté les archives de Parme sur la cour et l'existence de l'ancienne Impératrice. Mais l'ouvrage, destiné au grand public, n'a pas d'appareil critique⁴.

Sur les ministres de l'Empereur, trois ouvrages. M. Jean THIRY a entrepris de raconter la vie de Cambacérès⁵, bien que, les papiers de celui-ci étant toujours sous clef, il n'y eût pas à espérer que le récit fût définitif. Prenant son parti de cette lacune, on pouvait du moins faire l'inventaire des faits acquis et indiquer les questions qui se posent. On ne saurait dire qu'à cet égard l'ouvrage soit complet. Il est très bref jusqu'à l'entrée de Cambacérès à la Convention et on doute que des recherches opérées à Montpellier n'eussent pu fournir davantage. Il est peu étendu aussi sur le rôle de Cambacérès à la Convention et, par exemple, sa participation à la législation civile n'est pas étudiée. Le problème des accointances possibles du personnage avec les royalistes n'est pas envisagé non plus. M. Thiry l'a bien mis en scène sous son aspect mondain au temps de l'Empire, mais il laisse l'impre-

1. *Marie Walewska, « l'épouse polonaise » de Napoléon*. Paris, Hachette, s. d. (1938), in-8°, 254 p.

2. *Secrets et malheurs de la reine Hortense*. Paris, Hachette, s. d. (1936), in-8°, 249 p.

3. *Pauline Bonaparte*. Traduit de l'allemand par G. DAUBIÉ. Paris, Plon, s. d. (1937), in-8°, 321 p.

4. *I Prigioneri. Tramonto napoleonico*. Firenze, « Nemi », 1936, in-16, 357 p. (Piccola collezione napoleonica).

5. *Cambacérès, archichancelier de l'Empire*. Paris, Berger-Levrault, 1935, in-8°, 288 p.

sion que son rôle fut plus considérable qu'on le peut admettre. C'était un homme trop prudent pour aller au delà d'une action molle et sans efficacité et ses traits distinctifs, l'aptitude aux palinodies, l'amour de l'argent et de la bonne chère, une vanité sans égale, ne réussissent pas à donner à sa physionomie un grand relief. M^{lle} Lydie ADOLPHE a eu la chance d'obtenir communication des papiers de Portalis qui comprennent, dit-elle, une « immense correspondance¹ ». On espère donc, en ouvrant son livre, y trouver du nouveau sur le rôle de l'homme dans l'administration impériale. Il eut la direction des cultes après le Concordat et, dévoué au catholicisme, fit de son mieux pour le servir : son attitude apparaît clairement dans le livre de M. Lévy-Schneider sur Champion de Cicé, mais on pouvait croire que ses papiers permettraient d'en donner une idée plus précise. Malheureusement, l'auteur avoue ingénument qu'elle ne les a pas dépouillés entièrement. Et, d'autre part, elle expédie rapidement la biographie en soixante-quatorze pages pour en venir aux conceptions juridiques et au Code civil ; de la participation de Portalis à la rédaction de ce dernier, il n'est d'ailleurs rien dit de nouveau : il s'agit d'une dissertation juridique et philosophique. Quant au sous-titre : « Le bon génie de Napoléon », rien, ici, ne le justifie. Parlant de Fouché, M. A.-E. MOULIN a laissé de côté sa vie politique et retracé seulement sa vie privée à partir du séjour que la disgrâce de 1810 lui imposa à Aix². Il s'y lia avec la veuve et la fille d'un marquis de Castellane, qui, à proprement parler, tiennent le devant de la scène, car leur histoire occupe les premiers chapitres. Le 1^{er} août 1815, Fouché, devenu veuf en 1812, épousa, âgé de cinquante-six ans, Ernestine de Castellane, qui en avait vingt-sept. Elle a dû penser que c'était un beau mariage et fut cruellement détrompée, puisque, dès le 18 septembre, le ministre, disgracié, était expédié à Dresde, puis révoqué le 4 janvier suivant et banni le surlendemain. C'est alors une vie errante, principalement marquée par la brouille avec Thibaudeau, dont le fils, par ses assiduités auprès de la duchesse d'Otrante, avait provoqué un scandale. On trouvera dans cet ouvrage des renseignements généalogiques précis. L'auteur a recueilli quelques traditions de famille auprès des arrière-petites-filles de Fouché et reproduit des portraits inédits.

Un préfet du Consulat, Claude Marson, a retenu l'attention de M. Henri DE LA PERRIÈRE³. Ce Lorrain, né à Bar-le-Duc, fils d'un jardinier, contrôleur des fermes à Nantes avant 1789, prétendait avoir fait la guerre de Vendée ; il fut nommé commissaire du Directoire en Loire-Inférieure après fructidor et révoqué après le 30 prairial. Ce fut pourtant Beugnot qui lui fit

1. *Portalis et son temps. « Le bon génie de Napoléon ».* Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1936, in-8°, 351 p.

2. *Le grand amour de Fouché. Ernestine de Castellane.* Paris, Perrin, 1937, in-8°, 245 p.

3. *Claude-Antoine Marson, de Bar-le-Duc.* Bar-le-Duc, Coutant-Laguerre, 1928, in-8°, 53 p.

obtenir la préfecture du Doubs après le refus de trois postulants. Il se brouilla bientôt avec son secrétaire général, qui était Briot, à propos d'un journal antijacobin, où écrivait Nodier. Le gouvernement fit place nette : le maire fut destitué, Briot expédié à l'île d'Elbe et Marson à Palerme, comme commissaire aux affaires commerciales. Lors de la rupture avec Naples, en 1806, il rentra en France et n'obtint jamais d'autre place.

Au cours de 1810, M^{me} de Staël, en route pour les États-Unis, où un Français d'origine, Le Ray de Chaumont, s'était vu confier par elle un million et demi en vue de spéculations foncières, fit un assez long séjour au château de Chaumont-sur-Loire, qui appartenait à Le Ray. M. le prince Jacques de Broglie a dépeint la cour qu'elle groupa aussitôt autour d'elle, en recourant aux lettres conservées à Coppet et dans les archives des Broglie¹. On y retrouve les personnages bien connus déjà dont elle faisait sa compagnie. Le retour inattendu de Le Ray mit une fin au projet de voyage et dispersa la société. D'ailleurs, le fameux livre sur l'Allemagne ne tarda pas à obliger M^{me} de Staël à quitter la France, puis Genève. Rien n'est indifférent de tout ce qui touche à Corinne et M^{me} Yvonne BEZARD a cherché, par exemple, par un recensement et une comparaison de ses portraits, à fixer les caractères physiques de sa physionomie, en rappelant d'ailleurs l'opinion qu'en avaient les contemporains. Des reproductions inédites illustrent le texte².

S. A. R. M^{me} la duchesse de Vendôme a tiré du volumineux journal, des cahiers de souvenirs et de la correspondance de Marie-Amélie, reine des Français de par son mariage avec Louis-Philippe, en 1809, une histoire au jour le jour de cette princesse jusqu'à son arrivée en France le 18 août 1814³. C'est un tableau de la vie de cour et la politique n'y apparaît guère. Si ces souvenirs se continuent pour la Restauration, 1830 et le règne, probablement deviennent-ils alors importants pour l'histoire générale.

Louis de Bourbon, frère du duc d'Enghien et dernier prince de Condé, a trouvé un biographe en M. Émile LESUEUR, qui s'est procuré des documents inédits en France et à l'étranger⁴. La vie du duc de Bourbon jusqu'à la Révolution donne le spectacle affligeant d'une vie oisive et de désordres, dont Mathilde d'Orléans, la duchesse, prit sa bonne part. L'histoire des campagnes de l'émigration n'offre rien de neuf. C'est la liaison du duc avec l'aventurière, qui, s'étant fait épouser par un officier de la Grande Armée en 1818, était devenue baronne de Feuchères, qui fait le principal intérêt du récit, et, plus encore, la misérable fin du prince qu'on trouva pendu le 27 août 1830 dans son château de Saint-Leu. Comme il avait fait un testa-

1. *M^{me} de Staël et sa cour au château de Chaumont*. Paris, Plon, s. d. (1936), in-8°, 279 p.

2. *M^{me} de Staël d'après ses portraits*. Paris, Attinger, 1938, in-8°, 40 p. (Publication de la Société d'études staéliennes).

3. *La jeunesse de Marie-Amélie, reine des Français, d'après son journal*. Paris, Plon, 1935, in-8°, 291 p.

4. *Louis-Henri-Joseph de Bourbon, le dernier des Condé*. Paris, Alcan, 1937, in-8°, 302 p.

ment en faveur du duc d'Aumale et que les circonstances de sa mort étaient suspectes, il en résulta un scandale retentissant. M. Lesueur ne croit ni au suicide ni à l'assassinat ; il formule une troisième hypothèse, que je n'entreprendrai pas d'exposer, d'autant que le latin serait nécessaire, mais qui me paraît capable de rallier les suffrages.

HISTOIRE MILITAIRE. — Il nous manquait une histoire de la conscription et c'était une lacune grave. Elle est en partie comblée par les deux thèses de M. Gustave VALLÉE, la principale consacrée à l'histoire et au fonctionnement de l'institution dans le département de la Charente de 1798 à 1807, la complémentaire constituée par la publication du compte général de la conscription, œuvre d'Hargenvillier, qui fut le principal agent administratif en ce domaine jusqu'à la création de la direction. M. Vallée se propose de poursuivre son œuvre au delà de 1807. Le titre donne une idée trop modeste de son importance. C'est bien la Charente qui est au centre de la recherche, d'ailleurs digne de tous les éloges ; mais, par la comparaison avec ce qu'on savait déjà, par l'étude minutieuse de la législation, par la recherche des obstacles qu'il a fallu vaincre pour appliquer la loi, dans leur rapport avec l'état social et la géographie de la région, le livre de M. Vallée présente un grand intérêt pour l'histoire générale. D'ailleurs, il permet de critiquer le compte d'Hargenvillier qui, lui, porte sur l'Empire entier. Nous n'entrerons pas dans l'examen de détail, puisqu'il a déjà été fait ici¹, mais il importait de marquer la place de l'ouvrage dans la bibliographie de la période : elle est de premier rang.

Ayant antérieurement étudié le système de manœuvre de Napoléon, M. le général CAMON a recherché les origines de son système de bataille². Après avoir caractérisé la bataille, telle que l'avaient conçue et livrée ses prédécesseurs, de Condé et Turenne à Frédéric II, après avoir signalé aussi la réforme de l'artillerie par Griebeauval, l'auteur en vient aux écrivains militaires du XVIII^e siècle. L'enquête terminée, il conclut que, dès 1789, Bonaparte était, ou plus exactement devait être, « vraisemblablement », en possession de son système de bataille. L'ouvrage reproduit ensuite l'étude écrite en 1899 par M. le général Camon sur les batailles napoléoniennes, dont il distingue trois types. Les considérations ici présentées sur la démarche possible de l'esprit du futur général sont intéressantes et instructives, mais la reconstruction reste hypothétique, et la conception même d'une construction dogmatique *a priori*, par le jeune officier, d'une tactique et d'une stratégie, qui supposaient une armée dont rien ne permettait d'imaginer qu'elle allait bientôt naître, paraît médiocrement historique. On peut seulement

1. T. CLXXXVIII, p. 104. J'ai formulé mes observations dans les *Annales historiques de la Révolution française*, 1937, p. 563.

2. *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille*. Paris, Éditions Berger-Levrault, 1935, in-8°, 313 p.

admettre, et c'est déjà beaucoup, que l'étude avait fourni à Bonaparte les éléments intellectuels essentiels que l'action allait lui permettre d'ajuster en les adaptant à une réalité façonnée par la Révolution.

Le quatrième volume du grand ouvrage de M. le commandant LEFEBVRE DE BÉHAINE sur la campagne de France décrit les préparatifs de l'offensive française en décembre 1813 et janvier 1814¹. Le récit est exclusivement consacré aux opérations militaires. Il est d'une minutie qui ne laisse rien dans l'ombre et, bien que l'annotation soit discrète, il s'appuie sur un dépouillement des archives qui n'a rien dû laisser échapper. La première partie concerne les opérations de Victor, de Marmont et de Macdonald qui se retirent devant l'ennemi en direction de Vitry, où doit se réaliser la concentration. La seconde décrit les opérations dans la région de Besançon et dans celle de Dijon en présence de l'armée de Bohême. Viennent ensuite la constitution d'une base secondaire à Châlons sous la direction de Kellermann ; puis celle d'une réserve à Paris. L'expédition de Bubna est l'objet du chapitre IV et dernier : elle détacha de la France le Léman et le Simplon ; elle favorisa le mouvement royaliste en Savoie ; mais elle ne réussit pas à couper la France de l'Italie et, le front autrichien étant trop étendu, Augereau eût pu prendre l'offensive avec chances de succès. C'était malheureusement un incapable et peut-être même pire.

M. Jean THIRY a jugé le moment venu de reprendre l'histoire de la chute de Napoléon, jadis brillamment racontée par Houssaye, en tenant compte des publications qui ont vu le jour depuis un demi-siècle². Il est difficile de juger de l'étendue de ses dépouillements, faute de bibliographie ; il cite principalement la Correspondance, Caulaincourt, les lettres publiées par M. Madelin, des mémoires ; il y ajoute, là et là, quelques cotes d'archives. Certains ouvrages, comme ceux de M. Lefebvre de Béhaine et du commandant Borrey, ne sont pas mentionnés. Le récit, qui s'arrête à La Fère-Chamenoise, est apparemment destiné au grand public et ne vise pas à l'érudition ; assez rapide, il se lit sans effort.

M. le commandant Jean REGNAULT a donné, en quelque sorte, une suite au livre de Coudere de Saint-Chamant sur la préparation de la campagne de 1815³. Ce dernier avait examiné les mesures législatives et administratives, non les résultats, notamment en ce qui concerne la garde nationale et la marine. M. Regnault indique, catégorie par catégorie, les ressources en hommes que l'Empereur parvint à réunir : 52,446 incorporés, au début de juin, d'entre les militaires en congé rappelés les 9 et 10 avril, 23,448 en

1. *La campagne de France* ; t. IV : *L'invasion, décembre 1813-janvier 1814. Préparation de la contre-offensive*. Paris, Perrin, 1935, in-8°, 475 p.

2. *La chute de Napoléon Ier* ; I : *La campagne de France*. Paris, Berger-Levrault, 1938, in-8°, 398 p.

3. *La campagne de 1815. Mobilisation et concentration*. Paris, L. Fournier, 1935, in-8°, 318 p.

route ; 284 bataillons de gardes nationaux au 15 juin, faisant environ 150,000 hommes ; 16,000 hommes pour les bataillons de retraités ; 2,800 canonniers gardes-côtes (au lieu de 11,000) ; 4,000 étrangers ; 8,700 marins enrégimentés et 2,500 canonniers de la marine ; cinq compagnies d'ouvriers militaires. Pour les tirailleurs fédérés, l'auteur signale que Napoléon n'en a pas limité le nombre et que, si on ne les a pas armés tous, ce fut faute de fusils. Quant aux contingents réguliers, leur armement a été réalisé. Au total, le 10 juin, l'armée de ligne comptait 284,000 hommes, dont 172,000 disponibles pour les opérations. Bien que Napoléon n'ait pas rétabli la conscription, M. Regnault estime qu'il a convoqué tant d'hommes qu'au début de juillet il aurait disposé de 700,000 soldats, de première et de seconde ligne. S'il a précipité la campagne, c'est par raison politique. En ce qui concerne la concentration, la conclusion est également favorable. Le quartier général a fonctionné normalement ; si le cinquième corps n'a pas été relevé d'Alsace, c'est pour ne pas alerter l'ennemi ; déduction faite des troupes que la révolte de la Vendée a immobilisées, tout ce qui était disponible a bien été réuni en Belgique. Cette étude minutieuse peut être mise en parallèle avec celle de M. Lefebvre de Béhaine pour 1814.

Sur la campagne elle-même, M. le major A. F. BECKE a réédité, en le remaniant et en le mettant à jour, l'ouvrage paru en 1915 et qui est d'accord, sur beaucoup de points, avec les études de Lenient¹. Il me semble aussi que l'activité de Napoléon, durant ces quelques jours, n'a pas égalé celle dont il avait coutume de faire preuve, que c'est la cause essentielle du désastre et que cette atonie relative doit vraisemblablement provenir d'une altération de sa santé.

Telle n'est pas l'opinion de M. Robert ARON² qui, supposant que Waterloo a été en réalité une victoire, et que la seconde abdication de l'Empereur a été un abandon volontaire, lui fait tenir en présence des Chambres assemblées un étonnant discours où, exprimant les vues de l'auteur, il révèle que sa politique a été entièrement étrangère à la tradition de la nation et préconise la transformation de la France en une vague fédération de communes autonomes. Prenons acte des idées politiques de M. Aron et apprécions la forme originale qu'il a imaginé de leur donner. Mais avouons que leur portée historique paraît problématique.

Quelques biographies d'hommes de guerre complètent le bilan. Celle de Dupetit-Thouars, par M. l'amiral BERGASSE DU PETIT-THOUARS, est, de beaucoup, la plus considérable³. La correspondance du héros lui fournit une base documentaire solide et pittoresque. Les sept premiers chapitres ont

1. *Napoleon and Waterloo*. Londres, Kegan, Trench, Trubner et C°, 1936, in-8°, xv-320 p. ; prix : 18 s. 6 d.

2. *Victoire à Waterloo*, Paris, Albin-Michel, s. d. (1937), in-8°, 248 p.

3. *Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir*. Paris, Plon, s. d. (1937), in-8°, xix-537 p.

trait à la guerre d'Amérique et aux croisières antérieures à la Révolution. Dupetit-Thouars ne vit pas celle-ci de bon œil ; il était à Paris en juillet 1789, et une de ses missives raconte la venue du roi dans la capitale. Mais, en 1791, il partit à la recherche de Lapérouse et, capturé en route, puis libéré, il se rendit en Amérique, ce qui lui permit d'échapper aux risques de la Terreur. Rentré en France à la fin de 1795, il reprit du service sous le Directoire et, bientôt, participa aux préparatifs de l'expédition d'Égypte, d'où il ne revint pas, ayant été blessé mortellement à Aboukir. La correspondance contient maints détails sur la vie d'une famille noble sous l'Ancien Régime et pendant la Révolution, sur la mentalité d'un contre-révolutionnaire modéré et quelques-uns aussi sur Bergasse, qui avait épousé l'une de ses sœurs.

M. M. LEPROUX a estimé nécessaire de retracer la vie du général Dupont, pour faire connaître au grand public les conclusions de l'ouvrage de Titeux, « un peu technique » à son goût¹. Son livre est un plaidoyer constant. Que Dupont fût un général de grand mérite et qu'il ait été injustement traité, c'est, je crois, l'opinion générale aujourd'hui. Qu'il n'ait commis aucune faute en Andalousie, c'est moins sûr. Le grand argument de son avocat, à savoir qu'il n'a pas suivi Vedel dans sa retraite parce qu'on lui avait prescrit de conserver Andujar, n'a pas la force qu'il imagine : un chef est avant tout responsable de sa troupe et, si Dupont avait aperçu le péril, il lui appartenait d'y parer en manœuvrant. Quant à sa conduite sous la première Restauration, elle s'explique, mais ne trouvera jamais beaucoup d'approbateurs.

M. le colonel VERMEIL DE CONCHARD a réuni en un petit volume diverses études sur le maréchal Brune². La principale a trait à la jeunesse de Brune, fils d'un avocat de Brive, filleul de d'Espagnac, président du présidial et frère du gouverneur des Invalides. L'auteur tient surtout à montrer qu'il était de bonne famille et incline, semble-t-il, à ne pas insister sur son action révolutionnaire, car il ne dit rien de son journal, de son rôle aux Cordeliers et de ses accointances hébertistes. Il nous rend le service de publier quelques lettres inédites du maréchal.

Les généraux barons Rousseau et Lejeune sont moins connus. Le premier, originaire de la Sarthe, volontaire de 1792, n'était encore que capitaine en 1808, mais il faisait partie de la garde depuis 1805 ; en 1813, il est colonel et baron ; en décembre, général ; la Restauration le met en non-activité ; Louis-Philippe le réintègre et l'emploie en Vendée. Sa vie a été racontée par M. le docteur P. DELAUNAY à l'aide de sa correspondance qui concerne surtout les dernières campagnes de l'Empire³. Lejeune, né à La Robertsau près

1. *Le général Dupont, 1765-1840*. Paris, Berger-Levrault, 1934, in-8°, 1v-474 p.

2. *Le maréchal Brune. Études historiques d'après des documents anciens, nouveaux et inédits*. Paris, Figuière, s. d. (1935), in-16, 191 p.

3. *Un vieux de la vicille. Le général baron Rousseau, 1772-1834*. Le Mans, Monnoyer, 1935, in-8°, 141 p.

de Strasbourg, mais revenu à Versailles avec ses parents, était artiste peintre. C'est aussi un volontaire de 1792 : il ne quitta plus l'armée. On a de lui des souvenirs publiés en 1854 et, partiellement réédités, en 1895. M. Fernand FLEURET en a donné un assez bref résumé entrecoupé de citations¹. Fournier, dit Fournier-Sarlovèze à partir du règne de Louis XVIII, eut une carrière plus mouvementée. C'était un impulsif, d'une incroyable violence et de peu de scrupules. Sous la Révolution, ce fut un soldat hébertiste. Destitué après thermidor, il se remit en selle grâce au 18 fructidor. Il se compromit dans les complots de l'an X et fut mis en réforme, puis réintégré, mais envoyé à Naples. En 1807, enfin, il fut appelé à la Grande Armée. Dès l'année suivante, il était général et baron, mais les algarades ne cessèrent pas. Après 1815, le voilà royaliste, mais, comme inspecteur de la cavalerie, il ne fut guère moins étonnant. C'était sa carrière révolutionnaire qu'il aurait été surtout fructueux d'étudier à fond, car il est visible qu'elle est mal connue. Mais M. Marcel DUPONT n'a pas exagéré la curiosité à cet égard et laisse subsister les incertitudes².

A Jomini, M. Xavier DE COURVILLE a consacré un intéressant volume écrit d'après les souvenirs qu'il a laissés³. Il s'est appliqué à montrer en lui une sorte de double de Napoléon, dont il perçait les plans avec une sagacité infaillible. Faut-il donc l'égaler à l'Empereur ? L'auteur en laisse l'impression, bien que, sans nul doute, il niera l'intention. Mais il aurait fallu justement se demander si Jomini, stratège remarquable dans le cabinet, eût montré pareil talent dans l'exécution. Cela reste à démontrer. Quant au caractère, M. de Courville laisse apparaître qu'il n'était pas commode et que Jomini, doué d'un orgueil d'ailleurs justifié, ne manquait pas non plus de maladresse dans ses rapports avec les autres familiers de Napoléon.

Les souvenirs d'un autre général étranger, le Hollandais Hogendorp, qui servit fidèlement l'Empereur, ont été aussi résumés par M. Pierre MÉLON en forme de biographie⁴.

Le colonel Vergnaud, dont M. A.-M. GOSSEZ a publié les souvenirs, fils d'un marchand d'Orléans, serait un parent éloigné de l'orateur girondin, ses ancêtres orthographiant indifféremment leur nom Vergnaud, Vergniaud ou Vergnau⁵. Né en 1791, il est à l'École polytechnique en 1810 ; il fait ses débuts guerriers à l'armée d'Italie en 1813-1814. En 1815, on le laisse à Paris. Le reste de sa carrière intéresse la Restauration et le règne de Louis-

1. *Le général baron Lejeune*. Paris, Gallimard, s. d. (1937), in-8°, 222 p.

2. *Fournier-Sarlovèze, le plus mauvais sujet de l'armée*. Paris, Hachette, s. d. (1936), in-8°, 253 p.

3. *Jomini ou le devin de Napoléon*. Paris, Plon, s. d. (1935), in-8°, iv-324 p.

4. *Le général Hogendorp*. Paris, Calmann-Lévy, 1938, in-8°, 228 p.

5. *Souvenirs du colonel Vergnaud, officier d'artillerie, 1791-1885. Analyse et extraits*. Paris, Rieder, 1937, in-8°, 103 p. (Bibliothèque de *La Révolution de 1848*, n° XIII).

Philippe. Il rappelle d'ailleurs aussi quelques réminiscences d'enfance où la Révolution trouve écho.

Aux Archives d'État de Liège, MM. Émile FAIRON et Henri HEUSE ont retrouvé 1,183 lettres de conscrits du département de l'Ourthe, déposées par leurs parents pour attester leur présence au corps¹. Ils remettaient naturellement les plus récentes, en sorte que les années antérieures à Wagram sont peu représentées. Les éditeurs n'ont pas publié *in extenso* ces documents, et c'était, en effet, inutile. Ils en ont donné des extraits pour illustrer leur livre qui étudie méthodiquement la conscription, l'acheminement des recrues et la vie de garnison, les campagnes, la vie des prisonniers (surtout en Espagne), la psychologie des soldats. Le département a donné, de 1798 à 1814, 22,000 conscrits, dont 5,095 au moins sont morts ; la Belgique, 175,000, dont 50,000 ne sont pas revenus. Les maladies tiennent une part énorme dans ces ravages. La loi a été assez bien obéie, quoique la résistance passive soit sensible, surtout quand il s'agissait de rappels de classes. Il est visible aussi que l'absence de nouvelles aggravait la condition du conscrit et la douleur de sa famille. Ces soldats paraissent attachés à leurs parents et à leur village, pieux, préoccupés naturellement par la vie matérielle et surtout la solde, loyaux, mais longtemps indifférents au sort de l'Empire et à Napoléon. Peu à peu, cependant, il devient constant qu'ils sont en voie d'assimilation. Quant à leurs sentiments à l'égard du métier militaire et de la guerre, ils varient, cela va de soi, avec leur tempérament. Les uns cèdent à l'attrait de la nouveauté et de l'aventure ; certains jugent plus agréable d'être soldat que de travailler comme ouvrier pour un salaire misérable et ne sont pas insensibles aux bombances que procure le pillage (« on est très bien dans les pays qui se révoltent », p. 376) ; d'autres, au contraire, expriment des regrets et adressent des adieux déchirants. Le volume de MM. Faron et Heuse est magnifique et remarquablement illustré.

LA POLITIQUE NAPOLÉONIENNE ET L'EUROPE. — M. Harold C. DEUTSCH a examiné une fois de plus les débuts de la conquête napoléonienne, de la paix d'Amiens à celle de Presbourg², en conclusion de longues recherches aux archives des Affaires étrangères de France et aux archives d'État de Vienne. De la marche des événements, rien d'essentiel ne se trouve modifié. L'intérêt est principalement éveillé par l'idée que se fait M. Deutsch des origines de la politique impériale. Il les voit complexes. La part est faite au déterminisme : la Révolution avait déjà sacrifié à l'esprit de conquête ; Bonaparte était l'héritier des prétentions de la monarchie ; l'Europe était désorganisée et il était naturel que le plus fort se garnît les mains. Chacun de ces points aurait mérité des éclaircissements ; à propos du premier, il aurait

1. *Lettres de grognards*. Liège, G. Courville, 1936, in-4°, 416 p.

2. *The genesis of napoleonic imperialism*. Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, 1938, in-8°, xii-460 p. (*Harvard historical Studies*, XLI) ; prix : 4 d. 50.

fallu discuter le problème des frontières naturelles tel qu'il se posait au début du Consulat. De quelles prétentions de la monarchie s'agit-il? Probablement est-il fait allusion ici à la tradition qui attribue aux rois de France la volonté de s'avancer jusqu'au Rhin ; en ce cas, il était nécessaire de lui opposer la thèse de M. Zeller. La troisième explication laisse son rôle à la personnalité de Bonaparte, car la désorganisation de l'Europe était une occasion, non une cause. Ce rôle, M. Deutsch ne l'élimine d'ailleurs pas. Mais il s'applique à montrer qu'il n'était pas préconçu et qu'il résulta, si je comprends bien, d'un entraînement progressif dû aux circonstances, non d'une volonté calculée d'agression. Ces conclusions pourraient être approfondies. En somme, l'auteur a cherché surtout à montrer que Bonaparte, premier consul, n'a pas recherché délibérément la guerre et la conquête par les armes ; que la croissance de l'empire continental de la France après Lunéville résulte de sa diplomatie ; que, pourtant, Bonaparte n'a jamais cessé d'envisager le recours à la guerre comme complément des négociations. C'est bel et bon, et on admet volontiers que Bonaparte se fut contenté de conquérir sans se battre ; encore eût-il été nécessaire d'ajouter que sa formation, les conditions de son ascension, la justification que la guerre fournissait à la dictature, enfin et surtout son tempérament le portaient au combat. D'autre part, il eût fallu marquer aussi que sa diplomatie a rendu la coalition inévitable. Sans adopter la thèse de Sorel, M. Deutsch a pourtant estompé à l'excès, dans mon opinion, la part de Napoléon dans la déviation de la politique de la France.

La publication de M. Alberto LUMBROSO¹ est composée d'une série d'essais sur le rôle de la rivalité avec l'Angleterre dans la genèse de la conquête napoléonienne et sur des questions accessoires comme la responsabilité de Nelson dans la répression contre-révolutionnaire à Naples en 1799 et dans l'attaque de Copenhague en 1801, le sort de Villeneuve, l'histoire de Gênes sous la domination française, l'italianité de Napoléon. L'impression d'ensemble, d'ailleurs indécise, est que la politique de l'Empereur s'expliquerait par la volonté d'abattre l'Angleterre, tandis que le titre la ramènerait à la conquête de la Méditerranée. Je ne suis pas d'avis que l'une ou l'autre de ces considérations suffisent à rendre compte de tous les faits. Les préoccupations contemporaines paraissent, en outre, tenir autant de place ici que les vues proprement historiques. M. Lumbroso a voulu montrer qu'un grand peuple maritime ne tire pas profit des avantages que lui confère la nature s'il ne construit pas une flotte de guerre puissante. L'exemple de l'Empereur aurait pu aussi suggérer une autre conclusion : c'est que l'Angleterre n'est pas disposée à tolérer qu'on lui arrache la maîtrise de la mer, ou même de la Méditerranée seulement, et que, là où Napoléon a échoué, il ne sera pas facile de faire mieux.

1. *Napoleone e il Mediterraneo ; Vent' anni di guerra oceanica tra la Gran Bretagna e la Francia*, Genova, P. de Fornari, s. d. (1934), in-8°, xxxix-339 p.

On ne peut traiter de la politique napoléonienne sans prendre position à l'égard de Talleyrand, et c'est pourquoi les ouvrages qui concernent ce personnage ont été réservés à ce paragraphe, au lieu d'être rangés parmi les biographies. Ils sont nombreux et les événements contemporains y sont pour beaucoup, car certains auteurs, opposant la politique « européenne » de Talleyrand à l'impérialisme français de l'Empereur, son esprit « réaliste » à la chimère napoléonienne d'une domination universelle, n'ont guère dissimulé les applications qu'ils font de leurs conclusions au temps présent. Mais, en bref, du point de vue historique, ils ne font que reprendre, sans nouveauté, les thèses de Sorel et de Pallain. M. Duff Cooper en Angleterre, M. Crane BRINTON en Amérique¹, M. Hermann WENDORF² en Allemagne se sont parallèlement résolus à réhabiliter le personnage. Nous n'avons pas reçu le livre du premier. Celui de M. Brinton embrasse toute la carrière de l'évêque d'Autun. C'est moins un ouvrage d'histoire proprement dit qu'un « essai », où l'auteur fait intervenir continuellement ses opinions personnelles et les faits actuels et d'où la polémique n'est pas absente. Il est d'ailleurs incontestable que le livre en tire une allure particulièrement attrayante. On consultera utilement sa bibliographie et la liste des lettres de Talleyrand conservées à la Princeton Library. Les articles de M. Wendorf sont d'un ton plus académique, mais il est d'accord avec M. Brinton pour soutenir que Talleyrand n'a jamais agi que pour réaliser un système rationnel d'équilibre ; que, la politique n'étant pas affaire de sentiment, on ne peut lui reprocher d'avoir trahi Napoléon, puisque c'était le moyen d'aider à la ruine du tyran de la France et de l'Europe ; que, cet homme ayant travaillé pour le bien de l'humanité et dans l'intérêt bien compris de son pays, il est singulier que les Français s'obstinent à le considérer comme un traître ; quant à la vénalité, c'est accessoire.

On admet qu'au fond, les préférences de Talleyrand allaient à un régime libéral et que, sur la politique extérieure, il était l'héritier de Vergennes. Il est peu de Français aujourd'hui qui approuvent la politique girondine et, à plus forte raison, celle de Napoléon. Quant aux trahisons, peut-être l'opinion de MM. Brinton et Wendorf les toucheraient-ils davantage si elle concernait un Talleyrand américain ou allemand. Mais laissons ces jugements qui n'importent pas ici.

Du point de vue historique, ce qui en est question, c'est le caractère purement intellectuel des inspirations de Talleyrand et leur continuité. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être accordés. Il y a quelquefois de la passion chez lui, et ce qui domine tout, c'est l'intérêt personnel et l'amour de l'argent. Il n'a pas seulement trahi Napoléon, mais aussi le Directoire ; à Vienne, c'est beau-

1. *The lives of Talleyrand*. New-York, W. W. Norton, s. d. (1936), xi-316 p.

2. *Die Ideenwelt des Fürsten Talleyrand* (*Historische Vierteljahrsschrift*, 1933) ; *Talleyrand als Staatsmann in neuer Sicht* (*Ibid.*, 1938).

coup moins l'intérêt de la France qui l'a guidé que le désir de se concilier Louis XVIII en abattant Murat et en préservant la Saxe, d'où était venue la mère du roi. Et on nous la baille belle avec la continuité de sa politique : est-ce par souci de l'équilibre qu'il a poussé à l'expédition d'Égypte, à l'enlèvement du duc d'Enghien, à l'invasion de l'Espagne ? Chaque fois que son intérêt a été en conflit avec la tradition de Vergennes, il a sacrifié cette dernière sans hésiter ; il n'a abandonné l'Empereur que du jour où, l'issue probable lui étant apparue, il a voulu prendre ses sûretés, sans négliger d'ailleurs de se faire payer immédiatement son concours. Du même point de vue historique, il est surprenant aussi qu'on grossisse démesurément, après les travaux de M. Webster, le rôle et le succès de Talleyrand au congrès de Vienne de la même manière que Sorel et Pallain. Il a tiré parti des dissensions des alliés et ne les a pas fait naître ; s'il l'a pu, c'est que Castlereagh l'a jugé bon ; le profit était de simple prestige, en admettant que c'en fût un de mettre si promptement l'armée française à la disposition de Sa Majesté britannique pour permettre à Castlereagh d'obliger ses alliés à un compromis qui scella de nouveau leur alliance essentiellement antifrançaise.

M. le comte de SAINT-AULAIRE, envisageant Talleyrand comme « constructeur¹ », n'est pas beaucoup moins élogieux, mais il tempère ses louanges par maintes réserves quant à la vie et au caractère du prince. On remarque également qu'il juge chimérique, et avec raison, le plan de 1805, et il ne lui échappe pas qu'en prenant parti pour l'alliance autrichienne, l'intéressé a voulu se créer un titre à la reconnaissance d'un État qu'il considérait à bon droit comme le meneur de la contre-révolution éventuelle. L'ouvrage est, lui aussi, d'une richesse excessive en considération de toutes sortes.

M. Émile DARD, au contraire, s'est efforcé de renouveler techniquement le sujet par des recherches aux archives de Vienne et du Vatican, dans le fonds Masson et aux Affaires étrangères². Ainsi a-t-il trouvé à glaner³. Il s'est d'ailleurs sagement borné à scruter les rapports de Talleyrand et de Napoléon. Il fait observer très justement qu'on a représenté à tort le premier comme l'exact continuateur de Vergennes : il regardait, sous le Consulat, l'acquisition des frontières naturelles comme très satisfaisante ; on pourrait ajouter que, sous le Directoire, il poussait à l'expansion coloniale conquérante. M. Dard croit néanmoins qu'il a cherché à retarder la rupture de la paix d'Amiens : il n'en a pas moins endossé les rodomontades de Bonaparte. On l'excuse en alléguant que, s'il s'était retiré, c'eût été pire. Mais qu'a-t-il empêché ? Contrairement à M. de Saint-Aulaire, le projet de 1805 est ici présenté comme un chef-d'œuvre. Bien que l'auteur insiste sur les trahisons

1. *Talleyrand*. Paris, Dunod, s. d. (1936), in-8°, 435 p. (Collection « Les Constructeurs »).

2. *Napoléon et Talleyrand*. Paris, Plon, 1935, in-8°, xx-420 p.

3. P. 380, il reproduit, par exemple, une lettre de Metternich à Talleyrand, 12 décembre 1816, qui a été omise dans la publication de MM. Benedeck et Ernst.

et la corruption, ce n'est guère qu'à partir de 1807 : dans les chapitres qui précédent, on pourrait croire que Talleyrand ne s'était soucié jusque-là que de l'intérêt général. M. Dard a aussi discuté le cas Daru et tient que ce dernier a été gratuitement mis en cause par d'Antraigues. C'est possible, mais les raisons qu'il avance ne suffisent pas à vider le procès qui, à mon avis, reste pendant.

Le point de vue d'Alexandre sur la pacification générale de l'Europe a été exposé par M^{me} Hildegard SCHAEDER au cours d'un examen attentif des origines de la troisième coalition et surtout de la Sainte-Alliance¹. Il s'agit, en premier lieu, des plans de Piatoli, auxquels Czartoryski se rallia, puis de la filiation des idées relatives à une restauration de la Chrétienté qui finirent par gagner Alexandre au cours de son évolution vers le mysticisme, sous l'influence de Kotchelev et qui aboutirent au pacte de la Sainte-Alliance. M^{me} Schaefer en suit la destinée jusqu'à Nicolas I^{er} et aussi chez tel écrivain comme Saint-Simon. Elle oppose naturellement le système d'Alexandre à la politique réaliste de Pitt et de Castlereagh. Mais elle met aussi la chrétienté en contraste avec le despotisme : il eût été bon de montrer qu'elle n'était qu'un paravent pour les intérêts russes, les prétentions vaniteuses d'Alexandre au gouvernement du monde, le pouvoir absolu des monarques continentaux qui, apparemment, était aussi un despotisme, et enfin la domination de l'aristocratie sur la société.

La biographie de Pozzo di Borgo peut prendre place ici, puisqu'il fut l'agent du tsar. Elle a été écrite, à l'aide, pour une part, de documents d'archives privées, par M. Pierre ORDIONI². Il a très bien mis en scène les clans corses et retracé les étapes du conflit entre Bonaparte et son compatriote. Mais il résulte aussi de l'exposé que Pozzo était un aristocrate contre-révolutionnaire et c'est bien en cette qualité qu'il est devenu, entre plusieurs autres, une des chevilles ouvrières de la coalition. L'étude des missions qu'il a remplies avant la catastrophe nous intéressait particulièrement ici ; elle tient peu de place.

Les ouvrages sur l'Allemagne sont, comme de coutume, assez nombreux. M. Willy KOHL observe, non sans raison, que le royaume de Hanovre attend encore une monographie définitive³. Goecke et Kleinschmidt se sont surtout intéressés aux événements ; Thimme est bien meilleur, mais n'est pas complet sur l'histoire administrative. Il resterait à l'explorer en détail, afin de déterminer à quelle profondeur s'est étendue la rénovation des institutions. C'est ce qu'a exécuté l'auteur, en limitant son

1. *Die dritte Koalition und die Heilige Allianz*, Königsberg et Berlin, Ost-Europa-Verlag, 1935, in-8°, vi-400 p. (*Osteuropäische Forschungen*, publiées sous la direction d'Otto Hoetzsch).

2. *Pozzo di Borgo, diplomate de l'Europe française*. Paris, Plon, s. d. (1935), in-8°, x-298 p.

3. *Die Verwaltung der östlichen Departements des Königreichs Westphalen, 1807-1814*. Berlin, Ebering, 1937, in-8°, 210 p. (*Historische Studien*, Heft 323) ; prix : 8 m. 80.

enquête aux départements orientaux du royaume : Elbe, Saale, Harz et Ocker. Toutes les branches de l'administration sont passées méthodiquement en revue ; l'abolition de la féodalité et des droits seigneuriaux est également étudiée de plus près qu'on ne l'avait encore fait. L'auteur a plus d'estime pour l'œuvre des collaborateurs de Jérôme que certains de ses devanciers, mais il n'a pas écrit de conclusion, au contraire de ce qu'on attendait, pour en résumer les résultats et en indiquer les traces que la réaction n'a pu effacer. Son travail est solide, mais trop exclusivement analytique.

M. Erwin HÖLZLE, qui a donné en 1931 une histoire politique du Wurtemberg au temps de la Révolution et de l'Empire, étudie maintenant ce pays du point de vue de l'évolution administrative et constitutionnelle et aussi de l'éveil du sentiment national allemand¹. Il décrit d'abord l'acquisition de la souveraineté par le roi Frédéric et ses efforts pour empêcher que la Confédération du Rhin acquit une structure organique qui l'aurait partiellement médiatisé : c'est une question que M. Hölzle avait déjà abordée dans la *Historische Zeitschrift* en 1933. Il montre ensuite les caractères de l'État nouveau comme déterminés beaucoup moins par la déférence à l'égard de Napoléon que par les besoins et la politique extérieure du pouvoir royal. Plus neuf est le chapitre consacré à l'opinion qui opposa une résistance silencieuse à la bureaucratie et demeura attachée, dans son ensemble, à la tradition d'Ancien Régime ; l'aristocratie surtout regrettait l'autorité que les États lui procuraient antérieurement. En 1813, on discerne les prodromes d'un mouvement allemand, surtout chez les poètes, et un renouveau de l'idée de Reich, mais le Wurtemberg ne se souleva pas, et il avait encore de grands progrès à faire avant de penser à abandonner son particularisme. Intéressante aussi est la lutte qui se poursuit de 1815 à 1819, à propos de la constitution. Le roi en promulga une en 1815 qui était unitaire et moderne. Mais le mouvement allemand, représenté notamment ici par List, effraya son successeur. En 1819, il accepta un compromis avec les forces conservatrices qui rendit à la noblesse, au clergé, aux corporations, une représentation distincte.

Sur Francfort au temps de la Confédération du Rhin, M. Ernst GERHARD apporte une étude relative à la sécularisation par la ville, à la suite du recès, des trois couvents et des quatre collégiales, sans compter les biens des établissements ecclésiastiques étrangers². Quand Dalberg prit possession de la ville libre en 1806, il ne chercha pas à rétablir les institutions disparues, mais destina leurs biens à fournir des pensions aux clercs sécularisés ou à

1. *Württemberg im Zeitalter Napoleons und der deutschen Erhebung*. Stuttgart et Berlin, Kohlhammer, s. d. (1937), in-8°, 283 p.

2. *Geschichte der Säkularisation in Frankfurt a. M.* Paderborn, Schöningh, 1935, in-8°, 238 p. (Publication de la Görres-Gesellschaft, Heft 69).

doter des écoles et les confia à une commission. Le budget en fut déficitaire : 78,000 gulden de revenu, 108 de pensions et de charges anciennes. L'administration des écoles fut également laïcisée. Entre l'État et l'Église, des prétentions opposées ne manquèrent pas de se formuler sur divers points et aucune solution juridique n'intervint. Mais Dalberg rétablit les priviléges des catholiques qui faisaient d'eux un État dans l'État.

A Brême, M. Herbert SCHNEPEL a décrit les rapports de la ville avec la France de 1789 à 1813¹. Ils sont assez rapidement rapportés jusqu'en 1810, sans prendre en considération ceux qui ont trait au commerce. Suit une bonne description de la constitution et de l'administration. La domination française tient les deux tiers du volume : l'organisation provisoire, puis définitive, les impôts, sont étudiés en détail. Quelques pages concernent le régime douanier et son influence sur les mouvements du port. Vient enfin la conscription. La vie administrative des territoires annexés en 1810 et 1811, au bord de la mer du Nord, n'a pas été l'objet de beaucoup de recherches et l'ouvrage de M. Schnepel, commence à combler cette lacune.

Sur la Prusse, après Tilsit, M. Hans HAUSZHERR a publié un volume très dense qui s'arrête à la chute de Stein et qui, annonce-t-il, n'aura pas de suite². Il s'agit principalement des négociations relatives à l'indemnité de guerre et des problèmes annexes comme l'établissement de l'Einkommensteuer en Prusse orientale. Mais la politique de Stein, qui, hostile à la convention de septembre 1808, préconisait une guerre de masses, à l'imitation de l'Espagne, est également exposée. La question de la contribution prussienne a été étudiée par M. Lesage, mais il n'avait pas vu les documents prussiens que M. Hauszherr a diligemment dépouillés. On comparera donc utilement les deux récits. Dans l'appréciation des faits, il conviendra également de tenir compte du point de vue prussien qui est ici exposé dans tous les détails. Sur les stipulations financières et les paiements, il m'a paru qu'il n'y avait pas désaccord.

Mlle Tessa KLATT a repris l'examen des documents d'archives relatifs à la reine Louise, en a découvert plusieurs qui n'avaient jamais été utilisés ou dont on avait seulement fait mention, et en publie quelques-uns en appendice³. Sans écrire à nouveau une biographie, elle a examiné dans un ordre méthodique quelle influence la reine avait exercée sur son époux, sur Alexandre et sur l'éducation de son fils ainé. Dans une seconde partie viennent les rapports avec Napoléon, Stein et Hardenberg. Les conclusions

1. *Die Reichsstadt Bremen und Frankreich, von 1789 bis 1813*. Bremen, Geist, 1935, in-8°, 150 p. (*Veröffentlichungen aus dem Staatsarchiv der freien Hansestadt Bremen, Heft 11*).

2. *Erfüllung und Befreiung. Der Kampf um die Durchführung des Tilsiter Friedens, 1807-1808*. Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, s. d. (1936), in-8°, 271 p.

3. *Königin Luisa von Preussen in der Zeit der napoleonischen Kriege*. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1937, in-8°, 214 p. (Kriegsgeschichtliche Abteilung im historischen Seminar der Friedrich-Wilhelms-Universität Berlin).

ne sont pas bien neuves : jusqu'en 1806, la reine ne s'est pas occupée du gouvernement, mais elle s'est prononcée pour la guerre et y a poussé. Après Iéna, elle a combattu toute pensée de capitulation et, à Tilsit, a rendu visite à Napoléon par dévouement. L'attitude d'Alexandre l'a déçue. Plus tard, elle a abandonné Stein par prudence et, ensuite, a fait rappeler Hardenberg. L'auteur a surtout cherché à montrer qu'elle n'avait jamais cessé d'espérer en la victoire finale et que la tradition a raison de la considérer comme une incarnation de la patrie.

Les Archives de Prusse ont entrepris une monumentale publication de documents sur la réorganisation de l'État prussien après Tilsit, au temps de Stein et de Hardenberg. Un premier volume, préparé par M. G. Winter, a paru en 1931 sur la réforme administrative. En voici maintenant un autre qui inaugure une seconde section attribuée à l'armée. Il est l'œuvre de M. Rudolph VAUPEL¹. Les archives ne sont pas complètes : tous les documents n'ont pas été conservés par les contemporains ; intactes, non plus : des destructions ont été opérées au cours du XIX^e siècle et des documents qui ont été vus par divers auteurs, comme Lehmann, ne se sont pas retrouvés. Telle quelle, c'est une collection de premier ordre et l'éditeur a pris soin de joindre aux instructions et aux mémoires les informations relatives aux mouvements de troupes et à l'esprit de l'armée. Bien entendu, on trouvera aussi des indications utiles sur l'armée dans les volumes des autres sections, l'administration, les finances, la diplomatie ayant à prendre en considération les questions militaires pour une raison ou une autre. La réforme militaire a été plus d'une fois l'objet de recherches, mais surtout du point de vue de ses auteurs, donc biographique. On est maintenant en possession d'un recueil systématiquement conçu en vue de mettre en lumière les aspects techniques de la transformation. Il comptera trois volumes : le présent commence par l'ordre de cabinet du 15 juillet 1807 et s'arrête à la fin de 1808 ; on devra donc s'y reporter pour l'étude de la crise de l'été et de l'automne de cette dernière année, laquelle eut pour conclusion la chute de Stein.

Le document présenté par M. Friedrich ZOLLBÖFER est d'un tout autre caractère. Il s'agit du journal que tint pendant ses voyages à travers l'Allemagne, de 1803 à 1816, un tisserand de toile nommé Benjamin Riedel, originaire de la Posnanie méridionale et né en 1785². Son père paraît avoir été relativement à son aise et il possédait une certaine instruction ; il eut soin d'envoyer son fils aux écoles et il n'est pas douteux que Benjamin en savait plus long que le tisserand ordinaire ; les allusions à l'antiquité ne lui manquent même pas et, d'ailleurs, le soin qu'il a pris d'écrire le récit de ses

1. *Die Reorganisation des Preussischen Staates unter Stein und Hardenberg. Zweiter Teil : Das Preussische Heer vom Tilsiter Frieden bis zur Befreiung, 1807-1814.* Band I. Leipzig, Hirzel, 1938, in-8°, xvi-866 p. (*Publikationen aus den Preussischen Staatsarchiven*, Band XCIV).

2. *Gut Gesell', und du muszt wandern. Aus dem Reisetagebuche des wandernden Leinewebergesellen Benjamin Riedel, 1803-1816.* Goslar, Blut und Boden Verlag, s. d. (1938), in-8°, 178 p.

pérégrinations en témoigne suffisamment. C'est pour l'époque napoléonienne un document unique : Riedel, quoique supérieur à ses compagnons de travail, ne s'était pourtant pas séparé d'eux et, dans une certaine mesure, on peut admettre qu'il nous les fait connaître. La curiosité et le goût de l'aventure le poussèrent à prendre la route aussitôt qu'il eût été reçu compagnon et, jusqu'à son mariage, il chemina à travers l'Allemagne, de Königsberg à Bâle, en dépit de la guerre et des mouvements de troupes ; en 1807, il fut même arrêté par les Russes et détenu comme suspect d'espionnage ; en 1811, il a vu la Grande Armée traverser l'Allemagne du Nord. C'était un excellent jeune homme, consciencieux et pieux, qui goûtait vivement les plaisirs permis et que le spectacle de la nature ravissait ; c'était aussi un bon Allemand, par sa manière de vivre, de penser, de sentir, par son *Volkstum* ; mais son « patriotisme » est absolument dépourvu de caractère politique et la haine de l'étranger ne semble pas le travailler. L'ouvrage est joliment illustré par des reproductions de scènes et de types populaires d'après les documents du temps.

Du Foreign Office et du Staatsarchiv de Dahlem, M. Karl GOLDMANN a tiré les éléments d'un exposé des relations anglo-prussiennes de 1812 à 1815, où le rôle de Munster, la mission de Gneisenau, celle de Jakobi, puis de Cathcart et de Stewart, enfin la politique de Castlereagh sont décrits à nouveau et précisés dans le détail¹.

M. Karl WOLFF produit une liste de 329 brochures, journaux et revues parus en Allemagne au temps du Befreiungskrieg et du Congrès de Vienne². Il a résumé les résultats de ce considérable dépouillement en sept chapitres sur la guerre contre la France, les négociations de paix, le congrès, les rapports de l'État et du peuple, la nouvelle constitution de l'Allemagne, l'économie et les finances, la renaissance spirituelle de l'Allemagne. Il conclut que le jugement des historiens est fondé : le réalisme politique manque à ces écrivains et l'échec de la réforme politique ne vient pas seulement des princes, mais de la nation elle-même pour autant que les auteurs ici considérés en sont les interprètes. La plupart veulent une Allemagne forte, mais aucun ne dit comment il faut s'y prendre pour la créer, comme si le vœu devait se réaliser tout seul ; les tendances particularistes ou cosmopolites l'emportent de beaucoup sur la volonté de créer un État national ; on s'oppose à l'annexion de la Saxe à la Prusse ; la majorité désire une synthèse de l'unité et de l'autonomie régionale. Bien entendu, le sentiment de l'unité culturelle des Allemands est plus vif que jamais ; toutefois, personne ne pense à abandonner la protection et la direction de la vie spirituelle au gouvernement unitaire

1. *Die preussisch-britischen Beziehungen in den Jahren, 1812-1815*. Würzburg, Tritsch, 1934, in-8°, 91 p.

2. *Die deutsche Publizistik in der Zeit der Freiheitskämpfe und der Wiener Kongresses, 1813-1815*. Plauen im Vogtland, G. Wolff, s. d. (1934), in-8°, xvi-100 p. (Inaugural-Dissertation de Leipzig).

qu'on souhaite au point de vue politique : cette vie doit demeurer complètement décentralisée.

Une thèse française, dont l'auteur est M. Louis SAUZIN, a traité de la vie et des œuvres d'Adam Müller. Ces dernières sont présentées dans l'ordre chronologique et dans le cadre de la biographie, mais la conclusion rassemble les traits essentiels¹.

Un numéro des *Cahiers de la Révolution française* a été consacré à l'Italie² : M. Jacques GODECHOT y a parlé de l'armée d'Italie (1796-1799) et M. Georges BOURGIN de la politique italienne de Bonaparte, général, consul et empereur, à l'égard de ce pays ; ces deux études, qui ne sont pas seulement des mises au point, mais le fruit de recherches originales, sont accompagnées de bibliographies. Du royaume d'Étrurie, M. Giovanni DREI a raconté l'histoire politique³. Marmottan l'avait déjà fait d'après les sources françaises. M. Drei a utilisé les archives des Bourbons de Parme, où il a trouvé la correspondance du roi, de la reine et de leurs ministres, celles du Vatican, de Parme et de Florence. Vingt-six documents inédits sont publiés en appendice. Il est à souhaiter que l'histoire administrative et économique, celle de l'opinion, sur laquelle on trouve d'ailleurs ici quelques indications, tentent maintenant M. Drei, puisque, grâce à lui, on possède maintenant sur l'histoire politique tous les renseignements souhaitables⁴.

Un épisode de l'histoire de la Suisse, l'annexion du Valais en 1810, est le sujet de la thèse de M^{me} Marie-Andrée SADRIN, préparée aux dépôts de Berne, Sion, Paris, Vienne, Milan⁵. Elle s'est appliquée à montrer que le désir de maîtriser la route du Simplon n'a pas été la seule cause de la réunion et qu'il faut aussi faire place aux suggestions perpétuellement présentées par le représentant de la France, Derville-Maléchard. C'est une curieuse figure et qui paraît donner une juste idée de beaucoup des agents de Napoléon dans les pays vassaux. Il s'applique à introduire les institutions françaises et, comme les Valaisans, après que la Diète les a adoptées bon gré mal gré, leur opposent une résistance passive obstinée, il conclut, dès 1807, que l'incorporation à l'Empire en viendra seule à bout. Il faut néanmoins observer qu'il était Lyonnais et d'une famille de fabricants de soierie. On sait avec quelle application les Lyonnais ont poursuivi la conquête économique du marché italien ; on peut donc se demander si la route du Simplon n'a pas intéressé Derville, un peu plus que sa correspondance ne le dit.

1. *Adam-Heinrich Müller, 1779-1829. Sa vie et son œuvre*. Paris, les Presses modernes, 1937, in-8°, 662 p.

2. *L'Italie et Napoléon, 1796-1824. Cahiers de la Révolution française*, n° 4 (1936).

3. *Il regno d'Etruria, 1801-1807*. Modena, Società tipografia modenese, 1935, in-8°, VIII-264 p.

4. Dans la *Revue des Études napoléoniennes*, octobre 1936, ont été publiées des lettres sur *Murat à Naples*.

5. *La réunion du Valais à la France, 1810*. Bourges, Tardy, 1936, in-12, 126 p. Thèse de l'Université de Fribourg.

Bernadotte a trouvé un historien de plus, M. Franklin D. Scott, qui, outre les Archives de Berlin, Vienne et Paris, a travaillé dans celles de Stockholm et de Copenhague, ce dont ses prédécesseurs se sont rarement avisés¹. Les papiers de famille des Bernadotte restent, toutefois, invisibles. Le livre est intéressant pour l'histoire de la diplomatie et de l'opinion, envisagée du point suédois. La campagne d'Allemagne est racontée d'après l'imprimé. Plus original est l'exposé de la campagne contre le Danemark et des négociations de paix. M. Scott se fait une haute idée de son héros, ambitieux, certes, vaniteux aussi, mais sensible, loyal et avide seulement de gloire ; il croit que, s'il n'a pas saisi sa chance, en 1799, c'est qu'il avait une idée modeste de sa capacité, ne voulait pas essayer de forcer la destinée et nourrissait un grand respect à l'égard de la constitution. A mon avis, c'est un nouveau succès pour l'astucieux et trop prudent Charles-Jean d'avoir inspiré à M. Scott tant d'illusions sur son compte.

G. LEFEBVRE,

Professeur à la Sorbonne.

1. *Bernadotte and the fall of Napoléon*. Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, 1935, in-8°, 190 p. (*Harvard historical monographs*, VII).

HISTOIRE DE SAVOIE

(PUBLICATIONS DE 1919 A 1937)

Depuis la fin de la guerre de 1914-1918, il a paru sur l'histoire de la Savoie un nombre d'ouvrages assez considérable, dont la valeur est fort inégale. Dans cette quantité, il y a prédominance de publications de caractère local ; il ne m'a pas paru possible de les ignorer, parce qu'une bibliographie d'histoire savoisienne qui les tiendrait à l'écart ne donnerait pas une idée juste de l'effort accompli, au cours d'une période de près de vingt ans, par des travailleurs qui ne veulent pas considérer leur petite patrie comme une province ordinaire de France et ne peuvent oublier qu'elle est restée, pendant une longue période de la fin du Moyen Age, le centre d'un État, dont dépendaient à la fois Nice et le pays de Vaud, la Bresse et le Piémont.

Toutefois, ce Bulletin ne traitera que de la Savoie actuelle (celle qui est constituée administrativement par les deux départements de Savoie et de Haute-Savoie) et ne pourra, faute d'une documentation suffisante, donner la recension que des ouvrages d'histoire savoisienne parus en *France*.

I. — INSTRUMENTS DE TRAVAIL. PUBLICATIONS DE TEXTES

Ce n'est pas la section la mieux achalandée ; de plus en plus, dans une province dépourvue de grand centre culturel comme la Savoie, il est difficile de constituer des équipes de spécialistes rompus aux disciplines de l'édition critique, assez patients pour accepter un travail ingrat de dépouillement, rédaction de tables, répertoires..., etc..., se contenter enfin modestement de faciliter la tâche des futurs chercheurs.

Max BRUCHET, au début de ce siècle, avait compris quelle urgence il y avait à mettre à la portée des travailleurs un guide pratique des sources de l'histoire de Savoie. Car les destinées italiennes de la Maison souveraine issue du premier comte Humbert ont privé, dès le début du XVIII^e siècle, la Savoie des plus précieuses de ses archives. C'est à Turin qu'elles ont émigré, et aucun travail sérieux ne peut s'entreprendre sur un point quelconque de l'histoire de Savoie sans le recours aux archives de Turin. Le *Répertoire des*

*sources de l'histoire de Savoie*¹ est malheureusement une publication posthume, qui manque d'actualité pratique, malgré quelques brèves additions modernes (le manuscrit datait de 1900) ; il donne, toutefois, une idée nette de la richesse des fonds savoyards des archives de Turin (fonds de provinces : Maurienne, Tarentaise, etc..., inépuisable série des comptes de châtelains, du XIII^e au XVI^e siècle) et pourra servir longtemps encore à orienter utilement. L'absence d'index est regrettable ; le Répertoire fourmille de noms de personnes et de lieux, difficiles à retrouver rapidement.

Avec des documents inédits recueillis à ces mêmes archives de Turin, Gabriel PÉROUSE a pu présenter un *État de la Savoie à la fin du XVII^e siècle*², choix de textes glanés parmi les plus substantiels sur l'organisation et le fonctionnement du Sénat, de la Chambre des Comptes, de l'Intendance générale de Savoie, l'équipement financier, militaire, économique, du pays, au temps de la rupture par les ducs de Savoie de la vieille politique d'alliance française (1679-1713).

Il y avait fort longtemps qu'aucune publication d'ensemble des chartes de franchises de Savoie n'avait été entreprise, et il n'en avait été donné jusqu'à ce jour qu'un timide essai de classification ; trois quarts de siècle après Lullin et Le Fort, plus de cinquante ans après Dufour et Rabut, M. FALLETTI vient de dresser les *Éléments d'un tableau chronologique des franchises de Savoie*³ ; l'auteur a fourni un très gros travail de classification, et surtout de dépouillement, mais il est regrettable qu'il en soit resté à ce stade intermédiaire et, au lieu de simples éléments, ne nous ait pas donné un tableau définitif. L'ordre adopté est celui de la chronologie et, sous ce rapport, le travail de M. Falletti est grandement utile et neuf ; mais pourquoi ne l'avoir pas complété par un index des noms des concédants et des communautés bénéficiaires ? Toutefois, la plus grosse lacune n'est pas là ; l'auteur n'a consulté que très peu de documents originaux ; ses éléments sont puisés en majeure partie à des sources imprimées (l'utilisation des inventaires d'archives départementales semble avoir constitué l'étape la plus avancée de sa documentation ; quant aux ressources présentées par les archives communales, il les a à peine mises à profit). Enfin, il y aurait quelques observations⁴ à for-

1. Paris, H. Champion, 1935, 142 p. in-8° ; préfacé par H. C. (Henri COURTEAULT) ; extrait de la *Revue des Bibliothèques*.

2. 1679-1713. Documents inédits recueillis aux Archives d'État de Turin par Gabriel Pérouse, archiviste de la Savoie, in *Mémoires et documents publiés par la Société savoienne d'histoire et d'archéologie*, t. LXIII, 1926, p. 1-60.

3. Annecy, L. Dépollier, 1938, 83 p. in-8° ; extrait de la *Revue savoisienne*, 1937.

4. Ainsi, p. 52, nous lisons *Saint-Maxime* ; p. 53, *S. Maxime* (sic), sans plus. Comment nous douter qu'il s'agit de *Beaufort* (cf.-l. de cant. de l'arr. d'Albertville, Savoie) ? Le nom de *Beaufort* est cité quatre lignes plus bas, p. 53, comme s'il s'appliquait à une autre localité. — Pourquoi, p. 82, l'*entérinement au Sénat de Nice des Statuts de diverses communes*, toutes niçardes bien entendu, sous la rubrique *Bresse-Bugey. Pays de Gex. Enclaves dauphinoises* ? Et, puisque l'auteur nous renvoie à l'*Inv. Arch. Alpes Marit.* (sic), il pouvait préciser de quel Inventaire il s'agissait : celui des séries A et B, 1902 ; il existe trois autres volumes d'*Inven-*

muler sur l'orthographe adoptée pour les noms de lieux, sur des omissions d'identification, sur la répartition des actes entre les colonnes des subdivisions territoriales qui sont la base, avec le classement chronologique, du plan de M. Falletti. Tel qu'il est cependant, c'est-à-dire seulement esquissé, ce *Tableau* rendra beaucoup de services.

Bien que facilitant presque exclusivement les études d'histoire religieuse savoisiennes, certains travaux du chanoine REBORD doivent être analysés dans ce premier paragraphe. Cet ecclésiastique laborieux n'a jamais cherché, dans ses nombreuses publications, qu'à déblayer le terrain pour rendre plus aisée la tâche de ses successeurs. Il a parfaitement atteint le but proposé avec son *Dictionnaire du clergé du diocèse de Genève-Annecy* et ses deux volumes sur les *Visites pastorales* du même diocèse (pourvus d'un utile tableau chronologique des visites, par ordre alphabétique des paroisses)¹. Et, dans le second volume des *Visites*, le chanoine Rebord a édité en près de 800 pages le texte in extenso des procès-verbaux de visites faites personnellement par saint François de Sales, au cours d'un épiscopat moins étudié jusqu'alors du point de vue de l'administration diocésaine que de celui du rayonnement moral et intellectuel exercé par son chef.

Dans la dernière de ses publications, le même auteur a consigné ce qu'il est essentiel de savoir des modifications subies par les circonscriptions administratives du territoire de l'actuel département de la Haute-Savoie depuis deux siècles ; la consultation de ses *Divisions administratives du département de la Haute-Savoie*² permet de savoir rapidement à quelles circonscriptions a été successivement rattachée une commune donnée, depuis l'époque de Victor-Amédée II jusqu'au régime actuel.

taire sommaire pour les archives de ce département. — *Epeisse* (sic), p. 6, figure dans la colonne *Savoie actuelle*. *Epeisses* (orthographe adoptée) fait en réalité partie de la commune d'Avully, localité déjà rattachée au temps de l'Escalade à la République de Genève.

1. *Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève-Annecy, de 1535 à nos jours*. Bourg, impr. Dubreuil, 1920-1921, t. I (A-G), 423 p. ; t. II (H-Z), p. 424-803, in-8°. — Un *Complément du Dictionnaire du clergé*. Annecy, Impr. commerciale, 1921, 490 p. in-8°, permet de juger de l'infatigable puissance de travail du chanoine Rebord. Le *Complément* est rédigé par ordre alphabétique de paroisses ; il donne pour chacune de celles du diocèse d'Annecy (il y a restriction par rapport au *Dictionnaire* qui s'appliquait à tout l'ancien diocèse de Genève) la série chronologique des curés et vicaires en fonctions dans la paroisse, ainsi que les noms des prêtres qui y sont nés. L'*Avant-Propos* contient (p. XIII-XVII) une liste alphabétique des monographies de paroisses du diocèse d'Annecy jusqu'alors imprimées. — Cf., en outre, le *Supplément au Dictionnaire du clergé du diocèse de Genève-Annecy* de MM. les chanoines Rebord et Gavard, comprenant la suite des années 1915 à 1935 avec des rectifications et des additions pour les temps antérieurs. Annecy, Impr. commerciale, 1936, p. 791-896, in-8°, publ. par les soins de l'Acad. salésienne. — *Visites pastorales du diocèse de Genève-Annecy, 1411-1920*. Analyses détaillées des visites de saint François de Sales. Texte original des procès-verbaux de ces mêmes visites. Notes et documents. Annecy, J. Abry, 1922-1923, t. I, 486 p. ; t. II, 784 p. in-8°.

2. ... et du diocèse d'Annecy de 1723 à nos jours. Annecy, Impr. commerciale, 1926, 97 p. in-8°.

Depuis la fin de la guerre, l'augmentation des frais d'impression, l'insuffisance du relèvement des crédits ont quelque peu ralenti la publication des inventaires d'archives dans les deux départements savoyards. Toutefois, l'*Inventaire des Archives civiles*¹ de la Haute-Savoie (surtout intéressant par les documents de la série C, fonds des intendances complets depuis seulement 1750) a pu paraître en 1921, précédé, à titre de préface, d'une excellente notice de M. LETONNELIER sur les archives du département ; à part ce volume, il n'a paru, de 1919 à 1937, que des répertoires² ; parmi ceux-ci, le *Répertoire de la série L (1792-1815)*, des archives de la Savoie, a presque la consistance d'un inventaire ; M. PÉROUSE l'a fait précéder d'une introduction claire et substantielle sur le *Département du Mont-Blanc*³.

Enfin, au terme de cet exposé préliminaire, on ne doit pas omettre de citer, quoique s'appliquant à des disciplines auxiliaires de l'histoire : le *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie*, de M. le chanoine GROS ; le *Répertoire des noms de lieux de l'arrondissement d'Annecy d'après le cadastre de 1730*, de M. MARTEAUX, et la *Bibliographie méthodique des parlers de Savoie*, du regretté J. DESORMAUX, ouvrages conçus tous les trois⁴ suivant

1. *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790*, par Max BRUCHET et Gaston LETONNELIER. Haute-Savoie. Archives civiles. Séries A. B. et I. C.-I. C. IV. Annecy, Hérisson fr., 1921, xxiii-412 p. in-4°. — De plus, la Soc. sav. d'hist. a assumé les frais de la publication de l'*Inventaire sommaire des archives hospitalières de la ville de Chambéry*, par F. PERPÉCHON et A. BIVER, dans ses tomes LXII, 1925, p. 1-97 ; LXIII, 1926, p. 61-156 ; LXIV, 1927, p. 1-61 ; LXV, 1928, p. 1-85 ; LXVI, 1929, p. 1-95 ; LXVIII, 1931, p. 59-97 ; LXIX, 1932, p. 197-254.

2. Archives du département de la Savoie (antérieures à 1792) : P. BERNARD, *Répertoire numérique de la série H*. Chambéry, Impr. réunies, 1932, ix-9 p. in-4° ; (postérieures à 1792) : G. PÉROUSE, P. BERNARD et J. JANNON, *Répertoire numérique de la série Q*. Chambéry, Impr. réunies, 1933, 33 p. in-4°. — J. JANNON, *Répertoire numérique du fonds Sardé, 2^e partie (Intendance de Maurienne, Haute-Savoie et Tarentaise, Génie civil, Instruction publique)*. Chambéry, Impr. réunies, 1934, 34 p. in-4°.

Archives du département de la Haute-Savoie (antérieures à 1792) : Cl. FAURE, *Répertoire numérique de la série C (Administrations provinciales)*. Annecy, Hérisson, 1923, 37 p. in-4°. — *Répertoire numérique de la série E (État civil)*. Annecy, Hérisson, 1925, 14 p. in-4°. — *Répertoire numérique de la série G (Clergé séculier)*, 1^{er} fascicule. Annecy, Hérisson, 1926, xv-23 p. in-4°. — R. AVEZOU, *Répertoire de la même série, 2^e fascicule*. Annecy, Hérisson, 1929, vi-23 p. in-4°. — *Répertoire numérique de la série H (Clergé régulier)*, 1932, xi-27 p. in-4°.

3. G. PÉROUSE, *Répertoire de la série L, 1792-1815*. Chambéry, Impr. réunies, 1925, xxxiii p., 318 col. in-4°.

4. Adolphe GROS, *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie*. Préface de J. DESORMAUX. Belley, impr. A. Chaduc, 1935, 627 p. in-8°. — Ch. MARTEAUX, *Répertoire des noms de lieux de l'arr. d'Annecy d'après le cadastre de 1730. Lettres A à Chêne*. Annecy, Abry, 1935, 192 p. in-8° (t. I des *Mémoires et documents publiés par l'Académie Florimontane*). — *Lettres Chêne à Luzerne*, t. II. Annecy, 1937, 215 p. et 7 p. d'additions et corrections (ce second tome n'est que ronéotypé). — J. DESORMAUX, *Bibliographie méthodique des parlers de Savoie. Langue et littérature*. Introduction à l'étude du langage en Savoie. Annecy, Impr. commerciale, 1923, 318 p. in-8°.

les règles d'une méthode éprouvée et qui situent sur un plan vraiment scientifique l'activité de certains érudits locaux.

II. — LE CADRE GÉOGRAPHIQUE ; LES HOMMES ET LEUR GENRE DE VIE

Nul pays autant que la Savoie, la contrée la plus peuplée des Alpes françaises, ne devait solliciter l'attention des géographes par les particularités de son habitat, de ses modes de culture, de l'utilisation successive des différents étages de son sol dans les parties montagneuses à l'époque du recul de la neige.

Aussi, dans ce domaine, la période d'après-guerre a-t-elle vu éclore quantité de travaux dont beaucoup étaient déjà en préparation avant 1914 ; malgré tout le bien qu'on a pu en dire en temps utile, il convient de rappeler ici la contribution si notable apportée à la connaissance de l'histoire de la vie pastorale, des migrations, de la transhumance, par M. Ph. ARBOS dans son étude de géographie humaine : *La vie pastorale dans les Alpes françaises*¹, et par M. A. CHOLLEY, dont la thèse, *Les Préalpes de Savoie*², donne une idée précieuse de l'activité humaine dans nos pays de moyenne montagne (Genevois et Bauges), de l'époque romaine au siècle du tourisme et de la renaissance de la route. M. Cholley, comme M. Arbos, ont complété leur documentation sur le terrain par celle que leur fournissaient les archives départementales (notamment les nombreuses enquêtes agricoles et industrielles du XVIII^e siècle, la correspondance des intendants, le recensement de 1726, etc...).

L'Institut de Géographie alpine de Grenoble, dont la Revue, qui vient de franchir l'étape du quart de siècle, a déjà publié tant d'articles remarquables sur la géographie humaine de la Savoie, a réussi à former parmi ses étudiants savoyards des disciples dont l'œuvre mérite de particuliers éloges. Tel l'abbé GEX, trop tôt disparu, dont les publications multiples resteront un modèle du genre. On ne peut les citer ici toutes ; ce serait donner à ce paragraphe une ampleur excessive ; qu'il suffise d'indiquer son heureuse et hardie tentative de donner une vue d'ensemble de la structure, du peuplement, de la population et de l'habitat des *Alpes françaises*³, réservant, dans cet ouvrage de

1. ... *Étude de géographie humaine*. Paris, A. Colin, s. d. (1922), 716 p. in-8°. Cf. notamment la seconde partie : *Le genre de vie savoyard*, p. 415-523, étude qui déborde en réalité les limites géographiques de la Savoie, le mode d'exploitation des montagnes tel qu'il se pratique en Savoie s'observant aussi dans une partie des Alpes dauphinoises et dans les Alpes-Maritimes.

2. *Les Préalpes de Savoie (Genevois, Bauges) et leur avant-pays*. Étude de géographie régionale. Paris, A. Colin, 1925, 755 p. in-8°. — Au moment où s'imprime ce bulletin vient de paraître l'ouvrage capital de M. R. BLANCHARD, *Les Alpes occidentales* ; t. I : *Les Préalpes françaises du Nord*, en majeure partie consacré aux Préalpes de Savoie. Tours, Arrault et C^{ie}, 1938, 335 p. in-8°.

3. F. GEX, *Dans les Alpes françaises*. Une vue d'ensemble. Une excursion. Un massif. Paris, J. de Gigord, 1929, 305 p. in-12.

haute vulgarisation, la part d'honneur à son pays : la Savoie ; puis, ce petit précis de caractère statistique devenu d'un usage si courant : *La Haute-Savoie aujourd'hui et il y a cent ans*¹ ; enfin, les plus remarquées de ses études de détail : *Albertville, étude de géographie urbaine* ; *Le Petit Saint-Bernard* ; *Val d'Isère et la Haute-Tarentaise*², etc...

M. H. ONDE, avant de terminer sa thèse de doctorat sur la Tarentaise et la Maurienne, a publié des études de géographie humaine qui l'ont classé parmi les meilleurs de ces spécialistes soucieux de présenter à leurs lecteurs une documentation également solide du point de vue de l'histoire économique et sociale ; citons, entre autres³ : *La transhumance en Maurienne et en Tarentaise* ; *La route de Maurienne et du Cenis, de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle* ; *A propos de la route de Maurienne* ; *Maisons et châlets de la Vallée du Nom* (Massif des Bornes), etc...

Le souci de plaire à un public exigeant à la fois d'abondantes et artistiques illustrations, et un texte reposant, a orienté plusieurs auteurs capables de plus sérieux efforts vers la publication de *livres d'images* dont la Savoie a été littéralement comblée ces quinze dernières années. Des professeurs, des érudits locaux se sont pliés à cette mode ; ils ont eu en somme raison ; ce sont les seuls livres régionaux qui se vendent, et il vaut mieux avoir confié leur présentation à des travailleurs éprouvés qu'à de quelconques publicistes ignorants ou prétentieux. Nous ne pouvons citer que les meilleurs de ces ouvrages

1. ... avec un tableau de la population par commune de 1801 à 1921. Chambéry, M. Dardel, 1924, 172 p. in-16.

2. F. GEX, *Albertville*. Étude de géographie urbaine. Chambéry, Dardel, 1921, 182 p. in-8°. — *Le Petit Saint-Bernard*. Le « Mystère ». Le col. Les routes. L'hospice. Les voyageurs. Chambéry, Dardel, 1924, 172 p. in-16. — *Val d'Isère* (1,849 mètres) et la Haute-Tarentaise. Chambéry, 1922, 120 p. — *Le château de Miolans* (Saint-Pierre-d'Albigny, Savoie). Le site, l'histoire, les légendes. Chambéry, 1921, 64 p.

3. *La transhumance... etc... ;* extrait des *Méth. géogr. offerts à Raoul Blanchard*. Grenoble, Allier père et fils p. 405-419. — *La route... etc... ;* extrait de la *Revue de Géographie alpine*, 1932, XX, fasc. IV, p. 705-775. — *A propos de... etc... ;* extrait de la *Revue savoisienne*, 2^e trimestre 1932. Annecy, Abry, 1932, 15 p. in-8°. — *Maisons... etc... ;* extrait de la *Revue de Géographie alpine*, 1938, p. 185-194.

Les spécialistes de l'histoire des routes de Savoie doivent toujours beaucoup à l'excellent travail de M. Marcel BLANCHARD, *Les routes des Alpes occidentales à l'époque napoléonienne, 1796-1815*. Essai d'étude historique sur un groupe de voies de communication. Grenoble, Allier, 1920, 415 p. in-8°. Ouvrage accompagné d'une *Bibliographie critique de l'histoire des routes des Alpes occidentales sous l'Etat de Piémont-Savoie (XVII^e-XVIII^e siècles) et à l'époque napoléonienne, 1796-1815*. Grenoble, Allier, 1920, 118 p. in-8°.

Le marquis de LANNOY de BISSY a tenté d'esquisser en moins de 60 pages *l'Histoire des routes de Savoie* (in *Mém. Doc. Soc. sav. hist.*, t. LXVI, 1929, p. 159-216) ; il l'a fait sans beaucoup d'esprit critique, mais avec la supériorité technique que confère une parfaite connaissance du terrain étudié et l'enthousiasme qu'il a toujours éprouvé, sans réserve aucune, pour l'action politique et économique des princes de la Maison de Savoie. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le trouver si réticent dans son appréciation de l'activité routière déployée en Savoie par les différents gouvernements français de 1792 à 1815.

agrables à feuilleter, toujours accompagnés d'un plaisant commentaire : ainsi *Au cœur de la Savoie*¹; *En Haute-Savoie et Savoie*, de M. P. GUITON; *Aix-les-Bains*². *Le lac. Les environs*, de M. C. DUFAYARD. Quant à Mgr PICCARD, il a résumé et simplifié, en 1931, la matière de ses deux anciens volumes sur Thonon, Évian et le Chablais, dans un texte concis égayé de la reproduction de photographies de sites et de monuments, comme de documents anciens bien choisis : *Le Chablais à travers les siècles*³.

III. — LE PEUPLEMENT DE LA SAVOIE

Depuis la fin du x^e siècle, au cours duquel elle aurait eu à subir l'invasion sarrasine, sur laquelle tant de théories exagérées⁴ ont été formulées, la Savoie, au peuple prolifique, a plutôt expatrié le surplus de ses enfants vers des pays plus riches qu'elle n'a attiré sur son sol des émigrants d'autres provinces. Certes, elle a été visitée, trop souvent, hélas ! par les armées de France, d'Espagne, des Cantons suisses, et il en est résulté des apports de sang étranger ; de même, bien des cas individuels d'établissement sur le sol de Savoie, de petits artisans ou commerçants venus de toutes les parties de la grande France voisine, ont été observés et, à ce titre, l'examen sérieux des collections de minutes notariales, depuis le xvi^e siècle, pourrait fournir la matière d'une étude intéressante, mais il faut attendre la fin du xix^e siècle pour assister à l'afflux, vers une Savoie se dépeuplant comme le reste du pays, soit d'Italiens à la recherche de conditions de vie plus faciles que sur leur sol national, soit de Français des autres départements, et en particulier des grandes villes, séduits par la beauté des sites, par le calme de l'existence (ceci se vérifie pour de nombreux retraités, attirés principalement à Thonon, Annecy, etc...), voire de Suisses, que la supériorité de leur change invite à se rendre propriétaires de châteaux ou de fermes de la Savoie du Nord, dans les cantons savoyards frontières de celui de Genève⁵.

L'histoire de l'émigration des Savoyards sous l'Ancien Régime, dont M. Bruchet avait commencé l'étude avant la guerre, mais qui n'a cependant fait encore l'objet d'aucun travail d'ensemble, a inspiré à M. G. LETONNE-

1. Paul GUITON, *Au cœur de la Savoie*. Grenoble, B. Arthaud, 1926, 148 p. in-8°. — *En Haute-Savoie. Annecy. Son lac. Ses montagnes*. Ouvr. ill. de 141 héliogr. Grenoble, Ibid., 1935, 165 p. in-8°. — *Savoie*. Ouvr. ill. de 222 héliogr. Grenoble, Ibid., 1937, 200 p. in-8°.

2. Chambéry, Dardel, 1930, 90 p. in-8°. Phot. de Martial Girard.

3. ... Histoire illustrée de Thonon, Évian, Ripaille, Les Allinges... etc... Thonon, P. Pellissier, 1931, 152 p. in-8°.

3. Voir la bonne mise au point de M. R. LATOUCHE, *Les idées actuelles sur les Sarrasins dans les Alpes. La légende sarrasine*, in *Revue de Géographie alpine*, t. XIX, 1931, p. 199-206.

5. En 1896, pour 525,662 habitants, population globale de la Savoie, il n'y avait que 18,012 étrangers (3, 4 %); quarante ans plus tard, sur 498,971 habitants, il y en a 42,944 (8, 6 %).

PLIER UN lumineux résumé de la question, *L'émigration des Savoyards*¹, où il a montré les origines lointaines de l'émigration : dès le xive siècle (alors que Bruchet avait limité son étude au xviii^e siècle).

Plus soucieux du détail biographique que de vues d'ensemble, Fr. MIQUET, depuis longtemps connu par son utile *Répertoire bibliographique des Savoyards contemporains*, a complété son œuvre, dans les dernières années de sa vie, par la publication de quelques petits travaux utiles à connaître pour l'étude de l'émigration savoyarde avant l'Annexion de 1860 ; ce sont notamment : *Nouvelles recherches sur les familles des émigrants savoyards fixés en France avant 1860*²; *Recherches sur quelques familles d'émigrants savoyards fixés à l'étranger*.

Peu après 1860, la population de la Savoie, qui avait atteint son maximum aux alentours de 1848, s'est mise à baisser lentement ; après la dure épreuve de la guerre, qui fit tomber, en 1921, son chiffre total bien au-dessous de 500,000, c'est uniquement à l'immigration étrangère qu'il convient d'attribuer la nouvelle hausse dont le mouvement paraît maintenant bien imprégné. M. G. CALLON a étudié de façon très complète, comme il l'a fait pour d'autres départements, le *Mouvement de la population en Savoie*³ depuis l'Annexion ; l'abbé F. GEX a élaboré avec son habitude maîtrise la douloureuse statistique des *Morts de la guerre en Savoie*⁴. Quant à cette immigration saisonnière, qui fait déferler, hiver comme été, des centaines de milliers de visiteurs de toutes les provinces de France et de bien des pays étrangers sur la Savoie tout entière, de Bessans à Morzine, de Saint-Genix-sur-Guiers à Évian, M. J. MIÈGE l'a analysée avec de rares qualités de méthode et de précision, dans sa copieuse étude : *La vie touristique en Savoie*⁵.

IV. — L'HISTOIRE GÉNÉRALE

Longtemps on n'avait écrit que des histoires de la Maison de Savoie ; depuis trois quarts de siècle, les historiens régionaux ont compris qu'il ne fallait, dans leurs ouvrages de synthèse, accorder aux représentants de cette famille millénaire et rusée que la place légitime à laquelle lui donne droit l'exercice d'une politique habile sans laquelle l'état assez hybride qui s'est appelé de Savoie, de Savoie-Piémont et de Sardaigne n'aurait jamais existé.

1. Grenoble, J. Allier, 1921, 48 p. in-8° ; extrait du *Bull. de la Soc. de Stat. des Sc. nat. et des Arts industr. de l'Isère* et de la *Rev. de Géogr. alpine*.

2. *Nouvelles recherches... etc...*, in *Revue savoisienne*, t. LXI, 1920, p. 114-130, 179-182 ; t. LXII, 1921, p. 30-36. — *Recherches sur... etc...*, *Ibid.*, t. LXII, 1921, p. 100-106.

3. *Le mouvement de la population dans les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie au cours de la période 1861-1920 et depuis la fin de cette période*. Chambéry, Impr. chambérienne, 1934, 70 p. in-12 ; extrait des *Mém. et doc. de la Soc. sav. d'hist.*

4. *Les morts de la guerre en Savoie, 1914-1918*. Chambéry, Dardel, 1922, 113 p. in-8°. Il faut entendre par Savoie le département de la Savoie (8,884 morts sur 237,074 habitants).

5. In *Revue de Géographie alpine*, XXI, 1933, IV, p. 749-817 ; XXII, 1934, I, p. 5-213.

Saint-GENIS, PLAISANCE, DUFAYARD ont écrit, de 1869 à 1914, de véritables *Histoires de Savoie*. La dernière en date, et la seule dont nous ayons à nous occuper, celle de M. H. MENABREA¹, est surtout, en dépit de son titre général, une histoire dynastique. Servi par de brillantes qualités littéraires, l'auteur, qui, de plus, a le sens de l'histoire, a brossé un tableau parfois saisissant des vicissitudes de la Maison et de l'État de Savoie depuis l'émettement du second royaume de Bourgogne jusqu'à la réalisation, neuf cents ans plus tard, de l'unité italienne. Mais il n'y a pas harmonie entière entre tous ses chapitres. La première partie (des origines au x^e siècle) n'est guère qu'effleurée en moins de trente pages, et ce qui concerne une période de la plus haute importance au point de vue du sort ultérieur de la Savoie : le Consulat et l'Empire, est proprement escamoté, en deux cents lignes à peine. Analysant les caractères et les institutions, l'auteur, qui connaît à fond le tempérament savoyard, a fait preuve d'éminentes qualités d'observation. Ses appréciations sur les changements que le progrès matériel a apportés dans les mœurs montagnardes sont aussi dures que franches ; il regrette la vie patriarcale et artisanale de jadis et attribue au tourisme un rôle corrupteur.

Les travaux sur l'histoire de la Savoie antérieurement au Moyen Age et durant le haut Moyen Age sont presque absents. Il n'y a à signaler qu'une brève brochure de M. le chanoine PERROUD mettant nettement au point le peu que l'on sait de la *Savoie burgonde*².

Même l'histoire du Moyen Age n'a pas été souvent abordée ces vingt dernières années par les auteurs régionaux. Le seul travail d'ensemble est l'ouvrage posthume de G. PÉROUSE, *La Savoie d'autrefois. Études et tableaux. XV^e siècle*³, qui donne, de l'état des villes et des campagnes à l'époque d'Amédée VIII et de ses successeurs, du fonctionnement de l'administration, du niveau de la culture et des études, du régime du droit privé, un tableau très précis. Ce volume servira de base indispensable à toute étude de détail sur la Savoie à la fin du Moyen Age. L'auteur y a clairement défini la position respective des deux grandes forces : Église et Féodalité, qui, dans l'État savoyard en formation au début du xv^e siècle, entravent encore l'action du prince ; mais la continuité, l'efficacité de cette action sont à tout propos mises en valeur et chaque chapitre de l'ouvrage est dominé par la figure d'Amédée VIII, « qui personnifia... la Savoie pendant plus de cinquante années ».

C'est aussi par un bon portrait d'Amédée VIII que commence une autre publication posthume du même auteur, où, sous le titre : *Vieille Savoie*⁴, on a réuni en deux volumes un certain nombre de causeries qui n'étaient pas

1. *Histoire de Savoie*. Paris, Grasset, 1933, 393 p. in-12.

2. Marc PERROUD, *La Savoie burgonde, 443-534*. Chambéry, Impr. réunies, 1929, 16 p. in-12 ; extrait des *Mém. de la Soc. sav. d'hist.*

3. Chambéry, Impr. réunies, 1933, 347 p. in-8°.

4. *Vieille Savoie. Causeries historiques*. Chambéry, Dardel, I, 1936, 222 p. ; II, 1937, 205 p. in-8°.

destinées à l'édition sans une révision préalable ; ces pages gardent l'aspect d'entretiens familiers avec des auditeurs dont il s'agissait de fixer l'attention par des anecdotes et des citations pittoresques ; d'où des répétitions, des explications, semblant inutiles au lecteur un peu averti. Toutefois, cette Vieille Savoie étant aussi bien la Savoie des temps modernes que de la fin du Moyen Age, on y parcourra avec profit le bon chapitre qui traite de la *Monarchie de Savoie au XVIII^e siècle. Gouvernement et institutions*. Il y a là une analyse excellente des principes qui ont guidé Victor-Amédée II, dernier duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, dans son édification d'un gouvernement absolu, qui demandait beaucoup de sacrifices financiers aux Savoyards et leur donnait surtout en échange, par la suppression d'institutions de contrôle comme la Chambre des Comptes, par la diminution des prérogatives du Sénat et la création des Intendants, des motifs de déplorer une politique de centralisation à outrance, dont la grande majorité des agents d'exécution étaient piémontais.

En dehors de *La Savoie au X^e siècle*, on ne peut signaler, concernant le Moyen Age savoyard, que des travaux de détail : la courte étude du commandant REVEL sur le comte *Philippe I^{er}*¹, qui n'apporte rien de nouveau, et l'ouvrage, plus sérieux, consacré par M. L. GUY à la rivale de Philippe, *Béatrix de Faucigny*², compilation honnête où l'abus des détails romantiques ne remplace pas une explication absente de la ligne de conduite politique des principaux dynastes de la région des Alpes occidentales à l'époque (fin du XIII^e siècle) de cette Béatrix, fille d'un comte de Savoie et mariée, selon les volontés de son grand-père, dernier sire de Faucigny indépendant, au dauphin de Viennois, ennemi naturel de ses voisins savoyards.

Les biographies féminines ont décidément été à la mode chez les historiens de la Savoie pendant la période d'après-guerre. M. le vicomte GREYFIÉ DE BELLECOMBE a été tenté d'écrire la vie, pourtant sans grand relief, de la fille posthume de Philippe II (de Bresse) : *Philiberte de Savoie*³, tandis que Max BRUCHET consacrait à la belle-sœur de cette jeune femme très effacée, *Marguerite d'Autriche*⁴, duchesse de Savoie de 1501 à 1504, puis régente des Pays-Bas de 1507 à 1530, un ouvrage considérable, fruit de dépouillements

1. *Philippe I^{er}, comte de Savoie et palatin de Bourgogne*. Une politique savoyarde au Moyen Age. Chambéry, Dardel, 1927, 34 p. in-16.

2. *La Grande Dauphine Béatrix de Faucigny, princesse de Savoie, 1234-1310*. Bonneville, impr. Plancher, 1935, 192 p. in-12. — A l'histoire de Béatrix de Faucigny, il faut rattacher la courte mais solide étude critique de l'abbé GAVARD, *Épisode de l'histoire du Faucigny. Où mourut le dauphin Jean I^{er} en 1282?* Annecy, Abry, 1924, 10 p. in-8° ; extrait de la *Revue savoisiennne*. L'auteur conclut, au terme d'une discussion serrée, que ce n'est pas à Bonneville, dont la dénomination est postérieure d'un an, mais à Bonne (sur Menoge), au nord-ouest, vers Genève, qu'est mort le fils unique de Béatrix de Faucigny et du dauphin Guigues.

3. *Philiberte de Savoie, duchesse de Nemours, 1498-1524*. Chambéry, Impr. réunies, 1927, 230 p. in-8°.

4. *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*. Lille, impr. L. Danel, 1927, 496 p. gr. in-8°.

heureux dans la correspondance diplomatique des ducs de Bourgogne, comtes de Flandre, aux archives départementales du Nord. Le chapitre traitant de l'administration du *douaire savoyard* de Marguerite, entièrement nouveau, touche directement l'histoire locale, la moitié des revenus constituant ce douaire étant produite par des domaines situés en Faucigny.

A Philibert le Beau, mari de Marguerite d'Autriche, mort prématurément en 1504, avait succédé comme duc de Savoie Charles III, dont le neveu, François I^{er}, devait, en 1536, occuper la presque totalité des États. G. PÉROUSE, dans une étude concise sur la *Politique extérieure de la Savoie au XVI^e siècle*¹, a exposé avec clarté la genèse et la réalisation de cette première occupation française de la Savoie, qui devait durer vingt-trois ans, et montré qu'il fallait se garder d'isoler la querelle de François I^{er} et du duc Charles, mais la considérer comme un épisode local et minime du grand duel entre France et Maison d'Autriche.

La perte de Genève, qui précédait de quelques années l'entrée des troupes françaises dans l'État de Savoie, était pour celui-ci un coup très rude au point de vue politique et confessionnel, mais, économiquement, la nouvelle république paya longtemps la rançon de sa libération. C'est ce que le marquis de LANNOY DE BISSY a voulu démontrer dans *Genève et la Savoie*², où il a retracé à grands traits les étapes de l'histoire genevoise avant et pendant l'incorporation du Genevois aux domaines de la Maison de Savoie, et depuis la sortie de la ville « de la vieille communauté allobroge et savoyarde ».

Plus scientifique, malgré qu'il se présente sous une forme anecdotique et plaisante, est le recueil posthume d'articles de G. PÉROUSE publiés sous le titre : *Les relations de la Savoie avec Genève du XVI^e au XVIII^e siècle*³. Dans son Introduction, l'auteur a clairement expliqué comment Genève, au maigre territoire enserré de tous côtés par des terres savoyardes, avait vécu

1. In *Mém. de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, 5^e série, t. VIII, 1933, p. 253-289.

2. *Genève et la Savoie ou Histoire d'une ville qui devient un État*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXXI, 1934, p. 1-147. — Cette étude se termine sur une dure appréciation de la politique française dans l'affaire des *Zones franches* de Savoie. Il n'est pas possible de passer sous silence, dans ce Bulletin, la bibliographie de ce problème, toujours épineux, et dont les solutions successives n'apparaissent jamais définitives. Plusieurs années avant le rétablissement de la petite zone (l'ancienne zone sarde), décidée par l'arrêt de la Cour de La Haye du 7 juin 1932, une documentation très considérable a été publiée sur le problème zonien. Il ne saurait être question, puisque tous ces ouvrages ont avant tout une portée juridique, de les énumérer ici. Qu'il suffise de rappeler le monumental effort de Victor BÉRARD réussissant à éditer, à trois ans de distance, d'abord ses quatre fort volumes : *Genève, La France et la Suisse* (Paris, A. Colin, 1927, 450, 520, 481, 574 p. in-4°), où l'évolution de la contestation est retracée dans ses moindres détails depuis les traités de 1815 jusqu'à 1927, puis, sous une forme plus condensée, cet abrégé des relations diplomatiques de la République de Genève et de la France de 1589 à 1921 : *Genève et les traités* (Paris, A. Colin, 1930, 227 et 340 p. in-12), réquisitoire enflammé contre les tenaces visées helvétiques sur la Savoie du Nord.

3. ... Histoire anecdotique. Belley, Chaduc, 1932, 77 p. in-8°.

pendant cent cinquante ans, du lendemain de l'Escalade au traité de 1754, « la vie d'une ville bloquée ».

A la fin du XVII^e siècle, les ducs de Savoie, que le piteux échec de l'Escalade n'avait pas éclairés, regardaient encore avec convoitise vers Genève. M. Cl. FAURE a montré¹, grâce à des documents encore inutilisés des archives de Turin, comment Victor-Amédée II et l'évêque de Genève-Annecy d'Arenthon d'Alex, chacun prétendant avoir des droits sur la ville, et se montrant persuadé que les siens propres étaient supérieurs à ceux de l'autre, ont conjugué leurs efforts pour intéresser vainement Louis XIV aux projets savoiens (politiques et religieux à la fois) de reconquête de Genève.

L'histoire d'une période particulièrement pénible pour la Savoie (les six années antérieures au traité d'Aix-la-Chapelle pendant lesquelles les troupes espagnoles, alliées de la France, occupèrent le duché abandonné après une campagne malheureuse par Charles-Emmanuel III) a inspiré au commandant REVEL une solide étude sur *La Savoie et la Domination espagnole*². A côté d'un exposé précis des opérations militaires, qui n'intéressent directement la Savoie que pour l'année 1742, l'auteur a bien dégagé les conséquences économiques désastreuses de cette occupation ; chiffres à l'appui, il montre que l'effort demandé d'une façon aussi inconsciente à un pays pauvre, par des réquisitions massives et des surimpositions continues, reste un des plus navrants exemples des malheurs subis par la Savoie au cours d'occupations étrangères répétées pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

De bons travaux de détail ont été publiés depuis vingt ans sur la Révolution en Savoie et les vingt-trois années d'occupation française consécutives au passage de la frontière savoisiennne par les troupes de Montesquiou le 22 septembre 1792. Tandis que sont étudiées dans *La Savoie du Nord au début de la Révolution française*³ les répercussions causées de 1789 à 1792 par les événements de France en Chablais, Faucigny, Genevois, et dans la nouvelle province de Carouge plus perméable que les autres, en raison de sa proximité de Genève, à la propagande démocratique, M. E. CHAPUISAT, dans les Cahiers de la Révolution française⁴, a rappelé, clairement et brièvement, les conditions de la formation du département du Léman, examinant ensuite

1. *La diplomatie secrète de l'évêque Jean d'Arenthon d'Alex et du duc de Savoie Victor-Amédée II : leurs projets sur Genève*, in *Revue savoisienne*, t. LXVII, 1926, p. 36-64.

2. ... Guerre de Succession d'Autriche, 1742-1749. Chambéry, Dardel, 1925, 156 p. in-8°.

3. R. AVEZOU, *La Savoie du Nord au début de la Révolution française, 1789-1792*. Annecy, impr. Hérisson Fr., 1937, 143 p. in-16.

4. Centre d'études de la Révolution. Cahiers de la Révolution française, n° 11 : *L'influence de la Révolution française sur la Suisse. Le département du Léman*. Paris, Recueil Sirey, 1934, 74 p. in-8°. — En annexe au travail de M. Chapuisat sur le département du Léman, on pourra consulter l'étude biographique qu'a inspirée à M. J. BAUD un avocat chablaisien titulaire, de 1792 à 1804, de nombreuses fonctions publiques dans les départements du Mont-Blanc et du Léman, puis député du Léman au Corps législatif sous le Premier Empire : *François Plagnat, administrateur et législateur chablaisien*, in *Mém. Acad. chablaisienne*, t. XLI, 1934, p. 1-188.

les rouages de son administration et les raisons de sa difficile position économique, aggravées par l'incompréhension du gouvernement impérial, s'obstinant à placer Genève sur le même pied que des villes françaises de même importance, sans tenir compte des circonstances spéciales de la constitution d'un département groupant des habitants provenant de l'ancienne France, de l'ancienne Savoie et de la République de Genève.

M. Fr. VERMALE, le spécialiste reconnu des études d'histoire de la Révolution en Savoie, dont les principaux travaux sur ce sujet avaient déjà paru avant la guerre, a continué, par des publications de détail, à faire bénéficier le public de ses découvertes, souvent provoquées par la consultation d'archives de famille jusque-là inutilisées. Son opuscule, *La Révolution en Savoie*¹, est un essai de mise au point de quelques questions, dont la version officielle n'avait cessé d'être couramment admise, comme : l'enthousiasme révolutionnaire dans le département du Mont-Blanc et le rôle prépondérant de Dumouriez dans la conquête de la Savoie en 1792, entreprise au nom de la politique des frontières naturelles. M. Vermale n'a pas de peine à faire justice de la croyance à la durée de cet enthousiasme initial qui accueillit en Savoie, en septembre 1792, les soldats de Montesquiou ; les réquisitions, les impôts, les levées d'hommes eurent tôt fait de le transformer en mécontentement, et il est remarquable que l'hostilité des Savoyards contre la Révolution, du printemps de 1793 à l'automne de 1799, ait été constante, et que nul département n'ait fourni comme celui du Mont-Blanc si peu de volontaires, au regard d'une quantité énorme d'insoumis.

Les *Figures du temps de la Révolution en Savoie*² composent une galerie très attachante ; M. Vermale y retrace la carrière de Doppet, Carrelli, Simond, Favre-Buisson, Fr. Garin, J. Grenus, Maurice de Sales. Ces portraits sont dessinés avec réalisme, et humour, sans aucun souci de la part de l'auteur de grandir les personnages qu'il étudie. Il a mis en valeur, cependant, le rôle très important joué par l'abbé Philibert Simond, natif de Rumilly et

1. Chambéry, Dardel, 1925, 97 p. in-12.

2. 1^{re} série. Général Doppet. Conventionnel Simond. Conventionnel Carrelli. Chambéry, Dardel, 1927, 130 p. in-8^o. — 2^e série. Favre-Buisson. François Garin. Jacques Grenus, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXV, 1928, p. 86-206. — 3^e série. Le marquis de Sales (1752-1797), *Ibid.*, t. LXVI, 1929, p. 229-261.

M. VERMALE a complété ce qu'il avait dit du général Doppet dans sa 1^{re} série des *Figures du temps de la Révolution* par ses *Documents nouveaux sur le général Doppet*, in *Mém. ci-dessus*, t. LXVIII, 1931, p. 15-30.

Il faut signaler aussi, touchant les documents inédits sur la Révolution, l'utilisation par le même auteur d'une correspondance du marquis Alexis Costa de Beauregard trouvée aux archives municipales de Grenoble : *Le marquis Alexis Costa et la Révolution, 1788-1792*, *Ibid.*, t. LXVIII, 1931, p. 31-57. Ce qui frappe le plus dans la réaction de cet aristocrate savoien devant les événements de 89-92, c'est sa colère contre les membres du petit clergé, qu'il accuse d'avoir, en Dauphiné, par leur dénonciation des abus que commettaient les bénéficiaires ecclésiastiques, préparé les esprits à la révolte contre l'acquittement des droits féodaux.

député du Bas-Rhin à la Convention, dans la défense de la Savoie contre les Austro-Sardes en 1793 ; J. de Maistre le qualifiait de « tout puissant », mais, malgré qu'il ait été très dénigré par ses ennemis, ne lui pardonnant pas d'avoir prêté le serment de prêtre constitutionnel, il ne mit pas toute sa puissance au service de mesures de répression cruelles contre les adversaires de la Révolution comme ce fut le cas dans d'autres départements ; M. Vermale établit que c'est grâce à Simond que le département du Mont-Blanc, où les ennemis des idées nouvelles ne manquaient pas, a connu seulement un régime de *terreur verbale*.

Quant au marquis Maurice de Sales, un des organisateurs de l'offensive contre-révolutionnaire d'août 1793 en Faucigny, ce qu'en dit M. Vermale est très neuf, grâce aux lettres du personnage, inconnues jusqu'ici du public, qu'il a pu consulter au château de Thorens. L'étude de cette correspondance donne la clef d'un problème : le brusque arrêt de l'offensive sarde à Cluses malgré les possibilités favorables d'une continuation ; c'est parce que les Suisses, sur qui comptait Maurice de Sales après ses sondages en Valais et à Lausanne, ne bougeaient pas qu'échoua cette tentative de contre-révolution, inspirée par le seul homme peut-être qui se soit cru investi de la mission de restaurer en Savoie la monarchie.

Publier des documents nouveaux sur Joseph de Maistre, c'est enrichir nos connaissances sur l'histoire de la résistance de la Savoie et de la monarchie sarde aux idées de la Révolution. Mais, chef des contre-révolutionnaires sardes, de Maistre est aussi d'une façon générale le théoricien de la Contre-Révolution. Sa personnalité dépasse le cadre régional. A ce titre, on attachera le plus grand intérêt aux études, accompagnées de longs extraits et citations, de M. Fr. VERMALE sur *Joseph de Maistre émigré*¹ et de M. l'abbé SECRET sur *Joseph de Maistre substitut et sénateur*².

Les traités de 1815 rejettent la Savoie hors des frontières françaises, et les partisans irréductibles de l'Ancien Régime peuvent croire que le retour de 600,000 Savoyards sous la dépendance du gouvernement indiscutablement rétrograde de Turin est cette fois définitif ; mais ils ont compté sans la lente formation, dans les centres urbains de Savoie, d'une opinion influencée à la fois par l'école libérale française et par le mouvement de la *Jeune Italie* ; en 1847, lorsque Charles-Albert se résigne à octroyer à ses sujets du royaume de Sardaigne une Constitution, un *Statut*, il y a déjà en Savoie deux camps hostiles qui s'affrontent : conservateurs-catholiques et libéraux-démocrates, les premiers hostiles, les seconds favorables à une annexion à la France tant que la Seconde République reste elle-même, mais échangeant délibérément leur attitude contre celle de leurs adversaires dès que paraît Louis-Napoléon. C'est l'évolution de cette double attitude qui est longuement décrite à l'aide

1. In *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXIV, 1927, p. 63-229.

2. *Ibid.*, id., p. 231-265, d'après des lettres inédites avec une introduction et des notes.

surtout d'extraits de presse dans un volume destiné au grand public : *La Savoie depuis les réformes de Charles-Albert jusqu'à l'Annexion à la France*¹.

Par de simples analyses d'articles de journaux savoisiens, M. L. DÉPOLIER, dans ses notes : *Après l'Annexion. La période transitoire*², a réussi à donner une idée claire de l'état de l'opinion dans la Savoie définitivement rendue à la France pendant les six premiers mois du nouveau régime ; la note enthousiaste prédomine, mais certaines maladresses de la part de la presse parisienne et du gouvernement central commencent à produire un réel malaise, notamment dans les milieux qui, en Savoie, ne sont pas inféodés à la politique napoléonienne.

C'est justement la physionomie d'un des hommes les plus représentatifs de ces milieux savoyards opposants à l'Empire que le même auteur a fait revivre, très heureusement, dans une biographie qui a le seul défaut d'être un peu longue, le personnage étudié n'étant tout de même pas une de ces personnalités de premier plan dont l'influence déborde le cadre régional. Sous cette réserve, *Jules Philippe*³, qui devait mourir député d'Annecy après avoir été en Haute-Savoie le premier préfet de la Troisième République, incarne tout à fait le Savoyard libéral d'il y a soixantequinze ans, résigné à la réunion de son pays à la France parce qu'en dépit du régime qui momentanément lui est imposé elle est quand même la patrie des Trois Révolutions ; avec cela, quoique indifférent à la doctrine monarchique, bondissant pour prendre la défense des princes de la Maison de Savoie, lorsque, au Corps législatif, Thiers est allé jusqu'à les qualifier de *princes-loups*, les accusant d'avoir déployé au cours des siècles une habileté par trop dépourvue de scrupules.

1. ... 1847-1860, par R. AVEZOU. Chambéry, Impr. chambérienne, 1934, 375 p. in-8°.

2. *La presse savoisienne. Après l'Annexion. La période transitoire* (juin-décembre 1860). Notes recueillies par Louis DÉPOLIER. Annecy, impr. L. Dépolier et Cie, 1925, 294 p. in-12.

Ce Bulletin est limité à l'analyse des ouvrages parus en France, mais il est impossible malgré tout de passer sous silence, en ce qui concerne l'Annexion de 1860, l'excellente thèse de docto-
rat soutenue à Genève par M. LUC MONNIER et publiée en 1932 (Genève, A. Jullien, 413 p. in-8°) : *L'Annexion de la Savoie à la France et la politique suisse*. Jamais n'avaient été mis en lumière d'une façon aussi démonstrative les efforts diplomatiques de la Suisse pour empêcher l'annexion de la Savoie à la France ou au moins pour obtenir à son profit une annexion partielle (Chablais, Faucon et nord du Genevois). M. Luc Monnier, s'il a bien marqué la différence de position entre la Savoie du Nord et la Savoie du Sud en face du problème de l'Annexion, a eu la loyauté d'insister également sur les divergences très sérieuses observées dans la Confédération helvétique à propos de l'attitude annexioniste et antifrançaise du gouvernement fédéral ; cf., à ce sujet, son chapitre, très neuf : VI. *Les deux Suisses*, p. 171-263.

3. Louis DÉPOLIER, *Jules Philippe, 1827-1888*, in *Revue savoisienne*, t. LXVIII, 1927, p. 133-139 ; t. LXIX, 1928, p. 37-49, 162-176 ; t. LXX, 1929, p. 115-128, 173-189 ; t. LXXI, 1930, p. 102-116, 170-183 ; t. LXXII, 1931, p. 45-57, 128-143, 186-198 ; t. LXXIII, 1932, p. 87-94, 161-168, 193-202, 253-261 ; t. LXXVI, 1935, p. 164-196 ; t. LXXVII, 1936, p. 10-23, 68-75, 148-160, 194-209 ; t. LXXVIII, 1937, p. 245-311. Une édition du tout doit paraître d'ici peu.

V. — LES CLASSES SOCIALES

A) *Paysans, nobles, bourgeois.* — Depuis la publication de l'ouvrage d'ensemble consacré en 1911 par M. Fr. VERMALE aux *Classes rurales savoisiennes au XVIII^e siècle*¹, nos connaissances sur la vie paysanne, principalement dans la Savoie du Sud, se sont enrichies grâce aux documents apportés par quelques bonnes études de détail ; à ce titre, rien ne serait plus utile que la généralisation de recherches telles que celles qui, localisées à Saint-Sorlin d'Arves, une des plus hautes paroisses des vallées secondaires de la Maurienne, ont permis à G. PÉROUSE de retracer, au point de vue statistique et démographique, l'*Histoire d'une population aux XVII^e et XVIII^e siècles*² : population uniquement composée de cultivateurs, aux conditions de vie égales, formant une association communale de caractère quasi familial ; pendant un siècle, de 1648 à 1758, la population de Saint-Sorlin a évolué comme en vase clos, n'ayant connu l'apport que de trois familles « étrangères », en réalité venues des communes proches de Jarrier et Saint-Jean d'Arves ; après avoir étudié le mouvement de la population, Pérouse consacre de courts chapitres à l'émigration (absorbant 50 % des individus ayant dépassé dans la commune l'âge de la petite enfance), la natalité, se maintenant au taux très élevé de 37,5 pour mille, les mariages, la mortalité, la longévité.

Le *Journal d'un paysan de Maurienne pendant la Révolution et l'Empire*³ appartient à cette famille de documents trop rarement conservés et plus rarement encore édités : les livres de raison, où se consignaient sans la recherche d'aucun effet, avec le seul désir d'être sincère dans leur relation, les événements d'ordre local et général dont, sur une grande voie de passage et à une époque aussi mouvementée que les années 1792-1815, la succession précipitée frappait tous les esprits. Un « vigneron » de Saint-Julien de Maurienne raconte donc dans ce journal comment les habitants de la moyenne vallée de l'Arc ont accueilli la Révolution (sans hostilité), puis la tentative contre-révolutionnaire sarde d'août 1793 (avec joie), l'Empire (avec résignation), les Autrichiens (vite détestés pour leurs excès), le retour de Victor-Emmanuel I^{er} dans ses États (avec soulagement). Ces réactions ont été celles de la majorité des paysans de Savoie à qui la Révolution avait beaucoup promis et dont le désenchantement fut grand une fois venues les levées d'hommes et les réquisitions massives.

Économiquement, la période de *restauration* qui suivit 1815 ne fut pas brillante pour la Savoie, et la grande disette de 1817 l'inaugura de façon sinistre ; ce sont les causes du mécontentement provoqué à la fin du règne de

1. Paris, E. Leroux, 1911, 327 p. in-8°.

2. ... *Étude statistique et démographique sur Saint-Sorlin d'Arves, commune des hautes vallées alpestres de Savoie*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXVII, 1930, p. 15-65.

3. Chambéry, Dardel, 1919, 159 p. in-8°.

Charles-Albert par la continuation du *Malaise économique* que M. H. ONDE étudie dans un bref article aux considérations très justes, s'appliquant au *Cas de la Tarentaise*¹.

Si le journal de J. M. Feaz, de Saint-Julien de Maurienne, précise la position des ruraux en face de l'occupation française de la Savoie en 1792, les *Souvenirs d'émigration du marquis de La Pierre*², opportunément édités par M. le baron F. d'YVOIRE, constituent un très significatif témoignage de l'attitude de la noblesse savoyarde dans les mêmes circonstances ; sa violente animosité contre le nouveau régime ne peut surprendre personne, mais il est intéressant de noter combien le marquis de La Pierre en veut à la classe bourgeoise de son pays qu'il malmène durement au cours du récit.

Ce sont des types de toutes les classes sociales que passe en revue G. PÉROUSE dans un ouvrage, publié après sa mort et non mis dans le commerce, qui ne prétendait pas être autre chose qu'un délassement d'érudit, mais demeure riche de leçons sur l'évolution des familles et l'interpénétration des classes sociales à travers les âges. L'auteur a pris pour point de départ de son expérience une quelconque bourgeoisie du Valromey au siècle passé et s'est évertué à retrouver le plus grand nombre possible de ses ascendants, au long de vingt-sept générations ; il en a identifié moins de trois cents sur un total bien plus considérable, mais cette minorité lui suffit pour prouver qu'une famille prise au hasard peut toucher par une extrémité à des maisons principales et par l'autre, selon La Bruyère, « au simple peuple ». Les historiens des familles de Savoie ne seront pas dépayrés en étudiant l'ascendance de cette *Virginie Torombert*³, dont le Valromey natal a été savoyard jusqu'à 1601.

B) *Les militaires*. — Ils ont été à l'honneur dans les publications d'histoire savoisiennes de ces vingt dernières années. Endurant et discipliné, le Savoyard a toujours été un bon soldat ; de ses rangs il est sorti, avant 1792 comme pendant la période napoléonienne et quand se réalisa l'indépendance de l'Italie, des chefs consciencieux et loyaux que les spécialistes de la biographie militaire s'efforcent, dans des notices précises et documentées, de préserver de l'oubli. M. le général P.-E. BORDEAUX⁴ s'est classé en tête de ces

1. *Le malaise économique en Savoie au milieu du XIX^e siècle. Le cas de la Tarentaise*, in *Revue savoisiennne*, t. LXXV, 1934, p. 28-42.

2. In *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXXI, 1934, p. 169-197.

3. *Types et échantillons de l'ancienne société. Du nombre des individus composant l'ascendance d'une seule personne et de la variété de leurs origines et de leurs conditions sociales d'après les ascendans de Virginie Torombert, de Belmont en Valromey*. Tableaux et notices généalogiques. Belley, impr. Chaduc, 1931, 74 p. gr. in-8^o, avec pl.

4. *Les généraux Léon et Louis Pelloux*, in *Revue savoisiennne*, t. LXVI, 1925, p. 79-113 ; *Le général Mollard, aide de camp de l'Empereur, 1801-1873*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXII, 1925, p. 263-301 ; *Un officier savoyard dans l'armée française sous Louis-Philippe et le Second Empire. Le général J.-E. Dumont*, in *Revue savoisiennne*, t. LXIV, 1923, p. 126-147 ; *Le général*

studieux biographes ; on lui doit depuis 1923 de bons travaux sur *Les généraux Léon et Louis Pelloux* ; *Le général Mollard* ; *Le général Dumont* ; *Le général de Montfalcon* ; *Le général Montserraz* ; *L'amiral de Saint-Bon...*, etc... Dans un mémoire sur *Les Savoyards dans l'armée française après 1815*, il a rappelé opportunément, en citant notamment les exemples du maréchal de camp Janin, du général Maison, du maréchal de camp Collomb d'Arcine, etc., que les événements de 1815 n'avaient pas complètement tranché le lien unissant les Savoyards à la France, puisque quelques-uns des leurs qui avaient combattu dans les guerres napoléoniennes demandèrent et obtinrent de rester dans l'armée française, et furent naturalisés après le second retour des Bourbons en France. Ainsi des Savoyards ont pu participer aux campagnes militaires qui se sont déroulées sous la Restauration hors du territoire national (le lieutenant général Curial en Catalogne en 1823, le général Maison en Grèce en 1828, le maréchal de camp Collomb d'Arcine en Algérie en 1830)¹.

La carrière du *Général Pacthod*, né à Saint-Julien vingt-cinq ans avant la Révolution et également naturalisé français en 1816, a été retracée clairement, du siège de Toulon à la Campagne de France, par M. A. DE MONTFALCON², descendant du général de Montfalcon, dont le général Bordeaux s'est fait le biographe.

Le chanoine A. GAVARD a consacré une petite étude enrichie de quelques textes inédits à un enfant de Mégève, *Le général Muffat de Saint-Amour*³, qui, sorti du rang et distingué par le prince Eugène, servit l'empereur Charles VI après Victor-Amédée II et mourut en 1734 gouverneur de Pavie.

La vie du *Général de Maugny*⁴, dernier gouverneur militaire de la Savoie sous le régime sarde, écrite par son petit-fils M. le comte DE MAUGNY, donne plus que ne promet son titre. Ce n'est pas une simple notice sur les services

de Montfalcon, 1767-1845, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXIX, 1932, p. 177-195 ; *Le général Pierre-François Montserraz, 1758-1820*, *Ibid.*, t. LXXXIII, 1936, p. 125-132 ; *L'amiral de Saint-Bon, 1828-1892*, *Ibid.*, t. LXV, 1928, p. 263-272 ; *Les Savoyards dans l'armée française après 1815*, in *Mém. doc. Acad. chablaisienne*, t. XXXV, 1926, p. 93-150.

1. François MIQUET a publié, la même année que le Mémoire de M. le général Bordeaux, une documentation récapitulative très utile sur les officiers, savoyards de naissance, ayant fait en France leur carrière militaire normale : *La Savoie militaire. État général des officiers savoyards qui ont servi dans l'armée française de 1791 à 1914*, Annecy, J. Abry, 1926, 86 p. in-8°. — Le même auteur avait précédemment rédigé un *Livre d'or des officiers savoyards morts pour la France pendant la Grande Guerre, 1914-1918*, Annecy, Hérisson, 1924, 95 p. in-16.

2. *Une gloire militaire de la Savoie. Le général-comte Michel-Marie Pacthod, 1764-1830*, Annecy, Abry, 1933, 53 p. in-8°.

3. *Le général-comte Jean-Pierre Muffat de Saint-Amour, de Mégève, maréchal-lieutenant de camp, 1662-1734*, in *Revue savoisienne*, t. LXVIII, 1927, p. 121-130.

4. *Le dernier gouverneur militaire de la Savoie sous le régime sarde. Le général comte de Maugny, 1798-1869*, par son petit-fils le comte DE MAUGNY. Chambéry, Perrin-Dardel, 1921, 286 p. in-12. Dans cet ouvrage, les noms propres (de lieux et de personnes) sont malheureusement écrits trop souvent avec fantaisie.

et la carrière militaire du personnage. Clément de Maugny a été envoyé par Charles-Albert à Chambéry comme gouverneur à un moment critique dans l'histoire des rapports entre la Savoie et le gouvernement de Turin. C'était, en avril 1848, au lendemain de la tentative avortée des *Voraces* de Lyon sur Chambéry ; la république avait quand même failli être proclamée dans une partie de la monarchie sarde. Le trouble des esprits était grand. La mission de Maugny peut être considérée comme une des dernières tentatives de la Maison de Savoie d'empêcher le glissement accentué de la Savoie vers la réunion à la France. L'auteur n'est pas évidemment un historien de profession, mais il a sorti de ses archives de famille plusieurs lettres donnant de bons témoignages contemporains sur les événements de 1848-1849 et leur répercussion en Savoie.

Il n'y a rien de nouveau dans le petit volume que M. M. BESSON a publié sur un Chambérien à la vie aventureuse, *Le général de Boigne*¹, un des plus fortunés « partisans » européens au service des princes hindous après l'effondrement de la puissance française. Malgré son allure un peu romancée, cette vie a le mérite d'être écrite par un bon connaisseur des affaires coloniales.

C'est un document dont l'espèce est malheureusement rare, le journal d'un combattant d'un grade subalterne, mais à la culture au-dessus de la moyenne, que MM. E. GAILLARD et Fr. VERMALE ont publié sous le titre : *Mémoires d'un jeune militaire savoyard de 1793 à 1800*². L'auteur, J.-C. Carrier, du Châtelard-en-Bauges, fils de notaire, élevé dans le culte des idées libérales, n'avait pas le tempérament d'un soldat. Ses impressions de campagne (il faisait partie des services de l'Intendance) sont surtout des impressions de voyage ; ennemi des horreurs de la guerre, J.-C. Carrier n'a pas, comme Stendhal, éprouvé d'enthousiasme à la découverte de l'Italie, et il porte sur le caractère des Italiens des jugements soit méprisants, soit indignés.

Au point de vue militaire, l'attachement du Savoyard à sa petite patrie ne s'est jamais exprimé avec plus d'intensité que dans la vénération dont a été l'objet, de père en fils, pendant près de deux siècles, au sein des familles les plus représentatives de la région, le corps de troupe créé en 1639 sous forme de colonellat et devenu le régiment, puis la brigade de Savoie. Le baron DU BOURGET avait écrit dès avant la guerre une histoire de cette formation où les Savoyards voués à la carrière des armes se retrouvaient entre eux, dans une atmosphère évoquant le pays d'origine, n'usant de la langue italienne que pour lancer ou comprendre les commandements. Huit ans après la mort de l'auteur a été publiée, sous une forme très soignée, cette *Histoire de la Brigade de Savoie*³, où sont passés en revue, avec dévotion, tous les faits

1. *Le général-comte de Boigne, 1751-1830*. Chambéry, Dardel, 1930, 74 p. in-12.

2. Jean-Claude CARRIER, *Mémoires d'un jeune militaire savoyard de 1793 à 1800*. Annotés par E. GAILLARD et F. VERMALE. Chambéry, Dardel, 1930, 276 p. in-12.

3. *La brigade de Savoie, 1660-1860*. Chambéry, Dardel, 1922, 380 p. in-4°.

d'armes dont elle s'est enorgueillie, depuis la journée de Staffarde, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, jusqu'à celle, plus heureuse, de Solférino, un an avant sa transformation en *Brigata Re*, dans l'Italie nouvelle.

C) *L'Église et la vie religieuse*. — Dans la Savoie, peu sensible aux influences extérieures jusqu'à une époque relativement récente, l'influence morale du clergé est restée longtemps prépondérante ; le recrutement sacerdotal y demeure abondant ; c'est une des parties de la France où les forces spirituelles, surtout dans certaines hautes vallées formant de petits mondes fermés, sont restées les plus vivaces. Aussi l'intérêt pour les études d'histoire religieuse n'a-t-il jamais faibli dans le clergé local, et il se trouve encore des ecclésiastiques compilateurs et chercheurs pour enrichir ce chapitre de la bibliographie régionale. Le font-ils aussi avec l'esprit de méthode et d'objectivité désirables ? Ceci est une autre affaire. Il y eut toujours, parmi les travailleurs des cures et des séminaires, des partisans de l'histoire étudiée scientifiquement, et des spécialistes du démarquage et de l'à peu près. On a le regret de constater que les représentants de la deuxième école sont maintenant plus nombreux que ceux de la première. Aussi ne nous attacherons-nous, dans cette recension, à signaler que ce qui en vaut la peine.

Les ouvrages de détail prédominent, et l'histoire générale, comme on a lieu de l'observer souvent dans ce domaine, n'en tirera pas grand profit.

Cependant, il faut tout de suite mettre à part une thèse de doctorat consacrée à une des premières supérieures de la Visitation d'Annecy, et qui dépasse de beaucoup le simple cadre de la biographie. Dans plusieurs de ses chapitres sur *Fr.-M. de Chaugy et la tradition salésienne au XVII^e siècle*¹, M^{me} E. LECOUTURIER a réussi à montrer combien la tradition salésienne avait été difficilement maintenue, au cœur même du diocèse de Genève-Annecy, peu d'années après la mort de la fondatrice, à cause de l'esprit d'intrigue qui se déchaîna pendant l'instruction du procès de canonisation de François de Sales ; elle a démêlé, avec beaucoup d'esprit et de vérité, les raisons pour lesquelles la Mère de Chaugy fut si péniblement tracassée par l'évêque J. d'Arenthon d'Alex ; et, par delà les querelles locales, elle a très bien montré comment la rivalité entre les Maisons de France et de Savoie avait trouvé moyen de se manifester à propos d'une affaire purement religieuse comme le « bénî procès » qui devait aboutir en 1661 à la canonisation du Bienheureux François de Sales. C'est un livre qui apporte beaucoup de faits nouveaux et dont le style, exempt d'onction, est ferme et imagé.

Il n'y a pas de sujet plus rabâché que la vie de saint François de Sales et bien rares sont ceux qui abordent l'étude d'une personnalité aussi dominante

1. Ernestine LECOUTURIER, *Françoise-Madeleine de Chaugy et la tradition salésienne au XVII^e siècle. Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de Sainte-Chantal*. Paris, Bloud et Gay, 1933, 641 p. in-8^e. La thèse complémentaire, consacrée à l'œuvre littéraire de Fr.-Mad. de Chaugy, n'intéresse pas ce Bulletin.

sans faire la preuve humiliante de leur infériorité ou tout au moins sans écrire autre chose qu'un banal exercice de style. M. H. COÜANNIER, dont le *Saint François de Sales et ses amitiés*¹ est malheureusement une œuvre posthume, a évité ces écueils et il a réussi, en n'ayant recours qu'à des sources imprimées, à écrire un volume agréable, intelligent, utile au grand public, sur saint François de Sales et la Savoie de son temps. Mais que les littérateurs se méfient des embûches de l'histoire ! Dans son chapitre xii, M. H. Coüannier, en plaçant la tentative savoyarde de l'*Escalade* sur Genève (décembre 1602) avant la mission de saint François de Sales à Paris (janvier-septembre 1602), a montré que la chronologie lui était indifférente, et, ce qui est pire, qu'il n'entendait rien à la politique d'Henri IV et de Charles-Emmanuel I^{er} vis-à-vis de Genève, pas plus qu'aux rapports respectifs de la France et du duché de Savoie.

Mgr L.-E. PICCARD a consacré à *La mission de saint François de Sales en Chablais*² deux volumes très touffus, utiles surtout par la parfaite connaissance que possédait l'auteur des lieux où se déroula l'activité persuasive du prévôt de l'église de Genève-Annecy lorsqu'il ramena du protestantisme au catholicisme les populations du Chablais soumises pendant vingt-huit ans (au milieu du xvi^e siècle) au pouvoir des Bernois. Les vues d'ensemble manquent complètement et, là encore, Mgr Piccard ne nous offre, sur ce chapitre intéressant et complexe de l'histoire religieuse de la Savoie, que la version classique de « l'Apôtre » sanctifiant les lieux où il entreprend son labeur de conversion. Aucun apport nouveau sur les mobiles politiques d'une telle action, sur les procédés employés, qui ne durent pas être tous oratoires, saint François ayant été, dans cette œuvre, selon l'expression de Max Bruchet³, « puissamment secondé par le bras séculier ».

C'est aussi à la catégorie des lectures édifiantes qu'il faut rattacher les deux opuscules⁴ consacrés pendant les deux dernières décades à *Saint Bernard de Menthon*, fondateur des hospices du Grand et du Petit-Saint-

1. Paris, Per Orbem, s. d. (2^e éd., 1929), 470 p. in-8^o. — Mgr JULIEN, ancien évêque d'Arras, à qui une Vie de saint François de Sales était demandée pour la collection *Les Grands Cœurs*, a fait lui aussi œuvre surtout littéraire et anecdotique et n'a pas eu le temps de se relire pour corriger les fautes d'impression (Madame du Chantal, p. 175 ; Le Président *Fabre*, Jacqueline *Fabre*, souvent, au lieu de *Favre* ; *Sixte* au lieu de *Sixt*, etc...), ou identifier ses noms de lieux (la « petite ville » de *Notre-Dame-de-la-Biolle* — il s'agit en réalité de Bonneville ! — n'a jamais été citée ailleurs, et pour cause... p. 139). *Saint François de Sales*. Paris, Flammarion, 1929, 237 p. in-12. De la collection *Les Grands Cœurs*.

2. *Mission de saint François de Sales en Chablais*. (Préparation et débuts.) Paris, 1924, VIII-256 p. gr. in-8^o. — *La Mission de saint François de Sales en Chablais*. Thonon-les-Bains, P. Pellissier, 1932, 427 p. in-8^o.

3. *Le château de Ripaille*. Paris, Delagrave, 1907, p. 255.

4. Chevalier P.-A. PIDOUX DE MADUÈRE, *Saint Bernard de Menthon. L'apôtre des Alpes*. Sa vie. Son œuvre. Lille, Desclée de Brouwer et Cie, 1923, 95 p. in-12. — J.-M. RÉVIAL, *Saint Bernard de Menthon. Patron des alpinistes*. La légende et l'histoire. Les hospices et les cols. Grenoble, Éd. de la revue *Les Alpes*, 1932, 102 p. in-12.

Bernard, dont le millénaire de la naissance a été célébré en 1923 sans preuves bien sûres de l'exactitude de cette date. La pénurie de documents sur l'époque de ce saint Bernard savoyard (qu'il ait vécu au x^e ou au xi^e siècle) est telle qu'on ne peut qu'éprouver une admiration nuancée de scepticisme pour ceux qui affrontent sa biographie.

Par contre, le MOINE DE TAMIÉ, qui a publié plus modestement un *Essai historique sur saint Pierre de Tarentaise*¹, archevêque de Tarentaise et premier abbé de Tamié au xii^e siècle, a fait œuvre d'érudition ; il avait à sa disposition, on doit le dire, plus d'éléments qu'un historien de saint Bernard de Menthon ; la vie du saint, due à Geoffroy d'Hautecombe, a été par lui très prudemment utilisée, avec l'appoint de plusieurs chartes, la plupart inédites et provenant des archives de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, qui ont servi à fixer et compléter la chronologie, dont une récapitulation est donnée à la fin du livre.

La vie de *Pierre Favre ou Le Fèvre*², premier prêtre de la Compagnie de Jésus, n'est citée que parce que ce Jésuite, mort avant la fin du règne de François I^r, était né au cœur des Préalpes du Genevois, au Villaret, paroisse de Saint-Jean-de-Sixt, à petite distance de Thônes et du passage des Aravis. M. le chanoine POCHAT-BARON a écrit de ce religieux, dont toute la carrière se déroula hors de Savoie, une consciencieuse biographie qui remplace avantageusement toutes celles publiées auparavant.

Jamais, par contre, on n'avait écrit la vie d'*Alphonse Delbène*³, réfugié politique florentin, nommé abbé d'Hautecombe à vingt-deux ans sur la recommandation de Catherine de Médicis et de Marguerite de Valois, duchesse de Savoie. Dom E. BERNARDET, moine d'Hautecombe, s'est intéressé à ce personnage, que Ronsard honora de son amitié, et a réussi, par l'agrément de son style et la confiance que donne sa bonne méthode de travail, à y intéresser ses lecteurs.

Quant au monastère où Delbène, à l'encontre de tant d'abbés commendataires, a bel et bien résidé de longues années, G. PÉROUSE en a retracé l'histoire⁴, à l'usage du grand public, sans l'alourdir d'aucune référence, mais avec la sûreté d'information et le beau talent littéraire qu'on lui connaît. Sa mise au point des origines de la communauté, dont le premier emplacement avait été la « haute combe » de Cessens, au-dessus de la rive opposée du lac du Bourget, ne permettra plus qu'on attribue jamais la fondation d'Hautecombe à un pseudo-acte du comte Amédée III, dont beaucoup d'historiens avaient fait état.

1. *Saint Pierre de Tarentaise*. Essai historique par UN MOINE DE TAMIÉ. De la collection *Moines et monastères*. B. Biographies. Abbaye Saint-Martin de Ligugé, 1935, 206 p. in-12.

2. *Le Bienheureux Père Le Fèvre ou Pierre Favre, premier prêtre de la Compagnie de Jésus, 1506-1546*. Paris, Éd. Spes, 1931, 222 p. in-12.

3. *Un abbé d'Hautecombe ami de Ronsard. Alphonse Delbène, évêque d'Albi, 1538-1608*. Grenoble, Éd. de la revue *Les Alpes*, 1937, 174 p. in-8°.

4. *Hautecombe, Abbaye royale*. Chambéry, Dardel, 1926, 135 p. gr. in-8°.

Dans la même collection et selon le même plan, Pérouse a raconté l'histoire¹ des Bénédictins de Talloires au bord du lac d'Annecy, dont la célébrité n'est pas due, comme celle d'Hautecombe, aux sépultures des princes de la Maison de Savoie, mais plutôt aux rébellions contre la règle contre lesquelles eut à sévir saint François de Sales, et qui transformèrent la communauté, un siècle après sa tentative de réforme, en un groupement de jeunes fils de famille désœuvrés, prompts au coup de tête ou à la semence de toutes les discorde.

C'est avec beaucoup moins de bonheur que M. l'abbé GARIN a écrit une *Histoire de l'abbaye de Tamié*², honorable compilation au cours de laquelle il aurait toutefois mieux valu mettre entre guillemets ce qui était, à quelques périphrases près, emprunté à de précédents auteurs.

C'est un abbé de Tamié qui, en qualité de vicaire et visiteur général des monastères de l'ordre de Citeaux en Savoie, reçut professe à l'abbaye de Sainte-Catherine près Annecy, en 1607, une demoiselle de Ballon, devenue plus tard la *Mère Louise de Ballon*, fondatrice de l'ordre des Bernardines réformées. A cette réformatrice, Mme MYRIAM DE G. a consacré un énorme

1. *L'abbaye de Talloires*. Chambéry, Dardel, 1923, 99 p. gr. in-8°. — M. H. RODET, qui, quatre ans après G. Pérouse, dont il parle avec condescendance, a jugé bon d'écrire un autre volume sur Talloires (*Talloires et son prieuré*. Lyon, P. Masson, 1927, 211 p. in-8°), n'a pas du tout les qualités objectives exigées d'un historien ; l'intérêt de cet ouvrage, où abondent les digressions oiseuses et les souvenirs personnels, réside dans ses vignettes, dont beaucoup représentent des objets d'art religieux provenant de l'ancien prieuré et aujourd'hui conservés dans des collections particulières.

L'histoire de la décadence ultime de l'abbaye a été étudiée, d'après ce qui constitue aux archives de la Haute-Savoie le fonds, très allégé, du monastère, par R. AVEZOU, *Les dernières années du monastère bénédictin de Talloires, 1786-1793*, in *Revue savoisienne*, t. LXXII, 1931, p. 86-115.

2. Joseph GARIN, *Histoire de l'abbaye de Tamié*. Paris, Gabalda ; Chambéry, Dardel, 1927, 411 p. in-8°. Un exemple de démarcation entre beaucoup d'autres : p. 230-231, 20 lignes sont exactement copiées sur Melville GLOVER, *L'abbaye du Béton*. Chambéry, 1859. La référence est donnée à la 20^e ligne, à propos d'une phrase entre guillemets qui l'est aussi dans Melville Glover.

M. l'abbé Garin est sans doute à l'heure actuelle le plus prolifique de nos historiens régionaux. Sur son village natal, Chevron (aujourd'hui Mercury-Gemilly), non loin d'Albertville, sur les localités environnantes et d'une façon plus générale sur l'histoire religieuse de la Tarentaise, il a accumulé les publications, entre lesquelles nous citerons :

Un pape savoyard, Gérald de Chevron... pape sous le nom de Nicolas II (en coll. avec P. BRAND), in *Mém. Académie de la Val d'Isère*, 1925, p. 75-146. — *Histoire des missions en Tarentaise, 1794-1802*, *Ibid.*, 1928, p. 1-404. — *Histoire de Chevron*. La Révolution. Le XIX^e siècle (complément des volumes sur l'histoire de Chevron parus avant la guerre), *Ibid.*, 1930, p. 1-813. — *Histoire des Bernardines réformées de Conflans, 1637-1793*, *Ibid.*, 1931, p. 1-150. — *Histoire religieuse de la Révolution en Tarentaise*, *Ibid.*, 1936, p. 1-167. — *Le pape Nicolas II. Les archevêques et évêques de Chevron. Les prêtres de Chevron*, *Ibid.*, 1937, p. 1-407. — *La vie féodale d'une petite ville, Tournon en Savoie*, *Ibid.*, 1938, p. 1-400, etc., etc... M. l'abbé Garin est le premier sans doute à qualifier la localité de Tournon de *petite ville* ; elle compte aujourd'hui 123 habitants agglomérés,

livre¹, trop gonflé de longs extraits de ses écrits et d'édifiantes anecdotes, mais qui servira utilement l'histoire des communautés de femmes en Savoie au lendemain de l'entreprise salésienne.

Du *Père Mermier*, natif de Chaumont près Frangy (1790-1862), fondateur des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy et des Sœurs de la Croix, le R. P. L. BUFFET a écrit une longue et attachante biographie² tout à fait dans le style souhaité par ceux qui recherchent dans ces vies édifiantes les anecdotes et les traits touchants, faciles à retenir. La *Vie du P. Tissot, 1840-1894*³, supérieur général des mêmes Missionnaires, appartient, tant par le sujet que par la manière, à la même famille. Infatigable, le Père Buffet a publié encore une étude, plus utile à l'histoire générale, sur *Mgr J.-M. Paget, 1727-1810*⁴, le dernier évêque de Genève-Annecy avant la Révolution française ; il a en ce moment sous presse une *Vie de Mgr Biord*⁵, le prédecesseur de Mgr Paget, avec qui Voltaire échangea, en 1767-1768, depuis Ferney, de la dépendance du diocèse de Genève, une correspondance aigre-douce.

Bien antérieurement aux Missionnaires de Saint-François-de-Sales, les Frères Mineurs de Saint-François-d'Assise avaient en Savoie le monopole de ces prédications volantes et spectaculaires attirant des foules considérables de fidèles et clôturées par d'imposantes processions. Un Capucin, le R. P. Jean DE COGNIN, a écrit une histoire⁶ résumée de l'activité de son ordre en Savoie, depuis qu'il s'y est installé, à la fin du xvi^e siècle, jusqu'à nos jours. C'étaient de si rudes missionnaires que Charles-Emmanuel I^{er} pensa à eux pour seconder saint François de Sales dans son œuvre de conversion au catholicisme des Chablaisiens protestants ; les Genevois et les Bernois ont reconnu alors les effets de l'activité débordante, des prédications enflammées du Père Chérubin de Maurienne, qui n'était pas un adversaire négligeable. Le P. Jean de Cognin a également consacré à ce fameux capucin savoyard une étude⁷ chaleureusement sympathique.

1. *Louyse de Ballon, parente de saint Bernard de Menthon et de saint François de Sales.* « Dérobée et retrouvée. » Réformatrice des Bernardines. Paris, Desclée de Brouwer, 1935, 560 p. in-8°.

2. *Vie du P. Mermier, fondateur des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy et des Sœurs de la Croix.* Paris, G. Beauchesne, 1927, 286 p. in-12.

3. *Un vrai fils de saint François de Sales. Vie du P. Tissot, supérieur général des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy.* Paris, G. Beauchesne, 1925, 475 p. in-12.

4. In *Mém. et doc. publiés par l'Acad. salésienne*, t. LIII, 1935, p. 21-147. — Le P. BUFFET est aussi l'auteur d'une importante monographie d'Ugine, *Ugine. Notes d'histoire*, in *Mém. Acad. salésienne*, t. XLVIII, 1930, p. 1-445, et d'une histoire du *Collège d'Évian, 1574-1907*, *Ibid.*, t. XLIX, 1931, p. 1-146.

5. Le chanoine Rebord avait, avant le P. Buffet, étudié l'histoire de Mgr Biord dans un ouvrage, comme tous les siens, écrit et composé sans aucun souci de présentation, mais où il avait annoncé (qualité commune à toutes ses publications) tant de documents et de références que la consultation en est très profitable : *Mgr J.-P. Biord et le palais épiscopal d'Annecy. Notes et documents.* Annecy, J. Abry, 1924, 326 p. in-8°.

6. *Les Capucins en Savoie.* Chambéry, Librairie catholique, 1934, 346 p. in-8°.

7. *Un ami et collaborateur de saint François de Sales. Le Père Chérubin de Maurienne, capu-*

A Chambéry, l'église des Frères Mineurs conventuels ou Cordeliers est devenue à la fin du XVIII^e siècle église cathédrale. M. R. DUBOIS a étudié, en universitaire qui sait travailler, se documenter aux sources et faire la critique des textes, *Les Frères Mineurs et la cathédrale de Chambéry*¹. Mémoire à la fois historique et archéologique, dont devraient s'inspirer ceux que tentent les monographies d'ordres ou d'édifices religieux.

En plus de six cents pages de compilation serrée, M. l'abbé CARTIER a entrepris d'étudier les affinités de la Savoie avec... l'Orient, un « Orient » dont la préface de l'auteur prend soin de nous indiquer la composition, et qui comprend, avec Malte et le « rivage sicilien tourné à l'est », tout le bassin du Nil, « la Palestine et la Transjordanie », les côtes méridionales de la Russie, etc... La nature assez complexe du sujet est heureusement expliquée dans le paragraphe suivant : « Quant au lien, au trait d'union établi entre ces deux entités géographiques, nous le considérons comme pouvant résulter du simple fait qu'un individu ou un groupe d'individus, originaire de l'un des deux pays, a corporellement pris contact avec l'autre, ou même tout uniment s'est vu investir d'une dignité, d'un titre emprunté à l'autre... » Mis en goût par cet échantillon, les historiens du proche Orient pourront entreprendre l'exploration de *La Savoie et l'Orient*² et se convaincre que M. l'abbé Cartier a bien réussi, selon son voeu, à « isoler le timide courant des *Gesta Dei per Savogienses* du superbe fleuve des *Gesta Dei per Francos* » !

C'est un très bon type de monographie que M. l'abbé F. BERNARD nous donne avec son travail sur *Le décanat de Val-Penouse*³, ou Décanat de la Rochette (partie septentrionale et la plus basse de l'ancien diocèse de Maurienne, presque entièrement incorporée à la suite du Concordat de 1801 au nouveau diocèse de Chambéry). L'auteur connaît à fond cette vallée du Gelon dont le cours est à peu près parallèle à celui de l'Isère entre Saint-Pierre d'Albigny et Montmélian. De cette petite région occupant à peine la surface de deux de nos cantons actuels, il a décrit l'histoire ecclésiastique au point de vue surtout territorial, reconstituant la carte des possessions des différents établissements religieux (prieurés clunisiens principalement), depuis le XI^e siècle. M. l'abbé Bernard a le sens de l'érudition, sait utiliser avec prudence les anciens recueils de textes, dater et interpréter un document. Il est présentement un des rares érudits (nous ne parlons pas seulement des ecclésiastiques) capables, en Savoie, de traiter de façon compétente les questions d'histoire du Moyen Age.

cin; extrait des *Études franciscaines*. Paris, librairie Saint-François-d'Assise, 1935, 82 p. in-8°.

1. Raymond DUBOIS, *Les Frères Mineurs conventuels et la cathédrale de Chambéry*, in *Mém. Académie de Savoie*, 5^e série, t. VIII, 1933, p. 291-441.

2. Paris, librairie Saint-Paul, 1934, 642 p. in-12. Pour les citations données, voir la *Préface*, p. 33-34 et 41.

3. In *Mém. Académie de Savoie*, 5^e série, t. VII, 1931, p. 127-367.

Le même auteur a consacré un autre volume, *Au pays de Montmayeur*¹, à une partie du territoire ayant formé l'ancien décanat de Val-Penouse. N'étudiant plus cette fois seulement la géographie ecclésiastique, il s'attache à reconstituer les domaines des seigneurs laïcs de cet *Ager Pignonensis*, resserré en face de Montmélian et Saint-Pierre d'Albigny entre l'Isère et la petite chaîne dominée par les tours de Montmayeur. Il a bien mis en vedette l'importance stratégique, le caractère incontesté de voie de passage de cette petite région de moyenne altitude où tant de châteaux s'étaient dressés, surveillant les abords du Dauphiné, le seuil de Chambéry, la route de la Tarentaise, celle de la Haute-Italie débouchant dans la plaine par la trouée de l'Arc.

Il y a beaucoup de bonnes intentions, moins de méthode et un compartimentage assez arbitraire dans la monographie d'église collégiale que publie M. le chanoine F. COUTIN sur *Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy*². Les extraits des délibérations capitulaires qu'il y donne, notamment en ce qui concerne les rapports de la collégiale avec les princes de la Maison de Savoie, seront utiles à consulter.

Deux autres monographies concernant des institutions et édifices religieux du chef-lieu du diocèse avaient été consacrées par le chanoine REBORD à *La cathédrale d'Annecy*³ (ancienne église des Cordeliers mise à la disposition des évêques et du chapitre Saint-Pierre de Genève après les événements de 1535) et au *Grand Séminaire*⁴, érigé en 1662 par Mgr d'Arenthon d'Alex. Divisés en une infinité de paragraphes, ces volumes, comme tous ceux du chanoine Rebord, sont d'une lecture difficile ; l'amateur d'histoire locale y trouvera cependant une étonnante profusion de matériaux sur le personnel ecclésiastique, les bâtiments, les biens, les rapports avec les autorités civiles, etc...

L'ancien couvent de Moniales Chartreuses de Mélan (près Taninges en Faucigny) a abrité pendant trente ans, de 1804 à 1834, un collège ou séminaire fondé dès les premiers temps de l'apaisement religieux, en 1799, par un ancien prêtre réfractaire très ardent, l'abbé Ducrey. Grâce à l'abbé M. MARRUZZI, dont l'étude sur *Révérend Marin Ducrey et le collège de Mélan*⁵ complète l'Histoire de Mélan Chartreuse, il est possible de se faire une idée exacte des méthodes d'enseignement en usage et du genre de vie mené dans un petit

1. *Au pays de Montmayeur. In Agro Pignonensi, 1036.* Études d'histoire féodale sur l'Ager de Montmayeur. Chambéry, Impr. moderne, 1933, 126 p. in-8°.

2. *Histoire de l'insigne église royale et collégiale de Notre-Dame-de-Liesse. Annecy en Genevois.* Annecy, Impr. commerciale, 1936, 371 p. in-8°.

3. *Cathédrale de Saint-François-de-Sales, de ses prédécesseurs immédiats et de ses successeurs, 1535-1923.* Annecy, Impr. commerciale, 1923, 398 p. in-8°.

4. *Grand séminaire du diocèse de Genève, Chambéry, Annecy, 1564-1914.* Annecy, 1924, 466 p. in-8°.

5. *Histoire de Mélan ; 2^e partie : Rév. Marin Ducrey et le collège de Mélan, 1804-1834.* Annecy, Impr. commerciale, 1922, 190 p. in-8°.

collège de la Savoie du Nord, d'abord sous la surveillance de l'Université impériale, puis, après 1815, quand le clergé savoisien eut reconquis sa position influente sous les gouvernements de Victor-Emmanuel I^e et Charles-Félix.

VI. — VILLES, BOURGS, VILLAGES, VALLÉES

L'époque 1880-1914 a été fertile entre toutes en publications de monographies communales ou paroissiales. Depuis la dernière guerre, la curiosité de connaître dans ses moindres détails l'histoire de la localité d'où on est originaire ou qu'on habite s'est maintenue suffisamment en Savoie pour que le rythme d'édition de ces sortes de travaux ne se soit pas autant ralenti que celui des ouvrages d'histoire générale par exemple.

Mais les auteurs abandonnent peu à peu le style classique de la monographie avec sa partie préliminaire de caractère géographique et les compléments statistiques, démographiques, les listes de noms des syndics, des curés, des maîtres d'école. Le public n'aime pas ce style de manuels, et pourtant des monographies classées parmi les meilleures (celles de *Desingy* et *Savigny*¹, par F. FENOUILLET, parues en 1907 et 1913) avaient été conçues exactement selon ce plan ; il lui faut une forme littéraire plus soignée, des illustrations, des reconstitutions, donnant davantage l'impression de la vie. Nul n'a su mieux répondre à de telles aspirations que G. PÉROUSE, dont l'œuvre considérable a déjà été évoquée sous d'autres rubriques. Son livre sur *Conflans*², sa *Vie d'autrefois à Aix-les-Bains*³ sont, à ce titre, des modèles parfaitement heureux ; l'histoire de Conflans, ce vieux bourg fortifié occupant la butte qui domine le confluent de l'Isère et de l'Arly, sur la rive droite duquel s'étale depuis un siècle la moderne Albertville, a été sobrement esquissé, le texte occupant peu de place dans une édition recherchée aussi pour ses dessins ; mais le second ouvrage est une histoire anecdotique des bains d'Aix et des séjours princiers dans la ville d'eaux à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, plaisante à souhait et fourmillant d'aperçus toujours très opportuns sur les événements qui débordent le simple cadre local.

Connaissant l'état civil de presque toutes les demeures chambériennes, G. Pérouse n'a pas eu de mal à donner, avec son *Vieux Chambéry*⁴, un guide savant et attrayant, malgré son apparence aride, de l'ancienne capitale des ducs de Savoie. L'utile table des noms qui complète le volume indique assez combien de familles et d'institutions importantes sont évoquées au cours de

1. *Monographie de la commune de Desingy (Haute-Savoie)*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. XLV, 1907, 2^e-3^e fasc., p. 1-159. — *Monographie de la commune de Savigny (Haute-Savoie)*. Étude descriptive et historique. *Ibid.*, t. LIV, 1913, p. 103-423.

2. *Une ville morte de Savoie. Conflans (Albertville)*. Dessins de André JACQUES. Chambéry, Dardel, 1925, 162 p. gr. in-8°.

3. *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*. Chambéry, Dardel, 1922, 348 p. in-8°.

4. *Le vieux Chambéry*. Chambéry, Dardel, 1921, 192 p. in-12.

cette promenade, qui ne laisse pas le lecteur au seuil des multiples *allées* si caractéristiques de la vieille ville, mais le font pénétrer jusque dans les cours et arrière-cours les plus ignorées du simple passant. Étendant ses investigations de détail à la banlieue, Pérouse en a consigné les résultats, toujours féconds et agréablement présentés, en deux petits tomes sur *Les environs de Chambéry*¹, des Marches au Bourget, sans oublier les indispensables Charmettes.

Après un préambule de caractère géographique et de brèves indications sur les origines féodales de *Châteauneuf*, c'est l'histoire² de cette communauté de la Combe de Savoie, du début du XVIII^e siècle à l'annexion, qu'avait étudiée avant la guerre J. BALMAIN. L'auteur n'a pas survécu aux années d'épreuve, et son manuscrit, qu'il avait légué à la Société savoisienne d'histoire, a été publié par ses soins en 1924. Ce travail, qui est à placer très au-dessus des monographies ordinaires, avait, en raison des solides connaissances juridiques qu'y manifestait l'historien de Châteauneuf, valu à l'auteur, à titre posthume, des récompenses d'une Faculté de droit et d'une Académie de législation.

Les deux mémoires, aux conclusions divergentes, de MM. PAULET et DE LAVIS-TRAFFORD³, sur la très ancienne église de *Saint-Pierre d'Extravache* en Haute-Maurienne, sont des études avant tout archéologiques ; néanmoins, l'emplacement de l'édifice (sur une ancienne voie de passage de Maurienne en Piémont par les cols du Petit-Mont-Cenis et du Clapier) a provoqué de la part des deux auteurs quelques commentaires sur l'hagiographie carolingienne et le dernier voyage de Charles le Chauve, mort à son retour d'Italie, en 877. Les conclusions de M. Paulet, qui date l'église du VIII^e siècle, sont très ébranlées par la critique serrée de M. de Lavis-Trafford, meilleur connaisseur du site, tenant compte davantage des facteurs locaux, essentiels dans le cas d'une construction sise à presque 1,700 mètres d'altitude. Il date l'église de la fin du X^e, ou même du début du XI^e siècle, et estime à juste titre que les facultés d'imagination de M. Paulet sont un peu dangereuses quand il s'agit d'histoire.

M. l'abbé DUPOURNET s'est défendu d'avoir voulu écrire une monographie de *Seyssel sur le Rhône*⁴ et ses environs ; son livre n'est pas conçu, en effet, selon un plan rigoureux, mais l'auteur, dont le style a beaucoup de charme, a fait un emploi très heureux de ses excellentes connaissances locales, de ses

1. *Les environs de Chambéry*. Chambéry, Dardel, t. I, 1926 ; t. II, 1927, 194 et 186 p. in-12.

2. Jacques BALMAIN, *La communauté de Châteauneuf en Savoie*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXI, 1924, p. 1-160.

3. *Le curieux passé d'une vallée perdue de la Haute-Maurienne*. Étude présentée à la Société des Antiquaires de l'Ouest par M. Jacques PAULET, publiée in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXX, 1933, p. 1-38. — M. A. DE LAVIS-TRAFFORD, *Église de Saint-Pierre d'Extravache. Contribution à son histoire et étude de sa toponymie*. *Ibid.*, p. 39-72.

4. Librairie Vibert, Seyssel-Ain et Haute-Savoie, 1937, 332 p. in-8°.

lectures littéraires variées, dans la rédaction des chapitres alertes qu'il consacre à la description du sol de cette basse vallée des Usses, débouchant dans le Rhône entre Bassy et Seyssel, et à l'histoire de ce bourg successivement tout savoyard, tout français, puis français et savoyard, qui a dû pendant plusieurs siècles sa prospérité à l'industrie des transports par terre et par eau, activement entretenue par ses corporations de *rouliers*, *justiers* et *nau-fetiers*.

Le chanoine GAVARD a étudié, avec l'esprit de méthode et la clarté qui distinguent ses travaux (dont celui-ci a été le dernier), l'histoire de la minuscule communauté d'*Étrembières*¹, dans la région du Salève, ayant pris seulement quelque importance à cause de son pont, qui assurait les communications d'une partie de la Savoie avec Genève.

Toutes les autres monographies publiées en Savoie depuis 1919 méritent une mention honorable et servent utilement l'histoire locale ; ainsi, peu à peu, dans cette région tourmentée où chacune des nombreuses vallées secondaires des Grandes-Alpes et des Préalpes, du Chablais à la Maurienne, a longtemps formé un petit monde à part, le chiffre des centres locaux dont l'histoire n'a encore tenté personne se réduit singulièrement. M. FONTAINE a publié celle de *Beaufort*² et de sa vallée ; M. A. PASCAL a consacré de brèves monographies à trois communes tarines : *Villaroger*, *Montvalezan* et *Sainte-Foy*³. Le Genevois a été particulièrement exploré, avec les deux forts volumes de M. le chanoine POCHAT-BARON sur *Thônes*⁴, les trois monographies que M. le chanoine F. COUTIN, de *Montmin*⁵, a tenu à écrire en souvenir de sa paroisse natale, et de deux autres où il a exercé son ministère, *Alby* et *Allèves*⁶ ; celle du chanoine LAFRASSE sur *Dingy-Saint-Clair*⁷, à la limite occidentale de la vallée de Thônes. M. L. GUY est le premier historien de *Bonneville*⁸, capitale modeste du Faucigny ; dominant de plus de 500 mètres la vallée de l'Arve où somnole cette petite cité de fonctionnaires entre les deux

1. *Quelques notes sur Étrembières*. Annecy, Impr. commerciale, 1934, 100 p. in-8° ; extrait des *Mém. de l'Acad. salésienne*.

2. Étienne FONTAINE, *Histoire illustrée de Beaufort et de la vallée du Doron*. Chambéry, Daridel, 1920, 225 p. in-12.

3. *Une commune de la Tarentaise, Villaroger*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXIV, p. 295-307. — *Sainte-Foy*, *Ibid.*, t. LXV, 1928, p. 225-234. — *Montvalezan*, *Ibid.*, id., p. 235-241.

4. *Histoire de Thônes depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours*, t. I, 1925 ; t. II, 1926, 435 et 532 p. in-8°.

5. *Histoire de Montmin*. Mandement de Talloires en Genevois. La paroisse, La commune. Les familles. Annecy, Impr. commerciale, 1933, 230 p. in-8°.

6. *Histoire d'Alby en Genevois*. Les sept châteaux. La paroisse. La commune. Annecy, Impr. commerciale, 1929, 306 p. in-8°. — *Histoire d'Allèves*. Mandement d'Alby en Genevois. La paroisse. La commune. Les familles. Annecy, Impr. commerciale, 1929, 90 p. in-8°.

7. Chanoine P.-M. LAFRASSE, *Monographie de Dingy-Saint-Clair*. Annecy, Impr. commerciale, 1919, 239 p. in-8°.

8. *Bonneville et le Faucigny à travers les siècles, des origines à l'Annexion*. Annecy, Impr. commerciale, 1922, 141 p. in-8°.

centres plus actifs de La Roche et de Cluses, la butte du *Mont-Saxonnex*¹ a été bien étudiée par M. l'abbé RENNARD, qui n'a pas manqué d'évoquer, avec objectivité, la rébellion des habitants de ces hauts lieux contre le payement des affranchissements, au début de 1790 ; enfin, pour le Chablais, M. PERROUD, avec son *Histoire d'Évian*², Mgr PICCARD et M. E. VUARNET, en écrivant celle des petites localités de *Sciez*³ et d'*Yvoire*⁴, ont complété la collection déjà importante de monographies publiées sur cette province riveraine du Léman dans les volumes de mémoires de l'Académie chablaisienne.

Tout ce qui précède constitue donc un bilan à première vue très imposant. Mais la quantité n'est pas tout ; il est certain que l'histoire, même locale, paraît encore à beaucoup une distraction d'amateurs ; dans ce domaine, comme dans bien d'autres, le *métier* est ignoré ; la nécessité du recours aux sources reste trop méconnue ; la coordination des efforts manque tout à fait ; il ne se publie pour ainsi dire plus de collections de textes.

Cependant, il y aurait des possibilités d'effort scientifique commun avec les huit *Sociétés savantes*⁵, presque toutes à l'origine vouées avant le reste à l'étude de l'histoire, que compte la Savoie ; sur ces huit groupements, il n'y a pas moins de six Académies ! dont l'une est fière de rappeler que, sous sa première forme, qui ne fut qu'éphémère, elle a devancé de presque trente ans l'Académie française... Si les travaux de ces Sociétés ne se sont pas maintenus au niveau qu'ils avaient atteint au début du siècle, ce n'est pas que les bonnes volontés fassent défaut ; mais elles souffrent de n'être ni conseillées ni dirigées.

Il est aussi très regrettable que les circonstances actuelles ne favorisent pas les échanges intellectuels entre les différentes parties devenues étrangères les unes aux autres de l'ancien bloc territorial que constituaient les domaines de la Maison de Savoie. La centralisation à Turin des archives de la plupart des anciennes institutions savoisiennes, la relative médiocrité d'inté-

1. *Histoire du Mont-Saxonnex, des origines à 1815*. Annecy, Impr. commerciale, 1927, 202 p. in-8°.

2. Camille PERROUD, *Histoire de la ville d'Évian*. Thonon-les-Bains, impr. Dubouloz, 1927, 335 p. in-8° ; extrait des *Mém. Acad. chablaisienne*.

3. *Histoire de la commune de Sciez, près Thonon (Haute-Savoie)*. Thonon, impr. Dubouloz, 1932, 392 p. in-8° ; extrait des *Mém. Acad. chablaisienne*.

4. Emile VUARNET, *Histoire de la ville d'Yvoire*, in *Mém. Acad. chablaisienne*, t. XXXVIII, 1930, p. 1-143. — L'Académie chablaisienne a aussi publié la *Monographie religieuse et seigneuriale d'Haబre-Lullin*, par l'abbé CHAPERON, t. XXXIV, 1924, p. 61-152, et l'histoire des petits villages de *Fessy* et *Lully* en Chablais, de l'abbé TROSSET, forme le t. XLI, p. 1-480, des *Mém. de l'Acad. salésienne*, 1921.

5. Dans le département de la Savoie : à Chambéry, l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie* et la *Société savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie* ; à Moûtiers, l'*Académie de la Val d'Isère* ; à Saint-Jean-de-Maurienne, la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne*. Dans le département de la Haute-Savoie : à Annecy, l'*Académie florimontane* et l'*Académie salésienne* ; à Thonon-les-Bains, l'*Académie chablaisienne* ; à Bonneville, de création toute récente (novembre 1938), l'*Académie du Faucigny*.

rêt des documents publics demeurés à l'intérieur des frontières de l'ancien duché ne sont pas faites pour faciliter la publication des travaux d'ensemble et expliquent en partie que la faveur des chercheurs aille presque toujours aux études à cadre très limité.

Mais il serait injuste de ne pas inclure dans ces considérations finales un hommage à ceux qui, comme Gabriel Pérouse¹ et beaucoup d'autres, ont réussi, dans des temps difficiles, à maintenir la tradition d'une école historique savoisienne probe et consciencieuse, à l'image du pays dont elle s'attache à ressusciter le passé.

Robert AVEZOU,
Archiviste départemental de la Haute-Savoie.

1. Cf. la *Bibliographie générale des œuvres de Gabriel Pérouse*, in *Mém. Soc. sav. hist.*, t. LXVII, 1930, p. 79-87.

HISTOIRE DE BELGIQUE

Le présent *Bulletin* s'occupe des travaux parus de 1935 à 1937¹.

C'est au cours de cette période qu'est mort, le 24 octobre 1935, celui sans qui l'histoire de Belgique ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui, Henri Pirenne. Il l'a servie en creusant d'innombrables questions y relatives, en la refondant dans une vaste synthèse, aussi féconde par les horizons qu'elle ouvre que précieuse par les conclusions qu'elle enregistre. Il a formé une pléiade d'élèves qui s'y sont consacrés et a engendré dans toute l'école historique belge un enthousiasme et une émulation que l'étranger nous envie. Peu d'existences ont été aussi belles dans leur unité que celle de ce grand savant, qui fut en même temps un grand professeur et un homme de cœur².

1. Sigles employés :

AC = *L'antiquité classique*.

ARB = *Académie royale de Belgique*.

ASAB = *Annales de la Société d'archéologie de Belgique*.

ASEB = *Annales de la Société d'émulation de Bruges*.

ASAN = *Annales de la Société archéologique de Namur*.

BARB = *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*.

BCRALOB = *Bulletin de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances de Belgique*.

BCRH = *Bulletin de la Commission royale d'histoire*.

BG = *Bijdragen tot de Geschiedenis*.

EP = *Études d'histoire dédiées à la mémoire de Henri Pirenne par ses anciens élèves*. Bruxelles, 1937, ix-502 p.

FAHB = *XXX^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique (Bruxelles, 28 juillet-2 août 1935)*. Bruxelles, 1936, xxxvi-273 p.

RB = *Revue bénédictine*.

RBPH = *Revue belge de philologie et d'histoire*.

RH = *Revue historique*.

RN = *Revue du Nord*.

RUB = *Revue de l'Université de Bruxelles*.

UG = *Universiteit te Gent. Werken Uitgegeven door de Faculteit der Wijsbegeerte en Letteren*.

2. Innombrables sont les éloges consacrés à Pirenne au cours de sa vie ou après sa mort. Les plus éloquents ont été rassemblés dans l'ouvrage *Henri Pirenne. Hommages et souvenirs*. Bruxelles, 1938, 2 tomes, x-647 p. — Les anciens élèves de Pirenne ont dédié à sa mémoire un volume d'*Études*, indiqué dans la note précédente. Il sera question de plusieurs de ces travaux au cours du présent *Bulletin*.

* * *

On trouvera des aperçus consacrés à la période envisagée ici dans le rapport de M. P. BONENFANT, rédigé à l'occasion du concours quinquennal d'histoire nationale¹, dans les paragraphes des *Jahresberichte für deutsche Geschichte* dus à MM. Fr. PETRI et H. SPROEMBERG², ainsi que dans les contributions de ce dernier érudit au *Hansische Umschau* des *Hansische Geschichtsblaetter*³.

TRAVAUX D'ENSEMBLE. SYNTHÈSE

Il convient de signaler en premier lieu, parmi les travaux d'ensemble, les deux premiers volumes d'une « Histoire de la Flandre ». Il s'agit ici non du comté de ce nom, mais de la Flandre au sens de « pays de langue flamande »⁴. L'ouvrage, abondamment illustré et richement édité, a obtenu un beau succès de librairie. Il a pu être réalisé grâce à la collaboration de plusieurs historiens. Ce sont, pour les deux premiers volumes, MM. L. VAN DER ESSEN, F. L. GANSHOF, J. A. GORIS, R. DE MEYER, R. VAN ROOSBROECK, J. DE STURLER, H. VAN DE WEERD, H. VAN WERVEKE. Sans doute le territoire envisagé n'a-t-il jamais constitué une unité politique. Mais la population thioise de Belgique a certainement droit à un exposé systématique de son si riche passé.

Nous avons signalé précédemment aux lecteurs de cette revue⁵ le travail synthétique de M. P. GEYL, actuellement professeur à l'Université d'Utrecht, qui met sur pied une histoire des Pays-Bas en prenant comme cadre l'ensemble des pays de langue néerlandaise (Pays-Bas actuels et Belgique flamande). Le troisième volume a paru en 1937⁶. Il nous mène de 1688 à 1751. — Une discussion de la position prise par M. Geyl a été publiée par M. H. VAN HOUTTE⁷. Tout en rejetant le point de départ de l'historien néerlandais, elle

1. Concours quinquennal d'histoire nationale ; 18^e période : 1931-1935. Rapport présenté par le jury à M. le ministre de l'Instruction publique (*Moniteur belge*, 5 septembre 1937, tirage à part de 43 p.).

2. XII, 1936, § 64 : *Grenzfragen im Westen* (Petri) ; § 65 : *Die Nachbargebiete der deutschen Westgrenze* (Sproemberg).

3. T. LX-LXII, Jahrgang, 1935-1937.

4. *Geschiedenis van Vlaanderen* (sous la direction de R. VAN ROOSBROECK), N. V. Standart-Boekhandel (s. l. n. d.). — I : *Oudste Geschiedenis. De middeleeuwen van het einde der IV^e tot het begin der XIII^e eeuw* (L'Antiquité. Le Moyen Age, depuis la fin du IV^e siècle jusqu'au début du XIII^e), 318 p. — II : *De middeleeuwen, XIII^e en XIV^e eeuw* (Le Moyen Age, XIII^e et XIV^e siècles), 348 p., illustrations, planches, cartes. — Cf. RH, CLXXXIII, 1938, p. 130-133.

5. Bulletin 1926-1931 (RH, CLXXII, 1933, p. 294, n. 2).

6. *Geschiedenis van de Nederlandsche stam*, III. Amsterdam, 1937.

7. *La conception grande-néerlandaise de notre histoire nationale* (BARB, Classe des lettres, 1937, p. 462-480).

atténue dans une certaine mesure le contraste qu'on s'est plu à faire entre cette conception et celle de Pirenne.

Les questions linguistiques, qui sont à la base de l'historiographie grande-néerlandaise, font elles-mêmes l'objet d'un volumineux essai, dû à M. Leo PICARD¹. Le premier volume seul a paru jusqu'ici ; il est consacré aux années antérieures à 1870. C'est un travail fort remarquable, plein d'aperçus suggestifs, la première tentative de souder l'histoire du mouvement flamand à celle de la Belgique. Période par période, le cadre fourni par l'histoire des idées, l'histoire économique, la structure sociale est soigneusement reconstruit. Quelques éclats inutiles mis à part, on est surpris de voir un homme, qui a pris dans les questions linguistiques une position politique extrême, émettre sur le passé des vues souvent si modérées et si saines.

DIPLOMATIQUE ET SCIENCES AUXILIAIRES

M. P. BONENFANT a étudié un faux diplôme d'Otton I^{er} relatif à l'abbaye de Gembloux et dont l'inauthenticité était admise depuis la fin du XVIII^e siècle². Il démontre que la rédaction doit se placer entre 1152 et 1217, sans doute vers 1185. La pièce a été fabriquée par les moines de Gembloux, « qui voulaient obtenir l'intervention des ducs de Brabant contre les exactions des sous-avoués ». Elle ne fournit pas de données positives pour la période antérieure.

Les études dont il est question ci-dessous constituent des contributions au débat ouvert par M. O. OPPERMANN à propos des chartes de Saint-Pierre au Mont-Blandin. Nous avons indiqué dans notre bulletin 1926-1931³ comment l'érudit professeur d'Utrecht a essayé de démontrer l'inauthenticité d'un nombre invraisemblable d'actes de l'abbaye gantoise. La réaction des diplomatieuses belges est enfin venue. M. Et. SABBE a très adroitement réhabilité la fameuse charte du comte de Flandre Arnoul I^{er} (941)⁴. A une date très ancienne, quelques mots avaient été couverts d'encre dans l'original ; les mêmes mots étaient grattés dans une copie du *Liber traditionum* (XI^e siècle). Ils consacraient le droit d'intervention du comte dans l'abbaye. Un réactif chimique les a fait réapparaître dans la copie. La mutilation du texte, qui doit s'être produite vers 1075-1083, prouve précisément l'authenticité du diplôme. M. Sabbe a néanmoins tenu à aligner encore d'autres arguments. Examinant minutieusement l'écriture, la langue et le contenu

1. *Geschiedenis van de Vlaamsche en Groot-Nederlandsche beweging* (Histoire des mouvements flamand et grand-néerlandais), I. Anvers, 1937, XVI-418 p.

2. *Notice critique sur le faux diplôme d'Otton I^{er} de 947 conférant l'avouerie de Gembloux à Lambert, comte de Louvain* (BCRH, XCIX, 1936, p. 337-364).

3. P. 304.

4. *Deux points concernant l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin, X^e-XI^e siècles* (RB, 1935, p. 52-71).

de l'acte, il rencontre avec succès les scrupules de M. Oppermann¹. Toutefois, il ne se prononce pas nettement sur l'authenticité du sceau de majesté qui y est apposé. Le même auteur s'est également attelé à la tâche ingrate de réfuter les critiques formulées par M. Oppermann (dans un *Excursus* de son mémoire sur Saint-Pierre de Gand), à propos des chartes du chapitre de Saint-Sauveur de Harelbeke (près de Courtrai)².

Parmi les diplômes qui s'étaient vus argués de faux, citons celui du roi de France Henri I^{er} pour l'abbaye gantoise, connu jusqu'ici par une copie seulement. M. F. VERCAUTEREN a eu le bonheur de retrouver l'original³. — M. Ch. VERLINDEN a fait de même pour la charte accordée en 1089 par Robert II de Flandre au chapitre de Saint-Donatien à Bruges⁴. M. Oppermann, toutefois, ne s'est pas déclaré convaincu par l'argumentation de ce dernier contradicteur⁵.

Un élève du professeur d'Utrecht, M. J. F. NIERMEYER Jr., a recherché à quelle date a été composée la *Vita Baldrici Leodiensis*⁶. Il admet que ce fut vraisemblablement en 1190, et non vers 1053, comme on le pensait jusqu'ici. Chemin faisant, il conclut à l'inauthenticité d'une série d'actes de Saint-Jacques de Liège, du monastère d'Andenne, d'un privilège de tonlieu donné le 4 décembre 1103 aux marchands de Liège et de Huy par l'archevêque de Cologne, d'un diplôme de Henri V pour l'église de Liège (1107) et, enfin, d'un diplôme du même pour Saint-Servais de Maastricht (1109). — Il est difficile de se prononcer sur ces questions sans se livrer à son tour à une étude approfondie. Ce travail n'a été fait jusqu'à présent que pour une seule pièce, le plus ancien acte de l'abbaye d'Andenne. M^{me} A.-M. BONENFANT-FEYTMANS⁷ conclut à son authenticité et corrige en 1095 la date de 1105 admise jusqu'ici.

Feu H. NÉLIS a fait paraître jadis des études sur le notariat public⁸ et sur la juridiction gracieuse des doyens de chrétienté⁹. Son dernier travail traite

1. *Étude critique sur le diplôme d'Arnoul I^{er}, comte de Flandre, pour l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, 941, juillet 8* (EP, p. 299-330).

2. *Critische studie over de oudste oorkonden van het Sint-Salvatorskapittel te Harelbeke* (Étude critique sur les plus anciennes chartes du chapitre de Saint-Sauveur de Harelbeke) (ASEB, LXXIX, 1936, p. 30-58).

3. *Étude critique sur un diplôme original d'Henri I^{er}, roi de France, pour l'abbaye de Saint-Pierre au Mont-Blandin à Gand, 1038, après le 20 juillet* (BCRH, CI, 1936, p. 187-213).

4. *RBPH*, XIV, 1935, p. 151-155.

5. *Die unechte Urkunde des Grafen Robert II von Flandern für S. Donatian zu Brügge von 1089 und Verlindens Kritik der Fontes Egmondenses* (*RPBH*, XVI, 1937, p. 178-182).

6. *Onderzoeken over Luikse en Maastrichtse oorkonden en over de vita Baldrici Leodiensis* (Recherches sur des chartes de Liège et de Maastricht et sur la « vita Baldrici Leodiensis ») (*Bijdragen van het Instituut voor Middeleeuwse Geschiedenis der Rijksuniversiteit te Utrecht*, XX). Groningen-Batavia, 1935, 221-vi p., fac-similés.

7. *Le plus ancien acte de l'abbaye d'Andenne* (EP, p. 19-33).

8. *RBPH*, II, 1923.

9. *RBPH*, III, 1924.

des échevins urbains¹. Quoi qu'en dise l'auteur, leur compétence en cette matière est parfois prévue par les chartes des villes. Les magistrats, au début, ne sont que des témoins ; plus tard, ils donnent valeur probatoire à des écrits. Le système adopté est soit celui du chirographe, de règle dans la région romane, ainsi qu'à Ypres, Renaix et Grammont, soit celui de la charte scellée, généralement suivi dans la région flamande, où les actes sont bientôt transcrits dans des registres scabinaux.

M. le vicomte E. DE GHELLINCK VAERNEWYCK a fourni une importante contribution à la sigillographie, en publiant un relevé aussi complet que possible des sceaux des villes, villages et autres communautés de la Flandre², et en joignant à ces notices de nombreuses illustrations. L'introduction contient des données utiles sur l'histoire d'ensemble de ces sceaux. Il est regrettable que les pages relatives à la géographie historique de la Flandre reposent sur des ouvrages vieillis et contiennent nombre d'erreurs.

ÉPOQUE ROMAINE ET COLONISATION GERMANIQUE

La préhistoire et l'époque romaine ont fait, pour la région flamande, l'objet d'un exposé synthétique dû à MM. VAN DE WEERD et R. DE MAEYER³. Ces deux auteurs, plus archéologues encore qu'historiens, ont pu renouveler nos vues sur ces périodes avec d'autant plus d'autorité qu'ils viennent d'aboutir dans leurs recherches spéciales à des résultats importants. M. Van de Weerd a dirigé les fouilles de Tongres avec M. J. BREUER. Ils ont continué à en publier les résultats en collaboration⁴. Au cours de ces dernières fouilles, on a mis au jour un nouveau tronçon de la grande enceinte, bâti cette fois dans un endroit marécageux sur quatre rangées de pilotis de chêne équarris ; on a trouvé également une tour de la seconde enceinte. Enfin, l'exécution de travaux de voirie a permis de constater que le tracé des rues du Tongres romain présentait l'aspect d'un damier. La ville a donc probablement été une colonie latine (non romaine, car ses habitants servaient dans les troupes auxiliaires). Le rôle des Belges dans l'armée romaine a précisément fait l'objet d'un article de M^{me} L. VAN DE WEERD⁵. Avant Vespasien, ils étaient cantonnés le long du Rhin ; dans la suite, ils ont surtout servi

1. *Étude diplomatique sur la juridiction gracieuse des échevins en Belgique, 1150-1300* (ASEB, LXXX, 1937, p. 1-57).

2. *Sceaux et armoiries des villes, communes, échevinages, châtellenies, métiers et seigneuries de la Flandre ancienne et moderne* (édition hors série de la Société d'émulation de Bruges, n° 67). Paris, 1935. gr. in-8°, 423 p.

3. Dans *Geschiedenis van Vlaanderen*, I, p. 17-109.

4. J. BREUER-H. VAN DE WEERD, *Les fouilles de Tongres de 1934 et 1935* (AC, IV, 1936, p. 489-496). — LES MÊMES, *Het Oude Tongeren* (Tongres antique) (*Jaarboek van het Limburgsch Geschied-en Oudheidkundig Genootschap*, L, 1936, p. 24-48).

5. *De Belgen in het Romeinsch leger* (Les Belges dans l'armée romaine) (AC, V, 1936, p. 341-372 ; VI, 1937, p. 71-92).

en Grande-Bretagne. Ce fut, entre autres, le cas des Tongres, et cette constatation confirme l'hypothèse, avancée par l'auteur dans une autre étude, d'après laquelle leur cité n'aurait pas fait partie de la Germanie inférieure dès le Haut-Empire¹. Elle aurait été détachée de la Belgique Seconde sous Dioclétien ou sous Constantin.

M. R. DE MAEYER a écrit une étude d'ensemble sur les villas romaines de Belgique². Reprenant les résultats de fouilles faites au siècle dernier, souvent par des amateurs, l'auteur en dégage les principaux types de plans, d'élévations et de décoration. Il fait suivre cet exposé de quelques chapitres sur les *fundi* et leur étendue, sur la situation et la diffusion des villas, le réseau routier, etc. Enfin, grâce à une utilisation judicieuse des trouvailles de monnaies et de terre sigillée, il a pu reconstituer la destinée de ces exploitations agricoles. Chaque irruption des Germains en a fait disparaître toute une série.

Nous touchons ici à l'une des questions les plus controversées de notre histoire : le problème de la colonisation franque. Un érudit allemand, M. Fr. PETRI, y a consacré un mémoire volumineux, qui ne manquera pas de susciter de nouvelles discussions³. On avait admis jusqu'ici, avec Kurth, Des Marez, etc., que les établissements des Francs dans le nord de la Gaule s'étaient à peu près arrêtés à la frontière linguistique qui sépare, en Belgique, les idiomes germaniques et romans. M. Petri prouve, au moyen d'une masse vraiment imposante de données d'ordre toponymique, que cette colonisation s'est avancée beaucoup plus loin, qu'elle a atteint la Seine et même la Loire. Pour appuyer cette thèse, l'auteur se base encore sur la diffusion de ces noms en *court* dont le premier membre est un nom propre germanique, ainsi que sur les résultats des fouilles archéologiques. Une contre-offensive romane aurait refoulé les parlers francs jusqu'à la limite actuelle des langues, à peu près entre l'époque de Clovis et celle de Charlemagne. Que faut-il penser de tout cela? Sans doute avons-nous sous-évalué jusqu'à présent l'importance de l'élément franc dans le peuplement de la Wallonie et du nord de la France. Mais il ne m'en semble pas moins évident que l'élément germanique n'y a jamais été qu'une minorité. Les raisons que donne M. Petri pour expliquer le recul du germanisme sont, en effet, loin d'être convaincantes.

Il est curieux de constater qu'au moment où paraissait cette argumentation si massive en faveur de la thèse « colonisation franque », un éminent historien hollandais, M. J. H. GOSSES, prenait une position diamétralement

1. *Civitas Tungrorum en Germania Inferior* (AC, IV, 1935, p. 175-189).

2. *De Romeinsche villa's in België* (Les villas romaines en Belgique) (UG, 82^e fasc.). Anvers-La Haye, 1937, 333 p., avec résumé en français.

3. *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*. Bonn, 1936, 2 tomes, XLIII-1,041 p. — L'auteur en a donné lui-même un résumé : *Die Fränkische Landnahme und das Rheinland* (Gesellschaft für Rheinische Geschichte). Bonn, 1936, 22 p.

opposée¹ : pour lui, l'invasion franque aurait été, comme tant d'autres, bien plutôt une conquête qu'un peuplement. Il me semble que ces vues ne cadrent pas avec les faits établis par M. Petri.

Certains arguments développés jadis par Des Marez dans son retentissant ouvrage sur la colonisation franque² en faveur d'un peuplement du Brabant par les Saxons ont été examinés à nouveau par M. P. BONENFANT³. Étudiant à son tour une *notitia* concernant un vaste domaine situé entre la Senne et la Dyle, notre collègue montre que les arguments que son maître avait cru y trouver en faveur de sa thèse manquent de solidité⁴.

HISTOIRE POLITIQUE

Les origines du comté de Flandre ont fait l'objet d'une pénétrante étude de M. H. SPROEMBERG, érudit allemand bien connu pour divers travaux relatifs aux anciens Pays-Bas⁵. On peut, semble-t-il, admettre désormais, à sa suite, que Charles le Chauve n'a pas créé de marquisat ou de duché flamand en faveur de son gendre Baudouin I^{er}; qu'il a bien plutôt confié à sa garde quelques comtés situés à proximité de Bruges, et qu'il l'a doté de terres étendues; enfin, que l'extension territoriale subséquente de la Flandre a été surtout l'œuvre de Baudouin II. Sans doute, certaines conclusions sont-elles hasardées et faut-il tenir compte des réserves formulées par M. F. L. GANSHOF⁶. Comme notre collègue le fait observer, l'auteur sous-estime visiblement l'importance de Baudouin I^{er} à la fin du règne de Charles le Chauve.

M. SPROEMBERG a reconstitué également la vie de Judith, femme du premier comte de Flandre⁷. Avant de s'unir à Baudouin, cette fille de Charles le Chauve avait épousé successivement Ethelwulf, roi des Anglo-Saxons, puis le fils de celui-ci, Ethelbald. L'auteur réhabilite Judith en montrant que l'Église n'a pas songé à lui reprocher de son vivant son mariage avec son beau-fils. Il replace l'enlèvement de la princesse par Baudouin dans le cadre de l'histoire de l'Europe occidentale et de la politique de Charles le

1. *De groote volksverhuizing* (La grande migration) (*Tijdschrift voor Geschiedenis*, LI, 1936, 42 p.).

2. Cf. *Bulletin* 1926-1931, p. 295-296.

3. *La notice de donation du domaine de Lecuv à l'église de Cologne et le problème de la colonisation saxonne en Brabant* (*RBPH*, XIV, 1935, p. 775-810).

4. On trouvera un bon *status quaestionis* du problème de la colonisation franque de la main de H. DRAYE, dans *Mededeelingen uitgegeven door de Vla. Top. Vereeniging*, XI, 1935, p. 27-44.

5. *Die Entstehung der Grafschaft Flandern. I : Die ursprüngliche Grafschaft Flandern*, 864-892, Berlin, 1935, 55 p.

6. *Les origines du comté de Flandre* (*RBPH*, XVI, 1937, p. 376-385).

7. *Judith, Königin von England, Gräfin von Flandern* (*RBPH*, XV, 1936, p. 397-428). Cf. *RH*, CLXXIX, 1937, p. 174.

Chauve vis-à-vis de ses enfants, des grands du royaume, de l'Église, des Normands.

L'étude des origines de la Flandre a amené M. Sproemberg à examiner un problème plus général : confrontant la situation bien connue de l'empereur, à cet égard, avec celle des princes des Pays-Bas, il s'est demandé dans quelle mesure ces derniers ont possédé une résidence fixe, un embryon de capitale¹. Il en constate l'existence dès la formation des « territoires ». Le prince était lié à un château, qui devait le plus souvent son existence à la résistance opposée aux invasions normandes. L'extension ultérieure de certaines principautés, entraînant une multiplication des résidences, n'a pu que voiler ce fait primitif.

On connaît le mémoire de feu W. BLOMMAERT sur les châtelains de Flandre (à compléter par un pénétrant article de M. Rolland)². L'auteur s'était contenté d'étudier, à fond il est vrai, un petit nombre de ces fonctionnaires féodaux. M. F. VERCAUTEREN a eu l'heureuse idée de nous fournir brièvement l'histoire de la plupart des autres (ceux d'Aire, Arras, Bergues, Bourbourg, Cassel, Courtrai, Dixmude, Furnes et Ypres)³.

Le règne de Robert le Frison a fait l'objet d'un solide mémoire dû à M. Ch. VERLINDEN⁴. Ce comte de Flandre avait, sans doute, déjà été étudié, il y a plus de soixante ans, par E. Schmiele, mais, tout en allégeant la vie du prince du fatras de légendes qui l'encombraient, celui-ci n'avait pu traiter que des débuts. Cette fois, la politique extérieure, la politique religieuse et l'administration du comté sont également mises en lumière. Notons, par exemple, les pages où M. Verlinden tire au clair la lutte entre Robert et Richilde, après Cassel, et indique les conséquences qu'elle a eues pour les rapports du comte avec l'Empire, traite de son intervention en Hollande et, enfin, de ses relations avec l'Angleterre. On sait que celles-ci furent très tendues et que Robert s'était même préparé à une invasion dans l'île, de concert avec Canut de Danemark. — Sous son fils, Robert II de Jérusalem, la situation a changé du tout au tout. M^{me} L. VERCAUTEREN-DESMET a démontré que le nouveau comte a eu, dès 1093, une entrevue avec le roi d'Angleterre Guillaume le Roux⁵. Il l'assista en 1094-1095, au cours d'une expédition contre la Normandie et reçut en retour une rente de 300 marcs. Sous Henri I^{er}, la royauté chercha même à s'attacher le prince flamand en donnant à cette rétribution la forme d'un fief de bourse.

1. *Residenz und Territorium im niederländischen Raum* (*Rheinische Vierteljahrsschriften*, VI, 1936, p. 113-139). Cf. *RH*, *ibid.*

2. Cf. *Bulletin* 1926-1931, p. 299.

3. *Étude sur les châtelains comtaux de Flandre, du XI^e au début du XIII^e siècle* (EP, p. 425-449).

4. *Robert I^{er} le Frison, comte de Flandre. Étude d'histoire politique* (UG, 72^e fasc.). Anvers-Paris-La Haye, 1935, 210 p.

5. *Étude sur les rapports politiques de l'Angleterre et de la Flandre sous le règne du comte Robert II, 1093-1111* (EP, p. 413-423).

Les rapports entre la France et la Flandre au lendemain de Bouvines ont quelque chose de déconcertant. Pourquoi Philippe-Auguste n'a-t-il pas tout simplement rattaché la Flandre à la couronne, comme Philippe le Bel devait le faire à la fin du siècle? M. G. DOUDELEZ examine la question¹. Le roi s'est contenté de rétablir son parti en Flandre. Le tarif des rançons a été influencé par la conduite des prisonniers. Quant à Ferrand, Philippe-Auguste semblait résolu à le garder éternellement en prison. L'auteur nous fournit de cette ligne de conduite des explications fort plausibles.

L'histoire politique des régions flamandes, c'est-à-dire en ordre principal de la Flandre et du Brabant, a fait l'objet d'un exposé d'ensemble de M. F. L. GANSHOF dans le tome II de la *Geschiedenis van Vlaanderen*. Plus précieux encore sont les chapitres consacrés par le même auteur dans cet ouvrage aux institutions du comté de Flandre. Il était temps qu'une vue d'ensemble sur cette matière vint mettre de l'ordre dans les idées. Pour la concevoir, nul n'était mieux qualifié par ses recherches antérieures. La même tâche a été entreprise avec succès pour le Brabant par M. J. DE STURLER².

Mis en goût par le relevé des déplacements de Marie de Bourgogne et de Maximilien publié en 1934³, M. H. VAN DER LINDEN a fait paraître les *Itinéraires de Charles, duc de Bourgogne, Marguerite d'York et Marie de Bourgogne, 1467-1477*⁴.

M. P. BONENFANT a écrit ou suscité divers petits travaux sur les projets d'ériger les Pays-Bas en royaume⁵. Contrairement à l'opinion généralement admise, l'initiative des pourparlers de 1447 est due non pas au duc de Bourgogne, mais à l'empereur. En échange d'un vain titre, Frédéric III voulut arracher à son partenaire des compensations très réelles. Assez analogue est l'offre de l'empereur tendant à accorder le titre de roi des Romains à Charles le Téméraire. Enfin, le plan de 1463 émane du pape Pie II, qui voulait décliner Philippe le Bon à partir pour la croisade. Les projets de Maximilien, formulés en 1508 et en 1520, ne constituent, aux yeux de l'empereur, que des moyens pour arriver à certaines fins ; dans celui de 1508, il s'agit, d'ailleurs, du comté de Bourgogne et de l'Autriche, et non des Pays-Bas. D'autres ballons d'essai furent encore lancés en 1527, 1556 et 1570. Puis, au XVII^e siècle,

1. *Les résultats de la bataille de Bouvines et l'exécution du traité de Melun par la Flandre, 27 juillet 1214-12 avril et 31 décembre 1226* (*Revue des Questions historiques*, 1937, LXV, fasc. 256, p. 7-27 ; fasc. 257, p. 22-62).

2. *Geschiedenis van Vlaanderen*, II, p. 1-188.

3. Cf. *Bulletin* 1932-1934, p. 302.

4. Bruxelles, 1936, *CRH*, in-4^o, 87 p.

5. A.-M. et P. BONENFANT, *Le projet d'érection des États bourguignons en royaume en 1447 (Le Moyen Age*, XLV, 1935, p. 10-23). — P. BONENFANT, *Les projets d'érection des Pays-Bas en royaume du XV^e au XVIII^e siècle. Aperçu sur l'évolution de ce concept politique* (*RUB*, décembre 1935-janvier 1936, p. 151-169). — Maurice-A. ARNOULD, *L'empereur Maximilien songea-t-il à ériger les Pays-Bas en royaume?* (*RUB*, 1936, p. 263-285).

les souverains y renoncèrent, désirant dorénavant favoriser le particularisme.

Un historien hollandais, M. A. DE FOUW¹, a écrit une biographie de Philippe de Clèves, sire de Ravestein. On sait que ce seigneur du sang, petit-fils d'une sœur de Philippe le Bon, a joué un rôle important en 1488 et années suivantes, lors de la révolte contre Maximilien. Au moment où celui-ci, prisonnier des Brugeois, fut mis en liberté, Philippe de Clèves se porta garant de ses promesses, s'engageant, au cas où il les violerait, à soutenir les Flamands. L'auteur démontre qu'avant 1488 il n'y a pas trace d'inimitié entre Maximilien et le cousin de Marie de Bourgogne et s'inscrit en faux contre l'opinion quasi générale selon laquelle la loyauté n'aurait servi que de prétexte pour voiler des ambitions. On peut regretter que l'exposé soit trop exclusivement chronologique, et on aurait désiré quelques aperçus systématiques sur cette intéressante et assez troublante personnalité.

M. L. E. HALKIN, qui s'est spécialisé dans l'histoire liégeoise du XVI^e siècle², étudie un bâtard de Maximilien, Georges d'Autriche, né à Gand en 1505, successivement évêque de Brixen (Tyrol), archevêque de Valence et évêque de Liège (1544-1557). Fidèle instrument de la politique de sa maison, il renonça à la neutralité de la principauté et permit à Charles-Quint et à Philippe II de construire sur son territoire les forteresses de Mariembourg, Charlemont et Philippeville, destinées à barrer la route aux armées françaises³.

Les premières années du règne de Philippe II, antérieures à son départ pour l'Espagne, ont fait l'objet d'un mémoire de M. K. VERHOFSTAD⁴. Comme source nouvelle ont été utilisées les copies des pièces reposant à Turin, faites par Gachard et conservées aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. L'auteur a su dégager bien des vues originales. Il montre que la trêve de Vaucelles a été bien plus l'œuvre de Philippe II que de Charles V. La personnalité du gouverneur général Emmanuel-Philibert de Savoie est pleinement mise en lumière. L'autorité de Granvelle semble avoir été, pendant ces premières années, bien plus effacée qu'on ne se le figure généralement. Il est à remarquer que la politique étrangère, dans ce cas d'union dynastique, est menée là où séjourne le prince, en d'autres termes, qu'avant le départ du roi pour l'Espagne, elle repose entre les mains de Savoie et de son conseil.

1. *Philips van Kleef. Een bijdrage tot de kennis van zijn leven en karakter* (Philippe de Clèves. Une contribution à la connaissance de sa vie et de son caractère). Groningen, 1937, xxvi-407 p.

2. Cf. Bulletin 1932-1934, p. 303.

3. *Contribution à l'histoire de Georges d'Autriche, prince-évêque de Liège, 1544-1557* (RBPH, XV, 1936, p. 951-979).

4. *De regeering der Nederlanden in de jaren 1555-1559* (Le gouvernement des Pays-Bas de 1555 à 1559). Nimègue, 1937, xvi-202 p.

En 1933 parut un livre visant à réhabiliter la mémoire du P. Temmerman, impliqué dans l'attentat perpétré le 18 mars 1582 par un nommé Jaureguy contre le prince d'Orange¹. L'argumentation était maladroite et n'a pas emporté la conviction. Un nouveau mémoire, dû cette fois au P. L. LOTAR, examine la question beaucoup plus sérieusement². L'auteur est parvenu à montrer que la procédure légale prévue pour l'instruction n'a pas été observée dans le cas envisagé. Mais je n'oserais affirmer avec lui qu'il faut conclure de là à une falsification des dépositions.

La révolution des Pays-Bas sous Philippe II a été étudiée sous un angle spécial par M. G. MALENGREAU³. Quel a été le rôle du particularisme régional et local dans la désagrégation du mouvement national au cours des années 1578-1584? Ce rôle a été sans aucun doute très important : M. Malengreau étaye sa thèse au moyen d'abondantes références. Il a aussi le mérite de mettre en lumière les différents aspects que revêt ce particularisme. Mais pourquoi, si la révolution échoua dans le sud, réussit-elle dans le nord, qui souffrait cependant des mêmes maux? Formuler l'objection, c'est déjà suggérer que les termes du problème sont plus complexes que nous le fait croire l'exposé de l'auteur.

Sur la Pacification de Gand, qui avait jeté les bases de l'union entre les provinces, a paru une note de M. H. VAN DER LINDEN⁴. Elle met en lumière que, « contrairement à l'opinion traditionnelle », la « Furie espagnole » n'a pas hâté la conclusion de la Pacification. Tout au plus a-t-elle pu hâter sa ratification par le Conseil d'État.

Le travail monumental de M. L. VAN DER ESSEN sur Alexandre Farnèse a été achevé par la parution des tomes IV² et V, traitant respectivement du siège d'Anvers et des sept dernières années⁵.

Le quatrième volume comprend le récit du siège d'Anvers. Le dernier traite d'abord des opérations contre les Pays-Bas du Nord qui ont suivi la prise de la ville. L'auteur souligne ensuite la part de son héros dans les efforts de médiation qui suivirent l'arrivée des auxiliaires anglais et son rôle dans l'affaire de l'Armada ; il montre clairement que l'échec de cette expédition ne peut être en rien imputé à Farnèse. Viennent ensuite les deux expéditions en France, entre lesquelles s'intercale l'offensive de Maurice de Nassau. L'ouvrage se termine sur un essai iconographique très neuf, abondamment illustré, dû à M. Francis Kelly.

1. Cf. Bulletin 1932-1934, p. 305.

2. *Mémoire sur l'affaire Jauregui, Anvers, mars 1582. Le cas du P. Antoine Temmerman*. Bruxelles, 1937, 212 p.

3. *L'esprit particulariste et la révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle, 1578-1584* (Recueil Louvain, 2^e série, fasc. 36^e). Louvain, 1936, 222 p.

4. *La pacification de Gand et les États-Généraux de 1576* (EP, p. 357-365).

5. *Alexandre Farnèse, prince de Parme. IV : Le siège d'Anvers, 1584-1585*. Bruxelles, 1935, in-4^o, 154 p. ; V : 1585-1592. Bruxelles, 1937, in-4^o, xiv-424 p. — Cf. RH, CLXXIX, 1937, p. 403.

Le XVII^e et le XVIII^e siècle (sauf la fin) ont été cette fois quelque peu délaissés. M. H. VAN HOUTTE a recherché dans quelles circonstances a été prêté le serment des États provinciaux des Pays-Bas à Philippe III en 1616. Cette mesure de précaution a été prise cinq ans avant la mort de l'archiduc Albert. La situation internationale y poussait. Cette manifestation de dépendance vis-à-vis de l'Espagne n'a eu pour ainsi dire aucune contre-partie¹.

On se tromperait en croyant trouver dans le livre de M. G. DE FROIDCOURT sur Velbrück, avant-dernier prince-évêque de Liège, un exposé systématique et complet du règne². Ce qui intéresse avant tout l'auteur, c'est le rôle du prélat comme franc-maçon (on l'a parfois mis en doute, mais M. de Froidcourt en administre la preuve). Velbrück protégea l'imprimeur qui composa une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, après avoir édité les œuvres complètes de Voltaire sur ses presses d'« imprimeur de l'évêché ». Les 125 premières pages du livre ne sont que des notes sur l'histoire de la franc-maçonnerie au pays de Liège pendant le XVIII^e siècle. Malgré un plan bizarre et des coqs-à-l'âne continuels, il y a beaucoup à glaner sur l'histoire intellectuelle de Liège et la préparation des esprits à la révolution (liégeoise) de 1789.

Il est intéressant de constater que ce dernier mouvement ne s'est pas circonscrit à la capitale de la principauté, ville turbulente de nature. Même des cantons tout à fait isolés, comme le pays de Thuin, qui formait une enclave en pays autrichien, y ont pris part spontanément. C'est ce qui fait l'intérêt d'un travail de M. F. DUMONT³. Notons, toutefois, que l'insurrection n'y a triomphé qu'après un certain flottement.

Il a paru également un ouvrage traitant de la révolution « brabançonne », contemporaine de la « liégeoise », dans une autre ville du Hainaut actuel, Tournai⁴. M. W. RAVEZ, qui en est l'auteur, a eu la bonne idée de rappeler chaque fois, à propos des événements qu'il montre se déroulant dans un cadre local, les remous qui ont secoué les Pays-Bas autrichiens dans leur ensemble. Il nous donne encore une image concrète de la vie « sociale » (dans le sens le plus large du terme), au sein d'une ville de moyenne grandeur, à la fin du XVIII^e siècle. Notons, en particulier, une analyse de la « faiblesse » économique de Tournai à cette époque.

M. H. HEUSE a réuni en volume des notes sur l'histoire du pays de Liège

1. *Le serment de fidélité prêté par les États de Flandre à Philippe III, roi d'Espagne* (BCHR, C, 1936, p. 133-165).

2. *François-Charles, comte de Velbrück, prince-évêque de Liège, franc-maçon*, 1936, 296 p.

3. *La révolution liégeoise dans le pays de Charleroi 1789-1790* (Documents et rapports de la Société royale paléontologique et archéologique de Charleroi, XV, 1934-1935, p. 7-176).

4. *Tournai et le Tournaisis pendant la révolution sociale et économique* (Annales de la Société royale d'histoire et d'archéologie de Tournai, nouvelle série, XXI). Tournai-Paris, 1937, xi-371 p. — M. P. Rolland a relevé quelques erreurs au point de vue de l'histoire constitutionnelle (RBPH, XVII, 1938, p. 638-640).

à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e¹. Quelques-unes peuvent servir de matériaux pour des études de portée plus générale. Signalons : « Monge, sénateur de l'Ourthe »; « Les proscrits de France, à Liège, sous la Restoration ».

La bataille de Fleurus laisse dans l'ombre les opérations militaires qui l'ont suivie. M. L. THIRY reconstitue l'une d'elles, la bataille de Sprimont, dite aussi « de l'Ourthe » (18 septembre 1794)². Les Français sous Jourdan y battirent les Autrichiens sous Clerfayt, malgré de lourdes pertes. Il y avait des contingents belges dans les deux camps. La défaite obligea les Impériaux à abandonner Maastricht à ses propres forces. Le récit des événements a pu être largement renouvelé grâce à l'utilisation de la relation officielle de l'état-major autrichien, déposée au Kriegsarchiv de Vienne.

MM. E. FAIRON et H. HEUSE ont publié des lettres de grognards du département de l'Ourthe³; ou plutôt : ils ont donné un aperçu de toutes les campagnes napoléoniennes en l'illustrant d'extraits pittoresques pris dans ce tas de 1,483 lettres échouées dans les dossiers de la préfecture. Les soldats qui en sont les auteurs ne représentent qu'une faible fraction du contingent fourni par la province de Liège actuelle (on peut l'estimer à 22,000 pour un espace de dix-huit ans).

Sur la période d'incertitude qui sépare la chute de l'Empire de la proclamation du royaume des Pays-Bas, on consultera avec intérêt un article de M. P. VERHAEGEN. Il s'agit des rapports adressés par le baron Eckstein au gouvernement de La Haye de mars 1814 à décembre 1815⁴. Ils renseignent sur l'état de l'opinion publique. On y trouve également des détails sur les intrigues nouées à Gand autour de Louis XVIII pendant les Cent-Jours.

Parmi les membres de la commission chargée d'examiner le projet de constitution du royaume des Pays-Bas élaboré par Guillaume I^r figure un nommé J. J. Raepsaet, dont M. P. ROGGHÉ a donné une biographie très poussée⁵. Homme d'ancien régime, cet ex-greffier de la châtelenerie d'Audenarde devint président du Conseil général du département de l'Escaut (1802) et membre du Corps législatif (1803-1813). Quoi qu'en pense l'auteur, les conseils réactionnaires de Raepsaet, s'ils avaient été suivis par Guillaume I^r, n'auraient pas empêché la révolution de 1830.

Continuant ses études d'histoire locale, M. J. NÈVE DE MÉVERGNIES, après avoir décrit le régime français à Gand⁶, retrace l'histoire de la période hollandaise⁷. Le sujet abonde en épisodes attrayants dont la chronique est

1. *Pages de petite histoire : France et Wallonie, 1789-1830*. Liège, 1936, in-16, 158 p.

2. *Après Fleurus. La bataille de Sprimont, 18 septembre 1794*. Bruxelles, 1936, 124 p.

3. *Lettres de grognards de l'épopée napoléonienne*. Liège, 1936.

4. *La Belgique en 1814-1815 d'après le baron Eckstein* (FAHB, 1936, p. 201-218).

5. *De politieke loopbaan van J. J. Raepsaet tot 1815* (La carrière politique de J. J. Raepsaet jusqu'à 1815). Courtrai, s. d., 204-XLI p.

6. *Bulletin 1926-1931*, p. 317, et 1932-1934, p. 306.

7. *Gand sous le régime hollandais, 1814-1830*. Gand, 1935, 223 p.

bourrée de détails pittoresques (traité anglo-américain signé à Gand fin 1814, séjour de Louis XVIII en 1815, début de l'Université, canal de Terneuzen, orangisme).

M. R. DEMOULIN, dont on connaît le beau livre sur les journées de septembre¹, a étudié un impôt qui a contribué à préparer la révolution de 1830 : la mouture². Difficile à percevoir en campagne sous la forme primitive, elle finit par se transformer en impôt personnel. Par suite de l'impossibilité de faire payer les défaillants, elle pesa surtout sur la classe moyenne.

La documentation imprimée relative à l'année 1830 se trouve considérablement augmentée par une publication de M. C. GERRETSON³. Elle est puisée en ordre principal dans les archives du cabinet du roi et dans celles du prince Frédéric. Les ensembles les plus importants sont formés par la correspondance entre le roi Guillaume I^{er} et le prince d'Orange (29 août 1830-25 février 1831) et par les rapports des gouverneurs des provinces méridionales (août-septembre 1830).

Les événements qui ont mené à la constitution du royaume de Belgique ont fait l'objet d'un nouvel exposé, de la main de M. H. T. COLENBRANDER. Utilisant surtout les documents publiés jadis par lui-même, notre collègue hollandais nous fait un récit très objectif, tout en groupant les faits le plus possible autour de la figure du roi Guillaume⁴.

D'autres documents ont été mis au jour par M. R. DEMOULIN, à la suite de recherches entreprises au Quai d'Orsay et aux Archives de la Haye. Ce sont les correspondances des ministres des Pays-Bas à Paris, Berlin et Vienne, ainsi que celle d'un informateur secret du ministère des Affaires étrangères⁵. Le même auteur a publié aussi la correspondance du consul anglais à Anvers, « point névralgique » de la Belgique après les journées de Bruxelles. C'est le seul témoignage d'un observateur étranger sur les événements de cette ville⁶.

M. H. LAURENT a publié une documentation analogue, notamment les premiers rapports du chargé d'affaires des États-Unis nommé à Bruxelles

1. Bulletin 1932-1934, p. 309.

2. *Un impôt impopulaire sous le régime hollandais : la mouture* (RBPH, XV, 1936, p. 103-124).

3. *Muiterij en scheuring. 1830* (Mutinerie et scission, 1830). Leyde-Anvers, 1936, 2 vol., xiv-482, 528 p.

4. *De afscheiding van België* (La sécession de la Belgique). Amsterdam, 1936, 225 p.

5. *Documents relatifs à la Révolution belge de 1830* (BCRH, XCIX, 1935, p. 9-78).

6. *La correspondance des consuls anglais en Belgique pendant la Révolution de 1830* (BCRH, XCIX, 1934, p. 417-534). — M. Demoulin a attiré l'attention sur le profit que l'on peut tirer de ce genre de sources : *Une source nouvelle pour l'histoire contemporaine de la Belgique : les correspondances consulaires* (FAHB, 1936, p. 189-200). Elles existent à partir de l'installation définitive de consuls à Ostende, et à Anvers depuis l'érection du royaume des Pays-Bas. Ces agents, outre des renseignements de nature économique, fournissent aussi une documentation politique et sont parfois mieux renseignés que les ambassadeurs et les ministres.

(1832). Ils renseignent sur l'épisode de la citadelle d'Anvers, et l'impartialité de l'auteur leur donne un intérêt tout particulier¹.

La biographie d'un officier supérieur, due à M. L. LECONTE, conservateur du Musée de l'Armée, se rattache aux événements de ces années². Le baron de Wautier prit part aux guerres de la Révolution et de l'Empire successivement contre et pour la France ; il servit ensuite le gouvernement des Pays-Bas, capitula à Tournai le 1^{er} octobre 1830, puis se soumit au gouvernement provisoire, qui lui confia le commandement de la Flandre orientale. Il prit part aux opérations sur la frontière de la Flandre zélandaise. Il joua enfin un rôle, longtemps controversé, lors d'une tentative de restauration orangiste à Gand, le 2 février 1831 (l'*« affaire Grégoire »*). — Il y a certains points de contact entre ce livre et celui qu'un auteur néerlandais, M. J. DE HULLU, a consacré aux « attaques belges contre la partie occidentale de la Flandre zélandaise en 1830-1831³ ». Ces attaques étaient entreprises dans l'espoir de rattacher à la Belgique la rive gauche de l'Escaut. Mais cette partie des anciennes Provinces-Unies, bien que quasi abandonnée à elle-même, ne désirait pas faire déflection. L'entreprise échoua. Elle avait été menée par ce même Grégoire, qui, on vient de l'indiquer, devait trahir la cause belge quelques mois plus tard.

Achille Murat, auquel M. M.-A. ARNOULD consacre une substantielle notice, a été, lui, un serviteur fidèle du nouveau royaume⁴. Ce fils de Joachim Murat, devenu citoyen américain, mais ballotté entre l'Amérique et l'Europe, a été cité en 1830 comme un candidat possible au trône belge. Il reçut, en 1831, le commandement d'un régiment d'étrangers à former par lui à Ath. Il eut peu de succès et quitta son commandement au début de 1832. Il n'est, en somme, intéressant que par le nombre de personnages et d'événements marquants qu'il a côtoyés au cours de sa carrière.

De toute autre importance est le rôle joué par Belliard. M. J. GARSOU retrace la carrière, comme ministre de France en Belgique, de ce général des armées du Consulat et de l'Empire⁵. Belliard connaissait la Belgique pour y avoir séjourné en 1792-1793 et en 1802-1805. La délégation chargée d'offrir la couronne au duc de Nemours demanda à Louis-Philippe de l'envoyer à Bruxelles pour seconder le gouvernement belge. Il s'y est appliqué, conseillant souvent la prudence, arrondissant les angles pour favoriser la

1. *Les débuts de la mission de Hugh Swinton Legaré, chargé d'affaires des États-Unis à Bruxelles, septembre-décembre 1832* (BCRH, 1937, p. 33-75).

2. *Le général-baron François-Xavier de Wautier et la révolution dans les Flandres, 1830-1831* (Hand. Kon. Gesch. en Oudh. Kring Kortrijk, XIV). Anvers, 1936, 313 p.

3. *De Belgische aanvallen op Westelijk Z.-Vlaanderen in 1830 en 1831*. Oostburg, 1936, 279 p.

4. *Achille Murat en Belgique. Un citoyen américain au service de notre Révolution, 1831-1832* (Carnets de la fourragère, 1936, 88 p.).

5. *Le général Belliard, premier ministre de France en Belgique, 1831-1832*. Paris-Bruxelles, 1936, xvii-426 p. — Cf. RH, CLXXX, 1937, p. 153.

Belgique tout en sauvegardant la paix européenne. Cependant, il est frappant (à la lecture de cette analyse de ses papiers) qu'il ne semble pas avoir voulu comprendre combien la politique de Lebeau, appuyée sur l'Angleterre, était plus conforme à l'indépendance réelle de la Belgique.

C'est un travail original qu'a entrepris notre collègue M. Fr. VAN KALKEN, lorsque, après avoir procédé à l'analyse des mouvements de rue qui ont secoué la Belgique depuis 1830, il en a tenté la synthèse¹. Il y a une parenté indiscutable entre plusieurs de ces commotions, soit anticléricales, soit sociales : parenté dans leur mécanisme, dans leur répression, dans leurs résultats. — Un auteur allemand, M. A. KURTZ, s'est occupé des luttes de parti qui se sont fait jour au moment de l'acceptation du traité des vingt-quatre articles en 1838-1839². Il montre, surtout à l'aide de journaux de l'époque, comment l'opposition à la ratification a plutôt été le fait de catholiques menaisiens, refusant de faire passer 380,000 catholiques sous le sceptre d'un roi protestant. L'opinion libérale, par contre, soucieuse de créer une situation stable, favorable à l'industrie, a poussé à l'acceptation. L'internonce Fornari a agi sur le clergé dans le sens de la modération. — Le rapprochement hollandais-belge de 1848, dû à l'effervescence révolutionnaire, a été étudié à nouveau par M. M. HUISMAN, à la lumière de documents inédits, notamment de la correspondance personnelle échangée entre Léopold Ier et Guillaume II. Ce dernier alla jusqu'à esquisser des plans de défense combinée. Le roi des Belges avait plutôt en vue un rapprochement économique, qui n'aboutit pas³.

Les événements de 1848 effleurèrent légèrement la Belgique. Le 20 mars, le drapeau rouge fut arboré à Virton (province de Luxembourg). Il y eut en même temps, comme le montre M. J. GARSOU, dans le grand-duché, un mouvement de rattachement à la Belgique⁴.

M. F. LORENT⁵ éclaire un épisode d'histoire politico-militaire contemporain des débuts du Second Empire. Il montre comment Léopold Ier a exercé une pression sur le Parlement, entre autres par une intervention auprès du prince de Chimay, afin de faire voter une loi fixant le nouveau statut organique de l'armée.

Un article de M. J. GARSOU a trait à une tentative de Léopold Ier, soutenu en ceci et inspiré par le duc de Brabant, pour faire participer la Belgique

1. *Commotions populaires en Belgique, 1834-1902*. Bruxelles, 1936, 203 p.

2. *Belgische Parteigegensätze zur Zeit der Kämpfe um die Annahme der 24 Artikel in den Jahren 1838 und 1839*. Ludwigsburg, 1935.

3. *La crise révolutionnaire de 1848 et le rapprochement hollandais-belge* (*Bijdragen Vad. Gesch.*, 1935, 54 p.).

4. *La révolution de 1848 à Virton et dans le sud du Luxembourg*, d'après des documents inédits. Bruxelles, 1935, 39 p.

5. *Léopold Ier et la Chambre des Représentants en 1853. Contribution à l'histoire politico-militaire de la Belgique* (*Hauteclaire*, 1936, 51 p.).

à l'expédition de Chine (fin 1859). Le projet échoua devant l'opposition du Parlement et du ministère¹.

Le livre de M. A. MÉLOT sur la politique belge du dernier demi-siècle ne peut guère être considéré comme un ouvrage d'histoire². L'auteur a, d'ailleurs, été trop mêlé à la vie publique pour pouvoir porter un jugement serein sur les événements.

M. WULLUS-RÜDIGER retrace la politique internationale de 1904 à 1914 dans la mesure où la Belgique y a été mêlée. Il fait usage des documents publiés, ainsi que d'un certain nombre d'inédits, dont, assure-t-il, il révélera l'origine dans un prochain livre³.

HISTOIRE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE

Il nous faut signaler en premier lieu un ouvrage d'ensemble embrassant une région assez étendue : c'est le livre de M. le chanoine J. LAENEN, relatif au Brabant. L'auteur le définit comme une introduction à l'histoire ecclésiastique et religieuse de l'archevêché de Malines, tant de l'ancien que du nouveau diocèse de ce nom. Le premier comprenait, on le sait, Malines, la partie thioise du Brabant actuel, la partie de la Flandre orientale située sur la rive droite de l'Escaut. Le second embrasse les provinces de Brabant et d'Anvers. On trouvera donc ici l'histoire d'institutions religieuses, tant séculières que régulières, qui ont fait partie jusqu'au XVI^e siècle des anciens évêchés de Cambrai et de Liège. Quelques inexactitudes de détail déparent malheureusement cet ouvrage si utile⁴.

Un jeune érudit anglais, M. Ph. GRIERSON, a publié quelques études marquées au coin de la critique la plus pénétrante. Il a réussi à montrer avec beaucoup de probabilité la voie suivie par les reliques de saint Donatien, septième archevêque de Reims et patron de l'église castrale de Bruges⁵. Ebon, l'un des successeurs de ce dernier, les donna vers 831-832 à saint Anschaire, qui les déposa à Torhout. Cette possession de l'église de Hambourg fut confisquée par Charles le Chauve et remise à Baudouin I^{er}; celui-ci eut sans doute soin de mettre les reliques en sûreté à Bruges, au moment de l'attaque normande de 864. — Le même auteur est parvenu à dresser une

1. *Léopold I^{er}, le duc de Brabant et la Chine, 1859-1860* (Archives diplomatiques et consulaires, 1937, n° 11).

2. *Cinquante années de gouvernement parlementaire, 1884-1934*. S. l. n. d. (Louvain, 1935), 426 p.

3. *La Belgique et l'équilibre européen. Documents inédits*. Paris, 1935, XXXIV-333 p.

4. *Kerkelijk en godsdienstig Brabant van af het begin der IV^e tot in de XVI^e eeuw of voorgeschiedenis van het aartsbisdom Mechelen* (Le Brabant ecclésiastique et religieux, depuis le début du IV^e siècle jusqu'au XVI^e ou introduction à l'histoire de l'archevêché de Malines). Anvers, 1935-1936, 2 vol., 339 et 289 p.

5. *The translation of the relics of St. Donatian to Bruges* (RB, 1937, p. 170-190).

liste des premiers abbés de Saint-Pierre¹ et de Saint-Bavon de Gand². Il a pu déterminer le moment où les deux abbayes, d'abord réunies sous un même abbé, ont été séparées (719). Il a également retracé l'histoire de la communauté de Saint-Bavon depuis la fuite devant les Normands jusqu'au retour des chanoines à Gand.

Cauchie avait jadis décrit « La querelle des investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai » (1890-1891). Comme il s'arrêtait à 1107, on avait l'impression que cette année avait vu se terminer la lutte. Le P. Ed. DE MOREAU montre qu'en réalité elle a continué jusqu'au concordat de Worms³. L'évêque césarien de Liège, quoique passant moins au premier plan, est resté fidèle à son attitude antérieure. Après sa mort, la lutte a repris entre le grand prévôt Frédéric, grégorien, qui fut élu, et Alexandre de Juliers, césarien. C'était plus qu'une dispute féodale : pour le haut clergé, c'était une question de principes.

La figure de saint Albert de Louvain a tenté un nouveau biographe, M. J. MEERBERGEN. La lutte des principautés lotharingiennes, à laquelle sa personne a été mêlée, la profonde impression qu'a laissée sa mort dramatique (1192), l'intérêt suscité par ses reliques (retrouvées de façon inattendue en 1919) justifient cette mise au point⁴. — Nous possédons désormais aussi une biographie de cet évêque Étienne, qui, né en 1128, occupa le siège de Tournai de 1193 à 1203⁵. C'est une œuvre posthume du chanoine J. WARIACHEZ, écrite dans ce style alerte propre au savant historien tournaïsien, qu'un stupide accident nous a enlevé en 1935. Sans doute l'œuvre n'est-elle pas au point, est-elle même, dans certaines parties, vieillie de vingt-cinq ans⁶. On n'en admirera pas moins la fine description des milieux où s'est formé le religieux orléanais, l'analyse de son activité littéraire, le récit de ses abbatiats et de son épiscopat.

M. le chanoine F. PRIMS, auteur de la monumentale histoire d'Anvers dont nous parlons plus loin, a pris sous la loupe la vie religieuse anversoise

1. *The early abbots of St. Peters of Ghent* (RB, 1936, p. 129-146).

2. *The early abbots of St. Bavo of Ghent* (RB, 1937, p. 29-61). — On doit également à M. Grierson une édition de textes : *Les annales de Saint-Pierre de Gand et de Saint-Amand* (CRH. Bruxelles, 1937, in-8°, LXVI-215 p.). Elle comprend : une nouvelle édition des *Annales Blandinienses* (dont la partie la plus ancienne remonte à \pm 1066) ; des *Annales Elnonenses* (pour la plus grande partie de la seconde moitié du x^e siècle) et des *Annales Formoselenses* (\pm 1100). Ces dernières, ainsi que les *Annales Elmarenses* (\pm 1350), éditées ici pour la première fois, ont utilisé la rédaction primitive, perdue, des *Annales Blandinienses*, qui datait de \pm 950. — Cf. RH, CLXXXIII, 1938, p. 130.

3. *Les derniers temps de la querelle des investitures à Liège. De la mort de Henri IV au concordat de Worms* (BCRH, C, 1936, p. 301-348).

4. *Sint Albertus van Leuven*. Anvers, XVI-165 p.

5. *Étienne de Tournai et son temps, 1128-1203* (*Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de Tournai*, nouvelle série, XX). Tournai-Paris, 1936, XXXII-455 p.

6. Cf. le judicieux compte-rendu de M. P. Rolland, dans *RBPH*, XVII, 1938, p. 338-346

de 1405 à 1477¹. Il s'est demandé si l'on observe, à cette époque, une désagrégation ou un affaissement de nature à justifier la formidable réaction du protestantisme. La situation, telle qu'elle lui apparaît vers 1477, l'incline à répondre par la négative.

C'est également une impression de saine vie religieuse que donne le coup de sonde pratiqué par le P. E. VALVEKENS, lequel étudie une abbaye norbertine (Averbode) au début du xvi^e siècle. Il est vrai que le milieu du siècle marquera un recul net et qu'une renaissance ne sera inaugurée qu'en 1605².

Dès 1930, la Réforme, tant catholique que protestante, avait été étudiée tout au long du règne d'Érard de la Marche (1505-1538), par M. L. E. HALKIN³. Le même auteur vient de nous donner un volume faisant suite à cette première étude et traitant cette fois de la période qui s'étend de 1538 à 1557⁴. La personnalité des prélates ayant influé sur les événements, M. Halkin nous trace d'abord le portrait de cet évêque malgré lui que fut Corneille de Berghe. Il réhabilite dans une certaine mesure Georges d'Autriche, que l'on a confondu trop souvent dans un même dédain avec son prédécesseur. La réforme protestante, avant l'apparition du calvinisme, s'est surtout répandue dans les parties germaniques du diocèse. Les princes-évêques ne réagirent pas seulement par la répression brutale, mais essayèrent aussi d'extirper les causes du mécontentement. Ils n'y réussirent que très imperfectement.

Le livre de M. BAX⁵ complète heureusement les travaux de M. Halkin. L'auteur, lui-même ancien pasteur, s'est attaché à peindre dans le détail tout ce qui a pu être retrouvé au sujet du protestantisme dans l'ancien diocèse de Liège sous les épiscopats d'Érard, de Corneille et de Georges. C'est pour Maastricht et pour l'ancien comté de Juliers que ses recherches sont les plus complètes. L'ampleur de l'ouvrage ne doit cependant pas faire illusion : l'auteur reconnaît lui-même que la pénétration protestante dans le diocèse n'a pas été profonde.

L'histoire de l'abbaye de Clairefontaine⁶ (province de Luxembourg) par M. C. JOSET ne fournit peut-être pas beaucoup de matériaux à l'histoire générale. Ce récit des destinées d'un établissement de Cisterciennes est, par contre, un modèle de monographie cherchant sa justification en elle-même, écrite *con amore*, selon une méthode scientifique impeccable.

1. *De vooravond van het Protestantisme te Antwerpen* (A l'avant-veille du protestantisme à Anvers) (*Collectanea Mechliniensia*, 1937, 30 p.).

2. *Een premonstratenzerabdij in het begin der zestiende eeuw* (Une abbaye de prémontrés au début du xvi^e siècle). Bruxelles, 1936, in-4°, xvi-309 p.

3. Cf. *Bulletin* 1926-1931, p. 310.

4. *Réforme protestante et réforme catholique au diocèse de Liège. Histoire religieuse des règnes de Corneille de Berghe et de Georges d'Autriche, princes-évêques de Liège, 1538-1557* (Bibl. Fac. philos. Univ. Liège, fasc. LXXII). Liège-Paris, 1936, 436 p.

5. *Het Protestantisme in het bisdom Luik en vooral te Maastricht, 1505-1507*. La Haye, 1937, 435 p.

6. *L'abbaye noble de Notre-Dame de Clairefontaine, 1216-1796*. Bruxelles, 1935, 375 p.

La persécution religieuse à Anvers sous le Directoire a fait l'objet d'un solide mémoire de M. le chanoine PRIMS¹. L'aspect local de la question est fourni par la personnalité des persécuteurs et des persécutés. Le principal chef de la résistance est le grand-vicaire Werbrouck, doyen du chapitre cathédral, dont le frère, Jean, devint maire d'Anvers et membre du Conseil des Anciens. Les déportations commencèrent le 25 frimaire an VI (15 décembre 1797). La répression atteignit son point culminant au moment de la Guerre des Paysans.

Une étude sur « les religieux et la politique scolaire du gouvernement sous le royaume des Pays-Bas (1814-1830)² », due à M. S. STOKMAN, se rapporte en ordre principal à la Belgique : il n'y avait plus guère de couvents dans les ci-devant Provinces-Unies. Le gouvernement, qui essayait d'organiser partout l'enseignement public, a visé par le fait à rendre inutiles les congrégations religieuses. Le concordat de 1827 et l'opposition qui s'est manifestée dans les dernières années du royaume ont enrayé cette politique.

HISTOIRE DE LA CULTURE INTELLECTUELLE

A la vérité, le livre de M^{me} Gh. DE BOOM sur Marguerite d'Autriche³ aurait pu trouver tout aussi bien une place sous la rubrique « histoire politique » : l'exposé minutieux du rôle de la princesse de Habsbourg comme gouvernante des Pays-Bas aurait justifié ce choix. Il n'en reste pas moins que les chapitres qui ont trait à la « prérenaissance » donnent à ce livre attrayant sa couleur propre. Ils sont intitulés : « Les collections artistiques de Marguerite d'Autriche », « La librairie de Marguerite d'Autriche », « La vie intellectuelle et littéraire ». Ils ont déjà paru précédemment comme articles de revue. Réunis ici, ils fournissent un tableau complet de notre culture, à un moment précis, qui fut d'une manière caractérisée un moment de transition⁴.

La mort de Maurice SABBE, le distingué littérateur flamand, survenue le 12 février 1938, constitue une réelle perte pour nos études. Avant de s'éteindre, Sabbe a toutefois eu la joie d'achever plusieurs travaux qui jettent un jour nouveau sur l'histoire de la pensée à l'époque moderne. Il a pu donner une forme définitive à ses recherches⁵ sur Christophe Plantin et

1. « *Prêtres insoumis?* » *De kerk van Antwerpen onder het Directoire* (April 1797-November 1799) (L'église d'Anvers sous le Directoire). Anvers, 1935, 333 p.

2. *De religiezen en de onderwijspolitiek der regeering in het Vereenigd Koninkrijk der Nederlanden, 1814-1830*. La Haye, 1935, xxiii-477 p.

3. *Marguerite d'Autriche-Savoie et la Prérenaissance*. Bruxelles, 1935, 278 p.

4. M^{me} DE BOOM a publié également une partie des documents qui lui ont servi à construire ce livre : *Correspondance diplomatique de Marguerite d'Autriche et de ses ambassadeurs à la Cour de France concernant l'exécution du traité de Cambrai, 1529-1530*. *CHR*, Bruxelles, in-8°, 1935, xxv-270 p.

5. Mentionnons, parmi les études préparatoires parues récemment : *De Plantijnse werftede. Arbeidsregeling, tucht en maatschappelijke voorzorg in de oude Antwerpse drukkerij*

ses successeurs. Pendant de longues années, on le sait, il avait vécu dans leur maison, en sa qualité de conservateur du musée qui y était installé¹. — Reprenant des recherches que nous avons signalées antérieurement², Sabbe a recueilli des chansons populaires relatives aux garnisons hollandaises établies dans les Pays-Bas autrichiens à la suite du traité de la Barrière (1715) et qui jettent un jour sur le sentiment populaire à l'égard de ces occupants³.

Dans la littérature d'expression française en Belgique, la figure du feld-maréchal de Ligne occupe une place prépondérante. Cela explique pourquoi le Congrès pour l'étude du XVIII^e siècle, tenu en 1935, a été centré autour du « Prince charmant ». Les *Actes et travaux* de ces assises contiennent nombre de communications sur le prince de Ligne et ses relations, sur son château de Belœil, sur l'histoire littéraire et l'histoire des beaux-arts et, enfin, sur l'histoire régionale et locale hennuyère du XVIII^e siècle⁴.

Malgré le peu d'éclat de la littérature de cette époque — réserve faite pour le prince de Ligne — un mémoire sur la censure, dû à M. PUTTEMANS, renferme bien des aperçus intéressants⁵. Il s'est fait, à cette époque, un actif commerce de livres, surtout de contrefaçons d'ouvrages parisiens. La censure a été rigoureuse sous le gouvernement de Marie-Élisabeth, tolérante pendant le règne de Marie-Thérèse et de Joseph II. Sous celle-là, elle a porté de préférence sur des ouvrages contraires à la religion ; sous ceux-ci, elle a interdit des livres écrits par des ecclésiastiques et dirigés contre les droits et les prérogatives de l'État.

Il faut, en lisant ce livre, tenir compte de quelques observations de M^{me} CHARLIER-TASSIER⁶, qui insiste sur le fait que, « luttant contre le pouvoir religieux, le gouvernement a cru utile de favoriser les forces adverses, sans se rendre compte qu'elles pouvaient devenir dangereuses pour lui-même ». — Nous devons à la même historienne un substantiel article sur *L'esprit public en Belgique de 1725 à 1729*⁷. Les changements qui se produisent au cours du siècle sont bien marqués : plus grande légèreté de la deuxième moitié, envahissement de l'esprit laïque (enseignement, Académie impériale et royale, etc.).

(L'atelier plantinien. Réglementation du travail, discipline et prévoyance sociale dans l'ancienne imprimerie anversoise). Anvers, 1935, 104 p.

1. *L'œuvre de Christophe Plantin et de ses successeurs*. Bruxelles, [1937], 209 p. — *De Meesters van den Gulden Passer* (Les Maîtres du Compas d'Or). Amsterdam, 1937, 183 p.
2. Bulletin 1932-1934, p. 305-306.
3. Dans le volume *Peilingen* (Coups de sonde). Anvers, 1935, 327 p.
4. *Actes et travaux du Congrès international pour l'étude du XVIII^e siècle en Belgique 27-30 juillet 1935*, publié par Félicien LEURIDANT, 2 vol. in-8°, 1936, 455-236 p.
5. A. PUTTEMANS, *La censure dans les Pays-Bas autrichiens* (ARB, Classe des Lettres, in-8°, XXXVII, 1). Bruxelles, 1935, 375 p. — Cf. *RH*, CLXXX, 1937, p. 363.
6. Suzanne TASSIER, *La censure dans les Pays-Bas autrichiens* (RBPH, XV, 1936, p. 141-148).
7. *RUB*, 1935, p. 391-413.

Cette vie intellectuelle est presque entièrement d'expression française. Une seule voix se fit entendre en faveur du néerlandais, celle du vonckiste Verlooy. Mme Charlier-Tassier évoque cette figure, dont la pensée, dit-elle, à cette date, était réellement originale¹.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE

C'est un beau morceau de synthèse que nous présente M. P. ROLLAND, en partant de données que lui a suggérées l'histoire de Tournai². Ses vues rejoignent en quelque sorte celles de M. Dopsch, lorsque celui-ci conteste l'existence d'une césure entre l'Antiquité et le Moyen Age, soit avant, soit après la période mérovingienne. Sans faire si des différences quantitatives, M. Roland insiste sur les phénomènes de continuité qu'il a observés, à Tournai d'abord, grâce à ses recherches personnelles, dans les villes d'entre Rhin et Seine ensuite, grâce à la littérature récente y relative. On n'est pas forcé d'accepter toutes les déductions de l'auteur, mais on lui saura gré de nous avoir appris à considérer cette période sous un angle nouveau³.

Dans le tome II de la *Geschiedenis van Vlaanderen*⁴, j'ai tenté un aperçu d'ensemble de la vie économique dans la région flamande (comté de Flandre et duché de Brabant). J'ai insisté ailleurs plus longuement sur le thème développé dans le premier chapitre, c'est-à-dire sur le commerce actif : avant que Bruges ne devint le grand port international, les Flamands ont joué eux-mêmes le rôle d'intermédiaires entre les principaux pays d'Europe occidentale et leur propre patrie⁵.

C'est à un aspect de ce commerce actif que se rattache la note de M. H. LAURENT, *Nouvelles recherches sur la Hanse des XVII villes*⁶. Cette association groupait, on le sait, les marchands d'un certain nombre de villes drapières de la Flandre et du nord de la France. L'auteur a tâché de déterminer quelles sont les dix-sept villes qui ont formé le noyau primitif. On peut se rallier à ses conclusions, sauf en ce qui concerne Gand, éliminé assez arbitrairement au profit de Bruges.

De même qu'en France et en Allemagne, le commerce actif de la Flandre disparaît en Angleterre avant la fin du XIII^e siècle. Ici, la grande crise se

1. Verlooy, précurseur du mouvement flamand (RUB, 1937-1938, p. 155-171). — Le mémoire de Verlooy, *Verhandeling op d'onacht der moederlijke tael in de Nederlanden* (Mémoire sur l'abandon de la langue maternelle dans les Pays-Bas), vient d'être réédité par M. R. VAN ROOSBROECK. Anvers, 1938.

2. De l'économie antique au grand commerce médiéval. *Le problème de la continuité à Tournai et dans la Gaule du Nord* (AHES, 1935, VII, p. 245-284).

3. Cf. notre discussion dans RBPH, XV, 1936, p. 1139-1141.

4. *De ekonomiesche geschiedenis* (L'histoire économique), aux p. 189-267.

5. *Der flandrische Eigenhandel im Mittelalter* (Hansische Geschichtsblätter, LXI, 1936, p. 7-24).

6. *Le Moyen Age*, 1935, 3^e série, VI, p. 82-94.

place déjà en 1270-1274. M. H. BERBEN donne un exposé¹ très précis des origines et des péripéties de cette guerre économique, dont la cause immédiate fut la saisie pratiquée en Flandre en 1270 par la comtesse Marguerite sur les marchandises anglaises, et dont la conséquence inattendue fut l'élimination des marchands flamands au profit des Brabançons, des Hanséates, des Italiens.

Le commerce d'exportation des draps flamands et brabançons est étudié par M. H. LAURENT dans un gros et beau volume². C'est l'aire d'expansion du tissu flamand qui détermine le cadre de l'ouvrage. Le sujet ne pouvait se traiter sans toucher à d'autres problèmes capitaux d'histoire économique. Ainsi le premier chapitre constitue une véritable histoire des origines de l'industrie drapière. Les suivants esquisSENT la structure générale des échanges européens pour expliquer la pénétration des draps des Pays-Bas en France, en Italie et dans la péninsule ibérique. Nous distinguons nettement les vagues successives de ce commerce : l'auteur marque comment les draps flamands ont fléchi partout, et généralement au XIV^e siècle, devant le tissu brabançon. A côté de l'histoire externe de ce commerce, le livre traite encore des « objets et des institutions de l'échange » ; de longs développements sont consacrés à la technique industrielle (pour autant qu'elle a été déterminée par les conditions du commerce), ainsi qu'à l'organisation du trafic.

M. VERLINDEN, très au courant de l'histoire d'Espagne, a étayé certains aspects de l'exposé de M. Laurent. Deux notes de sa main établissent sur des bases solides le commerce des draps des Pays-Bas en Espagne³. Il signale des tissus originaires d'un grand nombre de centres drapiers, en se basant sur trois textes du XIII^e siècle trop peu utilisés jusqu'ici. Si les draps brabançons apparaissent dès 1312 au plus tard, ils ne supplantent pas véritablement ceux de la Flandre ; cette région est même représentée de plus en plus par sa draperie rurale. — La cour pontificale d'Avignon pouvait se compter parmi les meilleurs clients de la Flandre ; de 1305 à 1346, elle fournit chaque année des effets d'habillement aux familiers et aux serviteurs des papes. C'est grâce aux créances qu'elle possédait dans le Nord (les revenus polonais passaient par Bruges !) qu'elle parvenait à financer ces achats ; elle s'est d'abord servie comme intermédiaire d'un petit marchand italien,

1. *Une guerre économique au Moyen Age. L'embargo sur l'exportation des laines anglaises, 1270-1274* (EP, p. 1-17).

2. *Un grand commerce d'exportation au Moyen Age : la draperie des Pays-Bas en France et dans les pays méditerranéens, XIII^e-XV^e siècles*. Paris-Liège, 1935, xxx-324 p. — Cf. RH, CLXXX, 1937, p. 324, et CLXXXII, 1938, p. 311-321.

3. *Contribution à l'étude de l'expansion commerciale de la draperie flamande dans la péninsule ibérique au XIII^e siècle* (RN, XXII, 1936, p. 5-20). — *Draps des Pays-Bas et du Nord de la France en Espagne au XIV^e siècle* (*Le Moyen Age*, XLVI, 1937, p. 21-36).

puis, à partir de l'avènement de Benoit XII, des grandes maisons de commerce et de banque florentines¹.

Le livre de M. J. DE STURLER sur *Les relations politiques et les échanges commerciaux entre le duché de Brabant et l'Angleterre au Moyen Age*² forme un digne pendant de l'ouvrage de M. Laurent. Le sujet, il est vrai, est uniquement fourni par le Brabant, mais il n'était pas inutile d'insister sur le rôle de cette principauté : il semble bien que nous ayons sous-évalué son importance économique et que nous ne nous soyons pas rendu suffisamment compte de la place qu'Anvers occupait déjà à côté de Bruges dans la première moitié du XIV^e siècle³. D'autre part, le commerce actif du Brabant s'est maintenu plus longtemps que celui de la Flandre, et le duché a eu jusqu'à 1358 une véritable flotte marchande. Il n'était pas possible d'étudier le commerce anglo-brabançon sans traiter parallèlement des rapports politiques. L'auteur décèle dans les relations entre le duché et la grande île deux moments qui offrent de nombreux traits de ressemblance : ce sont les années 1294 à 1300 et 1335 à 1342 : ces deux périodes sont marquées par une offensive de la royauté anglaise contre la France, et l'octroi de l'étape des laines est à chaque reprise le prix de l'appui du Brabant.

M. de Sturler constate, et certaines recherches de M. Laurent confirment, le rôle prépondérant joué au XIII^e siècle, et même au XIV^e (après Louvain cette fois), par Malines. Raison de plus pour saluer l'apparition du *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière à Malines (des origines à 1384)*⁴. M. H. JOOSEN l'imprime en guise de préparation à une histoire de cette industrie. Introduite, à l'imitation de la Flandre, dès le milieu du XII^e siècle, la draperie malinoise est devenue importante dès le début du XIII^e.

L'histoire du marché de Bruges est loin d'être faite. Elle ne peut être approchée que par le dehors. Après les contributions du côté italien dues à M. GRUNZWEIG⁵, voici un apport vu sous l'angle de la Hanse. M. Fr. RENKEN a étudié le commerce de l'Ordre teutonique avec la Flandre, ou plutôt le commerce de l'une des deux organisations du Grand-Maitre, celle de Königsberg⁶. L'exportation vers Bruges, que nous connaissons d'une ma-

1. Yves RENOUARD, *Achats et paiements de draps flamands par les premiers papes d'Avignon* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, LII, 1935).

2. En sous-titre : *L'étape des laines anglaises en Brabant et les origines du développement du port d'Anvers*. Paris, 1936, 543 p.

3. M. de Sturler a développé ces vues dans *Le passage des marchandises en transit par le duché de Brabant aux XIII^e et XIV^e siècles* (*FAHB*, 1936, p. 155-170). Le Brabant profite d'une situation centrale dans les Pays-Bas, tout en se trouvant en communication directe avec la mer. Anvers est le point d'aboutissement des voies terrestres Italie-Pays-Bas.

4. *BCRH*, XCIX, 1935, p. 365-572. — Cf. *RH*, CLXXIX, 1937, p. 423.

5. Cf. *Bulletin* 1932-1934, p. 325.

6. *Der Handel der Königsberger Grosschäfferei des deutschen Ordens mit Flandern um 1400*

nière à peu près complète aux environs de 1400, se composait de quatre matières, ambre, cuivre, cire et fourrures. La contre-partie était fournie par des draps de Flandre, et accessoirement par des fruits méditerranéens et des épices. Des listes de prix, très précises, année par année, accompagnent ces données.

Des relations économiques ont-elles existé entre la Flandre et le Groenland? M. H. S. LUCAS a essayé d'en relever, mais elles se réduisent à l'achat par un marchand flamand de défenses de morse, envoyées par l'évêché de Gardar (Groenland) à Nidaros (1327)¹.

De même les relations que M. J. KLEYNTJES découvre entre les Pays-Bas et la Pologne au xv^e siècle se limitent-elles à quelques traces².

Une publication de textes due à M. J. BOLSÉE complète nos connaissances sur le commerce de l'argent, telles que Bigwood les avait synthétisées. L'usure clandestine était répandue en Brabant comme en Flandre. « Les campagnards s'adressaient très souvent à des prêteurs n'ayant rien à voir avec les Lombards de profession³. »

On sait que Guichardin, puis Ehrenberg, ont avancé que la bourse commerciale est née à Bruges et que son nom dérive d'une famille de cette ville. Des doutes avaient surgi récemment : plusieurs érudits avaient cru discerner des bourses depuis la fin du XIII^e siècle, et ce dans plusieurs villes. J'ai essayé de montrer qu'il faut s'en tenir à la thèse traditionnelle⁴.

Il me reste à signaler pour le Moyen Age deux travaux relatifs à la vie agricole, qui méritent d'autant plus l'attention que ce genre d'études est toujours assez délaissé. M. L. GÉNICOT s'occupe de *L'évolution des dons aux abbayes dans le comté de Namur du X^e au XIV^e siècle*⁵. Il constate que « le mouvement des donations a suivi la courbe descendante de la fortune seigneuriale et ascendante de l'émancipation rurale ». La crise de la fortune seigneuriale se place vers 1280. Ce sont désormais les paysans, et surtout les bourgeois, qui donnent. Mais les mesures contre la mainmorte enrayent ce mouvement au XIV^e siècle.

Les recherches de M. Ét. SABBE sont plus complexes⁶. Suivant l'exemple

(*Abhandlungen zur Handels- und Seegeschichte im Auftrage des Hansischen Geschichtsvereins*, herausgegeben von Fr. RÖRIG und W. VOGEL, V). Weimar, 1937, XII-177 p.

1. *Mediaeval economic relations between Flanders and Greenland* (*Speculum*, XII, 1937, p. 167-181).

2. *Les relations économiques des Pays-Bas avec la Pologne aux XIV^e et XV^e siècles* (RN, 1935, p. 177-184).

3. *Une enquête sur les usuriers dans l'ammanie de Bruxelles en 1393* (BCRH, CII, 1937, p. 141-210).

4. *Les origines des bourses commerciales. Faut-il abandonner la thèse Guichardin-Ehrenberg?* (RBPH, XV, 1936, p. 133-141).

5. *FABH*, 1936, p. 133-148.

6. *Grondbezit en landbouw, economische en sociale toestanden in de kastelenij Kortrijk op het einde der XIV^e eeuw* (Propriété foncière et agriculture, situations économiques et sociales

de Pirenne, qui avait mis à contribution l'inventaire des biens des tués de Cassel (1328) pour étudier leur condition sociale, cet élève du regretté maître a dépouillé un registre aux confiscations, dressé en 1382, après la défaite de Philippe van Artevelde à Westroozebeke. On y trouvera des données intéressantes sur la fragmentation de la grande propriété et sur la dispersion des exploitations (ce qui enrichit aussi nos connaissances relatives au Hofsystem), sur les amodiatisons des terres (le bail à ferme est encore rare), sur les rotations des cultures, sur l'industrie rurale (le tissage du lin est déjà important).

On connaît les pages brillantes où Pirenne a peint le contraste entre l'économie médiévale, incarnée par Bruges, et celle de la Renaissance, qui s'épanouit à Anvers. C'est contre ce diptyque que s'insurge M. E. COORNAERT¹. Il montre dans quelle mesure l'Anvers du Moyen Age se maintient dans la ville du XVI^e siècle. « Les cadres professionnels restent ce qu'ils étaient. Les industries nouvelles s'adaptent à l'économie urbaine. Les foires subsistent... » Comme pour l'exposé de M. Rolland, cité au début de ce paragraphe, la question est de savoir s'il importe d'insister surtout sur la césure ou sur la continuité : toutes deux font partie de la réalité.

Un nouveau livre de M. J. DENUCÉ met précisément en lumière un des aspects par lesquels l'époque se différencie de la précédente². Anvers a été, au moment de son apogée, le principal marché colonial africain. L'auteur rappelle l'existence d'armateurs, qui ne se contentaient pas de trafiquer avec l'Espagne et le Portugal, mais encore avec les établissements africains de ces pays. Il montre l'importance de ce commerce, au moyen d'une source négligée jusqu'ici : les registres des assureurs maritimes.

En regard de l'étonnante prospérité des Pays-Bas au XVI^e siècle, l'étude de la politique économique et financière de Charles-Quint ne laisse pas d'être décevante. M. K. VER HEES, qui l'a entreprise³, a eu de la peine à dégager quelques grandes lignes. Aucun système dans les mesures de l'empereur ; une attitude ambiguë vis-à-vis des monopoles, quelques ordonnances réglant les poids et mesures ou veillant sur la qualité des marchandises, des mesures un peu plus nettes en matière annonciale, des restrictions en temps de guerre, voilà pour le commerce de denrées. En matière financière, l'intervention est plus salutaire ; elle réprime certains abus (banqueroutes), ratifie certains usages établis (en matière de lettres de change, par exemple).

dans la châtellenie de Courtrai à la fin du XIV^e siècle) (*Handelingen van den koninklijken geschied-en oudheidkundigen kring van Kortrijk*, nieuwe reeks, XV, 1936, 65 p.).

1. *La genèse du système capitaliste : grand capitalisme et économie traditionnelle à Anvers au XVI^e siècle* (AHES, VIII, 1936, p. 127-139).

2. *L'Afrique au XVI^e siècle et le commerce anversois* (Collection de documents pour l'histoire du commerce, II). Anvers, 1937, 120 p.

3. *Niederländische Handels-und Finanzpolitik unter Karl V* (Economisch-historisch Jaarboek, XVIII, 1934, p. 154-228).

Que les ordonnances du gouvernement aient parfois été à l'encontre des vœux et de l'intérêt du monde financier, c'est ce que montre une note de M^{me} F. EDLER-DE ROOVER¹. Un abaissement du cours de l'or en 1539 provoqua la fuite de ce métal. Il en résulta une crise assez grave sur le marché anversois.

Une publication de sources, due à M. J. DENUCÉ, et précédée d'une copieuse introduction, place sous un jour nouveau le commerce des tapisseries dans les Pays-Bas et leur fabrication à Anvers². Les produits de haute-lisse se vendaient dans le cloître des Dominicains (Predikheerenpand), puis dans un *Tapissierspand* construit à cet effet dans la « nouvelle ville ». Tous les centres de fabrication y envoyoyaient leurs tissus. — La tapisserie anversoise était plus importante qu'on ne l'admettait jusqu'ici.

M. H. NICASE a sorti de l'ombre une autre industrie de la même ville³. Au lieu d'un seul faïencier italien connu jusqu'ici, il nous en signale quatre dans le premier tiers du XVI^e siècle. Le fait que leur établissement n'a pas été l'objet d'octrois ou de subsides les rend difficiles à repérer. — L'industrie drapière de la Flandre ne nous est toujours connue que par fragments. Un substantiel article de M. H. E. DE SAGHER, qui nous la décrit à la fin du siècle, est donc le bienvenu⁴. L'étude est basée sur une enquête menée en 1593 par le gouvernement. On remarquera le rôle important de Lille comme « centre de distribution des tissus ». Armentières était alors le « centre drapier le plus actif de la Flandre ». Poperinge s'est mis, au XVI^e siècle, à fabriquer des bayes pour les marchands espagnols et italiens.

Nous ne savions presque rien des débuts de l'industrie diamantaire, dont Anvers s'enorgueillit toujours. M^{me} D. SCHLUGLEIT a extrait des archives du métier nombre de données précises⁵ (on aurait aussi aimé une velléité de synthèse). La première trace de l'industrie date de 1483. Au début, elle est libre, ce qui correspond bien à l'esprit du XVI^e siècle. Mais, à partir de 1582, les tailleurs de diamant et de rubis se groupent en métier, malgré l'opposition des capitalistes portugais. Ceux-ci continuent, au XVII^e siècle, à leur procurer du travail. La concurrence de centres étrangers, surtout d'Amsterdam après 1648, force le métier à limiter le nombre de ses membres. La dé-

1. *The effects of the financial measures of Charles V on the commerce of Antwerp, 1539-1542* (RBPH, XVI, 1937, p. 665-673).

2. *Bronnen voor de Geschiedenis van de Vlaamsche Kunst. IV : Antwerpse tapijtkunst en -handel* (Sources pour l'histoire de l'art flamand. IV. Art et commerce des tapisseries à Anvers). Anvers-La Haye, 1936, LXXI-421 p.

3. *Notes sur les faïenciers italiens établis à Anvers, premier tiers du XVI^e siècle* (RBPH, XVI, 1937, p. 189-202).

4. *Une enquête sur la situation de l'industrie drapière en Flandre à la fin du XVI^e siècle* (EP, p. 471-500).

5. *Geschiedenis van het Antwerpse diamantslijpersambacht, 1582-1797* (Histoire du métier des diamantaires anversois). Anvers, 1935, 208 p. — Cf. RH, CLXXXIII, 1935, p. 590.

pression la plus profonde se place entre la suspension de la Compagnie d'Ostende (1728) et la paix d'Aix-la-Chapelle.

Ce livre embrasse, on le voit, toute l'époque moderne. Reprenant l'ordre chronologique de cet aperçu, arrêtons-nous à l'article très neuf de M. J. DE STURLER sur *Un épisode de la politique de Juan de Gauna, 1603-1605*¹. Depuis la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne, Philippe II et son successeur se sont demandés s'il valait mieux interdire ou autoriser le commerce avec les rebelles². De 1599 à 1603, on en était à l'interdiction complète. En 1603, formule nouvelle : le commerce est permis à tout le monde, même aux Hollandais, mais des tarifs prohibitifs, dont les sujets fidèles des Pays-Bas seront exemptés, doivent arrêter les étrangers. Le système fut mal appliqué et ne donna aucun résultat.

Si ce qui reste de la prospérité du XVI^e siècle s'est atrophié de plus en plus au XVII^e, le XVIII^e a amené un renouveau dont on n'avait pas, jusqu'ici, mesuré toute l'ampleur. Une série d'études, dues à deux jeunes érudits, MM. L. MICHELSSEN et L. COUVREUR, en ont éclairé les principaux aspects. — Malgré la fermeture de l'Escaut, Anvers était resté un marché de capitaux. De nouvelles fortunes, comme celle des Moretus, s'y étaient formées au cours du XVII^e siècle. Ces descendants de Plantin se sont enrichis, on le sait, grâce au monopole de la vente des livres liturgiques destinés à l'Espagne. A sa mort, en 1755, Jean-Jacques Moretus laissa une fortune de près de 2,000,000 de florins. Il avait placé son argent à travers toute l'Europe dans des entreprises commerciales ou en fonds d'État³. — La Compagnie d'Ostende semblait devoir être un des principaux facteurs du renouveau. Même après sa suspension (1727) et son interdiction par le traité de Vienne (1731), elle continua à jouer un rôle. Reprenant les recherches de M. Huisman, M. Michielsen analyse sa gestion durant cette dernière période, donne de nombreux détails sur ses placements de fonds auprès de compagnies étrangères et établit que dividendes et restitutions de capital se sont élevés à plus de deux fois et demie le capital versé⁴.

Le même auteur étudie la compagnie de Trieste et de Fiume⁵, restée jusqu'ici inconnue aux historiens ou confondue par eux avec la compagnie asiatique de Trieste. C'était une entreprise industrielle, fixée dans les États héré-

1. *RUB*, 1937, p. 362-386.

2. Cf. J. H. KERNKAMP, *De Handel op den vijand, 1572-1609*. II : 1588-1609. Utrecht, 1934, 411 p.

3. L. MICHELSSEN, *Nota's over den rijkdom en den boekhandel der Moretussen in de XVIII^e eeuw* (Notes sur la fortune et le commerce de livres des Moretus au XVIII^e siècle) (*De Gulden Passer* (Le Compas d'Or), nouvelle série, 14^e année, p. 53-60).

4. *Het einde van de Oostendsche compagnie* (La fin de la compagnie d'Ostende) (*BG*, 1937, p. 128-143).

5. *De compagnie van Trieste en Fiume, 1750-1800* (La compagnie de Trieste et de Fiume) (*BG*, XXVII, 1936, p. 70-91 et 181-223).

ditaires de l'empereur, mais lancée principalement avec des capitaux des Pays-Bas autrichiens et surtout d'Anvers. Le groupe Proli-Moretus a dominé l'entreprise et l'a fait se confiner dans le raffinage du sucre. Après des débuts difficiles, elle distribua de beaux dividendes vers 1778-1780. — M. Michielsen nous donne, enfin, une nouvelle étude d'ensemble sur les Proli¹. Des détails inédits avaient été fournis récemment par M. Denucé (notons, d'ailleurs, que le distingué archiviste d'Anvers a rendu possible la présente étude par son inventaire de l'*Insolvente Boedelkamer* ou « Chambre des faillites »). Les Proli furent mêlés à toute l'activité économique du XVIII^e siècle. Charles Proli († 1786) fut banquier, négociant en gros, actionnaire dans différentes entreprises du pays ; il plaça une partie de sa fortune à l'étranger, comme Jean-Jacques Moretus, et devint propriétaire de biens considérables dans la Campine et dans les Polders.

La première compagnie d'assurances aux Pays-Bas autrichiens fut l'œuvre d'un Anglais, James Dormer². M. Couvreur a étudié cet ancien assistant-paymaster des armées anglaises pendant la guerre de succession d'Autriche. Appuyé sur les « caissiers anversois » Cogels et van Ertborn, il joua peu à peu un rôle personnel et parvint, entre autres, à rendre Anvers indépendant d'Amsterdam pour l'importation de diamant brut. — Anvers, tout en cessant d'être un port, avait continué d'être un centre d'assurances maritimes, redouté même par Amsterdam. Des marchands isolés s'adonnaient à cette profession. C'est parce que les sociétés anglaises s'étaient vu interdire l'assurance d'entreprises coloniales étrangères que naquit l'idée de fonder à Anvers une organisation analogue (1754), qui fut la « Chambre impériale et royale d'assurances aux Pays-Bas³ ». Son monopole, limité au Brabant, la préservait contre la concurrence d'autres sociétés à actions, mais non pas contre celle des assureurs particuliers. — C'est cette limitation au Brabant qui explique comment, à l'occasion de la « Guerre maritime » (1778-1783), put naître à Ostende la « Compagnie d'assurance de la Flandre autrichienne » (1782), également compagnie à actions, au capital de 2,000,000 florins⁴.

Terminons cet aperçu sur l'activité commerciale à la fin de l'Ancien Régime en mentionnant l'article où M. J. MEES passe en revue tout ce que nous savons des consulats en Belgique avant 1789⁵. On connaît le rôle joué

1. *De familie de Proli* (La famille de Proli) (BG, XXVI, 1935, p. 273-307).

2. L. COUVREUR, *James Dormer, 1708-1758* (BG, 1935, p. 1-36).

3. L. COUVREUR, *De eerste verzekeringscompagnie te Antwerpen, 1754-1793* (La première compagnie d'assurances à Anvers) (*Tijdschrift voor economie en sociologie*, II, 1936, p. 145-174).

4. L. COUVREUR, *De verzekeringsmarkt der Oostenrijksche Nederlanden op het einde van de XVIII^e eeuw* (Le marché d'assurances maritimes aux Pays-Bas autrichiens à la fin du XVIII^e siècle) (ASEB, LXXX, 1937, p. 58-86).

5. *Het consulaatswezen in België tijdens vroegere eeuwen* (Les consulats en Belgique aux siècles passés) (BG, XXVI, 1935, p. 107-136).

des
iné
uts
iel-
Des
ail-
nde
»).
les
tes
me
la
ut
en
es-
rt-
re
nt.
in
r-
és
n),
».
re
l-
l-
e
é
des institutions à Bruges et à Anvers. Elles disparurent de cette dernière ville après l'époque de splendeur, pour reparaitre à Ostende à partir de la paix de Münster, contre le gré, chose curieuse, des autorités gouvernementales et locales. Le plus ancien consul belge à l'étranger est un nommé Nicolas Cazier, installé à Cadix dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

L'histoire de l'industrie à la même époque est représentée par un important article de M. Ét. SABBE sur la production de toiles de lin¹. L'auteur examine les répercussions de la politique douanière de la France. Des mesures protectionnistes (élévation de tarifs, obligation de plomber les tissus étrangers à la France) causèrent en Flandre, vers le milieu du XVIII^e siècle, une véritable crise. Il n'était pas toujours facile de se défendre : si les châtelaines tisserandes préconisaient l'interdiction de sortie pour le lin brut, les pays de Waas et de Termonde, purement agricoles, s'y opposaient.

On sait que M. Sabbe est aussi l'auteur d'éloquents plaidoyers en faveur de la conservation des archives économiques². Lui-même a tenu à montrer par un exemple concret tout le parti que l'on peut en tirer. Il a analysé le fonds des mines de Vedrin et de Marche-les-Dames (plomb et, accessoirement, fer)³. Cette documentation commence en 1633 et s'étend sur trois siècles. Elle est particulièrement intéressante pour le début du XIX^e siècle, car il nous est resté très peu de fonds d'entreprises privées de cette époque.

Sur l'histoire de l'agriculture à l'époque moderne, signalons une étude sur le bail à ferme de M. M. DELTENRE⁴. Elle est circonscrite au pays de Thuin, partie de la région limoneuse parsemée de grandes fermes abbatiales. Les fermages y sont souvent mixtes, partie en espèces, partie en denrées (pour enrayer les effets des baisses monétaires). Comme ailleurs, on y constate une augmentation du fermage au cours du XVIII^e siècle ; mais l'enrichissement des paysans prend une allure bien plus forte encore. On est d'autant plus frappé de la survie des corvées.

Avec l'*Histoire des routes belges* de M. P. CHRISTOPHE⁵, nous abordons déjà l'époque contemporaine. Quelques chapitres introductifs, bons, mais succincts, esquissent le sujet jusqu'à l'époque autrichienne incluse. A partir de la période française, qui provoque une abondante législation, mais peu de réalisations, le sujet est plus creusé. Le gouvernement hollandais met sérieusement la main à la tâche, puis les vingt premières années qui suivent

1. *De Vlaamsche vlasnijverheid en Frankrijk in de XVIII^e eeuw* (L'industrie linière flamande et la France au XVIII^e siècle) (*Handelingen v. d. Kon. Gesch. en oudh. Kring v. Kortr.*, nieuwe reeks, XIV, 1936, p. 1-25).

2. *Les archives économiques* (*Archives, bibliothèques et musées de Belgique*, XI, 1934, p. 7-33) ; même titre (*Revue d'économie politique*, 1935, p. 1567-1585).

3. *Les archives des mines de Vedrin et de Marche-les-Dames* (*ASAN*, XLII, 1937, 26 p.).

4. *Note sur le bail à ferme dans le pays de Thuin au XVIII^e siècle* (*Mémoires du Congrès international pour l'étude du XVIII^e siècle belge*). Bruxelles, 1935 ; Thuin, 1936, 43 p.

5. *Annales des travaux publics de Belgique*, 2^e série, XXXVI, 1935, p. 167-298.

la révolution de 1830 voient doubler la longueur de la grande voirie. Après 1850, la concurrence du chemin de fer paralyse le mouvement ; enfin, l'automobile provoque la renaissance de la route depuis le début de ce siècle. — Un heureux hasard a fait paraître à peu près en même temps un livre qui forme en quelque sorte le complément du précédent. M. J. PAULY retrace l'histoire des voies ferrées pendant le premier quart de siècle de leur existence¹. Il importe, dans ce laps de temps, de distinguer les dix premières années des quinze suivantes. Au début, l'État construisit le réseau principal ; à partir de 1845, il concéda à des compagnies privées de nouveaux tronçons d'ordre secondaire. Pour son propre réseau, il adopta un tarif uniforme ; pour les voies concédées, il fixa, au contraire, un tarif en rapport avec les capitaux engagés. Plus tard, pour unifier les tarifs, il lui fallut racheter les exploitations des compagnies. L'ouvrage est fait au moyen de coupures de discours parlementaires reliées par un commentaire. De là le titre.

Le mémoire de M. F. E. DE VISSCHERE sur le système fiscal belge ne relève pas uniquement de la discipline historique². Mais, si les principes qui régissent les contributions du pays y sont longuement discutés, l'évolution, elle aussi, en est nettement marquée. Depuis la loi de 1821, il n'y a plus à signaler, comme nouveautés importantes, jusqu'à la guerre de 1914-1918, que la loi de 1851 en matière successorale et celles de 1913 modifiant, entre autres, le droit de patente. La plus grande partie du livre est consacrée à la période d'après-guerre, qui reste en dehors des limites de ce bulletin.

M. L. DECHESNE a donné un bref aperçu sur les industries textiles au XIX^e siècle³. On remarquera les développements sur le remplacement du travail à la main par le travail mécanique, sur l'allure du développement de la draperie verviétoise, sur l'organisation commerciale qui a permis à l'industrie du coton de résister à la concurrence. — La crise de l'industrie linière à domicile (1845-1848) poussa le gouvernement à encourager l'introduction de nouvelles branches d'activité. Il faut signaler, parmi celles-ci, l'industrie de la soie, que décrit M. H. VAN DEN ABEEL dans un petit livre bien présenté⁴. Elle fut introduite à Deinze (Flandre orientale) en 1848, par un nommé Ricard, originaire de Lyon. C'est à elle que cette petite ville doit aujourd'hui sa prospérité.

Condensant ses travaux antérieurs sur la métallurgie en Belgique et étendant son exposé au Congo, M. E. PROST a écrit un manuel destiné au grand public⁵. L'historien, toutefois, le consultera avec fruit, surtout s'il veut se

1. *Le chemin de fer et le Parlement, 1835-1860*. Bruxelles, 1935, 258 p.

2. *Het Belgische belastingwezen en zijn grondbeginselen* (Le système fiscal belge et ses principes fondamentaux). Bruxelles, 1935, 333 p.

3. *Les industries textiles en Belgique* (*Revue des sciences économiques*, 1936, 36 p.).

4. *Het onstaan der zijdenijverheid in de stad Deinze, 1847-1862* (La naissance de l'industrie de la soie dans la ville de Deinze). Ledeburg-Gand, 1936, 134 p.

5. *La métallurgie en Belgique et au Congo belge. Historique et situation actuelle* (*Bibliothèque scientifique belge*). Liège, 1936, 340 p.

renseigner de façon rapide et précise sur les procédés en usage aux siècles passés et sur leur application.

HISTOIRE URBAINE

Dans le volume d'*Études* dédié par ses anciens élèves à celui qui fut le grand maître de l'histoire urbaine, deux contributions ont trait aux problèmes que posent les premiers siècles du développement des villes. L'auteur de ces lignes essaye de définir *La banlieue primitive des villes flamandes*¹. Dans la consignation du droit d'Arras, rédigée à l'époque de Philippe d'Alsace et adoptée ensuite par les autres grandes villes du comté, il est question d'une banlieue à propos de certaines dispositions de droit pénal. On étudie comment ces stipulations toutes théoriques ont été conciliées avec une réalité bien plus complexe. — M. Ant. DE SMET retrace la formation et la croissance des petites villes qui sont nées entre 1180 et 1300 sur les bords du Zwin comme avant-ports de Bruges². Leur fortune a été éphémère et liée à l'état de l'estuaire : elles « se sont créées dans une région d'évolution, à un moment où le site restreint offrait des avantages notables de circulation, qui permettaient de tirer parti de la situation ».

Deux des principales villes brabançonnes, Bruxelles et Louvain, ont fait l'objet de recherches qui donnent lieu à de suggestifs rapprochements. Le travail de feu G. DES MAREZ a pu voir le jour grâce aux soins pieux de MM. P. BONENFANT et F. QUICKE³. Notre regretté collègue, dans une ample introduction géographique, explique la formation du milieu urbain par le milieu physique. Bruxelles, comme d'autres villes brabançonnes, naquit à l'intersection d'une route fluviale avec la route terrestre qui conduit du Rhin à la mer du Nord. Logiquement, elle aurait dû apparaître plus au nord, à mi-chemin entre son emplacement effectif et le site de Vilvorde. Mais l'existence d'un *castrum* dans l'île Saint-Géry la fit se fixer un peu plus au sud. Un embarcadère et un marché se formèrent à proximité. Quittant les bas-fonds de la Senne, la ville gagna les hauteurs, surtout depuis que le duc Henri I^{er} eut abandonné l'île pour se fixer sur le Coudenberg. — L'un des deux éditeurs de cet ouvrage posthume, M. P. Bonenfant, a repris une

1. EP, p. 389-401.

2. *L'origine des ports du Zwin : Damme, Mude, Monikerede, Hocke et Sluis* (EP, p. 125-141).

3. *Le développement territorial de Bruxelles au Moyen Age. Étude de géographie historique urbaine* (1^{er} Congrès international de géographie historique, t. II). Forest-Bruxelles, 90 p. — C'est le moment de signaler l'ouvrage posthume de Des Marez, *Études inédites publiées par un groupe de ses anciens élèves* (Bruxelles 1936, 181 p.). L'étude *De la phase préconstitutionnelle dans la formation des villes belges* constitue l'exposé le plus complet de cet espèce de retour à la théorie domaniale de l'origine des villes qui a marqué les dernières années du maître. La plupart des autres, consacrés à différents aspects du passé de Bruxelles, forment, au contraire, de solides contributions à l'histoire urbaine.

question soulevée par son maître et est arrivé à des résultats assez différents¹. Alors qu'il y a une quarantaine d'années les érudits locaux dataient d'environ 1100 le tracé des premiers remparts de Bruxelles, Des Marez ne les faisait remonter qu'au XIII^e siècle. M. Bonenfant montre qu'ils doivent être antérieurs à 1134 et tend même à admettre l'ancienne thèse. Un rapprochement avec d'autres villes brabançonnes, flamandes et liégeoises en confirme la possibilité. J'ajouterai que les recherches les plus récentes tendent à reporter l'apparition des phénomènes caractéristiques pour l'autonomie urbaine (fortifications, consignations du droit, magistratures), à une époque plus éloignée qu'on n'avait coutume de le faire en ces dernières décades.

L'histoire de Louvain au Moyen Age a fait l'objet de deux solides études dues à J. CUVELIER². La première nous retrace les origines. Louvain est né au pied d'un *castrum* situé sur la Dyle. Tout se passe comme à Bruxelles, avec cette seule différence que le point fortifié se trouve cette fois sur la route même qui traverse la rivière d'est à ouest. Le premier château, dû sans doute aux Normands (battus à Louvain en 891), est bientôt délaissé pour un autre. Ce dernier est construit dans une île, exactement comme celui de Saint-Géry. Il sera abandonné pour un troisième, bâti sur le Mont-César vers 1230-1232, c'est-à-dire une trentaine d'années après que le duc eut édifié sa nouvelle résidence de Bruxelles sur les Coudenberg. Mais Louvain ne devait pas connaître les belles destinées de la future capitale belge. Au XIV^e siècle, on avait encore des illusions à cet égard. La nouvelle enceinte (1357-1363) engloba un territoire six fois aussi vaste que l'ancienne. Mais la population, bien loin d'augmenter, eut bientôt une tendance à diminuer. — Le deuxième volume de M. Cuvelier n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, un traité complet des institutions de Louvain. Il embrasse les cinq matières suivantes : le droit en vigueur dans la ville (*leges lovanienses*), le représentant du prince (le *meyer*), le magistrat (l'*échevinage*), le Conseil et le Large Conseil. Fort intéressante est la manière dont M. Cuvelier parvient à reconstituer l'ancien droit de Louvain : il ne nous en est pas resté de consignation pour la ville même, mais on peut en reconnaître les stipulations dans les chartes-lois conservées par les localités secondaires auxquelles a été accordé ce droit. Quant aux rapports entre l'*échevinage* et le Conseil, ils font songer à ceux qui régissaient ces corps à Liège, et peut-être y a-t-il eu ici une réelle influence de la ville mosane.

La troisième ville importante du duché, Anvers, est, on le sait, l'objet

1. *Les premiers remparts de Bruxelles* (ASAB, XL, 1936, p. 7-47).

2. *La formation de la ville de Louvain des origines à la fin du XIV^e siècle* (ARB, Mém. in-4^o, 2^e série, X). Bruxelles, 1935, 200 p. — *Les institutions de la ville de Louvain au Moyen Age* (Ibid.). Bruxelles, 1935, 276 p. — M. Cuvelier a publié, en outre, des pièces justificatives se rapportant au deuxième ouvrage : *Documents inédits concernant les institutions de la ville de Louvain au Moyen Age* (BCRH, XCIX, 1935, p. 251-307).

d'un ouvrage extrêmement détaillé. Depuis notre dernier bulletin, quatre nouveaux volumes ont paru. L'auteur, M. le chanoine Fl. PRIMS¹, nous y retrace successivement la situation économique et religieuse sous la domination flamande (1356 à 1405), puis l'histoire politique et économique sous le régime bourguignon (1406-1477). A mesure que l'œuvre avance, l'exposé devient de plus en plus analytique : on y trouvera des tableaux des valeurs monétaires et du prix des céréales, le détail des recettes urbaines, ou encore des listes de chanoines, répartis en résidants, non résidants, expectants. Bref, nous trouvons ici une mise à pied d'œuvre de matériaux anversois aux fins d'un sujet à cadre plus général.

Encore M. Prims ne réussit-il pas à intégrer tous les résultats de ses recherches dans sa *Geschiedenis van Antwerpen*. Chaque année, il réunit en un volume d'*Antverpiensia*² les articles qu'il a publiés dans la presse quotidienne. Il s'agit, cette fois, de digressions en marge du règne d'Antoine de Bourgogne (1935), de Philippe le Bon (1936) ou de l'histoire religieuse au xv^e siècle (1937). D'autres contributions ont été suggérées par l'approche du centenaire de tel ou tel grand homme (Érasme, 1936 ; Marnix, 1937).

L'histoire urbaine en Belgique se confine généralement dans le Moyen Age. L'*Histoire contemporaine du Grand-Bruxelles*³ de M. G. JACQUEMYSN constitue une exception à cette règle. A la vérité, le titre promet plus que ne nous donne le livre. L'auteur n'a pas entendu décrire la vie tout entière de l'agglomération. Il s'est borné à faire l'histoire des voies et des moyens de communications. Sans doute est-ce le problème essentiel dans le cas d'une agglomération qui a vu sa population sextupler en quatre-vingts ans. Il s'est compliqué du fait que la surface de la commune de Bruxelles était déjà entièrement bâtie en 1830 et que les communes limitrophes ont gardé leur autonomie. La ville a dû lutter pour assurer l'urbanisation de ses faubourgs. Elle a pu compter sur le concours de la province et de l'État et sur l'appui personnel de Léopold II. La nomination d'un inspecteur voyer pour l'agglomération a grandement facilité les choses.

DÉMOGRAPHIE ET HISTOIRE SOCIALE

Deux contributions à la démographie ont vu le jour. Au moyen de données fournies par le polyptyque de Saint-Bertin, j'ai essayé de déterminer la densité de la population, au ix^e siècle, de quelques villages faisant partie du domaine de cette abbaye. J'arrive à un chiffre assez élevé, trente-quatre

1. *Geschiedenis van Antwerpen* (Histoire d'Anvers). Bruxelles, V, 2 ; V, 3 (1935) ; VI, 1 (1936) ; VI, 2 (1937) ; XII-279, x-208, XVI-207, XI-219 p.

2. *Antverpiensia. Losse bladzijden tot de Antwerpsche Geschiedenis*, IX (1935), X (1936), XI (1937). Anvers, 1936, 1937, 1938, 408, 367, 447 p.

3. Bruxelles, 1936, 248 p., 40 pl. hors texte.

habitants par kilomètre carré, mais qui correspond sensiblement aux résultats auxquels a abouti M. F. Lot, pour d'autres régions, en se basant sur le polyptyque de Saint-Germain-des-Prés¹. — M. Jos. DE SMET a rangé systématiquement les données contenues dans un dossier et dans trois registres, tous relatifs à un dénombrement de foyers fait en 1469 en Flandre et dans d'autres possessions du duc de Bourgogne². Sans avoir la valeur des dénombrements du Brabant publiés jadis par M. J. Cuvelier, il est cependant appelé à rendre de sérieux services. Utilisé avec prudence, il aidera peut-être un jour à établir une rudimentaire courbe de la population.

Un jeune historien hollandais, M. P. C. BOEREN, nous a donné une étude d'ensemble sur les tributaires d'église en Flandre³ (classe pour laquelle M. L. Verriest a créé en Hainaut le terme de « sainteurs »). L'auteur considère leur condition comme étant de nature servile. Ils ne « constituent pas une classe au sens juridique du mot ». Leur condition, d'ailleurs, n'est pas uniforme : dans le ressort d'une seule église coexistent autant de lois que de tarifs de capitulation. L'étude est peut-être trop rigoureusement juridique et manque un peu de perspective historique. L'avant-dernier chapitre contient un intéressant essai de démographie : aux XIII^e-XIV^e siècles, les tributaires d'église auraient été au minimum 20,000 dans la seule Flandre flamingante.

En guise de préparation à un ouvrage d'ensemble sur le patriciat gantois en tant que classe, M. Fr. BLOCKMANS nous a dessiné les silhouettes de quelques-uns de ses représentants les plus caractéristiques⁴. Ce sont : Gilbertuten Hove, type du patricien flamand d'avant 1300, comparable point pour point au fameux Jehan Boinebroke de Douai, si admirablement décrit par M. Espinas ; Wouter van der Meere, *homo novus*, grand manieur d'argent, mais qui, malgré sa fortune, se voit tenu à l'écart de la caste des *vir hereditarii* ; Alexander ser Braemzoon, qui vécut dans la première moitié du XIII^e siècle, au moment de l'apogée de sa classe, et, enfin, Wasselin Haec, partisan du roi en 1302, chassé par les événements de cette année, qui va se refaire une fortune dans l'exil au point de devenir le contribuable le plus imposé de la capitale française. — Le même auteur a publié le dossier concernant une guerre civile entre patriciens gantois (1293 à 1306) et l'a fait précéder d'une analyse minutieuse des événements y relatés⁵.

Depuis la synthèse vieillie d'Alberdingk Thym (1883), il n'avait plus paru

1. *De bevolkingsdichtheid in de IX^e eeuw. Poging tot schatting* (La densité de la population au IX^e siècle. Tentative d'évaluation) (*FAHB*, 1935, p. 107-116).

2. *Le dénombrement des foyers en Flandre en 1469* (*BCRH*, XCIX, 1935, p. 105-150).

3. *Étude sur les tributaires d'église dans le comté de Flandre du IX^e au XIV^e siècle*. Amsterdam, 1936, XXI-184 p.

4. *Peilingen nopens de bezittende klasse te Gent omstreeks 1300* (Coup de sonde au sujet de la classe possédante à Gand vers 1300) (*RBPH*, XV, 1936, p. 496-516 ; XVI, 1937, p. 632-665).

5. *Een patricische vete te Gent op het einde der XIII^e eeuw* (Une guerre privée entre patriciens de Gand à la fin du XIII^e siècle) (*BCRH*, XCIX, 1935, p. 573-692).

d'étude sur les institutions charitables dans la Belgique du Moyen Age. Grâce au classement des archives de Louvain, dû à M. J. Cuvelier (ville) et à M. M. Bourguignon (assistance publique), une monographie consacrée à cette ville était devenue possible. Un historien américain, M. W. J. MARX, s'en est chargé¹. Tous les établissements y sont systématiquement passés en revue. Il s'en dégage quelques conclusions d'ordre général. Des études parallèles permettraient de constater si elles se vérifient pour d'autres villes : par exemple, le contrôle de la charité s'est-il trouvé aux mains de l'Église, comme à Louvain, avant de passer dans celles du magistrat, ou bien le rôle de ce dernier y apparaît-il comme prépondérant dès le début?

On admettait jusqu'ici qu'Espagnols et Belges, dans les Pays-Bas du XVII^e siècle, ont vécu côté à côté sans qu'il y ait eu entre eux un contact intime. M. J. LEFÈVRE démontre que cette vue est erronée². Il y a eu de nombreux mariages mixtes, et les Espagnols se sont installés dans l'administration, dans la cléricature et dans la propriété féodale.

HISTOIRE DU DROIT

M. Fr. L. GANSHOF a étudié le fauxsement de jugement. Le droit flamand ne favorise pas cette sorte de plainte contre des membres d'un tribunal souponnés d'avoir rendu volontairement un faux jugement³.

Nous avons signalé jadis les deux premiers tomes du traité que M. E. M. MEYERS, professeur à l'Université de Leyde, consacre à ce qu'il appelle le « droit de succession ligure ». L'auteur entend par là, on le sait, le droit des non-nobles, qu'il considère comme antérieur aux invasions germaniques. Le tome III est consacré au droit de succession de la Flandre orientale. Les caractères « ligure » se retrouvent nettement dans les châtellenies de Gand (y compris les Quatre-Métiers) et d'Audenarde et dans le pays d'Alost, tandis que la châtellenie de Courtrai, la seigneurie de Renaix et le pays de Waas forment des régions de transition. Une fois de plus, nous nous trouvons en présence d'un excellent traité de droit successoral pour la région envisagée⁴.

Deux études ont trait à l'alleu urbain. Alors que Kurth ne trouvait à Liège, au XII^e siècle, que des censives domaniales, M. A. HANSAY⁵ y dis-

1. *The development of charity in medieval Louvain*. New-York, 1936, XIV-124 p.

2. *La compénétration hispano-belge aux Pays-Bas catholiques pendant le XVII^e siècle* (RBPH, XVI, 1937, p. 599-621).

3. *Étude sur le fauxsement de jugement dans le droit flamand des XII^e et XIII^e siècles* (BCRALOB, XIV, 1935, p. 115-140).

4. *Het Ligurische erfrecht in de Nederlanden*. Deel III : *Het Oost-Vlaamsche erfrecht* (Le droit successoral de la Flandre orientale). Haarlem, 1936, 103 + 243 p. — Rechtshistorisch Instituut, Leyde, Serie II, 71.

5. *Note critique concernant l'histoire de la propriété foncière à Liège au Moyen Age* (EP, p. 191-197).

tingue, en 1175, soit un « alleu franc qui a persisté, soit un alleu de style nouveau, ce qui est plus vraisemblable ».

De même, M. Fr. BLOCKMANS reconnaît des alleux urbains à Gand, dans le quartier d'outre-Lys, dès avant 1200, ce qui confirme l'opinion selon laquelle, contrairement à ce que pensait Des Marez, la ville primitive s'élevait sur les deux bords de la rivière, et non pas sur la rive droite seulement¹.

Hans VAN WERVEKE,
Professeur à l'Université de Gand.

Janvier 1939.

1. *Bijdrage tot de studie van het stedelijk « allodium » te Gent* (Contribution à l'étude de l'alleu urbain à Gand) (*BCRALOB*, XIV, 1935, p. 141-156).

CINQUANTE ANS DE TRAVAIL HISTORIQUE EN POLOGNE

La Pologne a possédé de tout temps des historiens de premier ordre, mais ce n'est guère que depuis cinquante ans que le mouvement historique en Pologne a pris un caractère organisé et un essor vraiment intense.

Au moment de la fondation de la Société historique de Lwów, en 1886 (cette Société s'étant, après la guerre, transformée en une Société polonaise d'histoire groupant tous les centres d'activité historique en Pologne), le travail était fractionné et présentait un caractère régional. Lwów était alors la véritable capitale des études historiques polonaises avec son Musée Ossolineum, ses publications : *Monumenta Poloniae Historica* et les *Akta Grodzkie i Ziemskie* ; ses maîtres : X. Liske, Malecki, Wojciechowski, W. Kętrzynski, O. Balzer. Bientôt après, Cracovie la suivit dans cette voie, après la création de l'Académie, en 1872, et la formation dans le sein de cette Académie d'une commission historique (l'office central en Pologne de publication des documents historiques), avec son ancienne Université jagelonienne repolonisée et ses maîtres : Bobrzynski, Szuski, Smolka, Zakrzewski. Varsovie, sous une domination ennemie de toute civilisation, possédait cependant des savants éminents : Korzon, Pawinski, Smolenski, Rembowski, mais était dépourvue des possibilités de développement régulier. La bibliothèque des comtes Krasiński, des revues telles qu'*Ateneum* ou *Biblioteka Warszawska*, une Encyclopédie illustrée, la Caisse Mianowski ne pouvaient suppléer qu'imparfaitement à l'absence d'organismes normaux de la vie scientifique.

Au moment de la formation, en 1886, du *Kwartalnik Historyczny*, la grande œuvre de Liske, c'était avant tout l'histoire médiévale polonaise qui était en pleine floraison. Un large programme de publications avait été soigneusement établi et exécuté avec beaucoup de succès. Les études diplomatiques et les polémiques sur ce terrain concentraient l'intérêt du monde savant polonais. Bientôt à côté de celles-ci naquirent des travaux sur la formation de la société polonaise du haut Moyen Age, nouveau sujet de controverses souvent bien aiguës, qui se transformèrent après 1900 en un double courant de recherches : les études héraldiques et généalogiques d'un côté, celles relatives à la colonisation primitive du sol polonais de l'autre. On pourrait même dire

que ces dernières constituaient un trait caractéristique de la science historique polonaise de la fin du XIX^e siècle. Au XX^e siècle, on a vu s'y ajouter des travaux poursuivis, surtout depuis 1920, sur la géographie historique et l'étude de registres judiciaires employée pour établir le processus de la formation de la société polono-slave. Le problème des Normands en Pologne, dit de Jomsborg, n'a pas perdu non plus son actualité ; enfin, un autre phénomène reste à noter : c'est la formation parallèle, vers la fin du siècle passé, d'une nouvelle discipline historique, celle de l'histoire des institutions politiques et juridiques polonaises. Ce sont d'abord les origines de l'État polonais et l'introduction de l'Église en Pologne, puis la fin du XIII^e et du XV^e siècle qui furent surtout étudiées. L'histoire des institutions devint aussi une branche spéciale et autonome de l'enseignement universitaire et, avec le droit comparé, elle occupe une place essentielle de notre bilan scientifique. Il faut aussi ajouter, au commencement du XX^e siècle, l'histoire économique, spécialement celle du Moyen Age.

De même, l'histoire de la Lithuanie médiévale, qui fut autrefois l'objet préféré des études en Pologne, délaissée ensuite, reprend après 1913 sa place dans notre histoire. Très développée avec le temps, elle forme actuellement une partie importante de l'histoire médiévale en Pologne. Parallèlement, on doit noter pour l'époque d'après-guerre de nombreuses études sur les rapports entre la Pologne et ses voisins : Ruthénie, Moscou, l'Ordre teutonique, Byzance, la Bohême, la Hongrie, la Suède, etc...

Bien que le nombre de travaux purement diplomatiques et l'intensité des publications des sources se soient affaiblis ces derniers temps en Pologne, l'histoire médiévale y occupe toujours le premier rang.

L'histoire moderne fut la seconde en date à se développer à partir de 1885, année de la première mission à Rome organisée par l'Académie de Cracovie et des publications des documents qui suivirent. Depuis cette date, à Cracovie et à Varsovie, le XVI^e siècle est étudié avec préférence. Puis on passa à la fin du XVIII^e, poussé dans cette direction par le Père Kalinka, pour revenir ensuite au commencement du même siècle. L'époque de Sobieski fut aussi l'objet de quelques travaux.

Ce qui caractérise dans ce domaine le XX^e siècle, c'est l'intérêt particulier porté aux problèmes de l'accès à la mer. La question baltique, les luttes pour la mer, les relations polono-suédoises à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, les origines d'une marine militaire, les idées concernant ces problèmes — voilà les principaux sujets de recherches d'histoire moderne.

L'histoire de la Réforme, très étudiée il y a cinquante ans, a perdu son caractère primitif pour se transformer ensuite, dans les vingt dernières années, en une histoire de la civilisation au plus large sens du mot. Elle est devenue une discipline indépendante dans le cadre des recherches historiques générales.

Enfin, il faut souligner que les réformes politiques et les institutions, les relations politiques du XVII^e et du XVIII^e siècle ne furent pas délaissées com-

plètement, mais c'est toujours le xvi^e siècle, la Pologne jagelonienne, qui domine dans les travaux d'histoire moderne en Pologne.

Elle a dû d'ailleurs céder le pas à la troisième, la plus jeune de toutes, l'histoire contemporaine, qui, au fond, s'est délivrée de l'influence des Mémoires et n'est devenue une véritable discipline scientifique qu'à partir de 1900. C'est alors qu'Askenazy a tracé le premier programme d'études d'histoire polonaise au xix^e siècle, c'est à partir de cette date que l'Académie de Cracovie a entrepris la publication d'une nouvelle série de sources pour l'histoire contemporaine de la Pologne. L'époque napoléonienne domine sur ce terrain jusqu'à 1914. Après la Guerre, le recouvrement des archives enlevées autrefois du pays et revendiquées par les traités de paix, et une parfaite liberté d'accès aux collections publiques et privées, a poussé les esprits polonais vers l'étude de la période comprise entre les insurrections de 1830 et de 1863. On y a travaillé, en suivant deux voies : une méthode biographique et une méthode socio-psychologique furent adoptées parallèlement pour résoudre les différents problèmes si compliqués où les relations économiques et sociales, d'un côté, et, de l'autre, les relations personnelles, d'idées, de politique entre la Pologne et les autres peuples européens ont dû être mises en évidence.

Avec le temps, deux nouvelles spécialités se sont différenciées dans le sein même de l'histoire contemporaine. En premier lieu, l'histoire militaire. Devenue indépendante, elle a pris un grand essor en étendant son champ d'activité sur toutes les périodes de l'histoire nationale. Ensuite, surtout à partir de 1921, sous l'influence directe et personnelle du maréchal Pilsudski, qui joua aussi le rôle d'initiateur dans le domaine des études sur 1863, une histoire contemporaine purement scientifique vient d'être créée.

La dernière et la plus jeune de toutes est, en Pologne, l'histoire de l'Antiquité. Elle se libéra de la philologie classique entre 1905 et 1913 pour devenir, après la guerre, matière d'enseignement dans toutes nos Universités et voir se développer un important courant de travaux, recherches et publications. Concentrés surtout à Varsovie, mais représentés aussi à Cracovie, Lwów et Lublin, les historiens de l'Antiquité traitent de préférence de la Grèce, de son organisation démocratique, de l'historiographie grecque, de la Rome république, de l'époque du principat et du haut empire, de l'Égypte, de la Palestine et, plus récemment, de la papyrologie. La science polonaise peut se louer des résultats obtenus dans le domaine de l'histoire de l'Antiquité, mais on n'en parlera pas dans ce Bulletin, limité strictement à l'histoire nationale. De même pour l'histoire universelle, qui a pris en Pologne un essor assez considérable, surtout depuis une quinzaine d'années, vu le nombre important de jeunes savants formés dans les Universités d'après-guerre qui se consacrent à l'histoire des autres nations, principalement au haut Moyen Age européen et à l'étude des institutions sociales.

Les progrès du développement des sciences historiques en Pologne furent marqués d'une manière très prononcée par nos congrès nationaux d'histoire. L'école, dite de Cracovie, consacrée surtout au Moyen Age et au xvi^e siècle,

avec une inclination pour le pessimisme dans l'appréciation de l'ensemble de notre passé historique, et l'école de Lwów, adonnée à la pure érudition, ont dû changer leur attitude après 1890, en ouvrant d'une manière plus libérale la voie à l'histoire moderne et à l'optimisme pour le jugement général, ainsi qu'à l'histoire des institutions politiques et juridiques (État et Église).

Le Congrès de 1900 fut marqué par l'adoption de l'histoire contemporaine par la science officielle. Au Congrès de 1925, où l'unification de notre travail historique sur tout le terrain de la République fut proclamée définitivement, s'opéra l'introduction de l'histoire militaire, comme discipline indépendante, et la constatation définitive de l'autonomie d'une histoire économique et sociale développée.

En 1930, un nouveau point de vue pour l'appréciation du passé, le point de vue réaliste, fut adopté et, en même temps, a pu être réglé le développement équilibré de toutes les branches de l'histoire, l'histoire du Moyen Age ayant de nouveau recouvré une place égale à celle de l'histoire moderne et contemporaine, et une forte curiosité se manifestant en province pour l'histoire régionale. Enfin, l'année 1935 nous apporta le triomphe de l'histoire lithuanienne avec les études sur le rayonnement de la civilisation polonaise chez tous ses voisins.

Marcel HANDELSMAN,
Professeur à l'Université de Varsovie.

I. L'HISTOIRE POLONAISE DU MOYEN AGE PENDANT LES CINQUANTE DERNIÈRES ANNÉES

Le travail ci-dessous, conformément d'ailleurs au cadre général tracé par la Rédaction, ne contient pas une présentation exhaustive du sujet, et en particulier il ne donne pas une bibliographie raisonnée de toutes les œuvres qui ont été publiées dans ce domaine. Beaucoup de détails de moindre importance ont dû être omis. Même des auteurs de mérite et leurs travaux n'ont pas toujours pu être pris suffisamment en considération. La tâche de l'auteur fut seulement de donner une appréciation générale de l'activité des historiens les plus éminents et, dans la mesure du possible, d'indiquer les courants principaux suivis par notre historiographie du Moyen Age. De cette manière, l'auteur s'est efforcé de trouver le point d'équilibre entre l'importance des individualités scientifiques éminentes et les influences des écoles historiques. Si toutefois, bien que seuls les phénomènes fondamentaux aient été pris en considération, l'article a pris des dimensions assez considérables, ceci résulte de l'importance que l'historiographie du Moyen Age a eue dans le développement de toute notre historiographie pendant les années écoulées. On peut dire que même les historiens qui n'ont pas exclusivement limité leur activité à la période du Moyen Age ont cependant plus d'une fois consacré à cette période une grande part de leurs travaux.

Parmi les études concernant notre sujet, outre le travail de Ladislas SMO-

LEŃSKI intitulé *Les écoles historiques en Pologne*, qui a paru en 1886, avant le début de la période dont nous parlons, nous mentionnerons le travail édité en français à l'occasion du VII^e Congrès international des Sciences historiques à Varsovie en 1933 par Bronislas DEMBIŃSKI, Oscar HALECKI et Marcel HANDELSMAN, sous le titre : *L'historiographie polonaise du XIX^e et du XX^e siècles* (Varsovie, 1933, 37 p.), qui ne se limite d'ailleurs pas à la période du Moyen Age. Cf. également Constantin WOJCIECHOWSKI, *Histoire de la littérature polonaise* (en polonais), 3^e éd., 1930, p. 332-340 et 366-372. On pourrait encore indiquer de nombreuses Revues bibliographiques raisonnées de certaines sections de l'historiographie ou de certaines années dans les périodiques spéciaux ; nous ne les énumérerons pas ici.

A l'instant où Xavier LISKE organisait la Société historique¹ et fondait le *Kwartalnik Historyczny*², l'historiographie polonaise du Moyen Age progressait sur des routes déjà antérieurement frayées. Dans les années précédentes, le mouvement scientifique s'était signalé par une vitalité particulière sur le terrain des éditions de sources. Les débuts de ce mouvement, après un long arrêt provoqué par les événements politiques et en particulier par les partages de l'État polonais³, remontent au delà du milieu du XIX^e siècle⁴, mais c'est seulement en 1856 que A. Z. HELCEL⁵ lance un mot d'ordre précis. L'échec de l'insurrection de 1863 approfondit ce nouveau retour vers le passé, qu'il convenait d'appuyer sur des bases solides. L'année 1870 est d'une grande importance par la création à Cracovie, près de la Société des Sciences et des Lettres, d'une Commission historique dirigée par Joseph SZUJSKI, commission dont la tâche principale était le travail d'édition⁶. En même temps, à Lwów, Xavier Liske prenait en mains l'édition, née de la fondation d'Alexandre STADNICKI, des *Actes des grods et des terres des temps de la République polonaise* des archives dites des Bernardins⁷.

1. La première réunion plénière des membres de la Société eut lieu le 14 octobre 1886.

2. 1^{er} volume en 1887.

3. Le XVIII^e siècle, outre les *Volumina Legum* de Stanislas KONARSKI, a donné des publications fondamentales comme le *Codex diplomaticus regni Poloniae et Magni ducatus Lithuaniae* de Mathieu DOGIEL, Wilno, t. I, 1758 ; t. IV, 1764 ; t. V, 1759 (le travail n'a jamais été achevé). NARUSZEWICZ, par suite de ses travaux sur l'histoire de Pologne, rassembla des matériaux et de nombreux extraits (Portefeuilles de Naruszewicz à la bibliothèque Czartoryski). Sur ses traces marchèrent ALBERTRANDY, NIEMCEWICZ et autres. Un coup fatal fut le transfert à Saint-Pétersbourg de la bibliothèque Zaluski en 1795 sur l'ordre de l'impératrice Catherine. Dans les années suivantes, le goût pour les recherches historiques fut réveillé surtout par LELEWEL, mais malgré cela pendant longtemps il n'y eut pas de nouvelles éditions de sources.

4. A côté des éditions de Édouard RACZYŃSKI (1840, 1845), c'est l'édition du premier volume du *Codex diplomaticus Poloniae* de RZYSZCZEWSKI et MUCZKOWSKI, élaboré par A. MUCZKOWSKI avec le concours de A. Z. HELCEL en 1847, qui possède une valeur de date critique.

5. Dans l'introduction au premier tome des *Monuments anciens du droit polonais*.

6. Le premier volume des publications de la Commission parut en 1872 (*Scriptores rer. Pol.*, t. I).

7. Le véritable début de la publication se place en 1868, mais le premier tome publié avant Liske ne répond pas aux espérances de la critique scientifique.

Capitale aussi fut l'année 1873, où la Société des Sciences et des Lettres de Cracovie fut transformée en Académie des Sciences et des Lettres, et depuis laquelle le travail d'édition put se développer sur une plus grande échelle. Sur le terrain des éditions en particulier, l'animation date donc déjà d'années antérieures, mais n'a pas faibli dans les années qui suivirent immédiatement 1886 et 1887¹. Le fait que l'on s'occupait des sources historiques eut pour conséquence d'inciter aux recherches critiques, qui se développèrent parallèlement dans ces mêmes années.

La fondation du *Kwartalnik* a été également précédée par des essais d'une nouvelle conception synthétique de l'histoire de la Pologne. En 1879 parut le *Précis d'histoire de la Pologne* de M. BOBRZYŃSKI², alors tout jeune, et, un an après, Joseph SZUJSKI publiait son *Histoire de Pologne succinctement racontée en douze livres*³. L'histoire du Moyen Age n'occupait d'ailleurs pas une place privilégiée, surtout chez Szujski. Bobrzyński lui consacrait plus d'attention, mais il n'a traité assez largement que la période finale de cette époque. A un passé récent se rapportait également la discussion sur les problèmes les plus généraux de l'histoire de Pologne⁴. On ne peut pourtant pas dire que ce soit justement vers ces problèmes que l'on se soit le plus souvent tourné dans les colonnes des premières années du *Kwartalnik*. Le but de ces travaux était tout autre : il s'agissait de construire la science historique, en commençant par les bases. Ce courant se rattache indiscutable

1. Des *Monuments historiques de la Pologne*, entrepris en 1864 par Auguste BIELOWSKI, devait peu après paraître le tome V — en entier en 1888 et en tirages à part déjà dans les deux années antérieures — qui est l'avant-dernier. Des *Monuments anciens du droit polonais*, commencés en 1856 par A. Z. HELCEL, les tomes IX et X parurent en 1888 et 1889, après quoi se produisit une longue interruption. Parmi les cartulaires régionaux étaient déjà édités en entier ceux de la Ruthénie Rouge (édité par Liske dans les tomes II à IX des *Actes des grods et des terres*) et quatre tomes de celui de la Grande-Pologne (éditions de Kórnik), enfin celui de Mazovie, mince et incomplet (J. T. Lubomirski), mais le tome II du cartulaire de Petite-Pologne parut précisément en 1886, tome dont le *Kwartalnik* rendit compte dans sa première année. Ce tome était en même temps le IX^e des *Monumenta medii aevi historica* édités par l'Académie, publication continuée intensivement pendant les années suivantes. Dans les *Actes des grods et des terres* de Lwów, après l'achèvement du cartulaire de Ruthénie Rouge, trouvèrent place, à partir du tome X, les actes des tribunaux des grods et des terres de Ruthénie Rouge, édités au début par Liske (jusqu'au tome XV). Le premier tome dont le *Kwart. Hist.* rendit compte fut le tome XI. Un certain ralentissement dans le mouvement de publication des sources du Moyen Age se fait sentir déjà dix ans plus tard environ.

2. En 1880 parut une deuxième édition augmentée, en deux volumes, en 1887-1888 ; une troisième et enfin, en 1927-1931, une quatrième édition en trois volumes, augmentée des temps postérieurs aux parages.

3. Il avait déjà publié auparavant une *Histoire de Pologne* (1862-1866). Sur les travaux de synthèse de J. Szujski, voir Bronisław DEMBICKI, *Szujski et sa synthèse historique*, étude lue à la séance publique de l'Académie des Sciences le 16 mai 1908. Cracovie, 1908.

4. Aux discussions provoquées par la parution de l'*Histoire de Pologne* de BOBRZYŃSKI prirent part Szujski, Kalinka, Liske et autres, et aussi Bobrzyński lui-même.

ment au nom du fondateur et premier rédacteur du *Kwartalnik*. Mais c'est de la manière la plus nette que les mots d'ordre actuels furent énoncés, dans le périodique à peine fondé, par un des élèves de Liske, BALZER. Il écrivait dans un de ses nombreux comptes-rendus : « La tâche de la science d'aujourd'hui est avant tout... d'analyser de la manière la plus détaillée les sources, d'enregistrer avec minutie chaque fait, en un mot de faire ce travail préparatoire qui, s'il est conduit à bonne fin, permettra alors seulement de tirer des conclusions plus générales, de construire une synthèse au sens le plus large de ce mot¹. » Et, bien que l'on ne puisse nier que la génération antérieure d'historiens, composée, comme certains l'appellent, des épigones de Lelewel², ait déjà rassemblé dans de nombreuses monographies d'importants matériaux historiques, cependant ce travail fut alors conduit de manière intensive, avec un esprit critique devenu plus aiguisé et l'emploi de meilleures méthodes de recherches.

Parmi les historiens de ce temps, la génération la plus âgée avait subi de nombreuses pertes. Étaient déjà morts l'éditeur de sources A. Bielowski (en 1876) et le synthéticien J. Szuski (en 1883). Plus tôt encore était mort l'éditeur et juriste éminent A. Z. Helcel (en 1870). Par contre, le sénateur Romuald HUBE (1803-1890) continuait à développer son activité scientifique, et son influence scientifique contre-balança celle de Helcel³. Travailant à Varsovie, Hube représentait la meilleure école juridique, tirant son origine de Savigny, le véritable fondateur (avec Eichhorn) de l'école historique du droit en Allemagne au début du XIX^e siècle⁴. C'est précisément en 1886 que Hube publia son *Droit polonais du XIV^e siècle : les tribunaux, leur pratique et les relations juridiques dans la société en Pologne au déclin du XIV^e siècle*, qui est la troisième et dernière partie d'un cours systématique de droit polonais aux XIII^e et XIV^e siècles. L'auteur, qui, dans son travail antérieur, a nié — contrairement à Helcel — l'existence d'un code commun des statuts de Casimir le Grand, démontrait alors que l'influence des dits statuts dans les temps ultérieurs n'a eu d'importance réelle que dans la mesure où ils restaient en accord avec l'ancienne coutume terrienne. Dans le développement ultérieur de l'histoire du droit et des institutions, l'influence de Hube s'est même montrée plus forte que celle de son adversaire. Sa mé-

1. *Kwart. Hist.*, t. I, p. 469.

2. Ladislas SMOLEŃSKI, *Les écoles historiques en Pologne* (les principales directions de vues sur le passé), dans *Écrits historiques*, t. III, p. 280.

3. Un portrait exhaustif de Hube a été écrit, peu après sa mort, par Stoslaw Laguna dans l'*Ateneum*, année 1890, t. III, p. 594-610, et réimprimé dans les *Œuvres* de Stoslaw LAGUNA (1915), p. 205-221.

4. Hube suivit les cours de Savigny à Berlin en 1823-1824 ; voir sa biographie dans les *Œuvres* de LAGUNA, p. 206. Selon Laguna, « Berlin ouvrit à Hube..... les larges portes de la science juridique, mais... notre chercheur conserva jusqu'à la fin de sa vie une position indépendante et même critique envers la science allemande » (p. 207). Le continuateur de Hube fut K. DUNIN dans *Le droit mazovien ancien* (1881).

thode précise et exacte rencontra aussi tout de suite l'approbation générale, et les représentants de la théorie de la nécessité de construire l'histoire en partant de la base reconnaissent dans la dernière grande œuvre de cet historien l'un de ces travaux préparatoires au meilleur sens du terme¹. Dans les années suivantes, Hube ne publia plus que des contributions moins importantes et un *Recueil de formules de serments en justice de Grande-Pologne et de Sieradz*².

C'est également de l'école juridique qu'est sorti Stosław LAGUNA (1833-1900), mais il représenta un domaine de préoccupations historiques notablement plus vaste³. Plus jeune de trente ans que Hube, il n'était déjà plus un homme jeune au temps de la fondation du *Kwartalnik* : il était de cinq ans plus âgé que le rédacteur lui-même et nettement plus âgé que la plupart des collaborateurs. Il était également très loin du milieu de Lwów par sa résidence habituelle à Varsovie. Malgré tout, sa collaboration au *Kwartalnik* fut très marquante. C'est dans les périodiques varsoviens, parmi lesquels l'*Ateneum*, et dans le *Kwartalnik Historyczny* que parurent la plupart de ses travaux. Laguna borna son intérêt à la période du Moyen Age, mais dans ces limites rien ne lui fut étranger. Il devint aussi l'un des médiévistes les plus importants de son époque. Il est à peu près impossible de le classer dans une école définie quelconque. Hube put être pour lui un modèle jusqu'à un certain point, mais il s'en différencia beaucoup par la forme de sa pensée et la direction de ses recherches. Il pénétra plus à fond que lui dans les matériaux historiques qu'il examina, qu'il analysa avec pénétration. Mais, à côté d'une telle attitude avant tout critique, ses possibilités créatrices se montrèrent limitées. En dehors de travaux strictement juridiques, son travail le plus personnel fut : *Deux élections* (travail, à vrai dire, inachevé, imprimé dans l'*Ateneum* de 1878), dans lequel il étudia la question de l'introduction en Pologne des réformes grégoriennes. Les articles de grande étendue, dans lesquels il analysait les publications nouvelles les plus importantes sur l'époque du Moyen Age, furent la partie la plus féconde de son œuvre scientifique⁴.

Stanislas SMOLKA (1854-1924)⁵ appartenait à une génération nettement

1. O. BALZER, dans le compte-rendu du *Kwart. Hist.*, t. I, p. 469.

2. A vrai dire, c'est une nouvelle édition augmentée.

3. Voir J. BIELIŃSKI, *Vie et écrits de Stosław Laguna*, dans *Écrits de S. L.* (1915), p. V-XLII.

4. Nous mentionnerons seulement les plus importants, comme : *Une nouvelle hypothèse sur l'origine de la noblesse polonaise* (sur l'œuvre de Piekosiński, 1890), *Les premiers siècles de l'Église de Pologne* (sur le livre de WI. Abraham, 1891) et *La généalogie des Piasts* (sur l'œuvre de O. Balzer). Il s'occupait de la même manière d'éditions et travaux sur les sources du Moyen Age, sur la sigillographie, et il édita lui-même des notices héracliques. Il a laissé en manuscrit beaucoup de travaux inachevés. Ses écrits posthumes ont été classés en portefeuilles par J. K. Kochanowski. Des informations sur eux sont données par J. BIELIŃSKI, *op. cit.*, p. xvii et suiv. Une notable partie de ces études est consacrée à l'histoire politique du XIII^e siècle.

5. Cf. le nécrologie dû à Stanislas Zakrzewski dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXVIII, 1924,

plus jeune : élève de Liske pendant un temps très court, il fut en relations avec le groupe de Lwów, puis, élève de Waitz à Göttingen, il subit directement l'influence de la science allemande. De ses deux maîtres, il prit la précision des recherches à laquelle il devait toujours rester fidèle, mais il se comporta avec le passé de manière tout à fait différente¹. Par la forme extérieure de ses travaux, il se rattacha à l'école dite « narrative », qui tire son origine d'Occident, de Thierry et de Macaulay et était représentée chez nous par Charles SZAJNOCHA. Il réussit à garder dans ses jugements un bon sens et une mesure qui, par moments, rappellent Laguna, malgré des différences profondes, et bien qu'il ne puisse naturellement pas être question ici d'influence directe, la date des travaux de Smolka qui entrent ici en ligne de compte étant plus ancienne. Smolka a commencé très jeune sa carrière scientifique² et cela justement par des travaux sur le Moyen Age, dont il devait plus tard s'éloigner. Dans les années qui ont précédé la fondation du *Kwartalnik Historyczny*, une longue série de ses travaux avait déjà paru et cela justement dans le domaine de l'histoire du Moyen Age. Son œuvre la plus connue : *Mieszko le Vieux et son siècle* (1881), dans laquelle il embrassait l'ensemble de cette période du point de vue de l'histoire politique et de l'histoire des institutions. Une série d'autres travaux concerne surtout l'histoire politique du XIII^e siècle et du XV^e. Il édita des documents (deuxième partie du *Cartulaire de Tyniec*) et il étudia les sources surtout historiographiques³. Il est aussi impossible d'omettre ses excellentes remarques sur le régime primitif de la Pologne des Piasts (1881, au tome XIV des *Rozpr. A.K. Dissertations de l'Académie*), remarques par lesquelles il prit part à la discussion bien connue sur les débuts de l'État et de la société polonais, défendant les thèses énoncées par lui peu avant dans *Mieszko le Vieux*. Dans les années qui suivirent la fondation du *Kwartalnik* s'accomplit un changement définitif dans son

p. I-XXVI (après la p. 264), réimprimé dans les *Problèmes historiques* du même (édités en 1936) au t. I, p. 255-275 ; ibid. pour les dates bibliographiques (à côté des dates biographiques) ; et Oscar HALECKI, *De la Pologne des Piasts à celle des Jagellons. Remarques sur la succession scientifique de François Smolka*, dans le *Przegląd Historyczny* (Varsovie, 1925), t. XXV, p. 222-238.

1. G. Waitz n'était pas un historien du droit, quoiqu'il soit connu surtout pour son œuvre *Deutsche Verfassungsgeschichte* (1^{re} éd., 1844-1878). En Allemagne, même aujourd'hui, l'histoire des institutions, différenciée de l'histoire du droit à proprement parler, est traitée principalement par les historiens et non par les juristes. Waitz lui-même concevait sa tâche avant tout comme le rassemblement et l'examen critique des matériaux. Il ne s'est pas élevé à une véritable synthèse historique. Il prend place dans l'historiographie comme élève de Ranke, ne se détournant pas des principes de son maître (voir G. FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie*, 1911, p. 477 et suiv.).

2. Parmi les dates biographiques les plus importantes, il faut mentionner 1875, date d'agrégation à l'Université Jagellonne, et 1883, date à laquelle il remplaça Szuski dans la chaire d'histoire de Pologne.

3. En 1872, il fit imprimer sa première dissertation sur *Henri le Barbu* et, l'année suivante, une seconde, en allemand, sur les *Annales polonaises*.

activité historique ; il passa de l'époque des Piasts à celle des Jagellons. Il consacra une étude synthétique à l'année 1386 (*Pour le cinquième centenaire*), dans laquelle il soutint la thèse de l'importance de la question ruthène dans l'histoire de l'Union avec la Lithuanie, et il lia également l'appel de Ladislas Jagellon au trône de Pologne avec l'héritage politique du dernier Piast¹. C'est dans les travaux intitulés *Kiejstut et Jagellon* et *Les plus anciens monuments de l'historiographie lithuano-ruthène* (1889 et 1890) qu'il a fait preuve de la plus grande maîtrise. On a justement remarqué qu'il avait transporté ici sur de nouveaux terrains la méthode qu'il avait perfectionnée dans ses recherches sur l'histoire des Piasts². C'est dans une notable mesure de sa plume, qu'est sorti le livre sur Jean Dlugosz édité en collaboration avec Bobrzyński (1893).

De ce milieu cracovien où travaillait Smolka est sorti aussi Michel BOBRZYŃSKI (1849-1935)³. Il fut simultanément sous l'influence de Szujski et sous celle de Helcel. Il se consacra au droit et à l'histoire politique. L'histoire du droit et des institutions, qui fut dès le début sa spécialité, lui servit à éclairer l'histoire de la société. D'où résultea un certain rapprochement avec le positivisme contemporain. Dans la suite, il souligna plus fortement les éléments individuels de l'histoire. N'étant pas seulement un écrivain historique, mais aussi — dans les années suivantes — un homme politique actif, il se fit une vision du passé marquée, dans l'appréciation des situations politiques, par un jugement sûr, mais aussi par un certain pragmatisme. A l'époque de la fondation du *Kwartalnik Historyczny*, Bobrzyński était déjà connu par toute une série de monographies⁴ et surtout par son *Précis d'his-*

1. Il applique, en outre, la méthode psychologique dans l'étude du caractère de la reine Hedvige.

2. HALECKI, *op. cit.*, p. 225. L'auteur de cette étude attire l'attention sur le parallélisme des études critiques, préparant les matériaux et des monographies historiques proprement dites. Il relève également les efforts de Smolka, à diverses périodes de son activité scientifique, pour élargir les bases mêmes des sources de l'historiographie polonaise. En rapport avec ce fait est la question, non traitée ici, de la participation de Smolka à des missions scientifiques à l'étranger.

3. Sur Bobrzyński, voir Stanislas ZAKRZEWSKI, *A propos de la 4^e édition du « Précis d'histoire de la Pologne » de Michel Bobrzyński* (d'abord dans la revue mensuelle *Droga* (La Route) en 1929, puis réimprimé dans les *Problèmes historiques*, t. I (1936), p. 229-244, et du même auteur, *Michel Bobrzyński. Essai de caractéristique historique*, dans le *Kwart. Hist.*, t. XLIX (1935), p. 515-539. *Ibid.*, bibliographie de ses travaux. Voir aussi, de Stanislas ESTREICHER, *Michel Bobrzyński*, dans le *Przegląd Współczesny* (Revue contemporaine), n° 165-168, et tirage à part. *Varsovie*, 1936, p. 1-93. Du même, l'article du *Dictionnaire biographique*, t. II, p. 165-168. Br. DEMBIŃSKI et M. HANDELSMAN, le nécrologie de M. Bobrzyński dans le *Przegląd Historyczny*, 1935, p. 333-361.

4. C'était surtout : *La législation de Nieszawa* de Casimir JAGIELŁOŃCZYK (1872-1873), *Sur le droit polonais ancien, sa connaissance et les recherches scientifiques en ce domaine* (1874), *Sur la fondation du tribunal suprême de droit allemand au château de Cracovie* (1875), *La révolte du maire Albert* (1877), *Les diètes en Pologne sous Olbracht et Alexandre* (1876), *La genèse de la société polonaise* (1881), dans laquelle il n'égale pas Smolka, et une excellente étude sur *Jean Ostroróg* (1885). Cette série de travaux, sauf le premier, et d'autres encore ont trouvé

toire de Pologne. Il avait également déployé une notable activité comme éditeur, publiant une série de sources du Moyen Age et du xve siècle¹. Il avait aussi derrière lui sa polémique sur le *Précis d'histoire de Pologne*². Les travaux publiés ultérieurement présentent moins d'importance pour l'histoire du Moyen Age³. Parmi les éditions postérieures du *Précis*, seule la seconde subit des changements importants⁴. Au contraire, les remarques sur la littérature ultérieure du sujet qui se trouvent dans la quatrième édition (1927) ne s'y relient que d'une manière assez lâche. Ainsi l'activité scientifique de Bobrzynski dans le domaine de l'histoire du Moyen Age se place, pour la partie de beaucoup la plus importante, dans la période qui a précédé la fondation du *Kwartalnik*.

Un troisième professeur de l'Université de Cracovie, fidèle jusqu'à la fin à l'histoire du Moyen Age, François Piekiński (1844-1906), était intellectuellement d'un type tout différent aussi bien de Smolka que de Bobrzynski⁵.

Une remarque s'impose, qui n'a d'ailleurs pas du tout pour but d'amodifier en quoi que ce soit les réels services rendus par Piekiński à la science : c'est que la science elle-même n'est pas, jusqu'à un certain point, restée fidèle à ce savant extraordinairement laborieux et cela par sa propre faute. Piekiński fut tout d'abord le plus méritant éditeur de documents du Moyen Age, de même qu'après A. Bielowski, Adalbert Kętrzyński fut le plus méritant éditeur d'œuvres narratives de cette époque. Piekiński exécuta une grande partie du travail des *Monumenta mediæ aevi historica* de l'Académie cracovienne. En particulier, dans les Cartulaires de Petite-Pologne, de la cathédrale Saint-Venceslas et de la ville de Cracovie⁶, il égala et même sur-

place dans les deux volumes d'*Esquisses et études historiques* de M. Bobrzynski, édités en 1922 par St. Estreicher.

1. Principalement dans les *Monuments anciens du droit polonais*. C'étaient les monuments du droit au sens strict et les monuments de la littérature politique du xv^e siècle.

2. *Au nom de la vérité historique* (1879), et réimpression dans les *Esquisses et études*.

3. Comme *Le droit de débit de boissons dans l'ancienne Pologne* (1888). C'est seulement dans les premières pages qu'il a touché au Moyen Age dans *Une page de l'histoire de la population rurale en Pologne* (1892).

4. Elle contient beaucoup de changements dans le texte, ainsi qu'une vive polémique avec les auteurs des comptes-rendus.

5. Voir *L'activité scientifique de François Piekiński*, par Ladislas Semkowicz (éditeur de sources, héraldiste et sigillographe), Stanislas Kutrzeba (historien du droit polonais) et Marien Gumowski (numismate), dans le *Kwart. Hist.*, t. XXII (1908), p. 187-288. Dans l'Avant-propos de la Rédaction qui précédait l'article étendu ci-dessus (plus de 100 pages), on relevait justement ses quarante années de travail infatigable au service de la science polonaise, en l'appelant un second Lelewel. Dans ce travail, qui a le caractère d'un *In Memoriam*, on a partiellement passé sous silence les défauts de la méthode de Piekiński, qui se font surtout sentir dans sa synthèse scientifique. La Bibliographie des travaux de Piekiński a été établie par Gumowski dans les *Wiadomości numizmatyczno-archeologiczne* de 1907, fasc. I (n. 69).

6. Il a publié, en outre, un *Recueil des documents servant à éclairer le droit foncier polonais* (1897), le *Codex diplomatique de l'Université de Cracovie*, t. V, le *Codex diplomatique de Grande-Pologne*, t. V, et en outre une série d'éditions d'actes juridiques, de comptes et de traductions polonaises de statuts (dans les *Monum. anciens du droit pol.*, au t. IX ; l'*Archiwum* de la

passa les mérites des autres éditeurs de cartulaires régionaux, notamment de X. Liske à Lwów, de I. Zakrzewski à Poznań et, un peu auparavant, de J. T. Lubomirski à Varsovie. Piekosiński, en tant qu'éditeur de diplômes du Moyen Age, se montra un excellent connaisseur de ce sujet, et les commentaires qu'il donna au sujet de leur authenticité et de leur provenance sont parmi les meilleurs. Il fut également le meilleur connaisseur des matériaux sigillographiques et héraldiques, les travaux accomplis par lui dans ce domaine et dans celui de la numismatique¹ conservant une valeur considérable : toutefois, il ne possédait pas le don de synthèse, et ses essais dans ce domaine ne furent guère heureux. Beaucoup de remarques justes ont été émises, surtout par Smolka, en ce qui concerne les vues générales de Piekosiński sur la société du Moyen Age et sa genèse — Piekosiński prit part avec Bobrzyński et Smolka à la célèbre discussion insérée au tome XIV des *Dissertations (Rozprawy)* de l'Académie. Dans la question de l'origine de la noblesse, qui constituait l'axe de sa théorie, Piekosiński rencontra la critique de Laguna, puis de Malecki. Il a développé par la suite ses vues, déjà énoncées en 1881, dans ses travaux : *Sur l'origine dynastique de la noblesse polonaise* (1888), *Les théories les plus récentes sur la formation de la noblesse polonaise au Moyen Age* (1890 : travail polémique dans le *Kwart. Hist.*) et *La chevalerie polonaise du Moyen Age* (3 volumes, 1896 et 1901). Dans ces travaux, des matériaux abondants et de très grande valeur s'unissent à une synthèse absolument fantaisiste. Il a donné aussi *L'héraldique polonaise du Moyen Age* (1899), dont les qualités à ce point de vue sont justement appréciées. Il n'a pas non plus laissé de côté l'héraldique ruthène, à laquelle — en dehors des travaux généraux — il a consacré un travail particulier de caractère polémique contre Malecki, sous le titre : *Sur les sources de l'héraldique ruthène* (1899) ; mais ici aussi ses thèses ne se sont pas imposées². Son dernier travail dans ce domaine (qui n'est pas non plus exempt des défauts précédents) fut *L'armorial de la noblesse polonaise du Moyen Age* (1905 et 1906). Par contre, il se tint davantage sur le terrain des faits dans de plus petites monographies d'histoire du droit, dont il écrivit une longue série, et qui sont toutes fondées sur une connaissance étendue des sources³.

Commission juridique de l'Académie, aux t. III, VII et VIII ; les *Monum. medii aevi histor.*, aux t. IV, XV, et les *Études, dissertations et matériaux du domaine de l'histoire polonaise et du droit polonais* (publiés par lui), au t. VI.

1. Ces matériaux sont principalement dispersés dans les publications plus générales de Piekosiński, et, en outre, les travaux spéciaux dans les *Wiadomości numizmatyczno-archeologiczne* et dans ses *Études, dissertations et matériaux (Studia, Rozprawy et materiały z dziedziny historii polskiej i prawa polskiego)*, dans le *Herold Polski*, enfin dans le *Rocznik krakowski (Annuaire de Cracovie)* et les *Rozprawy (Dissertations)* de l'Académie. Voir l'analyse de ces travaux dans les articles cités de Semkowicz et Gumowski.

2. Prit en outre part à la discussion un connaisseur de l'histoire de la Ruthénie, A. Jabłonowski.

3. Les plus importantes sont celles sur *Les tribunaux supérieurs de droit allemand dans la*

A la même époque où, à Cracovie, Smolka, Bobrzyński et Piekosiński déployaient leur activité, à Lwów l'historiographie du Moyen Age était représentée par A. Małecki, W. Kętrzyński et T. Wojciechowski. Les deux premiers, comme Liske, étaient des immigrés venus du territoire possédé par la Prusse. Antoine MALECKI (1821-1913)¹ était déjà professeur à l'Université de Lwów, alors que Smolka n'était encore que son élève. Il enseignait la langue et la littérature polonaises, de sorte que, si son intérêt pour l'histoire remonte à une époque déjà assez ancienne, ses principaux travaux, dans le domaine de l'histoire du Moyen Age, sont tardifs. Małecki s'occupa avant tout de l'histoire des Piasts. Son habitude de revenir aux thèmes qu'il avait déjà traités nous libère d'autant plus du devoir d'examiner ses travaux antérieurs à 1886-1887. La prépondérance de l'histoire intérieure dans ses préoccupations rapprocha Małecki des trois historiens antérieurement nommés. Par ses conclusions et sa méthode même de construction historique, il se différencie surtout de Piekosiński, qu'il dépasse par la précision et la profondeur de la pensée. Mais il s'en rapprocha cependant par sa tendance à épouser les matériaux, tandis que Smolka et Bobrzyński passaient plus vite à d'autres thèmes. Dans la recherche de la genèse de la société polonaise, il reconnut comme le point le plus important l'origine de la noblesse : d'où ses *Études héraldiques* en deux volumes, dont le mérite principal n'est pas exclusivement du domaine de l'héraldique et de la généalogie, en tant que sciences auxiliaires de l'histoire, mais bien dans le domaine de la synthèse historique elle-même. Il conduisit la lutte sur une grande échelle contre toute fantaisie dans la construction des hypothèses scientifiques, dans sa deuxième grande œuvre : *Les léchites, à la lumière de la critique historique*, qui joint aux qualités de la critique historique celles de la critique de l'histoire littéraire. Ces deux travaux, publiés en 1890 et 1897, se rattachent déjà étroitement à l'époque du *Kwartalnik Historyczny*, dans lequel le premier provoqua un conscientieux compte-rendu de Piekosiński, et le second la création d'une rubrique spéciale, *Lechica*. Małecki avait d'ailleurs déjà publié dans le premier tome du *Kwartalnik* une dissertation intitulée *Quand fut composé le Mémorial d'Ostroróg?* Il y publia une série de dissertations en 1893-1894, 1898 et 1904².

Pologne du Moyen Age (1885), *Les manses dans la Pologne du Moyen Age* (1888), *La population paysanne en Pologne à l'époque des Piasts* (1896) — bien qu'il s'agisse également d'une période plus vaste, *Les remarques sur le statut de Wiślica et de Piotrków du roi Casimir le Grand* (1891, puis 1896), *La justice dans la Pologne du Moyen Age* (1897), *Les colloquia, diétines, diètes et les priviléges terriens dans la Pologne du Moyen Age* (1900). Voir l'article cité de Kutrzeba.

1. Voir Oscar HALECKI, *Antoine Małecki, historien des Piasts* (*Kwart. Hist.*, t. XXVIII (1914), p. 1-24); Br. GUBRYNOWICZ, *Antoine Małecki, 1821-1913* (Éditions de la bibliothèque de l'Institut national Ossoliński, t. II. Lwów, 1920).

2. Aux premières appartiennent les travaux sur les amendes pénales (sans grande importance), sur *La chronique de Grande-Pologne* et *La population libre*, dans le *Liber fundationis de HENRYKÓW*; en outre, sur la bulle de 1136 pour Gniezno, dans le *Roczn. Tow. Przyj. nauk*

Ses recueils de travaux, antérieurs mais soumis à une révision, de 1896 et 1897, *De l'histoire de la littérature* et surtout *Du passé historique*, méritent néanmoins qu'une courte mention. Dans le premier recueil se trouvent ses études intitulées *Les diocèses de la Pologne primitive* et *Les couvents dans la Pologne du Moyen Age*, dans le second de nombreuses études d'histoire politique et intérieure¹. Ces travaux, à côté des *excursus* critiques, donnaient surtout un essai d'incorporation de problèmes isolés dans l'ensemble de l'histoire.

A la même génération appartenait Thadée Wojciechowski, né à Cracovie (1838-1919)². En 1886-1887, c'était déjà une individualité depuis longtemps formée. Mais il appartient entièrement à notre période par ses travaux plus tardifs. Il est difficile de le faire entrer dans une école définie, plus que pour n'importe lequel des autres historiens polonais. On peut seulement dire de lui qu'il représentait la méthode de critique philologique qui est à la base même des recherches historiques. Mais, à côté des recherches historiques (*historische Forschung*), la connaissance historique (*historische Erkenntnis*) fut aussi son but. En témoignent aussi bien ses esquisses théoriques de 1883 et 1884³ que ses travaux historiques proprement dits. Le manque d'une nette continuité ne s'en fait pas moins sentir dans son travail. On le considère à juste titre, dans l'historiographie du Moyen Age, comme un initiateur qui a touché aux problèmes jusqu'alors laissés de côté, mais qui n'a que rarement mené à bonne fin, même matériellement, l'étude des problèmes auxquels il touchait. Il avait une rare science de la lecture des textes et les résultats obtenus de cette manière ont plus d'une fois dépassé l'attente ; mais il excellait plutôt par l'acuité de l'interprétation que par le sens de la reconstitution de la réalité historique. Cela se sent d'autant plus qu'il choisissait des problèmes difficiles à résoudre à cause de la pauvreté des sources. En ce qui concerne le

pozn. (*Annuaire de la Société des Amis des sciences de Poznań*) ; aux secondes, celles sur l'importance de l'Union de Horodlo de 1413 au point de vue de l'héraldique et sur les questions de la falsification des documents.

1. Dans le second recueil se trouve, entre autres, une plus grande monographie intitulée : *La révision de l'histoire de la Pologne pendant les deux premiers siècles de son existence politique, 962-1146*, étude constituée par la fusion d'une série d'études antérieures publiées de 1873 à 1876 dans le *Przewodnik naukowy i literacki* (Guide scientifique et littéraire).

2. Voir Stanislas ZAKRZEWSKI, *Caractéristiques de l'activité scientifique de Thadée Wojciechowski*, étude imprimée comme Avant-propos de la deuxième édition des *Esquisses historiques* (Varsovie, 1925), p. 1-LII, et de nouveau dans les *Problèmes historiques*, t. I (Lwów, 1936), p. 279-321 — et de Stanislas KĘTRZYŃSKI le nécrologie de Wojciechowski dans le *Przegląd Historyczny*, t. XXII (Varsovie, 1919-1920), p. 279-284, et, en outre, les souvenirs posthumes et les comptes-rendus de la séance solennelle à sa mémoire dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXIII (1919), p. 1-16.

3. *Ce qu'est l'histoire et pourquoi nous l'apprenons*. Cours d'introduction à l'histoire de Pologne à Lwów en avril et mai 1883 (*Przewodnik naukowy i literacki*, t. XI), et *Division et étendue de l'histoire de Pologne*. Conférence inaugurale de l'année scolaire 1884-1885 (*Przew. nauk. i liter.*, t. XII).

Moyen Age polonais, il avait indiscutablement de vastes conceptions, qu'il n'a jamais pleinement réalisées. Par contre, il n'était pas du tout fait pour être l'un de ces monographistes qui travaillent en équipe, car il était un penseur autonome et non un exécuteur de plans conçus en commun. Parmi ses travaux antérieurs, la *Chrobacia* (1878)¹, consacrée aux antiquités slaves, eut un grand retentissement, mais elle est aujourd'hui tout à fait périmee par sa méthode. On peut également considérer comme périmee sa conception de la question de Piast et des débuts de la dynastie du même nom (1895). — La cause en ce cas fut qu'il avait établi une analogie avec l'Occident sans tenir suffisamment compte de la différence des situations locales. Son travail sur les *Annales* (1880) eut une grande importance ; quoique inachevé, il a fait notablement avancer la connaissance de cette catégorie de sources, et il a simultanément ouvert de plus larges horizons sur la question des influences occidentales à l'époque de la christianisation de la Pologne. Il faut rappeler son travail sur *Casimir le Moine*, dans lequel, outre une subtile analyse des sources, nous trouvons un tableau des conditions culturelles de la vie dans la Pologne du XI^e siècle. Ce sont toutefois ses *Esquisses historiques du XI^e siècle* (1904) qui ont eu l'importance la plus durable : malgré ses exagérations dans l'interprétation des sources, elles donnent une série de solutions très heureuses du point de vue critique et plus d'une fois confirmées par les recherches ultérieures. On peut encore placer à côté de ces études sa *Cathédrale du Wawel* (1900) : bien que les découvertes ultérieures aient fait nettement avancer la connaissance de l'histoire de l'architecture du Wawel, ce travail reste toutefois un monument peu commun de recherches pénétrantes. Wojciechowski n'a pas créé d'école personnelle, comme on le dit généralement. Son influence fut toutefois marquante et, ajoutons-le, pas toujours favorable, ce qui tient non pas à lui-même, mais à l'insuffisance des dons de certains de ses imitateurs.

Adalbert KĘTRZYŃSKI (1838-1918)² était notablement différent des deux précédents. Il fut plus exclusivement analyste et critique. Il se signala, en outre, par sa grande puissance de travail. Dans le domaine des publications de sources, ses mérites ne peuvent être comparés qu'à ceux de Fr. Piekoskiński. Après Auguste Bielowski, c'est sur ses épaules que retomba la plus grande partie du travail des *Monumenta Poloniae historica*³. Il édita donc surtout des sources narratives. Il leur consacra aussi de nombreuses études

1. T. I seul paru.

2. Voir ses nécrologes par Ladislas SEMKOWICZ, dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXII (1918), p. 160-166, et Stanislas ARNOLD, dans le *Przegląd Hist.*, t. XXI (1917-1918), p. 419-423. T. Czapelski, dans un article du *Rocznik Zakładu Narodowego im. Ossolińskich*, t. I et II (Lwów, 1928), p. 79-108 (Annuaire de l'Institut national Ossoliński), montre comment W. Kętrzyński a pris conscience de sa nationalité polonaise.

3. Et donc aux t. III à VI. Il faut aussi mentionner son catalogue en trois volumes des manuscrits de la bibliothèque Ossoliński (1880, 1881, 1898).

parmi lesquelles se place au premier plan son travail sur la *Chronique de Grande-Pologne*, à côté d'une étude étendue et très complète sur les Annales¹. Dans le domaine des sources diplomatiques, sa seule publication — la première partie du *Cartulaire de Tyniec* — se signala par un certain hypercriticisme, qui se manifesta aussi dans ses études monographiques. C'est Kętrzynski qui le premier essaya de reconstituer l'histoire du diplôme polonais à ses débuts², essai qui, appelant des réserves, suscita une discussion scientifique sur ce thème. Dans le domaine de la construction historique proprement dite, Kętrzynski n'avait pas un talent synthétique, ce en quoi il ressemble au laborieux Piekosiński. Dans le domaine de l'histoire primitive des Slaves, il entreprit, sans pouvoir l'achever, un essai poussé très loin combattant les vues alors en faveur, en particulier parmi les savants allemands³. Il ne put que faire preuve d'une hardiesse de pensée, qui a donné de meilleurs résultats quand il l'a appliquée à l'histoire des débuts de l'État teutonique. Sa lutte contre la tradition tendancieuse des chroniques teutoniques était justifiée, tandis que dans les autres questions, et surtout dans l'appréciation de l'authenticité des documents, il est tombé, cette fois encore, dans l'hypercriticisme⁴. Il faut enfin accorder une grande valeur à ses études sur la population de la Prusse et de la Poméranie sous la domination de l'ordre teutonique⁵.

Anatole LEWICKI est aussi un des représentants les plus éminents de l'histoire du Moyen Age de ce temps (1841-1899)⁶. Il était issu du milieu de Lwów où il fut l'élève de Malecki et de Zeissberg, mais il passa ensuite à la chaire d'histoire d'Autriche de Cracovie. Ses travaux antérieurs concernant l'histoire des Piasts, et en particulier le XI^e siècle, peuvent être considérés comme la continuation des travaux de Zeissberg (surtout *Mieszko II*, publié en 1875). La deuxième période de son activité scientifique se lie aux travaux de l'Académie et concerne particulièrement le XV^e siècle. Ce furent aussi bien des travaux d'édition (*Index actorum* et *Codex epist.*, s. XV) que des travaux constructifs, parmi lesquels le plus important est consacré au *Soulèvement de Świdrygiello* (1892).

Dans l'historiographie polonaise, et notamment dans la section consacrée

1. En 1896, au t. XXXIII des *Rozprawy Akademji* : travail étendu sur les Annales au tome suivant, *Ibid.* pour la chronique polono-hongroise au t. XXXVII sur les plus anciennes vies de saint Adalbert.

2. *Études sur les documents du XII^e siècle (Rozpr. Akad.*, t. XXVI, 1891).

3. Entre ici en ligne le travail allemand sur les Lyges (1868) et ensuite sur les Slaves habitant jadis entre le Rhin et l'Elbe, la Saale et la frontière tchèque (1900), les Suèves et les Souabes (1901), et d'autres (aux t. XL, XLII et XLIII des *Rozprawy Akad.*).

4. Sur ce sujet, le travail le plus important porte sur *L'appel des chevaliers teutoniques par le duc de Masovie Conrad*, publié en 1903 au t. XLV de *Rozprawy Akad.*

5. Surtout sur *La nationalité polonaise en Prusse occidentale* (1874) et sur *La population polonaise dans la Prusse autrefois teutonique* (1882).

6. Voir son nécrologie par Fréd. PAPÉE dans le *Kwart. Hist.*, t. XIII (1899), p. 426-433.

au Moyen Age, se faisaient déjà sentir d'une manière particulièrement forte les influences de l'école de Liske. Parmi ses adeptes, l'individualité la plus marquante était indiscutablement Oswald BALZER (1858-1933)¹, historien du droit et des institutions. Dans l'histoire politique, il se signala par quelques travaux sur le XIII^e siècle², et surtout par sa *Généalogie des Piasts*, œuvre véritablement monumentale (1895). Son *Royaume de Pologne de 1295 à 1370* en trois volumes (1919-1920) concerne l'histoire politique aussi bien que l'histoire intérieure. Il fut le premier savant, depuis les temps de Rakowiecki et de Maciejowski, à pénétrer dans l'étude comparée des droits slaves et à introduire dans ce travail les méthodes les plus modernes³. Il a consacré beaucoup d'attention à l'habitat slave primitif et à l'État slave primitif, sans arriver dans ce domaine à une synthèse définitive⁴. Il a rattaché au droit familial de cette époque la question de la succession dans la dynastie des Piasts. Dans une polémique avec St. Kutrzeba, il a examiné les problèmes des institutions surtout du XIV^e siècle (et aussi du XVI^e)⁵, problèmes auxquels il revint encore plus tard et en particulier dans le *Royaume de Pologne*. Il a consacré une grande attention à la justice non seulement dans les temps modernes, mais aussi dans la période terminale du Moyen Age. Il s'est occupé activement des statuts du Moyen Age, sans avoir pu achever son œuvre sur

1. Voir Sigismund WOJCIECHOWSKI, *Oswald Balzer*, dans le *Kwart. Hist.*, t. XLVII (1933), p. 321-446, et, *Ibid.*, la bibliographie de ses travaux des années 1924-1925 à 1933 : la bibliographie antérieure a été établie par le même dans le Recueil en l'honneur de O. Balzer (*Księga Pamiątkowa ku czci O. B.*), t. I (1925), p. xv-li. — DU MÊME, *Oswald Balzer comme historien des institutions de la Pologne*. Poznań, 1926. — DU MÊME, *Oswald Balzer et les problèmes de l'histoire du droit polonais*, dans la *Revue historique de droit français et étranger*, 1933, p. 291-323. — Przemysław DĄBKOWSKI, *Oswald Balzer, sa vie et ses œuvres*. Lwów, 1934. — K. TYMIĘCKI, *Oswald Balzer*, dans le *Monde slave*, 1933, p. 406-418. — St. KĘTRZYŃSKI, J. SIEMIĘCKI et J. RAFACZ, dans le *Przegląd Histor.*, t. XXX (1932-1933), p. 301-à24. — Hélène POLACZKOWNA, *Oswald Balzer*, dans l'*Archeion*, 1933, et tirage à part, et dans *Wierchy*, t. XI (1933), p. 143-156. — W. HEJNOŚ, *Oswald Balzer historien des droits slaves*, dans *Ruch słowiański* (le Mouvement slave), t. VI (1933). — J. ADAMUS, *Oswald Balzer*, dans le *Przegląd prawa i administracji*, 1933 (Revue du droit et de l'administration). — Lad. SEMKOWICZ, dans le *Miesięcznik Heraldyczny* (Revue mensuelle héroïque), t. XII (1933), p. 33-36, et, dans le *Dictionnaire biographique*, t. II, p. 245-248, un article de la rédaction.

2. Y appartiennent surtout : *La lutte pour le trône de Cracovie en 1202 et en 1210-1211* (1894 au t. XXX des *Rozpr. Akad.*). A la généalogie des Piasts se lient : *Sur la succession au trône en Pologne, la Question de la succession de Casimir le Grand à la lumière du droit d'héritage des Piasts* (1897, au t. XXXVI des *Rozpr. Akad.*). — Parmi les travaux ultérieurs : *Polonia, Poloni, gens polonica, à la lumière des sources du milieu du XIII^e siècle* (1916, dans Recueil en l'honneur de B. Orzechowicz). A l'histoire politique de la période la plus ancienne se rattachent de près *Les capitales de la Pologne de 963 à 1136*. Lwów, 1916.

3. Des pensées-programmes dans *L'histoire comparée des droits slaves*. Lwów, 1900.

4. De ses travaux antérieurs, comme : *La revision des théories sur l'habitat primitif* (1898) et sur *La zadruga slave* (1899), tous deux dans le *Kwart. Hist.*, jusqu'aux *Remarques sur les formes des états primitifs des Slaves occidentaux* (1929, et *Œuvres posthumes*, t. III, 1937).

5. *Kwart. Hist.*, années XX et XXI (1906 et 1907).

les *Statuts de Casimir le Grand*¹. Ses travaux ultérieurs concernent les finances des Piasts (1928), le *Trésor et les Archives de la Couronne* (1917), et la chronique de Kadlubek (*Œuvres posthumes*, t. I et II) (1934-1935). Parmi les travaux moins considérables, ceux sur les Allemands en Pologne (1911) et l'Union d'Horodlo (1913) méritent une attention particulière². Il a été le deuxième rédacteur du *Kwartalnik* et il a joué un grand rôle dans l'organisation de la science (*Société scientifique de Lwów*), il a créé également une école historique particulière, dont l'influence déborde largement la stricte histoire du droit et des institutions.

Un autre élève de Liske, Frédéric PAPÉE (né en 1856)³, fut presque exclusivement un historien de l'histoire politique. Il prit part à la publication des *Monumenta Poloniae Historica* et aussi à la discussion des problèmes critiques des débuts de l'histoire du diplôme polonais. Par la suite, toutefois, il se consacra à l'histoire plus tardive des Jagellons, exprimant le désir de continuer Dlugosz. A côté d'études portant surtout sur les dernières années de Casimir Jagellonczyk, il a récemment donné une étude modèle de l'histoire de Jean Olbracht (1936) et il a publié les actes d'Alexandre. Ses études sont exemptes de certaines longueurs propres à l'école juridique et d'esprit polémique.

Alexandre SEMKOWICZ (1850-1923)⁴ a marqué sa place surtout par son analyse critique de l'histoire de Pologne de Jean Dlugosz jusqu'en 1384 (1887), dont l'utilité pour les historiens du Moyen Age peut sans doute être comparée à celle de la *Généalogie des Piasts* de Balzer — et par les longues années où il fut le rédacteur du *Kwartalnik Historyczny* (après Liske et Balzer). Antoine PROCHASKA s'est signalé par une grande fécondité scientifique (1852-1930)⁵ : comme Lewicki, il s'est surtout consacré, dans la deuxième partie de sa vie, à l'histoire des débuts des Jagellons. Parfois un peu chaotique dans la construction et manquant de précision dans ses vues, il manifeste toujours une parfaite connaissance des sources de l'époque dont il s'occupait et ses remarques critiques, par exemple sur les travaux de synthèse de Smolka, méritent considération. Dans les publications pour l'histoire de la Ruthénie Rouge, il fut le continuateur le plus actif de Liske. A. CZOŁOWSKI a également acquis de grands mérites pour l'histoire de cette région.

1. Ce qu'il a laissé sera publié dans le t. IV des *Œuvres posthumes*.

2. Sur les rapports de la Lithuanie avec la Pologne, voir également le t. III des *Œuvres posthumes*.

3. Voir l'article de L. KOLANKOWSKI, intitulé *L'historien des Jagellons* (*Kwart. Hist.*, t. L (1936), p. 611-621).

4. Voir le nécrologie de la rédaction dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXVII (1923), avant le texte.

5. *Archeion* t. VIII (1930), p. III-XIII (souvenirs de H. Polaczkówna et de J. Jakubowski), et, en outre, le nécrologie de K. KACZMARCZYK dans les *Roczniki hist.* (Annales historiques), t. VII (1931), p. 158.

Aux historiens du droit, comme Balzer, appartient Ladislas ABRAHAM¹, qui a apporté dans l'histoire de l'Église de Pologne une large connaissance des relations européennes. Publiée en 1890 (1^{re} éd.), son *Organisation de l'Église en Pologne jusqu'au milieu du XII^e siècle* appartient aux travaux de premier plan de cette période. Ensuite, il s'est occupé des *Origines de l'organisation de l'Église latine en Ruthénie* (1904) et d'une série d'autres problèmes de l'histoire de l'Église en Pologne dans les limites de la période du Moyen Age. A ses travaux ultérieurs appartient *Le mariage dans le droit polonais primitif* (1925). Précieuses sont également ses études sur *L'histoire des relations entre l'Église et l'État au début du XIII^e siècle* et ses monographies sur l'époque de Ladislas le Bref (Lokietek).

Dans le deuxième centre universitaire polonais, à Cracovie, appuyée surtout sur le travail de l'Académie, la continuité des études sur le Moyen Age polonais ne fut pas non plus interrompue un seul instant. Boleslas UŁANOWSKI (1860-1919)², élève de Bobrzynski, mais plus exclusivement adonné à l'histoire du droit que son maître, s'est signalé surtout comme éditeur de sources. Après Piekosinski et Lewicki, il prit le fardeau principal des travaux de la *Commission historique de l'Académie*, pour ensuite le passer à d'autres comme Stanislas Krzyżanowski, Stanislas Kutrzeba (le plus actif sur ce terrain), Casimir Kaczmarczyk et Jean Ptaśnik. Dans la synthèse historique, une place particulière est occupée par Charles POTKAŃSKI (1861-1907)³. Il n'était lié étroitement avec aucun des professeurs plus âgés de Cracovie. C'est à l'historien des temps modernes Vincent Zakrzewski qu'il devait, semble-t-il, le plus, Zakrzewski qui, avec Smolka, avait posé les bases de l'organisation moderne (à l'exemple allemand) du séminaire historique. On compare parfois Potkański à Th. Wojciechowski, mais ce n'est pas tout à fait juste. Il avait peut-être moins le don de faire revivre les textes, mais il était plus prudent dans ses conclusions. Traitant également avec préférence de problèmes difficiles à résoudre, il ne formulait généralement que des conclusions conditionnelles. En outre, il se mit aux recherches historiques avec une préparation poussée de divers côtés dans le domaine des sciences voisines. Il s'occupa un peu de l'histoire politique des débuts du XIV^e siècle, qui étaient, comme l'on sait, assez désavantagés sous le rapport des relations internationales. Mais c'est surtout aux temps antérieurs aux Piasts qu'il se

1. Un court portrait se trouve dans l'Avant-propos du *Recueil...* (*Księga Pamiątkowa ku czci Władysława Abrahama*), t. I, Lwów, 1930, p. v-vii; *Bibliographie de ses travaux de 1881 à 1930*, établie par J. ADAMUS (*Ibid.*, t. II, p. 419-448).

2. Voir ses nécrologies par Ladislas ABRAHAM dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXIII (1919), p. 17-24, et par St. KĘTRZYŃSKI dans le *Przegląd Hist.*, t. XXII (1919-1920), p. 277-279. Là aussi, les titres de ses travaux, concernant surtout l'histoire de l'Église, le droit polonais et l'histoire politique du XIII^e siècle.

3. Voir François BUJAK, *Vie et activité de Charles Potkański*, au t. I des *Oeuvres posthumes*, Cracovie, 1922, p. 1-90; *Ibid.*, la bibliographie de ses travaux.

344 CASIMIR TYMIENIECKI. — CINQUANTE ANS DE TRAVAIL HISTORIQUE consacra, temps où on peut apercevoir à Cracovie le début d'une vie politique qui n'est pas dépourvue d'importance pour les temps ultérieurs. Il a étudié parallèlement les premiers débuts du christianisme en Pologne. Il a examiné aussi avec pénétration les légendes et les mythes liés à l'histoire, surtout ceux de Cracovie et dans une plus faible mesure ceux de Grande-Pologne. Il a enfin touché à la question de l'habitat primitif en Pologne, travail inachevé. Il a exercé une influence notable sur le développement ultérieur de l'histoiregraphie, mais seulement par ses écrits, car il n'a pas eu le temps de déployer une activité égale comme professeur. Il fut le représentant sans doute le plus typique du relativisme historique. Il se trouvait aux antipodes de l'école juridique, plutôt rationaliste, de Balzer, qui prêtait moins d'attention aux difficultés théoriques des recherches. Ces deux groupes portaient d'ailleurs dans leurs recherches beaucoup de science et de préparation systématique.

Casimir TYMIENIECKI,
Professeur à l'Université de Poznań.

(Sera continué.)

Le gérant : R. LISBONNE.

La **REVUE HISTORIQUE** continuera à paraître en 1940.

Nous demandons à tous nos lecteurs de renouveler leur abonnement sans retard. C'est la fidélité de nos abonnés de France et de l'Etranger qui nous permettra de conserver à la Revue son importance et sa périodicité régulière.

Nous remercions dès maintenant tous les lecteurs et les amis de la **REVUE HISTORIQUE** qui lui continueront leur confiance.

LA DIRECTION.

Si certains de nos abonnés ont changé d'adresse, nous leur serions obligés de nous le signaler.

Nous nous tenons à la disposition de nos abonnés qui nous en feraient la demande, pour mettre de côté à leur intention, jusqu'à des instructions ultérieures, les numéros de leur abonnement dans le cas où ils estimeraient que la Revue ne pourrait pas les joindre facilement.

le
vo
sat
pa
Le
de
ca

let
vr
ég
aid
Gr
con

de
Pa
dé
pin
hy
ma

son
ph
na

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

(1936-1938)

AVERTISSEMENT. — On pourra certainement constater des lacunes dans le travail que nous présentons aujourd'hui aux historiens. Nous avons voulu tracer un tableau général des œuvres récentes consacrées à la civilisation de l'Égypte ancienne. Or, les trois années 1936, 1937 et 1938 ont vu paraître un certain nombre d'ouvrages que nous avons renoncé à analyser. Les éditeurs, en effet, n'ont pas tous pu répondre favorablement à nos demandes. Par ailleurs, ces études ne se trouvent pas encore, en bien des cas, dans les bibliothèques orientalistes françaises.

La *Revue historique* se propose de continuer désormais à publier des *Bulletins* périodiques semblables à celui-ci. Elle désire y présenter tous les ouvrages modernes et de valeur qui paraîtront dans le monde, en notre domaine égyptologique. Nous espérons rencontrer chez tous ceux qui peuvent nous aider dans cette tâche une collaboration d'année en année plus étendue. Grâce à eux, nous avons la certitude d'obtenir un résultat toujours plus complet, dans un proche avenir.

L'activité de la recherche historique s'est maintenue à un niveau élevé depuis ces trois dernières années, en ce qui concerne l'Égypte ancienne. Parmi ses résultats les plus assurés, certains sont dus, pour une part, à la découverte, à la publication de textes nouveaux et aux études qui s'en inspirent. Cependant, il semble que des rapports mieux mis en valeur, des hypothèses de recherche bien choisies, deviennent souvent, au-dessus de la masse des faits aujourd'hui connus, les plus efficaces des instruments, aux mains des historiens égyptologues.

* * *

I. — Les traductions de textes passent toujours au premier plan : elles sont les bases mêmes de tout travail sûrement fondé. Pour la période la plus éloignée de l'histoire d'Égypte, celle qui remonte au troisième millénaire av. J.-C., nous devons à K. SETHE, le grand égyptologue allemand

récemment disparu, la traduction de textes de Saqqara publiés dès 1905 par la *British School of Archaeology in Egypt*. Le nouveau volume est intitulé : *Saqqara Mastabas, Part II*, by M. A. Murray, with chapters by K. Sethe¹. Il s'agit des tombes de treize grands personnages memphites, dont les vies s'échelonnent entre la fin de la III^e et le début de la VI^e dynastie (du XXVIII^e siècle au XXIV^e environ av. J.-C.). Les monuments sont connus depuis longtemps, certains depuis les fouilles de Mariette à Saqqara. Ils ont été étudiés, du point de vue des titres portés par ceux qui les firent construire, par R. WEILL (*II^e-III^e dynasties*, thèse, Paris, 1908), par M. MURRAY elle-même (*Index of names and titles of the Old Kingdom*, 1908), et très récemment encore par J. PIRENNE (*Histoire des institutions et du droit privé de l'ancienne Égypte*, 1932-1935), sans parler des traductions utilisées dans la revue de la *British School : Ancient Egypt*, de 1924 à 1927. Cependant, un examen plus approfondi était utile, afin d'établir le sens de certains titres religieux portés, par exemple, par Khâbaou-Seker, contemporain du roi Khaba (III^e dynastie). Fut-il grand-prêtre de Ptah, ou d'Anubis, si l'on en juge d'après le collier très particulier qu'il porte au cou (cf. pl. I)? Les arguments de M. Murray en faveur du deuxième semblent de nature à remettre en doute une opinion trop arrêtée sur les insignes sacerdotaux du grand-prêtre de Memphis. Quelques questions, concernant le nom et le culte spécial des déesses Bastet, Hathor, Neith et de la double entité divine Rou-wi, sont également discutées. Les idées défendues restent des hypothèses : elles peuvent fournir des points de comparaison, si l'on vient à entreprendre les études beaucoup plus poussées qui seraient nécessaires, sur ces divinités. Les meilleurs matériaux sont surtout les traductions de titres dues à Sethe (p. 11-27) : beaucoup sont à rapprocher utilement des interprétations récentes de Pirenne et de nombreux égyptologues², depuis l'époque où travailla Sethe. La connaissance des institutions, en effet, a accompli depuis quarante ans des progrès remarquables.

La plus importante traduction de textes, en cours de publication pendant ces dernières années, est probablement l'ouvrage posthume de SETHE : *Uebersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten*³. Le premier tome fut édité en 1935. Actuellement, le quatrième l'est déjà en partie. Ce grand effort de compréhension et d'interprétation des formules

1. Margaret A. MURRAY, with chapters by K. SETHE, *Saqqara Mastabas. Part II*. London, British School of Archaeology in Egypt (Memoir XI), et B. Quaritch, 1937, in-4^o, 32 p. + 8 pl. au trait (personnages, scènes de la vie paysanne, dessins détaillés d'animaux et d'objets variés ; hiéroglyphes décoratifs).

2. Cf. surtout les articles parus sur ce sujet dans les revues égyptologiques, ainsi que l'ouvrage de KEEF, *Beiträge zur altägyptischen Provinzialverwaltung und der Geschichte des Feudalismus* (1932-1933).

3. Kurt SETHE, *Uebersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten*. Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, t. I (4 fasc.), 1935 ; t. II (4 fasc.), 1936 ; t. III (4 fasc.), 1937 ; t. IV (fasc. 1-2 parus), 1938, in-4^o.

qu'on mettait à la disposition des rois morts, dans leurs tombes des Ve et VI^e dynasties, est une des plus belles réalisations de l'égyptologie moderne. Celui qui l'a entrepris était particulièrement qualifié pour se fixer ce but : aucune partie de son œuvre scientifique ne fut méditée avec plus de persévérance et d'efficacité que celle-là, pendant sa vie entière. L'histoire des croyances sur lesquelles vécut le peuple égyptien, pendant les vingt-cinq derniers siècles de son existence autonome, repose d'abord sur les « Textes des Pyramides ». C'est là le point de départ obligé (car nous ne possérons pas de rédaction plus ancienne) de toute étude sur l'évolution des dogmes, du culte adressé aux dieux, ou des usages funéraires, dans l'Égypte ancienne. Lorsque cette publication fondamentale sera achevée, des travaux plus directement utilisables pourront, enfin, mettre à la disposition des historiens non égyptologues, en éliminant toute discussion philologique, l'ensemble des résultats acquis par l'expérience de Sethe.

Sur la période si importante, dite du Moyen-Empire, et située au début du second millénaire, sur les événements qui précédèrent et amenèrent cette ère de prospérité matérielle en Égypte (comme dans tout le Proche-Orient, d'ailleurs, à la même époque), un excellent recueil d'inscriptions historiques a été publié en 1937. Ce sont les *Texte aus den Gräbern der Herakleopolitenzeit von Siut*¹, par H. BRUNNER. Il s'agit des seuls documents contemporains préservés jusqu'à nous, depuis l'époque des faibles rois d'Héracléopolis et de leurs puissants vassaux d'Assiout (xxii^e-xxi^e siècles environ av. J.-C.). Ce sont les inscriptions biographiques gravées dans trois tombes, qui furent taillées dans la roche, en face du chef-lieu de la « province du Lièvre », pour trois princes locaux à peu près souverains : Kheti I^{er}, Tefibi, Kheti II. Toujours mieux collationnés, traduits avec une précision acrue, les textes d'Assiout ont trouvé depuis quelques années deux éditeurs particulièrement qualifiés : MONTET (revue *Kémi*, t. II, III, IV), qui en donne une copie aussi exacte qu'il est possible de le faire aujourd'hui, et BRUNNER, qui tire de leur contenu un bref, mais excellent commentaire (p. 38-41). Entre les deux est parue une étude de SCHARFF, dans les « Comptes-rendus de séances » de l'Académie de Bavière (1936) : *Der historische Abschnitt der Lehre für König Merikaré*. Le point de vue du roi Kheti II, contemporain de deux des princes d'Assiout, est particulièrement utile à comparer avec celui de ses principaux alliés contre les princes de Thèbes. L'ensemble constitue un progrès très appréciable sur l'état de nos connaissances il y a trente ans, lors de la publication des *Ancient Records* de Breasted, le dernier en date des grands recueils de textes traduits concernant l'histoire de l'Égypte ancienne. Les concordances des vies des princes d'Assiout, et des rois héra-

1. Hellmut BRUNNER, *Die Texte aus den Gräbern der Herakleopolitenzeit von Siut, mit Uebersetzung und Erläuterungen* (Aegyptologische Forschungen, herausgegeben von Alexander SCHARFF, Heft 5). Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, 1937, in-4°, 70 p. (textes hiéroglyphiques autographiés, p. 42-69).

cléopolitains (IX^e-X^e dynasties de Manéthon), d'une part, des princes de Thèbes, de l'autre (qui fourniront vers 2060 les rois de l'Égypte à nouveau unifiée : la XI^e dynastie de Manéthon), sont rectifiées et assurées. Compte est tenu, pour la première fois, de tous les documents annexes, dont quelques-uns publiés assez récemment, comme, par exemple, *Die Felseninschriften von Hatnub*, par ANTHES (1927). Kheti I^{er} d'Assiout (tombe n° 5) est l'ancien Kheti II de Breasted. L'absence de lutte militaire constatée de son vivant le fait classer aujourd'hui comme un contemporain d'Antef I^{er} de Thèbes, avant la première attaque thébaine dirigée vers le Nord. Tefibi (tombe n° 3 d'Assiout) est probablement son successeur immédiat. Il est contemporain du roi Kheti II d'Héracléopolis, et a repoussé la première offensive des princes de Thèbes. Kheti II (tombe n° 4 d'Assiout), fils de Tefibi, a lutté vers 2100 contre Antef II de Thèbes, dans ce combat sur le Nil où le roi Kheti II d'Héracléopolis, l'auteur des *Instructions*, a, semble-t-il, trouvé la mort. Il vivra presque jusqu'au moment où la troisième offensive thébaine, grâce à Mentouhotep II, mettra fin à l'indépendance d'Assiout et fera disparaître la dynastie d'Héracléopolis. Tels sont les principaux résultats établis par H. Brunner.

La grande publication *in extenso* des scènes et inscriptions du temple funéraire de Ramsès III à Medinet-Habou (rive ouest de Thèbes), entreprise par la mission de l'Institut oriental de l'Université de Chicago, s'est doublée, en 1936, d'un premier volume de textes traduits par EDGERTON et WILSON : *Historical Records of Ramsès III*¹. Il s'agit des seuls témoignages officiels transmis jusqu'à nous sur les campagnes du dernier des grands rois Ramsésides (1198-1166) contre ses adversaires du Nord-Ouest (« Libyens » récemment arrivés en Cyrénaïque) et du Nord-Est (« Peuples de la Mer » : nomades européens et asiatiques). On a souvent insisté sur le caractère vague de ces inscriptions laudatives, sur leur conformisme voulu avec les annales des rois précédents (Ramsès II ou Merneptah), sur leur style ampoulé, sur le fait qu'elles ont été gravées longtemps après les événements qu'elles glorifient. Il n'en est pas moins vrai que, sans elles, sans les scènes de combats ou de triomphes royaux qui les accompagnent, nous ne saurions presque rien sur le dernier grand succès militaire de l'Égypte au XII^e siècle av. J.-C. Par ses victoires, le pays échappa au sort de son allié d'Asie Mineure et de Syrie du Nord, l'empire hittite, disloqué sous la poussée des peuples migrants, dans les dernières années du siècle précédent. L'intérêt principal de l'ouvrage est d'être beaucoup plus précis et beaucoup plus complet que les *Ancient Records* de Breasted.

1. William F. EDGERTON and John A. WILSON, *Historical Records of Ramses III. The texts in Medinet-Habu*, volumes I and II, translated with explanatory notes (The Oriental Institute of the University of Chicago Studies in ancient oriental civilisation, n° 12). Chicago, The University of Chicago Press (1936), in-4°, xvi + 160 p. (avec un index des mots égyptiens, p. 153-157).

On y trouve le témoignage, inédit jusqu'ici, d'une expédition égyptienne à Koush — c'est-à-dire au Soudan — probablement dès les premières années du règne de Ramsès III. Même si l'on n'y voit qu'une imitation des scènes gravées sous Ramsès II dans plusieurs temples de Nubie, elle semble montrer que le tribut du Soudan fut exigé à ce moment, par l'intermédiaire probable du « vice-roi de Koush », et la suzeraineté égyptienne affirmée de nouveau, aux « marches » du Sud. La question posée sur l'existence réelle d'une campagne en Asie en l'an 5 de Ramsès III n'est pas résolue par la publication d'Edgerton-Wilson. On a tendance actuellement à voir dans l'inscription « de l'an 5 » de Ramsès III, traduite aux pages 19-34, un document antidaté, rédigé beaucoup plus tard qu'en l'an 8 du règne. Les détails vivants et caractéristiques abondent dans ces annales militaires de Ramsès III. Leur découverte vaut la peine de parcourir attentivement ces textes, par ailleurs dépréciés par leur allure emphatique. La correspondance entre les planches photographiques des tomes I et II du grand ouvrage, et les traductions des *Historical Records*, sera spécialement utile pour l'étude de la campagne tardive de Ramsès III en Palestine et Syrie (pl. 87-99, p. 94-103). Là, le dessin lui-même remédie à l'insuffisance du texte qui l'accompagne.

* * *

II. — Passons des ouvrages de traduction avec commentaire aux études d'histoire politique ou administrative : les résultats nouvellement acquis sont importants. Les travaux récents portent surtout sur la période du « Nouvel-Empire ». C'est, par ordre chronologique des sujets, d'abord l'étude de Kees : *Die Königin Ahmes-Nefretete als Amonspräester*¹ (début de la XVIII^e dynastie). Une stèle royale, datée d'Ahmès, le vainqueur des Hyksos et le premier souverain de la XVIII^e dynastie, a été découverte dans les fondations du troisième pylône du grand temple d'Amon à Karnak. Elle déclare, sous forme de décision judiciaire prise devant l'assemblée des prêtres de la province de Thèbes, que le titre de « deuxième prophète d'Amon » a été décerné, en bénéfice héréditaire, transmissible à ses descendants, à la propre reine d'Égypte, femme du roi régnant Ahmès : Ahmès-Nefretete. L'analyse de Kees, les faits groupés par lui autour de ce document unique jettent un jour nouveau sur l'histoire de la famille qui régna en Égypte, du prince thébain Seqnenrê aux derniers descendants d'Amenhotep IV-Akhenaton, pendant plus de deux siècles et demi (1600-1345 environ). On distingue un accroissement très considérable de prestige, dû

1. Hermann Kees, *Die Königin Ahmes-Nefretete als Amonspräester* (Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologische-historische Klasse. Fachgruppe I : Altertumswissenschaft. Neue Folge. Bd II, Nr. 6). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1937, in-8°, pages numérotées 107-120.

aux fonctions religieuses dont s'acquittèrent l'une après l'autre trois reines, « épouses divines d'Amon » en même temps qu'épouses royales, premières dispensatrices de la légitimité « temporelle ». Par là s'expliquent mieux les mariages royaux consanguins des débuts de la XVIII^e dynastie, contraires, en réalité, aux usages traditionnels de l'Égypte : il était important de garder à l'intérieur de la famille l'autorité religieuse conférée aux grandes-prêtresses du dieu dynastique. Quant à la théorie de la « théogamie », telle que l'a établie MORET dans son étude sur le « caractère religieux de la royauté pharaonique » à propos d'Hatshepsout et d'Amenhotep III, elle pourrait être à réviser, d'après ces très simples constatations de fait : les charges religieuses occupées par les reines elles-mêmes au début du xvi^e siècle suffisent à expliquer, dans la famille royale, cette tradition qu'Amon seul conserverait l'hérédité légitime.

Le problème de la succession royale, entre Hatshepsout et les trois Thoutmès, ses contemporains et ses parents, a reçu aujourd'hui une solution beaucoup plus satisfaisante que celle de Sethe¹, grâce à l'étude de W. EDGERTON : *The Thutmosid Succession*². Toute la documentation épigraphique a été revisée, et de nouveaux documents s'y sont ajoutés. L'intérêt général de cette discussion déborde beaucoup, en matière d'histoire de l'Égypte ancienne, celui qu'apporte déjà l'établissement d'une chronologie royale correcte, pour une période de plus d'un siècle. On y saisit, comme dans l'étude examinée avant celle-ci, la manière dont les Égyptiens concevaient la légitimité du pouvoir royal de « droit divin » et sa légitime transmission. On y voit s'affirmer le rôle primordial des femmes et la possibilité pour elles, quand elles en avaient l'ambition et l'occasion matérielle, de gouverner personnellement l'Égypte, en créant un « parti de la reine » autour d'elles. On y discerne, dès le xvi^e siècle, l'importance du rôle politique joué par le sacerdoce d'Amon thébain. Matériellement, les résultats de l'enquête d'Edgerton sont les suivants : la période de domination de la reine Hatshepsout est une, et non double. Thoutmès I^{er} fut son père, Thoutmès II son demi-frère (par une concubine de Thoutmès I^{er}) et son mari ; Thoutmès III fut son neveu (fils de son mari et d'une concubine). Elle-même eut deux filles, dont l'une épousa le futur Thoutmès III. Mais elle-même, après la mort de son mari (1505), se proclama régente, puis reine et même « roi » d'Égypte, et maintint celui qui devait être Thoutmès III loin du pouvoir, jusqu'au moment où elle mourut, en 1484. De là le martelage des noms royaux de Hatshepsout, par ordre de Thoutmès III, sur tous les monuments élevés pendant la période d'usurpation de la reine, et leur remplacement par ceux

1. K. SETHE, *Die Thronwirren unter den Nachfolgen Königs Thutmosis I, ihr Verlauf und ihre Bedeutung* (*Untersuchungen*, I, 1896).

2. William F. EDGERTON, *The Thutmosid Succession* (The Oriental Institute of the University of Chicago Studies in ancient oriental civilization, n° 8). Chicago, The University of Chicago Press (1933), gr. in-8°, 43 p. + 5 fig. dans le texte (photogr.).

de Thoutmès III lui-même, ou de ses père et grand-père Thoutmès I^{er} et II. Les ouvrages d'histoire générale récemment parus ont abandonné les points de vue de Sethe pour adopter ceux d'Edgerton. Si tout débat possible n'est pas définitivement clos, toujours est-il que les documents, assez confusément classés il y a quarante ans, sont aujourd'hui interprétés d'une façon beaucoup plus claire et satisfaisante.

Le travail de SCHÄDEL : *Die Listen des grossen Papyrus Harris*¹, édité dans la série des Études égyptologiques de l'Université de Leipzig, porte sur un document administratif de premier plan pour l'histoire de la période ramesside. C'est même une des plus remarquables sources que l'antiquité entière nous ait léguées, pour « faire le point » sur la situation économique et sociale d'un État ancien, et cela à une époque très précise, bien connue par de nombreux textes et monuments. Tous les historiens se sont servis depuis soixante ans du papyrus Harris, et, cependant, on n'est pas d'accord sur sa nature exacte et sur le but dans lequel a été rédigé ce relevé des dations religieuses, à la fin du règne de Ramsès III. Pour Erman et Breasted, ses principaux commentateurs précédents, les listes contiennent le détail de toutes les possessions temporelles des temples. Pour Schaedel², au contraire, il s'agit uniquement des nouvelles fondations, dues au seul Ramsès III depuis son arrivée au pouvoir en 1198, compte tenu du fait que certaines d'entre elles ont pu être d'anciennes donations confirmées à nouveau par le roi régnant. La conséquence importante de ce fait, que l'argumentation de SchaeDEL rend très vraisemblable, est celle-ci : l'étendue totale des terres, le nombre des paysans payant impôt aux trésors ecclésiastiques et le poids des métaux précieux constitués en donations royales étaient beaucoup plus considérables, au total, que l'ancienne interprétation ne le laissait supposer. Il faut, en effet, ajouter aux listes du Papyrus Harris tout ce que les temples possédaient déjà auparavant et tenir compte du fait que de nombreux temples, de second plan au temps des Ramessides, comme celui de Hathor à Dendéra, celui d'Horus à Edfou, celui de Chnoum à Éléphantine, et, d'une façon générale, tous ceux de Haute-Égypte au sud de Thèbes, ne sont pas portés sur la liste des bénéficiaires de Ramsès III. Or, nous savons, par ailleurs, que leurs biens étaient importants dès cette époque, et depuis longtemps déjà. Comme STRUVE, dans son article de la revue *Aegyptus* (1926), SchaeDEL (contrairement à l'opinion qu'Erman avait fait prévaloir en 1903 sur le caractère religieux et funéraire du Grand Papyrus Harris, pour Ramsès III) y voit, au contraire, « un manifeste de son successeur Ramsès IV ».

1. Herbert D. SCHÄDEL, *Die Listen des grossen Papyrus Harris. Ihre wirtschaftliche und politische Ausdeutung* (Leipziger ägyptologische Studien, herausgegeben von Walther WOLFF, Heft 6). Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, 1936, in-8°, 74 p. + 4 fig. au trait dans le texte.

2. SCHÄDEL a suivi, pour l'établissement du texte, la récente publication en transcription hiéroglyphique, établie par ERICHSEN en 1933 (Bibliotheca Aegyptiaca, V. Bruxelles).

Ce serait la confirmation par le fils, au moment de la mort de son père, de cette immense réserve d'hommes et de revenus fonciers ajoutée, pour plus des trois quarts, aux biens du seul clergé d'Amon. A ce prix, la royauté se conciliait l'aide de la puissante prêtrise, après la crise du complot dirigé, dans ses dernières années, contre Ramsès III.

L'étude de SCHAEDEL éclaire fortement l'histoire des débuts de la décadence ramesside ; celle de KEES : *Herihor und die Aufrichtung des thebanischen Gottesstaates*¹, pénètre les causes politiques qui précipitèrent cette décadence. Quatre-vingts ans après la mort de Ramsès III (1085), huit rois éphémères se sont succédé au pouvoir, sans parvenir à en enrayer la chute. Un homme nouveau s'empare alors de la couronne d'Égypte, et toute la vallée reconnaît son autorité, sauf le delta, qui, à ce moment, s'est déjà groupé autour des princes de Tanis. Cet homme, qui est-il, et dans quelles conditions se produit le transfert du pouvoir ? Kees rappelle que Herihor n'est pas de la famille des grands-prêtres auxquels il a succédé, comme LEFEBVRE l'a mis en évidence, il y a dix ans, dans son *Histoire des grands-prêtres d'Amon de Karnak*. Il porte d'abord le titre de « vice-roi de Koush ». Il ne devient pas vizir du roi Ramsès XI avant la dix-septième année du règne, où son prédécesseur Panehsy est encore attesté. On sait, par ailleurs, que, sous Amenhotep, le grand-prêtre précédent, des troubles graves se sont produits dans le Sud. On distingue, à travers les allusions brèves des documents judiciaires, que, pendant plus d'une année (an 19 de Ramsès XI), une « guerre » a eu lieu entre des « étrangers » (à la Thébaïde, tout au moins) et les troupes qui défendaient l'ordre établi, ainsi que les biens du clergé d'Amon. C'est Panehsy qui déjà auparavant a dirigé la résistance contre les « étrangers ». Ceux-ci paraissent être les soldats de métier libyens, que la royauté égyptienne a installés, par très fortes garnisons, dans tout le pays, depuis Ramsès III. Ils semblent être au service de certains chefs féodaux de leur propre race, établis à Héracléopolis, la grande ville à l'entrée du Fayoum. C'est en s'appuyant sur eux que Smendès de Tanis, quelques années plus tard, a pu se proclamer roi d'Égypte et recueillir l'adhésion de toute la région nord, où ces chefs militaires « étrangers » prédominent. Après Panehsy, à partir de l'an 17, c'est Herihor, d'origine militaire, comme jadis Horemheb (le fondateur réel de la XIX^e dynastie), qui recueille la faveur du clergé thébain. Chargé de le défendre en lieu et place du roi incapable, il reçoit la charge de grand-prêtre, devenue vacante par la disparition d'Amenhotep. Cet événement semble se placer en l'an 19 de Ramsès XI. Cette année serait également la première de cette « ère », restée longtemps mystérieuse, dite « de la naissance renouvelée », par les documents contemporains, et qui servit à

1. Hermann KEES, *Herihor und die Aufrichtung des thebanischen Gottesstaates* (Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse. Fachgruppe I : Altertumswissenschaft. Neue Folge. Bd II, Nr. I). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1936, in-8°, pages numérotées 1-20.

dater un certain nombre d'actes administratifs thébains jusqu'à nous parvenus. Il s'agirait là de l'intronisation du nouveau grand-prêtre Herihor, désormais revêtu de prérogatives quasi royales, bien que vizir seulement vis-à-vis de Ramsès XI. Le très célèbre récit littéraire du voyage officiel de Wenamon à Byblos, daté de l'an 5 d'un roi inconnu, serait un exemple de plus de l'application de l'ère de Herihor : l'an 5 de la « naissance renouvelée » serait aussi l'an 23 de Ramsès XI. En cette année 23, Herihor charge du vizirat un homme de confiance, gardant pour lui la grande-prêtrise et le commandement suprême de l'armée. Peu de temps après, sans qu'on puisse préciser absolument la date, Ramsès XI disparut (vers 1085), et Herihor, déjà roi en fait jusqu'au Fayoum, le devint de droit, mais dut reconnaître le pouvoir de Smendès de Tanis sur le nord de l'Égypte. Telle est la position actuelle de nos connaissances sur la fin de la famille Ramesside et l'établissement de ce « condominium » qui correspond au début de la « XXI^e » dynastie, d'après Manéthon. Le travail de Kees, précis et documenté, est une des meilleures « mises au point » qui aient vu le jour en ces dernières années.

* * *

III. — L'archéologie historique ou religieuse a, pendant cette même période, fourni quelques apports de mérite. Tel est d'abord le travail d'un débutant, mais qui a bénéficié de l'excellente documentation de l'Institut égyptologique de Berlin. Il s'agit des *Untersuchungen über die aegyptischen Kronen*, par ABOUBAKR¹. C'est la première fois qu'on cherche à traiter sous cet angle l'histoire de la « royauté », divine ou humaine, dans l'Égypte ancienne, en étudiant les diverses formes du principal symbole qui la caractérise. A vrai dire, l'auteur ne fait qu'amasser les matériaux archéologiques utiles à son sujet et ne pousse guère plus avant dans la voie de l'interprétation des faits. Il en a le droit, si l'on se rapporte à la modestie voulue du titre. Il ne prétend pas accéder aux questions de psychologie religieuse, ni pénétrer les concepts politiques complexes qu'amènerait une analyse plus profonde de la nature ou de l'emploi des couronnes. Tel qu'il est, le livre d'Aboubakr, accompagné de nombreux dessins au trait et de quatorze planches phototypiques, est un répertoire utile sur chacune des formes de couronnes dont il tient compte. Il pourra être consulté lorsqu'on étudiera les modalités d'une cérémonie religieuse ou royale. Le choix des couronnes a certainement évolué selon les époques, à travers l'histoire d'Égypte. Il a surtout varié en fonction du but qu'on se proposait d'atteindre, au cours de chaque scène où le roi et les dieux jouaient leur rôle. C'est une difficile exégèse que de re-

1. Abd el Monem Joussef ABOUBAKR, *Untersuchungen über die ägyptischen Kronen*. Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, 1937, in-8°, 72 p. + 45 fig. au trait dans le texte, et 14 pl. photogr.

chercher l'explication de ces rites : la récente « dissertation inaugurale » présentée à l'Université de Berlin s'en approche, sans essayer de l'atteindre.

Un ouvrage signé, au contraire, des noms de STEINDORFF et de WOLFF est paru sous le titre de : *Die Thebanische Gräberwelt*¹. C'est une excellente introduction générale à l'étude archéologique des tombes de la région thébaine. Elle se présente suivant un plan historique : par conséquent, l'évolution architecturale y est soulignée, dans sa continuité et ses innovations successives, depuis la XI^e dynastie jusqu'à la XX^e. On suit d'abord le déplacement local des cimetières les plus anciens, tant que les tombes parvenues jusqu'à nous y apparaissent groupées. Puis, de la XVIII^e à la XX^e dynastie, les constructions funéraires, beaucoup plus nombreuses, débordent le cadre précédent et se rencontrent sur de beaucoup plus vastes zones. Leurs aspects divers sont présentés par une sélection de figures, dont les références sont données avec soin aux pages 95 et 96. Puis Wolf examine la technique, la nature, la répartition des scènes peintes sur les murs des chambres ou couloirs intérieurs. Il le fait d'abord pour les tombes des particuliers ; puis il reprend l'étude, sur ce même plan, des sépultures royales de la rive gauche du Nil, et la mène à travers cette même époque du Nouvel-Empire. Le tableau qui termine l'ouvrage est fort précieux. Dans une forme synoptique, toute l'évolution des tombes particulières y est retracée, dans leur groupement actuel, et par périodes historiques. Le choix des lieux de sépulture peut ainsi être suivi sur le plus long espace de temps possible et au delà des époques maîtresses dans l'histoire politique de Thèbes : les plus anciennes tombes notées datent de la « 1^{re} période intermédiaire » (2300-2100 environ), et les plus récentes, des dynasties saïte ou persane (663-404). On a souvent parlé de l'immensité des cimetières thébains et de la quantité « innombrable » des sépultures qui nous ont conservé des décorations murales presque intactes. Un livre comme celui de Steindorff et Wolff ramène les choses à un plus juste niveau. On peut déceler encore aujourd'hui, certes, des milliers de tombes trop ruinées pour présenter un intérêt quelconque à l'étude. Quant aux monuments funéraires conservés par le Service des Antiquités égyptiennes comme ayant une valeur archéologique certaine, leur nombre est assez restreint pour qu'un tableau de dimension moyenne puisse les comprendre presque tous. Qu'on se reporte aux évaluations de la population urbaine de Thèbes et au nombre de siècles pendant lesquels cette ville a tenu le premier ou le second rang parmi celles de l'Égypte ancienne : on arrive à conclure que la tombe luxueusement construite, décorée et garnie selon tous les rites funéraires, est toujours restée une exception, réservée à une faible élite de la fortune.

1. Georg STEINDORFF und Walther WOLFF, *Die Thebanische Gräberwelt* (*Leipziger ägyptologische Studien*, herausgegeben von Walther WOLFF, Heft 4). Glückstadt und Hamburg, J. J. Augustin, 1936, in-8°, 100 p. + 39 fig. au trait dans le texte (dont 2 plans) et 25 pl. photogr. + liste des tombes de particuliers à Thèbes (hors-texte).

Une mention particulière doit être faite de l'étude brève, mais très documentée, de von Bissing : *Aegyptische Kultbilder der Ptolomaier- und Römerzeit*¹. Il s'agit de cette catégorie si intéressante de statues divines, qui témoignent de la partielle fusion des croyances des Grecs du pays avec celles des Égyptiens eux-mêmes, pendant les cinq ou six siècles qui précèdent et inaugurent notre ère. Au moins en ce qui concerne les personnes divines, à qui le culte s'adressait, le fait est certain. Quant aux rites, aux usages religieux, les longues habitudes de deux races si foncièrement dissemblables ne permirent pas, semble-t-il, une assimilation comparable : les mêmes divinités furent servies et priées, mais de façon fort différente, par la masse indigène et le groupe considérable des Grecs disséminés au milieu d'elle. A cette fusion naturelle, si rare dans l'histoire des religions humaines, vint s'ajouter l'influence, l'action méthodique même, à certains moments, du pouvoir exercé par les rois grecs, puis par les empereurs romains et leurs préfets. C'est plus spécialement cette emprise des gouvernements d'origine étrangère sur les cultes d'Égypte qu'étudie von Bissing, par les statues des divinités, à la fois égyptiennes et grecques, conservées jusqu'à nous. On assiste d'abord à une première tentative, menée par Alexandre lui-même, pour donner la prééminence au Zeus de l'oasis de Siwa, vénéré par tous les Grecs de Cyrénaïque et de Naucratis bien avant la conquête, et tenu pour le même dieu qu'Amon thébain par le clergé égyptien. Son idole était une pierre noire, comme celle d'Amon à Thèbes sous sa forme la plus ancienne : probablement météorites tombés du ciel, comme ceux des cultes primitifs de l'Arabie et du monde sémitique. Le premier rang passe tout de suite après, grâce aux Ptolémées Sôter et Philadelphe, à la grande divinité de Memphis, qui devait garder ce rôle pendant toute la période gréco-romaine de l'Égypte : Sarapis, tenu, d'une part, pour une forme de Zeus ou de Dionysos par les Grecs ; de l'autre, par les Égyptiens, pour Osiris sous sa forme de taureau Apis. A son culte se joignit celui d'Isis la Mère divine et de son fils Horus l'Enfant (Harpocratès) : ce groupe devait connaître une faveur encore plus longue que celle de Sarapis, parce qu'il trouva une résonance et des analogies dans presque tous les cultes orientaux contemporains. Von Bissing arrive ensuite à l'étude des curieuses représentations grecques d'Anubis et d'Horus « vengeur de son père » (Harendotès) en guerriers cuirassés, armés de la lance ; d'Anubis en dieu « chtonien » à corps de serpent. Il termine par celle d'Hermès-Thot « Trismégiste », sous son triple symbole : ibis, cynocéphale et disque lunaire, et par celle de Kronos-Souchos, dieu humain de type grec, portant dans la main son ancien emblème : le crocodile. Il examine finalement les représentations grecques de l'Osiris de Canope : vases à tête humaine, images de « Sarapis-Hydreios ». Il y voit plutôt

1. Friedrich Wilhelm Freiherr von Bissing, *Aegyptische Kultbilder der Ptolomaier- und Römerzeit* (*Der Alte Orient*, herausgegeben von der Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft, 34. Bd, Heft 1/2), Leipzig, J. C. Hinrichs, 1936, in-8°, 38 p. + 23 fig. en 8 pl. photogr.

un culte d'Osiris-Adonis, identifié à l'eau féconde et au Nil, et distingue avec soin ces vases divins des vases rituels du culte funéraire pharaonique, appelés également, mais à tort, vases « canopes ». Un exemplaire particulièrement précieux est celui du Musée du Vatican : il est entouré de rainures stylisées qui représentent l'eau ridée par le vent, et ne manque pas de sugerger la cérémonie des mystères d'Osiris au bord du Nil, telle que la relate Plutarque au *De Iside et Osiride*. Au total, le petit ouvrage de von Bissing, en moins de quarante pages précises et documentées, fournit à l'étude des formes religieuses, si mal connues encore, des derniers siècles du « paganisme » égyptien une contribution de grande valeur.

* * *

IV. — Quelques bons travaux nous ont apporté, en ces trois dernières années, la collaboration de l'ethnologie. Il faut citer ici le livre de WINKLER : *Völker und Völkerbewegungen im vorgeschichtlichen Oberägypten, im Lichte neuer Felsbilderfunde*¹. La région explorée par l'auteur est celle du Wâdi Hamamât et de son éventail d'affluents, aujourd'hui desséchés. Ce sont les routes naturelles qui mènent de la mer Rouge à la vallée du Nil, à travers le plateau raviné de la « Chaîne arabique ». Une carte schématique, à la fin de l'ouvrage, montre les lieux où furent relevées les gravures rupestres, et une excellente série de cinquante-neuf clichés sur planches phototypiques présente les matériaux, avec leur référence à la carte. Les ressemblances et différences sont cataloguées dans les attitudes, le style de gravure, les ornements et ce qu'on devine des vêtements portés, les armes et instruments, les animaux représentés autour des figures humaines, les barques qui laissent déceler leur mode de construction. Il en résulte cinq catégories distinctes, pour lesquelles l'emplacement relatif des figures sur les mêmes surfaces de roche permet de discerner un échelonnement dans le temps. Winkler passe de l'exposé de sa méthode à la description des signes spéciaux à chacune de ces cinq catégories. Des notes documentées renvoient, pour comparaisons, aux travaux et articles actuellement parus sur la préhistoire égyptienne. Les résultats d'ensemble sont donnés dans une dernière partie (p. 21-23). Le plus ancien des types d'hommes représentés dans la région du Wâdi Hamamât est celui que l'auteur qualifie d' « hommes (dessinés) en style cunéiforme » (*Keilstil Leute*). Il se prolonge par un autre, un peu plus récent, mais de caractères très analogues : les « hommes à étui phallique » (*Penistaschen-Leute*). Cette race est celle des Hamites du « désert » arabe, éleveurs de bœufs et chasseurs dans ces territoires alors arrosés de pluies abon-

1. Hans Alexander WINKLER, *Völker und Völkerbewegungen im vorgeschichtlichen Oberägypten im Lichte neuer Felsbilderfunde*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1937, in-8°, VIII + 36 p., avec 59 fig. en 39 pl. photogr. + 1 plan hors texte.

dantes, au moins en hiver, en bordure de rivières où la navigation en barques de roseaux était saisonnièrement possible. Ils répondent à un type physique tout à fait semblable, attesté à l'ouest du Nil par de nombreuses gravures rupestres du Sahara, et spécialement du Hoggar. Ce plus vieux fond connu, parmi les divers éléments qui donneront le peuple « pharaonique », est aussi celui de la « première civilisation de Nagada » de Scharff. Ce sont les hommes de la vallée, constructeurs de barques en papyrus, qui modélèrent les vases à figures blanches, et que Winkler appelle aussi, en leurs représentations rupestres du désert, les « hommes à coiffure-dirwa » (*Dirwa-Leute*) : c'est-à-dire coupée, comme celle des Bisharins et Ababdés actuels, en carré à la hauteur du bas du visage.

Quant aux arrivants plus tardifs dans la région du Wâdi Hamamât, ce sont les « hommes aux cheveux ornés de plumes » (*Federschmuck-Leute*). Ils viennent, semble-t-il, de la mer Rouge. Ce sont des chasseurs de race sémité (?), primitivement peuple de marins, comme en témoignent leurs barques en bois. Ces barques solides, au lieu de présenter la forme en faucille des coques nilotiques, s'allongent horizontalement au ras de l'eau pour se relever à angle droit en proue et en poupe. Les deux modèles opposés se retrouvent ensemble, gravés au manche d'ivoire du célèbre « couteau du *Gebel el Arak* ». Les hommes portant les hautes plumes de coiffure sont demeurés longtemps dans les vallées du désert, à l'est de la Haute-Égypte : ils ont laissé des gravures rupestres sur une très large superficie. Pendant ce temps se développait dans la vallée du Nil la « deuxième civilisation de Negada », venue du Delta et remontant jusqu'au sud, caractérisée par les vases à figures rouges et les vastes barques de papyrus à double cabine, nombreux rameurs, et emblèmes fixés en haut de perches de bois. Ces « gens aux emblèmes » (*Standarten-Leute*) ont également laissé le souvenir de leur arrivée dans les vallées du désert de l'est, par des gravures rupestres, assez peu nombreuses. Le mélange avec les populations hamites, plus anciennement établies au désert et dans la vallée, se produit d'abord partout où s'étendent ces deux nouveaux peuples. Puis la rareté accrue des pluies oblige tous ces groupes déjà mixtes à se réunir dans la vallée : le peuple égyptien s'en trouve alors constitué. Tel est le vaste tableau auquel Winkler convie l'ethnologue et l'historien. On a déjà tenté plusieurs fois récemment de dresser ce schéma, d'après les matériaux historiques et les données de l'archéologie préhistorique dans la vallée¹. Cette fois, des documents contemporains des événements sont livrés par le désert lui-même. Une forte part d'hypothèse reste toujours au centre de ces travaux ; ils jettent, cependant, une vive lueur aux limites du champ où nos recherches deviennent possibles.

Une autre étude de qualité est celle de W. HöLSCHER : *Libyer und Aegypten*.

1. Par exemple, K. SETHE, dans son *Urgeschichte und älteste Religion der Aegyptier*.

ter¹. Elle traite des rapports étroits que les Égyptiens, tout au long de leur histoire, ont entretenus avec les populations, sédentaires ou nomades, qui habitaient le désert à l'ouest de la vallée du Nil, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à la troisième cataracte et aux confins du Soudan. A ces peuples, des noms divers ont été donnés par les riverains du Nil. Le plus ancien (Tehenou) désigne une race groupée très près d'eux, dans les oasis du Wadi Natroun, et surtout au Fayoum. Cette race n'est autre qu'un rameau de la race égyptienne elle-même, demeuré depuis l'époque préhistorique hors de la vallée du Nil, et qui n'a pas évolué au même rythme que les « fellahs » cultivateurs des bords du fleuve². Ce sont des éleveurs de bestiaux, restés groupés en clans semi-nomades, et des guerriers amateurs de « razzias ». C'est seulement vers la fin de l'Ancien-Empire qu'une population réellement différente de celle de la vallée du Nil apparaît au contact avec elle, dans tout le désert à l'ouest du fleuve. Elle a la peau blanche ; fréquemment les yeux sont bleus et les cheveux blonds. Là commencent les véritables « Temehou » du Moyen-Empire, puis les Libou et Mashwesh, sous les rois Ramessides. Ce sont les « Libyens » des auteurs grecs. W. Hölscher les étudie d'après les nombreux documents écrits ou figurés qu'ont laissés sur eux leurs contemporains égyptiens, dans leurs caractères physiques, leur costume, leurs armes. La circoncision et le port de l'« étui phallique » diffèrent certains groupes des autres, parmi eux. Il expose ce que nous savons de leur manière de vivre, et des expéditions en masse qu'ils menèrent contre les rois d'Égypte. On sait l'importance de leur rôle à partir de ces invasions tardives sous les règnes de Merneptah et Ramsès III, dissimulées par des défaites militaires sans portée pratique. Les Libyens formèrent la très grande part de cette nouvelle « classe des guerriers », à tenures héréditaires, qui mène l'Égypte au premier millénaire, et fournit des dynasties de souverains au pays de leurs anciens vainqueurs. C'est en réalité, on le voit, un aspect important de l'histoire de l'Égypte elle-même, c'est un angle d'examen fécond en rapprochements de faits et en rapports nouveaux, que W. Hölscher vient de mettre en valeur, en son récent travail sur les Libyens.

* * *

V. — Dans le domaine des ouvrages généraux, les méthodes chronologiques ont été récemment soumises à un nouvel examen, grâce à l'étude de BORCHARDT : *Die Mittel zur zeitlichen Festlegung von Punkten der ägypti-*

1. Wilhelm HÖLSCHER, *Libyer und Aegypter. Beiträge zur Ethnologie und Geschichte Libyscher Völkerschaften nach den altägyptischen Quellen* (Agyptologische Forschungen, herausgegeben von Alexander SCHARFF, Heft 4). Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, 1937, in-4°, 70 p. + 6 fig. dans le texte (photogr.).

2. Voir, à ce sujet, les résultats des fouilles de H. Junker aux cimetières préhistoriques de El Koubanieh, pour les « Tehenou » du Sud.

*schen Geschichte und ihre Anwendung*¹. L'ouvrage est d'importance, car Borchardt s'est classé, de longue date, parmi les égyptologues les mieux armés techniquement pour traiter ces problèmes difficiles. Le fait nouveau dominant, c'est que la méthode d'Ed. Meyer, à laquelle s'étaient ralliés peu à peu la presque totalité des spécialistes d'aujourd'hui, est abandonnée, par Borchardt, au moins pour le classement des documents antérieurs à l'avènement de la XVIII^e dynastie (1580 av. J.-C.). La chronologie égyptienne, dans sa partie la plus ancienne, est constituée par une alternance de périodes sûrement connues, et d'autres, dites « primitive » et « intermédiaires », dont la durée, par suite de l'insuffisance des documents retrouvés, peut être remise en question par de nouveaux calculs. C'est ce qui se produit ici. Borchardt, au lieu de 250 ans environ, comme fait Ed. Meyer, n'attribue pas moins de 840 années à la « première période intermédiaire », entre le dernier roi certain de la VI^e dynastie (Pepi II) et le second règne de la XII^e dynastie (Sésostris I^{er}). Cette différence de six siècles se retrouve, sans changement, au début de la période thinite, où commence notre moderne chronologie historique. Borchardt, ayant reculé la fin de l'Ancien-Empire jusqu'à environ -2840, laisse deux siècles à la VI^e dynastie, un siècle et demi à la V^e, et 760 années² à la période qui sépare le règne de Neferirkaré de celui de Ménès. Ainsi le commencement de l'histoire égyptienne se trouve placé « entre environ -3850 et environ -4050 », au lieu des chiffres de -3200 à -3400, que tous les égyptologues modernes ont adoptés pour cette même date. On ne peut suivre ici l'argumentation de l'auteur, en ce qui concerne cette « première période intermédiaire ». Elle n'emportera pas, semble-t-il, la conviction des spécialistes, et peu consentiront à faire remonter le règne de Ménès plus haut que le milieu du quatrième millénaire av. J.-C. Le principal mérite de l'ouvrage de Borchardt est la richesse des divers moyens mis en œuvre pour servir de plus près la vérité. C'est aussi l'effort pour se dégager de tout système trop dogmatique ; c'est l'appel à la masse des documents généalogiques, malheureusement trop peu nombreux, entre l'Ancien et le Moyen-Empire. C'est l'honneur des chercheurs que de faire le point actuel, avec tous les moyens aujourd'hui en nos mains. Mais, d'une année à l'autre, le sol de l'Égypte peut encore livrer des documents tels que notre connaissance des périodes restées obscures en sera brusquement affermée.

Un examen critique, qui, du domaine de l'égyptologie, déborde sur celui de toutes les sciences de l'antiquité, est apporté par W. WOLFF, sous le titre de : *Wesen und Wert der Agyptologie*³. La tendance affirmée est surtout

1. Ludwig BORCHARDT, *Die Mittel zur zeitlichen Festlegung von Punkten der ägyptischen Geschichte und ihre Anwendung. (Quellen und Forschungen zur Zeitbestimmung der ägyptischen Geschichte, Bd 2.)* Kairo, Selbstverlag, 1935, in-4°, 128 p., avec fig. dans le texte, et 3 pl.

2. C'est aussi le chiffre total d'années donné par Manéthon pour cette même période.

3. Walther WOLFF, *Wesen und Wert der Agyptologie (Leipziger ägyptologische Studien, herausgegeben von Walther WOLFF, Heft 8).* Glückstadt-Hamburg-New-York, J. J. Augustin, 1937, in-8°, 46 p.

nouvelle en Allemagne, où, toutefois, des livres peu anciens, de Erman, de Sethe, de Kees, par exemple, ont déjà montré que l'égyptologie, comme toute discipline exposée à une trop grande dispersion des recherches, essayait aujourd'hui d'affirmer ses buts généraux, et de se regrouper en les définissant plus clairement. Toute science ne peut manquer de passer, en se développant, par ces périodes alternées, dues au désir de réaliser un progrès plus sûr.

Le besoin d'une précision toujours plus grande, et qui s'aide de toute acquisition nouvelle pour la dépasser, amène fatallement les chercheurs à restreindre le champ de chacune de leurs enquêtes. C'est ce qui s'est produit depuis 1880-1885, sous l'influence de l'« école » de Erman, en Allemagne et partout ailleurs. Depuis 1920, le besoin de synthèse, le désir de ne pas se trouver hors de contact avec les autres sciences humaines, ainsi qu'avec la vie même et son esprit, font s'alourdir un peu l'autre plateau de la balance. Et Wolf rappelle que le technicien doit se doubler d'un philologue, que la culture générale la plus large est indispensable à qui veut ne jamais perdre de vue le but à atteindre : il lui faut triompher du perfectionnement même des procédés et des moyens. Entre toutes théories préconçues, l'hypothèse évolutionniste ou « progressiste » aussi bien que celle des « cycles de culture », sont sévèrement examinées, du point de vue de l'historien de l'Égypte ancienne. Un esprit d'humanisme, animé d'appel vers l'esprit tout court, et dans son « sens français » (p. 31), donne vie et force de persuasion à cet opuscule. Il est signé par un des maîtres actuels de l'égyptologie allemande : il vient à son heure et doit atteindre un large cercle de chercheurs, tant en Allemagne que dans le reste du monde savant.

Il nous reste encore à examiner quelques études, dont le plan s'étend sur des périodes assez vastes. Telle est, par exemple : *L'Égypte des astrologues*, de F. CUMONT¹. Il s'agit là de l'Égypte des rois Ptolémées ; les documents mis en œuvre sont écrits en grec. Et, cependant, c'est bien le fond populaire, presque aussi égyptien que le pur milieu indigène, que révèle la pénétrante enquête du papyrologue. C'est que les plus anciens écrits astrologiques de l'époque des Lagides, destinés aux Grecs instruits des villes d'Égypte, semblent avoir été rédigés, d'après Cumont, dans le milieu sacerdotal des temples indigènes. Par ailleurs, des écrits antérieurs les inspiraient : écrits babyloniens et chaldéens, colportés par les Syriens d'Égypte, ou par les Perses, maîtres temporaires du pays ; et aussi spécialement égyptiens, quoique la « science astrale » ait toujours été plus familière aux Asiatiques qu'aux gens de la vallée du Nil. Cumont profite de sa connaissance approfondie des écrits astrologiques grecs pour passer en revue toute la société

1. Franz CUMONT, *L'Égypte des astrologues*. Bruxelles, Fondation égyptologique « Reine-Élisabeth », parc du Cinquantenaire, 1937, gr. in-8°, 254 p., avec index des mots grecs (p. 219-234) et des mots latins (p. 234-248).

d'Égypte au III^e siècle av. J.-C. C'est une longue et précise galerie de tableaux bien vivants, qui défilent aux yeux du lecteur, attestés par des références nombreuses. Du roi grec et de sa cour, jusqu'aux portefaix et aux pêcheurs, tous les rangs sociaux apparaissent avec leurs traits propres : l'astrologie s'applique aux destins de tous, du plus puissant aux plus humbles des hommes. Le clergé, les cultes et leurs diverses pratiques, les moeurs et tous les comportements de la vie, ont déposé tour à tour leur reflet dans le vaste tableau tracé par Gomont. L'inventaire est, certes, incomplet, mais il est nouveau, car les documents interrogés n'ont guère été examinés, de ce point de vue, jusqu'ici. Il apporte une contribution aussi précieuse qu'originale à notre connaissance de la société égyptienne de tous les temps, car ce qui vaut pour les derniers siècles avant l'ère chrétienne fait mieux comprendre une foule de détails livrés par des témoignages plus anciens.

L'année 1936 a vu paraître un nouveau manuel d'*Histoire de l'Orient ancien*, dû à J. CAPART pour l'Égypte et à G. CONTENAU pour l'Asie occidentale¹. Il est destiné à l'enseignement secondaire français ; il tient compte des dernières découvertes archéologiques, et présente les plus modernes points de vue sur les principaux problèmes posés. La méthode suivie par Capart est particulièrement vivante. Elle a le grand mérite, étant donné le but de l'ouvrage, de ne pas seulement renseigner, mais de faire réfléchir et de présenter d'une façon simple les conditions dans lesquelles on est amené à se former une opinion. On a pu être souvent désorienté, parmi les spécialistes des études anciennes, par les fluctuations rapides des opinions prédominantes, sur maint problème que pose l'Égypte antique. Les chapitres IV et VI du manuel de Capart feront comprendre pourquoi il ne peut encore en être autrement. Quant au reste de l'ouvrage, il montre, au contraire, jusqu'à quel point l'étude de la civilisation égyptienne est devenue aujourd'hui une des branches de l'humanisme classique : c'est-à-dire quelle est l'importance de l'apport égyptien au fond commun de la civilisation méditerranéenne, dont les Grecs et les Italiens antiques furent au même titre dépositaires.

Il convient de clore ce bulletin, consacré à l'Égypte ancienne, en mentionnant l'un des plus solides et consciencieux ouvrages de synthèse qui aient été réalisés au cours de ces dernières années : *L'Égypte*, par DRIOTON et VANDIER (t. II de la 1^{re} série, dans la collection d'introduction aux études historiques *Clio*)². Une bibliographie générale, excellente et fort complète,

1. Jean CAPART et G. CONTENAU, *Histoire de l'Orient ancien*. I : *L'Égypte des Pharaons*, par J. CAPART. Paris, Hachette (1936), in-8°, 146 p., avec 2 cartes p. 9 et 97. Table des matières, p. 328-331.

2. Étienne DRIOTON et Jacques VANDIER, *Les peuples de l'Orient méditerranéen*. II : *L'Égypte* (*Clio*. Introduction aux études historiques, I). Paris, Les Presses universitaires de France, 1938, in-8°, XLIV (Bibliographie générale) + 642 p., avec notes à la fin de chaque chapitre, liste chronologique des rois d'Égypte et index général.

ouvre le volume. La grosse majorité des ouvrages, anciens ou récents, ayant aujourd'hui une valeur d'étude, y est enregistrée. Une suite de chapitres, rédigés dans une forme précise et ramassée, expose ensuite l'état actuel de nos connaissances, d'une manière très impartiale. La présentation la plus neuve et la plus utile aux étudiants (auxquels s'adresse la collection) est probablement celle des « notes », qui complètent chaque chapitre. Là se trouvent rassemblés la liste des principales sources archéologiques, s'il y a lieu ; puis une bibliographie particulière, allant jusqu'aux articles importants parus dans les revues ; enfin et surtout un « état des questions ». On y voit poser certains problèmes, puis exposer les principaux arguments en faveur de chaque solution. Les auteurs eux-mêmes, souvent, n'y prennent pas parti. Ce sont de très utiles exemples de mise au point, qui indiquent les éléments de la recherche, sans donner la fausse impression que celle-ci est terminée. Naturellement, ces « questions » ne sont qu'un choix restreint, parmi celles qui ont été jugées les plus importantes, dans l'état actuel de nos connaissances. La concision de la rédaction a souvent permis de pousser assez loin dans le détail, pour que le lecteur puisse se faire une idée personnelle sur la valeur des conclusions proposées. Un index des matières et des noms propres complète l'ouvrage ; un exposé très concis sur la religion, l'évolution de ses doctrines, le culte des dieux et des morts, est placé en tête. Il n'a pas été possible, semble-t-il, en ce remarquable « manuel » au titre trop modeste, de faire leur part aux institutions, à l'évolution sociale, économique, artistique du pays. Un programme plus vaste aurait amené les auteurs à déborder le cadre imposé par la nature de la collection. Tel qu'il est, le livre atteint son but : les problèmes révèlent leur état actuel ; les instruments de recherche sont présentés ; l'étudiant déjà familiarisé avec l'étude des civilisations anciennes, à condition d'être muni de l'indispensable technique de la langue, est placé sur le front de travail. Il peut se rendre compte de la direction à suivre, il sait où chercher les matériaux pour faire réaliser à la connaissance un pas en avant.

* * *

La présente revue de la production historique récente ne tient pas compte de quelques ouvrages de séries, parus depuis peu. Ceux-là méritent d'être examinés sur l'ensemble de leur plan, qui souvent n'apparaîtra avec toute son ampleur que dans un certain nombre d'années. Elle ne tient pas compte non plus de bien des articles de valeur, publiés dans les revues égyptologiques ou d'histoire générale. Un relevé très complet pourra en être fait à partir de 1936, grâce à la *Bibliographie égyptologique* éditée par la Fondation égyptologique « Reine Élisabeth » de Bruxelles. Tel qu'il se compose aujourd'hui, nous espérons, cependant, que l'actuel « Bulletin » sera capable de donner aux spécialistes des autres branches de la recherche historique une

vue d'ensemble des dernières enquêtes menées par les historiens de l'Égypte ancienne¹.

Maurice ALLIOT,

Maitre de conférences d'égyptologie
et d'histoire ancienne de l'Orient
à la Faculté des lettres de Lyon.

Mai 1939. Corrigé au *Quartier Général du Secteur postal 76*,
le 6 décembre 1939.

1. Je tiens à mentionner ici le dernier et très remarquable ouvrage du grand égyptologue anglais PETRIE. Il vient de paraître, et fera l'objet d'une analyse particulière dans le prochain *Bulletin sur l'histoire de l'Égypte ancienne* que publiera la *Revue historique* : Flinders PETRIE, *The Making of Egypt*, London, The Sheldon Press, 1939, gr. in-8°, xvi + 184 p., avec 82 pl. photogr. insérées dans le texte, une carte des sites (pl. 83) et 2 tabl. hors texte (pl. 84-85). Citons, enfin, un excellent travail anglais sur l'Égypte ancienne et moderne. Il est illustré de 128 photographies. Beaucoup d'entre elles, bien choisies, évoquent puissamment l'atmosphère du pays. Le texte, très documenté, est digne de faire naitre un intérêt durable envers l'Égypte, auprès de qui ne la connaît pas encore : Robin FEEDEN, *The Land of Egypt*. London, B. T. Batsford, 1939, in-8°, viii + 120 p. (Index).

et
et
ens
jeu
pér
tem
aux
I
aux
TRY
féc
bra
par
tion
de
naï
par
mai
con
gra
inte
der
sur
riqu
élèv
out
une
diph
logi
moi
tiqu
trav
Koz
rald
occu
rald
chem
cov
tiqu
now

CINQUANTE ANS DE TRAVAIL HISTORIQUE EN POLOGNE

(Suite¹.)

I. L'HISTOIRE POLONAISE DU MOYEN AGE PENDANT LES CINQUANTE DERNIÈRES ANNÉES

(Suite.)

Un troisième courant découlait des sciences auxiliaires de l'histoire et son représentant principal fut Stanislas KRZYŻANOWSKI (1865-1917)². Il fut à Cracovie l'élève de Smolka, puis à Vienne de Théodore Sickel, par l'intermédiaire duquel on peut établir sa filiation avec l'École des chartes de Paris. Krzyżanowski se fit connaître par des travaux sur la diplomatique polonaise du XIII^e siècle et par une polémique avec W. Kętrzyński sur la question des débuts du diplôme polonais (1892). Il entreprit également des éditions paléographiques, dont les *Monumenta Poloniae palaeographica* (2 portefeuilles : 1907 et 1910) possèdent une grande valeur scientifique. Ses travaux proprement historiques sont peu nombreux ; ils se recommandent par des qualités de méthode³. La rigueur de la méthode de critique diplomatique fut également éprouvée dans le séminaire de Krzyżanowski dont sont sortis toute une série de jeunes chercheurs. Cette influence, comme celle de l'école de Balzer, se fit surtout sentir dans les années ultérieures. A la même génération que Krzyżanowski appartenait à Cracovie l'abbé Jean FIJALEK (1864-1936)⁴, historien de l'Église, d'une grande érudition,

1. Cf. *supra*, p. 325.

2. Voir le travail collectif intitulé : *Feu le professeur Stanislas Krzyżanowski : le savant et le professeur*, par Ladislas SEMKOWICZ, Jean PTAŚNIK et Stanislas ZACHOROWSKI, dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXI (1917), p. 107-130, et le nécrologie par St. KĘTRZYŃSKI, dans le *Przegląd hist.*, t. XXI (1917-1918).

3. Ils concernaient l'histoire intérieure, la littérature politique, la civilisation (le plus étendu d'entre eux : *Sur la légation de Casimir le Grand à Avignon et les premiers priviléges universitaires*, dans les *Roczn. krak.*, t. IV, 1900). Données plus précises, ainsi que sur les éditions de sources, dans les nécrologes cités.

4. Voir le nécrologie écrit en commun par Wł. SEMKOWICZ et l'abbé T. GLENNIA dans le *Kwart. Hist.*, t. L (1936), p. 413-426. La bibliographie de ses œuvres jusqu'en 1934 est donnée

et qui s'occupa avec une préférence particulière des courants politiques et religieux dans l'Église de Pologne à l'époque du Concile de Bâle. Il faut ensuite nommer encore K. SZKARADEK-KROTOSKI et F. KONECZNY, et, plus jeune qu'eux, Adam KŁODZIŃSKI, dont les travaux se rapportent à diverses périodes du Moyen Age. En outre, W. CZERMAK (1863-1919)¹, historien des temps modernes, s'est occupé de la question de l'égalité des droits donnée aux schismatiques en Lithuanie.

Les véritables continuateurs du travail dans le domaine des sciences auxiliaires furent Ladislas SEMKOWICZ (né en 1878) et Stanislas KĘTRYŃSKI (né en 1876). Du premier, l'on peut dire que, se signalant par une fécondité scientifique plus grande que Stanislas Krzyżanowski, il embrassa successivement presque toutes les sciences auxiliaires. Il commença par l'héraldique et la généalogie, dans lesquelles, continuant les traditions de Małecki et de Piekosiński, il mit en avant un nouveau programme de recherches monographiques sur les « clans » (*rody*) de la noblesse polonaise du Moyen Age, programme qu'il s'efforça ensuite de réaliser tant par lui-même que par ses nombreux élèves. Dans les domaines de la diplomatie, de la paléographie, de la sigillographie, il a donné une série de contributions généralement courtes, et dans l'étude des sources historiographiques il a appliqué avec succès la critique externe à côté de la critique interne (*Les annales dites de Sainte-Croix*). Il s'est fait connaître dans les derniers temps comme éditeur de sources, et en même temps il a organisé sur une grande échelle les travaux dans le domaine de la géographie historique polonaise, dans lesquels il a pris une part personnelle, ainsi que par ses élèves et par ses collaborateurs. Le deuxième, Stanislas KĘTRYŃSKI — outre des études de début sur l'historiographie du Moyen Age (en particulier une précieuse étude sur *Gallus*) — s'est plus exclusivement consacré à la diplomatique et aux sciences auxiliaires les plus voisines comme la chronologie, la sigillographie et la paléographie. A côté d'une série de contributions moins importantes, il a donné aussi le premier essai d'une histoire systématique du document polonais, qui est encore inachevée. Parmi les plus jeunes travaillent surtout sur le terrain de la diplomatique K. MALECZYSKI et Z. KOZŁOWSKA-BUDKOWA ; dans la géographie historique, BUCZEK ; dans l'héraldique, à côté de nombreux généalogistes, Hélène POLACZKOWNA, qui s'est occupée surtout des armoriaux occidentaux et de leur importance pour l'héraldique polonaise, domaine où elle a trouvé un émule dans S. MIKUCKI. Ces chercheurs sont sortis en partie de l'école de Lwów et en partie de l'école cracovienne de Lad. Semkowicz. Se sont spécialement consacrés à la numismatique M. GUMOWSKI, Z. ZAKRZEWSKI et autres. L'influence du même Krzyżanowski s'est fortement fait sentir parmi les historiens.

par les *Collectanea Theologica*, t. XVII (1936), p. vii-xi. — X. Cz. FALKOWSKI, *Le recteur abbé Jean Fijalek, 1864-1936*, dans l'*Ateneum Wilénskie*, t. XI (1936), p. 945-960.

1. Voir le nécrologie dans le *Kwart. Hist.*, t. XXVII (1913), p. 204-205.

Les sciences auxiliaires servent surtout à l'analyse historique. A côté d'une tendance à approfondir l'analyse et à rester exclusivement sur ce terrain se manifeste également une tendance jusqu'à un certain point contraire. Progressivement se fraie son chemin, l'idée qu'une présentation, fût-ce provisoire, des résultats obtenus n'est pas sans profit pour la science, et qu'aucune époque ne peut se passer de sa propre synthèse, car la science qui ne l'entreprend pas perd par là même contact avec la vie. Stanislas KUTRZEBIA (né en 1876), historien du droit et des institutions, est entré dans l'étude du Moyen Age par une longue série de monographies sur la justice, l'administration et les charges, le commerce et les finances municipales et nationales. Toutefois, il a très tôt donné une vue d'ensemble, sous forme de manuel, de l'histoire institutionnelle d'abord de la Couronne (1^{re} éd., 1905), puis de la Lithuanie. Dans la polémique engagée à ce propos avec O. Balzer se sont glissées aussi les questions de la division de l'histoire en périodes et des vues sur des époques entières, comme il n'en avait presque pas été question depuis l'époque de la discussion entre Szujski et Bobrzyński, et les travaux théoriques de T. Wojciechowski. Il a donné une nouvelle expression de la tendance à l'élaboration de grands ensembles dans son *Histoire des sources du droit polonais ancien* en deux volumes (1925), qui tient également le plus large compte des sources du Moyen Age. Dans la période de la dernière guerre, tout comme avant lui O. Balzer, il a traité une série de questions fondamentales de l'histoire de l'ancien État polonais du seul point de vue de l'histoire des institutions, mais en s'opposant nettement à l'ancienne école de Cracovie. Il a également vite tourné son attention sur les défauts et les besoins d'organisation de notre historiographie (1916).

Issu du milieu cracovien, Stanislas ZAKRZEWSKI (1873-1936)¹ fut ensuite titulaire de la chaire d'histoire de Pologne à Lwów. Élève de Smolka, de Vincent Zakrzewski et de Krzyżanowski, il fut dans le travail historique l'un des représentants de la méthode critique. Dans ses nombreux travaux monographiques, il traita des problèmes d'histoire intérieure et d'histoire de la civilisation, puis il passa à l'histoire politique. A côté de l'étude de l'histoire des fondations religieuses et de leur dotation, il consacra beaucoup de labeur à

1. Voir le travail collectif de T. E. MODELSKI, K. TYSZKOWSKI et St. ZAJĄCZKOWSKI, dans le *Kwart. Hist.*, t. L (1936), p. 193-234. — Br. WŁODARSKI, *Esquisse biographique* (comme Avant-propos), dans les *Problèmes historiques de St. ZAKRZEWSKI*, t. I (1936), p. VII-XVI, et tirage à part. — K. TYMIENIECKI, *Stanislas Zakrzewski et les courants de l'historiographie contemporaine*, dans la revue *Marcholt*, t. III (1936), p. 116-131. — P. DĄBKOWSKI, *Le professeur Stanislas Zakrzewski, son travail dans la Société historique de Lwów*, tirage à part des *Procès-verbaux de la Société historique de Lwów*, t. XVI (1936), fasc. 4. — E. MALECYŃSKA, *Stanislas Zakrzewski historien du passé de la terre de Czerwieńsk*, dans la *Ziemia Czerwieńska* (La Terre de Czerwieńsk), t. II, p. 1-7. — St. ZAJĄCZKOWSKI, *Stanislas Zakrzewski, 1873-1936*, dans l'*Ateneum Wilenskie*, t. XI (1936), p. 905-944. Bibliographie de ses travaux établie par J. SKRZYPEK dans le Recueil des travaux édités pour ses trente années de professorat. Lwów, 1934, p. I-XXXVI.

suivre les relations les plus anciennes entre la Pologne et Rome, aboutissant sur ce terrain à des résultats inattendus, et ensuite à étudier la plus ancienne tradition historique polonaise, domaine dans lequel son criticisme s'affaiblit. Il a donné une vaste étude de l'histoire de *Mieszko I^{er}* et surtout de *Boleslas le Vaillant*. Ne sortant pas dans ses monographies du terrain du Moyen Age, il n'a pas renoncé à des vues synthétiques sur l'ensemble de l'histoire de Pologne. Dans ce domaine, il s'opposa à l'idéologie « (exclusivement) institutionnelle » et en même temps il revint aux principes de Bobrzyński, dont l'influence s'est de nouveau accrue dans les dernières années.

François BUJAK (né en 1875)¹ fut proche de Zakrzewski par ses études, mais s'éloigna finalement de lui par la direction de son travail scientifique. En tant que l'un des principaux créateurs chez nous de l'histoire économique, il n'appartient pas exclusivement à l'historiographie du Moyen Age, mais c'est d'elle indiscutablement qu'il est sorti par ses *Études sur l'habitat aux XII^e et XIII^e siècles en Petite-Pologne*, études totalement médiévales par la méthode, et qui appartiennent incontestablement aux meilleurs travaux de ce domaine. C'est également de cette époque qu'il s'est le plus approché dans ses études de géographie historique. Lui, St. Kutrzeba et St. Zakrzewski, quoique si différents les uns des autres, exécutent en commun un retour dans la direction des travaux de synthèse, sans renoncer du reste aux conquêtes du courant analytique. Bujak fut toutefois le seul qui soit entré d'un point de vue théorique dans l'étude même de la synthèse historique. En opposition avec l'individualisme exubérant des virtuoses de la monographie analytique dans le genre de Potkański et de Th. Wojciechowski, il établit un plan de travail, déjà demandé antérieurement dans un sens plus général par St. Kutrzeba, et, en face de ce vaste plan, non seulement l'un des premiers formulés, mais aussi l'un des plus complets dans la forme, il fit reposer l'essentiel du travail scientifique, non plus dans l'effort individuel, mais dans celui de toute une école, dont il fut non seulement l'organisateur, mais aussi le chef exclusif. Les travaux de cette école — dans le domaine de l'histoire économique — ne concernent que dans une faible mesure l'époque du Moyen Age, et c'est principalement son créateur lui-même qui garde le contact le plus proche avec les médiévistes. C'est lui aussi, cela est facile à comprendre, qui reste dans cet ensemble l'individualité la plus marquante.

A une époque un peu antérieure appartiennent, aussi bien sous le rapport chronologique que sous celui de la méthode, les travaux sur le Moyen Age de A. SZELĄGOWSKI, qui a déployé surtout dans le domaine de l'histoire moderne sa féconde activité d'écrivain. C'est également dans le milieu de Lwów qu'il agit, comme les deux précédents, P. DĄBKOWSKI², qui appartient plus pré-

1. Bibliographie de ses travaux établie par A. WALAWANDER, dans les *Études d'histoire sociale et économique offertes à Fr. Bujak*. Lwów, 1931, p. 1-XXXVIII.

2. Bibliographie de ses travaux établie par Charles KORANYI, dans le *Recueil pour les trente ans de travail du professeur Przemyslas Dąbkowski*. Lwów, 1927, p. 519-581.

cisément à l'histoire du droit, mais qui mérite d'être mentionné ici tant en égard à ses nombreuses monographies du domaine du droit privé polonais du Moyen Age que pour avoir embrassé ces études dans un compendium plus général. Dans le domaine de l'histoire de la civilisation, ce sont, au contraire, les philologues qui ont montré le plus d'activité. Une monographie de grand style fut le travail de K. MORAWSKI (1852-1925) sur *L'Université jagellonne*. Alexandre BRÜCKNER (1856-1939) a donné une conception d'ensemble de l'*Histoire de la civilisation polonaise*, tant du Moyen Age que des époques ultérieures. Jean RUTKOWSKI, connu presque exclusivement pour ses nombreux travaux d'histoire économique de la période moderne, a incorporé de manière correcte la période du Moyen Age dans son manuel d'histoire économique, le premier de ce domaine.

Parmi les médiévistes les plus actifs, il faut ranger Jean PTAŚNIK (1876-1930)¹, bien que ses études dépassent cette époque. Infatigable chercheur de sources et fouilleur d'archives, il s'est occupé, surtout dans une longue suite d'études, de l'histoire des villes et de la population urbaine, et il est finalement arrivé à une synthèse personnelle dans ce domaine. Il a examiné l'histoire de la civilisation du point de vue de l'immigration des étrangers et du séjour des Polonais à l'étranger, portant une attention particulière aux relations avec l'Italie. Il s'est occupé des liens entre la Pologne des Piasts et le Saint-Siège dans le domaine surtout des rapports financiers : il a étudié également les relations politiques à l'aube même de notre histoire. Ses éditions de sources concernent l'histoire de l'artisanat et les matériaux du Vatican.

De l'école de Cracovie dans la période d'avant-guerre sont sortis St. ZACHOROWSKI (mort en 1918)², M. LODYNSKI, W. KAMIENIECKI, Abdon KŁODZINSKI et F. DUDA, et toute une série de jeunes, dont nous parlerons ci-dessous. ZACHOROWSKI s'est consacré exclusivement au Moyen Age, et en particulier à l'histoire du droit canon et du droit polonais. Sur les traces de St. KRYZYZIAŃSKI, qui n'a jamais élaboré de manière définitive ses cours d'histoire politique du XIII^e siècle, il a donné un précis de cette époque pour l'histoire de Pologne publiée par l'Académie. LODYŃSKI s'est consacré aux études de diplomatique et d'histoire politique principalement du XIII^e siècle. Il s'est ensuite tourné vers la bibliothéconomie. Abdon KŁODZIŃSKI s'est consacré aux études de droit polonais, puis ensuite aux éditions de textes. KAMIENIECKI s'est occupé principalement du XVI^e siècle, sous l'influence de

1. Voir le travail collectif de F. Bujak, K. KACZMARCZYK, K. DOBROWOLSKI, Z. WOJCIECHOWSKI, M. WOJCIECHOWSKA et L. CHAREWICZOWA, et la bibliographie par L. CHAREWICZOWA dans le *Kwart. Hist.*, t. XLIV (1930), p. I-LXXXVII (au fasc. 2). Nécrologie par K. KACZMARCZYK dans les *Roczniki hist.*, t. VII, p. 158-159.

2. Nécrologes par W. SŁĘKOWICZ dans le *Kwart. Hist.*, t. XXXII (1918), p. 524-525, et St. KUTRZEBIA dans le *Przegląd hist.*, t. XXII (1919-1920), p. 284-286. En outre, Avant-propos de l'abbé J. FIALEK dans les *Études sur l'histoire de la première moitié du XIII^e siècle de feu St. ZAKRZEWSKI*, Cracovie, 1920, p. 1-4.

W. Zakrzewski, mais il a également touché les problèmes du Moyen Age (surtout l'histoire de la Lithuanie). DUDA a, l'un des premiers, pénétré par une étude critique approfondie sur le terrain de la Poméranie des Piasts. Dans le milieu de Lwów, sous l'influence de l'historien des temps modernes L. Finkel, on a plutôt lié les études du Moyen Age à celles sur l'époque moderne. Il faut tout d'abord mentionner ici L. KOLANKOWSKI et T. E. MODELSKI. Le premier est un historien de l'époque des Jagellons ; il a commencé par le xvi^e siècle et il est passé ensuite à une époque plus ancienne. Après un certain arrêt dû aux événements politiques, il a développé une activité scientifique intense dans les derniers temps, et elle l'a amené, après O. Halecki, à une synthèse personnelle de l'histoire du grand-duché de Lithuanie, publiée actuellement pour la seule période du Moyen Age. Le second a donné des études pénétrantes sur l'histoire de la géographie politique du x^e siècle. Enfin, F. PONORECKI, qui a complété à Vienne ses études de Lwów, a donné des contributions principalement dans le domaine de l'histoire de l'Église et de la civilisation. Une nouvelle école de médiévistes est née sous la direction de St. Zakrzewski, les principaux représentants seront mentionnés plus loin.

A la même époque où la science historique polonaise se développait dans les Universités de Galicie et en s'appuyant sur l'Académie, sur la *Société d'encouragement aux sciences*, la *Société scientifique de Lwów*, ainsi que la *Société historique* et le *Kwartalnik Historyczny*, dans les parties de la Pologne soumises à d'autres dominations, la science historique rencontrait des conditions bien moins favorables à son développement. A Varsovie, après Hube et Laguna, l'intérêt marqué à la période du Moyen Age s'affaiblit. Appartenaient encore à la génération plus âgée les historiens du xvi^e siècle qui, comme A. PAWIŃSKI (1840-1896)¹, dans son étude consacrée à Ostroróg et dans ses Diétines des terres publiées en 1895, et A. JABLONOWSKI (1829-1914)², dans la discussion sur l'héraldique ruthène et plus tard dans le manuel d'*Histoire de la Ruthénie méridionale*, s'occupèrent également du Moyen Age. On peut en dire autant de A. REMBOWSKI (1847-1906)³ (nouvelle étude sur Ostroróg et surtout ses introductions aux travaux sur les communes, la représentation des classes et la confédération de Pologne), qui se caractérisa par une large prise en considération des éléments d'histoire comparée. De l'histoire primitive de l'Église de Pologne s'est occupé le

1. Dans le *Kwart. Hist.*, t. XI (1897), p. 483-530, W. Spasowicz, A. Jablonowski et A. Kraushar ont consacré des articles et des souvenirs à A. Pawiński. A la même époque, O. Balzer et W. Zakrzewski lui ont consacré des dissertations dans l'*Ateneum* de Varsovie et le *Przegard Polski* de Cracovie. L'importance de Pawiński, quoique concernant surtout les temps modernes, est également grande pour la fin de l'époque du Moyen Age.

2. Thadée Korzon a présenté l'activité de A. Jablonowski dans le *Kwart. Hist.*, t. XXVIII (1914), p. 145-180.

3. Nécrologie par M. HANDELSMAN, dans le *Kwart. Hist.*, t. XX (1906), p. 773-778. — Souvenirs posthumes de WI. SMOŁĘŃSKI dans le *Przegląd hist.*, t. III (1906), p. 449-450.

juriste A. PARCZEWSKI (1849-1933)¹. Les conditions extérieures s'améliorent un peu après la première révolution russe, quand se crée la *Société des sciences de Varsovie* et quand commence à paraître le *Przegląd Historyczny* (Revue historique). Les recherches sur le Moyen Age sont représentées tout d'abord par J. KOCHANOWSKI (né en 1869), historien et sociologue. Il fut attiré par les grands problèmes historiques ; dans ses travaux n'apparaissait pas assez nettement la distinction entre la méthode historique et la méthode sociologique. Plus tard, il se rattacha consciemment à Laguna, mais il n'atteint pas à l'habileté critique de ce dernier. Il avait pourtant une notable connaissance des sources. C'est dans de petites esquisses sur les mœurs qu'apparaît le mieux et le plus directement son sentiment profond des sources². T. WIERZBOWSKI (1853-1923)³ a eu le grand mérite d'éditer un sommaire de la métrique de la Couronne (registres de documents officiels de la chancellerie royale) et les monuments juridiques des Archives centrales. A l'édition des chroniques lithuano-ruthènes a travaillé St. PTASZYCKI (1853-1933)⁴. Du milieu varsovieen est sorti M. HANDELSMAN (né en 1882)⁵, juriste (*Études sur le droit pénal du Moyen Age*) venu ensuite à l'histoire universelle et qui a maintenu le contact avec l'histoire médiévale par ses études comparées sur la féodalité. Pour la méthode, il est demeuré sous l'influence de Rembowski. Lors de la fondation de l'Université de Varsovie, il y est passé comme Kochanowski. Il a dirigé ses élèves, dans le domaine de l'histoire du Moyen Age, surtout vers l'histoire universelle (T. MANTEUFFEL, SEREJSKI, MOSZCZENSKA).

De Poznań, les plus grands talents historiques émigrèrent en Galicie. Restèrent les éditeurs de sources, dont les plus méritants furent I. ZAKRZEWSKI (1823-1889)⁶, Z. CELICHOWSKI (1845-1923)⁷ et LEBINSKI (1843-1907)⁸. Vint ensuite l'infatigable travailleur dans le domaine de la toponymie et généalogiste qu'est l'abbé St. KOZIEROWSKI. C'est à Poznań que W. BOGUSŁAWSKI (1825-1901)⁹ publia des travaux étendus sur les Slaves occidentaux, et c'est

1. *Roczniki hist.*, t. IX (1933), p. 316.

2. Il a édité le premier volume d'un nouveau *Cartulaire de Mazovie* (1919).

3. Nécrologie dans le *Przegląd hist.*, t. XXIV (1924), p. 192-193.

4. Nécrologie dans le *Kwart. Hist.*, t. XLVIII (1934), p. 481-484. — Souvenirs de W. LOPACIŃSKI dans le *Przegląd hist.*, t. XXXII (1934-1935), p. 292-307. Dans l'*Archeion*, t. XII (1934), p. 23-56 (SUCHODOLSKI, LOPACIŃSKI, KĘTRZYŃSKI, JAKUBOWSKI) et bibliographie, p. 61-76 (H. BACHULSKA).

5. Voir sa bibliographie jusqu'à 1928, dans le *Recueil* qui lui a été dédié. Varsovie, 1939, p. 10-35.

6. A. WOJTKOWSKI, *Histoire de la Société des Amis des sciences de Poznań*. Poznań, 1928, p. 138. — DU MÊME, *Bibliographie de l'histoire de Grande-Pologne*, p. 288.

7. A. WOJTKOWSKI, *Histoire de la Société des Amis des sciences de Poznań*, p. 334 et suiv. — DU MÊME, *Bibliographie de l'histoire de Grande-Pologne*, p. 20.

8. *Kwart. Hist.*, t. XXI (1907), p. 746.

9. *Kwart. Hist.*, t. XVI (1902), p. 149. Dans le *Dictionnaire biographique*, t. II, p. 211-212, article de L. KOCZY.

de Poznań qu'est sorti K. WACHOWSKI, qui a travaillé avec plus d'esprit critique dans la même direction. Tandis qu'à Poznań le travail se concentrerait autour de la *Société des Amis des sciences* et de la Bibliothèque de Kórnik, à Toruń un pareil centre était constitué par la *Société des sciences*, qui possédait l'historien le plus méritant de la Poméranie en la personne de l'abbé Stanislas KUJOT (1845-1914)¹, qui a étudié surtout la période du Moyen Age.

Parmi la génération plus jeune, mais encore antérieure à la guerre, Oscar HALECKI² a développé une très vive activité scientifique, d'abord à Cracovie, puis dans une chaire de l'Université de Varsovie depuis la résurrection de notre État. Élève de Krzyżanowski et de W. Sobieski, il a partagé son activité entre le Moyen Age et le xvi^e siècle : il s'est surtout consacré à l'histoire de la Lithuanie et, dans ce domaine, outre une série de monographies, il a donné en deux volumes une *Histoire de l'Union jagellonne*. Dans les années ultérieures, il s'est surtout occupé des relations de la Pologne avec les pays occidentaux, de la question de l'union des églises (toujours d'un point de vue européen) et enfin de l'histoire byzantine du xive siècle. Parmi les élèves de Halecki, beaucoup s'intéressent à la fin du Moyen Age aux débuts de la période moderne. Jean DĄBROWSKI, dans ses recherches monographiques, se limite presque exclusivement au Moyen Age. Spécialiste des relations polono-hongroises, il est avant tout l'historien de Louis d'Anjou et de Ladislas le Varnénien, mais il ne laisse pas non plus de côté la fin de la période des Piasts ; il étudie aussi l'histoire de Silésie au xive siècle. C'est à l'histoire politique qu'il porte nettement le plus d'intérêt. Au contraire, R. GRODECKI vient de l'histoire économique et sociale (dotations des couvents, classes de la population rurale) et de la numismatique. Il s'occupe, en outre, de l'histoire politique du début de la période des Piasts. Avec Dąbrowski, il édite en collaboration à Cracovie un manuel universitaire d'histoire politique de la Pologne du Moyen Age (y incorporant aussi le texte de Zachorowski), puis il élabore également les débuts de l'histoire de la Silésie pour la même monographie collective que Dąbrowski. K. TYMIENIECKI, travailla d'abord à Varsovie, puis à Poznań, il a donné une série de monographies d'histoire sociale du Moyen Age (surtout les paysans, mais aussi les villes) et il s'occupe également de l'histoire des relations polono-allemandes de cette période. Il rédige avec K. Kaczmarczyk les *Roczniki Historyczne* (Annales historiques). K. CHODYNICKI, transféré de Wilno à Poznań, avait fondé à Wilno l'*Ateneum Wilejskie* et écrit une longue série d'études critiques, en particulier sur l'historiographie lithuanienne : en dernier lieu, il a publié le premier tome, très volumineux, d'une *Histoire de l'Église orthodoxe en Pologne*. Tous les historiens

1. Nécrologie par l'abbé P. CZAPLEWSKI, avec une bibliographie de ses travaux dans les *Zapiski Towarzystwa Naukowego w Toruniu* (Notes de la Société scientifique de Toruń), t. III (1914-1915), p. 49-72.

2. Bibliographie de ses travaux dans le *Recueil offert à Oscar Halecki, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de travail scientifique*. Varsovie, 1935, p. 1-22.

susmentionnés sont sortis du séminaire de Krzyżanowski. A Poznań ont en outre, agi ou agissent l'abbé H. LIKOWSKI (1876-1932)¹ (plus tard à Varsovie) et l'abbé J. NOWACKI, tous deux historiens de l'Église. L'histoire des institutions de la Pologne est représentée par Z. WOJCIECHOWSKI, élève de Balzer, qui, dans un court laps de temps, a donné une série de monographies exhaustives sur l'histoire des institutions de la Silésie au Moyen Age, sur le droit de la noblesse de cette époque, sur la justice antérieure aux immunités et même sur des travaux concernant l'histoire politique (Mieszko Ier). Les travaux de T. SILNICKI concernent l'histoire de l'Église. M. Z. JEDLICKI s'efforce d'utiliser pour l'histoire de Pologne l'histoire du droit et des institutions en Occident. L'histoire des Slaves occidentaux est étudiée, après Wachowski, par J. WIDAJEWICZ, élève de Balzer. K. GÓRSKI s'occupe de l'histoire de la Poméranie et de l'Ordre teutonique. T. TYC, historien de talent dans les domaines de l'histoire de la civilisation et du droit allemand en Pologne², était un élève de l'Université de Poznań, comme le sont actuellement L. KOCZY (relations polono-scandinaves au Moyen Age et histoire du commerce), J. MATUSZEWSKI (l'immunité) et tant d'autres. A Varsovie, la jeune génération est représentée dans le domaine de l'histoire du Moyen Age par St. ARNOLD (histoire économique et géographie historique), H. PASZKIEWICZ (histoire de la Lithuanie et relations polono-moscovites au Moyen Age) et St. BOROWSKI (droits slaves). A Wilno s'occupent avec un grand succès de l'histoire de la Lithuanie, H. LOWMIANSKI (origines de l'État et de la société lithuaniens, relations sociales au Moyen Age) et un élève de St. Zakrzewski, venu de Lwów, St. ZAJĄCZKOWSKI (histoire politique de la Lithuanie et aussi de la Pologne sous Ladislas le Bref), et enfin, à côté de St. EHRENKREUTZ, J. ADAMUS (le droit). A Lublin, l'époque du Moyen Age est principalement représentée par les publications de sources de L. BIAŁKOWSKI. A Lwów, l'époque du Moyen Age est représentée, en dehors des savants déjà cités, par Br. WOŁDARSKI (relations diplomatiques avec les Tchèques), élève de St. Zakrzewski. De la même école est sorti, en outre, O. GÓRKA, plus âgé qu'eux, dont les premiers travaux concernaient le Moyen Age et qui s'est fait connaître par des essais critiques portant également sur d'autres époques. De l'école de Fr. Bujak, ceux qui restent le plus fermement liés au Moyen Age sont Stef. INGLOT et M. UNGEHEUER (1893-1927)³. Parmi les juristes, HEJNOSZ, KORANYI, NAMYSŁOWSKI. L'abbé J. UMINSKI, historien de l'Église, a

1. Nécrologie par K. KACZMARCZYK dans les *Roczniki hist.*, t. IX, p. 315-316.

2. Souvenirs posthumes de K. TYMIENIECKI, avec sa bibliographie par Z. WOJCIECHOWSKI, dans les *Roczniki hist.*, t. III (1927), p. 327-333, et J. RUTKOWSKI, dans l'avant propos au travail de T. TYC, *Zbigniew et Boleslas* (Bouche-Torse). Poznań, 1927, p. V-XXIX; bibliographie, *Ibid.*, p. XXX-XXXII.

3. Avant-propos de F. BUJAK au travail de M. UNGEHEUER, *Les relations de crédit dans la terre de Przemyśl au milieu du XV^e siècle*, dans les *Recherches d'histoire économique et sociale* publiées par F. BUJAK, fasc. 6, p. III-VIII.

une position un peu à part. A Cracovie, une tradition remontant encore à un certain degré jusqu'à Krzyżanowski, est représentée parmi les jeunes par K. DOBROWOLSKI, historien de la civilisation doué d'un grand talent, qui est passé ensuite à la sociologie. Il faut ensuite mentionner, outre les élèves déjà cités de Semkowicz, NIWINSKI (fondations des couvents, organisation municipale) et Alexandre BIRKENMAIER (histoire des sciences). Se rapportent aussi partiellement au Moyen Age les travaux d'un élève de Kutrzeba, VETULANI.

Casimir TYMIENIECKI,

Membre de l'Académie polonaise des sciences et lettres,
Professeur à l'Université de Poznań.

II. LE DÉVELOPPEMENT DES RECHERCHES
SUR L'HISTOIRE MODERNE DE LA POLOGNE (1506-1795)

Au moment où naquirent la Société historique et le *Kwartalnik*, les trois quarts de la Pologne vivaient sous la rude poigne de Bismarck et de Hurko, les trois quarts de la jeunesse se formaient dans des écoles où l'histoire nationale était proscrite : c'est seulement dans la partie soumise à la domination autrichienne que deux Universités cultivaient l'histoire de Pologne et que, en accord avec la raison d'État autrichienne, on l'enseignait également dans les écoles secondaires. Nous n'avions pas d'Archives d'État, comme celles qui servaient aux autres nations de base pour la reconstruction de l'histoire politique ; il était difficile d'avoir accès aux Archives centrales de Varsovie ; celles de Wilno, Kiew, Poznań étaient régie par l'ennemi ; pour le reste, toutes les archives des terres et des grods renfermaient, il est vrai, une grande richesse de sources pour l'histoire économique, l'histoire des institutions, l'histoire sociale, mais fort peu de ressources pour l'histoire politique, pour laquelle on pouvait plutôt trouver des matériaux dans les bibliothèques créées par les grandes familles : bibliothèques Czartoryski et Ossoliński en Galicie, Zamoyski et Krasiński à Varsovie, Raczyński et Działyński en Poznanie. L'esprit du « positivisme varsovien » et du « progrès social radical » désavantageait quelque peu l'histoire au profit de la sociologie : la lutte pour l'existence, parée de l'idéologie du travail organique, absorbait la plus grande partie de l'énergie spirituelle de la nation et détournait sa pensée de l'étude du passé.

Combien profond devait être pourtant le courant de notre culture millénaire, combien forte était la foi de la couche supérieure de notre élite intellectuelle dans la puissance vivifiante de l'histoire et combien claire la conscience de sa nécessité vitale, puisque, précisément après l'insurrection de 1863, des esprits éminents, à Cracovie, Lwów, Varsovie et Poznań, élevèrent bien haut devant la nation le flambeau de l'histoire. Il est vrai que de grands

romanciers, en ressuscitant le passé vivant, facilitèrent aux savants la pénétration des masses : alors justement, après Kraszewski (mort en 1887), c'est Sienkiewicz, déjà auteur de *Par le fer et par le feu*, et bientôt auteur du *Déluge*, qui prend en main le sceptre du roman historique. En 1886, les dix années les plus productives sont déjà écoulées, le plus grand effort est déjà accompli : Szuski était déjà mort ; déjà terminaient leur carrière l'abbé Valerien Kalinka († 1887), Xavier Lisko († 1891), Casimir Jarochowski († 1888) ; Michel Bobrziński s'était déjà prononcé sur les questions les plus importantes, Thadée Korzon avait achevé son *Histoire intérieure de la Pologne sous Stanislas Auguste*, Vincent Zakrzewski, Louis Kubala et Stanislas Smolka, entre autres, se taisaient, les uns pour toujours, les autres pour de longues années, ayant donné ce qu'ils avaient de meilleur. Les problèmes les plus urgents étaient provisoirement étudiés ; l'approfondissement, l'extension, la révision des conquêtes déjà faites, devaient être la tâche de leurs successeurs. Quelle direction indiquent à ces travailleurs plus jeunes les vieux maîtres, quel programme et quel exemple leur donnent-ils ?

En décembre 1883, sous l'impression encore fraîche de la mort de Szuski, les dirigeants de la Commission historique de l'Académie des Sciences tentèrent de constituer une sorte de plan d'opérations pour toute l'armée des historiens. L'état-major devait être constitué, à Cracovie, par la Commission, pourvue d'un programme et d'un règlement. Ce n'est évidemment pas le travail constructif que l'on voulut organiser, travail qui dépend ordinairement de l'initiative créatrice des individus, mais les éditions des sources dont le progrès du travail constructif dépend dans une très grande mesure. Se résignant à ne pas émettre des exigences idéales, on établit un plan d'éditions pour une suite d'années ; il prévoyait pour l'époque moderne, à côté de certaines publications privilégiées, principalement jusqu'au xvi^e siècle, la création d'une grande collection de copies d'archives diverses, sur le modèle et à la ressemblance des *Portefeuilles de Naruszewicz*, collection dont on avait l'intention, selon le conseil de Smolka, d'emprunter les premiers et les plus importants des matériaux aux sources du Vatican et de Dantzig. En fait, à partir de 1887, la mission romaine élabora systématiquement et envoya à Cracovie en regestes ou en copies la correspondance des nonces, presque jusqu'à l'épuisement des xvi^e et xvii^e siècles : quant à Dantzig, on l'oublia un peu. Le programme était bon pour un début, car il fallait commencer par les sources importantes ; en tout cas, ses révisions ultérieures auraient dû être inspirées par l'idée de se rendre progressivement maître des diverses époques, et cela à un rythme tel que l'on ne se laisse pas devancer par les étrangers, que l'on ne s'arrête pas à mi-route et que l'on rattrape la vie qui s'enfuit en allant de l'avant. Mais il se trouva que le règlement de 1883 (également l'œuvre de Bobrziński) affaiblit dans la Commission l'initiative des plus jeunes, et, par suite, les membres plus âgés prirent sur leurs épaules un fardeau démesuré ou se reposèrent paisiblement

dans leur fauteuil. Dès 1890, la révision du programme prévue échoua ; on reporta à plus tard les demandes de Kubala et de W. Czermak proposant que l'on s'intéressât plus vivement au XVIII^e siècle ; en 1910, la Commission passa à l'ordre du jour sur les remarques critiques de St. Kutrzeba et de Fr. Bujak, et, en 1921, après audition du rapport critique de Wł. Konopczyński sur le programme, elle ne l'inséra même pas au procès-verbal. Elle se réunissait de plus en plus rarement, résignant ouvertement son rôle de direction du travail historique. Le résultat fut que l'étude du Moyen Age, énergiquement poussée par des personnages de poids comme Lewicki, Piekosiński, Bobrzyński, Ulanowski, Krzyżanowski, Potkański, Fijalek, pour ne citer que les notabilités cracoviennes et sans parler de celles de Lwów, devança notablement l'étude des temps modernes : les modernistes s'intéressèrent presque exclusivement au XVI^e siècle (série inachevée des *Journaux de la Diète*, *Actes de la nonciature*, les *Annales de l'« Interrégne »* d'Orzelski, tardivement commencés), rarement au XVII^e siècle (on interrompit, parce que non méthodique, l'édition des *Sobiesciana*) et exceptionnellement au XVIII^e. Ce qui est plus important, on négligea un travail indispensable pour la connaissance des temps modernes, travail qui eût été peu coûteux et fécond : celui d'inventorier et de rassembler de façon systématique des copies : même à la mission romaine, la Commission assigna comme but, en 1888, non de rassembler des matériaux, mais de préparer des publications, qui ne verront le jour que dans plusieurs dizaines d'années. Le principal effort varsovien en matière d'édition (*Sources historiques* d'Adolphe PAWIŃSKI et Alexandre JABLONOWSKI) portait également sur le XVI^e siècle. Si malgré tout, dans de telles conditions, nous avons fait des progrès dans la connaissance des époques plus récentes, cela n'a pas été par les soins de quelque état-major agissant selon un plan, mais par le travail spontané de la masse des historiens, masse qui trouva sa forme d'organisation et sa tribune, grâce à la Société historique de Lwów.

On peut définir le rôle du *Kwartalnik Historyczny* dans le développement de notre historiographie par le terme de « contrôle démocratique ». Si, auparavant, on était porté vers une hiérarchie des autorités, quand les esprits supérieurs des Szuski, Kalinka, Bobrzyński, discutaient de grandes idées, avec le continual souci de leur importance vitale, par la suite tout hardi constructeur sut que, dans les colonnes du *Kwartalnik*, l'attendait un compte-rendu précis, remontant aux sources ; l'autorité quasi sacerdotale des maîtres y perdit quelque peu, mais la science y gagna, la science qui croit par le travail de la fourmilière des compagnons-ouvriers et des élèves-apprentis. Les polémiques se dépouillèrent de leur grandiloquence (tout en n'étant pas dépourvues de passion) ; les synthèses audacieuses cédèrent la place aux monographies et aux contributions. Cet apaisement et cette précision plus grande des recherches venaient bien à propos, quand il nous fallut rencontrer une nouvelle série de tragiques centenaires de 1888 à 1895.

Ce que l'on appelle à tort ou à raison « l'école historique de Cracovie » (comme l'on sait, pleine de contestations et d'oppositions absolues) après Szujski ne fit à peu près rien pour l'étude de l'époque des rois électifs à partir de 1586, et, dès l'instant de la mort de Szujski (1883) et de Kalinka, elle cessa à proprement parler d'agir comme école historique et devint une école politique. Dans leurs vues sur la valeur civique de la Pologne de Stanislas Auguste, Thadée Korzon et Ladislas Smoleński triomphèrent du point de vue de Kalinka. Le premier continua ses recherches sur les finances, l'administration et les choses militaires de l'époque des partages, pour lesquelles il trouvait des matériaux surtout dans les Archives centrales ; le second, dans sa présentation de la dernière année de la Grande Diète (1896), de la Confédération de Targowice (1903) et de la *Bourgeoisie varsovienne* de cette époque (1917), utilisait avec une grande conscience les publicistes et une multitude de vieux imprimés. Le premier reconstituait l'ordre et le travail, le second s'intéressait surtout au progrès de la pensée politique et sociale et du patriotisme. N'ayant pas de chaire, enchaînés à Varsovie, s'occupant accessoirement d'enseignement (d'où le manuel *d'Histoire universelle* de KORZON et *l'Histoire de la Nation polonaise*, dite de GRABIEŃSKI), ils n'égalerent pas Kalinka par la pénétration des vues sur la politique des cabinets ni par le talent de narration, mais ils établirent au milieu de nombreuses découvertes la chose la plus essentielle : à savoir que l'histoire rassemble avant tout ce que la nation a apporté de positif à la civilisation et ne recherche pas à toute force des bilans déficitaires. Korzon essaya même, au Congrès de Lwów de 1890, de condamner la maxime : *Historia magistra vitae*, mais Oswald Balzer repoussa impartialément cet excès.

« Tous les degrés, de la gloire à l'infortune », c'est-à-dire depuis Ladislas IV jusqu'à Sobieski, ont été examinés par Victor Czermak, Korzon et Kubala. Le premier, élève de Liske, a, avec le plus de soins, pénétré la tragédie de Ladislas IV (les plans de la guerre avec la Turquie de 1646) et celle de Jean Casimir (études sur Georges Lubomirski). Korzon mit à profit les éditions académiques de Fr. Kluczycki et y ajouta les fruits de ses propres investigations pour grouper autour de *La fortune et l'infortune de Jean Sobieski* (1898) l'histoire intérieure, surtout des partis et de l'armée, des quinze ou vingt ans qui suivirent le *Déluge*. Il n'a pas dépassé l'élection de 1674, laissant même l'année 1683 à des spécialistes moins compétents. Le troisième de ce groupe, L. Kubala, a, comme chercheur, gardé le silence pendant trente ans, n'étant pas appelé à une chaire et peut-être découragé par l'indifférence des autorités académiques compétentes envers ses desiderata concernant l'édition des sources jusqu'au XVII^e siècle. Ce n'est qu'en 1910 qu'il commença, comme une seconde vie scientifique, par *La guerre moscovite* et depuis ce moment il n'a posé la plume qu'après avoir raconté *La guerre de Sept ans du Nord* jusqu'à la paix d'Oliva exclusivement. Korzon écrivait avec plus de force de sentiments, Kubala avec plus de fraîcheur. Tout autant que Korzon

constatait chez les Polonais du XVII^e siècle une « maladie de l'esprit » grandissante, la folie de la liberté dorée, Kubala croyait que « ce ne sont pas les lois qui perdent les États, mais les hommes ».

Peut-être ce dernier aurait-il modifié cette conception, s'il avait examiné l'époque de Jean III, où la *szlachta* eut sur le trône un grand homme et, près de lui, une nombreuse équipe de personnages éminents, qui sut sauver même Vienne et la Chrétienté, mais pas son propre État. Mais, pendant longtemps, nul ne voulut étudier les temps de Sobieski, surtout après Kahlenberg. Si quelqu'un y jetait un regard, c'était en passant et pour des motifs détournés, comme l'abbé Zaleski, dans son *Histoire des Jésuites en Pologne*, ou Finkel, par piété pour sa ville de Lwów attaquée par les Tartares. On s'attaquait plus volontiers à la période saxonne, popularisée par Kraszewski. En 1886, Simon Askenazy (1866-1935) commença ses études sur le XVIII^e siècle et sur son cours, d'abord à l'étranger, puis en Pologne. Laissant d'abord de côté la période de Stanislas Auguste, alors entre les mains d'autres historiens, il jeta une lumière vive, parfois un peu unilatérale, sur des moments de la période saxonne, comme 1763-1764, 1740-1744, 1733-1736 ; c'étaient plutôt des esquisses, des éclairs : le cercle des recherches propres de l'auteur dans les Archives était assez limité (un peu à Dresde, Berlin, Vienne, un peu d'inédits de la bibliothèque Kronenberg et de celle de l'Université de Varsovie ; les matériaux principaux pour l'avant-dernier Interrègne pris dans l'héritage de Pawiński). Mais, par sa connaissance des affaires européennes et des publications étrangères, inouïe parmi nous, par son vaste esprit de synthèse, par l'acuité de sa pensée et la qualité de son style, Askenazy sut réhabiliter la période saxonne, non pas évidemment comme type de mentalité ou d'esprit civique, mais comme objet de curieuses recherches ; au Congrès de Cracovie, en 1900, il esquissa le plan d'un programme de recherches sur cette période et il en a incité plus d'un à de telles recherches. Lui-même, comme il convenait à un membre de l'« indépendant » Zet (*Związek Młodzieży polskiej* : Ligue de la Jeunesse polonoise), il entreprit d'abord la défense de la politique antirusse de la Grande Diète (Alliance polono-prussienne, 1900), puis il se reporta aux temps de Varsovie et du royaume (1807-1830), dont la science officielle de Cracovie ne voulut pas, pendant longtemps, entendre parler. L'excellente argumentation de « l'Alliance » lava les politiciens du Trois Mai de la condamnation portée contre eux par Kalinka, qui les disait poussés par un aveuglement de parti et leur reprochait d'avoir dansé avec légèreté au rythme de la musique berlinoise. Askenazy n'a cependant pas prouvé l'absolue légitimité de l'orientation prussophile d'Ignace Potocki : un moment est venu où Bronislas Dembiński a écrasé son apologie sous le poids d'un volumineux matériel des Archives étrangères, qui met à nu la mauvaise foi de la Prusse (*La Pologne au point critique*, 1913).

Askenazy a créé une école au sens le plus large comme au plus restreint :

dans son séminaire et à ses cours se sont formés entre autres Adam Skalkowski, Mathieu Loret, Henri Mościcki (pour ne mentionner ici que les monographistes les plus éminents de la Pologne d'avant les partages). C'est de lui qu'ont reçu l'impulsion Casimir Marien Morawski et Mieczyslas Skibiński; Venceslas Tokarz et Ladislas Konopczyński, chercheurs indépendants, doivent beaucoup à ses œuvres et à ses entretiens. Tokarz, puissamment lié à l'action politique des combattants de l'indépendance, l'un de nos plus consciencieux chercheurs-analystes, a rempli les lacunes importantes qui existaient entre Smołeński, d'une part, et, de l'autre, Korzon, H. Mościcki, en tant que biographes de Kościuszko et de Jacques Jasiński. Konopczyński, le plus fécond de ce groupe, appelé plaisamment « dévoreur d'archives », a rempli le plus largement le postulat principal de l'école d'Askenazy : chercher de la lumière dans les Archives étrangères, même lointaines et difficilement accessibles (pour sa *Pologne à l'époque de la guerre de Sept ans*, il a utilisé à fond Dresde, Vienne, Paris, Londres, Copenhague, Berlin).

Le goût pour l'étude des temps plus récents n'a pas absorbé par bonheur tous les historiens polonais de talent. Il en est d'autres qui ont donné leurs soins aux époques négligées par le programme temporaire de la Commission historique de 1883-1884. Alexandre Hirschberg, de Lwów, jadis un des fondateurs de la Ligue polonaise, laissa à L. Finkel, Ant. Prochaska, Lorkiewicz et autres les temps de Sigismond Ier et des Łaski, dont il s'occupait d'abord, pour surveiller du côté polonais les recherches sur l'époque des Démétrius (*Le Faux Démétrius*, 1898; *Marina Mniszczek*, 1906). FINKEL, absorbé par la *Bibliographie* et par d'innombrables comptes-rendus et rapports, n'a montré qu'en 1910, par l'exemple de *L'élection de Sigismond Ier*, comment se présentaient ces temps dans une lumière convenable tirée des sources. Des élèves excellamment formés par Zakrzewski, Louis Boratyński et Édouard Kuntze, collaborant au Centre d'études de Rome, donnèrent la vie à son programme de recherches sur l'époque d'Étienne Batory, le premier comme historien, le second comme éditeur de sources : ils furent accompagnés dans cette réalisation par d'autres savants agissant pour leur propre compte, comme Constantin Górska à Varsovie et Witold Nowodworski à Saint-Pétersbourg. Eugène Barwiński (*Les journaux des Diètes*), Alexandre Rembowski et Jean Czubek (*Sources pour la sédition de Zebrzydowski*), et les éditeurs des *lauda* : Pawiński, Prochaska, Kutrzeba, par leur activité d'éditeurs, contribuèrent à la connaissance du déclin du siècle d'Or. Adam Weryha Darowski s'est soucié d'éclairer les relations diplomatiques avec Moscou, Joseph Tretiak (*Histoire de la guerre de Chocim*, 1889) et Prochaska (*Le hetman Żółkiewski*, 1927), la guerre avec la Turquie. Un historien varsovien, infatigable, mais sans formation méthodique, Alexandre Kraushar, s'est attaqué à beaucoup de sujets modernes d'époques variées, comme Olb. Łaski, Krz. Arciszewski, Z. Unrug, Frank, Repnin.

Au-dessus de tous ces efforts, une place de premier plan doit être réservée

à l'activité de deux écrivains qui ont ouvert de larges voies à leurs successeurs. C'est à Adam SZELĄGOWSKI, élève de Lamprecht, que nous devons la mise en évidence de l'importance de la question baltique dans notre histoire, et cela vingt ans avant les « épousailles avec la mer ». Suivant cette question de plus en plus attentivement depuis les temps de Sigismond Auguste, il est arrivé, dans une série de monographies (*La lutte pour la Baltique*, 1904 ; *La Silésie et la Pologne*, 1905 ; *La grande guerre de Prusse*, 1905 ; *La dissolution de l'Empire allemand et la Pologne*, 1907), jusqu'au moment où il put la rattacher, malgré quelques lacunes, il est vrai, aux déductions de Kubala dans *Ossoliński*. Venceslas SOBIESKI, lui (1872-1935), le plus doué des élèves de Zakrzewski (plus tard également élève de Lamprecht), s'est proposé pour premier but de ressusciter l'idéologie polonaise du Siècle d'Or, c'est-à-dire la synthèse de la liberté et de l'égalité (*Le Tribun du peuple noble*, 1905), la liberté spirituelle en lutte avec l'afflux étranger de l'intolérance (*La haine religieuse*, 1902 ; *La Pologne et les Huguenots*, 1906), la crise de la liberté dans la *Diète mémorable* de 1906, son influence contagieuse sur Moscou (*Le Faux Démétrius et la Pologne*, 1912 ; *Żółkiewski au Kremlin*, 1921) et sur la Prusse orientale (*Lutte pour les programmes et les méthodes de gouvernement en Prusse orientale*, 1932). A ces buts devait servir dans une grande mesure l'édition des Archives de Jean Zamoyski, commencée par Sobieski et continuée par Joseph Siemieniński. Dans les années ultérieures, sous l'impression de la guerre mondiale, évoluant vers le nationalisme, Sobieski fit, à la suite de Szelagowski, porter son attention principalement sur la Baltique, mais vers l'embouchure de la Vistule, non de la Dvina. Un mérite indirect de son œuvre, c'est d'avoir suscité l'intérêt pour l'histoire des courants religieux, dont l'expression se trouve dans plusieurs travaux de T. Grabowski et J. Tretiak sur Skarga, de Stanislas Kot sur Modrzewski (et autres), de Casimir Chodynicki sur l'Église orthodoxe, mais ces œuvres appartiennent déjà plutôt à l'histoire de la civilisation.

Pendant ce temps, dans les cercles de l'Académie — indépendamment des projets de la Commission historique — sous la suggestion de la vie et, en particulier, du réveil de la vie polonaise en Lithuanie et en Ukraine, après une longue dépression, se développait un intérêt croissant pour les questions lithuanienes et ruthènes. Ce que n'avait pas fait l'anniversaire de Krewo (dissertation de SMOLKA, *Pour le cinquième centenaire*), l'anniversaire d'Horodło nous l'apporta en concurrence avec la science russe qui nous avait devancés. Czermak n'eût pas le temps d'aboutir dans ses recherches sur le parlementarisme lithuanien, auquel il avait pensé ; il éclaira seulement la question de la mise sur le pied d'égalité des confessions religieuses ; par contre, les phases du passage graduel du Moyen Age au xvi^e siècle nous ont été enfin connues avec une grande précision, grâce aux recherches de St. Kutrzeba. Enfin c'est en 1919 (350^e anniversaire de l'Union de Lublin), que Oscar HALECKI, le plus remarquable des élèves de

Sobieski, publia son œuvre fondamentale : *Histoire de l'Union Jagellonne*, dont le complément est constitué par une dissertation sur l'incorporation à la Couronne des quatre voïvodies des Confins. Il est permis de penser que, c'est sur l'initiative de Halecki qu'ont agi Lubavskij, Łappo, Malinovskij et d'autres historiens russes, de même que Louis Kolankowski a fortement agi sur son redoutable concurrent, le Ruthène Michel Hruszhevskij. Après Alexandre Jabłonowski et François Rawita-Gawroński (qui a étudié soigneusement, mais avec un certain manque de précision, Chmielnicki et la cosaquerie), c'est L. Kolankowski qui a pris le premier rang dans la connaissance de l'histoire des confins du sud-est, ainsi que des questions tartares au delà des confins, jetant en même temps beaucoup de lumières nouvelles, surtout du côté de l'est, sur le gouvernement de Sigismond Auguste dans le grand-duché de Lithuanie (1913) ; avec le temps, il a étendu cette étude à toute la *Pologne des Jagellons* (1936).

La résurrection de l'État devait se refléter de bien des manières, sur les tendances et la croissance de notre historiographie des temps modernes. Tout d'abord, elle a multiplié le nombre des travailleurs : à l'étude de cette section se consacrent depuis 1920 plus de dix chaires d'histoire de Pologne et d'histoire générale, secondées par les directions des Archives et des bibliothèques et les sections des cinq Sociétés des Sciences générales. La réintégration au *Archivum Regni*, des manuscrits de Załuski et de la suite des papiers de Stanislas Auguste a ouvert, surtout aux Varsoviens, d'immenses possibilités de travail. Ce qui n'est pas moins important, l'histoire de la puissance polonaise, de sa chute ultérieure et de sa politique extérieure, a retrouvé une actualité vivante, qu'elle avait perdue peu auparavant au profit de l'époque des partages et de celle postérieure aux partages, mais évidemment elle n'a retrouvé cette actualité qu'aux yeux de ceux qui ont le temps d'y penser au milieu des embarras de l'après-guerre ; des problèmes, comme gouvernement ou liberté, centralisme ou fédéralisme, la restauration du régime social, les relations avec les minorités nationales et religieuses, la défense de l'Orient ou de l'Occident, sont revenus à l'ordre du jour.

Aussi la lutte contre l'ignorance historique progresse depuis lors sur un large front. L'histoire militaire et maritime s'est en quelque sorte séparée de l'histoire politique (*La marine en Pologne*, de A. Czołowski, etc.). Chaque secteur du front est désormais surveillé par plusieurs jeunes spécialistes qualifiés : pour les temps des Sigismond, Ladislas Pociecha, Stanislas Bodniak, Janusz Pajewski, pour ceux de Batory et de Zamoyski, Casimir Lepszy ; sur la sédition (Rokosz) de Zebrzydowski a travaillé avec ardeur sans avoir réussi à en faire revivre l'ensemble, Adam Strzelecki, mort pré-maturément ; l'évolution de la frontière polono-russe avant 1648 a été étudiée par Jean Natanson Leski et Wł. Godziszewski ; diverses périodes du XVII^e siècle sont étudiés par Casimir Tyszkowski, Wanda Dobrowolska, Ladislas Tomkiewicz, l'abbé Louis Fraś, Ladislas Czapliński, Czesław Cho-

waniec, Casimir Piwarski. L'époque d'Auguste II, de 1704 à 1715, restée en friche pendant quarante ans depuis Jarochowski, a été labourée à nouveau et cultivée avec les méthodes modernes par Joseph Feldman, qui a également élucidé la question des dissidents sous Auguste II et étudie les treize années des relations franco-polonaises qui suivent le premier partage. Le maître de ces quatre derniers, Wl. Konopczyński, s'est proposé d'étudier les périodes négligées par divers devanciers et, par suite, il est nécessairement tombé sur des époques et des questions difficiles et peu attrayantes : partant donc des années du déclin d'Auguste III, il s'est étendu sur les trente années de 1733 à 1763 ; à travers Auguste II, il est passé au temps de Sobieski et il a donné la première vue d'ensemble sur ce règne d'après les sources étrangères (*Histoire politique*, t. II, dans l'*Encyclopédie* de l'Académie polonaise) ; avec une particulière complaisance, il a étudié les problèmes de l'organisation de l'État dans la période moderne (*Genèse du Conseil permanent*, 1917 ; *Liberum veto*, 1918) ; au cours de ses vingt-cinq années de recherches sur la *Confédération de Bar* (dont le tome II est paru en 1939), il a, sans le chercher, éclairé les relations peu connues de la Pologne avec la Suède et avec la Turquie à l'époque de la chute de la République ; il a donné la biographie du Polonais le plus sage de ces temps, Konarski, et celle du plus brave, Pułaski.

Ainsi, grâce au travail de dizaines de savants, nous nous approchons sans cesse davantage d'un idéal analogue à celui que les Allemands se sont proposés pour les siècles du Moyen Age (*Jahrbücher der deutschen Geschichte*) : nous savons sans cesse plus exactement ce qui s'est passé dans la vie publique pendant chaque année de notre passé moderne. Les tranches sombres se font sans cesse plus rares et plus courtes ; de la surface nous atteignons au fond des secrets, quoiqu'il soit difficile de prévoir si nous arriverons à pénétrer dans les souterrains les plus cachés, comme s'est laissé tenter de le faire récemment l'historien de la franc-maçonnerie, K. M. Morawski.

Après l'unification de la Pologne indépendante, l'intérêt pour le passé des diverses régions s'est notablement accru ; dans l'ensemble, il y a plus à dire dans ce domaine sur la culture, l'économie, la vie sociale que sur les faits politiques. L'histoire régionale, surtout moderne, est étudiée par les Sociétés des *Amis du passé et des monuments de Cracovie*, des *Amis de l'histoire de Varsovie*, des *Amis du passé de Lwów*, les sections de la *Société historique de Pologne*, les Sociétés scientifiques de cadre plus général ; par leurs soins ont paru des organes comme : la Bibliothèque et l'Annuaire de Cracovie, la Bibliothèque T. Korzon, la Bibliothèque de Lwów, la Terre de Czerwień (*Ziemia Czerwieńska*), le *Kwartalnik Litewski* (Revue trimestrielle de Lithuanie), *Litwa i Rus* (Lithuanie et Ruthénie), l'*Ateneum Wileńskie* (de Wilno), les *Roczniki i Zapiski Towarzystwa Naukowego Wileńskiego* (Annuaires et Notes de la Société des Sciences de Wilno), *Rocznik Gdańsk* (Annuaires de Dantzig), *Roczniki Towarzystwa Naukowego Śląskiego* (An-

nuaires de la Société des Sciences de Silésie). Jusqu'à présent, on a porté dans l'ensemble plus d'attention au développement des villes qu'au passé de contrées entières du pays, et, par suite, on n'a pas encore publié beaucoup des recueils les plus importants de *Lauda*. Quoi qu'il en soit, on a obtenu ici de beaux résultats, grâce à la coopération. Sous les auspices de la Société des Amis des Sciences de Poznań, ont été élaborés d'abord *La Grande-Pologne dans le passé*, puis une œuvre analogue sur *La Poméranie et la Terre de Chelmno*, puis sur une autre initiative, des monographies collectives de Dantzig (sous la direction de St. Kutrzeba), de la Prusse orientale et de Toruń. Une grande et fondamentale *Histoire de Silésie*, sous la direction de l'Académie polonaise des Sciences, s'approche de la période moderne. Restent en arrière la Mazovie, la Ruthénie Rouge et même la Petite-Pologne occidentale, et aussi la Lithuanie, dont nous ne connaissons toujours le destin dans sa période d'union avec la Couronne (1569-1795) que par des contributions dispersées, en partie à cause de l'impossibilité d'avoir accès à la Métrique de Lithuanie.

L'histoire des individus, c'est-à-dire la biographie nationale, mérite une attention particulière. Le développement de cette branche de la science est généralement parti d'aspirations à la Plutarque, c'est-à-dire le désir de présenter avec une intention moralisatrice la figure des héros, des rois, des chefs, de recréer les représentants — lumineux ou sombres — de l'esprit polonais ; c'est peu à peu que s'est éveillé le désir de connaître des centaines et même des milliers d'individualités actives, mais moins significatives parfois, même tout à fait « débronzées ». La difficulté des recherches était ici si grande que Wł. Konopczyński, résumant en 1922 le bilan de notre biographie nationale (*Przegląd Warszawski*), doutait que nous puissions publier un grand dictionnaire sur le modèle de ceux de l'Europe occidentale, et il conseillait, pour commencer de continuer une bibliothèque biographique dans le genre des *Vies des Polonaïs illustres*, éditées par K. Grendyszyński à Saint-Pétersbourg, vers 1898-1900 ; dix ans ne s'étaient pourtant pas écoulés que nos aspirations visaient déjà plus haut : à Lwów et à Varsovie, on projeta, pour célébrer les dix ans de l'État polonais, un dictionnaire biographique des combattants de l'indépendance ; alors les historiens cracoviens opposèrent à ce projet une autre conception plus large, dont la réalisation est le grand « Dictionnaire biographique polonais » (*Polski Słownik Biograficzny*), paraissant à Cracovie depuis 1935, sous les auspices de l'Académie, avec une rédaction collective sous la direction de Konopczyński et la participation de quatre cents collaborateurs, dictionnaire embrassant tous les temps et où trouveront place les vies de vingt mille Polonaïs, dont l'activité s'est exercée sur les divers champs de travail.

Et la vie de la Nation entière ? Et la synthèse de l'histoire de la Pologne, fût-ce de la seule période moderne ?

Un appel à la synthèse est habituellement joint à la demande de révision et de changement des points de vue, et une telle demande était accompagnée de polémiques. Dans l'ensemble, depuis les temps des grandes discus-

sions sur *L'histoire de Pologne* de BOBRZYŃSKI, les polémiques entre historiens ont eu plutôt un caractère de détail et plus d'une fois personnel ; beaucoup d'entre ces polémiques ont été menées, par exemple, par Korzon et Askenazy (qui, du reste, déplorait lui-même leur minutie). Les révisions ont été opérées par chaque chercheur de valeur dans la mesure où il venait à prendre connaissance de nouvelles sources sur son terrain de recherches. Combien de figures ont subi une réévaluation, ont été dans ces derniers temps débronzées ou, au contraire, réhabilitées : les Sigismond, Bona, Sforza, Barbe Radziwill, Zamoyński, Jérémie Wiśniowiecki, Sobieski, les Czartoryski, Stanislas Auguste, l'évêque Sołtyk, Kościuszko...

Mais il y a eu des demandes de révision générale allant plus loin. Quand se fut tue l'école de Cracovie, on commença à exiger plus d'optimisme dans les vues sur le passé. Le premier qui y exhorte fut Casimir Waliszewski, et après lui Askenazy, Szelągowski, Sobieski. C'était en partie une réaction contre l'abus de l'autorité scientifique au service d'une tendance politique. En partie, d'autre part, cet appel à l'optimisme exprimait la croissance du sentiment de la conscience nationale après que se furent éteints les souvenirs douloureux de 1863, à la veille et peut-être dans le pressentiment de la Grande Guerre. La guerre en a poussé beaucoup à réfléchir sur l'ensemble de notre passé, surtout sur le secret de la catastrophe et de la renaissance de la Pologne. On vit de savants juristes comme Balzer et Kutrzeba devenir des publicistes scientifiques, pour montrer le courant sain le plus profond du développement national, ou pour examiner l'existence réelle des contrastes entre la Pologne et la Russie. Des publicistes, comme Antoine Choloniowski et Arthur Górski, ont tenté de remplacer les historiens dans l'exposé des vérités scientifiques. L'événement du jour fut, en 1917, à Cracovie, le cycle de conférences sur les causes de la chute de la Pologne, dont les participants réduisirent fortement l'importance des causes internes, déchargeant ainsi notre passé et accentuant le rôle décisif de la supériorité de force des agresseurs. Après la reconstruction de l'État, la tendance à l'apologie a fortement baissé. Plus d'un publiciste, comme Eugène Starczewski, est retourné à l'exhumation des « fantômes du passé » ; parmi les hommes de science, Stanislas Zakrzewski et d'autres se sont comportés avec respect envers les maîtres de l'École de Cracovie, surtout envers Bobrzyński, bien que Zakrzewski ait mis en cause l'importance de « l'idéologie constitutionnelle » tant appréciée par d'autres. Il a également demandé la révision des vues générales sur le passé dans l'esprit des besoins de la vie actuelle de l'État, tandis que son élève, Olgierd Górka, suscitait par la suite plus d'une tempête par son attaque révisionniste contre presque toute l'histoire polonaise. Ayant commencé par l'attaque de Jérémie Wiśniowiecki, il étendit ensuite l'acte d'accusation contre toute la noblesse, pour, en conclusion, au Congrès de Wilno de 1935, attribuer la responsabilité des partages à toute la Pologne en décadence, et non aux puissances étrangères. Cette vue n'a été, toutefois, partagée par personne. On peut entendre encore également des appels à

une révision de l'histoire dans l'esprit des idéologies de classe, de l'État, de la nation, mais ces appels n'ont pas d'effet, tant qu'ils s'inspirent de principes politiques, et non de la connaissance de nouveaux domaines de la vie. Certes, on ne peut parvenir à une synthèse et une révision scientifiques que par le jaillissement d'une lumière nouvelle issue des sources, et cela ne peut avoir lieu que par la collaboration d'une nombreuse équipe de vigoureux spécialistes. Depuis longtemps, il s'agit d'un *standard-work* de l'histoire polonaise, qui, appuyé sur les sources, résumerait et, dans la mesure du possible, reconstruirait avec homogénéité tout l'acquis des cinquante ans écoulés, en mettant particulièrement, mais non exclusivement, en relief le rôle créateur de la nation, dans ce qu'on appelle sa fonction politique. Ici encore, c'est l'exemple de l'étranger qui sert d'aiguillon : voilà près de cent ans que Richard Roepell, et après lui les Juifs allemands Jacques Caro et Ezechiel Zivier, ont entrepris et continué une *Geschichte Polens* en de nombreux volumes. Au Congrès de Cracovie de 1900, L. Finkel a émis ce postulat dans le mot d'ordre : « une histoire collective de la Pologne ». Ce postulat a été rappelé par Wł. Konopczyński en 1916. Le programme de l'œuvre collective fut aussitôt établi (dix volumes jusqu'à 1795), les collaborateurs furent sollicités et presque trouvés au complet. La caisse Mianowski prit à sa charge les frais de l'édition. Malheureusement, l'entreprise a trainé en longueur continuellement pendant vingt ans, parce qu'il fut impossible d'obtenir de nos spécialistes en géographie historique un tableau raisonné des terres de l'ancienne Pologne, tableau qui devait commencer le premier volume, et sans le premier volume il était impossible de commencer la publication. Sur ce terrain, nous sommes donc encore loin des Anglais, des Français, des Allemands, des Suédois, des Danois, des Norvégiens, des Hongrois. Il est bien paru en 1936 un résumé en deux volumes de Wł. KONOPCZYŃSKI, *Histoire de la Pologne moderne*, dans lequel les vues révisionnistes ne manquent pas, ni non plus les jugements synthétiques : cet essai se différencie des précédents collectifs (dans *L'histoire politique de l'Académie polonaise des Sciences*, t. II, 1923, dans les publications *La Pologne, son histoire et sa civilisation* et *La science de la Pologne*) par l'unité de la conception, mais un seul auteur ne peut pas connaître toutes les sources aussi bien que cinq ou dix spécialistes, et même s'il les connaît, dans un abrégé en deux volumes, il ne pourrait trouver la place nécessaire pour développer son exposé et pour fonder sur les sources toutes ses affirmations. La question de « l'histoire collective » n'a donc pas été liquidée, mais, bien au contraire, elle est devenue encore plus actuelle, car c'est seulement dans un cadre aussi large que l'on pourra placer les discussions et les corrections qu'appelle le nouveau manuel.

Ladislas KONOPCZYŃSKI,

Professeur à l'Université de Cracovie,

Membre de l'Académie polonaise des sciences et lettres.

III. L'HISTOIRE DE LA POLOGNE APRÈS LES PARTAGES (1795-1918)

I

A l'époque de la naissance de la Société historique, l'histoire de la Pologne après les partages appartenait presque exclusivement au domaine où régnait en maîtres les mémoires et la polémique des publicistes. Alors vivaient encore des gens qui se souvenaient de 1831, alors travaillaient encore les chefs de la Révolution de 1848 et de l'insurrection de 1863. Ce passé immédiat enveloppait dans les conséquences de ses insuccès les temps présents, il excitait une opposition plus vive entre les tendances contraires, qui, il y a si peu de temps, avaient encore une importance pratique ; d'autre part, les événements contemporains (russification dans le territoire annexé par la Russie, germanisation en Posnanie et débuts de la période de l'autonomie de la Galicie) poussaient cette génération à se comporter d'une manière encore moins objective envers un passé tout proche et pourtant définitivement révolu.

L'année 1863 occupe la première place dans les publications historiques de cette époque¹. Aussi bien St. Koźmian que Lisicki (qui donne, en outre, d'excellentes études, comme celle qu'il a consacrée à Talleyrand) défendent avec obstination la position opposée à l'insurrection elle-même. Ce sont eux qui, à proprement parler, défendent la thèse qui passera dans les dogmes du « camp des Stańczyk », sur la tendance au suicide de la génération de l'insurrection, par opposition à Przyborowski, qui, dans une série de volumes, a ramassé un énorme matériel de récits et mémoires et s'est efforcé de justifier la position du courant modéré. L'aile radicale de ce même courant d'intérêt est représenté par Boleslas Limanowski, qui, se rattachant dans ses travaux ultérieurs à la tradition de Lelewel, remonte chronologiquement le cours de l'histoire, pour étudier durant sa longue vie (il est mort en 1934), en se fondant principalement sur les sources imprimées, le développement de la pensée démocratique et socialiste dans la Pologne du XIX^e siècle.

L'œuvre de Krzemiński, consacrée aux vingt-cinq premières années du gouvernement russe en Pologne après l'insurrection de 1863 (1892), est de bout en bout une œuvre de publiciste : elle n'en est pas moins maintenue au degré le plus élevé d'objectivité, elle est bouleversante par sa dramatique

1. La Revue ci-dessous envisage avant tout l'histoire politique et, pour l'histoire de l'Église, l'histoire économique et l'histoire de la civilisation, seuls les travaux qui se lient étroitement à l'histoire politique. L'histoire militaire est complètement passée sous silence. Il n'est parlé qu'une fois de chaque auteur, et l'on introduit tout de suite l'indication de ses traits caractéristiques.

présentation des événements. Les études de Kalinka, sur la domination autrichienne en Pologne, antérieures, mais réimprimées dans cette période (1898), présentent le même caractère, quoiqu'elles soient appuyées sur une connaissance approfondie des événements et des sources.

La biographie d'Adam Mickiewicz par son fils Ladislas (1890), l'histoire des résurrectionnistes de Smolikowski (1892-1895) et les nombreuses études de Schnür-Pęplowski sur l'histoire de la Galicie sont à moitié des mémoires et à moitié des études scientifiques de l'histoire de l'émigration.

Dans les dix dernières années du siècle passé commencent déjà à paraître les premières œuvres de caractère strictement scientifique, c'est-à-dire des monographies n'ayant d'autre but que d'éclairer un moment donné de l'histoire. Smoleński écrit sur la période prussienne ; Rembowski et Konie s'occupent de la naissance, de l'organisation et de la vie politique et sociale du duché de Varsovie (1896) ; Konie étudia par la suite les relations juridiques au temps du Royaume du Congrès. Dębicki entreprit de donner le premier essai relatif au milieu de Puławy, en se fondant sur des matériaux jusqu'alors inconnus, des archives des Czartoryski (1887-1888) ; Bieliński s'occupe, dès 1888, de l'histoire de l'enseignement supérieur dans le territoire annexé par la Russie et, pendant de longues années, il publiera des matériaux sur ce sujet.

Kraushar mérite une place à part : vulgarisateur, il atteignit les sources les plus intéressantes du pays et de l'étranger, il tira des Archives d'État et des archives privées un grand nombre de détails inconnus et importants pour toute la période postérieure aux partages, et jusqu'aux derniers temps de l'occupation allemande pendant la guerre mondiale (il mourut en 1932).

Aux mêmes sources puise Gadon pour ses premiers travaux sur le prince Adam Czartoryski (1891) : il préparait, dès lors, son livre fondamental sur les premières années de l'émigration 1831-1836, qui est également fondé sur les sources conservées à Rapperswyl (1901).

C'est, cependant, dans les mêmes années que se placent deux entreprises de caractère strictement scientifique : *La bibliographie de l'histoire de Pologne* de FINKEL, publiée à partir de 1891, et où se trouvent des sections consacrées à la période 1795-1815 ; de même, à partir de 1888 commence à paraître la *Publication de sources pour l'histoire de l'insurrection de 1863-1864*, qui reste jusqu'à présent la seule publication systématique de sources dans ce domaine (il faut encore mentionner ici les papiers présentés au Parlement britannique sur la question polonaise en 1863, publiés en 1914 par Filipowicz).

Parurent, en outre, les éditions des Mémoires de Wodzicki (1888), du prince Adam Czartoryski en traduction anglaise, de Lubieński (1890), de Kruszewski, de Drzewiecki (1891), d'Olizar (1892), de Czapski (1893), de Brzeński, Jarmund, Ozegalski, Lewiński (1895), de Chłapowski (1896), de Lange et de beaucoup d'autres.

II

L'année 1900 est une date qui fait époque dans le développement de notre historiographie d'après les partages. Au III^e Congrès des historiens polonais, Simon Askenazy, qui, depuis 1891, avait publié des études critiques et, en 1896, ses premières études sur la période postérieure aux partages, présenta une revue de l'histoire de la Pologne depuis les partages jusqu'à 1830, en présentant une série de postulats fondamentaux, tant en ce qui concerne la méthode d'étude de cette période que les besoins de publication des sources les plus importantes de ce temps. C'est de cette manière qu'un nouveau programme fut mis à l'ordre du jour des recherches scientifiques d'histoire en Pologne : la frontière de l'histoire polonaise, qu'il convenait d'étudier en tenant compte de toutes les exigences de la méthode historique moderne, fut reportée après 1830 ; en même temps étaient indiquées les sources principales, dont une partie devait être publiée, en tenant compte des exigences scientifiques en matière d'édition, et l'on posa comme un postulat indispensable l'exigence d'un traitement parallèle des problèmes intérieurs et des problèmes extérieurs dans l'étude de l'histoire politique des temps les plus récents de notre nation.

Le transfert à Cracovie de l'action de Pilsudski après l'échec de la Révolution dans le Royaume et la préparation nettement militaire de la jeunesse, commencée en 1908, introduisirent de nouveaux postulats dans les recherches sur l'histoire après les partages. Tout d'abord la mise des problèmes militaires sur le même plan que l'histoire politique au sens restreint de ce mot ; en second lieu, on s'intéressa à nouveau et d'une manière complètement différente à l'insurrection de 1863, comme au dernier essai d'action militaire indépendante de la Pologne.

L'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie s'occupa de l'exécution du programme d'Askenazy, en ce qui concerne l'organisation. Elle constitua un Comité pour l'histoire de la Pologne après les partages, qui entreprit une série de publications, dont les plus importantes sont : le *Journal du Sejm de 1830 et 1831* (1907-1912) et les *Procès-Verbaux de la Commission de gouvernement de 1807* (1918), publiés par M. ROSTWOROWSKI, qui, d'études strictement juridiques, passa alors à des recherches sur la structure juridique et politique du Duché de Varsovie et du Royaume du Congrès, et la *Correspondance de Lubecki* (1909), publiée par Stanislas SMOLKA, médiéviste éminent, qui s'occupa de la politique économique de ce ministre avant l'insurrection de 1830 (1907).

C'est, toutefois, Askenazy lui-même qui, tant comme savant que comme professeur et créateur d'école, joua le rôle principal et central dans la réalisation du programme qu'il avait présenté. Depuis 1900, il se consacra presque exclusivement aux temps postérieurs aux partages, aussi bien à

l'époque du Duché de Varsovie qu'à celle du Royaume du Congrès. Connaisseur inégalable, véritable découvreur d'archives et de collections privées, esprit critique et profond polémiste, excellent styliste, il a publié dans ce domaine ses œuvres principales : *Napoléon et la Pologne* (jusqu'à 1805), 1918-1919 ; *Le prince Joseph Poniatowski* (jusqu'à 1813), 1905 ; *Łukasiński* (jusqu'à la fin de l'existence du Royaume du Congrès), 1908, puis, dans plusieurs centaines de comptes-rendus, articles critiques, polémiques, etc., il a complété ce morceau central de son activité. Askenazy est, par excellence, un historien politique. Ce qui l'intéresse, c'est avant tout les hommes, les grands de ce monde, qui, par leur naissance ou par leurs fonctions, ont joué les premiers rôles dans l'histoire de la Pologne et de l'Europe au début du XIX^e siècle. Il n'est pas exempt de passion dans sa manière de considérer ses héros, et il ne recule pas devant des jugements et même des condamnations. Il met les uns au premier plan, il abaisse les autres, et il les unit tous dans l'enchaînement des faits si complexes qui composent l'histoire de Napoléon et de la Restauration. Quoique en apparence opposé à l'ancien régime que cette époque tentait de renverser, en Pologne et en Europe, il est psychologiquement plus proche de ceux qui en tirent leur origine. Indépendant dans ses jugements et ne se soumettant à aucune autorité, il suit dans ses recherches une seule règle : retrouver et présenter cette force vitale qui, après la chute de l'État polonais, a poussé les individus et la nation polonaise, par une tendance continue, à reconstruire un État politiquement indépendant. De là découle, malgré son attitude critique envers la politique française, une préférence particulière pour l'épopée napoléonienne et la direction donnée à ses élèves qu'il poussait surtout vers les temps napoléoniens. Il y a peut-être là aussi une préparation inconsciente de son entourage le plus proche et de l'opinion publique à l'orage mondial qui allait survenir (conférence particulièrement importante sur le prince Joseph Poniatowski, en 1913).

Comme professeur, Askenazy réussit à constituer à Lwów un groupe de gens bien doués, à les unir par un intérêt scientifique commun, à les pousser dans la direction des recherches sur l'histoire moderne et contemporaine de la Pologne et à leur inoculer pour toute leur vie le goût des sciences historiques. En ce qui concerne l'histoire de la Pologne après les partages, sont sortis de l'école d'Askenazy : Bojasinski (études sur 1813-1815), Loret (1806-1807, relations avec le Vatican), Leszczyński (1809), Plutynski (1809), Wawrzkowicz (L'Angleterre de 1813 à 1815), Kipa (Gentz). Sont aussi élèves d'Askenazy d'autres savants qui, par la suite, ont exercé, principalement comme professeurs, une grande influence sur le développement de la science historique. Michel Sokolnicki, outre la biographie du général Sokolnicki (1912), s'est occupé de la guerre de 1830, des débuts de la Grande Émigration (1910) et, en dernier lieu, de l'histoire de la guerre mondiale (1925). J. Iwaszkiewicz, après l'histoire de la Lithuanie en 1812 (1912), s'est sur-

tout occupé du système de démoralisation russe sur les terres polonaises et de la réaction matérielle de la Russie (1920). Pawłowski a écrit sur la politique autrichienne et les questions polonaises, ainsi que sur les rapports avec le Vatican, mais il a, avant tout, étudié la guerre de 1831, éditant des sources pour l'histoire de cette campagne, et la guerre de 1809. Henri Mościcki, éditeur d'un grand nombre de Mémoires, écrivain de talent, est surtout un historien des temps postérieurs aux partages en Lithuanie et en Ruthénie (1911) : il s'est occupé du milieu de Wilno à l'époque de Mickiewicz, de la région de Białystok (1933), des rapports entre le Royaume et la Lithuanie à l'époque du Royaume du Congrès et dans les dix premières années après la défaite de l'insurrection de 1830 (1923-1924). Historien militaire et politique, Marien Kukiel, qui étudie aussi la période la plus récente, est à l'heure présente en Pologne le seul napoléoniste par excellence : après des études sur la période de transition 1795-1797 (1912) et une synthèse de l'histoire des guerres napoléoniennes en Pologne (1912), il vient de donner, en 1937, une grande œuvre sur l'année 1812, comblant ainsi un vide sérieux dans la littérature historique européenne. Enfin, Nathalie Gasiorowska a débuté par l'histoire politique de la période du Royaume du Congrès, puis elle a écrit sur la censure (1916) et elle en est venue à l'histoire économique et sociale de cette période : en étudiant la naissance de la grande industrie aux temps du Royaume du Congrès, les mines (1917) et la métallurgie (1926), la création des premières organisations ouvrières, le passage, en ce domaine, du XVIII^e siècle aux relations modernes (1921).

Parallèlement à Askenazy et indépendamment de lui, Venceslas Tokarz déployait à Cracovie une activité aussi féconde. D'études sur la Galicie au XVIII^e siècle, il passa à l'histoire du Duché de Varsovie. *Les dernières années de Hugo Kołłątaj* (1905) ne sont pas seulement une biographie de ce grand homme politique de la fin de la République, mais plutôt un essai d'étude synthétique des changements qui se sont accomplis dans la psychologie de la société durant la période qui va de la chute de la République à la guerre de 1812. Puis, sous l'influence des débuts des préparatifs de la guerre, Tokarz passe personnellement à des recherches sur 1863 et encourage simultanément ses élèves à des études sur les guerres de 1794 et de 1831 (Łopaciński, 1914 ; Stetkiewicz, 1912). C'est ainsi qu'il prépara une étude sur Cracovie dans les débuts de l'insurrection de 1863 (1915-1916), dans laquelle il s'est efforcé d'expliquer l'importance qu'avaient eu, dans les tentatives malheureuses sur Miechów, l'appui sur Cracovie et le rôle de l'Autriche. Une conscience admirable dans l'utilisation des sources, la minutie dans la présentation des détails, la prudence et la circonspection dans les jugements, qui se manifestent dans ces travaux, sont les traits caractéristiques de son activité scientifique. Éditeur d'une série de publications strictement militaires pendant la guerre, il se consacre à l'étude du Royaume du Congrès : son *Armée du Royaume de Pologne* (1917)

donne la structure de l'administration militaire de ce temps, la *Conjuration de Wysocki* (1925) éclaire très profondément le substrat romantique de la conspiration préparée ; enfin, la *Guerre de 1830-1831* (1930) présente aussi du point de vue de l'histoire strictement politique une grande importance, en tant qu'essai d'études synthétiques de la société et de l'État polonais à l'époque de la Restauration. Tokarz employa ses dernières années à des recherches sur l'histoire antérieure aux partages et entraîna dans cette direction ses élèves varsoviens. Parmi les travaux de son école, concernant la période postérieure aux partages, on peut citer : *Le Selfgovernment de Varsovie en 1830-1831*, par A. MORACZEWSKI (1934), et *Opatów de 1861 à 1864*, par KOTARSKI (1935).

En 1910 parurent trois monographies consacrées à Maurice Mochnacki, trois essais fondamentalement différents pour donner un portrait de cette fascinante figure romantique, dont l'influence sur les générations suivantes fut si durable. Jean Kucharzewski, par la suite auteur de recherches sur la réaction dans le domaine de l'instruction dans le Royaume aux temps de Pas-kiévit (1914) et d'une excellente histoire de la Russie moderne en plusieurs volumes (à partir de 1923), a, dans sa biographie de Mochnacki, concentré son attention sur les questions embrouillées du développement de l'opinion politique aux temps du Royaume du Congrès. Arthur Śliwiński, qui, en 1918, publia une belle biographie de Lelewel (jusqu'à 1831), basée sur des sources tout à fait neuves, a donné une étude psychologique de Mochnacki complète et finement écrite. C'est autrement que l'a traité Stanislas Szpostański : après l'*Époque de Konarski* (1906) et le *Peuple Polonais* (1907), il s'est mis à l'étude de Mochnacki pour expliquer avant tout la genèse de ses pensées dans l'émigration, pensées qui ont joué le rôle d'un ferment aussi bien dans la formation de l'idéologie du parti démocratique que du parti aristocratique. Surtout publiciste et romancier, Szpostański ne suit pas rigoureusement les exigences de la méthode historique : il a cependant donné une excellente édition des Archives des Philomathes, et, pourtant, dans son Mochnacki et dans ses études ultérieures sur l'émigration d'après 1830 et surtout dans sa biographie en trois volumes d'Adam Mickiewicz (1921-1922), il occupe une place tout à fait originale : il ne s'embarrasse pas de la nécessité d'utiliser complètement les sources et d'épuiser les problèmes, il ne compte pas toujours avec les exigences d'une exactitude scrupuleuse, mais, toutefois, pour toutes les questions qu'il étudie, il produit des matériaux complètement inconnus, il les embrasse d'ensemble d'une manière complètement neuve et, en maintenant la liaison avec les courants européens contemporains, il traite tous les fragments de la vie polonaise qu'il étudie comme l'expression de l'idée polonaise sans cesse vivante.

Au moment où approchait la guerre, qui a affaibli le rythme normal des recherches scientifiques ou qui a poussé l'activité de nos historiens dans la

direction de ce qu'on pourrait appeler l'histoire appliquée, nous pouvons, en ce qui concerne l'histoire de la période postérieure aux partages, constater que l'on avait atteint les résultats suivants : le développement systématique des recherches scientifiques (aussi bien en ce qui concerne les études historiques que les publications de sources, et surtout les Mémoires en nombre très considérable) se termine à proprement parler à l'année 1831 : c'est là le résultat de l'influence personnelle du seul Askenazy, mais aussi de deux causes tout à fait différentes. Avec l'année 1831 finit la dernière forme politique de l'ancienne République polonaise ; le regret et l'aspiration vers une vie propre dans un État particulier trouvent ici leur expression. Dans une grande partie des Archives, l'année 1830 était la limite à partir de laquelle les matériaux d'archives n'étaient plus accessibles aux chercheurs. Mais notre historiographie napoléonienne s'était développée d'une manière vraiment florissante, peut-être aux dépens de toutes les autres sections : « Pour une Nation » — ai-je écrit dans la *Revue des Études napoléoniennes* (1920, t. I, p. 47) — « dont l'existence au XIX^e siècle a été la plus triste, mais qui n'a jamais perdu la foi en sa Renaissance, une telle histoire (celle des temps napoléoniens) était de toutes la plus fortifiante. Cette période possédait encore un autre charme : dans la longue période de disparition politique, qui devait couvrir à jamais le nom de la Pologne, elle était une interruption sous la forme de l'indépendance politique. » C'était dans un certain sens une préparation morale de la nation à une nouvelle révolution et à la conquête définitive de l'indépendance politique, ce qui s'est effectivement réalisé.

III

La guerre a mis fin à la période postérieure aux partages ; elle en a fait une période close, qui a acquis la même valeur scientifique que toutes les autres périodes closes de l'histoire. Cette période est en même temps l'introduction à une nouvelle vie politique. Pour la génération qui a construit la nouvelle Pologne et pour celle qui allait avoir à continuer son développement, la période postérieure aux partages était particulièrement intéressante, en tant qu'époque de la formation de la nation polonaise contemporaine. Par la nature même des choses devaient donc se tourner vers elles avec d'autant plus d'intensité l'opinion publique et la curiosité de la jeune génération, ainsi que l'intérêt de recherches strictement scientifiques des savants.

Dé plus, la guerre mondiale, fermant une certaine période de l'histoire qui avait été ouverte par les traités de 1815, a ouvert avec le plus grand libéralisme toutes les Archives dans le monde presque entier, ne conservant que les restrictions nécessaires en égard aux intérêts des personnes encore vivantes. En Pologne, elle a également créé de nouvelles possibilités de développement. De nouvelles Universités surgirent. Une Bibliothèque natio-

nale fut créée, dans la composition de laquelle entrèrent les collections de Rapperswyl et des Batignolles et de nombreuses collections privées. Revinrent au pays les Archives rendues par la Russie. Les autorités polonaises prirent possession des Archives et les organisèrent, en les rendant accessibles dans la sphère la plus large (à l'exception des Archives de Dantzig, qui sont en dehors de l'Administration polonaise, bien qu'elles contiennent beaucoup d'actes importants souvent difficilement accessibles et concernant la Poméranie polonaise). C'était là tout un ensemble de conditions favorables à une plus large organisation des recherches en Pologne.

L'un des créateurs d'une nouvelle école fut Adam Skalkowski, professeur à l'Université de Poznań. Il était lui-même sorti de Lwów, comme élève d'Askenazy, sous la direction de qui il avait écrit la première partie d'une biographie de Dąbrowski. Depuis ce temps, il s'est presque exclusivement consacré à l'histoire des Légions polonaises et de la politique militaire de Napoléon en Pologne. Après deux volumes d'études dans ce domaine (1908 et 1912), après un travail sur les Polonais en Égypte (1910), après une série de suppléments à la Correspondance de Napoléon en 1908 (1911-1912), il se mit à la grande publication de la *Correspondance du prince Joseph Poniatowski avec les autorités françaises* (préparée avant la guerre, elle ne put être publiée que de 1921 à 1929, en cinq volumes). En liaison avec son exceptionnelle connaissance des sources de l'époque napoléonienne, il a publié une biographie du prince Joseph (1913), œuvre à vrai dire de circonstance, mais cependant fondamentale, dans laquelle, pour la première fois, a été mise en lumière l'activité militaire du prince Joseph comme organisateur et comme chef. Depuis le début de la guerre, l'activité scientifique de Skalkowski s'est renfermée dans le même cadre chronologique, commençant à l'insurrection de Kościuszko et se terminant à l'époque où se termine la vie des hommes dont le rôle actif se place pendant cette insurrection et pendant la période napoléonienne. Il a publié une série de Mémoires inconnus ou mal édités (Wybicki, Turno, M^{me} Fiszer et beaucoup d'autres), et il a entrepris une révision sévère de toute cette époque en commençant par Kościuszko (voir l'histoire moderne), et, ce qui est plus important, il a entrepris personnellement une série de travaux biographiques ; enfin, il a poussé ses élèves dans cette direction (*Les Polonais pendant les Cent jours*, 1917 ; *Les Polonais à Saint-Domingue*, 1921 ; Niegolewski, 1924 ; Wybicki, 1927 ; Mycielski, 1933, et une série d'autres). Je ne sais si c'était là son dessein initial, mais, en fait, le résultat a été le suivant : constituer une série de biographies, les plus nombreuses possible, d'hommes ayant agi surtout dans la Pologne occidentale à une époque donnée, biographies les plus objectives possible, affranchies de toute phraséologie et fondées sur les matériaux des archives publiques et des collections privées. Cette période donnée est avant tout l'époque napoléonienne, liée à la période de la fin de la République, et s'étendant parfois aux années qui suivirent. Le critère du choix, ce n'est pas

le caractère exceptionnel d'une figure quelconque, mais bien plutôt son caractère représentatif d'un type. A cet égard, à côté de Skałkowski lui-même, ont jusqu'à maintenant le plus fait parmi ses élèves : J. WILLAUME (*Amilcar Kosiński*, 1929; *Joseph Wielhorski*, 1925; *Thadée Morski*, 1933) et J. STASZEWSKI (*Le général Dziewanowski*, 1933; *Le général Zaluski*, 1934), qui, en outre, ont déjà à leur actif une série de travaux sur l'histoire politique et l'histoire militaire des temps napoléoniens. Puis, Mlle ŁUCZAK (*Émilie Szczańiecka*, 1930; *Victor Heltman*, 1935), KORNATOWICZ (*Le général Rymkiewicz*, 1930), GROT (*L'abbé Alexis Prusinowski*, 1935), etc.

Moi-même, je me suis efforcé de donner un caractère différent au travail de ceux de mes élèves de l'Université de Varsovie, que j'ai essayé de diriger vers l'histoire de la période postérieure aux partages. Après des études sur la période napoléoniennne et la publication de la correspondance des résidents français à Varsovie de 1807 à 1813 (1914-1915), dans la période de la guerre et de l'après-guerre, je me suis occupé de l'étude des sources polonaises et étrangères pour toute la période qui va de 1815 à la fin de l'époque de Paskiévitche, exactement jusqu'à 1861. Il s'agissait pour moi d'arriver à une nouvelle vue approfondie du développement de notre vie dans ces années, en mettant de plus en plus nettement le centre d'intérêt sur les années postérieures à l'échec de l'insurrection de 1830. Le but de mes recherches était le suivant : rattacher l'évolution de la Pologne à l'évolution qui s'accomplit à la même époque dans les grandes nations de l'Europe occidentale et faire ressortir les liens et l'influence de la vie polonaise sur l'évolution de la vie des nations voisines de l'Europe centre-orientale et méridionale. J'ai fait porter presque exclusivement mon attention sur la collectivité sociale, m'efforçant de saisir les changements qui s'accomplissent dans l'atmosphère, les opinions, les dispositions de la nation dans son ensemble, plutôt que des individus même éminents pris séparément. D'ailleurs, je n'ai pas sous-estimé le rôle de ces individualités, voyant en eux les guides et parfois les composants des états psychologiques de la collectivité (d'où mes recherches sur le rôle du prince Adam Czartoryski). Pour la différencier de la méthode biographique, je pourrais appeler ma méthode psychologico-sociale. A l'exception de quelques questions de moindre importance, qui n'avaient pas encore été touchées par la science, ou de compléments à des problèmes récemment bien posés dans la science (comme la question polonaise en 1848), et qui demandaient cependant une mise au point définitive, mes travaux dans ces dernières années n'ont pas eu le caractère de solutions scientifiques définitives. Bien au contraire, dans mes livres, et surtout dans mes communications aux Congrès de 1925, 1930 et 1935, j'ai proposé un programme de recherches, fondé sur les faits et sur les sources, que mes élèves se sont occupés et continuent à s'occuper de réaliser. Leurs travaux se sont dirigés dans deux directions.

A la première appartiennent les études sur le développement de la pensée

politique polonaise, sur les modifications de la psychologie collective en liaison avec la transformation générale des nationalités modernes en Europe, en liaison aussi avec les événements les plus importants de l'histoire universelle et de l'histoire polonaise. A proprement parler, la période ici chronologiquement la plus ancienne, c'est l'époque du Royaume du Congrès. Tenant compte des résultats obtenus par la littérature scientifique dans ce domaine, on s'est occupé des deux problèmes principaux de l'époque du Royaume : le libéralisme et la réaction. Les travaux de Gorzycki, mort prématurément, sur le ministère de Stanislas Potocki aux temps du Duché de Varsovie sont une introduction aux recherches sur le libéralisme de la période postérieure au Royaume du Congrès (1921), ainsi que ceux de Mme Bachulska sur la satire politique de cette époque (1924). Mme Wieckowska s'est occupée du parti de Kalisz (1925) : elle a aussi donné une étude des caractères des transformations de la société dans le Royaume de Pologne (1930) ; la Diète de 1825 a été étudiée à fond par Przelaskowski. De la naissance de la réaction polonaise, des déviations individuelles de ses représentants et de la fixation de ses caractères se sont occupés : Bogatkiewicz (sur la politique générale du gouvernement d'Alexandre, 1935), Mme Manteuffel (sur Szaniawski, 1936), Mme Zan (sur le ministère de Grabowski, 1930), Mlle Koelichen (sur la réaction dans l'enseignement, 1926). En outre, une étude d'Ajzen (1932) est consacrée à la naissance et à la construction du principe de l'autarchie économique du Royaume. Du courant radical à l'époque de l'insurrection de 1830 se sont occupés Oppman et Płoski (1929). Le groupe qui suit chronologiquement dans cette section est constitué par les travaux sur 1848. Parmi les travaux actuellement imprimés sur la période préparatoire, je mentionnerai celui de Mlle Balicka sur la conspiration de Ściegienny (1929) et celui de Kirschbraun sur le procès de Babiński. Les travaux de Mme Minkowska sur la société dans le Royaume de Pologne en 1848 (1923) et de Kieniewicz sur la société en Posnanie (1935) sont les premiers à s'appuyer sur des sources d'archives aussi étendues. De la préparation de l'insurrection de 1863, des changements dans la psychologie de la jeunesse de 1857 à 1861-1862 se sont occupés Mme Rudzka à propos de Majewski (1937), Przybyszewski à propos de Jaroslas Dąbrowski (1929), Niemojewski à propos des Frankowski (1929), Pomarański à propos de Traugutt (1929).

La deuxième section est constituée par les travaux sur les relations entre la Pologne, les Polonais et les Nations ou États étrangers. La question polonaise dans la période de la révolution hongroise de 1848-1849 a été étudiée par Russjan (1934) ; Widerszal s'est occupé de la question caucasienne dans la politique polonaise et européenne pendant la période qui s'étend de l'insurrection de 1830 à celle de 1863 (1934) ; il a, en outre, préparé un livre sur la renaissance de la nationalité bulgare de la guerre de Crimée à 1872, en liaison avec les influences polonaises (1937). L'abbé Żyweczyński a publié une étude fondamentale sur les relations du Vatican avec la Pologne de 1830

à 1837 et sur l'influence de ce problème sur la formation de la pensée catholique en Pologne (1935). Dans sa biographie de Gioberti, Calixte Morawski a mis en lumière tous les éléments des relations polono-piémontaises, principalement dans la période de 1832 à 1849 (1936), et il a étendu ce même problème chronologiquement et territorialement à toute l'Italie et aux années 1831 à 1863 (1937). Il faut inscrire aussi ici l'étude de Dutkiewicz, docteur de l'Université de Cracovie, sur la politique polonaise en Afghanistan dans les années 1837-1839 (1937).

Dans la même période, sur l'initiative et avec l'appui de la direction des bibliothèques au ministère de l'Éducation nationale, ont été préparés et édités des instruments auxiliaires de travail fondamentaux. C'est ainsi qu'est parue la *Bibliographie des Mémoires polonais* de Maliszewski (1928), auteur d'une série de précieuses études sur l'histoire de l'organisation de l'insurrection de 1863 et, ce qui est plus important, d'un irremplaçable catalogue biographique des meneurs de la période 1863-1864, qui reste malheureusement jusqu'à présent manuscrit. L'auteur d'une série d'études sur l'histoire de l'émigration en Occident et en Turquie, l'éditeur de la correspondance polonaise de Garibaldi, Mazzini, Lafayette et Keller, Adam Lewak, a publié également la première partie d'un catalogue des manuscrits de Rapperswyl (1929) et un catalogue des collections Mickiewicz à Paris (1931). Le catalogue des collections des Batignolles a été édité par M^{me} Więckowska (1932). En outre, par les soins de la Bibliothèque centrale militaire, a paru une bibliographie des imprimés concernant l'insurrection de 1863 à 1865, élaborée par J. Gasiorowski (1923). M^{me} J. Korman a publié une bibliographie des périodiques socialistes (1935). A la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie est en train de se terminer le travail de continuation de la bibliographie élaborée par Finkel ; elle embrasse les années 1815 à 1925 et est l'œuvre de M^{me} Bachulska et de Przelaskowski. Il faut, enfin, mentionner une série de catalogues d'archives privées moins importantes, de collections récupérées à la suite des traités de paix, d'une partie des Archives d'État, imprimés dans la revue *Archeion*, et un catalogue lithographié des parties principales de la collection de manuscrits de l'Ossolineum et de la bibliothèque Jagellonne (en outre de certaines parties des manuscrits de la Jagellonne, élaborées par Bar). Et, pour terminer, la monumentale publication de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres : *Dictionnaire biographique polonais*, dans lequel au moins la moitié des articles est consacrée à la période postérieure aux partages.

En ce qui concerne les temps les plus récents, les recherches ont été renfermées dans un cadre organisé par la création d'une Société de recherches sur l'histoire la plus récente, transformée en Institut Joseph Piłsudski : elles sont centralisées autour d'une revue : *Niepodległość* (l'Indépendance) (paraît depuis 1929). Excellement rédigé par Léon Wasilewski (mort en 1937), ce périodique se compose d'articles de fond, d'une très riche section de

mémoires et de documents et de comptes-rendus, et il porte sur la période qui va de 1865 à la résurrection de l'État polonais. *Kronika Ruchu Rewolucyjnego w Polsce (La Chronique du mouvement révolutionnaire en Pologne, paraissant depuis 1935)* est spécialement consacrée à l'histoire du mouvement socialiste¹.

IV

En arrivant à l'étude du développement de notre historiographie pendant ces vingt dernières années, il convient de commencer par la présentation des faits généraux. Après une série d'études qui étaient en même temps des fragments de ses propres Mémoires et des contributions à l'histoire récente, Bobrzyński a essayé, dans le tome III de son *Histoire de Pologne* (1931), de donner une synthèse de l'histoire de la Pologne depuis les partages. Fidèle à sa conception fondamentale antérieure et à son programme politique, bien qu'il ait reconnu en théorie l'égalité entre l'action pour l'indépendance et l'activité pour l'organisation, il a, dans son livre, assigné la place d'honneur à ce deuxième courant. Et, en ce qui concerne les temps récents, la guerre mondiale, il a attribué la résurrection de la Pologne bien plutôt à un heureux concours de circonstances qu'à l'effort général de la Nation. C'est à la manière ancienne qu'il combat aussi les tendances désorganisatrices dans l'État et qu'il présente, comme les postulats principaux des temps les plus proches, la nécessité d'un renforcement du pouvoir et du règlement de la question ukrainienne.

Wilhelm Feldman étudie dans son ouvrage (1913-1920; édition allemande, 1917) l'ensemble du développement de la pensée politique polonaise depuis les partages jusqu'au début de la Grande Guerre. Pour lui, le critère du partage des matériaux réside dans le partage de la société entre deux orientations fondamentales : les partisans de l'indépendance et les partisans d'un arrangement avec les puissances oppresseurs, orientations qui se développent au milieu des diverses tendances et en liaison avec les intérêts des groupes sociaux, des régions, des dispositions psychologiques de l'heure, etc. La nouvelle édition posthume de la partie concernant les années 1864 à 1914 (1933), complètement refondue et complétée par son fils, est la confirmation de la justesse de la thèse fondamentale de ce livre, sur la nécessité du triomphe de l'idée d'indépendance.

Une place particulière doit être réservée à l'œuvre d'un homme dont le nom figure dans tous les chapitres de l'historiographie polonaise avec partout des positions également importantes. En 1917 parurent les tomes III et IV de l'*Histoire des institutions politiques polonaises* de Stanislas KUTRZEBIA : l'auteur fut le premier à donner sur une aussi vaste échelle le tableau de la

1. Je ne traite pas ici en détail des travaux contenus dans les quarante fascicules parus de *Niepodległość* et dans la *Kronika*.

structure et du fonctionnement des organismes d'État sur les terres polonaises, dans la période où il n'exista pas d'État polonais. A vrai dire, avant même que cette période de l'histoire de la nation ne se ferme en fait, il la ferma en théorie. Ensuite, après une série d'études de détail ou de contributions, il a donné une présentation d'ensemble de l'histoire la plus récente, en étudiant la conférence de Versailles, le traité de paix et la question de Pologne, puis en décrivant le droit politique polonais tel qu'il résulte des traités (1923, 2 volumes); enfin, en essayant de donner une synthèse succincte et objective de l'histoire récente, où il a présenté de la manière la plus complète possible non seulement le régime de la Pologne restaurée, mais aussi les événements jusqu'en 1928.

Il faut encore mentionner la publication collective populaire : *La Pologne, son histoire et sa civilisation*, dont les diverses parties ont été écrites par des auteurs déjà mentionnés (Tokarz, Skalkowski, Lewak) et par Szelągowski (l'époque de l'insurrection de 1863), et une série de courts manuels contenant aussi des sections sur l'histoire postérieure aux partages, et spécialement destinés aux étrangers (Halecki, Krakowski, Sobieski et surtout Dyboski). En ce qui concerne les sources éditées pendant cette période, les grands recueils suivants se placent au premier plan, parmi une très nombreuse série, surtout de Mémoires : pour le Royaume du Congrès, ceux de Prażynski (1919), de Lad. Zamoyski de 1803 à 1868 (1918-1930), les Œuvres d'Adam Mickiewicz dans l'édition de la Diète et son Mémorial de 1848 (1910); pour l'émigration, ceux de Jez (1936-1937), de Ladislas Mickiewicz (1926-1933), les matériaux de Gawroński (1911); pour l'année 1863, ceux de Janowski (1923-1931) et de Daniłowski (1908), la correspondance de Kronenberg avec Kraszewski, 1859-1876 (1929), l'étude des sentences des tribunaux militaires par Cederbaum (1917); pour les temps plus récents, les Œuvres de Piłsudski (1930-1931 et nouvelle édition, 1937), les Mémoires de Dmowski (1925), de Biliński (1924-1925), de Daszyński (1926), et le recueil de documents de Filasiewicz (1920) et de Kumaniecki (1924), et beaucoup d'autres. Dans les derniers temps ont paru un certain nombre de Mémoires de gens qui ont pris part à la vie politique de la Pologne dans les années précédant la guerre et pendant la guerre mondiale.

J'en viens à l'inventaire des positions principales concernant les événements pris séparément ou les ensembles de questions, et les études générales de problèmes plus larges, selon l'ordre chronologique.

A Kukiel se rattache Ant. Miller dans son étude de l'organisation des conjurations en Lithuanie en 1796-1797 (1936). Les papiers de Siestrzeñcewicz ont été étudiés par Mgr M. Godlewski, qui s'est occupé de la personne d'Alexandre Ier (1925) et du rôle du clergé à l'époque de l'insurrection de 1863.

La structure sociale et économique du Duché de Varsovie a été analysée par H. Grossman (1925), la crise agraire sur les terres du Duché et du

Royaume, en liaison avec une théorie générale des crises, a été étudiée à fond par Cz. Strzeszewski (1934), l'ensemble de la question paysanne à l'époque de transition et à l'époque de l'organisation du Royaume du Congrès a été présenté par M^{me} Z. Kirkor-Kiedroń (1912).

L'histoire du messianisme polonais d'Ujejski (1931) est une excellente synthèse des transformations intérieures dans la société polonaise : Ujejski a également donné séparément une profonde étude de la silhouette de Grabińska (1924), de Hoene-Wroński (1925), etc.

Janik donne une biographie complète de Kołłątaj (1913), l'activité de Staszic est étudiée dans son ensemble dans l'œuvre collective publiée à l'occasion du centenaire de sa mort (1927) et par Leśniewski (1926). L'activité de Lelewel a été étudiée par Chodynicki (1929), puis par Modelska, Ehrenkreutz et Adamus.

L'insurrection de 1830 dans la région de Mińsk a été étudiée par Dangel (1922) ; Dutkiewicz a donné une excellente étude sur l'attitude de l'Autriche vis-à-vis de l'insurrection de 1831 ; Harbut, auteur d'études sur le tribunal de la Diète, sur Chłopicki et autres, a étudié l'année 1831 ; M^{me} Rudzka s'est efforcée de donner une étude du rôle du prince Adam Czartoryski dans l'insurrection (1931) ; M^{me} Z. Krzemicka a écrit sur Hohendorf (1930) ; Pomarański a donné une édition critique du *Journal du Sénat révolutionnaire* (1930) ; Golębek s'est occupé de l'attitude des Tchèques et des Slovaques à l'égard du mouvement polonais (1930) ; Ig. Schipper a étudié à fond le rôle des Juifs pendant l'insurrection (1932).

T. Manteuffel a donné une excellente esquisse du développement de l'organisation des autorités supérieures de l'instruction publique sur les terres du Royaume de 1815 à 1915 (1929) ; Próchnik a étudié la gendarmerie.

La réaction russe après l'insurrection a été présentée par J. Kaczkowski dans des études sur les confiscations (1918) et sur les donations (1917) ; Schmidt a traité ce problème d'une manière plus large pour la Lithuanie, étudiant le problème de la formation de la propriété privée russe dans cette région de 1793 à 1875 (1923) ; Rosiak a écrit sur la commission d'enquête en Lithuanie de 1881 à 1884 (1933). La réaction intérieure a été étudiée par : M^{me} Klarner dans un travail sur la slavophilie jusqu'en 1848 (1926), Janik sur les courants russophiles dans l'émigration (1934), Bar sur Kraszewski et Grabowski (1934-1936). S'y joignent les travaux de H. Batowski, surtout une très bonne étude sur Mickiewicz et les Slaves (1936).

Sur la légion polonaise en Portugal et sur les essais de colonisation en Algérie en 1832, nous avons l'ouvrage de Freylich (1922), qui s'est occupé, à côté de Szarota et de Lewak, d'une série de publications sur Mierosławski et qui a publié les Mémoires de Breański ; M^{me} Stecka, auteur d'une importante biographie de Dembowski (1911), a étudié les conventions entre la Jeune Pologne et la Société Démocratique ; M^{me} Nagler a étudié l'expédition de Zaliwski (1929) ; Studnicka (1923) et Sidorowicz-Czerniewska (1933),

Wołłowicz ; Gulczyński, Szymański (1933) ; Zalewski, la guerre des Partisans dans la région de Lublin en 1833 (1934) ; Rac, la confédération polonoise de 1836 (1934-1936) ; Rozdolski, l'Association du Peuple polonais (1936) ; Leśniewski, dans un ouvrage très sérieux, la genèse du manifeste démocratique (1936) ; Tyrowicz, enfin, a étudié Tyssowski d'une manière apologétique, mais d'après les sources (1930). On a publié en 1927 un bel aperçu des lettres de Sanguszko. Pour l'année 1848, nous avons les travaux importants de Wiślocki sur J. Lubomirski (1927) et le Congrès de Prague (1927) ; les lettres de Fr. Smolka, éditées par son fils (1913), et l'édition polonoise de la Tribune des Peuples par Haecker (1921) ; l'étude de Starzyński sur le rôle des Polonais à Vienne (1921), celle de Z. L. Zaleski sur les relations en France, les liens antérieurs et contemporains de Mickiewicz avec Michelet et Quinet, celles de Łukasik sur les relations polono-roumaines (1929) et sur Czajkowski (1932).

Pour la période de transition avant les manifestations et l'insurrection de 1863, nous avons le beau et profond livre sur *Le dernier seigneur*, synthèse du rôle de Wielopolski, dû à J. Grabiec (Dąbrowski) (1924). Il a également donné une étude générale de l'histoire politique de l'Europe dans la période de l'avant-guerre (1871-1918) (1919) et une histoire de l'insurrection de 1863, vivante et populaire, mais appuyée sur les sources, principalement de Rapperswyl (1^{re} édition, 1912). Une série d'études conscientieuses de M^{lle} W. Knapowska se rapporte aux temps de la guerre de Crimée : les plus importantes sont consacrées à la Posnanie avant la guerre de Crimée (1923) et aux candidats au trône de Pologne (1927).

Pour l'insurrection de 1863, on a imprimé les Mémoires les plus importants, et pour mentionner les nouveaux : ceux de Struś, de Zapałowski, de Mierosławski, les écrits militaires de Langiewicz, de Brykczyński, et, parmi les plus anciens, ceux de Gieysztor, de Caezar, de Jeziorański, de Grabowski, etc. Toutefois, jusqu'à maintenant, pour l'étude de cette question, n'ont vraiment, pour ce qui touche à l'histoire diplomatique, d'importance, en dehors des travaux plus anciens, que les études de deux auteurs. J. Feldman, auteur d'une excellente étude sur la question polonoise en 1848, a posé d'une manière nouvelle tout le problème, donné le programme d'une étude d'ensemble de l'attitude des puissances à l'égard de l'insurrection (1929), et, en donnant un aperçu de l'ensemble des relations entre l'Angleterre et la Pologne de 1788 à 1863, il a exposé une conception de cette question différente de celle de Klaczko, enfin il a étudié à nouveau la mission de Kłobukowski à Berlin (1933). Dans ses travaux ultérieurs, il a donné une étude critique et concise de l'attitude de Bismarck à l'égard de la question polonoise (1926-1932) et il a étudié l'antagonisme polono-allemand à travers l'histoire (1931).

Wereszycki, après avoir analysé les rapports autrichiens de Londres des années 1854-1855 sur la question polonoise (1927), a donné successivement,

dans deux études consciencieuses et riches en matériaux nouveaux, l'histoire de l'attitude de l'Autriche à l'égard de l'insurrection (1930) et de l'Angleterre vis-à-vis de la Pologne de 1860 à 1865 (1934). Il a renversé de manière définitive la légende d'abord favorable de l'Autriche et il a donné les bases d'une vue saine de la politique anglaise, politique beaucoup plus compliquée qu'il ne paraissait dans les travaux anciens.

En plus du tome V de l'ouvrage de Przyborowski, publié par Mościcki en 1919, il faut noter un article de Chodynicki sur l'école de Cunéo (1928), la confirmation définitive du rôle peu honorable de Kaczkowski dans l'insurrection par E. Barwiński (1920), une ancienne vie de Traugutt par Dubiecki (1907), une belle biographie de Nullo par Firlej-Bielawska (1923), un précis des sources des archives varsoviennes pour 1863, donné par Pomarański au Congrès de 1925, une étude de Szelagowski sur la position de François-Joseph au moment de l'explosion de l'insurrection (1929-1930), celle de M^{me} Ehrenkreutz sur Zdanowicz (*Ateneum Wileński*, 1933), de Posner et de Górska sur Krzemiński (1936), de M^{me} Olszamowska-Skowrońska sur les origines de la russification après 1863 (1931), etc.

L'initiative de Piłsudski, qui, dans une série de conférences, a proclamé la nécessité d'une reprise totale de l'étude de l'insurrection par l'intérieur, n'a pas rencontré jusqu'à présent un grand écho.

Aux temps postérieurs se rapportent les Mémoires de B. Dybowski de 1861 à 1878 (1930), les études de Gawroński sur la Confédération de la Nation polonaise de 1875 (1900) et de M^{me} Krzemicka sur le procès de 1878 (1932).

L'histoire des dernières années avant la guerre est étudiée dans : la biographie du maréchal Piłsudski, par Lad. Pobóg-Malinowski (1935-1936); l'histoire de la démocratie nationale de 1887 à 1918, du même auteur (1933); l'histoire du socialisme en Galicie de 1846 à 1882, de Haecker (1933); l'histoire du socialisme en Pologne, de Perl; l'histoire collective des quarante ans du P. P. S. (Parti Socialiste Polonais) (1933); l'histoire de la préparation militaire des troupes de Strzelec, de Bagiński (1935), et l'histoire générale des luttes armées pour l'indépendance de 1905 à 1918, de Lipiński (1931; 2^e édit., 1935); enfin, l'histoire collective de la lutte pour l'école polonaise, sous la direction de Nawroczyński (1932-1934).

La question polonaise pendant la Grande Guerre, les tentatives polonaises de reconquête de l'indépendance, les hésitations, les efforts en vue de la création d'un État polonais, les transformations sociales et économiques ont été étudiés par M. Seyda dans *La Pologne au tournant de l'histoire* (2 vol., 1927-1931); par Kutrzeba, Handelsman, Grabski dans *La Pologne pendant la guerre* (fondation Carnegie) (1933; en français); Błociszewski (1927), Smogorzewski dans une série d'études; Kumaniecki, Grabski, Gliwic (1932 et 1936); Srokowski sur le Comité suprême national, dit N. K. N. (1923); enfin, dans l'histoire de la Grande Guerre, œuvre d'une érudition vraiment considérable, de J. Dąbrowski (1937).

V

Il convient de traiter à part des travaux dans lesquels les questions sociales et économiques sont mises au premier plan, sans perdre la liaison avec la vie politique. La vie économique de la Pologne après les partages a été étudiée d'ensemble dans une œuvre collective, sous la direction de St. Kempner (1920), qui a donné, en outre, une synthèse personnelle succincte du développement économique de la Pologne depuis les partages (1924). Il y a renfermé les résultats de ses longues années de recherches, de ses études monographiques, sa connaissance de la vie économique contemporaine et il a lié les doctrines économiques polonaises, inséparables de la tendance à la reconquête de l'indépendance politique, aux changements du processus social, principalement dans le domaine des villes et de la bourgeoisie.

Un essai de solution du problème paysan depuis la chute de la République jusqu'à l'insurrection de 1863, c'est l'excellent livre de Lad. GRABSKI (mort en 1938) sur *L'histoire de la Société d'Agriculture de 1858 à 1861* (1904, 2 vol.) : l'auteur, le premier dans notre science historique, a étudié à fond les œuvres des publicistes sur la question rurale et analysé le rôle de la Société d'Agriculture. C'est de cette étude qu'est parti Grabski pour étudier, dans la suite de ses travaux, l'économie sociale agricole en Pologne (1923, puis 1929) et terminer en posant le problème sociologique du village polonais (1937). Pour lui, le problème paysan est une partie du grand problème de la reconstruction de toute la vie économique de la Pologne, d'où devait résulter la reconstruction de la Pologne elle-même.

Le Moratoire aux temps du Duché de Varsovie et la création de la Société de Crédit rural ont été étudiés par Jasiukowicz (1911) ; l'organisation et le fonctionnement du Trésor du Royaume de Pologne (1907-1908, 2 vol.), la fondation et la vie de la Banque de Pologne (1911), par Radziszewski. Récemment, Grodek est revenu à la naissance de la Banque et à l'idée d'une Banque nationale, d'après les sources (1936).

Les débuts et le développement ultérieur de la grande industrie dans le Royaume de Pologne ont été étudiés par : Radziszewski, Kindelski dans une biographie de Steinkeller (1905), Hilchen dans l'histoire du chemin de fer de Varsovie (1912) ; enfin, des matériaux abondants trouvent place dans la biographie collective de L. Kronenberg (1922). Nous trouvons chez Wójcicki le premier essai d'une étude d'ensemble du problème ouvrier (1929). Boss a donné l'analyse des éléments de la formation de la classe et de la question ouvrière dans les années de gouvernement de Paskiévitch, d'après un énorme matériel d'archives (1931) ; le même problème a été traité, mais superficiellement, par Mme Budkiewicz, pour les années 1870 à 1890, époque déjà pleinement d'économie capitaliste. Ces questions exigent encore des études de fond.

Janik, sans résoudre les problèmes, a touché, dans une série d'études éparses, à une foule de questions dans le domaine des transformations de la psychologie paysanne en Galicie (1936). La première étude vraiment systématique sur le développement de la psychologie paysanne dans cette région est la première partie de la biographie de Stojalowski (1845-1890) par Kącki (1937), étude sortie de l'école de Fr. Bujak. La manière dont Grynwasser traite le problème paysan est originale, appuyée sur des matériaux jusque-là complètement inconnus, mais vue à travers des idées juridiques. Après des études sur l'introduction du droit français en Pologne (1914-1918) et une étude des caractères de la démocratie noble (1918), fondée sur la relation entre les opinions politiques et les données statistiques, il passe à l'étude des mouvements paysans dans le Royaume du Congrès (1937), après 1831 et surtout 1846 (1935) et dans la période antérieure à 1862 (1937), pour essayer de relier la question agraire, comprise de manière socio-économique et juridique, aux désirs des paysans, qui exigent les droits et la terre. S'il n'a pas encore donné une solution, en tout cas il est entré dans la voie où se trouve l'indispensable complément des études antérieures de Grabski.

VI

Enfin, pour terminer, il convient de parler des études de caractère régional.

En Posnanie, après Karwowski, qui a plutôt donné la chronique que l'histoire de cette région (1918-1919), et le premier essai sur le développement de la pensée politique dans cette région, dû à Szmańda (1920), c'est seulement après la stabilisation de l'état de choses d'après-guerre que commencèrent de sérieuses études scientifiques polonaises. Sous l'influence de l'école de Skalkowski, le mouvement régionaliste a pris dans ce coin un caractère intensif et dès 1925, au Congrès historique, les temps postérieurs aux partages étant étudiés par Skalkowski, Wojtkowski, M^{me} Knapowska et Zaleski : ils dépassent de beaucoup non seulement les études polonaises antérieures, précieuses, cependant, comme celle de Buzek sur la politique des nationalités du gouvernement prussien (1909), l'histoire du Grand-Duché de Posnanie (1909) et de l'insurrection de 1848 (1914), de Rakowski, mais aussi les travaux allemands récents de Laubert sur Flotwell (1919) ou sur la domination allemande en Pologne (1922). Kaczmarezyk a présenté, d'une manière générale, l'historiographie de la Grande-Pologne au Congrès de 1925 ; Wojtkowski a commencé plus tard une bibliographie systématique de cette région (périodiques principaux : *Roczniki Wielkopolskie* (Annuaires de Grande-Pologne) et *Kronika Miasta Poznania* (Chronique de la ville de Poznań). A moitié étude et à moitié sources sont les descriptions de l'action des cercles (partis) polonais par Komierowski, de 1847 à 1900 (1905, 1910, 1913), et le tableau de 1848-1849 par Falkowski (1909). De précieux maté-

riaux pour le milieu du XIX^e siècle sont contenus dans les Mémoires de J. N. Niemojewski, publiés par Pomarański (1925).

Le principal historien de la Grande-Pologne est André Wojtkowski. Il a complété les données anciennes de Zielewicz (1891-1908) et autres pour la biographie de Marcinkowski (1923-1924) ; il a étudié une série de questions moins importantes, comme la provocation de Baerensprung (1921), les manifestations de la jeunesse avant 1863 (1923), l'activité de Kaulfuss (1925) ; il a donné de nouvelles biographies de Ed. Raczyński (1929), de Libelt en tant qu'éducateur (1925), des contributions à l'activité de Potworowski ; il a étudié aussi la part prise par la Grande-Pologne dans l'insurrection de 1830 (1930) et il a publié une vaste monographie de la Société des Amis des Sciences de Poznań (1928), qui est une véritable histoire de la civilisation dans cette région. A côté de lui, il faut mentionner les travaux de M^{me} W. Knapowska, qui, comme il a déjà été dit, possèdent une importance générale ou sont plus étroitement liés à l'histoire de la Posnanie, comme l'histoire de la fondation de Louise Radziwiłł (1930) et les études de Dobrzańska-Rybicka sur Bibianna Moraczewska (1911), etc.

En Galicie et pour la Galicie a été créé un périodique spécial, *Ziemia Czerwieńska* (la Terre de Czerwień) en 1935 : dans son premier fascicule, il contient une revue succincte de la bibliographie sur l'histoire de cette région sous la domination autrichienne, par Tyrowicz. Szelągowski, Zborucki, Hydzik et Tyrowicz ont présenté au Congrès de 1925 une revue des besoins de publications et d'études dans ce domaine ; M^{me} Mann a traité des Mémoires les plus importants à publier (1935). A l'heure présente a été organisée auprès de l'Ossolineum une Centrale pour la concentration des matériaux concernant la période de l'autonomie en Galicie.

Comme sources pour l'histoire de la Galicie au XIX^e siècle, les mémoires les plus importants publiés sont ceux de Ziemiałkowski (1904) et de L. Sapieha (1914) ; comme sources juridiques, les matériaux pour la question polonaise, publiés par Starzyński (1920-1921) ; le premier volume des *Monuments juridiques de la ville de Cracovie de 1815 à 1818*, par Tokarz (1932) ; la correspondance de Metternich sur les questions concernant l'Université, publiée par Bobkowska ; pour l'histoire de l'Université, l'histoire-chronique élaborée par Finkel et Starzyński (1911) ; pour les débuts de l'ère de l'autonomie, la publication de Bobrzański-Jaworski-Milewski (1904) ; pour l'organisation des conspirations, le livre déjà périmé de Krajewski (1903), à côté des travaux plus anciens de Schnür-Pepłowski. L'histoire des dernières années d'activité de la représentation par états a été étudiée par Br. Łoziński, études réunies et publiées par W. Tokarz (1913). La démarcation entre les temps de l'absolutisme et la période nouvelle a été comprise de points de vue différents par Łoziński, dans sa biographie d'Agénor Goliowski (1901), et par Ostaszewski-Barański, dans une excellente biographie de Zaleski (1912). Le rôle de l'Ossolineum en tant que base du mouve-

ment national illégal a été étudié par Wisłocki (1935) et Hydzik (1929). Zborucki a écrit sur le procès de Sambor de 1837 (1927); Ursel, sur les conspirations du clergé de Lwów en 1837-1839 (1935); Stebelski a étudié (1908) le procès de Wiśniowski et ses compagnons sur la base des actes de justice; Hahn a étudié la tragique histoire d'Anne Rózycka (1929). La vie de Goszczyński depuis 1895 a été étudiée par Z. Wasilewski : récemment, Pigoń a publié ses lettres (1937); Krajewski a étudié Szajnocha (1918). Pour Cracovie existent des travaux sur la censure de 1832 à 1846, par Gutkowski (1915); sur la révolution de 1848, par Gollenhofer, mort prématurément (1915); pour l'histoire de l'enseignement, des études de Trzciński (1902) et de Regerowicz (1930).

Les débuts de la nouvelle vie économique et le rôle d'Adam Sapieha ont été étudiés par Kieniewicz (1937); la lutte de la Galicie contre le centralisme depuis 1864, par Mme Pannenko (1918), Szelągowski (1924-1925) et Zborucki (1929). Aux organisations secrètes en Galicie de 1880 à 1897 sont consacrés les Mémoires-études de Borzemski (1930). Les débuts de l'Union pour la lutte active et le rôle de la Galicie comme Piémont ont été étudiés dans *Niepodległość*, par Stachiewicz et par Kunz.

En liaison avec l'intérêt général pour le régionalisme, des Annuaires, possédant dans l'ensemble un caractère analogue, ont paru dans les divers centres provinciaux importants. Sans être exclusivement historiques, ils contiennent des études, des matériaux, et, ce qui a une valeur particulière, la bibliographie régionale.

Pour les terres de l'ancien Grand-Duché de Lithuanie, une bibliographie de cet ordre est publiée dans l'*Ateneum Wileńskie* depuis 1929.

A Dantzig — outre une histoire collective de cette ville dirigée par St. Kutrzeba (1928) — paraît, depuis 1927, *Rocznik Gdańsk* (Annuaire dantzigois), et, parmi les publications spéciales, un recueil collectif particulièrement important, consacré à Mrongovius (1933), qui renferme aussi des matériaux sur Gizevius, et une bibliographie particulièrement précieuse des livres polonais imprimés à Dantzig (1800-1918), préparée par Mańkowski.

Parmi les publications de l'Institut silésien de Katowice, il faut noter celles de Ogorzdiński sur les liens entre la Silésie et Cracovie (1935); de Bar, sur Charles Miarka (1935); de Barycz, sur J. S. Bandtkie et la Silésie (1936), et la bibliographie de Koraszewski depuis 1935.

Le milieu de Łódz est particulièrement actif. *Rocznik Łódzki* (Annuaire de Łódz), publié depuis 1928, contient, dans son premier tome, outre la bibliographie, des données précises sur les Archives de Łódz et leur contenu, des études d'Alperin sur les Juifs à Łódz jusqu'en 1828, de Rawita-Witanowski et Hoefig sur l'insurrection de 1830; au tome II, des études de Brauerman sur l'autonomie municipale de Łódz au xixe siècle (1931), de Einen-kiel sur les premiers troubles de Łódz en 1861, de Friedman et Komar sur les débuts de la grande industrie à Łódz, de Próchnik sur la Révolution de

1905 à Łódz, etc. Publié depuis 1928, le *Rocznik Oddziału Łódzkiego Polsk. Tow. Hist.* (Annuaire de la Section de Łódz de la Soc. Hist. Pol.) donne une bibliographie systématique pour les terres et la voïvodie de Łódz, et, comme travaux plus importants, celui de Stebelski sur le passé administratif des terres de la voïvodie de Łódz (1929); de Parczewski, des souvenirs sur l'insurrection de 1863 (1930); de Waszkiewicz, des matériaux sur la grève scolaire de 1905, etc.

Enfin, le milieu wolhynien, particulièrement actif dans les derniers temps, publie, depuis 1930, son Annuaire, qui, depuis 1931, a pris le caractère d'une publication surtout historique. Parmi les travaux importants ceux de M^{me} Danilewicz sur Krzemieniec (1931, 1934, 1935), de Hofman, Przewalski et M^{me} Hofman sur l'année 1831 (1933) et de Bar sur Kraszewski en Wolhynie (1935).

VII

Je ne parlerai pas, dans ma conclusion, des lacunes et des besoins les plus importants de notre historiographie de la période d'après les partages, mais je ne peux pas ne pas signaler que, sans une édition complète de la correspondance du prince Adam Czartoryski et de Lelewel (la Correspondance de Lelewel dans l'émigration a été complètement préparée en vue de l'impression par M^{me} Więckowska), il restera impossible d'étudier convenablement cette période.

Je me bornerai à souligner les tendances les plus importantes du développement au cours de ces vingt dernières années. On peut affirmer que les recherches sur la période postérieure aux partages se développent d'une manière favorable en quantité comme en qualité, et que, à quelques exceptions près, elles présentent actuellement un caractère strictement et exclusivement scientifique. Il convient de souligner particulièrement le développement de la bibliographie et des publications utiles comme moyens auxiliaires de recherche. A côté d'un affaiblissement de l'intérêt pour les temps napoléoniens, la production est très riche pour l'histoire des années 1815 à 1831 et l'histoire des temps qui vont de l'une à l'autre insurrection se développe particulièrement. C'est cette période qui constitue présentement la partie la plus active dans le domaine de l'histoire de la Pologne depuis les partages. Malgré l'existence et le développement d'une littérature de manuels de vulgarisation ou même de propagande, le travail monographique sérieux se place au premier plan : y prédominent les études consacrées aux questions chronologiquement plus vastes et historiquement plus importantes. Dans ces travaux, les éléments sociaux — soit économiques et sociaux, soit psychologiques — apparaissent plus fortement que les éléments purement biographiques, et même dans les biographies le côté *substrat*, le milieu collectif prennent le premier plan. Enfin, tant du point de vue de l'étendue des sources que de celui du contenu, l'histoire nationale dans son ensemble et

dans ses fragments a perdu son ancien caractère purement provincial et est étroitement liée à l'histoire générale de l'Europe ; ainsi se trouve plus réellement mise en relief la place véritable de l'histoire de la Pologne dans l'histoire de l'Europe au XIX^e siècle.

Marceli HANDELSMAN,

Membre de l'Institut,

Professeur à l'Université de Varsovie.

N. B. — Ce *Bulletin* était à l'impression lorsque s'est produite l'agression de la Pologne par l'Allemagne, qui a mis nos collaborateurs dans l'impossibilité de corriger les épreuves de leur article. M. Kagan a bien voulu procéder à ce travail ; qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance. Les manuscrits de la fin du *Bulletin*, consacrée à l'histoire économique et sociale, à l'histoire religieuse, à l'histoire militaire, ainsi qu'à l'histoire des institutions, n'ont pas pu — pour la même raison — nous parvenir. Nous envoyons à nos collaborateurs, soumis temporairement au joug de l'envahisseur, l'hommage de notre fidèle amitié, et nous tenons à leur affirmer notre intention d'achever cette publication quand leur patrie sera libérée. [N. D. L. R.]

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Aboubakr (Abd el Monem Joussef). Untersuchungen über die ägyptischen Kronen, 353.

Abraham (Ladislas). L'organisation de l'Église en Pologne, jusqu'au milieu du xix^e siècle, 343.

Adolphe (Lydie). Portalis et son temps. Le « bon génie de Napoléon », 239.

Aimond (Mgr Charles). L'éénigme de Varennes. Le dernier voyage du roi Louis XVI, juin 1791, 81.

Albert-Clément (E.). La vraie figure de Charlotte Corday, 203.

Albertis (Giulia Dalta de). La principessa di Lamballe, 1749-1792, 184.

Alleaume (Charles). Les Cent-Jours dans le Var, 232.

Allison (John M. S.). Malesherbes, défenseur et réformeur of the french monarchy, 1721-1794, 184.

Althoffer (Bernard). Les scabins, 126.

Ambrrière (Francis). Le favori de François I^r : Gouffier de Bonnivet, amiral de France, 36.

André (Louis). Voir *Bourgeois (Émile)*.

Andrews (R. H.). Les paysans des Mauges au xviii^e siècle, 216.

Andrieu-Guitrancourt (Pierre). L'archevêque Eudes Rigaud et la vie de l'Église au xiii^e siècle, d'après le *Registrum visitationum*, 134.

Antonovici (D.). Trois cents ans de théâtre ukrainien, 25.

Appolis (Émile). La formation du département du Tarn, 106.

— La rivalité administrative entre Castres et Albi, 1789-1823, 106.

— J.-J. Gausserand, évêque constitutionnel du Tarn, 209.

Arbos (Ph.). La vie pastorale dans les Alpes françaises, 261.

Arnold (Henri). Initiation à la sculpture, 150.

Arnould (M.-A.). Achille Murat en Belgique, 302.

Aron (Robert). Victoire à Waterloo, 243.

Atkinson (Geoffroy). Supplément au réper-

toire bibliographique se rapportant à la littérature géographique française de la Renaissance, 34.

Aubrée (Étienne). Le général de Lescure, 205.

Aubry (Octave). Sainte-Hélène, 233.

— Le roman de Napoléon, 237.

Auzias (Léonce). L'Aquitaine carolingienne, 778-987, 122.

Avezou (R.). La Savoie du Nord au début de la Révolution française, 106, 268.

— La Savoie, depuis les réformes de Charles-Albert jusqu'à l'annexion à la France, 1847-1860, 271.

Aynard (Joseph). La bourgeoisie française, 211.

Ballaguy (Paul). Bayard, 1476-1524, 35.

Balmair (Jacques). La communauté de Châteauneuf en Savoie, 284.

Balzer (Oswald). La généalogie des Piasts, 341.

— Le royaume de Pologne, de 1295 à 1370, 341.

— Les statuts de Casimir le Grand, 342.

Bar (Francis). Les épîtres latines de Raoul le Tourtier, 1065?-1114? 141.

Barroux (R.). Dagobert, roi des Francs, 120.

Batiffol (Louis). Autour de Richelieu, 44.

Batsford (Harry) et Fry (Ch.). The english cottage, 182.

Baudot (Anne-Marcel et Marcel). Voir Grand Cartulaire du chapitre Saint-Julien de Brioude.

Baustaedt (Berthold). Richelieu und Deutschland, von der Schlacht bei Breitenfeld, bis zum Tode Bernhards von Weimar, 45.

Bax (M.). Het Protestantisme in het bisdom Luik en vooral te Maastricht, 1505-1507, 306.

Beaulieu (Michèle). Contribution à l'étude de la mode à Paris. Les transformations du costume élégant sous le règne de Louis XIII, 1610-1643, 44.

Beauvais (Vincenç de). De eruditione filiorum nobilium ; publié par Arpad Steiner, 137.

Becke (major A. F.). Napoleon and Waterloo, 243.

Bédier (Joseph). Les chansons de Colin Munset, 139.

Bérard (Maurice). Renoir à Wargemont, 168.

Berben (H.). Une guerre économique au Moyen Age. L'embargo sur l'exportation des laines anglaises, 1270-1274, 340.

Berence (Fréd.). Raphaël ou la puissance de l'esprit, 157.

— Léonard de Vinci, ouvrier de l'intelligence, 157.

Bergasse du Petit-Thouars (amiral). Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir, 243.

Berland (Roger). Les cultures et la vie paysanne dans la Vienne à l'époque napoléonienne, 237.

Bernard (Daniel). Documents et notes sur l'histoire religieuse du Finistère sous le Directoire, 208.

— (abbé F.). Le décanat de Val-Penouse, 281.

— Au pays de Montmayeux : « In Agro Pignonesi, 1036 », 282.

Bernardet (Dom E.). Alphonse Delbène, évêque d'Albi, 1538-1608, 278.

Berney (Arnold). Friedrich der Grosse, 54.

Besson (M.). Le général-comte de Boigne, 1751-1830, 275.

Bezard (Yvonne). Mme de Staël, d'après ses portraits, 240.

Bidon (Henry). Paris, 183.

Bigard (Louis). Le comte Réal, ancien jacobin, 201.

Bindet (abbé Jean). L'évêque constitutionnel de la Manche, François Bécherel, 1732-1802, 209.

Bissing (Friedrich Wilhelm Freiherr von). Ägyptische Kultbilder der Ptolomaier- und Römerzeit, 355.

Blais (Roger). Un manuel forestier de l'an X, 237.

Blockmans (Fr.). Coups de sonde au sujet de la classe possédante à Gand, vers 1300, 322.

— Une guerre privée entre patriciens de Gand, à la fin du XIII^e siècle, 322.

— Contribution à l'étude de l'alleu urbain à Gand, 324.

Bloomfield (Sir Reginald). Three hundred years of French architecture, 1494-1794, 172.

Bobrzyński (Michel). Précis d'histoire de Pologne, 330.

Boeren (P. C.). Étude sur les tributaires d'église dans le comté de Flandre, du XI^e au XIV^e siècle, 322.

Bolsée (J.). Une enquête sur les usuriers dans l'ammanie de Bruxelles en 1393, 312.

Bonenfant (P.). Notice critique sur le faux diplôme d'Otton I^{er}, de 947, 290.

— La notice de donation du domaine de Leeuw à l'Église de Cologne, 294.

— Les premiers remparts de Bruxelles, 320.

Bonnaire (Marcel). Procès-verbaux de l'Académie des Beaux-Arts, t. I, 162.

Boom (Ghislaine de). Marguerite d'Autriche-Savoie et la Renaissance, 307.

Borchardt (Ludwig). Die Mittel zur zeitlichen Festlegung von Punkten der ägyptischen Geschichte und ihre Anwendung, 359.

Bordeaux (général P.-E.). Les Savoyards dans l'armée française après 1815, 274.

*Borjane (Henry). Napoléon à bord du *Northumberland*, 228.*

Borries (Kurt). Die Bedeutung der französischen Revolution für die Entstehung der modernen Welt, 74.

Borschak (Élie). Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle, 12.

— Relations of England and Ukraine, 18.

— Anne, fille de Jaroslav, reine de France, 28.

— Les Cosaques de Khmelnickij sous Dunkerque en 1645, 28.

— Khmelnickij et la diplomatie française, 29.

— L'hetman Orlík et la France, 29.

— Un grand Mazepiste : Grigor Orlík, lieutenant général de Louis XV, 29.

— Mazepa, homme privé et homme politique, 30.

— Napoléon et l'Ukraine, 30.

*Boüard (Michel de). Voir *Cochin (Augustin)*.*

Bouchard (Georges). Guyton-Morveau, chimiste et conventionnel, 1737-1816, 192.

Bouchary (Jean). Le marché des changes de Paris à la fin du XVIII^e siècle, 1778-1800, 70.

Boudon-Lashermes (A.). Histoire du Velay. Les viguères carolingiennes vellaves, 126.

Boulanger (J.-B.). Napoléon vu par un Canadien, 232.

Bouloiseau (M.). Le séquestre et la vente des biens des émigrés dans le district de Rouen, 1792-an X, 218.

— Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire dans le district de Rouen, 218.

*Bour (L.). Voir *Lesprand (P.)*.*

Bourdin (Isabelle). Les sociétés populaires à Paris pendant la Révolution française, jusqu'à la chute de la royauté, 81.

— La Société de la section de la Bibliothèque, 26 août 1790-25 floréal an II, 82.

Bourgeois (G.). La Motte-Josserand, 175.
 — (*Émile*) et *André (Louis)*. Les sources de l'histoire de France, XVII^e siècle, 1610-1715, t. VIII, 31.

Bourges (baron du). La brigade de Savoie, 1660-1860, 275.

Bourgoing (baron de). Marie-Louise, impératrice des Français, 1810-1814, 237.

Bourguignon (Jean). Napoléon Bonaparte, 229.

Boussard (Jacques). Le comté d'Anjou sous Henri Plantagenêt et ses fils, 1151-1204, 128.

Braesch (F.). Le Père Duchesne d'Hébert ; réimpression avec notes et introduction, fasc. VII, 72.
 — Finances et monnaies révolutionnaires, fasc. 2, 211 ; fasc. 5, 236.

Brandt (Otto). Caspar von Salder und die nordeuropäische Politik im Zeitalter Katharinas II, 56.

Brassard (E.). Le château de Sury-le-Comtal, 175.

Bridge (John S. C.). A history of France, from the death of Louis XI ; V : France in 1515, 35.

Brik (Ivan). Le congrès slave de Prague, en 1848, et la question ukrainienne, 21.

Brimo (René). L'évolution du goût aux États-Unis, 148.

Brinton (Crane). French revolutionary legislation on illegitimacy, 88.
 — The lives of Talleyrand, 248.

Brochard (L.). Saint-Gervais. Histoire du monument, 173.

Broglie (prince Jacques de). Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont, 240.

Bruchet (Max). Répertoire des sources de l'histoire de Savoie, 258.
 — Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie, 266.
 — et *Letonnelier (Gaston)*. Inventaire des archives civiles de Haute-Savoie, 260.

Brückner (Alexandre). Histoire de la civilisation polonaise, 368.

Bruford (W. H.). Germany in the 18th century : the background of the literary revival, 57.

Brun (Robert). Recueils illustrés de la Bibliothèque nationale. Imprimés. La typographie en France au XVI^e siècle, 31.

Brunner (Hellmut). Die Texte aus den Gräbern der Herakleopolitenzeit von Siut, 347.

Brunot (Ferdinand). Histoire de la langue française des origines à 1900 ; t. IX : La Révolution et l'Empire, 1^{re} partie, 96.

Buffet (R. P. L.). Vie du P. Mermier, 280.
 — La vie de Père Tissot, 1840-1894, 280.
 — Mgr J.-M. Paget, 1727-1810, 280.
 — Vie de Mgr Biord, 280.

Burnand (Robert). La cour des Valois, 32.

Bywanck (A. W.). La miniature dans les Pays-Bas septentrionaux, 155.

Caillet-Bois (Ricardo). La controversia del « Nootka Sound » y el río de la Plata, 226.
 — Los Ingleses y el Río de la Plata, 1780-1806, 226.
 — Essayo sobre el río de la Plata y la Revolución francesa, 226.

Callon (G.). Le mouvement de la population en Savoie, 264.

Callot (Frantz). L'art et les artistes, XIX^e et XX^e siècles, 165.

Calvet (J.). La littérature religieuse, de François de Sales à Fénelon, 34.
 — Camille Desmoulins. Le Vieux Cordelier, 70.
 — Un plagiat de Camille Desmoulins : le n° 3 du Vieux Cordelier, 70.

Camon (général). Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille, 241.

Capart (Jean) et Contenau (G.). Histoire de l'Orient ancien ; I : L'Égypte des Pharaons, par Jean Capart, 361.

Cappatti (Louis). Quelques notes sur l'attaque de Gillette et la prise de Toulon, 205.

Cardenal (Louis de). Le « citoyen » de 1791 payait-il plus ou moins d'impôts que le « sujet » de 1790 ? 215.
 — La contribution patriotique du quart du revenu, 215.

Caron (Pierre). Les massacres de Septembre, 82.
 — Conseil exécutif provisoire et pouvoir ministériel, 1792-1794, 84.

Carré (Henri). Le faux évêque des Vendéens et le procès des Cinq, 112.

Castelnau (Jacques). Fouquier-Tinville, le pourvoyeur de l'échafaud, 201.
 — Mme Tallien, révolutionnaire, favori de la princesse, 203.

Chabaud (Alfred). Les Mémoires de Barbroux, 70.

Champion (Pierre). Notre vieux Paris. Paris au temps de la Renaissance. Paganisme et Réforme, 36.

Chapin (Élizabeth). Les villes de foire de Champagne, des origines au début du XIV^e siècle, 130.

Chapuisat (Édouard). Necker, 1732-1804, 185.
 — Le département du Léman, 268.

Charageat (Marguerite). Jardins de France ; I : En pays d'Ouest, 176.

Charlier-Tassier (Suzanne). L'esprit public en Belgique, de 1725 à 1729, 308.

— Verlooy, précurseur du mouvement flamand, 309.

Charpentier (John). Napoléon et les hommes de lettres de son temps, 235.

Chartes de l'abbaye de Nouaillé, de 678 à 1200 ; publiées par Dom *P. de Monsabert*, 117.

Chartes du Forez antérieures au XIV^e siècle ; publiées par *Georges Guichard, comte de Neufbourg, Édouard Perroy et J.-E. Dufour*, 118.

Chartrou-Charbonnel (J.). La Réforme et les guerres de religion, 32.

Chaume (abbé M.). Les origines du duché de Bourgogne ; 2^e partie : Géographie historique, fasc. 2, 124.

Chefs-d'œuvre de l'art français. Palais national des arts, 153.

Chevallier (Jean-Jacques). Barnave ou les deux faces de la Révolution, 188.

Chimay (princesse de). M^{me} Tallien, royaliste et révolutionnaire, 203.

Chodynicki (K.). Histoire de l'Église orthodoxe en Pologne, t. I, 371.

Cholley (A.). Les Préalpes de Savoie, 261.

Chot (Joseph). Sous la coupe des sanguinettes de Givet, 1792-1794, 98.

Christophe (P.). Histoire des routes belges, 317.

Ciampini (Raffaele). Lettere di Filippo Mazzei alla corte di Polonia, 1788-1792, t. I, 72.

— La caduta della monarchia, 81.

Citoleux (Marc). Le vrai Montaigne, théologien et soldat, 33.

Cladel (Judith). Rodin, sa vie glorieuse et inconnue, 168.

Clercq (abbé Carlo de). La législation religieuse franque, de Clovis à Charlemagne, 121.

Clozier (R.). L'architecture, éternel livre d'images, 150.

Cochin (Augustin) et Bouard (Michel de). Les actes du gouvernement révolutionnaire, 23 août 1793-27 juillet 1795, 70.

Cognin (R. P. Jean de). Les Capucins en Savoie, 280.

— Le Père Chérubin de Maurienne, 280.

Cohen (Gustave). Le Jeu d'Adam et d'Ève, mystère du XII^e siècle, 140.

Colenbrander (H.-T.). La sécession de la Belgique, 301.

Collection : Les trésors de la peinture française, XVIII^e siècle, 161.

Congrès archéologique de France. XCVII^e session tenue à Paris en 1934, t. I, 180.

Constantin (abbé C.). L'évêché du département de la Meurthe, de 1791 à 1812, t. I, 206.

Contrasty (chanoine Jean). Pages d'histoire toulousaine, 208.

Coornaert (E.). La genèse du système capitaliste : grand capitalisme et économie traditionnelle à Anvers au XVI^e siècle, 313.

Corgne (Eugène). Pontivy et son district pendant la Révolution, 1789-germinal an V, 108.

— Les revendications des paysans de la sénechaussée de Ploërmel, d'après les cahiers de doléances de 1789, 215.

Corpechot (L.). Les jardins de l'intelligence. Parcs et jardins de France, 176.

Coiannier (H.). Saint François de Sales et ses amitiés, 277.

Courville (Xavier de). Jomini ou le devin de Napoléon, 245.

Coutin (chanoine F.). Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy, 282.

— Histoire de Montmin, 285.

— Histoire d'Alby en Genevois, 285.

— Histoire d'Allèves, 285.

Couvreur (L.). La fin de la compagnie d'Ostende, 315.

— James Dormer, 1708-1758, 316.

— La première compagnie d'assurances à Anvers, 316.

— Le marché d'assurances maritimes aux Pays-Bas autrichiens, à la fin du XVIII^e s., 316.

Cumont (Franz). L'Égypte des astrologues, 360.

Curtis (Eugene Newton). Saint-Just, colleague de Robespierre, 199.

Cuvelier (J.). La formation de la ville de Louvain, 320.

— Les institutions de la ville de Louvain au Moyen Age, 320.

Dabit (E.). Les maîtres de la peinture espagnole. Le Greco, Velasquez, 159.

Dale (Antony). James Wyatt, architect, 179.

Dard (Émile). Napoléon et Talleyrand, 249.

Daskalakis (Ap.). Rhigas Velestinlis. La Révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique, 226.

Daubié (G.). Voin Kuhn (J.).

Dauphin-Meunier (A.). Mirabeau et l'économie prussienne de son temps, 58.

Davet (Michel). La margrave de Bayreuth ou la Cour pétiaudière de Frédéric I^r de Prusse, 56.

Davila (Vicente). Archivo del general Miranda, t. XIV, 65.

Dechesne (L.). Les industries textiles en Belgique, 318.

Delacroix (Eugène). Correspondance générale

rale ; publiée par André Joubin, t. III, IV et V, 164.

Delage (Frank). Trois lettres de soldats limousins, 205.

Delanay (P.). Un vieux de la vieille. Le général baron Rousseau, 1772-1834, 244.

Delébke (baron). La franc-maçonnerie et la Révolution française et autres essais sur le XVIII^e siècle, 95.

Delauville (Maurice). Voir *Matzke (John E.).*

Delogu (G.). Michelangels Plastik, Gemälde und Handzeichnungen, 158.

Deltenre (M.). Note sur le bail à ferme dans le pays de Thuin, au XVIII^e siècle, 317.

Dembiński (Bronislas). La Pologne au point critique, 377.

— *Halecki (Oscar) et Handelman (Marcel).* L'historiographie polonaise du XIX^e et du XX^e siècle, 329.

Demoulin (R.). Un impôt impopulaire sous le régime hollandais : la mouture, 301.

— Documents relatifs à la Révolution belge de 1830, 301.

— La correspondance des consuls anglais en Belgique pendant la Révolution de 1830, 301.

Denucé (J.). L'Afrique au XVI^e siècle et le commerce anversois, 313.

— Sources pour l'histoire de l'art flamand, t. IV, 314.

Depollier (L.). La presse savoisiennne. Après l'Annexion, 271.

— Jules Philippe, 1827-1888, 271.

Deroles (Pierre). Saint-Just, ses idées politiques et sociales, 200.

Des Març (G.). Le développement territorial de Bruxelles au Moyen Age, 319.

Desormeaux (J.). Bibliographie méthodique des parlers de Savoie. Langue et littérature, 260.

Deutsch (Harold C.). The genesis of napoleonic imperialism, 246.

Digard (Georges). Philippe le Bel et le Saint-Siège, de 1285 à 1304, 136.

Dimirescu (Maria). Poésies du troubadour Aimeric de Belenoï, 138.

Dinet-Rollin (J.). La vie de E. Dinet, 168.

Doli (Gustave). Journal d'un artiste à Paris, écrit par Maurice-A. Almeras, 163.

Dommanget (Maurice). Pages choisies de Babeuf, 71.

Dormoy (Marie). L'architecture française, 172.

Dorochenko (D.). Aperçu de l'historiographie ukrainienne, 2.

— Esquisse de l'histoire de l'Ukraine, 6.

— (Volodimir). Les études sur Ševčenko, de 1914 à 1924, 24.

Doucet (Roger). Finances municipales et crédit public à Lyon, au XVI^e siècle, 37.

Doudelez (G.). Les résultats de la bataille de Bouvines et l'exécution du traité de Melun par la France, 296.

Drei (Giovanni). Il regno d'Etruria, 1801-1807, 255.

Drioton (Étienne) et Vandier (Jacques). Les peuples de l'Orient méditerranéen ; II : L'Égypte, 361.

Drouot (Henri). Mayenne et la Bourgogne. Étude sur la Ligue, 1587-1596, 40.

Dubois (G.). Les subsistances dans la Seine-Inférieure, de 1793 à 1795, 220.

— (Raymond). Les Frères Mineurs convenuels et la cathédrale de Chambéry, 281.

Dufournet (abbé). Seyssel sur le Rhône, 284.

Dumont (F.). La révolution liégeoise dans le pays de Charleroi, 1789-1790, 299.

Dupont (Marcel). Le tragique destin du duc d'Enghien, 232.

— Fournier-Sarlovèze, le plus mauvais sujet de l'armée, 245.

Durand (Ch.). Les auditeurs au Conseil d'État sous le Consulat et le Premier Empire, 233.

Dürer (Albert). Journal de voyage dans les Pays-Bas, 159.

Dutheil (J.). Voir *Lacroix (L.).*

Eagan (James Michael). Maximilien Robespierre, nationalist dictator, 198.

Edgerton (William F.) et Wilson (John A.). Historical records of Ramses III : The texts in Medinet-Habu, vol. I et II, 348.

Edler-de Roover (F.). The effects of the financial measures of Charles V on the commerce of Antwerp, 1539-1542, 314.

Éginhard. Vie de Charlemagne ; éditée par Louis Halphen, 113.

Ehrmann (S. H.). The letters and documents of Armand de Gontaut, baron de Biron, Marshal of France, 1524-1592, 40.

Elicona (Anthony-Louis). Un colonial sous la Révolution : Moreau de Saint-Méry, 189.

Elze (Walter). Friedrich der Grosse, 54.

Encyclopédie générale ukrainienne, 3.

Espezel (Pierre d'). Le palais de justice de Paris, château royal, 174.

Espinias (Georges). Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France, des origines à la Révolution. Artois, t. II, 116.

— Les origines du capitalisme ; 2 : Sire Jean de France, patricien et rentier douaisien ; sire Jacques Le Blond, 131.

Evans (Joan). Voir *History of St. Louis.*

Évrard (F.). Versailles, ville du roi, 1770-1789, 96.

Facius (Friedrich). Staat, Verwaltung und Wirtschaft in Sachsen-Gotha unter Herzog Friedrich II, 1691-1732, 49.

Faivre (Émile) et Heuse (Henri). Lettres de grognards, 246.

Falletti (M.). Éléments d'un tableau chronologique des franchises de Savoie, 258.

Faral (Edmond). Voir *Villehardouin*.

Faure (Cl.). La diplomatie secrète de l'évêque Jean d'Arenthon d'Alex et du duc de Savoie Victor-Amédée, 268.

Favone (Maurice). Dans le sillage de Maximilien Robespierre, Joachim Vilate, 201.

Fedden (Robin). The land of Egypt, 363.

Fenouillet (F.). Monographie de la commune de Desingy (Haute-Savoie), 283.

— Monographie de la commune de Savigny (Haute-Savoie), 283.

Ferrero (Guglielmo). Aventure. Bonaparte en Italie, 90.

Ferval (Claude). La jeunesse de Mirabeau, 188.

Fester (Richard). Die Instruktion Friedr. des Grossen für seine Generale von 1747, 52.

Festy (Oscar). L'enquête de l'an II sur les engrails, 217.

Fichera (Francesco). Luigi Vanvitelli, 177.

Fierens (P.). La peinture flamande, des origines à Quentin Metzys, 155.

Finkel (L.). L'élection de Sigismond I^{er}, 378.

Fleuret (Fernand). Le général baron Le jeune, 245.

Focillon (Henri). Art d'Occident. Le Moyen Age roman et gothique, 144.

Fontaine (Étienne). Histoire illustrée de Beaufort et de la vallée du Doron, 285.

Font-Réaulx (Jacques de). Archives départementales de la Drôme. Répertoire numérique de la série L, 66.

Fouw (A. de). Philips van Kleef, 297.

Francastel (P.). L'impressionnisme ; les origines de la peinture moderne. De Manet à Gauguin, 166.

François-Primo (Jean). La vie privée de Louis XVIII, 184.

Frankenstein (Julius). Die auswärtige Politik Sachsen-Gotha-Altenburgs und der Reichskrieg gegen Frankreich, bis zum Ausscheiden des Herzogtums, 1790-1797, 223.

Frappier (Jean). La mort le roi Artu, roman du xiii^e siècle, 140.

— Étude sur La mort le roi Artu, roman du xiii^e siècle, 143.

Friese (Ludwig). Die Verwaltung der Stadt Krefeld im 18 Jahrhundert, 59.

Froidcourt (G. de). François-Charles, comte de Velbrück, prince-évêque de Liège, franc-maçon, 299.

Fry (Ch.). Voir *Batsford (Harry)*.

Fusil (C.-A.). Sylvain Maréchal ou l'Homme sans Dieu, 202.

G (Myriam de). Louise de Ballon, 280.

Gaillard (E.) et Vermale (Fr.). Mémoires d'un jeune militaire savoyard, de 1793 à 1800, 275.

Gain (André). Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle ; t. II : L-Z, suppléments, 99.

Ganay (E. de). Châteaux et manoirs de France. Ile-de-France, I, 176.

Ganshof (Fr.-L.). Les origines du comté de Flandre, 294.

— Étude sur le faussement de jugement dans le droit flamand des xii^e et xiii^e siècles, 323.

Garcot (Maurice). Kléber, 205.

Gardner (Arthur). An introduction to French church architecture, 145.

Garin (abbé J.). Histoire de l'abbaye de Tamié, 279.

Garros (Louis). Le général Malet, conspirateur, 232.

Garsou (J.). Le général Belliard, premier ministre de France en Belgique, 1831-1832, 302.

— La révolution de 1848 à Virton et dans le sud du Luxembourg, 303.

— Léopold I^{er}, le duc de Brabant et la Chine, 1859-1860, 304.

Gaston-Martin. Marat, l'œil et l'ami du peuple, 192.

Gauthier (Joseph). Vieilles maisons du territoire, 182.

Gavard (chanoine A.). Le général-comte Jean-Pierre Muffat de Saint-Amour, 274.

— Quelques notes sur Entreibières, 285.

Génermont (Marcel) et Pradel (Pierre). Les églises de France. Allier, 145.

Gerbaud (F.) et Schmidt (Ch.). Procès-verbaux des comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention, 69.

Gerhard (Ernst). Geschichte der Säkularisation in Frankfurt a. M., 251.

Gerretson (C.). Mutinerie et scission, 1830, 304.

Gervais (Otto R.). Die Frauen um Friedrich den Grossen, 55.

Gesta sanctorum patrum Fontanellensis coenobii ; édité par Dom F. Lohier et le R. P. J. Laporte, 114.

Gex (abbé F.). Dans les Alpes françaises, 261.

Gex (abbé F.). La Haute-Savoie, aujourd'hui et il y a cent ans, 262.
 — Albertville, 262.
 — Le Petit Saint-Bernard, 262.
 — Val d'Isère et la Haute-Tarentaise, 262.
 — Les morts de la guerre en Savoie, 1914-1918, 264.

Geyer (Albert). Geschichte des Schlosses zu Berlin, 174.

Geyl (P.). Geschiedenis van de Nederlandse stam, 289.

Ghellenck Vaernewyck (vicomte E. de). Sceaux et armoiries des villes, communes, échevinages, châtellenies, métiers et seigneuries de la Flandre ancienne et moderne, 292.

Ghyka (Matila C.). Essai sur le rythme, 149.

Gillet (Louis). Essais sur l'art français, 169.

Gilson (Étienne). Héloïse et Abélard, 141.

Girardot (J.). Le chirurgien Pierre-Joseph Desault, 184.
 — L'industrie sidérurgique en Haute-Saône au début de la Révolution, 220.

Girieud (P.). Causeries sur la technique de la peinture à la fresque, 149.

Gleason (Sarell Everett). An ecclesiastical barony of the middle ages : the bishopric of Bayeux, 1066-1204, 129.

Gleizes (Albert). Homocentrisme ou le retour de l'homme chrétien, suivi du rythme dans les arts plastiques, 170.

Godechot (Jacques). Fragments des mémoires de Charles-Alexis Alexandre sur sa mission aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, 71.
 — Les commissaires aux armées sous le Directoire, 91.

Goehring (Martin). Rabaut Saint-Étienne, ein Kampfer an der Wende zweier Epochen, 188.

Goldmann (Karl). Die preussisch-britischen Beziehungen in den Jahren 1812-1815, 254.

Golf (Benni). Van Gogh, 168.

Gontaut-Biron (comte R. de). Le duc de Lauzun, 1747-1793, 187.

Goslinga (W. J.). De Rechten van den Mensch en Burger, 223.

Gosses (J.-H.). La grande migration, 294.

Gossez (A.-M.). Souvenirs du colonel Vergnaud, officier d'artillerie, 1791-1885, 245.

Gottschalk (Louis). La Fayette comes to America, 186.
 — La Fayette joints the american army, 186.

Gougelet (Henri). La romance française sous la Révolution et l'Empire, 235.

Grabiec (J.). Le dernier seigneur, 399.

Grand cartulaire du chapitre Saint-Julien de Brioude. Essai de restitution, par Anne-Marcel et Marcel Baudot, 117.

Grandes Chroniques de France ; t. VIII : Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, Louis X le Hutin, Philippe V le Long ; publié par Jules Viard, 113.

Grappe (G.). Goya, 164.
 — Degas, 167.

Greer (Donald). The incidence of the Terror, 86.

Greyfié de Bellecombe (vicomte). Philiberte de Savoie, duchesse de Nemours, 1498-1524, 266.

Grierson (Philip). La maison d'Évrard de Frioul et les origines du comté de Flandre, 128.
 — The transition of the relics of St. Donatian to Bruges, 304.
 — The early abbots of St. Peters of Ghent, 305.
 — The early abbots of St. Bavo of Ghent, 305.

Gromort. Initiation à l'architecture, 150.

Gros (chanoine Adolphe). Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie, 260.

Guernes de Pont-Saint-Maxence. La vie de saint Thomas Becket ; édité par Emm. Walberg, 138.

Guerrini (Luzzotto). I prigionieri. Tramonto napoleonico, 238.

Guiraud (Jean). Histoire de l'Inquisition au Moyen Age ; t. II : L'Inquisition au xiii^e siècle en France, en Espagne et en Italie, 135.

Guiton (Paul). Au cœur de la Savoie, 263.

Guy (L.). La Grande Dauphine Béatrix de Faucigny, princesse de Savoie, 1234-1310, 266.
 — Bonneville et le Faucigny à travers les siècles, 285.

Haake (Paul). Friedrich der Grosse, 53.

Haenel (Erich) et Watzdorf (Erna von). August der Starke. Kunst und Kultur des Barocks, 51.

Halecki (Oscar). Histoire de l'Union jagellonne, 371, 389.
 — La Pologne des Jagellons, 380.

Haque (Paul). Friedrich der Grosse, 53.

Haenel (Erich) et Watzdorf (Erna von). August der Starke. Kunst und Kultur des Barocks, 51.

Halkin (L. E.). Contribution à l'histoire de Georges d'Autriche, prince-évêque de Liège, 1544-1557, 297.
 — Réforme protestante et réforme catholique au diocèse de Liège, 306.

Halphen (Louis). Voir Eginhard.

Handelman (Marcel). Voir Dembiński (Bronislas).

Hanoteau (Jean). Le ménage Beauharnais, 237.

Hansay (A.). Notes critiques concernant l'histoire de la propriété foncière à Liège au Moyen Age, 323.

Hansy (Th. de). Contribution à l'histoire de l'insurrection royaliste de thermidor an VII (août 1799) dans l'Ariège, 106.

Hausbrand (F.). Kleine Landhuizen in Holland, 181.

Hauszher (Hans). Erfüllung und Befreiung. Der Kampf um die Dutschführung des Til-sites Friedens, 1807-1808, 252.

Hautecœur (L.). De l'architecture, 151.

— Gauguin, 168.

Hedengaasche Architectuur in Nederland, 181.

Heinemann (Werner). Le Grand Frédéric, 54.

Heinrichs (Katharina). Die politische Ideologie des französischen Klerus bei Beginn der grossen Revolution, 205.

Henriot (M.). Le club des Jacobins de Se-mur, 1790-1795, 101.

Hérissey (Jacques). Les massacres de Meaux, 83.

— Les aumôniers de la guillotine, 210.

— M. Cormaux, saint de Bretagne, 210.

Herriot (Édouard). Lyon n'est plus, t. I et II, 103.

Heuse (H.). Pages de petite histoire : France et Wallonie, 1789-1830, 300.

— Voir *Fairon (Émile)*.

Hinrichs (Carl). Friedrich der Grosse und Maria-Theresia, 52.

— Der Kronprinzenprozess. Friedrich und Katte, 53.

Hirschberg (Alexandre). Marina Mnischek, 378.

— Le faux Démétrius, 378.

Hispanic society of America (The). Handbook museum and library collections, 152.

Histoire des révolutions, de Cromwell à Franco, 75.

History of St. Louis, by Jean, sire de Joinville (The) ; translated by *Joan Evans*, 115.

Hoffmann (Herbert). Ferienhäuser für Gar-ten, Gebirge und See, 181.

Hölscher (Wilhelm). Libyer und Aegypter. Beiträge zur Ethnologie und Geschichte Libyscher Völkerstaaten nach den alta-gyptischen Quellen, 358.

Hölzle (Erwin). Württemberg im Zeitalter Napoleons und der deutschen Erhebung, 251.

Houartiq (Louis). Ars Una. L'Italie du Sud, 152.

Hrušovskij (Michel). Histoire de l'Ukraine, 9.

— Histoire de la littérature ukrainienne, 24.

— Les débuts du mouvement socialiste ukrainien. Michel Dragomanov et le cercle socialiste de Genève, 25.

— Voltaire et l'Ukraine, 27.

— La guerre du Nord en Ukraine et dans la diplomatie française, 28.

Hube (Romuald). Le droit polonais du xixe siècle, 331.

Hubert (G.). Journal et notes du citoyen Caillebotte ainé, 111.

Huchet (Albert). Le chartrier ancien de Fontmorigny, 1135-1300, 118.

Hullu (J. de). Les abbayes belges contre la partie occidentale de la Flandre zélan-daise en 1830-1831, 302.

Humbert (Agnès). Louis David, peintre et conventionnel, 161.

Hyslop (Beatrice Fry). A guide to the general Cahiers of 1789 with the texts of inedit Cahiers, 68.

Italie et Napoléon (L'), 1796-1824, 255.

Izard (Georges). Les coulisses de la Conven-tion, 85.

Jablonowski (A.). Histoire de la Ruthénie méridionale, 369.

Jacob (Louis). Robespierre vu par ses contemporains, 71.

Jacobs (P. A.). Die rheinischen Capuziner, 1611-1725, 48.

Jacquemyns (G.). Histoire contemporaine du Grand-Bruxelles, 321.

Jamot (P.). Rubens, 159.

Jensen (Alfred). Ševčenko, 24.

Johannet (René). Voir *Maître (Joseph de)*.

Joly (Alice). Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie, 1730-1824, 105.

Joosen (H.). Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière à Ma-lines (des origines à 1384), 311.

Josef (C.). L'abbaye noble de Notre-Dame de Clairefontaine, 1216-1796, 306.

Journal d'un paysan de Maurienne pendant la Révolution et l'Empire, 272.

Jusselin (Maurice). Le cahier du tiers état de Châteaudun pour les États généraux de 1789, 67.

— L'administration du département d'Eure-et-Loir pendant la Révolution, 110.

Kalinović (Ivan). Bibliographie des études ukrainiennes, 3.

Karpović (V. J.). L'ancienne Léopol, 21.

Katz (Solomon). The Jews in the Visigothic and Frankish Kingdoms of Spain and Gaul, 121.

Kees (Hermann). Die Königin Ahmes-Nefretiere als Amonspräster, 349.

— Herihor und die Aufrichtung des theba-nischen Gottesstaates, 352.

Keiserling (Gräfin Alexandrine). Um eine deutsche Prinzessin. Ein Briefwechsel Friedrichs des Grossen, der Landgräfin

Karolina von Hessen-Darmstadt und Katharinas II von Russland, 1772-1774, 53.

Kernkamp (J. H.). De Handel op den vijand; t. II : 1588-1609, 315.

Klassen (Peter). Justus Möser, 61.

Klaas (Tessa). Königin Luise von Preussen in der Zeit der napoleonischen Kriege, 252.

Kleinclausz (A. J.). Charlemagne, 120.

Kleyntjes (J.). Les relations économiques des Pays-Bas avec la Pologne aux XIV^e et XV^e siècles, 312.

Klotz (Ernst Emil). Die schlesische Guts-herrschaft des ausgehenden 18 Jhts, 59.

Kohl (Willy). Die Verwaltung der östlichen Departements des Königreichs Westphalen, 1807-1814, 250.

Kolb (Marthe). Ary Scheffer et son temps, 1795-1858, 163.

Konopczyński (Ladislas). La Pologne à l'époque de la guerre de Sept ans, 378.

Korngold (Ralph). Robespierre, le premier des dictateurs modernes, 195.

— Saint-Just, 200.

Korzon (Thadée). La fortune et l'infortune de Jean Sobieski, 376.

Krieger (Antoine). La Madeleine, histoire..., 179.

Krupni's'kij (Boris). L'hetman Philippe Orlik, 16.

Kubala (L.). La guerre de Sept ans du Nord, 376.

— La guerre moscovite, 376.

Kühn (Joachim). Pauline Bonaparte; traduit par G. Daubié, 238.

Kurtz (A.). Belgische Parteidifferenzen zur Zeit der Kampf um die Annahme der 24 Artikel in den Jahren 1838 und 1839, 303.

Kutrzeba (Stanislas). Histoire des sources du droit polonais ancien, 366.

Labrousse (C.-E.). Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France, au XVIII^e siècle, 211.

Lachèvre (Frédéric). L'assassinat juridique d'Eustache-Bernard de Courménil, 111.

Lacretelle (Pierre de). Secrets et malheurs de la reine Hortense, 238.

Lacroq (L.) et Dutheil (J.). Bibliographie de l'histoire de la Révolution dans la Creuse, 66.

Laenen (chanoine J.). Le Brabant ecclésiastique et religieux, depuis le début du IV^e siècle jusqu'au XVI^e, 304.

Lafrasse (chanoine P.-M.). Monographie de Dingy-Saint-Clair, 285.

Lambert (Élie). Delacroix et les femmes d'Alger, 165.

Lannoy de Bissy (marquis de). Histoire des routes de Savoie, 262.

— Genève et la Savoie, 267.

Lanouelle (lieutenant-colonel de). Gabrielle d'Estrée et les Bourbon-Vendôme, 43.

La Perrière (Henri de). Claude-Antoine Marson, de Bar-le-Duc, 239.

Laporte (R. P. J.). Voir *Gesta sanctorum*.

Larguier (Léo). Les trésors de Palmyre, 147.

Larrieu (J.-F.). Paradoxes archéologiques sur l'évolution de l'architecture religieuse, du Moyen Age au XVII^e siècle, 173.

Laščenko (P.). Cours sur l'histoire du droit ukrainien; I : Le temps des princes, 26.

— La situation juridique de l'Église dans l'État cosaque, 27.

Latouche (Robert). Voir *Richer*.

Latzko (Andreas). Le général La Fayette, 187.

Laurent (Gustave). Œuvres complètes de Robespierre, t. VI, 71.

— (H.). Les débuts de la mission de Hugh Swinton Legaré, chargé d'affaires des États-Unis, à Bruxelles, septembre-décembre 1832, 302.

— Nouvelles recherches sur la Hanse des XVII^e villes, 309.

— La draperie des Pays-Bas en France et dans les pays méditerranéens, XII^e-XV^e s., 310.

— (R.). Paris, sa vie municipale. Vers le plus grand Paris, 183.

Lavalleye (J.). Juste de Gand, peintre de Frédéric de Montefeltre, 156.

Lavedan (Pierre). Géographie des villes, 182.

Laver (James). French painting and the nineteenth century, 166.

Lavis-Trafford (A. de). Église de Saint-Pierre d'Extravache, 284.

Lazarev's'kij (Alib). Les archives de Michel Dragomanov; I : Correspondance avec les membres du Cercle kiévin, 1870-1895, 20.

Lebègue (G.). Boursault-Malherbe, comédien, conventionnel, spéculateur, 1752-1846, 191.

Lebel (Germaine). Histoire administrative, économique et financière de l'abbaye de Saint-Denis, étudiée spécialement dans la province ecclésiastique de Sens, de 1151 à 1346, 133.

— Catalogue des actes de l'abbaye de Saint-Denis, relatifs à la province ecclésiastique de Sens, de 1151 à 1346, 133.

Lebey (André). La Fayette ou le militant franc-maçon, 187.

Leclercq (Dom H.). L'Église constitutionnelle, 78.

Leconte (L.). Le général-baron François-Xavier de Wautier et la révolution dans les Flandres, 1830-1831, 302.

Lecouturier (Ernestine). Françoise-Made-

leine de Chaugy et la tradition salésienne au XVII^e siècle, 276.

Lecoy (Félix). La « Bible » au seigneur de Berzé, 139.

Lefebvre de Béhaine (commandant). La campagne de France, t. IV, 242.

Lejeuvre (J.). La compénétration hispano-belge aux Pays-Bas catholiques pendant le XVII^e siècle, 323.

Lefflon (abbé Jean). Étienne-Alexandre Bernier, évêque d'Orléans, et l'application du Concordat, 234.

— Étienne Bernier, évêque d'Orléans. Lettres, Notes diplomatiques, Mémoires, Rapports inédits, 234.

Lefranc (Abel). La vie quotidienne au temps de la Renaissance, 32.

Lenamignier (Jean-François). Étude sur les priviléges d'exemption et de juridiction ecclésiastique des abbayes normandes, depuis les origines jusqu'en 1140, 134.

Le Menuet de la Jugannière (baron). Le baron Le Menuet de la Jugannière, législateur et magistrat normand, 1746-1835, 201.

Lémery (Henry). La Révolution française à la Martinique, 221.

Leproux (M.). Le général Dupont, 244.

Leroy (Alfred). Histoire de la peinture française au Moyen Age et à la Renaissance, 153.

Lesprand (chanoine P.). Le clergé de la Moseelle pendant la Révolution, 207.

— et *Bour (L.).* Cahiers de doléances des prévôts bailliagers de Sarrebourg et de Phalsbourg et du bailliage de Lixheim, pour les États généraux de 1789, 66.

Lessueur (Henri). Louis-Henri-Joseph de Bourbon, le dernier des Condé, 240.

Lettonnelier (Gaston). Les cahiers de doléances en Dauphiné, 67.

— L'émigration des Savoyards, 264.

— Voir *Bruchet (Max).*

Lettres de Vincent Van Gogh, 168.

Lettres inédites de Napoléon I^r à Marie-Louise, écrites de 1810 à 1814; publiées par *Louis Madelin*, 227.

Leuridan (Félicien). Actes et travaux du Congrès international pour l'étude du XVIII^e siècle en Belgique, 27-30 juillet 1935, 308.

Lewickij (Kost). Histoire des idées politiques des Ukrainiens de Galicie, 21.

Levron (Jacques). Pierre Maucclerc, duc de Bretagne, 129.

Lewalter (Ernst). Spanisch-jesuitische und deutsch-lutherische Metaphysik des 17^{hts}, 49.

Lhote (A.). Parlons peinture. Essais, 149.

Libois (Pierre). Les représentants du peuple Prost et Lejeune dans le Jura en l'an II, 102.

— Les subsistances dans le département du Jura en 1790, 220.

Linden (Raymund). Die Regelobservanz in der rheinischen Kapuzinerprovinz, von der Gründung bis zur Teilung, 1611-1668, 48.

Lipins'kij (Vjačeslav). L'Ukraine à la croisée des chemins, 11.

— Deux moments de la révolution ukrainienne de Kholmnickij, 12.

Lohier (Dom F.). Voir *Gesta sanctorum*.

Lorent (F.). Léopold I^r et la Chambre des Représentants en 1853, 303.

Lotar (R. P. L.). Mémoire sur l'affaire Jauréguï, Anvers, mars 1582, 298.

Lucas (H. S.). Mediaeval economic relations between Flanders and Greenland, 312.

Lucius (Pierre). Un siècle et demi de révolution, 1789-1936, 76.

Lücke (Ursula). Die Memoiren der Frau von Rémusat als Quelle der Napoleonischen Zeit, 228.

Lumbroso (Alberto). Napoleone e il Meditarraneo, 247.

Mack (Gersile). La vie de Paul Cézanne; traduit par *Nancy Bouvens*, 167.

Macours (F.). L'enseignement primaire dans le département de l'Ourthe pendant la Révolution, 222.

Madelin (Louis). Le crépuscule de la monarchie. Louis XVI et Marie-Antoinette, 76.

— La Contre-Révolution sous la Révolution, 76.

— La jeunesse de Bonaparte, 77.

— L'ascension de Bonaparte, 77.

— De Brumaire à Marengo, 231.

— Voir Lettres inédites de Napoléon I^r à Marie-Louise.

Maeyer (R. de). Les villas romaines en Belgique, 293.

Mailahn (Wolfgang). Napoleon in der englischen Geschichtsschreibung, von den Zeitgenossen bis zur Gegenwart, 232.

Maitre (Joseph de). Considérations sur la France; publiées d'après les éditions de 1791, 1821 et le manuscrit original, par *René Johanne et François Vermale*, 72.

Mâle (Émile). Rome, la campagne romaine et l'Ombrie, 183.

Malecki (Antoine). Études héracliques, 337.

Malengreau (G.). L'esprit particulariste et la révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle, 1578-1584, 298.

Mann (Heinrich). La jeunesse d'Henri IV, 43.

Maranini (Giuseppe). Classe e Stato nella Rivoluzione francese, 75.

Marignane (M.). Le maître de la Pietà de Villeneuve, de l'*Annonciation* d'Aix... révélé : Enguerrand Charonton, 154.

Marion (Marcel). Le brigandage pendant la Révolution, 217.

Marteaux (Ch.). Répertoire des noms de lieux de l'arr. d'Annecy, d'après le cadastre de 1730, t. I et II, 260.

Martet (Jean). Le procureur de la lanterne (Camille Desmoulins), 192.

Martin (A.) et Walter (G.). Bibliothèque nationale. Département des imprimés ; catalogue de l'histoire de la Révolution française ; t. J : Écrits de la période révolutionnaire, Abassel-Derby, 64.

Martinot (Ed.). Les cloches des églises de Troyes, 174.

Marullaz (abbé M.). Histoire de Mélan, 282.

Marx (W. J.). The development of charity in medieval Louvain, 323.

Mary (André). La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut, 140.

Massé (Pierre). La salpêtrerie de Bonneuil-Matours, 220.

Matzke (John E.) et Delbouille (Maurice). Le roman du castelain de Couci et de la dame de Fayel, 158.

Mauclair (Camille). Le peintre américain Will. Henry Singer, 171* et Vigoureux (C.). Nicolas-François de Blondel, ingénieur et architecte du roi, 1618-1686, 176.

Maugny (comte de). Le général comte de Maugny, 1798-1869.

May (Louis-Philippe). L'Ancien Régime devant le mur d'argent, 73.

Meerbergen (J.). Sint Albert van Leuven, 305.

Mees (J.). Les consulats en Belgique aux siècles passés, 316.

Melon (Pierre). Le général Hogendrop, 245.

Mélot (A.). Cinquante années de gouvernement parlementaire, 1884-1934, 304.

Menabrea (H.). Histoire de Savoie, 265.

Mercier (Raoul). Le monde médical de Toulouse sous la Révolution, 221.

Méritan (J.). Louis-Guillaume du Tillet, dernier évêque d'Orange, 1730-1794, 208.

Mesnard (Pierre). L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle, 33.

Mesnil (J.). Botticelli, 157.

Mesuret (R.). Pierre Lacour, 1745-1814, 161.

Meyers (E. M.). Het Ligurische erfrecht in de Nederlanden, t. III, 323.

Michielsen (L.). La famille de Proli, 316. — La compagnie de Trieste et de Fiume, 315.

Michon (Georges). Robespierre et la guerre révolutionnaire, 1791-1792, 199.

Miège (J.). La vie touristique en Savoie, 264.

Millot (Jean). Le régime féodal en Franche-Comté au XVIII^e siècle, 217.

Miquet (Fr.). Nouvelles recherches sur les familles des émigrants savoyards fixés en France avant 1860, 264.

Moine de Tamié (Un). Saint Pierre de Tarantaise, 278.

Monier (Raymond). Les lois, enquêtes et jugements des pairs du castel de Lille, 1283-1406, 119.

Monnier (Luc). L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse, 271.

Monsabert (Dom P. de). Voir Chartes de l'abbaye de Nouaillé.

Montfalcon (A. de). Le général-comte Michel-Marie Pachod, 1764-1830, 274.

Moraczewski (A.). Le Selfgovernment de Varsovie en 1830-1831, 390.

Morawski (K.). L'Université jagellonne, 368.

Moreau (P. Ed.). Les derniers temps de la querelle des investitures à Liège, 305.

Morgenstern (Laure). Esthétiques d'Orient et d'Occident, 147.

Morton (J. B.). The Bastille falls and other studies of the French Revolution, 79. — The Dauphin, 184.

Mostra del Ritratto italiano nei Secoli (La), 157.

Moulin (A.-E.). Le grand amour de Fouqué. Ernestine de Castellane, 239.

Müller (Wilhelm). Die Verfassung der freien Reichsstadt Worms am Ende des 18 Jhts, 59.

Müller (Emil). Robespierre, Revolutionär und Redner, 197.

— (Hermann). Das Heerwesen im Herzogtum Sachsen-Weimar von 1702-1775, 59.

Murray (Margaret A.) et Seize (K.). Saqqara mastabas, part II, 345.

Nabonne (Bernard). La vie privée de Robespierre, 199.

Naumann (Martin). Oesterreich, England und das Reich, 1719-1732, 50.

Nebelski (W.). L'art moderne tchécoslovaque, 171.

Nélis de Mévergnies (J.). Gand sous le régime hollandais, 1814-1830, 300.

Newman (William Mendel). Catalogue des actes de Robert II, roi de France, 115.

Nicaise (H.). Notes sur les faïenciers italiens établis à Anvers, premier tiers du XVI^e siècle, 314.

Nicolle (Paul). Le mouvement fédéraliste dans l'Orne en 1793, 111.

Niemojewski (Lech). Les sept merveilles du monde, 151.

Niermeyer Jr. (J. F.). Recherches sur des chartes de Liège et de Maastricht et sur la vita *Baldrici Leodiensis*, 291.

Nolhac (Pierre de). La résurrection de Versailles. Souvenirs d'un conservateur, 1887-1920, 177.

Ogüienko (Ivan). La civilisation ukrainienne. Histoire abrégée de la vie culturelle du peuple ukrainien, 24.

Ojančyn. Les relations du Grand Électeur avec l'Ukraine, 15.

Onde (H.). La transhumance en Maurienne et en Tarentaise, 262.

— Le malaise économique en Savoie au milieu du xix^e siècle, 273.

Ordioni (Pierre). Pozzo di Borgo, diplomate de l'Europe française, 250.

Ornano (comte d'). Marie Walewska, « l'épouse polonaise » de Napoléon, 238.

Ors (Eugenio d'). Du baroque, 159.

Ostoya (G. d') et Włodzewski (S.). Les militaires polonais dans les armées françaises, 205.

Painter (Sidney). The scourge of the clergy : Peter of Dreux, duke of Brittany, 129.

Parés (J.-A.). Ville de Toulon. Inventaire numérique des archives communales postérieures à 1789. Révolution et Empire, 1789-1815, 66.

Parker (Harold T.). The cult of antiquity and the french revolutionaries, 94.

Pascal (Georges). Histoire du château de Bagatelle, 178.

Paulet (Jacques). Le curieux passé d'une vallée perdue de la Haute-Maurienne, 284.

Pauly (J.). Le chemin de fer et le Parlement, 1835-1860, 318.

Peltier (Henri). Pascase Radbert, abbé de Corbie, 122.

Pernoud (Régine). Essai sur l'histoire du port de Marseille, des origines à la fin du xiii^e siècle, 132.

— Le IV^e livre des Statuts de Marseille, 132.

Pérouse (Gabriel). État de la Savoie à la fin du xvii^e siècle, 258.

— Le département du Mont-Blanc. Répertoire de la série L, 1792-1815, 260.

— La Savoie d'autrefois. Études et tableaux, xv^e siècle, 265.

— Vieille Savoie. Causeries historiques, 265.

— La politique extérieure de la Savoie au xvii^e siècle, 267.

— Les relations de la Savoie avec Genève, du xvi^e au xvii^e siècle, 267.

— Histoire d'une population aux xvii^e et xviii^e siècles, 272.

— Types et échantillons de l'ancienne société, 273.

— Hautecombe, abbaye royale, 278.

— L'abbaye de Talloires, 279.

— Une ville morte de Savoie : Conflans, 283.

— La vie d'autrefois à Aix-les-Bains, 283.

— Le vieux Chambéry, 283.

— Les environs de Chambéry, 284.

Perroud (Camille). Histoire de la ville d'Évian, 286.

— (chanoine Marc). La Savoie burgonde, 443-534, 265.

Petri (Fr.). Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich, 293.

Petrie (Flinders). The making of Egypt, 363.

Pfeilschifter (G.). Korrespondenz des Fürstabtes Martin II Gerbert von St. Blasien ; t. II : 1774-1781, 61.

Phipps (colonel Ramsay Weston). The armies of the first french republic and the rise of the marshals of Napoleon I, 294.

Picard (Leo). Histoire des mouvements flamand et grand-néerlandais, 290.

Piccard (Mgr L.-E.). Le Chablais à travers les siècles, 263.

— Histoire de la commune de Sciez, 286.

— La mission de saint François de Sales en Chablais, 277.

Pidoux de Maduère (chevalier P.-A.). Saint Bernard de Menthon, 277.

Pieri (Piero). La battaglia del Garigliano del 1503, 34.

Pochat-Baron (chanoine). Le Bienheureux Père Le Fèvre ou Pierre Favre, premier prêtre de la Compagnie de Jésus, 1506-1546, 278.

— Histoire de Thônes, 285.

Politische Korrespondenz Friedrichs des Grossen, hgg von G. B. Volz, 51.

Poncetton (François). Galigai, 44.

Pons (Jean). La Révolution française et l'avènement de la bourgeoisie, 74.

Posner (Ernst). Die Behördenorganisation und die allgemeine Staatsverwaltung Preussens im 18 Jht., 52.

Pouthas (Charles-H.). Une famille de bourgeoisie française, de Louis XIV à Napoléon, 106.

— La jeunesse de Guizot, 1797-1814, 235.

Pradel (Pierre). Voir *Génermont (Marcel).*

Prims (chanoine Floris). Brieven aan Deken Werbrouck (1797) over « De Zack van de Clergé », 222.

— A l'avant-veille du protestantisme à Anvers, 306.

— Prêtres insoumis? L'église d'Anvers sous le Directoire, 307.

— Geschiedenis van Antwerpen, t. V, VI, 321.

Prims (chanoine *Floris*). Antwerpiensia, t. IX, X, XI, 321.

Prodhomme (*J.-G.*). Napoléon, 228.

Prost (*E.*). La métallurgie en Belgique et au Congo belge, 318.

Puitemans (*A.*). La censure dans les Pays-Bas autrichiens, 308.

Raemy (*Tobis de*). L'émigration française dans le canton de Fribourg, 1789-1798, 224.

Ravez (*W.*). Tournai et le Tournaisis, pendant la révolution sociale et économique, 299.

Rebord (chanoine). Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève. Annecy, de 1535 à nos jours, 259.

— Divisions administratives du département de la Haute-Savoie et du diocèse d'Annecy, de 1723 à nos jours, 259.

— La cathédrale d'Annecy, 282.

— Grand séminaire du diocèse de Genève, Chambéry, Annecy, 1564-1914, 282.

Regnault (commandant *Jean*). La campagne de 1815. Mobilisation et concentration, 242.

Reinhard (*M.*). Le département de la Sarthe sous le régime directorial, 107.

Reinherz (*Heinz Wilhelm*). Die preussisch-französischen Beziehungen in den Jahren 1758-1770, 56.

Renier (*P.-J.*). Robespierre, 195.

Renken (*Fr.*). Der Handel der Königsberger Grosschafferei des deutschen Ordens mit Flandern um 1400, 311.

Rennard (abbé). Histoire du Mont-Saxonnex, 286.

Revel (commandant). Philippe I^{er}, comte de Savoie et palatin de Bourgogne, 266.

— La Savoie et la domination espagnole, 268.

Révial (*J.-M.*). Saint Bernard de Menthon, 277.

Rewald (*John*). Cézanne et Zola, 167.

Rey (*R.*). Hugo Van der Goes, 156.

Rice (*Howard C.*). James Swan, agent of the french republic, 1794-1796, 220.

Richer. Histoire de France, 888-995 ; éditée par *Robert Latouche*, t. II, 114.

Richeratœuf (*Jean*). Le rôle politique du professeur Koch, 190.

Riffaterre (*C.*). Le mouvement antijacobin et antiparisien à Lyon et dans le Rhône-et-Loire en 1793, 104.

Ripert (*Émile*). François-Marius Granet, 1775-1849, 162.

Ritter (*Gerhard*). Friedrich der Grosse, 54.

Rival (*Paul*). Marie Mancini, 47.

— Marceau, 205.

Robiquet (*Jean*). La vie quotidienne au temps de la Révolution, 95.

Robison (Miss *Georgia*). Revelliére-Lépeaux, citizen Director, 1753-1824, 202.

Roblot (*René*). La justice criminelle en France sous la Terreur, 88.

Rocheblave (*S.*). La peinture française au xix^e siècle, 165.

Roeder (*Ralph*). Catherine de' Medici and the lost Revolution, 39.

Rogghe (*P.*). La carrière politique de J. J. Raepsaet, jusqu'à 1815, 300.

Rohden (*Peter Richard*). Robespierre, die Tragödie des politischen Ideologen, 196.

Rolland (*P.*). De l'économie antique au grand commerce médiéval, 309.

Rosbroy (*Hugo*). Jean-Paul Marat, 1743-1793, 192.

Sabbe (*Ét.*). Deux points concernant l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin, x^e-xi^e siècles, 290.

— Grondbezit in landbouw, economische en sociale toestanden in de kastelenij Kortrijk op het einde der xiv^e eeuw, 312.

— L'industrie linière flamande et la France au xvii^e siècle, 317.

— Les archives économiques, 317.

— Les archives des mines de Vedrin et de Marche-les-Dames, 317.

— (*Maurice*). L'œuvre de Christophe Plantin et ses successeurs, 308.

— De Meesters van den Gulden Passer, 308.

Sadrain (*Marie-Andrée*). La réunion du Valais à la France, 1810, 255.

Sagher (*H.-E. de*). Une enquête sur la situation de l'industrie drapière en Flandre, à la fin du xvi^e siècle, 314.

Saint-Aulaire (comte de). Talleyrand, 249.

Saint-Léger (*Alexandre de*). Les mines d'Anzin et d'Aniche pendant la Révolution, 69.

Sangnier (*Georges*). La Terreur dans le district de Saint-Pol, 10 août 1792-9 thermidor an II, 97.

Saumade (*G.*). Le conventionnel Cambon et sa famille, 1785-1830, 192.

Sautel (chanoine *Joseph*). Les chapelles de campagne de l'archidiocèse d'Avignon et de ses anciens diocèses, t. I, 145.

Sauzin (*Louis*). Adam-Henri Müller, 1779-1829. Sa vie et son œuvre, 255.

Schaedel (*Herbert D.*). Die Listen des grossen Papyrus Harris. Ihre wirtschaftliche und politische Ausdeutung ; publié par *Walther Wolff*, 351.

Schaeder (*Hildegard*). Die dritte Koalition und die Heilige Allianz, 250.

Schleyer (*Kurt*). Anfänge der Gallikanismus im xiii Jahrhundert, 136.

Schlugleit (*D.*). Histoire du métier des diamantaires anversois, 314.

Schmidt (*Ch.*). Voir *Gerbaut* (*F.*).

Schmitt (Johann). Der Kampf um den Katechismus in der Aufklärungsperiode Deutschlands, 60.

Schmitz (Marcel). L'architecture moderne en Belgique, 180.

Schnepel (Herbert). Die Reichsstadt Bremen und Frankreich, von 1789 bis 1813, 252.

Schnerb (Robert). La péréquation fiscale de l'Assemblée constituante, 1790-1791, 213.

Scott (Franklin D.). Bernadotte and the fall of Napoleon, 256.

Scudder (Evarts S.). The Jacobins, 79.

Ščurat (Dr.). Ševčenko et les Polonais, 25.

Sebastien Le Clerc, 1637-1714. Guide et catalogue, 160.

Secret (abbé). Joseph de Maistre, substitut et sénateur, 270.

Sée (Henri). Französische Wirtschaftsgeschichte, t. II, 210.

Šelukhin (S.). Quelle est l'origine de « Rouss » ?, 7.

— L'Ukraine, nom de notre pays depuis l'époque la plus reculée, 9.

Sempell (Charlotte). Maximilian Robespierre als doktrinärer Revolutionär, 197.

Sentenac (Paul). Aristide Maillol, 169.

Setke (Kurt). Übersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten, 346.

— Die Thronwirren unter dem Nachfolgen Königs Thutmosis I, 350.

— Voir *Murray (Margaret A.)*.

Severini (Gino). Ragionamenti sulle arti figurative, 171.

Sevin (André). Le défenseur du roi Raymond de Sèze, 1748-1828, 185.

— « Défense de Louis », prononcée à la barre de la Convention, 186.

Sitwell (Sacheverell). Narrative pictures. A survey of english genre and its painters 164.

Skalkowski (Adam). Correspondance du prince Joseph Poniatowski avec les autorités françaises, 392.

Smet (Ant. de). L'origine des ports du Zwin : Damme, Mude, Monikerede, Hoeke et Sluis, 319.

— (Jos. de). Le dénombrement des foyers en Flandre en 1469, 322.

Smyser (H. M.). The Pseudo-Turpin, 137.

Sneguirev (V.). L'architecte V. J. Bajenov, 178.

Sol (chanoine Eugène). Les paysans, 216.

Soreau (Edmond). La chute de l'Ancien Régime, 80.

— Ouvriers et paysans, de 1789 à 1792, 211.

Sproemberg (Heinrich). Die Entstehung der Grafschaft Flandern, 1^{re} partie, 127, 294.

— Judith, Königin von England, Gräfin von Flandern, 294.

— Residenz und Territorium im niederländischen Raum, 295.

Steber (Ch.). Voir *Tarlé (Eugène)*.

Steindorff (Georg) et Wolff (Walther). Die Thebanische Gräberwelt, 354.

Steiner (Gustave). Korrespondenz des Peter Ochs, 1752-1821, t. II, 73.

— (Arpad). Voir *Beauvais (Vincent de)*.

Sterling (Ch.). La peinture française, les Primitifs, 154.

Stoker (John P.). William Pitt et la Révolution française, 221.

Stokman (S.). De religiezen en de onderwijspolitiek der regering in het Vereenigd Koninkrijk der Nederlanden, 1814-1830, 307.

Stone (Irving). La vie passionnée de Van Gogh, 168.

Stratton (Arthur). The styles of English architecture, vol. I et II, 173.

Strobel (Engelbert). Neuauftau der Verwaltung und Wirtschaft der Markgrafschaft Baden-Durlach, nach dem dreissigjährigen Kriege bis zum Regierungsantritt Karl Wilhelms, 1648-1709, 49.

Strowski (Fortunat). A la gloire de... Montaigne. Sa vie publique et privée, 42.

Studinskij. Alexandre Dukhnovici et la Galicie, 22.

Sturler (J. de). Les relations politiques et les échanges commerciaux entre le duché de Brabant et l'Angleterre au Moyen Age, 311.

— Un épisode de la politique de Juan de Gauna, 1603-1605, 315.

Svenicki (Ilarion). Les débuts de l'imprimerie dans les pays ukrainiens, 23.

— Ševčenko, la critique et la réalité, 25.

Szpotarski (Stanislas). L'époque de Konarski, 390.

Szuski (Joseph). Histoire de Pologne, 330.

Tarchiani (Nello). L'architettura italiana dell'ottocento, 180.

Tarlé (Eugène). Napoléon ; traduit par Ch. Steber, 229.

Tassier (Suzanne). La censure dans les Pays-Bas autrichiens, 308.

Tavernier (abbé P.). Le diocèse du Puy pendant la Révolution, 207.

Terrasse (Ch.). Le Printemps de Botticelli, 157.

Tervarent (Guy de). Les énigmes de l'art du Moyen Age, 156.

Thiry (Jean). Cambacérès, archichancelier de l'Empire, 238.

— La chute de Napoléon, I, 242.

— (L.). Après Fleurus, la bataille de Sprimont, 18 septembre 1794, 300.

Thomas (Hubert). Le tribunal criminel de la Meurthe sous la Révolution, 1792-1799, 100.

Thompson (J.). Robespierre, 193.

— English Witnesses of the French Revolution, 72.

Tinti (Mario). Lorenzo Bartolini, 163.

Tokarz (Venceslas). L'Armée du royaume de Pologne, 389.

— Les dernières années de Hugo Kollataj, 389.

— La guerre de 1830-1831, 390.

— La conjuration de Wysocki, 390.

Tolnay (Ch. de). Le relâche de l'Agneau mystique des frères Van Eyck, 156.

Tomaszowski (S.). Histoire de l'Ukraine, 4.

— Les dépeches des nonces de Varsovie sur l'Ukraine, de 1648 à 1687, 15.

Tourette (Gilles de la). Toulouse-Lautrec, 168.

Trahard (Pierre). La sensibilité révolutionnaire, 1789-1794, 95.

Travaux du premier Congrès international de folklore, 182.

Tricloire (abbé Louis). Un canton des Mauges sous le Directoire : Saint-André-de-la-Marche, 111.

Troux (Albert). La vie politique dans le département de la Meurthe, d'août 1792 à octobre 1795, 99.

— La région meurthoise à la veille de la Révolution, 100.

Valéry (Paul). Daumier, 168.

Valvekens (P. E.). Une abbaye de Prémontrés au début du xvi^e siècle, 306.

Van den Abeele (H.). La naissance de l'industrie de la soie dans la ville de Deinze, 318.

Van der Essen (L.). Alexandre Farnèse, t. IV et V, 298.

Van der Linden (H.). La pacification de Gand et les États-Généraux de 1576, 298.

Van de Weerd (L. de). Les Belges dans l'armée romaine, 292.

Vandier (Jacques). Voir *Drioton (Étienne)*.

Van Duzer (Charles-Hunter). Contribution of the Ideologues to the French revolutionary thought, 93.

Van Hall (H.). Repertorium voor de Geschiedenis der Nederlandsche Schilder- en Groeveerkunst, 153.

Van Houtte (H.). La conception grand-néerlandaise de notre histoire nationale, 289.

— Le serment de fidélité prêté par les États de Flandre à Philippe III, roi d'Espagne, 299.

Van Kalken (Fr.). Commotions populaires en Belgique, 1834-1902, 303.

Van Rosbroeck (R.). Geschiedenis van Vlaanderen, t. I et II, 289.

Van Werveke (Hans). Les origines des bourses commerciales, 312.

— La banlieue primitive des villes flamandes, 319.

— La densité de la population au ix^e siècle, 322.

Vanzyper (Gustave). Rubens, 159.

Varenne (Gaston). Bourdelle par lui-même, 169.

Vast (Albert). Le conventionnel Battelier, 1757-1808, 191.

Vaupel (Rudolf). Die Reorganisation des Preussischen Staates unter Stein und Hardenberg, Zweiter Teil, Bd. I, 253.

Vendôme (duchesse de). La jeunesse de Marie-Amélie, reine des Français, d'après son journal, 240.

Venturi (Lionello). Histoire de la critique d'art, 146.

Vercauteren (F.). Étude sur les châtelains comtaux de Flandre, du xi^e au début du xii^e siècle, 295.

Vercauteren-Desmet (L.). Étude sur les rapports politiques de l'Angleterre et de la Flandre sous le règne du comte Robert II, 1093-1111, 295.

Ver Hees (K.). Niederländische Handels- und Finanzpolitik unter Karl V, 313.

Verhofstad (K.). Le gouvernement des Pays-Bas, de 1555 à 1559, 297.

Verlaguet (P.-A.). Vente des biens nationaux du département de l'Aveyron, 219.

Verlinden (Ch.). Robert I^{er} le Frison, comte de Flandre, 295.

— (M.). Contribution à l'étude de l'expansion commerciale de la draperie flamande dans la péninsule ibérique au xiii^e siècle, 310.

Vermale (François). Le père de Casimir-Périer, 1743-1801, 189.

— La Révolution en Savoie, 269.

— Figures du temps de la Révolution en Savoie, 269.

— Joseph de Maistre, émigré, 270.

— Voir *Gaillard (E.)*.

— Voir *Maistre (Joseph de)*.

Vermeil de Conchart (colonel). Le maréchal Brune, 244.

Verne (Henri). Rubens, 159.

Verny (Edmond de). Tricentenaire de l'invasion allemande en Bourgogne en 1636. L'invasion de Gallas, 47.

Viard (Jules). Voir *Les Grandes Chroniques de France*.

Villat (Louis). La Révolution et l'Empire, 1789-1815 ; t. I : Les assemblées révolutionnaires, 1789-1799, 63.

Villehardouin. La conquête de Constantinople ; éditée par *Edmond Faral*, 114.

Vincent (J.). Les châteaux de l'Île-de-France, 176.

Viss (Hans A.). Alois Reding, Landeshauptmann von Schwyz und erster Landammann der Helvetik, 1765-1818, 225.

Vischere (F. E.). Le système fiscal belge et ses principes fondamentaux, 318.

Vital-Marseille. Arts populaires de l'Aquitaine, 182.

Vitry (Paul). La Danse de Carpeaux, 157.

Vivent (Jacques). Barras, le « roi » de la république, 202.

Volland (Ambroise). En écoutant Cézanne, Degas, Renoir, 167.

— Souvenirs d'un marchand de tableaux, 167.

Volz (G. B.). Voir Politische Korrespondenz Friedrichs des Grossen.

Vuarnet (Émile). Histoire de la ville d'Yvoire, 286.

vii^e arrondissement (Le). Pages d'histoire, 178.

Wahl (Marcel). Le mouvement dans la peinture, 148.

Walberg (Emmanuel). Voir *Guernes de Pont-Saint-Mazence*.

Waldman (Milton). Biography of a family : Catherine de Medici and her children, 40.

Walter (Gérard). Histoire de la Terreur, 85.

— Robespierre, t. I, 194.

— Babeuf et la conjuration des Égaux, 202.

— Voir *Martin (A.)*.

Warichez (chanoine J.). Étienne de Tournai et son temps, 1128-1203, 305.

Warschauer (Robert). Studien zur Entwicklung der Gedanken Lazare Carnots über Kriegsführung, 1784-1793, 204.

Watson (Francis). Katharina von Medici und das Zeitalter der Bartholomäusnacht, 39.

Watzdorf (Erna von). Voir *Haenel (Erich)*.

Webster (Nesta H.). Louis XVI and Marie-Antoinette during the Revolution, 79.

Weigert (Roger-Armand). Jean I^{er} Berain, 161.

Wendorf (Hermann). Die Ideenwelt des Fürsten Talleyrand, 248.

Wernert (E.). L'art dans le III^e Reich, 181.

Wilmotte (Maurice). L'épopée française. Origine et élaboration, 142.

Winkler (Hans Alexander). Völker und Volkerbewegungen im vorgeschichtlichen Obergypten im Lichte neuer Felsbilderfunde, 356.

Wirtz (Wilhelmine). Flore et Blancheflor, nach den Pariser Handschrift 375, 139.

Włodzewski (S.). Voir *Ostoya (G. d')*.

Wojciechowski (Constantin). Histoire de la littérature polonaise, 329.

— (Thadée). Casimir le Moine, 339.

Woledge (Brian). L'âtre périlleux, roman de la Table ronde, 138.

Wolff (Karl). Die deutsche Publizistik in der Zeit der Freiheitskämpfe und des Wiener Kongresses, 1813-1815, 254.

— (Walther). Wesen und Wert der Aegyptologie, 359.

— Voir *Schaedel (Herbert D.)*.

— Voir *Steindorff (Georg)*.

Wühr (Wilhelm). Die Emigranten der französischen Revolution im bayrischen und fränkischen Kreise, 223.

Wullus-Rüdiger. La Belgique et l'équilibre européen, 304.

Yvoire (baron F. d'). Souvenirs d'émigration du marquis de La Pierre, 273.

Zakrzewski (Stanislas). Mieszko I, 367.

— Boleslas le Vaillant, 367.

Zaleski (abbé). Histoire des Jésuites en Pologne, 377.

Zollhöfer (Friedrich). Gut Gesell', und du muszt wandern, 1803-1816, 253.

Zurich (comte Pierre de). Une femme heureuse, M^{me} de la Briche, 1755-1844, 203.

MODIGAL ROOM
UNIVERSITY LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE HISTORIQUE

APR 12 1940

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD



BULLETINS CRITIQUES

MAURICE ALLIOT

Histoire de l'Égypte ancienne (1936-1938) 345

CASIMIR TYMIENIECKI, LADISLAS KONOPCZYŃSKI
ET MARCEL HANDELSMAN

*Cinquante ans de travail historique en Pologne
(suite)* 364

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 407

TABLE DES MATIÈRES 423

T. CLXXXVII. Fascicule 4 Octobre-Décembre 1939

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

PRESSES UNIVERSITAIRES

Collection « CLIO »

Introduction aux Études historiques

Volumes parus :

Vol. I. **LES PEUPLES DE L'ORIENT MÉDITERRANÉEN**

1. LE PROCHE-ORIENT ASIATIQUE

par LOUIS DELAPORTE, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Institut catholique de Paris
Un volume. 50 fr.

2. L'ÉGYPTE

par E. DRIOTON, Directeur du Service des Antiquités au Caire
et J. VANDIER, Attaché au Musée du Louvre

Un volume. 75 fr.

Vol. II. **LA GRÈCE ET L'HELLENISATION DU MONDE ANTIQUE**

par ROBERT COHEN, Professeur au Lycée Henri IV
2^e édition, revue et mise à jour

Un volume. 75 fr.

Vol. III. **HISTOIRE DE ROME**

par ANDRÉ PIGANIOL, Professeur à la Sorbonne

Un volume. 75 fr.

Vol. IV. **LE MONDE FÉODAL**

par JOSEPH CALMETTE, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse
2^e édition, revue et mise à jour

Un volume. 60 fr.

Vol. V. **L'ÉLABORATION DU MONDE MODERNE**

par JOSEPH CALMETTE, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse
Un volume. 50 fr.

Vol. VI. **LE XVI^e SIÈCLE**

(Renaissance, Réforme, Guerres de Religion)

par HENRI SÉE, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Rennes
et ARMAND RÉBILLON, Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

Un volume. 50 fr.

Vol. VIII. **LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE**

par LOUIS VILLAT, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse

1. LES ASSEMBLÉES RÉVOLUTIONNAIRES (1789-1799)

Un volume. 50 fr.

2. NAPOLÉON (1799-1815)

Un volume. 50 fr.

Vol. IX. **L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE**

2. LA PAIX ARMÉE ET LA GRANDE GUERRE (1871-1919)

par PIERRE RENOUVIN, Professeur à la Sorbonne
EDMOND PRÉCLIN, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon
et GEORGES HARDY, Recteur de l'Université de Lille

Un volume. 75 fr.

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS

